

1051

SG

STRASBOURG

ILLUSTRÉ

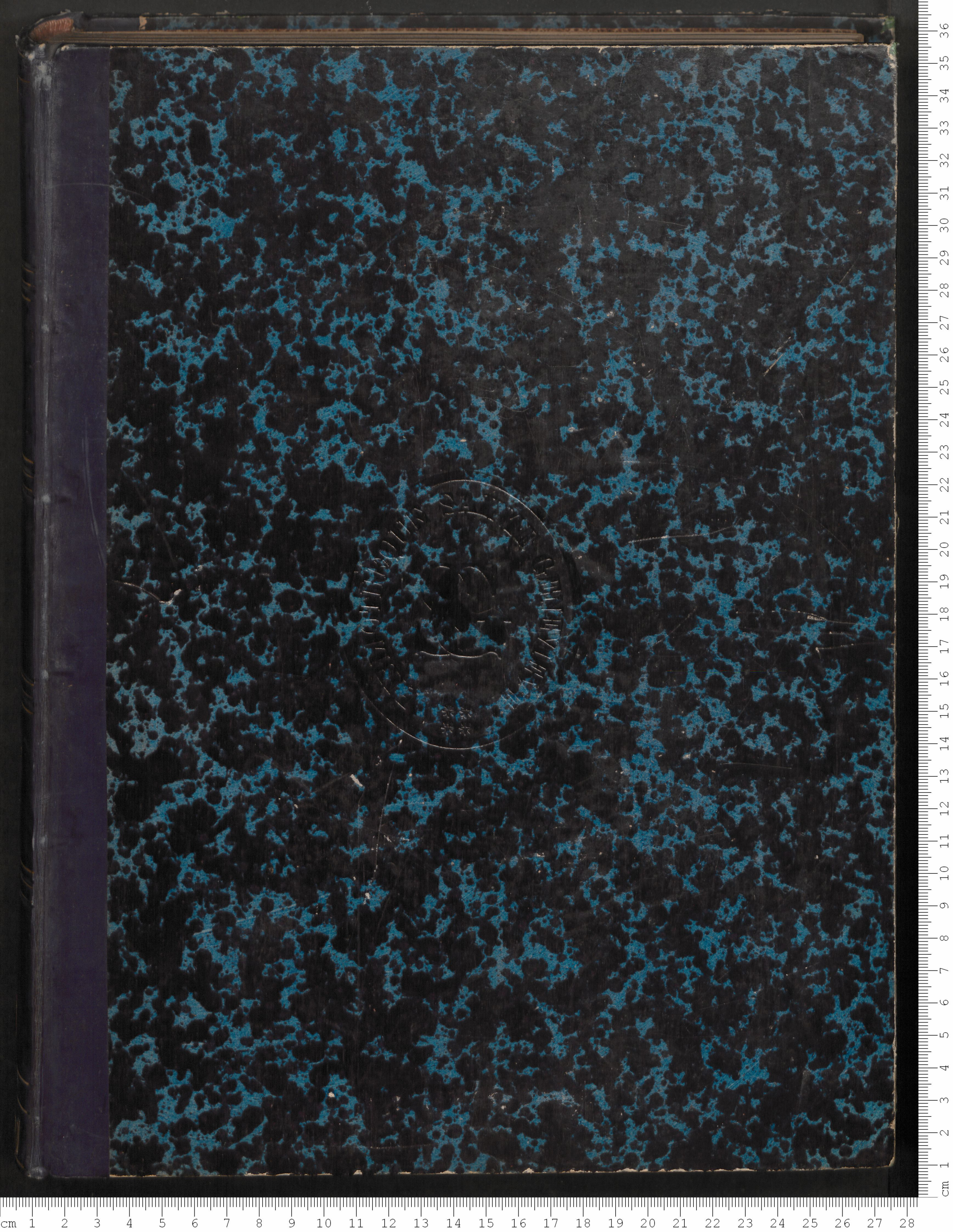
FRÉD. PITON

1

4° L
879

RÉSERVE









L. 879. ^{s.}

and - 1031

STRASBOURG ILLUSTRE

PANORAMA HISTORIQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

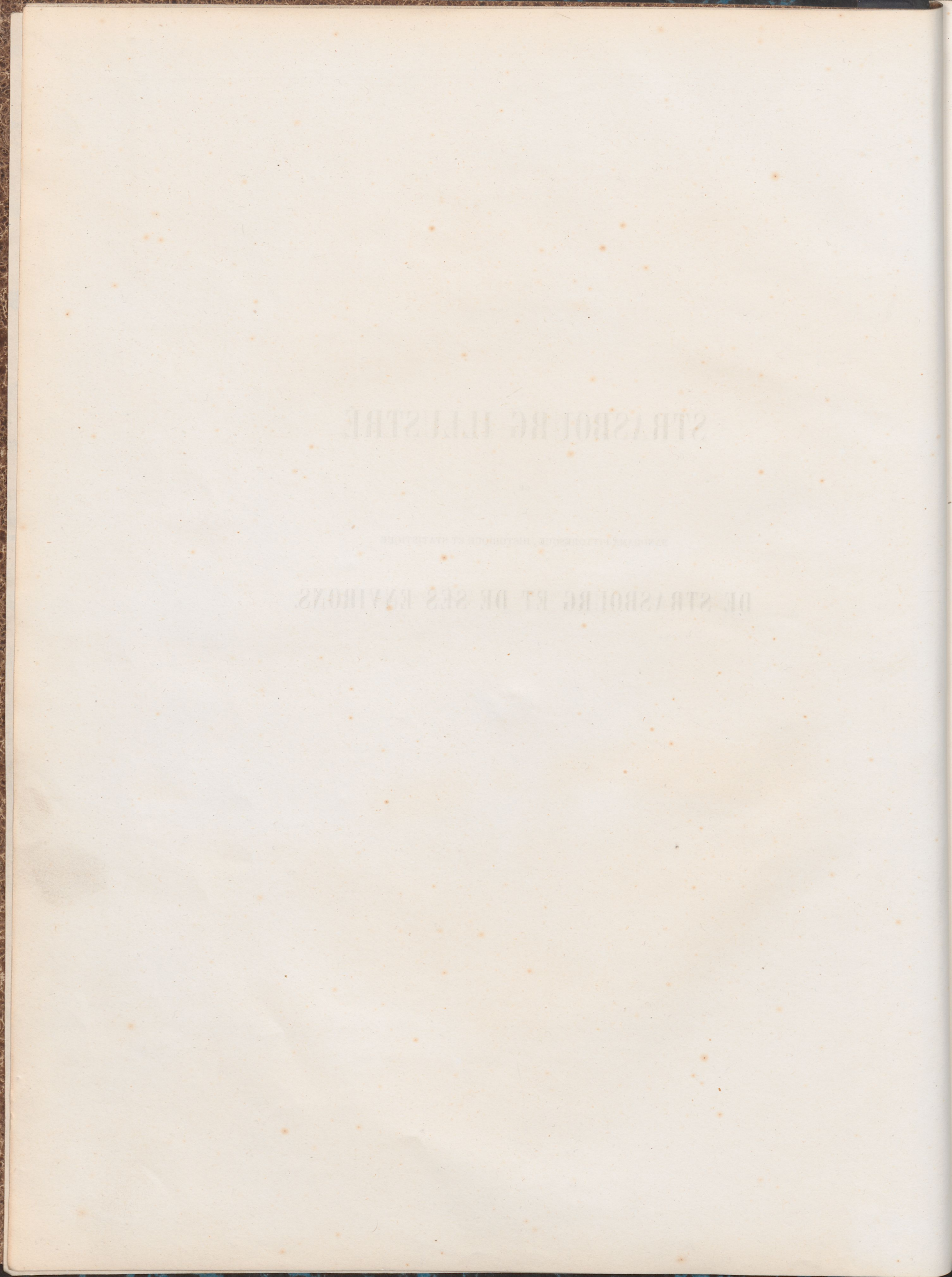
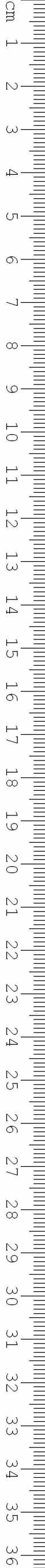
XL 315/68

STRASBOURG ILLUSTRÉ

ou

PANORAMA PITTORESQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS.



FRONTISPICE.



VUE DE LA CATHÉDRALE

prise sur l'ancien Observatoire.

Extrait d'une Vue générale de Strasbourg, peinte par F. Piton.

STRASBOURG ILLUSTRÉ

OU

PANORAMA PITTORESQUE, HISTORIQUE ET STATISTIQUE

DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS,

PAR

FRÉD. PITON.

TOME 1^{er}.

PROMENADES DANS LA VILLE.

STRASBOURG,

CHEZ L'AUTEUR, RUE DU TEMPLE-NEUF, 15, ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

PARIS,

LIBRAIRIE DE L'ÉCOLE DES CHARTES DE J. B. DUMOULIN,
Quai des Augustins, 13.

LEIPZIG,

CHEZ MATHEY ET GEORGE,
Libraires.

BALE, LIBRAIRIE NEUKIRCH.

1855.



STRASBOURG ILLUSTRE

PARIS ILLUSTRE

DE STRASBOURG ALPHABETES ET ALPHABETS

IN PAYS DE BADE

Imprimerie de G. Silbermann

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN.



A L'ALSACE.

AU PAYS DE BADE.

Témoignage d'affection.

F. PITON.

AUX LECTEURS.

Plein de vénération pour l'admirable monument d'architecture que possède Strasbourg, attiré par la vue magnifique dont on y jouit, mes pas se dirigèrent souvent vers ce chef-d'œuvre de l'art du moyen âge et sur sa plate-forme. Plus d'une fois, dans mes pérégrinations de touriste, j'avais parcouru la campagne qui s'étend au loin; j'avais gravi successivement les deux chaînes de montagnes dont les lignes ondulées bordent l'horizon à l'est et à l'ouest; toutes ces vallées, riches en beautés de la nature, ces châteaux en ruine, ces villes, ces villages et leurs laborieux habitants, n'étaient plus inconnus pour moi; je les avais vus de près, j'avais étudié leurs mœurs, leur industrie, et mainte page de mes albums avait recueilli ces sites pittoresques, ainsi que les costumes variés de leurs habitants.

En revenant de mes excursions, j'aimais à reconnaître de loin sur la plate-forme ce que j'avais visité de près, et bientôt je conçus l'idée de dessiner ce vaste panorama. Je me mis à l'œuvre; pendant quelques étés j'employai mes heures de loisir à ce travail pénible et minutieux. Lorsque je promenais mes regards dans ce labyrinthe de maisons groupées à mes pieds, je cherchais à deviner, dans ces divers types de construction, les temps qui les avaient vues naître, la position sociale de leurs constructeurs. Alors ma pensée fut rejetée de quelques siècles en arrière, et le passé s'étendit comme un tableau voilé devant mon imagination. L'étude de l'histoire, de l'archéologie du moyen âge leva ce voile; plus je fouillai dans nos annales, plus je débrouillai les documents poudreux des archives, plus ce tableau devint clair, et je vis passer devant mes yeux les diverses générations auxquelles cette architecture diverse et variée devait son existence.

Là, dans ces maisons à pignons crénelés, je voyais la riche et brave noblesse d'Alsace étaler le luxe de sa caste privilégiée; ici, c'était le patricien-sénateur de la puissante ville libre impériale, méditant sur le bonheur et l'éclat de la

république, tout en travaillant à la prospérité de son négoce, de sa famille ; tel autre bâtiment à sombre apparence retenait derrière ses murs le moine austère ou la religieuse pénitente. Là, s'élevaient les hôpitaux, les hospices en tout genre, ces charitables institutions de nos pères ; ici, l'arsenal, preuve de leur instinct guerrier ; à côté des églises, dépôts de leur foi, et de l'Hôtel-de-Ville, dépôt de leur sage législation.

Au dehors, la ruine tapissée de lierre centenaire devint pour moi le tableau de la vie chevaleresque et féodale, des guerres aventureuses des croisades. Tel village ne forma plus une simple agglomération de maisons autour de son église ; il devint remarquable à mes yeux par les souvenirs historiques qui s'y rattachaient ; telle plaine réveilla dans mon imagination les tristes et sanglants drames d'un champ de bataille ; telle maison, le séjour d'un illustre personnage. Mon tableau devint un tableau parlant, auquel chaque siècle donna sa part d'action et son brin d'espoir, comme dit Schiller :

« Die Welt wird alt und wird wieder jung,
« Doch der Mensch hofft immer Verbesserung. »

« Notre globe vieillit, rajeunit tour à tour,
« Pourtant l'homme se dit : Tout sera mieux un jour. »

Telle est l'origine de ce livre, dont les premiers éléments furent un essai du dessinateur et qui finit par un essai de l'écrivain. Mon seul but était d'y trouver un passe-temps agréable et instructif, et je n'aurais nullement nourri l'espoir de le voir multiplié par la presse si les sollicitations de mes amis ne m'avaient décidé à le rendre public.

Avant tout je me suis efforcé d'être vrai et clair dans mes dessins comme dans ma rédaction. Que le lecteur juge ce livre avec indulgence ; si parfois quelques germanismes blessent l'oreille du puriste, qu'il daigne les excuser et qu'il pense que cette œuvre patriotique est sortie de la plume d'un Alsacien qui parle la langue de ses pères, tout en ayant le cœur français.

F. PITON.

PROMENADES
DANS LA VILLE.

LE BROGLIE

La promenade du Broglie, avec ses allées, est le seul quartier de notre ville où l'architecture moderne au sens large, presque entièrement, les constructions des siècles passés; sans la modeste habitation du boulanger Delvaux, au coin de la rue de la Fonderie, et quelques maisons à pigeons qui s'élèvent et la surchargent de hautes cheminées et dont les façades ont subi de notables changements, il ne reste plus guère de souvenirs de l'ancienne architecture. Le Broglie s'est modifié, il s'est paré de la fraîcheur des constructions modernes, mais il a conservé toujours ce caractère aristocratique qu'il tient des âges reculés. La finance y remplace de nos jours la noblesse de vieille souche, qui en avait fait son séjour. Tandis qu'anciennement, aux approches du jour, les chars richement ornés de Saint-Glaire vibraient aux oreilles de nos ancêtres, mêlés aux sons de l'Angelus, aujourd'hui les accords bruyants d'une musique militaire y résonnent le long des larges trottoirs qui bordent la place.

A l'époque où cette promenade prit le nom d'un illustre maréchal de France, des écrivains de Saint-Étienne, vainqueurs de Corbach et de Bergheim, se promenaient à l'heure des jeunes filles, sous lesquels, bien des fois, nous avons entendu discuter questions de batailles, par des légionnaires, vainqueurs d'Austerlitz et de Wagram. L'endroit qui s'appelait autrefois le théâtre s'élève à l'endroit où anciennement des constructions richement décorées se dressaient en plein air, ou dans de modestes salons.

On peut dire que le Broglie a été le lieu des réunions bruyantes et des fêtes populaires, mais toujours sous l'influence de mœurs différentes. On ne peut cependant pas dire que la ville nous fera connaître ces modifications successives.

Quand Strasbourg, sous le nom d'Agrippa, était cité romaine, le mur d'enceinte qui entourait la ville s'étendait sous les bâtiments de l'ancien couvent des Dominicains. L'ancien Broglie, vers le débouché de la rue du Bûme sur le Broglie, et longes, cette promenade jusqu'au canal, pour aboutir à la dernière place, était le lieu de la promenade.

LE BROGLIE.

La promenade du Broglie, avec ses alentours, est le seul quartier de notre ville où l'architecture moderne ait envahi, presque entièrement, les constructions des siècles passés; sauf la modeste habitation du boulanger *Dettweiler*, au coin de la rue de la Fonderie, et quelques maisons à pignons, qui s'élèvent çà et là, surchargées de hautes cheminées et dont les façades ont subi de notables changements, il ne reste plus guère de souvenirs de l'ancienne architecture. Le Broglie s'est modifié, il s'est paré de la fraîcheur des constructions modernes, mais il a conservé toujours ce caractère aristocratique qu'il tient des âges reculés. La finance y remplace de nos jours la noblesse de vieille souche, qui en avait fait son séjour. Tandis qu'anciennement, aux approches du soir, les chants religieux des nonnes de Sainte-Claire vibraient aux oreilles de nos ancêtres, mêlés aux sons de l'Angelus, aujourd'hui les accords bruyants d'une musique militaire y amènent la foule sur les larges trottoirs qui bordent la place.

A l'époque où cette promenade prit le nom d'un illustre maréchal de France, des chevaliers de Saint-Louis, vainqueurs de Corbach et de Berghem, se promenaient à l'ombre des jeunes tilleuls, sous lesquels, bien des fois, nous avons entendu discuter guerres et batailles par des légionnaires, vainqueurs d'Austerlitz et de Wagram. Aujourd'hui l'imposant péristyle du théâtre s'élève à l'endroit où anciennement des saltimbanques représentaient leurs spectacles en plein air, ou dans de modestes barraques.

De tout temps le Broglie a été le lieu des réunions bruyantes et des fêtes publiques, mais toujours sous d'autres formes, toujours sous l'influence de mœurs différentes. Un coup d'œil rétrospectif sur ce quartier de la ville nous fera connaître ces modifications successives.

Quand Strasbourg, sous le nom d'*Argentoratum*, était cité romaine, le mur d'enceinte du côté de l'ouest s'étendait sous les bâtiments de l'ancien couvent des Dominicains (Temple-Neuf), vers le débouché de la rue du Dôme sur le Broglie, et longeait cette promenade jusqu'au canal, pour aboutir à l'Ill derrière Saint-Étienne. Au dix-huitième

État
sous les Romains.

État
sous les Romains.

siècle, lors de la construction des bâtiments de la division militaire et de l'Hôtel-de-Ville actuel, les ouvriers qui creusaient les fondements, furent obligés de faire sauter par la mine les murailles romaines, qui présentaient de six à onze pieds d'épaisseur.

Notre antiquaire Silbermann nous a laissé à ce sujet, dans son *Histoire locale*, des dessins et des plans détaillés, auxquels nous renvoyons les archéologues. Il nous indique, dans le même ouvrage, l'emplacement de ces murs découverts dans les caves de la maison située au coin de la *rue des Écoliers*, et construite de son temps. En plantant un tilleul dans la vaste cour du gymnase protestant, on rencontra ces mêmes fondements romains, et, pendant l'automne de 1849, lors des travaux entrepris à la maison curiale du Temple-Neuf, le ciment romain mit encore à l'épreuve les forces des ouvriers-maçons.

En dehors de ces murailles, le fossé de défense s'étendait depuis l'église des Dominicains jusqu'à l'Ill, près des Grandes-Boucheries. Il fut comblé en partie et servit d'égout sous le nom d'*Ulmergraben*, lors du premier agrandissement qui eut lieu du côté de l'ouest de la cité, au huitième siècle; il fut alors continué dans la direction de l'église de Saint-Pierre-le-Vieux.

Après 1830, lorsque ce fossé, connu sous le nom de *Fossé-des-Tanneurs*, fut couvert et transformé en rue et en large égout, lorsqu'en même temps on démolit le pont de la rue du Dôme, l'on retrouva encore ces antiques maçonneries romaines, et les traces de la porte connue sous le nom de *Porta Septentrionalis*, qui ouvrait la voie vers *Brocomagus* et *Saletio* (Brumath et Seltz).

Ce ne fut qu'à l'époque du deuxième agrandissement de Strasbourg, au commencement du treizième siècle, qu'on joignit à la ville le Broglie, les terrains qui s'étendent jusqu'au canal de navigation, la rue du Jeu-des-Enfants et le Vieux-Marché-aux-Vins.

Marché-aux-Chevaux.

Dès lors la place du Broglie fut destinée au Marché-aux-Chevaux. Un emplacement aussi étendu était indispensable à une époque où les grandes foires que Strasbourg devait à la munificence des empereurs d'Allemagne, faisaient affluer dans ses murs des milliers d'étrangers, appartenant à toutes les nations du centre de l'Europe¹.

Nous présenterons plus tard l'histoire du développement des foires de Strasbourg, et nous nous bornerons pour le moment à parler du Marché-aux-Chevaux, *der Rossmarkete*, comme le désignent nos chroniqueurs Closner et Königshofen.

Les Tournois.

La vaste place qui s'étend entre la salle de spectacle et la rue de la Mésange, servait aussi aux tournois, ces jeux rudes et guerriers de la chevalerie. Présidée soit par l'empereur d'Allemagne en personne, soit par quelque duc ou comte, grand vassal de l'empire, la noblesse d'Alsace y arrivait des manoirs des Vosges et de la plaine, couverte d'acier et de fer, sur ses chevaux de bataille, chargés de larges housses blasonnées et brodées.

¹ Aujourd'hui les foires de Beaucaire, de Francfort et de Leipzig sont les seuls restes de ces anciennes institutions commerciales; encore sont-elles bien déchues de leur splendeur d'autrefois.

Nos annales nous parlent des jeux guerriers qu'exécutèrent, sous nos murs, les armées des fils de Louis-le-Débonnaire, lorsque, le 14 février 842, ils se jurèrent, près de Strasbourg, une union indissoluble¹.

Les Tournois.

On attribue l'introduction des tournois en Allemagne, à Henri-l'Oiseleur. Chargé par les électeurs, en 920, de défendre la couronne impériale, ce prince avait été obligé d'entreprendre de longues guerres contre Charles-le-Simple et contre les Hongrois; afin de retenir sous les armes, pendant la cessation des hostilités, la haute et basse noblesse du Rhin, de la Souabe, de la Franconie et de la Bavière, avec leurs contingents et leurs vassaux, il introduisit les tournois, que son secrétaire Philippe avait appris à connaître pendant ses voyages de France et d'Angleterre. Les règlements qu'il rédigea conjointement avec un des chefs de la chevalerie de chaque cercle de l'Allemagne, formèrent le code futur de ces joutes guerrières. Les douze articles de cette juridiction exigeaient obéissance et soumission au chef de l'État, ils relevaient l'austérité de l'honneur chevaleresque, et imposaient courtoisie envers les dames; ils devaient, en même temps, réagir sur les mœurs et contribuer à dompter les passions désordonnées et fougueuses de cette caste à privilèges.

Ces fêtes brillantes étaient fixées, d'une année à l'autre, dans les diverses villes de l'empire. Worms, Spire, Nuremberg, Bamberg, Heidelberg, Francfort, Stuttgart, Heilbronn, etc., eurent ainsi l'avantage de réunir, dans leurs murs, l'élite de la noblesse allemande. Le premier tournoi, qui eut lieu à Magdebourg, présidé par Henri-l'Oiseleur, vit deux mille chevaliers entrer en lice. Nous y trouvons comme juges élus par la noblesse de notre province, Everard, comte d'Alsace, Sigwart de Rathsamhausen et un comte de Geroldseck.

Quoique Rûxner ne parle pas des tournois de Strasbourg, en consignait en un volume in-folio, orné de gravures, la majeure partie de ces fastes guerriers, nos annales font cependant mention de quelques-unes de ces fêtes.

Le tournoi qui eut lieu dans nos murs en 1363, fut honoré de la présence de Pierre de Lusignan, roi de Chypre et de Jérusalem, de son fils et de son chancelier Philippe de Maizières; ces trois personnages traversaient précisément à cette époque notre province pour se rendre en Allemagne et en Angleterre, afin de pousser les princes à une nouvelle croisade.

¹ L'historien Nithard, témoin oculaire, s'exprime ainsi à ce sujet : « Les deux rois représentèrent des jeux militaires pendant le séjour qu'ils firent à Strasbourg, afin d'exercer leurs troupes. Les seigneurs des deux armées, réunis dans un lieu propre à ce spectacle, et en présence d'un peuple immense, se partageaient en deux corps égaux. L'un fondait sur l'autre avec impétuosité et comme s'il avait un ennemi à vaincre. Les guerriers du parti opposé, couverts de leurs boucliers, tournaient le dos à leurs adversaires et feignaient de fuir; mais, faisant bientôt volte-face, ils devenaient poursuivants de poursuivis qu'ils étaient. Les deux rois eux-mêmes, entourés de leur fidèle noblesse, montaient à cheval la lance à la main; poussant de grands cris, ils s'attaquaient réciproquement et se montraient alternativement victorieux. C'était plutôt une fantasia qu'un tournoi. »

(Dom Bouquet, t. VII, p. 27, Lib. 3, num. 6; Duchesne, t. II, p. 375; Grandidier, t. II, p. 162.)

Les Tournois.

Plus de trois cents princes, comtes, barons et chevaliers, avec leurs suites, prirent part au tournoi qui eut lieu le 12 septembre 1390. La chevalerie alsacienne y était représentée par soixante-quinze membres, parmi lesquels nous mentionnons les noms des d'Andlau, Berstett, Bock, Bœcklin, Haffner de Wasselonne, Landsperg, Zorn de Bulach, dont les descendants existent encore. Le sénat de la ville avait assuré trêve et protection à ses nombreux invités, durant les quatre jours qui précédèrent et qui suivirent les fêtes, à l'occasion desquelles eurent lieu des banquets, des bals et d'autres divertissements bruyants. On avait exclu de toute participation à la fête les personnes frappées du ban de l'Église et de l'empire. Pour mettre un frein à la rapacité des maîtres d'hôtel, une ordonnance taxa les repas, le logement, la nourriture des chevaux. Il fut prescrit aux marchands de comestibles de s'approvisionner abondamment, afin que les trois mille étrangers que le tournoi avait attirés dans notre ville, pussent être hébergés convenablement. Les négociants reçurent l'ordre de ne pas vendre leurs marchandises à un prix trop élevé; enfin le sénat recommanda à la population entière l'observation de l'urbanité et l'oubli des vengeances personnelles. Le service de sûreté fut confié à la bourgeoisie réunie sous les armes. Le fossé qui longeait le Marché-aux-Chevaux (aujourd'hui le trottoir du Broglie), fut couvert d'une forte charpente, sur laquelle s'élevèrent de hautes et riches estrades, ornées de banderoles héraldiques, et des bannières armoriées des divers cercles et provinces représentés par la chevalerie conviée. Sur la place même, les arènes furent fixées par des barrières et des planches, entre lesquelles ceux qui devaient prendre part au combat, avides de la victoire, faisaient caracoler d'avance leurs chevaux de bataille et de luxe.

Pendant les quatre jours qui précédèrent les fêtes, des héraults d'armes parcoururent la ville, invitant, au son des trompettes, les chevaliers combattants à faire vérifier leurs titres de noblesse et à se faire inscrire par les maréchaux, officiers et assistants d'armes, après vérification préalable de l'état loyal de leurs armes défensives et offensives.

Chacun des chevaliers était tenu de déposer, avant le commencement des combats, sur la grande estrade, son écusson, afin qu'on pût s'assurer de son nom et de sa famille, dans le cas où une dame invitée aurait à se plaindre de la conduite malhonnête ou déloyale de l'un d'entre eux. Si les griefs de la dame plaignante étaient fondés, les juges du tournoi punissaient le coupable, soit en l'excluant de la fête, soit en lui enlevant son coursier, que se disputaient alors dans l'arène deux chevaliers portant les couleurs de la dame.

Il est à regretter que nos chroniqueurs ne nous aient pas conservé les noms des vainqueurs et des vaincus dans ces luttes que se livraient le courage, la dextérité et la galanterie chevaleresques, et où, l'acier ne suffisant pas à parer les horions que se portaient les adversaires, le sang s'échappait souvent de larges blessures.

Mais bientôt le canon et l'arquebuse vinrent porter un coup mortel à cette vaillante

chevalerie bardée de fer. Les boulets et les balles emportèrent indistinctement nobles et roturiers, et jetèrent dans les rangs des armées l'égalité devant la mort. Joignez à cela les lumières et les progrès de l'intelligence, qui commençaient à se faire jour et à se propager; toutes ces causes eurent pour résultat de faire évanouir le prestige dont la noblesse et le haut clergé avaient su s'entourer, pendant une suite de siècles, en se soutenant réciproquement. La dissolution des mœurs et le luxe inouï qui, au quinzième siècle, firent invasion dans ces castes, contribuèrent aussi puissamment à l'affaissement physique et moral de la chevalerie; les tournois subirent nécessairement la même décadence. La mort inutile d'un grand nombre de preux guerriers dans ces joutes sanglantes fit d'abord interdire les tournois par l'Église; l'accident qui coûta la vie à un roi de France et à un prince du sang, les fit entièrement cesser dans ce pays en 1560.

Les Tournois.

Notre chroniqueur Herzog, qui vivait au seizième siècle, se plaint déjà amèrement de la défaillance des règlements austères qui présidaient primitivement aux tournois.

« Jadis, dit-il, les douze articles du code de l'honneur excluaient de ces jeux guerriers les athées, les parjures, les lâches, les adultères, les voleurs de grand chemin, les accusés de viol, les usuriers, les commerçants, les mésalliés, les sacrilèges. Mon Dieu! combien en faudrait-il mettre de nos jours entre les barrières, pour juger ceux qui ont souillé leurs lances par des actions déshonorantes et par un vil trafic de blé, de vins et d'usure! La bonté, la prudence et la piété doivent former l'apanage de la noblesse¹. »

Aux tournois succédèrent plus tard les jeux du carrousel, où la beauté et la dextérité du corps, relevées par les brillants costumes du seizième et du dix-septième siècle, la justesse du coup d'œil et l'art de l'équitation, purent se produire devant un illustre public, sans crainte pour les acteurs d'être écrasés sous le poids de lourdes armures et sans que le sang rougît le sable des arènes.

Les Carrousels.

Un magnifique carrousel eut lieu sur le Broglie en 1632, pour célébrer la présence du chancelier suédois, Axel Oxenstiern, et du général Torstenson, qui furent envoyés à Strasbourg par le roi Gustave-Adolphe; une grande partie de la noblesse alsacienne y prit part.

Strasbourg étant devenu ville française, les relations commerciales avec l'Allemagne durent nécessairement s'en ressentir, et les foires perdirent dès lors de leur importance. Les tournois ayant cessé depuis longtemps, et les carrousels aussi n'étant plus guère en usage, le vaste emplacement du Marché-aux-Chevaux fut transformé en promenade vers l'année 1742. Cette promenade prit le nom du maréchal de Broglie, qui était

¹ Es ist bey den Turnieren vermög der XII ersten Turnier Artikeln unter dem Adel herrliche Disciplin, grosse Zucht, Erbar und Redlichkeit gehalten worden und dabei ausgeschlossen worden alle Unglaubigen, Ungehorsame, Meineidige, Feldflüchtige, Ehebrecher, Strassenräuber, Frauen- und Jungfrauen-Schänder, Frucht- und Feldbeschädiger, Stifter neuer Ding, unadelige Beweibung, Wucherer und Handler, idem Kirchenräuber, etc. Ach lieber Gott, wie müssten jetzt so viel, sonderlich Wein- und Korn-Hebräer, auch solche andere, mit Finantzspissen auf die Schranken gesetzt werden; fromm, weis und mild, das gehört ins Adelsschild. (Herzog, *Chronick*, p. 143.)

Les Carrousels. alors commandant militaire de l'Alsace, de même qu'un autre emplacement, situé hors de la ville, reçut le nom du maréchal de Contades, qui remplit plus tard les mêmes fonctions. Malgré sa nouvelle destination, le Broglie servit encore de marché au blé, après l'établissement de cette série de petites boutiques qui obstruent encore le Vieux-Marché-au-Seigle, et jusqu'à la construction de la grande halle au Marais-Vert. Entouré plus tard de grilles et parfaitement éclairé la nuit, le Broglie est devenu un lieu de réunion très-agréable, depuis que le sale et puant fossé qui le longeait, dans toute sa longueur, du côté de la mairie, fut transformé en trottoir bitumé.

Plusieurs ponts en bois traversaient autrefois ce fossé; l'un était situé près du théâtre, l'autre au débouché de la rue de la Comédie, le troisième et le quatrième donnaient entrée au restaurant situé à côté de la mairie et au café Adam, un cinquième, en pierre, servait de communication avec la rue du Dôme.

Passons maintenant en revue le pâté de maisons situé entre le Broglie, la rue de la Comédie et la rue Brûlée. Dans nos recherches, nous avons remonté jusqu'au quatorzième et au quinzième siècle, et nous n'avons guère trouvé que des membres de l'ancienne noblesse alsacienne comme propriétaires de ces différents immeubles.

L'Hôtel-de-Ville. Commençons par la mairie: au style de son architecture, aux clefs d'attache ornées, aux mascarons des croisées, aux supports des balcons à grille rococo, nous reconnaissons une construction du siècle passé. Dans le quatorzième siècle s'élevait sur ce même emplacement l'hôtel de l'antique famille des Ochsenstein, dont nous voyons encore le château ruiné sur les Vosges, à quelques lieues de Saverne, et que l'on appelle vulgairement le *Haberaker*. L'hôtel d'Ochsenstein donna l'hospitalité à l'archiduc d'Autriche, Léopold-le-Glorieux, frère de l'empereur Frédéric-le-Beau, compétiteur de Louis de Bavière pour la couronne germanique¹. Ce dernier, excommunié par la cour de Rome, eut à combattre un ennemi plus acharné dans la personne du frère de l'empereur que dans celle de Frédéric, son généreux rival. Pendant ses hostilités avec quelques seigneurs et le landgrave d'Alsace, Léopold fut attaqué d'une maladie d'épuisement; il se retira dès lors à Strasbourg, et mourut dans l'hôtel d'Ochsenstein, le 18 février 1326.

Dans le courant du même siècle, Jean d'Ochsenstein, chanoine de la cathédrale, qui disputait le siège épiscopal à un seigneur Hanemann de Kybourg, fut enlevé nuitamment par Hanemann et un chevalier de Windeck, et enfermé de l'autre côté du Rhin, dans le château de ce dernier. Cet enlèvement, qui eut lieu à l'hôtel même du Marché-aux-Chevaux, donna naissance à une guerre entre les Strasbourgeois et le dynaste de Windeck; elle eut pour résultat la destruction d'une grande partie de ses domaines; quant à Hanemann, il subit deux années de prison.

¹ Voyez Place Gutenberg.

La branche mâle des Ochsenstein s'éteignit en 1475, et nous trouvons en 1500 l'hôtel de cette famille en la possession des dynastes de Hanau-Lichtenberg, portant aussi le titre de grands-maréchaux de l'évêché de Strasbourg. La famille des Lichtenberg s'éteignit à son tour en 1480, par la mort du comte Jacques; ses vastes domaines furent partagés entre les deux filles du comte, dont l'une avait épousé un comte Wecker de Deux-Ponts, et l'autre un comte de Hanau. Les Hanau obtinrent quatre-vingts ans plus tard la possession complète de tous les domaines des Lichtenberg, et les conservèrent jusqu'en 1736 (28 mars), époque où le dernier d'entre eux, Jean-Réné II, mourut. Sa fille unique, Charlotte, s'était mariée au prince héréditaire de Hesse-Darmstadt. Cette maison prit possession des propriétés des comtes de Hanau-Lichtenberg, et les conserva jusqu'à ce que, par le traité de Lunéville en 1801, elle fût obligée d'en faire la cession, partie à la France, partie à la Bavière et au duché de Bade. La France et la Bavière en retirèrent un territoire de 28 lieues carrées avec 79,000 habitants. Le landgrave de Hesse reçut en dédommagement, lors du recès de l'empire de 1803, des terres, des villes et des villages, situés dans le Palatinat, la Westphalie et dans les environs de Mayence; en 1806, Napoléon lui donna le titre de grand-duc, avec augmentation de territoire.

Sous Louis XIV et ses successeurs, quelques régiments allemands d'infanterie et de cavalerie étaient à la solde de la France. L'un de ces régiments était fourni par le landgrave de Hesse-Darmstadt, sous le nom de Royal-Hesse. Son fils, le prince Louis-Frédéric, qui en avait le commandement, habita l'hôtel de Hanau. Il fit construire en 1736 et années suivantes, l'hôtel actuel; un architecte français, Massol, en dressa les plans, et un maître-maçon de notre ville, Geoffroi Plüttner, en fut le constructeur.

Du temps de la révolution, lors de la vente des biens de la noblesse, du haut clergé et des corporations, la ville fit l'acquisition de l'hôtel de Darmstadt et le destina au siège de la mairie et de l'administration municipale, après qu'elle eut cédé à Napoléon le château, pour en faire une résidence impériale¹.

Voici les noms des maires qui se sont succédé depuis cette époque: MM. Hermann, de Wangen, Brackenhoffer, de Kentzinger, de Türrckheim, Lacombe, Schützenberger, Kratz et Chastelain. Nous aurons, dans la suite, à parler de ces magistrats à propos des grands travaux qui ont été exécutés dans notre ville, dans le courant de ce siècle.

Les deux petites maisons situées à côté de l'hôtel de Hanau étaient, à diverses époques, habitées par les baillis des possessions d'outre-Rhin appartenant à cette famille. La maison où se trouve aujourd'hui le *café Adam* appartenait également aux Hanau. En 1574, ils vendirent cette partie de leurs propriétés à la famille des Rathsamhausen, appelée, pour la distinguer des autres branches, *Zum Stein* (à la Roche); c'est elle qui fit construire, en 1576, la maison actuelle donnant dans la rue Brûlée.

Rue Brûlée.

¹ Après la dévastation de l'ancien Hôtel-de-Ville (place Gutenberg), le siège de l'administration municipale fut premièrement transféré à l'ancien château épiscopal, acheté par la ville lors de l'émigration du cardinal de Rohan.

Rue Brûlée.

Un château ruiné situé dans les Vosges, au-dessus du Klingenthal, porte encore le nom seigneurial des Rathsamhausen, dont les domaines s'étendaient jusqu'au château de la Roche.

Le touriste qui a quitté, par une belle matinée, la petite ville d'Andlau, et qui, après avoir traversé une fraîche et pittoresque vallée, arrive sur les hauteurs, tout près des maisons forestières du Hohwald, aime à se reposer sur une immense roche: le *Rathsamhausenstein*, autrefois borne gigantesque des vastes domaines de cette famille. En jetant ses regards sur le paysage grandiose qui l'entoure, sur ce paisible Ban-de-la-Roche qui s'étend à ses pieds, il bénira le nom d'Oberlin, de ce modeste pasteur, qui a rendu, à lui seul, plus de services à la noble cause de l'humanité, pendant son séjour parmi ces montagnards, que toute la série de ces fiers barons qui firent peser sur eux, durant de longs siècles, le joug de fer de la féodalité.

Pendant le dix-huitième siècle, ces bâtiments devinrent par voie de testament la possession d'un baron de Bernold, maréchal-de-camp et colonel du régiment d'Alsace, gendre des Rathsamhausen; ils furent vendus en 1800 à un cafetier nommé Gilberti. Les constructions de derrière, donnant sur le fossé et consistant en écuries, greniers, etc., furent alors démolies et firent place à la belle maison où se trouve en ce moment le café Adam.

Ceci nous conduit à parler de l'établissement et du développement des cafés à Strasbourg.

Les Cafés.

L'usage des cafés, ces lieux d'amusement public, nous vient de l'Orient et a été introduit en France vers l'année 1671, époque où le premier fut créé à Marseille. La première trace de ces établissements à Strasbourg date de 1695. Une ordonnance du sénat en régla à cette époque la police. C'était la société française qui les avait introduits: aussi les cafés ne furent-ils fréquentés d'abord que par les officiers et les hauts fonctionnaires du gouvernement: ce n'est que beaucoup plus tard que la bourgeoisie de notre ville osa s'y aventurer. Pour comparer le luxe actuel de la majeure partie de ces établissements avec leur simplicité primitive, nous renvoyons à une maison qui fait le coin de la rue de la Lanterne et de celle du Vieux-Seigle; ce fut là un des premiers cafés établis en notre ville, sous le nom de *Café de la Victoire*.

Il y a quelques années, qu'en badigeonnant l'ilôt de maisons bâti sur la place du Château vers le Vieux-Marché-aux-Cerises, on effaça sur le mur une inscription pâlie par le temps et conçue en ces termes: *A la source des liqueurs, café, bonne bière de mars*. Cette enseigne nous donne l'indication d'un ancien café. Parmi les établissements les plus anciens, et dans lesquels la bourgeoisie se glissait à la dérobée (car tous avaient deux issues), nous citerons d'abord le *Café Allemand* (aujourd'hui Café Sandmann), dans la rue du Maroquin; le *Café Hollandais*, au coin de la rue du Vieux-Seigle et de la rue des Chandelles, et le *Café des Treize-Cantons*, dans la rue des Tonneliers. Toutes ces

vieilles salles nous donnent une idée de la modestie primitive de ces établissements. Le billard, les cartes et quelques autres jeux occupaient seuls, à cette époque, les consommateurs; les journaux politiques étaient très-restreints, et la liberté de la presse n'avait pas encore créé ces feuilles nombreuses qui couvrent aujourd'hui de leurs dimensions colossales les tables et les lecteurs eux-mêmes.

Les Cafés.

Le jeu du billard fut introduit à Strasbourg en même temps que les cafés. Le jeu des cartes a une origine beaucoup plus reculée. Le père Menestrier fixe à l'année 1390 l'introduction en France des cartes à jouer, qui durent amuser d'abord la folie de Charles VI; cependant l'invention de la gravure sur bois dans les Pays-Bas et en Allemagne a dû en faire fabriquer beaucoup plus tôt dans ces deux pays. Specklin dit, dans ses *Collectanea*, qu'en 1380 déjà on commençait à les connaître à Strasbourg. Les cartes devinrent une telle passion chez les nobles, qui passaient les jours et les nuits à jouer dans leurs curies, que le sénat fut obligé de les interdire par un règlement. En général, les jeux de hasard, tels que le lansquenet, le pharaon, la bassette, la dupe, le quindecim, etc., ont souvent donné lieu à de sévères règlements de police, qui frappaient les contrevenants de grosses amendes.

Reprenons notre pérégrination dans la rue Brûlée. La maison qui s'élève à côté du café Adam, et qui est d'un style de construction plus moderne, se rattache aussi à des noms de l'ancienne noblesse alsacienne. En 1466, les Müllenheim y résidaient; dans les siècles suivants, ce furent les Gottesheim, et, en dernier lieu, le banquier Frédéric de Türkheim, dont le frère, établi dans le pays de Bade, s'est acquis une réputation bien méritée comme ministre et comme diplomate¹. Il y a quelques années, M. Gast a fait l'acquisition de cet immeuble.

Des souvenirs qui ont trait à la noblesse et à l'Église se rattachent encore à trois grandes maisons de la rue Brûlée. C'est d'abord la maison Sengenwald, n° 8; puis l'établissement Schwilgué, n° 25, et la maison Ratisbonne, n° 28. Elles étaient habitées, au moment où éclata la révolution de 90, par des comtes, qui étaient chanoines de la cathédrale: l'une l'était par Joseph-Charles-Wunibald, comte de Truchsess-Zeil-Wurzach, grand-custos; l'autre par Charles-Meinrad, comte de Königsegg-Aulendorf, et la troisième par Chrétien-Ernest, prince de Hohenloh-Bartenstein. Nous aurons plus d'une fois occasion, dans nos courses à travers la ville, de parler des hôtels, où vivaient jadis, dans une douce insouciance, ces riches prébendiers, issus des plus anciennes maisons de France et d'Allemagne; nous indiquerons simplement ces hôtels au fur et à mesure que nous les rencontrerons sur notre chemin, et nous traiterons d'une manière complète l'historique de l'institution des chanoines lorsque nous parlerons de la cathédrale.

Maisons
de Chanoines.

La maison n° 29, au-dessus de la porte cochère de laquelle se lit l'inscription suivante: Hôtel de Marmoutier.

¹ Sa famille y vit encore sous le nom de Türkheim d'Altdorf.

Hôtel de Marmoutier. *Hôtel de Marmoutier*¹, appartenait, avant la révolution, à la riche abbaye du même nom, située sur la route de Saverne. L'antique église de ce monastère, quoique dégradée par d'ignorants restaurateurs, nous offre encore un superbe monument d'architecture byzantine.

A cet hôtel se rattache le souvenir d'un de ces actes hardis et spontanés d'enthousiasme courageux, qui, quand il est couronné de succès, décide souvent de l'avenir d'une population et lui imprime une nouvelle direction. C'est la victoire que remportèrent la bourgeoisie et les artisans de Strasbourg sur la noblesse, qui tenait alors les rênes du gouvernement.

Pour avoir une juste idée de l'éclat de cette victoire et de ses immenses conséquences, nous sommes obligé de jeter un coup d'œil rétrospectif et rapide sur l'état de la société, sur ses divisions, ses castes et ses développements successifs.

DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIÉTÉ.

Les Germains.

Après la conquête des Gaules par les Germains, ces contrées qui, depuis des siècles, étaient soumises à la puissance des Romains et avaient profité de leur civilisation, eurent de nouveau à subir l'influence des mœurs barbares. La vie aventureuse de ces peuples conquérants se partageait entre le rude métier des armes et les plaisirs de la chasse. Ils abandonnaient à leurs femmes les soins du ménage, et à ceux qu'ils avaient subjugués, la pratique des arts, des métiers et de l'agriculture. Ce n'est que bien lentement qu'ils s'attachèrent au sol et que leurs mœurs s'adoucirent.

La population des Germains était divisée en trois castes principales : les nobles, les hommes libres et les serfs ou esclaves. Les premiers étaient appelés, par les Saxons, *Ethelingi*, *Athelingi*, d'où le nom *Edel*, *Adel* des Allemands; chez les Francs, ils portaient le nom de *Criniti*, *Crinosi*, en opposition aux esclaves qui, dans les Capitulaires de Charlemagne et dans la loi salique, portaient le nom de *Tonsorati*. Le port d'une longue chevelure était le privilège exclusif de l'homme libre, tandis que la chevelure coupée était le signe du servage. Les nobles et les hommes libres étaient devenus les propriétaires des vastes terrains conquis, que les rois leur avaient partagés en récompense de leurs services guerriers; ces biens furent déclarés héréditaires dans les mêmes familles, sous la seule condition qu'elles prendraient les armes et fourniraient leur contingent en cas de guerre. Plus tard Charlemagne, dans le premier de ses Capitulaires de l'année 812, régla les rapports des nobles avec le souverain: il décida que tout

¹ Elle est aujourd'hui la propriété de MM. Marchal père et fils, docteurs en médecine et chirurgiens à l'hôpital civil.

homme libre qui possédait quatre manses¹ de terre, soit en aleu, soit en fief, serait tenu de marcher en personne; mais que les propriétaires d'une, de deux et de trois manses se réuniraient pour équiper, à frais communs, un homme d'armes valide. Les *Liberi* ou *Ingenui*, *Herimanni*, *Arimanni*, *Heermänner* des Allemands, étaient des citoyens actifs, jouissant du droit de cité; chez les Saxons, ils portaient le nom de *Freomanni*, *Freoburgi* (*freye Männer*, *freye Bürger*, hommes libres). Une autre catégorie d'hommes libres ne jouissait ni du droit de cité, ni du droit de port d'armes: elle se composait de ceux qui ne possédaient pas d'assez vastes propriétés pour s'armer, s'équiper et fournir à leur entretien ou à celui de leurs représentants pendant la campagne, ou bien aussi de ceux auxquels, à raison de leur origine, on ne voulait pas confier des armes, comme, par exemple, aux Romains. Quoique ne jouissant pas de toutes les prérogatives des citoyens, ils étaient cependant placés bien au-dessus des serfs sur l'échelle sociale.

Les Germains.

Cette troisième classe, *servi*, *servites*, s'appelait aussi *lidi*, *leutes* (*Leute* des Allemands); elle était principalement occupée à la culture de la terre, occupation que le Germain trouvait au-dessous de sa dignité; elle jouissait de l'usufruit des terres, à charge d'une rétribution ou prestation annuelle: c'était le dernier degré de l'esclavage.

Sur une échelle plus élevée se trouvaient les artisans, les cuisiniers, les pâtres ou propriétaires de troupeaux.

Ces diverses castes de la population étaient, comme chez les Romains, divisées en décuries et en centuries, et gouvernées, au nom du roi, par les *seniores* ou *comtes*, *Graf*, *Grafon*, d'où les noms de *Burggraf*, *Gaugraf*, *Markgraf*, désignant les territoires soumis à leur magistrature. Leurs représentants portaient le nom de *viguiers*, *vigerii*, *vicarii*. Quoique les comtes eussent un commandement dans l'armée à raison de leur rang, ils étaient soumis, pendant la guerre, à un chef supérieur, en latin *dux* (*Duc*, de *ducere*, en allemand *Herzog*, du mot *Heerzug*), dignité temporaire et militaire. Cette charge ne durait pas plus longtemps, dans le principe, que la campagne ou l'expédition même; mais elle devint, plus tard, une puissance qui porta souvent ombrage, aux rois eux-mêmes.

Quand Clovis et ses successeurs eurent adopté le Christianisme et que l'Église se fut constituée en corps politique dans l'État, les archevêques, les évêques et les hauts prélats, enrichis par les domaines qu'ils devaient à la munificence des rois, des comtes et de la noblesse, formèrent une puissance spirituelle, marchant de front avec la puissance temporelle, cherchant parfois à la dominer.

Les comtes, placés à la tête des provinces pour les administrer, avaient, avant

¹ La manse (*mansa*) formait anciennement une portion de terrain, qui, par sa culture, pouvait nourrir une famille.

Les Germains.

Charlemagne, empiété sur les droits de leurs souverains. Cet empereur, afin de surveiller leurs actions et de réglementer l'administration de la justice dans les plaids ou lits de justice, créa les *missi dominici* (envoyés du seigneur-maitre). C'étaient deux personnages de haut rang, l'un ecclésiastique, l'autre laïque. Ces *missi*, qui n'avaient dans le principe qu'une mission temporaire, abusèrent, à leur tour, de la haute position qui leur était confiée, pour rattacher cette dignité, d'une manière irrévocable, à leurs domaines. L'archevêque de Cologne, par exemple, avait exercé la mission impériale dans une grande partie du nord-ouest de l'Allemagne et notamment dans la Westphalie; cette fonction qui, dans les premiers temps, n'avait été confiée à tel archevêque qu'à raison de ses talents ou de ses vertus personnelles, fut bientôt réunie à l'archevêché même, et, dans la suite, ce fut en vertu de leur charge, que ces prélats devinrent les vicaires généraux de l'empereur ou ses représentants à la cour Vehmique de la Westphalie.

Les *Missi* laïques parvinrent aussi à rendre leur dignité permanente et prirent généralement le titre de ducs ou de grands-ducs, et ce fut là l'origine de ces premiers dynastes qui devinrent si puissants, dans la suite, en Franconie, en Bavière, en Souabe, dans la Saxe et la Thuringe. Dans les provinces où les *missi dominici* ne s'étaient pas établis en permanence, en Alsace par exemple, les comtes demeurèrent en possession de toute leur autorité et sous le vasselage immédiat des empereurs.

Charlemagne, grand et noble dans ses pensées comme dans ses actions, aimait à grandir la puissance des alleux et des seigneurs qui l'avaient aidé à étendre ses vastes conquêtes. Son amour pour les sciences, les arts et les métiers, qui brillaient déjà d'un vif éclat dans ces temps reculés, le porta de même à favoriser l'état et la prospérité des *liberi* et des classes plus élevées des artisans.

L'histoire nous apprend combien, aussitôt que Charlemagne eut cessé de vivre, fut prompte la décadence de cette organisation puissante. La faiblesse de caractère de son fils et les discordes de sa famille rejetèrent, pour longtemps, la société dans les ténèbres et la barbarie d'où ce grand génie l'avait tirée.

La guerre continua à être l'état normal de la société, régie par le droit du plus fort.

Moyen âge.

Les rois, pour agrandir leur puissance, avaient distribué des biens allodiaux à leurs plus valeureux soldats; ceux-là en donnèrent une partie en fief aux hommes libres qui les secouraient et qui devenaient par là leurs vassaux et feudataires. Les chefs de l'Eglise à leur tour, pour soutenir leur puissance temporelle et s'assurer à l'occasion une protection armée, remirent les terres, qu'ils devaient à la munificence des princes, entre les mains d'hommes d'armes libres, à condition que ceux-ci contribueraient à la défense de leurs intérêts.

Dans les guerres intestines, qui, du dixième jusqu'au treizième siècle, déchirèrent l'Allemagne, dont notre province faisait partie depuis le partage de l'empire des Francs,

l'homme libre ou le noble cédait aux seigneurs ou hauts-prélats, plus puissants que lui, ses biens allodiaux, qui lui étaient rendus comme fief; et, en devenant leur vassal ou leur feudataire, il obtenait leur protection dans ses querelles avec ses ennemis particuliers. Ces fiefs, outre la possession des terres, des châteaux et des autres immeubles, qui les constituaient, s'étendaient encore au droit de frapper monnaie, de rendre justice, d'ouvrir des marchés et des foires, de percevoir les péages sur les routes et les rivières, etc.

L'éducation était en harmonie avec l'esprit guerrier du temps. Les jeunes gens, appartenant à des familles libres, étaient tenus de rendre des soins domestiques au chef, sous lequel ils se formaient au métier des armes; ils le servaient comme *dapiferi*, *senescalci* (valets de table, sénéchaux); ils lui tenaient son cheval de bataille, *marescalci* (maréchaux); ils soignaient ses écuries, ou lui portaient son arme défensive (*le scutum*, écu, écuyers, en allemand *Schild*, *Schildknappe*). Après avoir achevé ce noviciat et avoir donné, dans les combats, des preuves de courage et de valeur, le jeune noble était reçu chevalier (*miles*), avec le cérémonial d'usage. Toutes ces fonctions, serviles en apparence, étaient cependant réputées honorables, parce qu'elles étaient volontaires; le varlet noble (*Edelknappe*) se distinguait du simple varlet (*Knappe*), qui était roturier et à qui ses fonctions étaient imposées par la basse noblesse.

Les châteaux forts qui dominent nos montagnes, ou qui s'élèvent dans nos plaines, servirent exclusivement de séjour aux nobles, jusqu'à l'époque où Henri-l'Oiseleur, en 925, commença à accorder aux villes des privilèges, et força une partie de la noblesse et des hommes libres à s'y établir. Ces privilèges s'augmentèrent sous les Othons et sous les empereurs de la maison des Hohenstaufen, autant dans un intérêt pécuniaire, au profit des caisses impériales, que dans le but politique de contrebalancer, par la puissance des municipes, celle des grands vassaux de l'empire.

A cette même époque, les couvents se multiplièrent et donnèrent asile aux nobles déshérités par suite des majorats, aux filles et aux femmes appartenant aux castes privilégiées, ainsi qu'à d'autres cénobites, que des sentiments religieux ou le besoin du calme, après une vie agitée, déterminait à quitter le monde.

Le paysan-serf cultivait péniblement les terres de son seigneur, et vivait misérablement dans les pauvres cabanes couvertes de chaume dont se composaient les villages, à tout moment menacé par le pillage et l'incendie. Quant aux hommes libres, réfugiés dans les murs protecteurs des villes, ils y défendaient, les armes à la main, leurs foyers et leurs intérêts communs.

Le plus ancien titre de législation qui soit parvenu jusqu'à nous, nous apprend quels étaient, à cette époque, les métiers en usage et l'état social de ceux qui les pratiquaient. C'est un édit, daté de Salerne en 982, par lequel l'empereur Othon II confère à l'évêque de Strasbourg, Erckenbald, le droit de rendre justice en son nom et de prélever les péages et autres contributions.

Moyen âge.

L'art. 88 de ce titre porte que les négociants devaient lui fournir vingt-quatre messagers pour le service de son diocèse.

Tout bourgeois devait annuellement à l'évêque, en vertu de l'article 92, cinq jours de prestation en nature, et il était tenu d'héberger les chevaux de l'empereur et de sa suite, toutes les fois que ce monarque faisait un voyage à Strasbourg.

Par l'art. 102, douze pelletiers étaient chargés de préparer les fourrures dont l'évêque avait besoin dans le courant de l'année, et dont l'échevin de la corporation était chargé de faire l'achat, aux frais de la caisse épiscopale, sur les marchés de Cologne et de Mayence.

Lorsque l'évêque entrait en campagne, chaque maréchal-ferrant devait lui livrer quatre fers de cheval avec les clous nécessaires pour les fixer; en outre, la corporation était obligée d'exécuter gratuitement, dans son château, tous les travaux, à condition, par l'évêque, de fournir le fer et de nourrir les ouvriers pendant tout le temps que durait le travail. Enfin, on devait lui fournir trois cents flèches en cas de siège d'un château.

Les art. 108 et 109 obligeaient les cordonniers à lui faire des étuis en cuir noir, et les gantiers des étuis en peau blanche pour son argenterie, lorsqu'il allait faire un séjour à la cour impériale ou qu'il entrait en campagne.

Les selliers fournissaient deux selles de bât, quand il allait à la cour, et quatre quand il entrait en campagne.

L'art. 111 porte que les armuriers et fourbisseurs devaient polir les casques, les cuirasses, les armures et les armes de guerre et de chasse à l'usage de l'évêque et de ses hauts fonctionnaires, et que les fabricants de gobelets avaient à lui fournir tous les objets relatifs à leur métier, dont il avait besoin dans ses châteaux ou en campagne, à condition que son caviste leur fournirait le bois nécessaire à la confection de ces objets.

L'art. 113 obligeait les tonneliers de la ville à fabriquer tout ce qu'il fallait à l'empereur, à l'impératrice et à l'évêque, en fait de tonneaux, cuves, vannes de bain, etc., à condition qu'on leur livrerait les bois et les cercles. Les marchands de vins et les gourmets avaient à leur charge l'entretien de la propreté des caves et des greniers épiscopaux.

Par l'art. 115, les meuniers et les pêcheurs étaient tenus de manier les rames, quand Son Éminence désirait se promener en bateau sur le Rhin et sur l'Ill. De plus, les pêcheurs lui devaient, chaque année, le fruit de trois jours et de trois nuits de pêche, entre le 8 et le 29 septembre, dans les eaux du Rhin, de l'Ill et de la Bruche.

Chaque lundi de la semaine, le travail des charpentiers était dû aux constructions épiscopales, quand l'évêque le requérait, etc.

Si les corps de métiers dont nous venons de parler étaient soumis aux prestations en nature et au servage des évêques, des ducs et des comtes, qui régissaient au nom de l'empereur, ce dernier exerçait des droits plus étendus encore; la réquisition d'un

empereur, lorsqu'il était en voyage, s'étendait sur tout ce dont il avait besoin dans la sphère des métiers et sur les personnes mêmes. Lorsque la fille d'un artisan venait à plaire à un personnage de la suite de l'empereur, et qu'il avait l'intention d'en faire son épouse, peu importait si ses sentiments trouvaient en elle de la sympathie, ou si les parents de la jeune personne donnaient leur consentement à cette union : il suffisait, pour que la jeune fille devînt, dans le courant de l'année, l'épouse de celui qui désirait la posséder, que la proclamation du mariage fût faite, par le hérault d'armes impérial, devant la maison qu'elle habitait.

Moyen âge.

Lorsque les villes libres et les villes libres impériales se furent constituées et que leurs droits et leurs libertés furent garantis par les chartes des empereurs, lorsque la population se fut organisée en corporations régies par le sénat, les métiers restèrent néanmoins, pendant longtemps encore, dans l'asservissement et sur la dernière échelle sociale, sans avoir le droit de s'immiscer aucunement dans la gestion de la commune. A la tête de chacune des corporations se trouvait un échevin, qui était, à son tour, sous la discipline de l'Ammanmeister (*Ammeister*), chef des artisans; celui-ci n'avait pas voix délibérative dans le sénat et n'était consulté que lorsque les circonstances l'exigeaient.

Notre plus ancien code municipal (1095), parle bien dans son art. 4 de l'élection de douze personnes *respectables, sages, modestes et honorables*, élues parmi les feudataires des évêques et parmi les bourgeois pour former le sénat, à la tête duquel se trouvait le Städtmeister; mais le mot de *bourgeois* désigne ici seulement les nobles et les hommes libres, jouissant du droit de cité, et non les artisans, c'est-à-dire les ouvriers s'occupant d'un travail manuel.

Quand le commerce des villes anséatiques du nord de l'Allemagne se fut étendu jusqu'aux villes du Rhin¹, quand les croisades eurent introduit dans les mœurs de l'Occident le luxe du bas-empire, et que par cela les métiers se furent développés, il se forma, chez nous, une classe intermédiaire entre les nobles et les simples artisans. A cette classe appartenaient les bateliers, les calfats et les cordiers, les négociants, les menuisiers, les orfèvres, les brodeurs, etc. Les hommes libres y entraient volontiers, et nos annales les désignent souvent sous le nom de *Constoffler* (*Constabularii*).

Cette classe se fusionna avec les métiers, dès qu'ils eurent, à leur tour, conquis la liberté et secoué le joug oppresseur de la haute noblesse. Königshoven nous rapporte, dans sa chronique, que lorsqu'un artisan avait travaillé pour un seigneur, ou qu'un marchand lui avait livré des marchandises, il payait si bon lui semblait; loin de trouver justice devant les magistrats, l'artisan ou le marchand qui insistait pour obtenir ce qui lui était dû, recevait des coups pour tout paiement. Ce n'est que par l'intermédiaire d'un

Les Métiers.

¹ Voyez Krutenau et Batellerie.

Les Métiers.

noble, qui traitait d'égal à égal avec le débiteur, que l'artisan pouvait faire rentrer sa créance, en payant, bien entendu, à son protecteur le service qu'il lui rendait.

La position des classes inférieures ne changea pas même après que les Strasbourgeois se furent, en partie, libérés de l'autorité temporelle des évêques, sous Gautier (Walter de Geroldseck), à la journée de Hausbergen (1260). Il n'est guère étonnant que les exactions nombreuses, les brutalités, les viols et les tribulations de tout genre auxquels ils furent en butte jusqu'au quinzième siècle, aient fait germer dans leurs cœurs la soif de la vengeance et le désir ardent de secouer le joug de l'oppression.

Telle était la position sociale des diverses classes de la population au commencement du quatorzième siècle. En 1308, quand les trois cantons suisses, Uri, Schwitz et Unterwalden, eurent brisé le joug de Gesler et de la maison d'Autriche, les métiers de Strasbourg, électrisés peut-être par le cri d'indépendance de ces rudes montagnards, leurs voisins, firent déjà une première tentative contre leurs tyrans.

Combat de 1308.

Le 31 juillet ils se trouvaient réunis dans leurs poêles respectifs, et là, après avoir longuement discoursé, les brocs de vin à la main, sur les exactions de la noblesse et sur les traitements que leur faisait subir le Städtmeister, Nicolas Zorn, homme altier et sévère, ils finissent par pousser le cri de la révolte. Ils sortent échauffés par l'indignation et le vin, s'arment à la hâte et viennent se ranger, sous leurs bannières, pour se porter contre la curie de la *Haute-Montée*, où se trouvait, au milieu des siens, le Städtmeister. Mais arrivés près du pont du Pfennigthurm (au bas de la place Kléber), ils le trouvent démantelé. Ne pouvant le franchir, ils cherchent un passage sur un autre petit pont construit derrière le couvent des Cordeliers, vis-à-vis de la curie (plus tard le petit pont des Bouchers). Là ils se trouvent en face de leurs ennemis qui les attendent fièrement, armés de pied en cap et l'épée à la main. Le combat s'engage, et après que vingt-six bourgeois ont mordu la poussière, les autres se débandent et s'enfuient dans toutes les directions. A la suite de cette échauffourée, un grand nombre d'entre eux furent bannis de la ville.

Cependant, lorsqu'ils apprirent que dans quelques villes de la France, des Pays-Bas, du Rhin et de l'Allemagne, les métiers étaient sortis vainqueurs des luttes qu'ils avaient entreprises contre la noblesse, ils reprirent courage et résolurent d'attendre un moment plus favorable pour recommencer le combat malheureux du pont des Cordeliers.

Nous aurons, plus tard, occasion de parler des haines invétérées que nourrissaient, l'une contre l'autre, les deux familles nobles les plus puissantes: les Zorn et les

Müllenheim. Les uns soutenaient l'empereur Louis de Bavière et l'indépendance du clergé allemand, tandis que les autres s'étaient prononcés pour Frédéric-le-Beau, rival de l'empereur, et pour l'autorité papale. Combat de 1308.

Cette haine se fit jour en 1332, un mercredi, quatre semaines après Pâques. Il était d'usage qu'à cette époque de l'année une grande partie des nobles de l'Alsace vinssent, accompagnés de leurs familles, à Strasbourg, où se célébraient, à l'occasion de la fête de la table ronde, des banquets et des bals.

Dans une de ces réunions, qui avait lieu dans un hôtel situé dans la rue Brûlée¹, les convives, parmi lesquels se trouvaient plusieurs membres de la famille des Zorn et de celle des Müllenheim, se prirent de querelle; les épées furent dégainées, on en vint aux mains et l'on se battit dans la cour de l'hôtel, dans les rues avoisinantes et jusqu'au Marché-aux-Chevaux; beaucoup de nobles furent blessés, une vingtaine même y perdirent la vie. Révolution de 1332.

Les bourgeois et les artisans étaient restés d'abord spectateurs tranquilles de cette querelle; mais redoutant la reprise du combat pour le lendemain, et craignant que les deux partis, renforcés par les secours du dehors, ne fissent de la ville un vaste champ de bataille, ils prirent tout à coup les armes. Réunis en groupes nombreux, ils allèrent réclamer au Städtmeister la bannière, les clefs, le sceau de Strasbourg et la permission de veiller à la sûreté publique, jusqu'à ce que le rapprochement de ces deux partis se fût réalisé. Une fois le pouvoir en main, ils désarmèrent la noblesse, et, pour empêcher qu'ils ne se rencontrassent, ils assignèrent à chacun des deux partis belligérants un quartier spécial de la ville; ils se rendirent ensuite à l'Hôtel-de-Ville, où ils élurent un nouveau sénat.

Ils firent entrer dans ce sénat vingt-quatre membres, au lieu de douze, dont il était précédemment composé; de ces vingt-quatre sénateurs, douze furent élus par les corporations des métiers. Ils instituèrent quatre Städtmeister qui devaient se relever de trimestre en trimestre dans leurs fonctions: les premiers furent Rulmann Schwarber, Rodolphe Judenbreter, Jean de Schœneck et Jean Knobloch; un Ammeister ou chef des artisans, Burcard Twinger, eut la haute main sur la gestion des affaires de la cité.

Pour conserver les fruits de leur victoire, ils augmentèrent les fortifications, dégagèrent l'entrée des portes, firent jour et nuit des patrouilles, à cheval et à pied, le long des murs de la ville, intérieurement et extérieurement, et, enfin, ils instituèrent un usage qui s'est conservé jusqu'aujourd'hui et qui consiste à faire sonner, matin et soir, une cloche pour annoncer l'ouverture et la fermeture des portes. Le nouveau sénat, vigilant et actif, fit le procès à ceux qui s'étaient battus dans les rues et en bannit un grand nombre. Il fit démolir les curies des nobles, bâties sur le terrain communal; et

¹ Cet emplacement est occupé aujourd'hui par la maison n° 29 (Künast).

Révolution de 1332. les bourgeois, animés du même esprit guerrier que la noblesse, sortirent, à leur tour, de l'enceinte de la ville pour attaquer les manoirs de leurs ennemis. C'est ainsi qu'Erstein, Schuttern, le château de Schwanau, redoutable repaire de brigands de grand chemin, et défendu par les eaux de l'Ill, furent assiégés, pris et démolis par eux.

C'est deux années après cette révolution mémorable que fut rédigé le premier code de droit public strasbourgeois. Il comprenait vingt-deux articles et fut sanctionné par le landgrave d'Alsace, Ulrich de Werth, au nom de la noblesse, et par les villes de Mayence, de Worms, de Spire, de Bâle et de Fribourg, au nom des métiers et des bourgeois de Strasbourg. Le sénat et la population prêtèrent serment de fidélité à cette charte. Ce document, qui subit différentes modifications jusqu'en 1482, porte en tête les mots suivants: «Au nom de Dieu, amen! A tous ceux qui verront et liront la « présente lettre, nous faisons savoir, nous, Berthold Swarber, Rodolphe Judenbreter, « les deux Meister, et Burcard Twinger, l'Ammeister, le sénat, les chevaliers et les « varlets, les bourgeois et les artisans, et la commune entière de Strasbourg, riches et « pauvres, que nous avons rédigé, d'un commun accord, ainsi qu'il suit la présente « constitution en l'honneur de Dieu et au profit de la commune de Strasbourg, riches « et pauvres. »

Nous ne citerons que les points essentiels de ce monument de législation. C'est d'abord la formation d'un sénat, composé de quarante-neuf membres, dont vingt-cinq élus par les corporations des métiers, quatorze par la bourgeoisie (hommes libres) et dix par la noblesse. A la tête de ce sénat étaient les deux Städtmeister et l'Ammeister, tous les trois élus à vie. Pour être élu membre du sénat, l'on devait jouir des droits de bourgeoisie de la ville de Strasbourg.

Les jeunes gens, à partir de leur vingtième année, devaient prêter tous les ans, huit jours après les élections, comme les autres citoyens, le serment solennel de fidélité.

Ce code disposait, en outre, que celui qui achèterait des voix, par quelques moyens que ce fût, ou celui qui vendrait la sienne, serait déclaré parjure, serait banni de la ville et sa fortune confisquée au profit du sénat. L'art. 19 déclarait privé des droits civiques, parjure et banni, tout maître ou sénateur qui enfreignait cette charte.

Telle fut la première ébauche de constitution, résultat du coup de main hardi de la population et des querelles intestines de la noblesse. Elle reconnut des droits politiques à tous les citoyens de Strasbourg, étendit sur tous la protection des lois, sans abolir néanmoins l'esprit de castes, qui se fit même jour dans la bourgeoisie, comme nous aurons occasion de le faire remarquer lorsque nous serons arrivé au Poêle-des-Tailleurs.

Les modifications notables que subit, avec le temps, cette constitution, furent conçues avec sagesse, et garantirent plus de stabilité à la république de Strasbourg régie, plus tard, par le principe démocratique, et qui grandit, en puissance et en influence, durant

trois siècles consécutifs. On chercha surtout à enlever aux fonctionnaires les moyens d'usurper le pouvoir qui leur était momentanément confié, ou d'abuser de leur autorité. Comme garantie d'indépendance, l'Ammeister nouvellement élu, devait, avant d'entrer en fonction, fournir, sous serment, la preuve qu'il n'était investi d'aucun fief, et ne dépendait d'aucun suzerain comme la noblesse feudataire.

Pour prévenir tout abus du pouvoir, la dignité de Städtmeister et d'Ammeister, qui d'abord était conférée à vie, devint temporaire; il fut décidé qu'elle ne durerait qu'une année, et que ces fonctionnaires ne pourraient être réélus immédiatement.

Enfin la dernière constitution qui régit notre cité, et qui dura de 1482 jusqu'en 1790, maintint aux nobles les dix voix qu'ils avaient dans le sénat et réduisit celles des plébéiens de trente-neuf à vingt¹.

Si nous avons décrit avec tant de détails le développement politique et social de nos ancêtres, c'est qu'il nous a semblé d'autant plus digne d'être connu que l'état actuel de la société est greffé, en quelque sorte, sur ces institutions primitives.

L'article suivant nous fournit l'occasion d'initier nos lecteurs plus intimement aux mœurs de la société strasbourgeoise; il nous conduit d'abord à l'ancien Poêle-des-Tailleurs, situé au coin de la rue Brulée et du Broglie, et dont le millésime 1594 indique l'année où il fut reconstruit.

Le
Poêle-des-Tailleurs.

Café et restaurant de nos jours, cet établissement fut jadis le point de réunion des tailleurs, camarades gais et insoucians, et volages comme la mode. Qu'on ne vienne pas nous vanter la probité de ces temps reculés au détriment de la probité actuelle: nous prouverons, le livre caustique de Brandt à la main², que vertus et vices se confondaient alors, comme aujourd'hui, dans la classe ouvrière et dans toutes les autres classes de la société:

«Bös Zimmerlüt vil Spänen machen;
«Die Murer dünt gern grosse Bruch,
«Die Schnyder dünt gern witti Stieh
«Do wurt die Natt gar lüttig von.
«Die Trucker in dem Brass umgon,

«Uff eynen Tag, eyn Wochen lon
«Verzeren das ist ir Gefert.
«Ir Arbeit ist doch schwer und hert
«Mit setzen, strichen, corrigiren,
«Uff tragen mit der schwartzen Kunst, etc.»

(Les mauvais charpentiers taillent beaucoup de copeaux; les maçons aiment à faire de grandes démolitions, et les tailleurs de longs points et de mauvaises coutures; les imprimeurs dépensent en un jour de débauche ce qu'ils gagnent pendant toute la semaine, et cependant leurs travaux, qui consistent à composer, à corriger et à appliquer avec art la couleur, sont bien durs).

Lors du quatrième anniversaire séculaire de l'invention de l'imprimerie, qui fut célébré en 1840, on fit revivre à Strasbourg, dans le cortège industriel, un ancien usage des tonneliers: la danse aux cerceaux; cette même danse était exécutée autrefois par les tailleurs, pendant le carnaval, ainsi qu'à une procession qu'ils avaient coutume de faire, bannière flottante et musique en tête, dans les principales rues de

¹Ancienne organisation administrative (voyez Place Gutenberg).

²Brandt, *Narrenschiff*, *Naviculum Stultorum*.

Le
Poêle-des-Tailleurs.

la ville, à la fin de septembre. Bühler nous donne, dans sa chronique, la description d'une de ces mascarades de tailleurs, qui eut lieu en 1538. Le travestissement qu'il nous décrit n'a pas dû occasionner de grands frais à nos anciens artistes en fashion. Le cortège sortit du Poêle et parcourut les principales rues de la ville; il représentait une danse moresque; un grand nombre de maîtres, de compagnons et d'apprentis en faisaient partie; ils avaient tous les mains et les pieds teints en noir, la tête et la figure recouvertes d'un capuchon de la même couleur, semblable à celui que revêtaient jadis les membres de la confrérie des pénitents; ils portaient, en outre, un voile blanc et une chemise blanche, retenue à la ceinture par un essuie-main roulé autour du corps; un ruban à grelots, lié autour des genoux, complétait leur affublement. Les cerceaux qu'ils faisaient manœuvrer avec élégance et dont ils formaient des figures variées, en dansant au son des fifres et des trompettes, étaient entourés de guirlandes de lierre. Cette danse joyeuse fut présidée par maître Philippe Schreyer et maître Jean Menlich; ce dernier était revêtu d'un costume de fou, et faisait, grâce à ses bons mots et à ses espiègleries, les délices de la société. De retour dans leur Poêle, ils firent retentir longtemps les salles de joyeux refrains, et maint convive chercha en trébuchant le chemin de son logis, quand les ombres de la nuit se furent étendues sur la ville.

Les Modes.

Puisque nous nous trouvons dans l'ancien temple des modes de Strasbourg, voyons comment nos ancêtres *pouvaient* et *devaient* s'habiller. Nous appuyons à dessein sur ces deux mots: ne croyez pas, en effet, chers lecteurs, que nos ancêtres aient joui du privilège que possède chacun de nous, à quelque classe de la société qu'il appartienne, de s'habiller suivant leur goût et leurs moyens. Non, une sévère hiérarchie classait les hommes et les femmes, et de minutieux règlements de police fixaient les étoffes, les bijoux, les joyaux, les rubans et jusqu'aux fourrures dont on pouvait se servir. Les règlements s'étendirent même jusqu'aux perruques, quand la mode vint couvrir les têtes de nos ancêtres de ces monstrueuses constructions de crin et de cheveux poudrés et pommadés.

Ces anciens règlements jettent une lumière bien vive sur l'étude et la connaissance des costumes; car ils entrent dans les plus minutieux détails et nous font connaître la qualité des étoffes qui servaient à confectionner les vêtements, et qu'une statue, un dessin, une peinture sur verre, une miniature ou une gravure, ne peuvent rendre qu'imparfaitement. En dehors de ces lois somptuaires, nous avons trouvé de précieux renseignements sur les anciens costumes strasbourgeois dans les textes des chroniqueurs, dans les sermons, dans les poésies satyriques de Brandt et dans d'autres annales historiques.

La dissolution des mœurs du quinzième siècle, le luxe que déployaient le haut clergé et la noblesse, et qui s'introduisit dans tous les rangs de la société, donnèrent lieu à des critiques amères de la part des devanciers de la Réformation et obligèrent même

les empereurs à mettre un frein à cette opulence ruineuse, par les lois qui régirent les tournois et les réunions de la noblesse. Nous trouvons dans le *Turnierbuch* de Ruxner, p. 227, que, par un règlement fait à Heilbronn, il fut défendu aux dames, qui assistaient aux tournois, d'avoir plus de quatre robes garnies de pierres fines, ni d'en porter de brocart d'or et brodées de perles; d'autres lois, émanées des diètes impériales, mirent de même un frein à la prodigalité des riches vêtements de velours et de soie, de brocart d'or et d'argent, et des fourrures de zibeline, de martre noire, d'hermine et autres. Ce luxe excessif qui avait pris naissance dans les hautes régions de la société, avait fini par faire invasion également dans les classes du peuple. Geiler de Kaysersberg, le célèbre prédicateur de la cathédrale, fulminait contre ces abus dans le langage rude et naïf de son époque, et ses sermons nous fournissent des preuves nombreuses du luxe qui régnait parmi la bourgeoisie. Laissons parler un autre ecclésiastique, auquel nous devons la *Chronique d'Ensisheim*, manuscrit de la fin du quinzième siècle et du commencement du seizième :

« En 1492, dit-il, l'opulence et le luxe furent si grands et les vêtements tellement « extraordinaires que nous n'en trouvons pas d'exemples dans nos annales; sur les « habits de toutes couleurs étaient représentés des flammes, des arbres, des branches « et des feuillages, même des lettres; les culottes et les pourpoints étaient composés « de plus de pièces qu'il n'y a de jours dans l'année, de manière que la façon revenait « plus chère que l'étoffe même. Les pantalons étaient si collants que l'on distinguait « parfaitement, par devant et par derrière, toutes les formes du corps. On ne se gênait « pas dans ce costume éhonté de se présenter devant les princes et les seigneurs, et « devant d'honorables dames, et Dieu était offensé du libertinage qui existait entre les « hommes et les femmes. Ces dernières portaient des robes de drap, garnies en soie, « et découvraient sans pudeur leurs épaules et leur sein; il fallait que le plus simple « bourgeois donnât à sa femme un voile, valant cinq à six florins, trois ou quatre robes « et une ceinture en or de trente à quarante florins. Le luxe était si grand chez les « vieux et chez les jeunes, chez les nobles et chez les plébéiens, qu'il est impossible « de s'en faire une idée; celui qui ne l'imitait pas, était mal vu des autres. Le clergé ne « mit plus aucun frein à ses passions, il pratiqua la plus honteuse simonie, et le mal « empira tellement que personne ne craignait plus Dieu: c'est pour cela que depuis « quelques années les récoltes n'ont plus réussi. »

La commotion que produisit le seizième siècle dans les idées religieuses, purifia les mœurs du monde catholique; une sorte de puritanisme religieux vint remplacer les anciens excès chez ceux qui, par une profonde conviction et une foi austère, admirèrent les dogmes des réformateurs. Strasbourg subit l'influence de la Réformation, et beaucoup de modifications, dictées par ce même puritanisme, s'opérèrent dans l'organisation intérieure de la commune. En créant des écoles, en augmentant les moyens d'instruc-

Les Modes.

tion, en organisant les institutions de bienfaisance, en veillant à une bonne gestion des fonds de la ville, le sénat réagit sur la moralité publique et abolit des abus depuis longtemps invétérés; mais il fallait quelque chose de plus que les paroles des hommes de l'Eglise pour maîtriser, chez une grande partie des habitants, la passion de l'opulence, la débauche et les excès. Pour atteindre à ce but, des lois sévères étaient indispensables; c'est ce que ne tardèrent pas à comprendre les législateurs, qui promulguèrent une foule de règlements de police, s'occupant des détails les plus minutieux de la vie. Nous allons analyser celles de ces lois qui ont rapport au costume. Pour mettre un frein aux abus du luxe, on divisa la population en six classes; chacune d'elles fut soumise à des règlements particuliers.

La *première classe* comprenait les servantes, les couturières, les femmes de charge, qui travaillaient à la journée, quand même leurs parents appartenaient à une classe plus élevée, ainsi que les paysans.

La *seconde classe* renfermait les journaliers, les bûcherons, les forts de la douane, les brouetteurs, les bergers, les coupeurs de paille, les jardiniers qui ne possédaient pas deux chevaux et qui n'étaient pas propriétaires de champs, les plâtriers, les gourmets, les émouleurs, les savetiers, les vanniers, les paveurs, les maquignons, les couvreurs, les géôliers et les employés subalternes de la ville.

La *troisième classe* se divisait en artisans, non-artisans et employés de la ville.

Artisans: Bateliers, charpentiers, brossiers, passementiers, fabricants d'épingles, d'aiguilles et de toutes sortes d'objets en fil d'archal, plumassiers, bouchers, tripiers, tisserands en fil et en laine, bonnetiers, tricoteurs, teinturiers et tondeurs de draps, meuniers, cordiers, fruitiers, fabricants de savon et de chandelles, peintres en bâtiments et en cartes, ouvriers imprimeurs, compositeurs et relieurs, graveurs, huiliers, boulangers et marchands de farine, pâtissiers et fabricants de pains d'épices, pelletiers, tourneurs, parcheminiers, tailleurs, fondeurs d'étain, maréchaux, fourbis-seurs, couteliers, armuriers, polisseurs, chaudronniers, fondeurs de métaux, maçons, tailleurs de pierre, potiers, tuiliers et enfin les fabricants de poudre qui n'étaient pas propriétaires de moulins et qui ne faisaient pas en gros le commerce du salpêtre.

Non-artisans: Les buralistes, les copistes et les secrétaires, les épiciers et les petits commerçants dont le fonds de boutique ne dépassait pas mille florins, les voituriers qui faisaient le service avec leurs propres chevaux, les ménétriers qui jouaient aux bals et aux danses, les courtiers, les maîtres d'école, les fabricants de papiers ne possédant pas de grande usine, les cabaretiers, les aubergistes et les brasseurs, les marchands de sel et de farine, les jardiniers qui employaient plus de deux chevaux et qui cultivaient leurs propres terres.

Employés de la ville: Les bedeaux de l'administration des eaux et forêts, de la douane, des contributions, de la Chambre des XV, de l'Hôtel-de-Ville, de la monnaie et de

l'arsenal, le directeur de l'hospice des Orphelins, les messagers de la chancellerie et de la recette, l'inspecteur de Saint-Marc, les appariteurs des diverses chambres civiles et criminelles, les sacristains et les employés subalternes de la douane et de la recette de la ville.

La *quatrième classe* renfermait les échevins élus par les corporations des métiers appartenant aux trois premières classes, les instituteurs, les notaires sans immatriculation, les aubergistes des vingt poêles des corporations, les artistes musiciens d'un talent plus distingué que ceux dont il a été question plus haut, les chirurgiens et les barbiers, les graveurs en pierres fines et en taille-douce, les dessinateurs et les peintres, les verriers, les batteurs d'or, les imprimeurs et les fondeurs de caractères qui étaient chefs d'établissements, les horlogers, les sculpteurs et les sages-femmes, les orfèvres, les bijoutiers et les marchands de papier et de poudre.

Cette classe comprenait, dans une seconde division, les secrétaires des chambres civiles et criminelles et des différentes administrations publiques, l'architecte de la ville, les directeurs de l'arsenal, des greniers d'abondance de la ville, des domaines, des chantiers, des magasins de suif, de la douane, des postes et de la monnaie, les commerçants et les négociants qui avaient un fonds de commerce dépassant mille florins, et les oculistes.

Dans la *cinquième classe* étaient rangés les négociants en gros, nés dans les classes inférieures, mais faisant des affaires commerciales considérables, ainsi que les négociants nés dans la classe supérieure, alors même qu'ils ne faisaient pas des affaires très-considérables; les échevins des corporations appartenant à la quatrième classe, les hommes de lettres qui n'avaient pas les grades de licencié et de docteur, les anciennes familles patriciennes dont les ancêtres faisaient partie du sénat, et qui avaient conservé leurs positions honorables dans les chambres permanentes du gouvernement de la cité, les employés supérieurs de l'administration et les baillis.

Une seconde division de cette classe comprenait les docteurs et les licenciés reçus dans les diverses facultés, de même que les rentiers et les capitalistes n'exerçant aucun état¹.

La *sixième classe* ne se composait que des sénateurs, des nobles, des Ammeister et des Städtmeister.

Les membres des différentes corporations, qui, comme artistes, savants ou artisans, ou par tout autre moyen, s'étaient acquis une fortune indépendante, et quittaient les affaires pour vivre de leurs rentes, demeuraient néanmoins dans leur classe respective,

¹ Notre ancienne législation les désigne sous le nom de *Müssiggänger* (fainéants).

Les Modes.

à moins que le conseil de la corporation à laquelle ils appartenaient, ne les autorisât à entrer dans une classe plus élevée. Celui qui était élu par une des vingt corporations pour faire partie du sénat, entra de droit dans la sixième classe, mais ses enfants restaient dans leur position primitive, la distinction dont il était revêtu étant entièrement temporaire et personnelle. Un fils de famille qui choisissait une carrière autre que celle de ses parents, était rangé dans la catégorie que la loi assignait à la profession qu'il avait embrassée. Il en était de même d'une fille qui se mariait à un citoyen d'une classe différente de celle à laquelle appartenait sa famille.

Ce classement de la population étant exécuté, on régla les vêtements de la manière suivante :

Première et deuxième classes. Défense était faite aux hommes de porter des chapeaux au-dessus du prix de huit schillings (1 fr. 60 c.); les femmes ne pouvaient pas avoir des bonnets dont le prix dépassât trois à quatre florins; le velours, les dentelles, ainsi que les rubans en satin ou en soie leur étaient interdits; elles devaient se vêtir de bombasin ou étoffe en laine et en lin, n'excédant pas le prix de six schillings (1 fr. 20 c.) l'aune. Les chemises devaient être en toile ordinaire du pays. Les étoffes rouges et vertes des paysannes ne pouvaient coûter plus de deux florins l'aune. Il leur était défendu de se servir de pelleteries fines. Un manteau en fourrure ne pouvait coûter plus de douze florins, et tout ornement en or ou en argent ou imitant ces métaux leur était interdit.

Troisième classe. Le drap noir ou de toute autre couleur était permis aux membres de cette catégorie, mais il ne devait pas être au-dessus de seize schillings (3 fr. 20 c.) l'aune; les femmes pouvaient porter des étoffes mi-soie unies ou façonnées, bordées de velours, et des bonnets en soie damassée; les collets des manteaux et des mantilles pouvaient être en soie ou en velours, mais sans franges; toute broderie en cordons ou lacets d'or leur était interdite, de même que les bas de soie; défense leur était faite aussi de porter des pelleteries de zibeline ou de martre; le prix d'un manteau en fourrure ne devait pas dépasser trente florins. Les hommes ne pouvaient porter ni ceinture ou porte-épée en velours ou en soie brodée, ni poignée d'épée et éperons dorés ou argentés, ou garnis d'or ou d'argent; il en était de même des ceinturons auxquels les femmes attachaient l'étui de couteau et le couvert de table. Les bagues, qui étaient défendues aux hommes, étaient tolérées chez les femmes, mais elles ne devaient pas excéder le nombre de quatre, ni la valeur de trente florins. Les chapeaux des hommes étaient cotés à trois florins la pièce.

Quatrième classe. Habits en drap, du prix de quatre florins et demi l'aune; étoffes en laine, du prix de deux florins à vingt-quatre schillings (4 fr. 80 c.), ou en soie mi-fine de la même valeur. Le port des bas de soie était permis aux femmes, de même que les manteaux et les corsets garnis de velours et les bonnets de velours broché; mais les

bonnets en drap d'or ou d'argent n'étaient tolérés qu'aux noces, aux baptêmes et aux grandes fêtes; encore ne devaient-ils pas dépasser le prix de dix-huit florins. Le linge très-fin leur était interdit, et le prix d'une fraise ou d'une collerette ne pouvait être au-dessus de douze florins. Le prix des chapeaux des hommes devait s'arrêter à la valeur de trois rixdales et demi (13 fr. 12 c.). L'argent plat ou ciselé était le métal toléré pour ornements, mais il ne devait pas excéder le poids de quinze onces par personne; les bagues pouvaient être portées jusqu'au prix de cinquante florins, mais sans ornements de diamants ou de saphirs.

Cinquième classe. Défense de porter des manteaux entièrement doublés de velours uni ou brodé. Les pourpoints des hommes et les corsets des femmes pouvaient être brodés de cordons ou lacets en or ou en argent, mais les galons leur étaient interdits, de même que les ceintures ou ceinturons d'épée et de couteau brodés d'or et d'argent; les épées et les étuis de couverts pouvaient être garnis d'argent doré. La valeur des fraises et des collerettes des femmes était fixée à seize florins la pièce et les bonnets à vingt florins. En fait de bijoux et de bijouterie, l'emploi des perles et des grenats était toléré.

Sixième classe. Cette classe pouvait s'habiller selon ses convenances et sa fantaisie; néanmoins il lui était essentiellement recommandé de donner le bon exemple et de ne pas abuser de son privilège, de peur d'exciter la jalousie et l'envie des classes inférieures.

Dans chaque corporation il y avait des *Rüger* ou dénonciateurs jurés, qui étaient chargés de la surveillance et de l'exécution des règlements de police somptuaires; ils portaient plainte au magistrat contre ceux qui les transgressaient.

Cependant, malgré toute la sévérité de ces lois, le sénat ne put parvenir à maîtriser l'amour du luxe ou la jalousie qui portait les castes d'un rang inférieur à chercher à imiter celles qui étaient plus haut placées, lors même que leur position sociale ou leurs moyens pécuniaires ne le leur permettaient pas.

Depuis le seizième et le dix-septième siècle, les considérants de presque toutes les ordonnances somptuaires du sénat que nous avons compulsées, commencent par des récriminations amères contre le luxe qui s'était introduit dans la société et contre lequel les sénateurs se trouvaient obligés de sévir. Pour nous initier dans l'esprit des mœurs de cette époque, nous citerons les considérants d'une de ces ordonnances; ils jettent plus de lumière sur l'état de la société que ne pourraient le faire de longues dissertations historiques. Cet édit date de 1660; le *Städtheister* Christophe de Traxdorf y dit entre autres:

« C'est avec un grand mécontentement, que nous nous apercevons, depuis quelques années, que non-seulement toutes nos prescriptions sont foulées aux pieds, mais que de plus l'orgueil et l'opulence envahissent tellement la société, qu'il n'y a plus de différence sensible entre les diverses classes de la population ;

Les Modes.

« Considérant que les punitions que nous avons infligées, ont été acceptées avec « dédain, au lieu de servir à la correction des coupables;

« Considérant que, dans ces temps de calamité et de pénurie, nous attirerions sur « nous la justice et la vengeance divines, si nous ne sévissions pas contre le vice invétéré « et punissable du luxe,

« Nous avons révisé et modifié, suivant les besoins actuels, les lois somptuaires « de 1629.»

Le Städtmeister engage vivement la population à rester fidèle au costume simple et allemand de ses ancêtres, et à ne pas adopter les innovations venant de l'étranger, sous peine d'encourir des amendes.

Il compte au nombre de ces funestes innovations la passion d'imiter avec empressement les modes étrangères. Il cite, entre autres, l'usage adopté par les hommes de se promener, dans les rues, sans manteaux ou en mantilles qui ne justifient pas l'utilité de ce vêtement, et la folle jactance de ceux qui, n'ayant pas de chevaux, montent des caiales de louage, et courent les rues ou se présentent même aux sacrements de l'Eglise avec bottes et éperons. Il blâme les hommes de tresser leurs cheveux et d'introduire dans leur coiffure les modes féminines. Il critique les dames et les demoiselles qui vont à l'église en robes trop courtes et trop justes, laissant voir leurs jarretières flottantes sur des bas à jour et de couleurs variées; celles dont le corset permet d'entrevoir des charmes qui devraient rester cachés; les femmes mariées qui portent de longues tresses de faux cheveux quand elles vont à l'église, aux noces, aux baptêmes et aux fêtes publiques; il attaque surtout l'usage immodeste des femmes de circuler, en été, dans les rues, *simplement vêtues d'une chemise et d'un tablier*.

Nous avons rapporté plus haut les plaintes proférées par un bon ecclésiastique alors que Strasbourg était encore catholique; nous venons de citer les doléances analogues que fait entendre un Städtmeister en 1660, alors que la ville avait depuis longtemps passé au protestantisme; ce qui prouve que la mode capricieuse et volage a plus d'empire sur les faibles humains que les préceptes les plus sages et les plus austères.

Dans le règlement dont nous venons de parler, nous trouvons une preuve évidente de la richesse de notre population à cette époque: c'est le prix auquel le sénat permettait de porter une coiffure de demoiselle, déjà en usage chez nous dans le seizième siècle, et connue sous le nom de *Bendel*: c'était une sorte de tiare plate, simple ou double, suivant la position sociale de la personne qui la portait. Elle était brodée en or ou en argent et garnie, pour les classes élevées, de perles et de pierres fines. Dans la première, la seconde et la troisième classe, la valeur en était fixée entre cent et cent cinquante florins; elle était de deux cents pour la quatrième et de trois à quatre cents florins pour la cinquième et la sixième classe.

En comparant le prix actuel du blé à celui auquel il se vendait alors, nous avons trouvé





Composé et peint par Alf. Touchemolin.

Paysan

d'après une gravure
de Fontbonne
d'après G. L. Debris

Bourgeoise

d'après un portrait à l'encre
de Chêne par Seuzel.

Ammeistre

d'après un dessin
de G. L. Debris 1728.

Pasteur luthérien

d'après le même.

Lith. par J. Bück.

Paysanne

d'après une gravure
de Fontbonne
d'après G. L. Debris

Bourgeoise

allant à la Communion
d'après un tableau à l'Eglise
de St. Guillaume.

Garde civique

Capitaine de Mousquetaires
1744.

Brev. d'inv. S. G. d. G. LAVIS-AQUARELLE. Lithogr. E. SIMON, Strasbourg.

Costume de noce d'une jeune patricienne.

(Silbermann dit qu'en 1724 une demoiselle Eichtold était la dernière
qui porta cette coiffure gigantesque.)

Fille bourgeoise

d'après une gravure
de Fontbonne
d'après G. L. Debris



Composé par Alf. Touchamolin.

Soldats de la Ville
d'après un tableau.

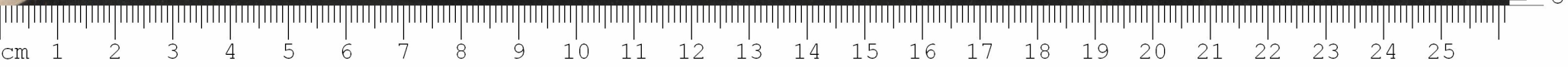
Patricienne
*en parure de nocce
d'après une collection de costumes
gracée par Aubry.*

Pasteur luthérien.
d'après Aubry.

Lithé par J. Bûrok.
Bourgeois.
*Extrait d'un tableau
représentant un intérieur
de famille au Musée de
Strasbourg.*

Brevé d'invent. S. g. d. G. Lavis-Aquarelle Lithog. E. Simon, Strasbourg.
Dames nobles
d'après Aubry.

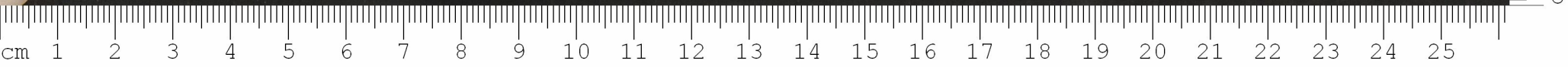
Stadtmeister
d'après Aubry.





Composé par Alf. Touchemolin. Lithé par J. Burck. Gravé d'après S. G. d. G. LAVIS-AQUARELLE lithog. E. SIMON à Strasbourg.

Bourgeois, <i>d'après une gravure de la Bibliothèque.</i>	Varlet, <i>d'après un vitrail de la Collection de M^r Fleischhauer, à Colmar.</i>	Jeune Patricienne, <i>de la même Collection de la Bibliothèque.</i>	Dame noble, <i>idem.</i>	Paysan du Kochersberg, <i>de la même Collection de la Bibliothèque.</i>	Capitaine, <i>des soldats de la ville.</i>	Ammeister, <i>d'après une Collection de Costumes Strasbourgeois, peinte à la gouache, à la Bibliothèque publique.</i>	Stadtmeistre, <i>idem.</i>	Bedeau du Sénat, <i>idem.</i>	Paysanne du Kochersberg, <i>de la même Collection.</i>	Soldat de la Ville à cheval, <i>idem.</i>	Capitaine d'Artillerie, <i>d'après un dessin, extraite d'une théorie d'artillerie, manuscrite à la Bibliothèque de la ville, 1555.</i>
							Echanson de l'Ammeister, <i>idem.</i>	Soldat du Gué, <i>idem.</i>	Enfant, <i>d'après un vitrail de la Bibliothèque publ.</i>		





Composé et peint par Alfred Touchemolin.

Paysan.

*Extr. des fables de Boner.
Manusc. du 15^{me} Siècle.*

Dame noble.

*Extr. des fables de Boner.
Manusc. du 15^{me} Siècle.*

Patricien.

*Extrait de
Brand Narrenschiff.
Vom Schenken und Verufen.*

Varlet.

*Extr. des fables
de Boner.*

Chevalier.

*Extr. du Ritter von
Stauffenberg, Manusc.
du 15^{me} Siècle.*

Lithé par J. Bürck.



Bourgeois commerçant.

*Extr. de Brand Narrenschiff.
Vom Wucher und für Kauf.*

Fauconnier.

*Extr. de Brand
Narrenschiff.*

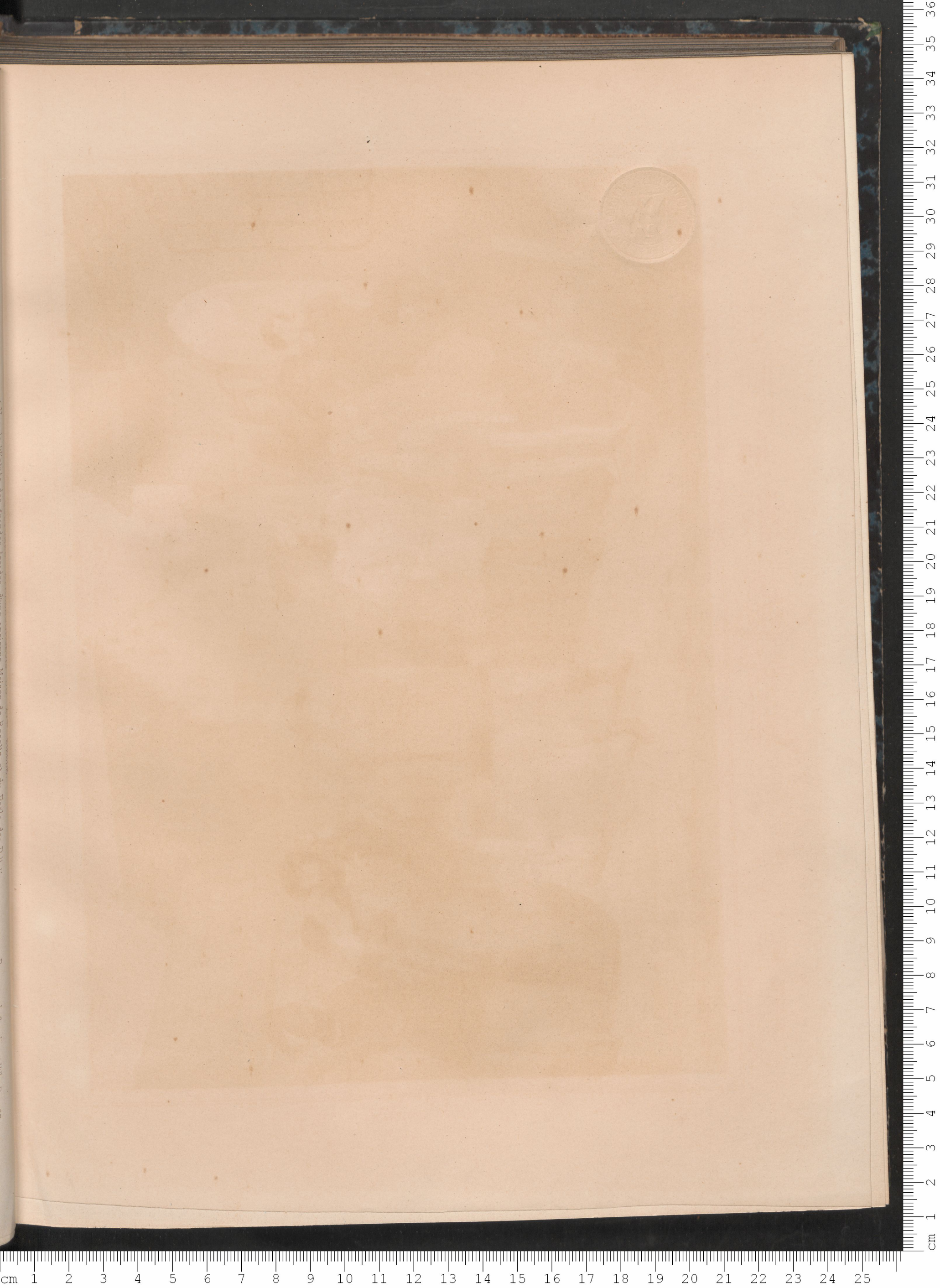
Ribaude.

*Extr. de Brand
Narrenschiff.*

Imp. Lith. E. Simon à Strasbourg.

Troubadour.

*Extr. des fables de Boner.
Manusc. du 15^{me} Siècle.*





dessiné et gravé par Adolphe Tournier

Bourgeois

Extrait d'un tableau représentant
la flagellation.

Armure

de Conrad Schenck
de Winterstallen.

Varlet

Extrait d'un tableau représentant
la flagellation.

Lith. par J. Bouché.



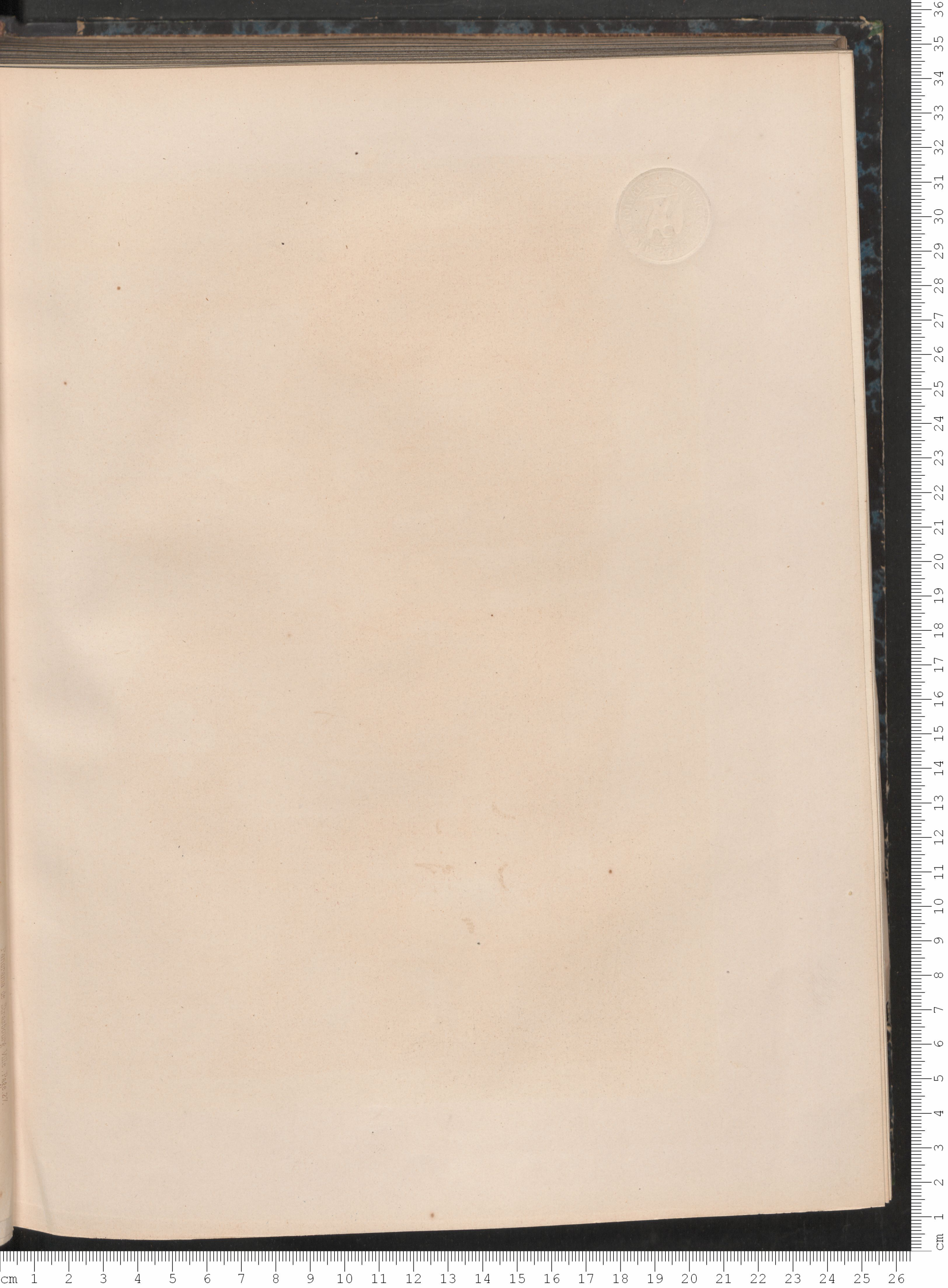
Dames nobles

Extrait d'un tableau : *Ecce Homo*
peint par Martin Schongauer.

Seigneur

Extrait du même tableau.

Lith. J. Simon à Strasbourg.





Composé et peint par Alfred Touchemolin.

Lith^e par J. Burek.

Écriv^e d'inv^e P.S. & G. LAVIS-AQUARELLE Lithog^e E. SIMON, à Strasbourg.

Varlet.

Patricien.

Chevalier.

Évêque.

Bourgeois et son enfant.

Jeunes mariés. Matrone. Juif.

Ces costumes sont extraits du hortus deliciarum manuscrit du XII^e siècle qui se trouve à la Bibliothèque de la Ville.

la valeur relative de l'argent à l'époque où parut l'ordonnance rendue par le Städtmeister Christophe de Traxdorf. Cette valeur était à peu près six fois plus forte qu'aujourd'hui, où le numéraire est beaucoup plus abondant. Ainsi, sans parler du prix des chaînes en or, des colliers et des bagues dont elles se paraient, la simple coiffure d'une dame de haut rang, ou d'une femme riche des classes plébéiennes de notre cité, formait alors un véritable trésor, qui se transmettait, dans les familles, de mère en fille. Comme cette coiffure était, pour ainsi dire, obligatoire aux noces, aux baptêmes et aux autres grandes fêtes, elle devint un article de location pour les femmes qui devaient s'en parer, sans avoir les moyens d'en faire l'acquisition.

Si nous jetons encore un coup d'œil général sur les modifications que subirent, siècle par siècle, les costumes strasbourgeois et alsaciens, nous trouvons que c'est surtout à l'étranger que ces modifications ont été empruntées.

Nous avons extrait les costumes du douzième siècle des belles planches peintes sur parchemin du *Hortus deliciarum*, manuscrit de Herrad de Landsberg, abbesse de Hohenbourg. C'est la tunique des Romains ou pallium des Grecs qui y domine, long chez les personnes d'un rang plus élevé, court dans les classes inférieures; les ornements et les broderies appartiennent au style byzantin; le manteau-toge est long et ample et agraffé sur l'épaule; la chaussure est fixée, au-dessus de la cheville du pied, par des courroies (souvent brodées). Tout cela constitue le costume greco-romain, transporté chez nous de Constantinople, au temps des Croisades, avec les modifications exigées par notre climat, c'est-à-dire de longs bas en tricots, fixés à des caleçons¹.

Ce costume s'est conservé, presque identiquement, jusqu'au quatorzième siècle, époque de l'invasion des Anglais dans notre pays; les bonnets pointus devinrent aussitôt la coiffure des hommes, et le pantalon collant remplaça les bas ou hauts-de-chausses, ainsi que les caleçons; un long surtout prit la place de la toge, comme le dit très-clairement Königshoven dans sa chronique:

« 1365. Von den Engelendern. Ir Kleider worent lang und kosper, und hettent guten Harnesch und Beyngewant. Dovon kam der Sitte us zu Strosburg das men lange Kleider und Scheken, und Beyngewand und Spitze huben gereit machen, das vor zu Strosburg ungewonlich was. »

Dans la seconde moitié du quinzième siècle, ce fut le costume espagnol qui s'introduisit chez nous, et il devint plus tard universel par l'influence exercée par cette nation, qui répandait sur l'Europe entière les trésors immenses qu'elle puisait dans le nouveau monde. Cette influence prédomina principalement quand Charles V réunit à la fois dans ses mains les sceptres de l'Espagne et de l'Allemagne et domina sur les Flandres. Adopté avec empressement par les hautes classes de la société, le costume espagnol ne

¹ Voyez les planches de costumes strasbourgeois.

Les Modes.

Costumes.

Costumes.

fut admis que lentement par les classes inférieures. On le comprend aisément lorsqu'on pense au scandale que dut produire chez les bourgeois ce costume étroit, ces courts pourpoints, remplaçant les longues tuniques, et, en général, cet attirail riche et brillant, mais rien moins que rationnel sous un climat autre que celui du Midi.

Specklin indique, dans ses *Collectanæ*, la date de ces innovations et dit qu'en 1452 on commença à porter des souliers à la poulaine ou à bec long et pointu, des manteaux courts, des chapeaux ronds à ganse d'or et des vestes courtes; qu'en 1466 on porta les cheveux longs et frisés, on se rasa la barbe et on se ceignit de poignards. Le costume des femmes était absolument contraire de celui des hommes: elles se coiffaient de longs voiles, s'habillaient de longues robes traînantes, se couvraient de longs manteaux et se chaussaient de souliers à semelles en bois, dont Brandt se moque¹, ainsi que des têtes frisées et des vêtements que portaient les *élégants* de son temps.

Cette coupe du vêtement des hommes se conserva pendant tout le seizième et une partie du dix-septième siècle, à l'exception du pantalon collant qui se transforma en culotte courte. Était-ce pour rendre justice aux sentiments de décence, ou ce changement fut-il emprunté au costume national des Suisses, dont la renommée retentit dans toute l'Europe après les victoires qu'ils remportèrent sur Charles de Bourgogne? Nous l'ignorons. Le fait est qu'à cette époque on commença à porter des hauts-de-chausses bouffants et qui devinrent de plus en plus amples et longs jusqu'à ressembler presque à des jupons de femmes.

Ce fut encore l'étranger qui réforma chez nous le costume espagnol, mais cette fois ce fut un peuple du Nord qui nous fit accepter la coupe de ses vêtements, et ses étoffes plus solides et plus chaudes. Strasbourg, en effet, adopta le costume suédois, après que Gustave-Adolphe, à la tête de ses vaillantes phalanges, eut jeté son épée victorieuse dans la balance où, depuis le commencement de la guerre de trente ans, se pesaient les destinées d'une grande partie de l'Europe. La culotte courte et étroite à jarretières flottantes, les souliers relevés à haut talon et la botte forte à revers devinrent à la mode, ainsi que le chapeau rond en feutre, à petite tête et à large bord retroussé d'un côté; le pourpoint ou juste-au-corps céda la place à la longue veste et à la capote à larges pans; c'est de ce costume suédois que la mode française, qui domine en Europe depuis Louis XIV, fit le chapeau à trois cornes, l'habit à la française, et qu'en retroussant les pans de la capote, elle forma le revers et les parements des uniformes militaires, tant de fois modifiés depuis et remplacés, à leur tour, par la tunique.

Dans un des règlements de police sur les costumes, qui date de 1678, il est question

¹ Do ist eyn Klappern und eyn Schwätzen

Do muss man richten uss all Sachen

Und schnyp, schnap, mit den Holtzschuch machen.

de capotes (*Röcken*) et de culottes plus étroites que portaient les hommes. On leur défend l'usage de la culotte large à tonnelet; l'on y fait aussi mention des perruques, en interdisant aux personnes rangées dans la quatrième classe de la population et dans les classes inférieures, d'en porter au-dessus du prix de quatre rixdales (15 fr.), et l'on recommande, à ce propos, de la modération aux classes plus élevées.

Depuis que Strasbourg fut réuni à la France, les hommes suivirent la mode française dans leurs vêtements, mais les femmes appartenant à la bourgeoisie restèrent fidèles au costume traditionnel de leurs mères, et cet état de choses se maintint jusqu'à la révolution, où Strasbourg perdit aussi sa nationalité et ne fut plus régi par ses propres lois. Mais, pour engager les Strasbourgeoises à abandonner leur antique costume, il ne fallut rien moins, pendant la terreur, que l'intervention des représentants Saint-Juste et Lebas¹.

Depuis cette époque, l'amateur peut suivre les développements du costume des habitants de notre ville dans le journal des modes, dont les caprices, tantôt extravagants, tantôt rationnels, dominant la société².

Quittons l'ancien Poêle-des-Tailleurs, et retournons sur nos pas vers la promenade Rue de la Comédie. du Broglie en passant par la rue de la Comédie.

Ce fut vers la fin du siècle passé que cette rue, qui forme aujourd'hui une large avenue conduisant vers le théâtre, reçut le nom qu'elle porte. C'était auparavant une ruelle étroite, appelée ruelle de Saint-Luc (*Luxgässel*), et dans laquelle on pénétrait en passant sous le premier étage d'une maison qui s'adossait d'un côté à l'hôtel de *Darmstadt*. Elle aurait peut-être attendu son élargissement jusqu'à la législation communale promulguée après 1830, qui accorda aux citoyens le droit d'élire les membres du conseil municipal, et de laquelle datent les grands embellissements de notre cité, si le préteur royal, le baron d'Autigny, n'avait intercédé en sa faveur. A cette époque résidait souvent dans notre ville la princesse Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, qui possédait un vaste château à Brumath; elle était sœur de la Dauphine Marie-Joséphine, mère de Louis XVI. C'était en 1779. Elle venait de faire construire dans la rue des Juifs un bel hôtel³, qui avait aussi une issue dans la rue des Charpentiers. Voulant également

¹ *Proclamation des représentants du peuple*. Les citoyennes de Strasbourg sont invitées à quitter les modes allemandes, puisque leurs cœurs sont français (25 brumaire, an II).

² Nous trouvons dans une belle collection de costumes strasbourgeois, peinte avec beaucoup de soin, une satire très-comique de la mode: c'est une image représentant un homme qui n'est pas vêtu du tout et qui porte, sous chaque bras, des pièces d'étoffes dont il compte un jour se faire confectionner des vêtements, ainsi que le prouve l'inscription suivante:

«Dass ich allhier so nackend stand
«Bin ich durchzogen manches Land,
«Und gsehen manch Kleidung und Tracht,

«Noch trag ich mein Tuch ungemacht
«Und wills auch noch nit machen lohn
«Bis ein neue Form thut aufstohn.» (1596.)

³ C'est l'hôtel qui porte aujourd'hui le n° 14 et qui fut, pendant longtemps, occupé par la famille Champy.

Rue de la Comédie. faire élever une façade dans cette rue (maison Dartoin), elle avait besoin d'une propriété appartenant à un sieur de Kirchheim, et, pour l'obtenir, elle fit un échange avec lui, en achetant de la ville, par l'entremise du prêteur, pour 14,000 livres, celle qui se trouvait à l'entrée de la ruelle Saint-Luc. La ville profita de cette circonstance, et ordonna, avant de faire la cession de cette maison, la démolition de la partie surbâtie dans la rue, dont l'entrée se trouva ainsi élargie de quatre mètres. Pour prolonger cet élargissement, la ville fit reculer la façade de l'hôtel Saint-Luc, et, il y a quelques années, dans le but de rendre plus spacieuse encore l'avenue qui conduit vers le théâtre, on retrancha à l'hôtel de la Mairie la largeur d'environ une croisée.

Le Luxhof.

Arrêtons-nous un moment devant le pignon imposant de la *brasserie du Luxhof*, pour assister en imagination à une de ces fêtes religieuses dont le moyen âge nous a laissé tant de souvenirs.

Dans les temps reculés, il existait sur cet emplacement une chapelle dédiée à saint Luc. Elle acquit une grande réputation et de riches revenus, par suite d'un des plus terribles phénomènes de la nature, heureusement très-rares dans nos régions. Les années 1356 et 1357 furent signalées par des tremblements de terre réitérés, qui se firent sentir à Strasbourg et dans différentes contrées de l'Alsace. La terreur s'empara des populations, et l'on alla jusqu'à prédire la fin du monde quand on vit les cloches se mettre en branle d'elles-mêmes et des maisons s'écrouler avec fracas. Fuyant leurs demeures, les habitants de Strasbourg se retirèrent dans les champs et dans les jardins; le sénat même ne tint plus ses réunions dans la Pfalz, de peur d'être englouti sous ses ruines, et il vint siéger dans le jardin de l'évêché, sur les bords de l'Ill.

C'était précisément pendant le jour consacré à saint Luc que les ébranlements de la terre avaient le plus alarmé la population; aussi l'évêque Jean de Lichtenberg et le sénat décidèrent-ils que l'anniversaire de ce jour néfaste serait célébré par une procession solennelle. Tout le clergé y assista, et le sénat et la population y prirent part en pénitents, revêtus d'un manteau de serge grise, marchant pieds nus et portant à la main un cierge du poids d'une livre. La procession sortit par le grand portail de la cathédrale, et, contournant cet édifice, elle se rendit à la chapelle Saint-Luc pour y entendre une messe solennelle; puis elle se remit en marche et se dirigea vers l'*Œuvre-Notre-Dame*, où un dîner fut servi au sénat. Les manteaux de serge furent donnés aux pauvres, auxquels on distribua aussi le pain produit par trente sacs de blé fournis par les greniers de la ville; les cierges dont on s'était servi furent offerts sur l'autel de la Sainte-Vierge. Cette cérémonie fut continuée tous les ans jusqu'à la réformation; elle cessa à cette époque; la chapelle Saint-Luc fut démolie en 1559, et les bâtiments furent consacrés à la direction des constructions publiques.

En même temps que fut reculée la façade du Luxhof, on enleva une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante, surmontée des armoiries impériales et

rappelant que l'empereur Sigismond avait habité cet hôtel pendant un des nombreux séjours qu'il fit dans notre cité:

Le Luxhof.

SIGISMONDUS D. G. IMPERAT. AVG.

HVNG. ET. BOH REX. DVX.

LVXENBVRG. HOC VTEBATVR

HOSPITIO. A. MCCCCXXXIII.

Depuis la maison qui se trouve au coin de la rue de la Comédie jusqu'à l'hôtel de la Préfecture, deux grandes constructions forment aujourd'hui le prolongement de la rue Brulée: c'est l'hôtel de la division militaire et la maison de M. Sengenwald, que nous avons déjà citée en parlant des maisons canonicales de la cathédrale, et qui est formée de deux propriétés acquises à diverses époques. Au style architectonique de la première, on reconnaît une construction du siècle passé; mais la seconde, qui a subi de grandes modifications, date du seizième siècle, et son escalier en spirale, construit dans une tourelle, prouve qu'elle appartenait jadis à une famille noble ou patricienne; le nom de l'architecte Fraweler, taillé dans la clef de voûte de cet escalier, nous fait retrouver l'habile architecte de la ville qui a présidé à la construction de la porte des Juifs. Dans le seizième siècle cet emplacement doit avoir été occupé par cinq maisons différentes, auxquelles se rattachent deux noms célèbres.

Bühler désigne très-clairement, dans le passage suivant de sa chronique, cette série de maisons: « En 1545 est mort le célèbre peintre Hans Baldung; il logea dans la rue Brulée, entre la maison de Valentin Kyns et celle du rhingrave Jean, chanoine de la cathédrale, et vis-à-vis de celle d'un autre chanoine, le comte Bernard d'Eberstein, donnant par derrière sur le fossé, vis-à-vis du Marché-aux-Chevaux¹; et en 1553 Jacques Sturm de Sturmeck, ancien Städtmeister, mourut dans son hôtel, situé entre le Maurerhof et la maisonnette de Frédéric Bock. » Or, la maison habitée par M. Schwilgué, et dans laquelle il a ses ateliers d'horlogerie, était de tout temps, et jusqu'à la révolution, une maison canoniale; celle du célèbre peintre, située vis-à-vis, doit donc avoir été démolie pour céder sa place à l'hôtel du prêteur royal Gayot, qui vit naître un roi, lui-même protecteur passionné des arts; une partie de la maison Sengenwald a dû être le séjour de l'illustre Sturm, car la préfecture occupe aujourd'hui l'emplacement du Maurerhof.

Hans Baldung, appelé aussi Baldung Grün, né à Gmünden en Souabe, en 1470 ou 1476, était ami d'Albert Dürer; peintre distingué en tout genre, il n'excellait pas

Baldung Grün.

¹ Le chroniqueur Bühler était lui-même peintre et fils du directeur de l'arsenal de notre ville; il logeait chez son père, dont la maison se trouvait sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la fonderie de canons et l'école d'artillerie.

Baldung Grün.

moins dans la gravure. Dans la biographie de cet artiste, Nagler et Bartsch citent une quantité de ses planches. A en juger d'après la devise : *Hodie aliquid cras nihil*, il a dû partager le sort de beaucoup de ses confrères et avoir à combattre parfois l'adversité. Il séjourna surtout à Strasbourg, en Suisse, dans le Brisgau et dans le pays de Bade. Colmar, la cathédrale de Fribourg et le couvent de Lichtenthal, situé près de Bade, possèdent encore quelques beaux tableaux de la main de ce maître, régénérateur de l'art en Allemagne ; ils ne le cèdent en rien à ceux de son ami Dürer.

Jacques Sturm.

Si Baldung brilla par les arts, son contemporain et voisin Jacques Sturm se distingua par ses vastes connaissances et par les grands services qu'il rendit à sa ville natale, à une époque mémorable et critique de son histoire.

Sturm de Sturmeck, dont le portrait en pied orne encore la bibliothèque de notre ville, était un des citoyens les plus distingués de la république de Strasbourg. Né en 1489 et issu d'une ancienne famille noble de cette ville, il fut surnommé, par ses contemporains, la fleur de la noblesse allemande. Sa mère, qu'il perdit de bonne heure, s'était appliquée à lui donner une bonne éducation et à lui inspirer de nobles sentiments, dès sa plus tendre jeunesse. Geiler de Kaysersberg et Wimpfeling, savants de cette époque, de même que l'Ammeister Schott¹, fervent protecteur de la réformation, et dans la maison duquel il avait passé une grande partie de sa jeunesse, développèrent en lui l'amour de l'étude et les qualités du cœur.

Il fit ses études académiques à Fribourg en Brisgau, et abandonna bientôt l'étude de la théologie pour se vouer à celle du droit et de la diplomatie, et il fréquenta les cours du célèbre Zasius.

Après avoir voyagé pendant quelques années en France et en Allemagne, il revint dans sa ville natale en 1524 et y fut élu membre du sénat. Ses talents le firent rechercher pour toutes les fonctions honorifiques, et il s'en acquitta toujours avec distinction. Pendant sa carrière active, qui dura de 1525 à 1553, Sturm fut chargé de quatre-vingt-dix missions diplomatiques, et y consacra neuf années de sa vie. Quoiqu'il fût un protestant zélé, Charles-Quint et François I^{er} le respectaient et aimaient à le recevoir à leur cour comme envoyé de la ville libre impériale.

Adversaire de la scolastique, qui dominait alors généralement la société et qui maintint cette domination jusqu'à ce que l'invention de l'imprimerie, dont il fut presque contemporain, eût rompu les barrières imposées à l'intelligence, il était convaincu que l'étude seule ouvre à l'homme le chemin de la vérité en formant son jugement. En 1558, il fut le créateur du Gymnase de notre ville, auquel il légua sa nombreuse bibliothèque et un capital de cent cinquante ducats ou florins d'or. L'illustre

¹L'Ammeister Schott logeait alors dans la maison qui forme le coin de la rue des Charpentiers et de la rue Brulée, du côté droit.

sénateur et diplomate fit venir à Strasbourg son homonyme, Jean Sturm de Sleida, dont il avait fait la connaissance à Paris, et le fit placer, en qualité de recteur, à la tête des établissements d'instruction de la ville. Nous parlerons plus amplement de ce dernier, quand nos promenades nous conduiront sur la place Saint-Thomas.

Jacques Sturm.

Jacques Sturm vécut avec ses deux frères, Pierre et Frédéric, et sa sœur Marguerite; aucun d'eux n'était marié, et avec eux s'éteignit cette branche des Sturm. Jacques mourut le 30 octobre 1553.

Nous avons retrouvé, à la fin du dix-septième siècle, entre les mains de la famille noble des Manteufel, l'hôtel habité par les Sturm; elle en avait fait temporairement la cession aux dames de la Visitation de Sainte-Marie, auxquelles Louis XIV avait donné le couvent de Saint-Étienne. Ces religieuses y firent construire une chapelle et l'occupèrent une douzaine d'années, jusqu'à ce qu'elles purent prendre possession de leur nouvelle propriété en 1702.

L'hôtel qui est à côté, fut construit, comme nous venons de le dire, par les Gayot père et fils, qui étaient tous les deux prêteurs en notre ville, et dont la place qui se trouve derrière le séminaire catholique et qui sert de marché, porte encore le nom.

Hôtel de Deux-Ponts.

En 1770, le prince Maximilien de Deux-Ponts, colonel du régiment d'Alsace, qui, comme celui de Darmstadt, appartenant à son beau-frère, était à la solde de la France, en fit l'acquisition. L'amour du luxe et de la bonne chère, un grand train de maison, et le caractère aimable et jovial de ce prince, lui valurent l'estime de la population strasbourgeoise. Longtemps après qu'il eut quitté l'Alsace, quand les caprices de la fortune lui eurent donné, par droit de succession, la couronne électorale de Bavière, que Napoléon transforma en couronne royale, il se rappelait avec plaisir son séjour à Strasbourg, et ses relations amicales avec quelques familles de cette ville. Quand il venait aux eaux de Bade, il recevait très-cordialement, même familièrement, ses anciennes connaissances et aimait à s'entretenir avec elles, dans l'idiôme strasbourgeois, des fredaines de son jeune âge¹. Mais c'était surtout aux anciens officiers de son régiment, dispersés par la révolution, qu'il se plaisait à faire un accueil amical. L'un de ces braves, peut-être le seul survivant, est le baron de Detling, vieillard octogénaire, qui vit retiré à sa maison de campagne à la Robertsau.

Le fils aîné de ce prince, Louis-Charles, qui lui succéda sur le trône, naquit dans cet hôtel, le 14 septembre 1786. Il fut baptisé à l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, par Jean-Angèle d'Eymar, de l'ordre des Prémontrés, et, ainsi que l'indique le registre de cette paroisse, il eut pour parrains: le roi Louis XVI, représenté par le marquis de Caillebot Lasalle, commandant militaire de l'Alsace, et le prince Charles-Auguste, duc régnant de Deux-Ponts, représenté par le baron d'Esenbeck; et pour marraines: Louise,

Louis, roi de Bavière.

¹ Il doit encore exister, dans quelques familles de notre ville, des bustes du roi Maximilien-Joseph, exécutés par Schwanthaler et qu'il aimait à donner en souvenir à ses amis.

Louis, roi de Bavière. landgrave douairière de Hesse-Darmstadt, et Élisabeth-Auguste, électrice palatine de Soultzbach. Connaissant le caractère jovial de Maximilien-Joseph, le régiment qu'il commandait, lui fit hommage, à l'occasion de la naissance de ce fils, d'un don vraiment original, et qui ne fut, sans doute, jamais offert à aucun autre prince.

Passant la revue de son régiment, quelques jours après la naissance de Louis-Charles, il ne fut pas peu étonné de voir ses grenadiers dépouillés de leurs moustaches et de leurs barbes. Il s'informa en vertu de quel ordre ils avaient fait subir à leurs figures martiales cette métamorphose. Pour toute réponse, ses soldats lui présentèrent, en le priant de vouloir bien l'agréer de leur part, et le placer dans le berceau de son premier né, un petit matelas, recouvert en velours et rembourré, en guise de crin, des dépouilles de leurs moustaches et de leurs barbes, dont ils avaient volontiers fait le sacrifice à cet effet¹.

Il est assez remarquable que ce prince, dont le berceau fut entouré de soldats et qui reçut une éducation toute militaire, ne se soit jamais senti porté vers la carrière des armes. Aussi à la gloire brillante dont on se couvre sur les champs de bataille préférait-il la gloire plus paisible d'être appelé le restaurateur des arts dans sa patrie.

Mais ce qu'on a plus de peine à comprendre encore, c'est que ce prince, qui naquit sur le sol français, qui eut pour parrain un roi de France, dont le père était colonel d'un régiment français, et qui ne compta au nombre des rois de l'Europe que parce que Napoléon érigea la Bavière en royaume, ait fini par éprouver pour notre pays une aversion si prononcée, qu'il défendit d'enseigner le français dans les écoles primaires de ses États.

En 1792, l'hôtel de Deux-Ponts fut déclaré domaine national et destiné au logement du général commandant la 5^e division militaire. Celui qui l'habita en premier lieu en cette qualité fut le général Beauharnais, commandant l'armée du Rhin. Son fils, Eugène, qui avait alors treize ans, suivit pendant quelque temps les cours de l'école centrale de Strasbourg. A la mort de son père, il devint le fils adoptif du général Bonaparte, et plus tard, nommé vice-roi d'Italie, il épousa la sœur du roi Louis, qui, comme nous venons de le voir, était né à l'Hôtel de Deux-Ponts.

¹Cette anecdote m'a été souvent racontée, dans mon jeune âge, par une de mes parentes, bonne vieille femme, qui était veuve d'un sieur Kayser, chirurgien-major au régiment d'Alsace. Elle savait très-bien faire la cuisine. Le vieux roi se rappela qu'elle possédait ce talent, un jour qu'elle vint lui présenter ses hommages à Bade. Il l'invita à venir le voir à Munich, lui paya les frais du voyage, et l'installa, dès son arrivée, dans les cuisines royales, en la priant de lui accommoder quelques mets strasbourgeois, entre autres de la choucroute, des boulettes de foie, des beignets de pommes et du pâté de foie gras. L'heure du repas venue, il fit asseoir la bonne femme à sa table, où se trouvait toute la famille royale. Un jour du mois d'octobre 1818, je me promenais dans le parc de Nymphenbourg avec M. Ginzrot, originaire de Strasbourg, et alors inspecteur des voitures, remises et selleries du roi. Nous rencontrâmes, dans une allée, Maximilien-Joseph. M. Ginzrot me fit l'honneur de me présenter à Sa Majesté, en qualité de compatriote, et je pris la liberté de rappeler à son souvenir la veuve Kayser, ma parente. Maximilien-Joseph parla longuement, et avec un plaisir visible, du temps qu'il avait passé à Strasbourg, et me demanda des nouvelles d'un grand nombre de personnes qu'il y avait connues.

En sortant de l'ancien hôtel de Deux-Ponts, par le jardin, et en en faisant le tour du côté du théâtre, nous apercevons deux longs et antiques bâtiments, à petites fenêtres ogivales. Celui qui est situé à droite, est transformé aujourd'hui en magasin, où l'on conserve les décorations du théâtre, et celui qui se trouve à gauche, renferme le riche trésor des archives du département du Bas-Rhin, sur lesquels M. Louis Spach a publié des rapports très-intéressants et pleins d'érudition. Anciennement ces deux bâtiments n'en formaient qu'un seul, qui était d'une apparence imposante, car il était composé d'un rez-de-chaussée et de cinq étages, et se prolongeait jusqu'à la hauteur du jardin de la préfecture; il fut élevé en 1441, pour servir de greniers d'abondance, comme l'indique l'inscription suivante, taillée, avec les armoiries de Strasbourg, sur une pierre, qui se trouve à la bibliothèque de la ville:

Greniers
d'abondance.

VF MONTAG NACH ST. NICLAUS TAGE
WART DIESER SPICHER VND DIESE HABE
ANGEFANGEN DO MAN ZALTE FVR WAR
VON CHRISTI GEBVRT MCCCCXXXI JAR.

Ces bâtiments, souvenirs architectoniques des temps passés, sont un témoignage vivant de la scrupuleuse sollicitude avec laquelle le magistrat de Strasbourg, alors que cette ville jouissait de son indépendance, veillait au bien-être de ses administrés.

La liberté du commerce, la promptitude des moyens de transport des marchandises et des correspondances, les relations étendues dans la sphère commerciale, qui se sont établies tant par les réformes législatives que par le génie inventeur de l'homme, ont complètement bouleversé le système commercial des temps passés. Alors les maîtrises et les jurandes, fortes de leurs droits et de leurs privilèges, et les guerres fréquentes qui rendaient souvent impossible le transport des aliments les plus nécessaires à l'entretien de la vie, obligeaient le sénat à se maintenir dans une position indépendante vis-à-vis de celles-là, et à avoir toujours des approvisionnements en réserve, en cas que celles-ci vinssent à éclater. Dans les temps dont nous parlons, ces bâtiments étaient toujours richement approvisionnés en blé; on en faisait des achats considérables, les années où les moissons réussissaient, afin de pouvoir, lorsqu'elles venaient à manquer, maintenir le pain à des prix modérés. On peut juger de la quantité de blé que la ville accumulait dans ses greniers par le traité d'alliance qu'elle conclut, en 1588, avec les cantons de Berne, de Zurich, de Bâle et de Schaffhouse, et en vertu duquel elle fit cession de dix mille sacs à chacun des deux premiers cantons.

Ces blés étaient conservés avec soin, souvent pendant très-longtemps, et de même que dans les caves de l'hôpital, dont nous parlerons plus tard, reposait du vin des années mémorables, on trouvait dans ces greniers des échantillons de blés de tous les

Greniers
d'abondance.

genres. Speclin raconte que, de son temps (seizième siècle), on en voyait encore qui dataient de l'époque de la construction des greniers d'abondance. Künast dit en avoir vu d'autres, semés en 1591, que la guerre, qui ravagea le pays en 1592, empêcha de faire rentrer à l'époque de la moisson, et qui ne purent être coupés qu'en 1593. Ils étaient encore bons, mais un peu noircis. Le fait était constaté par l'inscription suivante:

1591 ICH GESÆT WART
1592 ICH DEN KRIEG AUSHARRT
VND ZWEY WINTER IM FELD THÆT HALTEN
BIS IM MARTIO WARD ICH GESCHNITTEN
GEDRESCHT VND GELEGT IN DIESE SCHVÏTTEN.

Pourquoi la prévoyance ne fait-elle pas imiter aujourd'hui, dans les grandes villes, l'exemple de nos pères? Lorsque quelques années de disette se suivent, le pain renchérit considérablement; la charité publique a de la peine à pourvoir aux besoins des pauvres, et les administrations municipales se trouvent obligées d'acheter, à prix d'or, les blés, souvent renchérissés par l'usure, et dont elle aurait pu, en se les procurant en temps opportun, avoir des approvisionnements à très-bas prix. Nous en avons fait l'expérience pendant les années 1846 et 1847, où la liberté du commerce n'a été qu'un faible palliatif contre les besoins du moment.

Toujours guidé par la prévoyance, le sénat conservait, au rez-de-chaussée de ce bâtiment, une soixantaine de moulins à bras, destinés au service public, lorsque venait à manquer l'eau nécessaire pour faire marcher les moulins de la ville.

La Préfecture.

A l'époque de la construction de ces greniers d'abondance, le vaste terrain qu'occupent aujourd'hui l'hôtel et les jardins de la Préfecture, servait d'emplacement aux chantiers de la ville et à des magasins de fourrages. C'était aussi là que se trouvait le poêle de la tribu des Maçons, qui donnait sur la rue Brûlée, et auquel l'impasse située à côté de la préfecture doit le nom qu'elle porte. Avant le quatorzième siècle, ce terrain servait de cimetière aux Juifs, et c'est en ce lieu que s'élevaient les bûchers, où furent brûlés une quantité de ces malheureux, immolés par la cupidité et le fanatisme. Nous parlerons de ces exécutions barbares, auxquelles la rue Brûlée doit son nom, lorsque nous serons arrivé à la rue des Juifs.

Aux bâtiments de la préfecture se rattache le souvenir du préteur Klinglin, dont nous aurons encore occasion de parler plus amplement. En 1731, il demanda au magistrat la cession de ce terrain, pour y élever son hôtel; on le lui céda effectivement; mais, pour que la ville pût toujours constater ses droits de propriété, il fut formellement stipulé qu'il paierait un loyer de 100 livres. Cependant peu de temps après cette somme fut réduite à quelques schellings. Il est à remarquer en outre que la ville, en accédant

aux demandes réitérées de cet homme rusé et avide, supporta presque tous les frais occasionnés par la construction de cet hôtel. Ce fut elle, en effet, qui fournit les matériaux nécessaires et qui solda la paie des ouvriers. Les bâtiments n'étaient pas encore tout à fait achevés, que Klinglin les revendit à la ville, pour la somme de 350,000 livres, afin d'y placer l'intendance civile ou la chancellerie créée par le gouvernement.

La Préfecture.

Ces bâtiments furent agrandis en 1758 et causèrent à la ville, y compris les matériaux qu'elle avait fournis, une dépense totale de près d'un demi-million de livres.

En 1789, la France fut divisée en départements; en 1800 il fut décrété que chaque département serait administré par un préfet, assisté d'un conseil. Cet hôtel devint l'hôtel de la Préfecture. Le premier magistrat qui l'habita en qualité de préfet, fut le citoyen Laumond; il eut pour successeurs MM. Shée en 1802, de Lézay-Marnésia en 1810, de Kergariou en 1814, Jean Debry en 1815, de Bouthillier en 1815 après les cent jours, Decazes en 1819, de Malouet en 1820, de Vaulchier en 1822, Esmangart en 1824, Nau de Champlouis en 1830, Choppin-d'Arnouville en 1831, Sers en 1837, Liechtenberger et Eissen, comme préfets intérimaires après la révolution de février de 1848, Renaudon en 1848, de Chanal en 1849 et West en 1850. Ainsi, dans l'espace d'un demi-siècle, dix-huit fonctionnaires différents, la plupart étrangers à notre localité, ont été placés à la tête du département du Bas-Rhin. Y en a-t-il beaucoup parmi eux, vu le peu de temps qu'ils ont passé au milieu de nous, qui aient pu se livrer à une étude approfondie de nos besoins et marquer leur passage dans notre localité par des améliorations réelles et durables?

Le quai qui s'étend depuis l'ancienne église des Récollets jusqu'aux bâtiments de l'École d'artillerie, fut construit pour faciliter l'accès de la salle de spectacle.

Les travaux furent entrepris en 1805, et ce quai fut nommé, en l'honneur du frère de l'empereur, quai Joseph¹.

Le plus bel ornement de ce quartier est le théâtre, édifice grandiose et imposant, dont la colonnade est surmontée de statues qui représentent les muses et qui sont dues à l'habile ciseau d'Ohmacht.

Le Théâtre.

Sur la place de la Comédie se fait encore remarquer l'hôtel d'Artillerie, dont la longue façade est ornée d'une imposante quantité de canons.

Il y a environ soixante-dix ans, ce quartier portait encore véritablement le cachet du moyen âge. Pour s'en former une idée, qu'on se figure, vis-à-vis des greniers d'abondance, sur les bords du fossé des Tanneurs, quelques vieux bâtiments, qui servaient de magasins de farine et d'avoine, et un peu plus loin une antique tour

¹ Le sieur Vanné, fabricant de papiers peints, construisit, au commencement de la Restauration, la maison située au coin de ce quai et de la rue des Pierres. Dans le but de faire disparaître le souvenir de ce nom profane et politique, il plaça sur la façade de sa maison la statue de saint Joseph. Il reçut plus tard le nom de quai Kléber.

Le Théâtre.

carrée, adossée aux bâtiments de l'ancien arsenal, et sous laquelle il fallait passer pour arriver à la porte des Juifs, en traversant deux ponts en bois, jetés sur le fossé qui longeait intérieurement et extérieurement les Faux-Remparts. Cette tour, nommée *la Tour des Juifs*, servait anciennement de magasin de poudre, de bombes et de pièces d'artifices. Le 23 juin 1684 la foudre y tomba, sans y laisser, au premier abord, aucune trace de feu; ce ne fut que sept heures plus tard que l'incendie se déclara; le feu se manifesta d'abord dans la toiture, il se communiqua, avec une extrême rapidité, aux matières inflammables que contenait la tour, et il s'ensuivit une terrible explosion. Les plafonds et les planchers des différents étages furent lancés dans les airs, en même temps que la toiture; quant aux murailles, qui avaient plus de cinq pieds d'épaisseur, elles résistèrent à ce choc épouvantable, et, grâce à cette circonstance, les bâtiments voisins furent préservés de l'incendie, mais une quinzaine de personnes furent blessées ou tuées par ce désastre. Cette tour fut démolie en 1783.

C'est à l'influence qu'y exercèrent les mœurs françaises, depuis la capitulation de 1681, qu'est due l'introduction du théâtre proprement dit à Strasbourg. Cependant longtemps avant cette époque, la poésie, le chant et l'art dramatique y comptaient déjà de nombreux amateurs. Mais il n'entre point dans le plan que nous nous sommes tracé de traiter cette question; nous ne possédons pas les connaissances littéraires et philologiques nécessaires pour juger à fond les œuvres poétiques que notre cité vit naître depuis Gottfried de Strasbourg (treizième siècle) jusqu'à Brand et Fischart (quinzième siècle), depuis Kleinlavel et Opitz (dix-septième siècle) jusqu'aux Andrieux, aux Stœber, aux Laméy, aux Hartmann et aux Hirtz. Nous devons cependant mentionner une association qui s'y forma dans le courant du quinzième siècle, et à laquelle Strasbourg est redevable des premières représentations dramatiques qui y eurent lieu: c'est la société des Phonasques (*Meistersänger*, ou maîtres chanteurs), les successeurs des *Minnesänger* (troubadours)¹. Les membres de cette association se recrutaient surtout dans les classes ouvrières, qui se plaisaient à cultiver le chant et la poésie, pour donner un libre essor à leurs sentiments religieux et aux épanchements de leur cœur. L'album des Phonasques, qui se trouve à la bibliothèque de notre ville, fournit des renseignements précis sur la nouvelle organisation que cette société subit en 1490, et ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que Strasbourg peut citer avec orgueil des poètes populaires comme un Hartmann et un Hirtz, qui aiment à se reposer de leurs travaux journaliers, en écoutant les douces inspirations de la muse; déjà au quinzième siècle on trouvait dans notre ville des artisans qui cultivaient, avec plus ou moins de succès, la poésie, et ils étaient même en grand

¹ Parmi les *Minnesänger* du dixième et du douzième siècle, on compte quelques Alsaciens: Wachsmuth de Mulhouse, Hesson de Reinach, Goeslin d'Ehenheim, Walter de Brisach, Cunon de Rosheim, Frédéric de Linange, etc. (*Sammlung von Minnesänger aus dem Schwäbischen Zeitalter*, 140 Dichter enthaltend. Zürich 1758, in-4°.)

nombre, car, pour faire partie de la société des Phonasques, on était tenu, en inscrivant son nom dans l'album, dont nous avons parlé plus haut, de faire suivre sa signature d'une pièce de vers qu'on avait composée. L'album cite, comme ayant présidé à la réorganisation de 1490, les seize individus suivants:

Mathæus de Barr, épinglier; J. Senger, calfat; P. Schlegel, chantre et poète; J. Gisbert, sellier; M. Busch, pelletier; J. Schæfer, garçon boulanger; Lienard d'Aix-la-Chapelle, chantre; P. Sattler; P. Has, pelletier; B. Straub, tisserand en laine; J. Vetter, employé au dépôt des sels; Entried, tailleur de pierres, poète; Frank, menuisier, et J. Kornmann, pelletier et chantre.

Tout membre de cette association payait un droit d'entrée de cinq schellings. Le capital dont disposait la société, s'accrut, grâce aux dons que lui firent, à différentes reprises, des amateurs de l'art lyrique.

Depuis 1490 jusqu'à la fin du dix-septième siècle, où cette société commença à décliner¹, sept cent quatre-vingts personnes y furent admises; dans ce nombre on compte trois dames, six membres du sénat, vingt docteurs et littérateurs, cinq professeurs de l'Université et sept jurisconsultes; le surplus appartenait à la classe des artisans².

Ces associations lyriques, auxquelles donna du relief Hans Sachs, cordonnier de Nuremberg, dont les œuvres poétiques avaient popularisé le nom en Allemagne, existaient dans beaucoup de villes et représentaient, en petit, les *Liedertafel* de nos jours. Elles furent autorisées, en 1548, par l'empereur, à la diète d'Augsbourg, et par des ordonnances spéciales du sénat, dans les différentes villes où elles s'établirent. Le premier lieu de réunion de celle de Strasbourg fut le poêle de la tribu des Maçons, dont il a déjà été question; plus tard, les Phonasques s'assemblèrent au Poêle-des-Pelletiers et de la Lanterne. Leurs exercices avaient lieu à des jours fixes; ils y étudiaient les principes de la musique, exécutaient des morceaux de chant ou faisaient la lecture de pièces de poésie; souvent même ils s'occupaient à mettre en action des scènes de la Bible, comme, par exemple, le sacrifice d'Isaac, l'histoire de Judith et d'Holoferne, celle de Joseph, de Tobie, de la chaste Suzanne, etc., et ils représentaient aussi aux jours des grandes fêtes de l'Eglise les scènes qui avaient donné lieu à ces solennités. De nombreux spectateurs, appartenant à toutes les classes de la société, assistaient à ces représentations, qui offusquèrent souvent l'orthodoxie du clergé protestant; il s'adressa même au sénat pour les faire interdire. Néanmoins les Phonasques furent souvent invités par les grands

¹ Après avoir végété pendant le dix-huitième siècle, elle fut complètement dissoute en 1780, après avoir légué ses capitaux à l'institution de Saint-Marc, pour être employés à des œuvres de charité.

² L'école des Phonasques s'appelait dans l'idiome strasbourgeois *das Gernerck*, d'où provient l'expression suivante: «*Er basst uf wi ä Meistersänger im Gernerck.*»

Le Théâtre.

seigneurs à venir représenter de pareilles scènes dans leurs hôtels et sur des échafaudages dressés à cet effet, en plein vent, sur la place du Marché-aux-Chevaux¹.

Cette association donna naissance à d'autres sociétés littéraires, qui se proposaient pour but l'étude approfondie de la langue et de la haute poésie, et dont faisaient partie beaucoup de membres de l'Université et d'autres savants. Deux d'entre elles sont connues sous le nom de *Trifolium poeticum* et société *von der Tanne*. Enfin ce fut à l'imitation des exercices dramatiques des Phonasques que la jeunesse académique adopta l'usage de représenter les pièces de Sophocle, d'Eschyle, de Plaute, de Térence, remis en honneur, grâce à la renaissance des études grecques et latines, dans la seconde moitié du quinzième et au seizième siècle.

Quant à l'introduction du théâtre moderne à Strasbourg, nous l'avons déjà dit, il est dû à l'influence qu'y exercèrent les mœurs françaises, et les premières représentations des chefs-d'œuvre de Molière, de Racine, de Corneille, etc., furent données, au *Maurerhof* (Poêle-des-Maçons), par des comédiens ambulants et par la troupe du Dauphin. Cet édifice ayant été détruit par le feu, le Poêle-des-Maçons fut transféré dans la rue des Juifs (Réunion-des-Arts), et une grande baraque en bois, destinée à l'art dramatique, fut construite sur la place du Marché-aux-Chevaux. Le 21 novembre 1700, l'affiche qui annonçait la représentation de *Tartuffe*, suivie de la *Sérénade*, comédie mêlée de musique italienne et française, portait que l'on aurait soin de bien chauffer la salle; on ne la chauffa que trop, car elle devint la proie des flammes.

Le 11 février de l'année suivante, on commença les travaux nécessaires pour convertir en salle de spectacle l'un des grands magasins de fourrages, situés en deçà du Fossé-des-Tanneurs, et l'on y joua, pour la première fois, le dimanche 19 juin. Les préventions du clergé contre les acteurs étaient encore alors si fortement prononcées à Strasbourg, que l'un d'eux étant subitement mort sur la scène, son corps ne fut pas admis dans l'église et qu'il fut enseveli, sans cérémonie religieuse, hors de l'enceinte consacrée du cimetière.

Ceux qui fréquentaient le spectacle français, étaient, en majeure partie, étrangers à la ville: c'étaient les officiers de la garnison, très-nombreuse alors, les hauts fonctionnaires du gouvernement, une partie de la noblesse, des commerçants italiens et quelques personnes riches, originaires de l'intérieur de la France, et qui s'étaient fixées dans nos murs. La population strasbourgeoise proprement dite était encore trop peu au fait du français, pour trouver du plaisir à des représentations dramatiques données dans cette langue; mais elle alimentait les caisses des troupes allemandes, qui venaient

¹ On trouve à la bibliothèque de la ville deux tableaux peints sur bois en forme de châsse, qui figuraient dans la salle de réunion des Phonasques. Ces tableaux, dont l'un est du seizième et l'autre du dix-septième siècle, représentent les poètes les plus renommés du moyen âge, en remontant jusqu'à Orphée, qui est entouré des animaux féroces qu'il a domptés par ses accords. M. Lobstein les a fait copier dans son *Histoire de la musique à Strasbourg*.

d'outre-Rhin se fixer, pendant quelque temps, à Strasbourg. Jusqu'en 1733, leurs représentations eurent lieu dans différents poêles des tribus de métiers. A cette époque, le sénat autorisa celle des drapiers à bâtir une salle de spectacle sur le terrain qu'elle possédait dans la rue qui porte encore son nom¹. C'est dans cette salle que le public de notre ville trouva, depuis 1733 jusqu'en 1821, l'occasion de satisfaire son goût pour l'art dramatique français et allemand, car presque tous les chefs-d'œuvre des deux nations y furent représentés par des troupes stables, plus ou moins bien composées.

Pendant les guerres qui se succédèrent sur les bords du Rhin, à la suite de la révolution, il se forma une société d'amateurs distingués, qui s'installa dans cette petite salle de spectacle, pour y jouer la comédie, sous le nom de *Théâtre de bienfaisance*. Un dentiste, Laforgue, comique accompli, était l'âme de cette société, qui, de 1795 à 1799, put consacrer au soulagement des pauvres la somme de 86,256 fr. en assignats, équivalente alors à 8211 fr. de numéraire, et qui formait le produit net de ses représentations.

La salle de spectacle, située sur le Broglie, devint de nouveau la proie des flammes dans la nuit du 11 au 12 prairial an VIII (2 mai 1800), à la suite de la représentation du *Petit Poucet*, et ce n'est qu'alors que l'administration municipale songea à faire construire un théâtre digne de notre cité. Ce travail fut confié aux soins de l'architecte Robin; les plans et devis, avec un petit modèle en bois, qu'on voit encore à la bibliothèque de la ville, furent achevés en 1805. Le plan de la façade et de l'intérieur de la salle subit de notables modifications, proposées par M. Villot, architecte de la ville. Ces changements arrêterent longtemps les travaux d'exécution, et, en nécessitant la démolition d'une partie de l'édifice déjà construit, firent monter successivement à plus d'un million, que payait la ville, les frais de construction et d'ornementation du nouveau théâtre, dont la décoration intérieure fut confiée à l'habile pinceau de Cicéri.

Les malheurs qui frappèrent la France et les sacrifices immenses que lui imposèrent les deux invasions de 1814 et de 1815 retardèrent de nouveau l'achèvement de cette entreprise, et ce n'est que le 23 mai 1821 que l'édifice fut inauguré par la *Fausse Magie*, de Grétry. Les colonnes du péristyle qui devaient porter le fronton, reçurent une autre destination, et servirent en partie de colonnes miliaires, quand la ville en fit élever dans sa banlieue en 1811, à l'occasion de la naissance du roi de Rome; d'autres supportent le plancher du premier étage de la bibliothèque de la ville.

Pendant tout le temps que dura la construction du nouveau théâtre, on joua aussi la comédie et l'opéra français dans l'église de l'ancien couvent de Saint-Étienne.

Bientôt une ère nouvelle s'ouvrit pour l'art dramatique et musical à Strasbourg.

Le sieur J. G. L. Apffel, de Wissembourg, a institué la ville de Strasbourg légataire

¹ Ce local fut transformé plus tard en synagogue et est occupé aujourd'hui par un magasin de meubles.



Le Théâtre.

universel de sa fortune considérable, par son testament du 26 janvier 1839, dans lequel il dit :

« Déjà Strasbourg, dans les temps récents, a fait élever et a consacré aux arts dont
« il s'agit un bel édifice, le théâtre, à la suite de la promenade du Broglie; j'y joins la
« présente dotation, dont le but principal est la perfectibilité et un plus ample dévelop-
« pement de l'art dramatique et musical, tel qu'il convient à l'antique métropole, siège
« permanent de tant et de si divers établissements publics et industries privées, pour
« lesquels le théâtre et la musique sont surtout, dans l'état de notre civilisation
« progressive, un besoin indispensable, et, sous la plupart des rapports, une source de
« prospérité qui se déverse sur la ville, et de là sur la province entière; c'est donc à
« cette œuvre utile que je me propose de coopérer par mes vœux et par ma fortune,
« que je prie la ville de Strasbourg d'agréer comme un hommage de respect envers elle
« et comme une marque d'intérêt pour l'Alsace, où je suis né à Wissembourg,
« le 26 janvier 1777. »

Des sentiments de philanthropie ont dicté au légataire quelques clauses additionnelles qui consacrent l'emploi d'une partie des intérêts de sa fortune au bureau de bienfaisance, à l'hospice des orphelins, au soulagement d'habitants laborieux dans une détresse momentanée, à la récompense d'actes de vertu et de courage, à des prix réservés au talent scientifique et artistique, et enfin à l'acquisition de bons livres à placer dans la bibliothèque publique de la ville.

A l'époque de l'entrée en jouissance, fixée au 1^{er} janvier 1855, les rentes de la dotation Apffel pourront s'élever à la somme de 55,000 fr. Rendons grâce au donataire de cette généreuse pensée !

L'Arsenal.

Quittons le temple des Muses et entrons dans celui de Mars, qui se trouve vis-à-vis.
La partie occidentale de cet emplacement fut anciennement occupée par le couvent de Sainte-Claire, fondé en 1270 pour des religieuses de familles nobles; il a subsisté jusqu'à la réformation. En 1525, les personnes qui l'habitaient furent les premières en cette ville qui quittèrent la vie claustrale pour rentrer dans la vie civile. Les biens de cette maison furent séquestrés et donnés à l'hospice des orphelins, à celui des malades syphilitiques et à l'aumônerie de Saint-Marc.

En 1545, les bâtiments et les jardins du couvent furent joints à l'arsenal, et on y transporta les affûts de l'artillerie, qui stationnaient, soit dans des magasins construits en planches, soit dans le *Hundshof* au Marais-Vert.

Nous aurons encore souvent l'occasion de signaler la réputation proverbiale¹ que

¹ Nürnberger Witz,
Strasburger G'schütz,
Venediger Macht,

Augsburger Pracht,
Ulmer Geld,
Sind berühmt in aller Welt.

L'esprit de Nuremberg, l'artillerie de Strasbourg, la puissance de Venise, le luxe d'Augsbourg et l'argent d'Ulm, sont renommés partout.

valurent à notre ville sa nombreuse artillerie et la grande quantité d'armes de tout genre que contenait son ancien arsenal.

L'Arsenal.

Si nous nous promenons aujourd'hui dans les trois vastes salles, formant magasins de fusils, de carabines, de pistolets, de lances et d'armes blanches, qui y sont rangés avec un goût et un ordre parfaits et qui serviraient à armer près d'un demi-million d'hommes, nous n'y voyons qu'une faible partie des richesses militaires de la France. Ce que contenait notre ancien arsenal, c'était le matériel de guerre d'une ville, d'une petite république, fière de conserver son indépendance, à une époque où l'on ne combattait pas avec des armées formidables comme aujourd'hui.

Les 281 pièces d'artillerie qu'elle possédait lors de la capitulation de 1681, ainsi que toutes les armes dont le gouvernement français a pu faire emploi, tombèrent alors au pouvoir de Louis XIV, mais la ville resta encore propriétaire de beaucoup d'armures complètes auxquelles se rattachaient de nombreux souvenirs, des drapeaux, trophées de ses conquêtes antérieures, et d'un riche cabinet de modèles, d'armes anciennes, de cuirasses et de casques en tout genre, qui y restèrent déposés. Dans notre jeunesse, c'était toujours avec orgueil et respect que nous entrions dans ces salles où étaient exposées ces antiques armures, vêtements de fer qui couvraient les corps de fer de nos ancêtres, et où se déroulaient, couverts de poussière et pâlis par le temps, ces drapeaux trempés du sang des combattants, glorieux débris de tant de batailles.

Aujourd'hui tout a disparu ! Nous ignorons ce que sont devenus ces drapeaux ; peut-être les a-t-on mêlés à ceux qui ornent encore la coupole de l'hôtel des Invalides¹ ? D'autres pièces encore ont été disséminées ; mais les plus belles armures et pièces d'armes furent transportées à Paris, après le pillage du musée d'artillerie, en 1830, et sont aujourd'hui un des plus beaux ornements de cette riche collection, qui atteste l'esprit guerrier des temps passés.

C'est dans ce musée que notre fils, Alfred Touchemolin, a eu soin de copier exactement les pièces les plus intéressantes que nous joignons à la description de notre ancien arsenal puisée dans les documents qui restaient encore à notre disposition.

Ce sera un tableau qui, par son étrangeté, offrira un aspect peut-être plus imposant que celui de nos arsenaux modernes, car les éléments dont se composait cette collection appartiennent à une époque transitoire où les provisions d'armes et d'armures offensives et défensives qui y étaient accumulées, avaient été mises hors de service par les arquebuses à mèche, longs et lourds instruments de destruction, qui ont subi depuis de si notables perfectionnements.

Entrons dans cet arsenal-musée.

Après avoir passé sous un hangar en bois, remplacé aujourd'hui par la façade de

¹En 1851, lors du service funèbre du maréchal Sébastiani, le feu se communiqua à ces drapeaux, dont une grande partie devint la proie des flammes.

L'Arsenal.

l'école d'artillerie, on pénétrait dans une vaste cour, remplie de projectiles rangés avec ordre, et coupée par trois bâtiments parallèles.

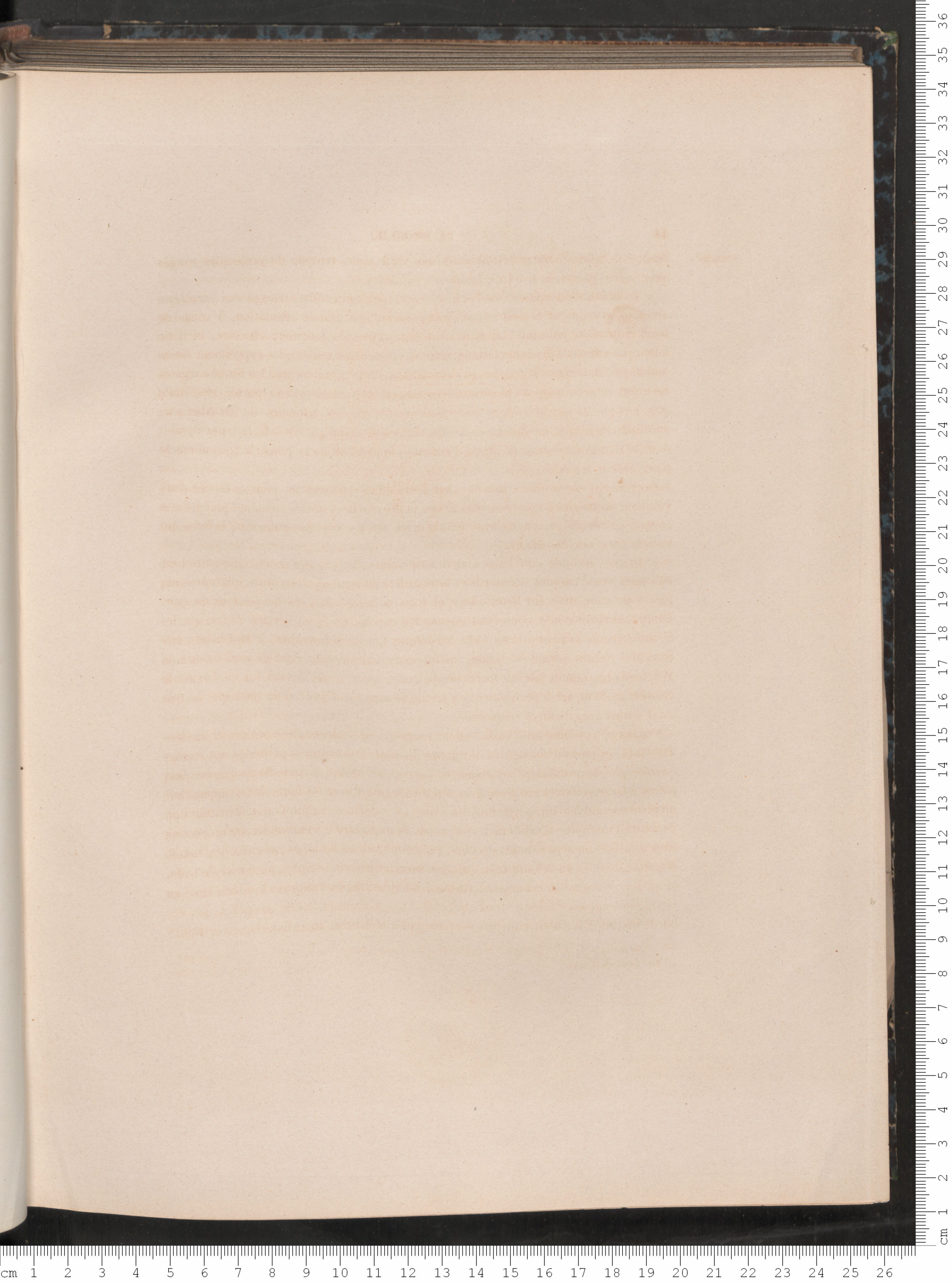
1° Dans la salle basse de l'un d'eux on voyait, sur leurs affûts, trois pièces d'artillerie artistement moulées et ciselées, qui jouissaient d'une grande réputation, à cause de leur dimension colossale; elles avaient six mètres de longueur chacune, et il ne fallait pas moins de dix-huit chevaux pour en traîner une seule; elles s'appelaient *Meisse* (mésange), *Rohraff* et *Rohraffin*, et c'est du nom de la première que les Strasbourgeois reçurent le sobriquet de pipeurs de mésanges (*Meissenlocker*). Sa portée était telle que lorsque Henri II campa avec son armée sur les hauteurs de Hausbergen, en 1552, le boulet qu'elle lança tomba dans son camp, à côté de la tente royale; de là le dicton de nos aïeux quand l'ennemi s'approchait de la place: « Nous allons le piper avec notre mésange. »

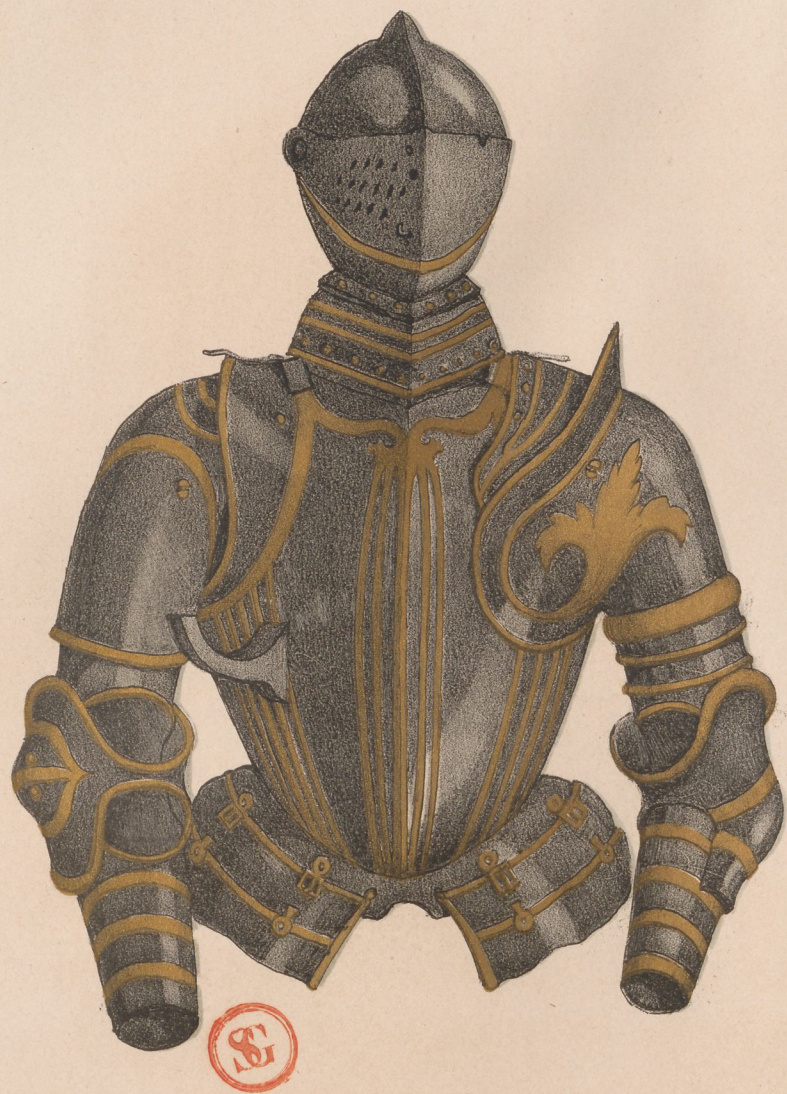
On y voyait encore deux mortiers sur leurs affûts dont chacun pouvait lancer deux quintaux métriques de pierres, plus douze petits mortiers coulés sur leurs plateformes et huit pièces de campagne avec leur attirail. On y conservait enfin cinq balistes qui avaient servi anciennement.

2° Dans la seconde salle basse étaient suspendues, le long des murs, cinquante-huit cuirasses, avec casques, cuissards et brassards; elle renfermait en outre quarante-cinq pièces de campagne sur leurs affûts, et trois voitures chargées de pontons en cuir. Comme curiosité on y conservait encore les canons en bois, cerclés de fer, que les Strasbourgeois avaient pris en 1592 à l'évêque Louis de Lorraine, à Molsheim; une roue de voiture pesant 45 kilog., qu'un maréchal-ferrant, valet de pied du duc de Wurtemberg, connu par sa force prodigieuse, avait roulé devant lui en faisant le chemin de Stuttgart à Strasbourg, en trente heures, à la suite d'un pari que le duc avait ouvert avec d'autres seigneurs.

3° Dans la troisième salle basse étaient rangés douze falconnettes coulées et ciselées avec soin, et portant les figures des douze apôtres; douze autres petites pièces remarquables par leur moulure artistique et portant les douze signes du zodiaque; cinq pièces à large embouchure pour tirer à mitraille; un canon en fonte de fer, appuyé sur un pivot servant à le diriger de tous les côtés, sans déplacer l'affût. Comme curiosités on y montrait une pièce d'artillerie à cinq coups et une autre à trente-deux, qu'on pouvait tirer à la fois ou séparément; de plus, un grand attirail de siège, et enfin la gondole élégante, doublée en velours vert, qui avait servi à Gustave-Adolphe, margrave de Bade, et qu'il avait donnée à cet arsenal. Gustave-Adolphe, fils du margrave Frédéric I, né en 1631, avait fait ses études à Strasbourg, où il logea dans l'hôtel de ses pères, sur les bords de l'Ill¹; il s'était converti secrètement à Molsheim au catholicisme, et abjura

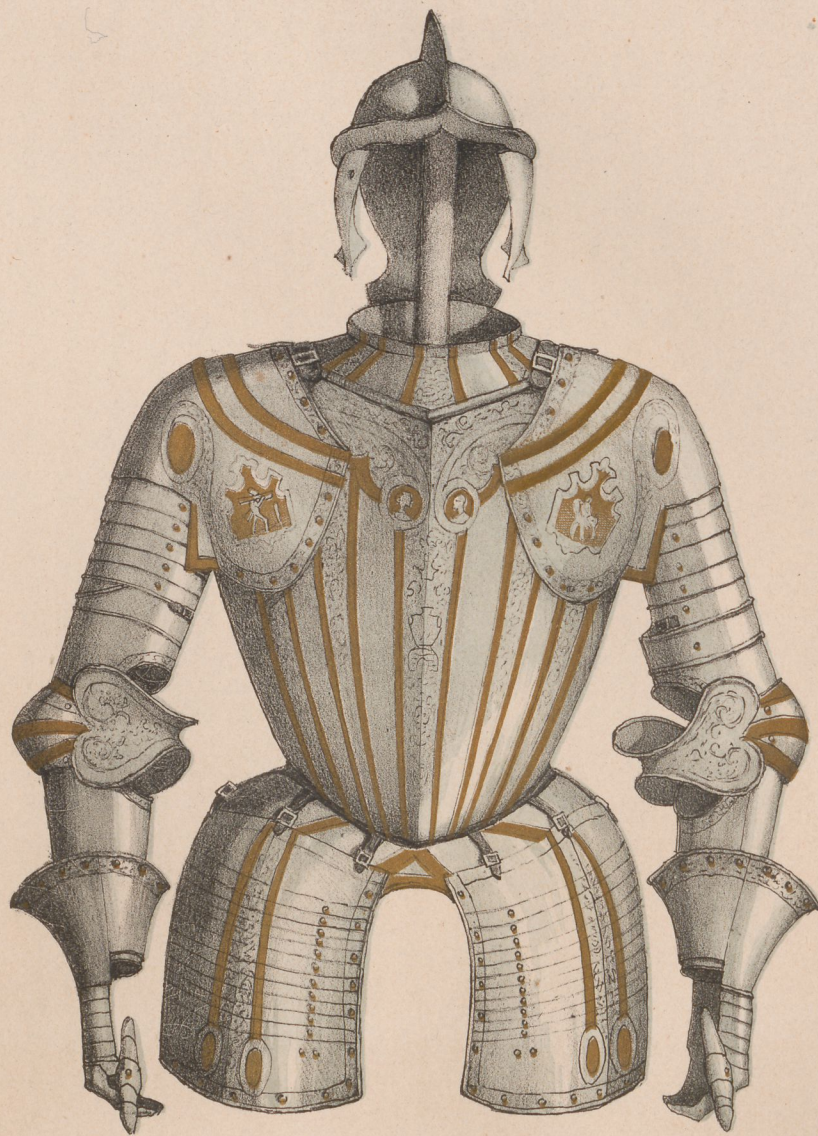
¹ Voyez rue du Dragon.





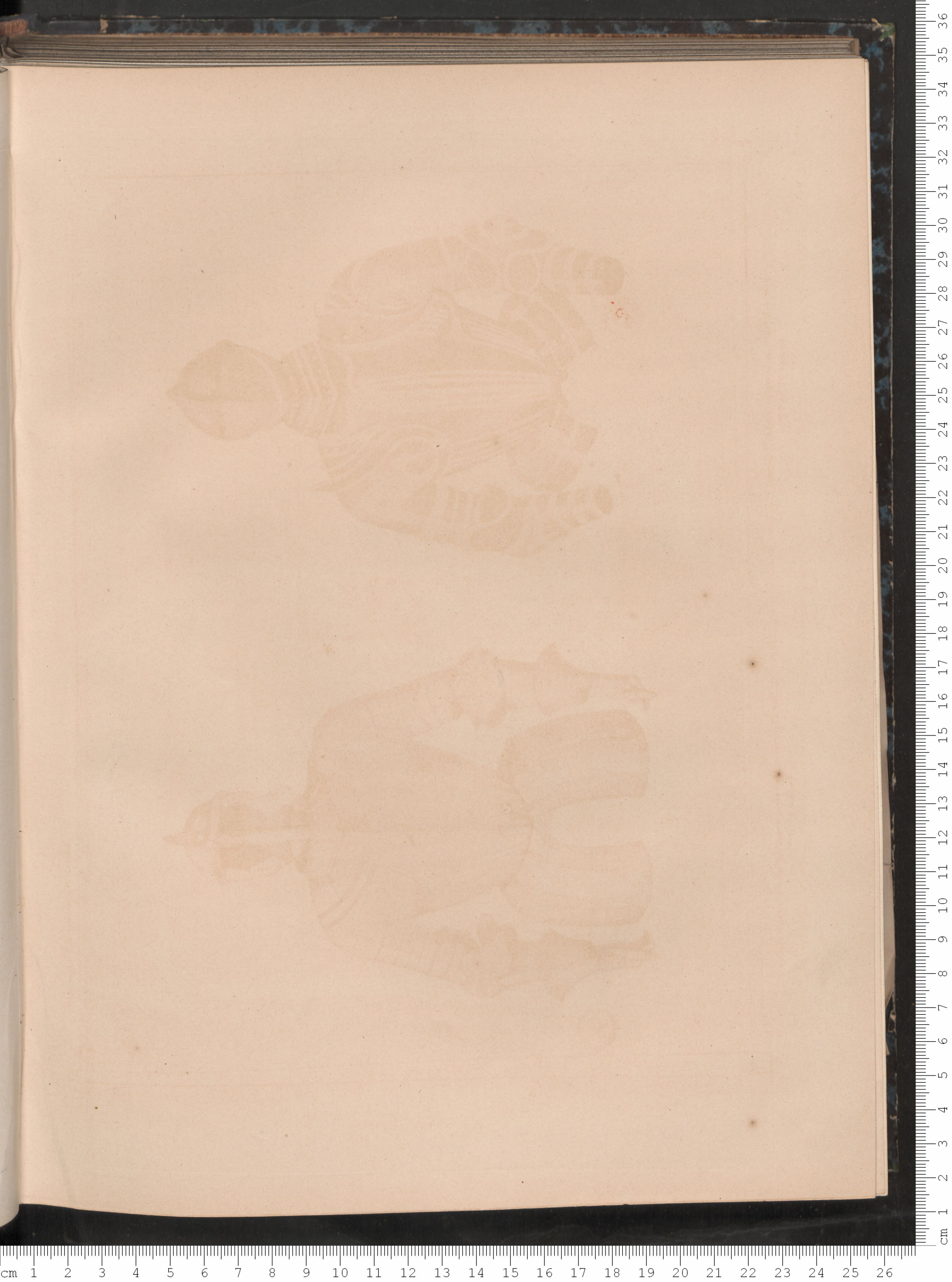
Dessiné et lithogr^é par M^e. Touchomolin

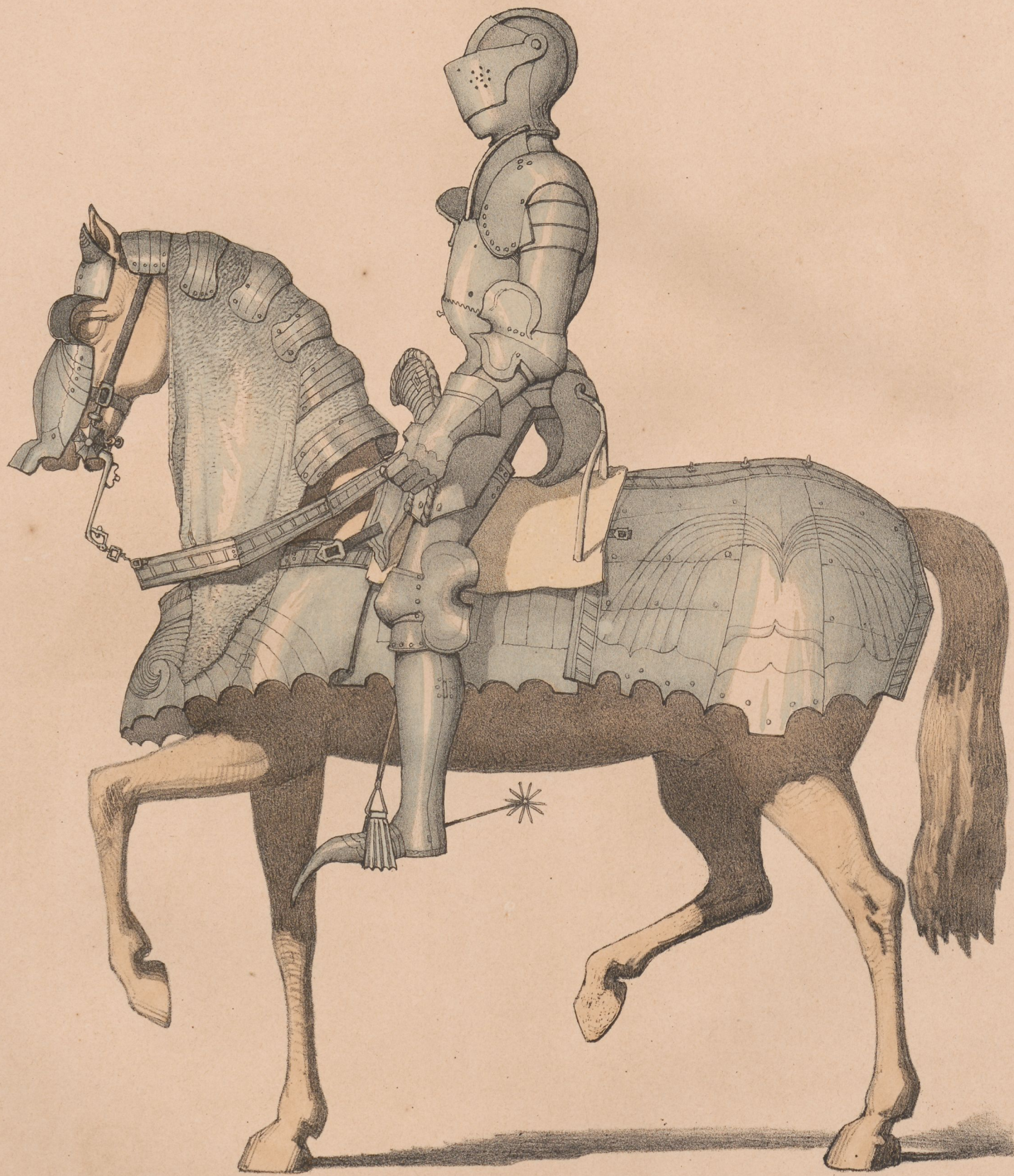
Demi Armure de Tournois du XVI^{me} Siècle.
Hauteur 0^m,85^{centim.}



Lith. E. Simon à Strasbourg.

Armure du Duc d'Epéron. (Le Casque n'appartient pas à la même armure).
Hauteur 1^m,14^{centim.}





Dessiné et lithé par Touchemolin.

Lith. d'E. Simon à Strasbourg.

Armure du XV^{me} Siècle avec pédieux en pointe
Hauteur de l'homme 1^m 72^{centim.}



Dessiné et lithogr^e p. Alf. Touchemolin.

57.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Armure noire à bandes dorées,
portant les Armes de Bavière et la date de 1533 sur le chanfrein du cheval. Hauteur: 1,86^m.

publiquement à Rome en 1663. Dans son jeune âge il avait embrassé la carrière des armes et s'était mis au service de la république de Venise; plus tard il fit la campagne de Pologne avec l'armée suédoise, et entra en 1664 dans l'armée impériale comme major général; ce prince se distingua dans la guerre contre les Turcs, quitta ensuite le service militaire pour entrer à l'abbaye des Bénédictins, à Fulde, y fut nommé successivement coadjuteur et abbé, et mourut cardinal en 1671.

On conservait encore dans cette salle basse le chaudron en fer qui avait servi à transporter de Zurich à Strasbourg un millet au lait encore chaud¹, trois grands vases en cuivre, en forme de timbales, artistement travaillés et servant au tirage de la loterie, dans les grandes fêtes publiques. Au milieu était, sur un cheval de bois, couvert d'acier, l'armure de Martin Schenk, de Nideck, capitaine des troupes de la ville, dont il avait quitté le service, pour prendre part à la guerre des Pays-Bas contre l'Espagne, sous les ordres de Maurice de Nassau. Officier intrépide et expérimenté, il se distingua par ses entreprises hasardeuses, dont il finit par être la victime. Voulant s'emparer par surprise de la ville de Nimègue, en 1589, il avait fait forcer pendant la nuit les barres qui fermaient une ouverture dans les murs de la ville; il y avait déjà furtivement introduit près de trois cents hommes, qui s'étaient approchés de la place en bateau, lorsqu'une femme, occupée à lessiver, malgré l'heure avancée, les aperçut et donna l'éveil à la bourgeoisie et à la garnison. On prit les armes, on attaqua les assaillants avec une telle impétuosité qu'ils furent obligés de battre en retraite. Les uns purent se sauver par le chemin par lequel ils s'étaient introduits, d'autres se jetèrent dans les barques, mais un grand nombre fut noyé ou tué par le feu de la place. Parmi ces derniers fut reconnu Schenk; on lui coupa ignominieusement la tête, on l'écartela et ses membres furent exposés aux regards du public. Mais l'année suivante, après un long siège, Maurice de Nassau, ayant forcé la ville à se rendre, fit réhabiliter la mémoire de son intrépide officier par une des clauses de la capitulation. Le corps fut déterré, on lui rendit tous les honneurs dus à son grade, et Maurice envoya son armure à la ville dont il avait été le capitaine.

A côté du vêtement de fer, lourd et simple, de Schenk, on voyait l'armure brillante, dorée et ciselée d'un autre guerrier, qui en même temps était homme de cour et qui avait joui d'une grande opulence: c'était celle de Nogaret de Lavalette, duc d'Epernon.

Acteur dans les intrigues de la cour et de la ligue, il avait su, après avoir été le favori de Henri III, se maintenir dans les bonnes grâces de Henri IV, qui, n'étant encore que roi de Navarre, l'avait pris à son service; il rejoignit son maître à la cour, après l'avoir quitté lors du siège de Paris. Lavalette avait vu à vingt et un ans d'intervalle l'assassinat des deux rois. Il était à Saint-Cloud, quand Henri III reçut le

¹ Voyez Pont-aux-Chats.

L'Arsenal.

coup mortel des mains du moine Jacques Clément, et se trouvait dans la voiture de Henri IV, quand celui-ci fut assassiné par Ravaillac dans la rue de la Ferronnerie.

Les bonnes relations de voisinage entre les rois de France et les *très-aimés et superbes messieurs du sénat de Strasbourg*¹; l'appel que les monarques français firent à diverses reprises à la caisse de la ville, pour subvenir aux frais de la guerre contre la ligue; les sympathies religieuses de Henri IV pour notre cité, et les transactions diplomatiques qui s'ensuivirent, amenèrent le duc d'Epéron en notre ville, à laquelle il laissa, en 1609, cette armure en souvenir.

On pouvait encore y voir une autre armure d'homme et de cheval, qui sans doute avait été prise dans un des châteaux forts des Vosges, pendant le pillage organisé par les paysans révoltés en 1524, armure dont s'était revêtu peut-être un de leurs chefs à la bataille de Saverne ou de Scherwiller. Toutes ces armes avec quelques autres, qui ont la même origine, figurent aujourd'hui au musée d'artillerie de la capitale.

4^o La quatrième salle contenait des armures, des cottes de mailles, des boucliers, haliebardes, piques et pertuisanes en grand nombre, et tout l'attirail du mineur. Comme curiosités on y montrait des mousquets turcs et d'autres armes orientales; un damas avec fourreau couvert de velours, garni en or et en diamants, et qui avait appartenu à Soliman, pacha de Bude. Ces armes avaient été données par Florian Zeyss, enfant de Strasbourg et lieutenant dans l'armée de la ville, mais qui était entré plus tard au service de l'empereur Rodolphe II, alors en guerre contre les Turcs. En 1599, Zeyss se distingua dans une affaire brillante, où il se rendit maître du pacha et d'un riche butin. Il gratifia sa ville natale des trophées de sa victoire, en y ajoutant le portrait de son prisonnier. Si ce sabre existait encore, il formerait un digne pendant à la lame turque que Kléber portait à la bataille d'Héliopolis et qui est encore conservée à la bibliothèque.

5^o La cinquième salle contenait les casques et cuirasses de huit cents haliebardiens avec leurs armes offensives, quelques centaines de selles avec les harnachements, plusieurs milliers de mousquets avec les bandoulières auxquelles étaient fixées les cartouches, des seaux à incendie, des sacs à terre, servant de saucissons pour les sièges, et beaucoup de pertuisanes.

Dans toutes ces salles se trouvaient répartis un grand nombre de fusils de remparts à canon de cuivre, de deux aunes de longueur, à larges embouchures, du diamètre de la grosseur d'un bras. Il y en avait assez, dit un auteur contemporain, pour armer tous les hommes qu'on placerait de douze pieds en douze pieds de distance sur les remparts de la ville. En total on évaluait au nombre d'environ 15,000 pièces les armes offensives en tout genre, conservées dans cet arsenal.

¹ Dans d'autres missives elles portaient: *Aux chers et grans amys, confédéréz et alliez les maîtres et sénat de la république de la ville de Strasbourg.*

Après la réformation, on enleva de la cathédrale les drapeaux et les étendarts qui ornaient la voûte de sa nef, pour les déposer dans cette enceinte guerrière; c'étaient les dix-huit drapeaux pris sur les Bourguignons à la bataille de Morat, les quatorze conquis à la bataille de Nancy, ceux enlevés aux Hussites et aux Turcs par les contingents que Strasbourg avait fournis à l'armée impériale, et quelques autres encore qu'on avait pris aux armées des ducs de Lorraine, dans les conflits entre ces princes et notre ville à la fin du quinzième et dans le courant des seizième et dix-septième siècles.

L'Arsenal.

Nous remarquons enfin qu'un fragment de la mâchoire d'un cachalot, conservé au musée d'histoire naturelle, paraît être le même que celui qui était exposé anciennement dans une de ces salles, car il est dit dans l'énumération des curiosités de l'arsenal, qu'il fut donné à la ville, en 1577, par un individu qui avait fait voir pendant la foire le squelette de ce cétacé. Lors de l'évacuation de cet arsenal, ce fragment fut transporté au grenier du Temple-Neuf et de là à la bibliothèque de la ville d'où le musée l'a reçu.

Pour compléter l'historique du Broglie, passons encore en revue le côté faisant face à la mairie.

L'impasse et la rue portant les noms de rues de Bischheim et de Schiltigheim furent ainsi appelés du nom de ces villages, situés à proximité, parce qu'on passait anciennement par cette dernière rue pour sortir par une poterne connue sous le nom de *Rauscherthörlein*.

Parmi les maisons du Broglie habitées par des industriels en tout genre, quelques-unes se font remarquer par leurs façades élégantes: ce sont celles surtout qui portent les n^{os} 3, 4 et 5. L'ancienne noblesse alsacienne y avait établi sa résidence, et nous les voyons habitées dans les siècles passés par les Wurmser de Vendenheim, par les Landsperg, par les Wangen de Geroldseck et par les conventuels de l'ordre du Saint-Esprit, qui y avaient leur hôtel connu sous le nom de *Stechfelder* ou *Stephansfelderhof*¹.

Hôtel
de Stéphansfeld.

¹ Stéphansfeld, aujourd'hui hospice d'aliénés du département, est situé sur la route de Haguenau, à un kilomètre en deçà de Brumath. Celui qui a vu au commencement de ce siècle ces antiques bâtiments, flanqués de tourelles aux murs lézardés, portant le cachet du moyen âge, ne s'y reconnaît plus en mettant le pied dans ce bel établissement, dirigé avec tant de succès par M. D. Richard, depuis sa création. S'il donne aujourd'hui l'hospitalité à plus de cinq cents aliénés, il recevait jadis des malheureux enfants abandonnés et des orphelins, et on le citait comme un des plus beaux et des plus vastes établissements en ce genre de l'Allemagne et de la Suisse.

Un comte d'Egisheim et de Dabo, père du pape Léon IX, en fut le pieux fondateur au onzième siècle, et les conventuels de l'ordre du Saint-Esprit le desservaient. En 1459, après avoir subi, à diverses reprises, les ravages des guerres intestines, cet établissement se trouva dans une position très-critique, et Louis, comte de Lichtenberg, son avoyer, le releva en convoquant une réunion de délégués de l'ordre, pour statuer sur les moyens de le soutenir. La guerre de trente ans y porta de nouveau ses ravages, lorsque cet hospice aurait dû être en position de recevoir des enfants abandonnés par leurs parents massacrés, en fuite ou pris comme otages. Nous avons trouvé dans les annotations à la topographie de l'Alsace, de Bernegger (1690), qu'on était obligé d'employer un usage barbare pour empêcher la trop grande affluence à cet hospice. Aussitôt qu'un enfant était déposé au dehors dans le tour, une sonnette retentissait; à cet avis donné, la porte s'ouvrait et on lâchait de l'intérieur des chiens accompagnés d'un homme à

Dans la description du pays de Bade, nous nous sommes arrêté à Kippenheim, devant le monument élevé à la mémoire de Stulz, qui quitta sa commune comme pauvre garçon tailleur, et qui mourut à Hyères, riche à millions, grâce à son activité et au succès de ses entreprises.

G. Humann.

Arrêtons-nous un moment devant l'hôtel qui porte le n° 5, appartenant avant la révolution aux Wangen de Geroldseck, et honorons la mémoire d'un de nos concitoyens qui commença pauvre sa laborieuse carrière et la termina millionnaire aussi, et dans la position la plus brillante que puisse atteindre un simple citoyen.

Fils d'un agriculteur de Fessenheim, son père exerçait le métier de tailleur dans notre ville, et devint plus tard surveillant de la balance publique de la douane. Non loin de là il avait son logement dans une modeste maison de la rue des Tonneliers, 9. De cette maison sortirent trois fils, qui, chose rare dans une nombreuse famille, marchèrent tous vers un brillant avenir: l'un mourut évêque à Mayence, l'autre devint riche négociant dans la même ville, et le troisième ministre des finances en France.

C'est de ce dernier que nous avons à parler. M. George Humann naquit le 6 août 1780, et fut élevé, jusqu'à l'âge de sept ans, chez son oncle, digne curé de village. Après avoir reçu sa première instruction pendant les orages de la révolution, il entra en apprentissage chez un marchand d'épicerie de cette ville. Doué d'une grande activité qu'il conserva pendant toute sa vie, le jeune homme avait l'esprit spéculatif et hardi, et un coup d'œil sûr et pénétrant dans les entreprises commerciales.

Son activité se déploya d'abord pendant cette suite d'années où l'empereur lutta de tous ses moyens contre l'Angleterre, son ennemie la plus acharnée. Le blocus continental que cette puissance avait infligé à la France, avait enlevé toute la vie à nos ports de mer, et toutes les denrées coloniales, arrivant des ports neutres, entraient en France par voie de terre.

Des transactions commerciales immenses se faisaient alors sur les places frontières du Rhin, et les marchandises coloniales étaient montées à un prix exorbitant¹, par suite de leur prohibition et du danger de leur introduction, qui créèrent de grandes

cheval. Si le déposant ne s'était pas enfui à la hâte et pouvait être saisi sur le domaine de l'hospice, qui était de quatre-vingts arpents de terre, on lui rendait l'enfant, et il était obligé de subir une punition corporelle.

Stéphansfeld, appartenant au bailliage de Brumath, faisait partie, jusqu'à la révolution, des vastes domaines des comtes de Hanau-Lichtenberg, plus tard des landgraves de Hesse-Darmstadt, et donna asile aux enfants trouvés jusqu'à sa transformation en hospice d'aliénés. Depuis, ces malheureux déshérités des soins paternels sont placés en pension à la campagne par les soins et sous la surveillance de la commission des hospices.

¹ Le kilog. de sucre et de café coûtait alors 40 à 45 fr., une petite noix de muscat, 1 fr. 50 c., etc., et c'est à cause de leur cherté que le génie inventeur et créateur de l'homme chercha et trouva dans les plantes indigènes des ressources compensatrices. C'est à cette époque que remonte la fabrication de la chicorée, du café de glands, du sucre et du sirop de pomme de terre, d'orge, de betterave, qui ont pris depuis une extension si considérable. C'est aussi à cette même époque que Napoléon promit une prime impériale à celui qui parviendrait à filer et à tisser le chanvre et le lin par la mécanique, en remplacement du coton, qui rendait le continent tributaire des colonies et de l'Angleterre, invention qui ne s'est réalisée que depuis.

fortunes, mais qui furent aussi les causes d'une ruine complète pour beaucoup de maisons, au moment où les chances de la guerre vinrent jeter en bas de son piédestal de gloire et de puissance, celui qui avait travaillé pendant dix ans à l'élever.

A un esprit hardi et entreprenant comme celui de M. Humann, il fallait une sphère d'action plus étendue que celle que pouvait lui offrir Strasbourg, place devenue désormais secondaire dans le commerce.

Déjà membre de la chambre de commerce de cette ville, juge au tribunal consulaire, membre de l'administration des hospices, M. Humann avait rendu en 1817, pendant cette année néfaste où la famine ravagea tant de populations, de grands services à notre département par ses conseils et son activité pour l'introduction des blés étrangers. Mais ce puissant esprit voulait prendre son essor; il chercha un champ plus vaste pour se déployer, et le trouva dans l'arène brûlante de la politique; élu membre de la chambre des députés en 1820, il conserva cette position, sauf une courte interruption, jusqu'en 1837, époque à laquelle il fut nommé pair de France.

Comme le dit son biographe: « Dieu avait accordé à M. Humann mieux que la richesse, un profond bon sens, une sagacité prompte, la force de volonté, l'esprit de commandement et l'amour passionné de l'ordre et du travail. »

C'est au centre de la vie politique et financière de la France qu'il sut déployer ces rares qualités, et quand il prenait la parole dans la chambre, c'était toujours une profonde conviction qui l'inspirait; sa logique serrée déjoua plus d'une fois les manœuvres parlementaires, car, financier accompli, il suivait avec persévérance son système, sans s'inquiéter de l'appui ou de la résistance du gouvernement ou de l'opposition.

Possesseur d'une fortune considérable, il fut conservateur; mais, comme homme politique, il fut l'adversaire des tendances ultra-royalistes et rétrogrades de la cour; il se mit alors, dans la chambre, du petit nombre de ces hommes qui défendirent les principes constitutionnels, et eut le courage de prédire la révolution qui en 1830 renversa le trône. L'un des 221 députés qui s'étaient élevés contre le ministère Polignac, M. Humann fut après la révolution un des défenseurs de l'ordre et de la nouvelle dynastie. Aussi, après des refus réitérés, accepta-t-il en 1832 le portefeuille des finances, alors gravement compromises, et le déposa de son propre gré en 1836.

Nous consignerons ici ce que dit de lui son biographe: « En résumé, M. Humann clôtura et liquida les dépenses extraordinaires de la révolution de juillet, il parvint à rétablir l'équilibre entre les recettes et les dépenses, et il eut le bonheur de présenter aux chambres un budget qui se soldait par un excédant. Sous son administration les dépenses subirent une réduction de 163 millions, les produits indirects augmentèrent de 36 millions, le 5 % monta de 67 à 81 fr., l'intérêt des bons du trésor baissa de 5 % à 2 1/2, et la masse générale des importations et des exportations s'accrut d'une somme de plus de 450 millions. »

G. Humann.

Entré de nouveau au ministère en 1840, M. Humann n'eut plus la satisfaction de faire équilibrer les recettes et les dépenses de l'État; l'emploi de la vapeur eut ses exigences, et quand le commencement d'exécution des chemins de fer d'un côté, et, de l'autre, les vellétés guerrières du chef du ministère précédent furent venus absorber d'immenses capitaux, l'amortissement de la dette publique et la conversion des rentes, réalisée depuis, durent rester à l'état de projet dans les combinaisons financières de M. Humann.

Pour faire face à ce surcroît de dépenses, il fallait une augmentation du produit des impôts. Dans ce but, il proposa un impôt sur les effets de commerce, une loi relative aux patentes, une autre sur le sucre indigène, et ordonna un recensement général des immeubles, pour asseoir la contribution directe sur une base plus équitable et mieux proportionnée.

Triste et douloureuse position d'un ministre dont les efforts constants tendaient à rétablir la balance entre les recettes et les dépenses, et qui avait à la fois à lutter contre les exigences insatiables de ses collègues et contre les récriminations des partis dont il excitait les haines par ses lois fiscales.

Les soucis que lui causait l'avenir financier de la France le conduisirent au tombeau. Dans la matinée du 25 avril 1842, méditant sur les moyens de conjurer les malheurs qu'il prévoyait, il traçait cette dernière phrase: « *L'avenir du pays est déjà engagé pour 842 millions,* » quand il tomba frappé de mort par une apoplexie foudroyante.

D'après un désir souvent exprimé par M. Humann, son corps fut transporté à Strasbourg, où, arrivé le 2 mai, il fut enterré le lendemain dans la tombe de son épouse, née Heiligenthal, de Landau, au cimetière de Sainte-Hélène, avec tous les honneurs dus à son rang élevé.

Pendant la longue série d'années que M. Humann passa dans la vie publique et politique, il aimait toujours retourner à Strasbourg quand ses nombreuses occupations lui en laissaient le loisir, et là, soit à la tête de sa maison de commerce, soit au sein de sa famille, dans le silence du cabinet, ou à sa magnifique campagne de Kolbsheim, il travaillait à acquérir ou à compléter les connaissances dont les pénibles commencements de sa carrière l'avaient privé.

C'est M. Th. Humann fils, ancien receveur général de notre département, qui fit faire la restauration complète, dans le style de la renaissance, de l'intérieur de cette maison, œuvre à laquelle s'attache le nom de M. A. Weyer, architecte.

F. de Dietrich.

La maison n° 4, à côté de l'hôtel Humann, appartenait avant la révolution à la famille de Dietrich. Un Dominique de Dietrich fut l'un des signataires de la capitulation de Strasbourg¹; l'ennoblissement de cette famille par Louis XIV, la faveur dont elle

¹ Voyez l'original autographié.

jouissait à la cour, et sa prospérité toujours croissante à partir de cette époque mémorable, le firent accuser par la population strasbourgeoise, de même que le syndic Guntzer, cosignataire, qui jouissait des mêmes faveurs, d'avoir été dans le sein du sénat un des plus chauds partisans de la reddition de la ville, et d'avoir prêté la main aux plans secrets de Louvois dans ses transactions.

F. de Dietrich.

Un de ses descendants, Fréd. de Dietrich, remplissait un siècle plus tard les fonctions de préteur royal, pendant la maladie de Gérard, le titulaire, et quand la révolution éclata, il fut élu par la voix du peuple premier maire de cette ville. Ce magistrat nous fournit un triste exemple de l'instabilité de la faveur populaire, car peu d'hommes peut-être ont joui d'une popularité aussi grande que celle que Dietrich avait su acquérir pendant cette époque d'effervescence, et par ses actes et par ses discours qui portaient le cachet du patriotisme le plus pur et de l'amour le plus ardent de la liberté. Ses administrés, qui le vénéraient comme un père, l'appelaient même naïvement le *papa Dietrich*; trois années plus tard sa tête tombait sur l'échafaud révolutionnaire.

A l'une des soirées données par le maire, soirées auxquelles assistaient habituellement les notabilités de la ville, et où l'on discutait les phases et les intérêts du changement subit qui s'était introduit dans les destinées de la France, on en vint à regretter l'absence d'un de ces chants patriotiques, capables d'électriser les masses. L'un des invités, jeune officier du génie, inspiré par ces paroles de regret, quitta la maison du maire pour rentrer dans son logement, rue de la Mésange, 8; il se mit aussitôt à son piano et quand le jour parut, le chant était composé. Ce jeune officier s'appelait Rouget de Lisle, et le chant improvisé dans un moment de sainte inspiration, était la *Marseillaise*.

La Marseillaise.

C'est dans les salons du maire Dietrich que fut chantée pour la première fois cette hymne nationale, qui reçut le nom de *Marseillaise* quand les fédérés de Marseille la firent retentir sur le Champ-de-Mars de la capitale, et ces mâles et énergiques accents sont devenus depuis le chant populaire des nations affranchies.

Les arrière-fils de l'infortuné maire de Strasbourg se trouvent aujourd'hui à la tête des forges, usines et mines de fer de Niederbronn, et nous devons aux progrès intelligents dans l'art de la fonte des fers que cette maison a réalisés, l'imitation de ces artistiques productions dont Berlin s'enorgueillit à bon droit; c'est aussi des usines de Niederbronn que sortent les deux magnifiques ponts de fer jetés sur la rivière en notre ville, ainsi que ceux qui passent sur le canal à la Robertsau.

Passons encore devant la maison qui forme le coin de la rue de la Nuée-Bleue, habitée il y a quelques années par un respectable vieillard, le brave général Fririon, frère de celui qui a si longtemps commandé les Invalides, et quittons la promenade du Broglie pour diriger nos pas vers la rue du Dôme.

Rue du Dôme.

La rue du Dôme dans laquelle nous entrons et qui conduit vers la cathédrale, portait anciennement le nom de rue des Prêtres, en allemand *Pfaffengass*¹. Ce nom allemand sonne mal aujourd'hui aux oreilles des desservants de l'Eglise, mais dans les temps passés où la société était divisée en castes, il n'avait aucune signification injurieuse, et distinguait simplement les moines et les ecclésiastiques d'un ordre inférieur de ceux qui jouissaient d'une prébende attachée aux diverses églises de notre ville, à titre de chanoines ou de membres du grand chœur de la cathédrale.

Si quelques humbles desservants ou prédicateurs avaient fixé leur séjour dans une des maisons de cette rue, dont la majeure partie appartenait à l'œuvre de la cathédrale ou à quelques familles nobles, elle était cependant habitée anciennement par l'aristocratie ecclésiastique.

Le Gürtlerhof.

Commençons à gauche, entre la rue Brûlée et celle des Échasses, par les maisons à façades qui appartiennent aux temps modernes, et dont cependant quelques pignons nous dévoilent les traces d'une origine plus antique.

La première, appartenant à la famille Couleaux, dont le nom se rattache si honorablement à la fabrication des armes dans notre département, et la seconde, occupent la place de l'ancien *Gürtlerhof*², hôtel des Gürtler; il était propriété du grand-chœur de la cathédrale, et fut rebâti en 1546 et 1650. Le grand-chœur de la cathédrale y tenait son secrétariat et sa recette, et les censiers de ce corps étaient obligés d'y porter leurs rentes; il contenait aussi une partie du riche trésor appartenant à cette métropole épiscopale.

Quand quelques prêtres obscurs, après s'être détachés de l'Eglise-mère, prêchèrent la nouvelle doctrine du moine de Wittemberg, ils n'étaient aucunement entraînés par l'intérêt ou par l'ambition; c'était une conviction profonde qui les y poussait, ou peut-être aussi ce charme qui s'attache à la nouveauté. Leur position comme prédicateurs de la réforme était bien précaire dans les premiers temps, et ils vivaient en majeure partie de la générosité de leurs ouailles³; mais lorsque l'Eglise protestante fut constituée dans ses formes et dans son culte, lorsque la politique se fut emparée de ses articles de foi, la hiérarchie ecclésiastique s'établit, et les familles princières et la haute noblesse

¹ Le mot *Pfaff* a pris son origine dans les initiales du titre que se donnaient anciennement les desservants de l'Eglise: *Pastor Fidelis Agnorum Fide Fidelium*.

² La famille noble des Gürtler, depuis longtemps éteinte, avait son hôtel, en 1349, comme nous le désigne Königshoven dans sa *Chronique*, sur la place de la Cathédrale, où se trouve de nos jours la brasserie du Dauphin; il paraît que plus tard elle fit l'acquisition dans la rue du Dôme de cette propriété, qui conserva longtemps son nom.

³ Le magistrat obligea, en 1523, les premiers prédicateurs de la réforme à acquérir le droit de bourgeoisie en cette ville, en les dispensant du service militaire personnel, imposé à chaque citoyen, mais, en leur contestant par des raisons politiques le droit de siéger dans le sénat; il leur accorda alors deux ou trois florins d'appointements par semaine; ce n'est que par la convention de Schlestadt, en 1529, qu'il fut alloué aux pasteurs des diverses églises paroissiales cent cinquante florins d'appointements par an, et huit florins d'indemnité de logement à ceux qui n'occupaient pas de presbytères.

qui avaient passé au luthéranisme recherchèrent, comme leurs ancêtres catholiques, les positions avantageuses et les brillantes sinécures dans le sein de la nouvelle Église. Parmi ces maisons, celles de Brunswick, de Lunebourg, de Mecklenbourg et de Bade-Durlach avaient fourni huit chanoines dans le chapitre de la cathédrale, lesquels avaient pris siège dans le *Bruderhof* (aujourd'hui grand-séminaire), tandis que les chanoines catholiques avaient établi leur résidence fixe à Molsheim.

A la mort de l'évêque J. de Manderscheid, ces derniers élirent son successeur dans la personne du cardinal Louis de Lorraine et les premiers dans celle de Jean-George, fils de l'électeur Joachim de Brandebourg. Aujourd'hui on est généralement habitué à voir sous la mitre épiscopale la tête blanchie d'un vénérable vieillard; alors on ne considérait ni l'âge ni le mérite; c'était la naissance seule qui l'emportait. Louis de Lorraine était un jeune homme de vingt-cinq ans et George de Brandebourg un enfant de quinze; ces élections n'étaient que des actes politiques, dictés par des intérêts temporels dans l'intention de donner plus d'appui, plus de force aux deux partis, qui soutenaient les armes à la main leurs prétentions plus ou moins fondées.

Une guerre désastreuse qui commença en 1592, et dont nous parlerons dans les phases militaires de notre cité, fut la triste conséquence de cet état de choses. Cette guerre qui ravagea le pays pendant des années, et coûta des sommes immenses à la ville de Strasbourg et aux partis intéressés, ne cessa complètement qu'en 1604, par une transaction qui fut conclue à Haguenau sous la médiation de Frédéric, duc de Wurtemberg.

Par cette transaction, le cardinal de Lorraine resta évêque de Strasbourg, et l'art. 1^{er} du traité dit formellement que cession serait faite dans les cinq semaines, entre les mains du duc de Wurtemberg, de tous les biens, droits, privilèges du margrave de Brandebourg à l'évêché de Strasbourg, ainsi que du palais épiscopal, des archives, documents, titres, etc., et des villes, villages, châteaux, bailliages, biens et rentes relevant de l'évêché.

L'art. 2 conserva pendant quinze ans aux huit chanoines luthériens le *Bruderhof* et les maisons capitrales situées à Strasbourg, avec tous les revenus que l'évêque touchait sur le territoire dépendant de la juridiction de la ville; ce laps de temps fut prolongé de sept ans à Haguenau sous l'épiscopat de Léopold d'Autriche.

Dans l'art. 5 du traité figure le *Gürtlerhof*, dont la cession fut faite avec tout son contenu à l'évêché¹; l'inventaire qui a rapport à cette cession, et qui se trouve encore dans les archives de la préfecture, est une énumération curieuse et intéressante des richesses en bijoux, calices, ciboires, livres sacrés, reliques, objets d'art, tableaux d'autels et

¹Le magistrat s'en empara en 1633, lors de l'occupation des Suédois, et le retint jusqu'en 1648, où il fut restitué au grand-chœur, en vertu du traité de paix de Westphalie.

Le Gürtlerhof.

ornements sacerdotaux appartenant au grand-chœur de la cathédrale qui s'y trouvaient, et feraient la joie de plus d'un archéologue. Nous ignorons si la tourmente révolutionnaire qui a fait vendre le *Gürtlerhof* comme domaine national, en a encore conservé une partie.

L'abbé Grandidier, dans son intéressant ouvrage sur la cathédrale de Strasbourg, nous apprend que sur l'emplacement des deux belles maisons à côté du *Gürtlerhof*, existait en 1253 une chapelle que Conrad de Volwohe, chanoine et archidiacre de la cathédrale, fit construire en l'honneur de saint Nicolas dans son hôtel canonial. Il paraît cependant que cette chapelle fut démolie très-anciennement, car nous avons trouvé mention de ces deux maisons dans le seizième siècle, et elles étaient alors habitées par la famille noble des Knobloch et par un patricien, Ingold, qui avait épousé une dame de Schauenbourg.

Brasserie
du
Roi-de-Brabant.

La belle maison de maître située en face, avec sa vaste cour fermée à grille et dans laquelle nous entendons aujourd'hui le cliquetis des verres et les chants bachiques d'une brasserie enfumée, était de même avant la révolution un hôtel canonial de la cathédrale, habité par le prince de Hohenloh-Waldenbourg-Schillingfürst. Grandidier nous la cite, de même que la précédente, comme ayant possédé une chapelle dédiée à sainte Marguerite, qui fut construite, en 1237, par Ulrich de Dalmasingen, chanoine et grand-chantre. Dans le quinzième siècle c'était l'hôtel canonial de F. de Zollern, en 1520 l'hôtel de Brandis, en 1530 l'hôtel de Werdenberg et en 1694 l'hôtel de Hœven. Nous ignorons si c'est en souvenir de ces illustres propriétaires que le brasseur a choisi l'enseigne royale du Brabant, ou s'il a voulu honorer la mémoire du soi-disant inventeur de la bière.

Maison Mertian.

Quatre maisons plus loin et du même côté, au fond de l'impasse dont la lithographie de M. Simon fait le coin à droite, une belle porte à colonnes nous ouvre passage dans une vaste maison qui donnait dans la rue du Sanglier et dont M. Mertian est aujourd'hui le propriétaire. Elle aussi était une maison canoniale, habitée dans les temps passés par le roi du grand-chœur de la cathédrale. A ceux de nos lecteurs qui demanderaient la signification de ce titre de roi du chœur, nous dirons que c'est encore un souvenir des temps passés que nous a légué l'histoire. En 1012, l'empereur Henri II se trouva à Strasbourg, où quelques années auparavant la foudre était tombée dans la même journée sur la cathédrale et sur l'église de Saint-Thomas, et avait ravagé ces deux églises et communiqué l'incendie à une partie de la ville. L'évêque Werinhar ou Wernher de Habsbourg, homme pieux et savant, était occupé de la reconstruction de ces deux monuments, et tous les bras de près et de loin travaillaient à fouiller la terre et à poser les fondations de la nouvelle cathédrale. L'empereur fut émerveillé des proportions gigantesques dans lesquelles ce temple devait s'élever, ainsi que de la régularité et de la bonne discipline du clergé qui y était attaché, et dont déjà alors beaucoup de

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27

6

5

4

3

2

1

8

7

6

5

4

3

2

1

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

23

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

24

23

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

25

24

23

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

26

25

24

23

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

27

26

25

24

23

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

28

27

26

25

24

23

22

21

20

19

18

17

16

15

14

13

12

11

10

9

8

7

6

5

4

3

2

1

29

28

27

26

25

24

23

22

21

20

19

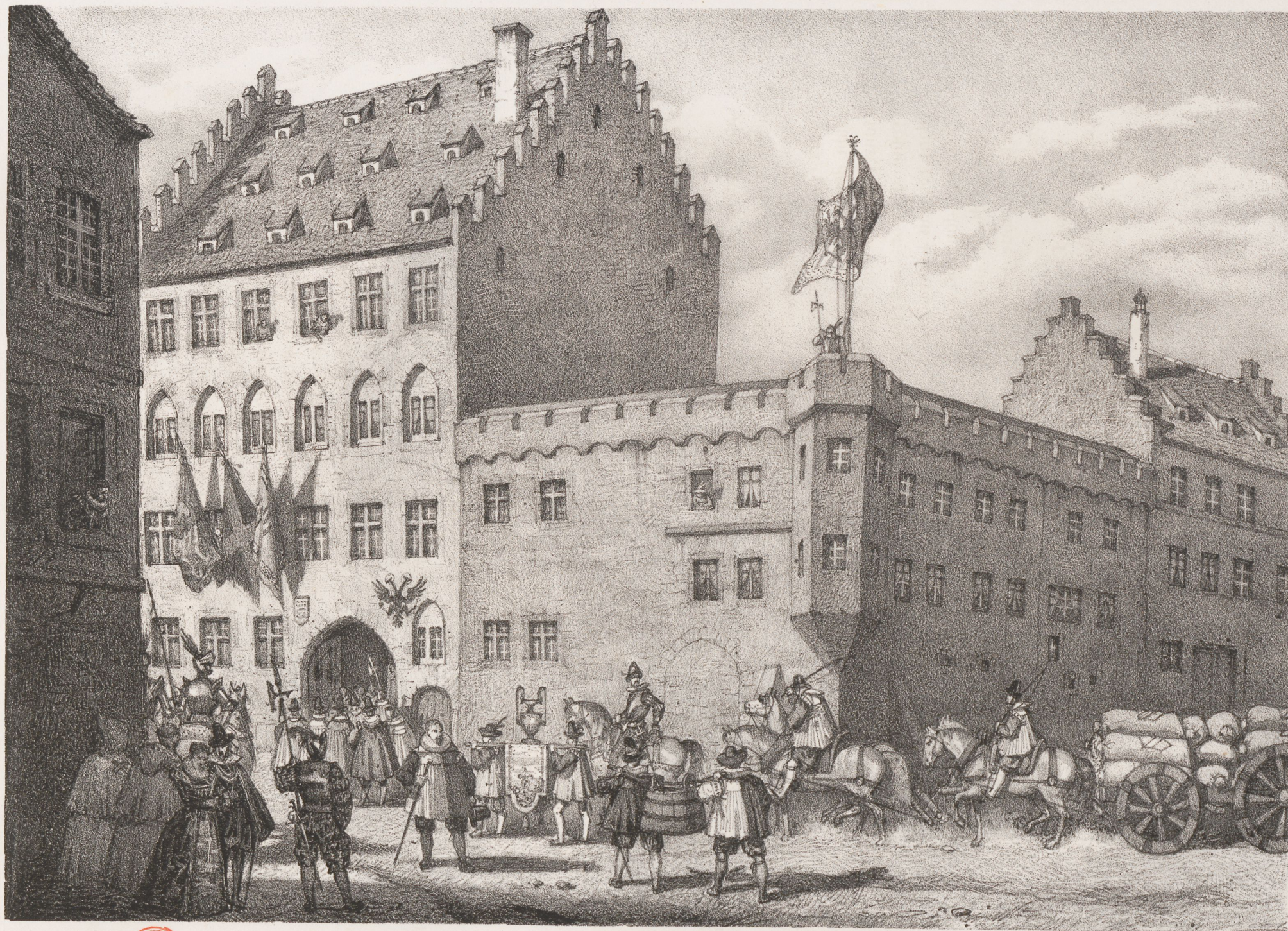
18

17

16

15

</



Dess^e et lith. par Alfred Touchemoin.



19.

Lith. E. Simon à Strasbourg

Maison rue du Dôme ou logea Charles Quint en 1552.

membres se distinguaient par leur haute naissance. Lié d'amitié au chef de cette métropole, il voulut lui-même renoncer à la dignité impériale, et finir ses jours au sein de ce chapitre. L'évêque et la cour avaient beau lui représenter les conséquences funestes de son abdication pour l'empire, toutes les remontrances restaient vaines, et personne ne parvenait à le faire changer de résolution, lorsque Werinhar le conduisit devant l'autel, et lui fit comprendre que, comme chanoine de la cathédrale, son premier devoir serait d'obéir aux ordres de son chef spirituel; l'empereur s'inclina et se soumit. Alors le prélat lui intima l'ordre de reprendre la couronne dont il voulait se dessaisir, et de continuer de porter le sceptre impérial avec justice, dignité et courage. Il obéit à la volonté épiscopale, et créa pour le représenter dans cet illustre chapitre une riche prébende avec le titre de roi du grand-chœur, charge ambitionnée plus tard par les premières maisons régnantes.

Maison Mertian.

Vis-à-vis de cette impasse était le lieu de rendez-vous des habitants de notre cité qui pratiquaient les arts libéraux : le Poêle-de-l'Échasse (*zur Steltz*) qui a donné son nom à la ruelle située à côté. A cette tribu appartenaient les peintres, les peintres-verriers, les peintres de cartes, et anciennement les calligraphes et copistes (Mentelin de Schlestadt, le premier qui pratiqua l'art de l'imprimerie en notre ville, en faisait partie en 1447), les vitriers, les sculpteurs et fondeurs en métaux, les orfèvres et graveurs sur métaux et sur pierres fines, les graveurs sur bois et en taille-douce, les batteurs d'or, les fondeurs en caractères, les imprimeurs, les papetiers, libraires et relieurs. Dans le siècle passé les membres de cette corporation jouissaient encore du privilège de porter l'épée au côté comme les membres du sénat.

Poêle-de-l'Échasse.

Tout près de là il nous reste encore à visiter deux antiques maisons : c'est celle appartenant aujourd'hui à M. Fæs et le café Baur. En jetant un coup d'œil sur la planche qui les représente dans leur état primitif, et dont nous avons trouvé l'original dans les dessins de notre antiquaire Silbermann, on voit que leur construction date de deux époques différentes, quoiqu'elles ne formassent qu'une seule propriété. Elles ont subi depuis de notables changements; celle du coin n'a conservé que la base de la tour elle qui l'ornait à l'angle, formant aujourd'hui le balcon et le rez-de-chaussée voûté, qui contenait peut-être autrefois les archives de famille et le bureau où l'intendant recevait les rentes des domaines. M. Baur fit enlever les arcades saillantes à créneaux donnant à cette construction cet air de féodalité qui permet bien à la tradition de lui attribuer l'honneur d'avoir hébergé Rodolphe de Habsbourg, quand il était capitaine des troupes de la ville, et qu'il vint voir comme empereur ses anciens amis.

Maison Fæs
et
Café Baur.

A la maison Fæs les fenêtres ogivales ont été aussi remplacées par des croisées à plates bandes, et ce n'est qu'à l'intérieur de la cour qu'on distingue, au troisième étage, ces ouvertures dans leur état primitif; mais les murs de ces constructions, de plus d'un

Maison Fæs
et
Café Baur.

mètre d'épaisseur, attesteraient à eux seuls, même sans le style d'architecture, leur antique origine. Hermann de Thierstein, chanoine et grand-custos de la cathédrale, avait bâti dans cet hôtel, en 1291, une chapelle consacrée à saint Paul, de laquelle il ne reste plus la moindre trace. En passant à travers des siècles, cet édifice figure sous plusieurs noms dans nos annales historiques¹, et reçut hospitalièrement une série d'empereurs.

Robert-le-Palatin, après avoir succédé au trône impérial à Wenceslas, révoqué par les électeurs de l'empire, vint à Strasbourg avec sa famille, en 1400. Il n'est pas sans intérêt de savoir quels étaient les dons que cette ville avait l'habitude de faire dans ces occasions, pour s'attacher les bonnes grâces du chef de l'empire, et pour faire sanctionner les droits, privilèges et immunités qu'elle tenait de ses prédécesseurs.

La famille impériale, escortée par la noblesse et une partie de la bourgeoisie à cheval jusqu'à la cathédrale, entre une haie d'hommes d'armes et de moines de tous les couvents, mit pied à terre dans cette maison. L'Ammeister Metzger vint la complimenter à la tête des délégués du sénat. Ils avaient à leur suite un long cortège de voitures et d'employés subalternes de la ville, vêtus de leur costume mi-rouge et mi-blanc, et porteurs des dons destinés à Leurs Majestés. L'empereur reçut un vase en or de la valeur de 200 florins, et qui contenait en outre 1000 florins d'or ou ducats, plus, trois charges de bon vin, cent sacs de blé, douze livres de poissons, un saumon et quatre bœufs gras.

On fit cadeau à l'impératrice d'un vase en or de la valeur de 100 florins avec 400 florins d'or, de deux charges de vin, cinquante sacs de blé, dix livres de poissons, un saumon et deux bœufs gras.

A chacun des quatre fils, la ville offrit une pièce de drap d'or, et à chacune de ses trois filles, une pièce de drap d'argent; le duc de Lorraine qui était à leur suite, reçut une charge de vin, vingt sacs d'avoine, trois livres de poissons et un saumon.

Certes, une pareille offrande qu'on peut bien évaluer aujourd'hui à la somme de plus de 200,000 fr., n'était pas à dédaigner, même de la part d'un empereur, obligé de fixer son séjour tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, et qu'elle était de nature à peser d'un fort poids dans la balance des bonnes grâces impériales. Strasbourg accorda encore en ces circonstances l'hospitalité à la suite de l'empereur, qui se montait souvent à six ou huit cents hommes et chevaux.

¹ 1484 encore hôtel de Thierstein, 1488 de Hœven, 1492 de Claus Jörger, 1493 de Brandis, 1512 et 1525 de Limbourg. D'après les titres de propriété de M. Baur, il fut vendu en 1592 par une noble de Zugmantel, née de Bærstedt, à Gall-Lucken, son receveur; en 1689, par un sieur Gambs, aux Rathsamhausen d'Ehenweiler, et le bâtiment attenant, qui appartenait aux Mueg de Boftsheim, fut vendu aux Boecklin de Boecklinsau en 1748. Avant la révolution c'était l'hôtel du prince de Salm-Salm, évêque de Tournai, chanoine de la cathédrale, et au commencement de ce siècle il appartenait au libraire Amand König.

En 1449, l'empereur Frédéric III habita cet hôtel, et son fils Maximilien, quand il n'était encore que roi d'Allemagne, en 1492, y passa douze jours, en allant du fond de son empire vers la France, où Charles VIII avait répudié sa fille, Marguerite d'Autriche, enfant de douze ans, et avait placé sur le trône la belle Anne de Bretagne, à laquelle Maximilien était déjà marié par procuration. Le cœur navré de ce double affront, il s'occupa, pendant sa résidence en cette ville, des moyens de se venger de la France et des Brabançons, qui, quelques années auparavant, l'avaient retenu prisonnier.

En faisant l'histoire de la porte des Juifs, nous avons parlé des moyens de défense qu'avait employés la ville contre Henri II, quand ce roi arriva devant Strasbourg avec son armée, après s'être rendu maître des villes de Metz, de Toul et de Verdun; c'était au mois de mai 1552. Au mois d'octobre de cette même année, Charles-Quint arriva sur le Rhin, pour marcher vers Metz, avec une armée de 50,000 hommes. Il passa ce fleuve devant Strasbourg, et ses troupes, composées de tant d'éléments hétérogènes, et dont Speclin nous a laissé dans ses *Collectanea* un tableau si varié, vinrent camper dans nos environs, où ces hordes guerrières commirent une multitude de déprédations. On comptait dans cette armée cinq régiments d'infanterie régulière allemande, cinq compagnies d'Espagnols, vingt-quatre compagnies d'Italiens, huit compagnies de mineurs bohémiens, quatre compagnies de cavalerie silésienne, quatre compagnies de hussards hongrois, neuf compagnies de cavalerie allemande, avec cinquante et une pièces d'artillerie. Sur la demande de l'empereur, Strasbourg y ajouta douze pièces d'artillerie avec tout leur attirail, qu'il fit embarquer à la douane pour les faire conduire à Spire. Sebald Bühler, directeur de l'arsenal, fut chargé de cette opération; mais la population, indignée de voir partir sa belle artillerie, se rua sur lui, et il aurait été noyé dans l'Ill, sans l'intervention de l'Ammeister et des hommes d'armes, chargés de protéger cette expédition. En outre, Strasbourg envoya 24,000 grands pains à l'armée.

Charles-Quint arriva devant cette ville le 19 septembre, après avoir tenu son quartier-général pendant quatre jours dans le village d'Auenheim, outre Rhin. Il était accompagné du duc d'Albe, du margrave de Brandebourg, d'Adolphe de Holstein, d'Emmanuel, comte de Savoie, du prince d'Orange, des évêques d'Arras et de Strasbourg, et d'une escorte de 800 hommes à cheval. Le sénat alla à sa rencontre, toute la bourgeoisie et la garnison sous les armes formaient la haie sur son passage, et l'escortèrent jusqu'à la cathédrale; l'évêque Erasme, les chanoines de cette métropole et des deux églises de Saint-Pierre-le-Vieux et le Jeune l'attendaient¹ sur le parvis; un *Te Deum*

¹ Cette arrivée de l'empereur tomba dans cette série d'années de 1549 à 1559, appelée vulgairement *interim* dans l'histoire de l'Eglise; c'était pendant ces dix années que le culte catholique avait repris possession de la cathédrale, qui lui avait été enlevée après la réformation. Après l'*interim*, les protestants s'en emparèrent derechef jusqu'en 1681, où, en vertu de la capitulation de la ville, elle fut rendue de nouveau aux catholiques.

Maison Fæs
et
Café Baur.

solennel fut chanté en l'honneur de l'illustre visiteur, puis l'empereur et sa suite vinrent dîner dans notre hôtel de la rue du Dôme, où la duchesse de Lorraine s'était rendue, pour implorer son secours contre Henri II.

Jacques Sturm de Sturmeck, dont nous avons déjà parlé, Ulmann Bock, Frédéric de Gottesheim et l'Ammeister Mathias Pfarrer¹ l'y complimentèrent au nom de la ville, et lui offrirent mille ducats dans un vase d'or, six bœufs, six tonneaux de vin, cent sacs d'avoine et vingt livres de poissons. Le clergé séculier de la ville lui fit cadeau de six chariots de vin d'Alsace, de cent sacs d'avoine et de quatre bœufs gras. L'empereur exprima au sénat la satisfaction que lui avaient causée l'honorable réception et les riches dons de la ville, et monta le soir encore à cheval avec sa suite, pour aller coucher dans une petite maison de paysan à Hœnheim; il partit le lendemain avec cette nombreuse armée, qui fut décimée devant Metz par la misère, les maladies et le feu de la place, si héroïquement défendue par le duc de Guise. Ces pertes immenses obligèrent Charles-Quint à lever le siège le 1^{er} janvier 1553.

Pour perpétuer la mémoire de l'hospitalité qu'avait donnée cette maison à ses illustres hôtes, Conrad Meyer, qui l'habitait alors, fit peindre en 1539, à côté de la porte, les armoiries impériales, avec l'inscription suivante:

D. MAXIMILIANVS IMP. FREDERICI III. IMP.
DOMVS HVJVS SEMEL HOSPITIS FILIVS, ATQVE PHILIPPI
HISPANIARVM REGIS PATER, QVOD ANNO MCCCCLXXXII
ET AB HOC VIII. XI. ET XVI. PATERNO HOC HOSPITIO ACCEPTVS
ESSET, IMAGINES PONI CVRAVIT, QVAS OB ID CONRADVS
MEIERVS RENOVANDAS DVCEBAT ANNO MDXXXIX, CAROLO V PHILIPPI
FILIO, MAXIMILIANI NEPOTE AC FRIDERICI PRONEPOTE,
IMPERANTE CÆSARE P. F. AVGVSTO.

On ajouta ces autres inscriptions après le séjour de Charles-Quint:

D. CAROLVS V IMP. AVG. IMPP. AVGG. FRIDERICI III PRONEPOS
ET MAXIMILIANI NEPOS CVM ANNO MDLII XIII CALEND. OCTOB.
HARUM ÆDIVM VTI HOSPITIO DIGNATVS FVISSET, MOTVS PRÆSENTI
SVORVM MAJORVM MEMORIA, SVAM QVOQVE TVM PRÆSENTIAM
HIS INSIGNIBVS ET TITVLO NOTAM FIERI MANDABAT. 1552.

MATHIAS DEI GRATIA ARCHIDVX AVSTRILÆ, DVX BVRGVNDIÆ, STYRIÆ,
CARINTHIÆ, CARNIOLÆ ET WIRTEMBERGÆ ETC. COMES HABSPURGI ET TYROLIS
ETC. REGNIQ. HUNGARIÆ ET ARCHIDVCATVS AVSTRILÆ GVBERNATOR. MOTVS
AMORE VIRTVTVM ATQVE IMAGINVM AVGVSTISS. MAJORVM HISCE QVOQVE
INSIGNIBVS SVIS DOMVM SEBASTIANI MIEGH DE BOFFZHEIM PRÆTORIS ARGENT.
TVM HOSPITIS SVI, MEMORIÆ CAUSA EXORNARE VOLVIT ANNO CHRIST. MDXCVI DIE IV MENSIS VIII^{bris}.

¹ Mathias Pfarrer, qui avait épousé la fille du poète Sébastien Brand, était, de même que Sturm, un des plus

Avant de passer dans la rue des Juifs, arrêtons-nous encore devant la maison de M. Schneegans, confiseur, dont la façade fut modernisée en 1846, en même temps que le bâtiment fut exhaussé de deux étages.

C'est dans cette maison que les boulangers avaient établi leur poêle avant 1790 (*Pfisternzunft*), tribu à laquelle appartenaient encore les pâtisseries, les confiseurs, les fabricants d'huile et de pains d'épices.

Les boulangers, dont la blanche cohorte avec ses trophées de panification, trouva à juste titre une place honorable dans les cortèges industriels qui dans le cours de ce siècle embellirent quelques grandes fêtes de notre cité, formaient jadis à Strasbourg, au jour de Pentecôte, un cortège, dans lequel ils figuraient bardés de fer et portant le glaive et la pertuisane. C'était en récompense du courage qu'ils avaient déployé au siège de Wasselonne, que le magistrat les avait autorisés à cette procession guerrière.

Quoique la petite ville de Wasselonne, au sortir du Kronthal, ne figure pas sur le panorama dont nous faisons la description, et qu'elle ne soit pas visible de chez nous, elle est assez importante pour que nous en parlions, puisqu'elle faisait anciennement partie du territoire de Strasbourg, et formait avec les communes de Marlenheim, Kirchheim, Nordheim, Zehnacker, Friedolsheim, Uttenheim, Flecksbourg, Romanswiller, Coswiller et Brechlingen, un bailliage, dont la dîme appartenait au chapitre de cette métropole.

Nous rattachons donc l'historique de Wasselonne au Poêle-des-Boulangers de Strasbourg.

A la mort de l'évêque Guillaume de Diest, le chapitre élut son successeur en la personne de Conrad de Busnang; mais l'élection ne fut pas sanctionnée par le pape, qui nomma le comte palatin Robert; cette nomination directe, qui violait les anciens usages et lésait les intérêts des capitulaires, fit naître de vives mésintelligences dans le sein du diocèse; ce fut en vain que le clergé d'Alsace engagea le nouveau prélat à employer la voie de la conciliation, les hostilités éclatèrent en 1446. Les vassaux épiscopaux prirent les armes et mirent à feu et à sang les communes appartenant au chapitre et à la ville de Strasbourg. Les plus acharnés parmi les agresseurs furent Jean de Fénétrange, qui figure déjà deux années auparavant dans l'invasion des Armagnacs en Alsace, et les pupilles de Robert, Jean et Gautier (Walter) de Thann, possédant en fief impérial le château de Wasselonne.

Schilter dans *Königshoven*, et Hertzog dans sa *Chronique de l'Alsace*, nous ont laissé honorables citoyens de notre ancienne république, qui se soit distingué dans les affaires. Depuis 1525 jusqu'en 1563 il fut élu sept fois aux fonctions d'Ammeister, et quand à la septième élection il voulut refuser, à cause de son grand âge et de ses infirmités, le sénat, pour le décider à accepter, dérogea en sa faveur à l'usage qui voulait que l'Ammeister passât ses soirées et soupât à l'Hôtel-de-Ville; on lui envoya le souper à son domicile, où il lui fut aussi permis de traiter les affaires publiques. (*Hat gewohnt in dem grossen Eckhus unten an der grossen Kirchgasse. — Bühler.*)

Poêle
des Boulangers.

Poêle
des Boulangers.

l'historique de cette guerre, dont le siège et la prise de Wasselonne, en partie provoqués par les boulangers de Strasbourg, forment l'épisode le plus marquant. Wenker, dans ses *Notes sur la topographie de l'Alsace*, par Ichtersheim, nous raconte que pendant ces hostilités, un Haffner de Wasselonne vint à Strasbourg, et descendit au Poêle-des-Boulangers, où, ayant trouvé un garçon de cette tribu endormi, la tête couchée sur une table, il la lui abattit d'un seul coup de son épée; puis, craignant les suites de cet acte odieux, il s'élança à cheval et se sauva à franc étrier. Ce meurtre, qui signale le peu de cas que faisait la noblesse de la vie d'un vil manant, exaspéra la corporation des boulangers; elle demanda vengeance à grands cris, et le sénat entreprit avec ses alliés une expédition contre Wasselonne, le 21 mai. On assiégea cette place et déjà une partie des fortifications était battue en brèche, lorsque le 7 juin la nouvelle de l'arrivée d'un corps de 4,000 hommes de troupes de l'évêque et de Jean de Fénétrange força les Strasbourgeois à lever le siège et à se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde. Cette invasion exerça de nouveaux ravages sur le territoire de Strasbourg: Dorlisheim, Eckbolsheim et d'autres villages encore, devinrent la proie des flammes. Mais, après la rentrée en Lorraine de l'armée ennemie, les Strasbourgeois, sachant que le seigneur de Thann se trouvait au château de Wasselonne, sortirent de nouveau, le mercredi après la Saint-Jean, 26 juin, avec tout leur matériel de siège, et vinrent camper dans ses environs. Le château n'était défendu que par neuf soldats et quarante paysans. Maître Graseck, bombardier de la ville, fit jouer les béliers contre les murs, tandis que les catapultes et les balistes criblèrent l'intérieur du château de masses de pierres et de tonneaux remplis de matière fécale¹. Bientôt la garnison, Gautier de Thann en tête, fut forcée de capituler; ce dernier, les larmes aux yeux, dut faire une promesse notariée de ne jamais chercher à tirer vengeance de la prise du château, qui fut démoli en quatre jours par les assiégeants, auxquels s'adjoignirent les habitants de la commune et des environs.

Les Strasbourgeois rentrèrent triomphants dans leurs murs, les boulangers en tête; un *Te Deum* fut chanté dans la cathédrale, et pour perpétuer la part honorable qu'ils y avaient prise, les boulangers firent peindre l'expédition contre Wasselonne sur les murs de la salle de danse de leur poêle, où l'on pouvait encore la voir il y a un siècle².

¹ Ce singulier projectile, aujourd'hui inconnu dans l'art de la guerre, était fréquemment employé par nos ancêtres. En 1333, lors du siège du château de Schwanau, après qu'on en eut fait crouler les murs et les donjons, un grand nombre de tonneaux, remplis de ces matières fétides, connues sous le nom d'*Ulmergrün* (vert d'Ulm), furent lancés dans le fort, pour inonder et infecter les provisions.

² Le château de Wasselonne fut rebâti, car dans l'acquisition qu'en 1498 la ville de Strasbourg fit de Wasselonne, il est expressément question du château, de ses munitions et de ses appartenances. Nous le trouvons encore en dernier lieu assiégé et pris par Turenne en 1674, époque de laquelle date la vue que nous donnons comme type d'une petite forteresse de ces temps-là; aujourd'hui encore on retrouve facilement dans la ville haute les traces de ces anciennes fortifications; la grande maison du milieu même sert de caserne à la gendarmerie.



Lithogr. par Ch. Kreutzberger.



Lith. E. Simon à Strasbourg.

Château de Wasselonne en 1674.
d'après une ancienne gravure.

REVUE DES LITTES

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Il n'est pas de l'avis de tous les érudits, et nous ne pouvons que nous en tenir à l'avis de l'auteur.

Entrons dans la rue des Juifs, et racontons ce que l'histoire des temps passés nous y a légué. Rue des Juifs.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que le Poêle-des-Maçons, qui existait anciennement sur une partie de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la préfecture, étant devenu la proie des flammes, fut transféré dans la rue des Juifs. A cette tribu, qui était la vingtième dans la série des corporations des métiers strasbourgeois, appartenaient les maçons, les tailleurs de pierre, les plâtriers et les couvreurs. Réunion-des-Arts.

Nous dirons toutefois qu'en thèse générale, les membres des vingt corporations ne devaient pas nécessairement appartenir aux métiers qui y avaient leur siège. La noblesse jouissant du droit de bourgeoisie en notre ville, était immatriculée dans les registres du présidial de la noblesse sur la place Saint-Étienne, et tous les étrangers qui s'y fixaient, en achetant ce droit, de même que les autres habitants qui en jouissaient par droit de succession, jusqu'aux ecclésiastiques, aux hommes de lettres, aux rentiers, employés supérieurs et subalternes de la ville, et qui n'exerçaient pas un art ou une profession manuelle, étaient obligés de s'incorporer dans une des vingt tribus.

Le Poêle-des-Maçons, vendu pendant la révolution comme domaine national, fut acheté par un sieur Renn, architecte, qui y fit beaucoup de constructions, et le transforma en salle de concerts et de bals, sous le nom de *Réunion-des-Arts*. Cette salle fut inaugurée le 7 frimaire an IX de la république. Avant cette époque, ces soirées musicales avaient eu lieu dans la rue des Serruriers, 29, et furent closes le 10 août an VII, par la révolution du 10 août ou le grand tocsin allégorique de Pleyel¹.

La belle maison de maître, à côté de la Réunion-des-Arts, qui se distingue par son style d'architecture moderne, par sa porte en saillie, ornée de colonnes et de vases de fleurs sculptés en pierre, ne consacre aucun souvenir des temps passés, mais le nom italien du propriétaire, M. Saglio, nous amène à dire quelques mots de la place qu'occupaient jadis ces nationaux dans l'industrie et dans le commerce strasbourgeois. Dans des temps déjà très-reculés, les Lombards étaient en possession de larges privilèges comme architectes et comme commerçants. Alors que le prêt d'argent contre intérêts, et les transactions de banque et de change étaient défendus par les lois de l'Eglise, les Lombards et les juifs jouissaient seuls de ces privilèges lucratifs; plus tard, quand le grand commerce avec l'Orient se trouva entre les mains des Vénitiens et des Génois, cette vie de spéculation prit un plus grand essor; ces commerçants se répandirent partout, établirent des maisons dans les principales villes, et tout le monde sait que par cette facilité d'échange de valeurs, d'une ville à une autre, ils devinrent aussi les inventeurs de la lettre de change, dont l'emploi leur devenait facile, et qui depuis a Les Italiens.

¹ Pleyel était maître de chapelle de la cathédrale; pendant le règne de la terreur il fut déclaré suspect comme Autrichien, et dut son salut à cette composition qu'il fit sous la garde d'un gendarme dans une maison de campagne de Dorlisheim.

Les Italiens.

pris une si grande place dans le crédit et dans les transactions commerciales. A ces diverses branches se joignait encore plus tard la fabrication des instruments d'optique et d'observations météorologiques, dus en grande partie au génie italien.

A ces divers titres, le commerce des marchandises coloniales, la fabrication des chocolats, des pâtes, des macaronis, des baromètres, des thermomètres, des lunettes, la limonaderie, étaient encore, dans le siècle passé, les seules branches d'industrie des Italiens, répandus dans toutes les villes de France et d'Allemagne. Depuis un demi-siècle qu'une législation plus libérale a passé sur le sol de notre patrie, et a aboli les anciens privilèges, en même temps que le commerce s'est assis sur d'autres bases, les Strasbourgeois ont conservé l'usage de désigner l'épicier et son magasin par les noms d'*Italiens*, *boutiques d'Italiens* (*Italiæner*, *Italiænerslæden*), et par celui de *Lombards*, les maisons de prêt contre gages, les Monts-de-Piété. Les noms des Graselli, Brentano, Castano, Polti, Marsano, Gantzinotti, Simoni, Mainoni, encore vivant parmi nous, proviennent de leurs ancêtres qui pratiquaient en notre ville le commerce d'épicerie, de même que les Reguzetti, les Gilberti, les Colnago, les Martignoli, nous rappellent les limonadiers et les chocolatiers, et les Baretti, Luzano, Vigano, les anciens opticiens.

Maison Laquiante.

Les murs du grand bâtiment, portant le n° 8, appartenant aujourd'hui à M. Laquiante, ont subi à travers les siècles tant de changements et tant de modifications, qu'ils ne portent plus le moindre cachet d'une époque d'architecture, à l'exception toutefois de la porte, dont le cintre intérieur est orné de charmantes arabesques sculptées; mais elle aussi a perdu les colonnettes cannelées, portant le couronnement, et dont les riches chapiteaux donnaient à l'ensemble un caractère monumental, admiré par divers auteurs qui ont décrit les curiosités de notre ville dans les temps passés. Cette porte doit sa construction à un Sébastien Mueg de Boofzheim, qui avait acheté cet immeuble de Jehan de Mundolsheim, à la fin du seizième siècle. Ce Mueg est auteur d'un précieux manuscrit qu'on conserve encore à la bibliothèque de la ville, sous le titre de *Monumenta Ecclesie Argentiniensis*, et à la fin duquel l'auteur donne la description de sa propre maison, en nous disant que, lorsqu'il construisit cette porte, il fit placer dans ses fondements une plaque en plomb avec l'inscription suivante :

Christo auspice porta erecta, primusque positus lapis sumptibus Nobil. Sebastiani Mueg a Bofftsheim et Susanna Margaretha a Botzheim. Anno MDCXII XIII februar.

Par la description de cette localité, nous avons une idée complète de ce qu'était dans ces temps la demeure d'une riche famille nobiliaire, car la maison, telle que nous la voyons aujourd'hui, moins un étage, dont la construction appartient à ce siècle, ne suffisait pas aux besoins de son noble propriétaire, qui fit encore l'acquisition d'une

série de maisons donnant dans la rue des Charpentiers et contiguës à la sienne, pour loger son receveur et y établir ses granges, ses chambres de provisions, ses écuries et sa distillerie d'eau-de-vie. Dans l'intérieur de la vaste cour s'élevait alors une haute tour à trois étages voûtés, dont celui du milieu servait anciennement de chapelle, encore ornée dans son temps de peintures représentant des saints. Au rez-de-chaussée, des pièces voûtées nous indiquent la place des archives de famille, et quelques beaux restes de consoles et d'arabesques, dans le style de la Renaissance, nous donnent une idée du luxe des salles basses du bâtiment. Mueg, lui-même, nous dit que la restauration de son hôtel lui avait coûté beaucoup plus cher que l'acquisition elle-même.

L'abbé Grandidier, dans son *Histoire de la Cathédrale*, nous informe que cette chapelle, placée sous l'invocation de saint Jean-Baptiste et de saint Jean-l'Évangéliste, fut construite par le chanoine Eberhard d'Endringen, au milieu du treizième siècle, et qu'elle fut inaugurée par l'évêque Walther de Geroldseck. Pendant que cet hôtel appartenait à Jehan de Mundolsheim, il donna l'hospitalité en 1562 à l'empereur Ferdinand I^{er}, lorsqu'il passa dans notre ville, en revenant de la diète de Francfort-sur-Mein. Des mains de Mueg de Boofzheim, il advint vers la fin du dix-septième siècle, en celles des comtes palatins de Birkenfeld qui le vendirent en 1704 au syndic royal J. B. Klinglin, dont nous avons déjà eu occasion de parler à l'article de la Préfecture, et qui devint préteur royal une année après.

Quand Strasbourg eut passé sous la domination française, le gouvernement, en se précautionnant militairement contre tout acte qui aurait pu lui être hostile, voulut aussi avoir la haute main et sa surveillance dans l'administration intérieure de la ville, tout en lui laissant la foi de son indépendance. Il créa à cet effet la charge de préteur royal. Le premier titulaire qui en fut investi, en 1685, est Ulrich Obrecht, professeur d'histoire à l'université de Strasbourg, qui jouissait d'une haute réputation comme savant et comme homme d'affaires; après sa mort, en 1701, son fils J. H. Obrecht lui succéda, mais se démit de ces fonctions en 1705, et J. B. Klinglin le remplaça jusqu'en 1725, où il transmit ces fonctions à son fils F. J. Klinglin¹.

J. F. Klinglin.

Arrêtons-nous un moment à cette famille, dont la haute et brillante position eut une influence si pernicieuse sur la destinée de notre ville, en rompant dans le sein du sénat ces vieilles traditions de loyauté et de droiture qui, pendant des siècles, s'y étaient transmises comme un dépôt sacré, de génération en génération.

L'ambition dont cette famille était dévorée, l'amour d'un luxe effréné, qui lui faisait absorber d'immenses capitaux, la porta à des dilapidations, à des spoliations, à des

¹ Pour donner la série complète des personnes chargées de cette dignité, nous ajouterons l'abbé de Regemorte, d'abord commissaire du roi en 1752 et nommé préteur en 1757. De 1763 à 1770 Gayot père et fils, auxquels succéda le baron d'Autigny, qui donna sa démission en 1780. Le préteur Gérard le remplaça en 1781, mais, pour cause de maladie du titulaire, ces fonctions furent remplies par le baron Frédéric de Dietrich, dont nous avons déjà parlé.

J. F. Klinglin.

concussions sans nombre, au préjudice de notre cité et d'une grande partie de ses habitants, et donnèrent lieu contre elle, en 1740, à des plaintes graves, que quelques membres courageux du sénat, fidèles conservateurs des nobles traditions du passé, eurent le courage de porter contre le préteur d'alors; mais ce fut une lutte impuissante du faible et de l'opprimé contre le puissant du jour, qui était appuyé par le maréchal de Coigny, par les hauts fonctionnaires de la province, par de nombreux soutiens à la cour, et par la protection de l'ordre des Jésuites, proscrit en 1764 du sol de la France.

Les appointements fixes du préteur étaient de dix-sept mille livres, mais il savait faire monter annuellement à plus de cinquante mille les produits de cette charge. Il se fit payer comme assesseur à toutes les chambres gouvernementales, à toutes les administrations spéciales des diverses fondations et des bailliages; il perçut de grosses sommes, comme étrennes, comme frais de voyages, comme pots de vin, dans toutes les entreprises, dans la nomination à toutes les charges, et poussa la rapacité jusqu'au point de faire nourrir une meute de deux cents chiens de chasse, du pain des pauvres de l'hôpital et de l'hospice de Saint-Marc.

Cet exemple de corruption et d'avidité influa sur le sénat, dans le sein duquel un népotisme révoltant se partageait les charges publiques et où les pots de vin étaient offerts et reçus ouvertement. Autre part nous aurons occasion de citer un exemple de la manière dont ces magistrats, d'un ordre inférieur, savaient faire valoir leur position, et nous nous bornons à renvoyer nos lecteurs qui veulent connaître plus à fond cette vile démoralisation au milieu du siècle passé, au mémoire de Paul Beck. Ce Beck était échevin et inspecteur des recettes de la ville et jouissait en même temps de la confiance du préteur, dont il était l'homme d'affaires et l'agent dans maintes circonstances. Craignant le mauvais emploi que Beck pourrait un jour faire de tous les secrets dont il était le possesseur, Klinglin le fit arrêter, et demanda au sénat sa condamnation à la pendaison, sous des prétextes assez frivoles et peu fondés. Un vœu du préteur était alors un ordre pour ces juges corrompus ou intimidés; cependant, à défaut de l'unanimité des voix, nécessaire pour l'application de la peine capitale, il fut condamné aux galères à perpétuité, et envoyé en 1749 à Marseille, d'où il parvint à s'échapper une année plus tard, et fit rédiger à Amsterdam ce mémoire justificatif, qu'il adressa au roi¹.

Ce mémoire, imprimé et distribué partout, coïncidant avec les charges accablantes qui s'étaient accumulées de plus en plus sur la tête des Klinglin et qui parvinrent enfin

¹ Paul Beck trouva un asile dans les États de Frédéric de Prusse; ce roi lui donna le titre de conseiller du commerce, et parvint, par ses démarches à la cour de France, à le faire réhabiliter sans que son procès fût jamais révisé, quoique Beck ne cessât de publier des mémoires pour justifier son innocence jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1773.

à se faire jour à travers l'atmosphère corrompue de la cour, les entraînaient dans un procès criminel, qui eut une issue bien lugubre pour eux¹. J. F. Klinglin.

Cette maison devant laquelle nous nous trouvons, et qui fut le théâtre du faste princier de ses maîtres, de leurs festins brillants, que la ville paya souvent de ses deniers, vit aussi porter le premier coup qui frappa cette puissante famille et jeta la consternation dans son sein. Le 25 février 1752, au moment où J. F. Klinglin en sortait avec un grand train de chasse, il fut arrêté par ordre du roi, et conduit à la citadelle, où on l'enferma. Son fils, qui était alors Städtmeister, et qui avait depuis 1746 la survivance de son père à la préture, prit siège à sa place; mais le commissaire royal, envoyé par le gouvernement, le fit incarcérer à son tour, le 20 du mois suivant, avec quelques-uns de ses acolytes.

Une commission du parlement de Grenoble fut envoyée en notre ville pour continuer l'instruction de cette affaire; elle commença ses travaux le 19 septembre de la même année; mais le 6 février suivant Klinglin père mourut dans sa prison; les uns assurent qu'il y fut exécuté secrètement, les autres, qu'il y mourut de mort naturelle. Un ordre du gouvernement suspendit jusqu'au 17 l'inhumation de l'ex-préteur, qui eut lieu à son château d'Illkirch; il avait survécu de peu de temps à son épouse, que le chagrin avait fait descendre dans la tombe.

Le 18 mai 1753, le Städtmeister Klinglin fut transporté, sous bonne escorte, à Grenoble, pour y être jugé. Dans la vingt-deuxième lettre de sa correspondance, Voltaire, qui, comme nous l'avons déjà dit, était intimement lié avec cette famille, écrivait à M^{me} de Lützelbourg, la fille du préteur, femme de beaucoup d'esprit et d'un noble caractère: «J'espère que M. Klinglin viendra exercer ici la préture, malgré les tribuns du peuple qui s'y opposent vivement.» Était-ce pour la consoler, ou par ignorance des charges accablantes qui pesaient sur eux, que cet adversaire infatigable des préjugés et des abus traçait ces lignes?

Le fait est que Klinglin fils fut condamné à être enfermé à vie au fort de Pierre-en-Cise, près de Lyon.

Son jeune fils, enfant de neuf ans, innocent des actions de son père, eut encore à subir les fatalités du destin; nous en parlerons autre part. Après la chute des Klinglin, cette famille eut pendant de longues années à se débattre dans des procès, que lui intentèrent ses nombreux créanciers, dans l'intérêt desquels la ville renonça à ses

¹ Il ressort de l'état des finances, que Friese nous rapporte dans sa *Vaterländische Geschichte*, qu'il y avait dans les caisses de la ville, en 1725, quand F. J. Klinglin entra en fonctions, en argent comptant, la somme de 100,000 livres, et qu'elle avait 1,400,000 livres de dettes. Lorsque le procès commença en 1752, les caisses étaient vides, la ville avait vendu pour 300,000 livres d'immeubles, et son passif était chargé d'une dette de 2,800,000 livres, de sorte que le demi-siècle, pendant lequel les Klinglin eurent la haute main dans son administration, coûta à la ville de Strasbourg près de deux millions. Outre le délabrement dans les finances, ils avaient formé une administration moralement gangrénée, dont l'influence se fit sentir jusqu'à la révolution, qui la transforma.

J. F. Klinglin.

propres prétentions, à l'exception de l'échange qu'elle avait fait de la seigneurie d'Illkirch contre celle de Hoenheim, dont nous parlerons à l'article de ce premier village.

La maison à laquelle nous avons attaché cet épisode de l'administration de Strasbourg pendant le siècle passé, fut vendue, et devint, jusqu'à la révolution, la propriété du comte François-Fidèle de Königsegg-Rothenfels, grand-camérier et chanoine de la cathédrale. Il n'y avait alors pas moins de six membres de cette antique famille, qui faisaient partie du chapitre, dont trois de la branche des Königsegg-Rothenfels et trois de celle des Königsegg-Aulendorf. Un membre de cette famille commandait encore il y a quelques années la place de Strasbourg.

Nous dirons seulement, en passant, que la grande maison en face, au coin de la rue du Tonnelet-Rouge, était jadis également une propriété nobiliaire, car nous avons trouvé qu'en 1555 un Asanius Bœcklin, gendre de Johan de Mundolsheim, y avait sa demeure. Étant ivre, il se prit de querelle dans la cathédrale avec un Onoferus Beck, receveur de l'abbaye de Niedermünster, qui le poignarda en sortant de ce temple. Bœcklin mourut dans une des petites boutiques qui obstruaient alors les parvis du dôme, et son meurtrier put s'enfuir.

Poêle
des Charpentiers.

La rue des Charpentiers (anciennement *Pimpernantzgasse*) reçut son nom de cette tribu, qui y était établie jusqu'en 1666, époque à laquelle elle fut transférée dans la rue de la Nuée-Bleue; elle occupait la maison faisant le coin à droite de l'impasse.

En 1482, on fit entrer dans la corporation des charpentiers les menuisiers, les charrons, les cassetiers, les tourneurs, les arquebusiers et les vanniers. Ces ouvriers avaient, de même que les tailleurs, les bateliers et les boulangers, leurs fêtes et leurs momeries. C'était pendant le carnaval, à l'époque de l'année où les apprentis libérés entraient dans les rangs des compagnons de ces divers métiers. Cette cérémonie avait lieu ordinairement sur un échafaudage, dressé en place publique. Après la vérification, dans le poêle même de leur corporation, des pièces d'ouvrage que les candidats devaient fournir comme preuves de leur capacité, le cortège, composé des apprentis, des compagnons et des maîtres, se mettait en mouvement, bannières et musique en tête. Tous étaient affublés d'une quantité de copeaux de bois, teints de toutes nuances, qu'ils avaient cousus sur leurs vêtements, et dont les boucles multipliées transformaient leurs corps en larges perruques flottant au gré des vents; maintes farces, maintes bouffonneries venaient alors égayer cette burlesque solennité.

Le cortège arrivé sur l'estrade, après avoir parcouru les principales rues de la ville, en sautant et en dansant, un discours prononcé par le doyen d'âge des compagnons (*Altgesell*) appelait l'attention des jeunes néophytes sur les nouveaux devoirs qui les attendaient, et après force libations ils recevaient l'accolade de leurs aînés et le titre de compagnon avec une épée en bois, imitation grotesque de la cérémonie de réception des chevaliers. Le soir, le poêle retentissait de leurs joyeux refrains.

Nous nous trouvons ici dans le quartier de Strasbourg que, dans les temps les plus reculés, on assigna comme séjour aux israélites qui venaient habiter notre ville, d'où lui vint le nom de *rue des Juifs*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Il y a bientôt dix-huit siècles que les juifs qui échappèrent au massacre qui suivit la prise de Jérusalem, après avoir subi le joug des vainqueurs, se répandirent dans toutes les parties de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, et cependant, quand tant de races d'hommes se sont modifiées par le croisement, quand tant de nationalités même se sont entièrement effacées, le peuple d'Israël, éparpillé par tout le globe, a seul conservé sa pureté de race, sa pureté de religion. On comprend que le peuple hébreu, quand jadis il vivait misérablement comme un pauvre paria, au milieu d'une société qui le pourchassait, qui le persécutait à outrance, et lui faisait subir les mille tortures du martyre, ait alors conservé les mœurs et les usages de ses ancêtres; l'isolement dans lequel il était relégué, en le rejetant hors du mouvement social, devait naturellement maintenir chez lui cette fidélité aux vieilles traditions, que l'instinct et la nécessité de la conservation ne pouvaient que fortifier. Mais aujourd'hui que, depuis un demi-siècle, une législation plus généreuse a donné chez nous à l'israélite le titre de citoyen, il n'en est pas moins resté assez généralement le même.

Quand chez nous une loi règle les jours de fêtes religieuses et politiques, tout Français, à quelque confession religieuse, à quelque opinion politique qu'il appartienne, les observera, mais l'israélite célébrera de préférence les fêtes de son culte et n'y dérogera point. Le dimanche est le jour universellement consacré au repos et à l'accomplissement des devoirs religieux; l'israélite, au contraire, observera scrupuleusement son sabbat, et contribue peut-être par là, en beaucoup de localités, à ce que ce jour ne soit plus sanctifié, comme il devrait l'être, par les chrétiens, surtout dans les classes commerçantes. Le serment civil qui est déféré dans les procédures à tout Français ne lie aucunement la conscience du juif; il faut lui imposer le serment *more judaico* pour arriver à la vérité. Enfin, quand le mariage chez nous est devenu un acte civil, il n'a aucune valeur pour lui s'il n'est entouré de toutes les formalités religieuses exigées par le rite mosaïque, et lorsque nous voyons de nos jours les différences de sectes religieuses et de nationalité s'effacer de plus en plus dans les mariages mixtes, contractés entre personnes de cultes ou de pays divers, l'israélite ne contractera de nœud légitime qu'avec sa coreligionnaire; il restera pur sang en Espagne comme en Russie, en Angleterre comme en Turquie.

Cette émancipation, il est vrai, a relevé de beaucoup l'israélite dans les régions supérieures, dans les classes intelligentes de sa caste; cette nation a prouvé qu'elle possède dans son sein des individualités qui peuvent concourir avec les éléments les plus distingués de la société chrétienne. Dans l'art dramatique et lyrique ils brillent aujourd'hui au premier rang; la philosophie allemande leur doit quelques-uns de ses plus

Les Juifs.

grands penseurs, et en France le barreau, l'armée, la littérature, la médecine, les sciences positives, ont produit des noms illustres, qui ont signalé dans le sein de la nation israélite une foule de sujets distingués, car la ténacité du caractère juif lui fait vaincre tous les obstacles pour arriver à son but.

Quand au commencement de la révolution, lorsqu'une ère de liberté vint s'ouvrir en France, on leur dit :

« Quittez un vil trafic, renoncez à l'usure,

« Aux arts et aux métiers joignez l'agriculture, »

quelques-uns ont bien répondu à cet appel, mais en partie seulement, car, quand un juif de nos jours, faisant exception à la règle, apprend un métier, ce sera toujours pour y attacher une branche quelconque de trafic, et si parfois l'un ou l'autre manie la charrue, c'est une exception bien plus rare encore.

Disséminés dans les villes, au milieu de l'agglomération chrétienne, ils se sont plus ou moins formés aux mœurs sociales de la grande famille, dans laquelle même ils se distinguent par une grande sobriété; mais allez en Alsace, dans ces villages où ils se trouvent réunis en grand nombre, où ils forment presque la majorité de la population, où le talmudisme a corrompu les sages préceptes de Moïse, là vous trouverez encore la juiverie sale, rusée, couverte du masque de l'indigence, fanatique, usurière, telle que nos annales nous l'ont dépeinte il y a quelques siècles. Alors, comme aujourd'hui, le mercantilisme, l'esprit spéculatif, dominaient chez la nation hébraïque; le maniement des finances lui est inné, et de tous temps les gouvernements, quand ils avaient besoin d'argent, allaient chercher dans son sein les ressources qui devaient alimenter le trésor public. Chaque règne a eu son Rothschild, depuis les premiers rois de la monarchie française jusqu'à Philippe-le-Bel, jusqu'à Louis XV et Napoléon III.

L'observateur, libre de préjugés, trouvera toutefois dans ce séparatisme de la nationalité hébraïque une certaine grandeur, en tant qu'il témoigne d'un saint respect pour les traditions de ses ancêtres. Où est la nation, dans tout le monde civilisé, qui ait conservé son originalité à travers cette longue série de siècles? On n'en trouvera aucune, mais il n'en est aucune aussi où le législateur, comme l'a fait Moïse, prescrivant les dogmes religieux, réglant les articles de foi qui rattachent l'homme à Dieu, fixant les préceptes de morale qui doivent régir les hommes entre eux, soit entré avec son code dans les détails les plus minutieux de la vie intime, et ait prévu avec une sage perspicacité tous les cas de la vie civile, où le législateur doit guider, doit protéger, doit punir. C'est que Moïse a imprimé à sa législation civile le sceau sacré de la religion, et de cette manière elle s'est profondément enracinée dans les mœurs du peuple hébreu.

Le Pentateuque ou Tora des israélites restera toujours un chef-d'œuvre de législation!

Nous n'avons pu trouver, ni dans nos chroniques, ni dans nos fragments d'ancienne législation, des traces de l'établissement des juifs dans notre pays avant le douzième siècle. Nos vieilles lois n'en ont-elles pas parlé, parce que dans l'empire germanique, dont l'Alsace faisait partie, ils n'étaient pas regardés comme des hommes, pas même comme des serfs, mais bien comme une chose, comme une marchandise qui se donnait, qui se transmettait? En effet, le droit de recevoir des juifs appartenait aux droits régaliens de la couronne; partout où ils se fixaient ils étaient obligés de payer de grosses sommes pour leur tolérance; ils achetaient au prix de l'or leurs lettres de protection¹, et un ou plusieurs anciens de leur caste exerçaient la police dans leur sein.

Avant les croisades, il y avait cependant des juifs à Strasbourg, car Benjamin de Tudèle, juif espagnol, que l'on compte dans le nombre des plus anciens voyageurs dont les relations soient arrivées jusqu'à nous, cite en 1160, entre autres, la ville de Strasbourg avec celles d'Augsbourg, de Freising, de Bamberg et de Ratisbonne, en Allemagne, comme possédant des synagogues, et une population de juifs parmi lesquels se trouvaient beaucoup de gens riches.

La banque, le change d'argent, le commerce de bijouterie et des bestiaux, étaient alors les sources licites de leurs richesses, quand elles ne provenaient pas de l'usure, et ces richesses, quelque immenses parfois qu'elles fussent, n'empêchaient pas les possesseurs de se donner des dehors de pauvreté; d'autres encore exerçaient la médecine² dans ces temps de barbarie et d'ignorance, où les municipes commençaient à peine à se former, et où la noblesse ne faisait que manier le glaive des batailles. Celle-là avait besoin de l'or des juifs en mainte circonstance, et le leur extorquait sans autre forme de procès; mais, après l'organisation des communes, quand une fois les arts et les métiers se furent émancipés, et que le commerce devint florissant dans nos cités, ces rusés Hébreux portèrent ombrage à nos rudes et fiers bourgeois, et les rivalités de la concurrence et les mille et mille iniquités que font naître la jalousie et la cupidité, se firent jour sur une plus vaste échelle.

Le seigneur, après s'être emparé des richesses des juifs, les chassait de son territoire, sauf à leur vendre, quelques années plus tard, de nouvelles lettres de protection, quand il avait besoin d'eux; le bourgeois les tuait, les massacrait, en anéantissant du même coup créance et créanciers³. On les accusa aussi de magie, de sorcellerie, de l'emploi du sang d'enfants chrétiens pour l'exécution de leurs œuvres cabalistiques. La haine et le mépris accompagnaient toujours ces malheureux partout où ils se fixaient; dans

¹ Les juifs avaient payé 20,000 florins pour ce droit à la ville de Strasbourg, somme exorbitante alors (1369).

² La ville avait même engagé à son service, pour six ans, un médecin israélite du nom de maître *Gutleben*; elle lui avait offert le séjour gratuitement avec sa famille, et lui payait 300 florins.

³ Sous ce rapport le monde n'a pas changé depuis. Voyez ce qui s'est passé en 1848, où en mainte commune de l'Alsace on attaqua à main armée les juifs qui s'étaient attiré la haine par l'exploitation usurière des campagnards.

Les Juifs.

la société chrétienne ils étaient distingués par un costume spécial, dont on trouve de nombreuses traces dans les constructions religieuses, et dont nous aurons encore occasion de parler, en faisant la description de la cathédrale¹.

Telle était la position des juifs dans une grande partie de l'Europe au quatorzième siècle.

Depuis les cinq siècles qui se sont écoulés, le quartier des juifs à Strasbourg a subi des changements tels, qu'il n'existe plus la moindre trace de ces constructions primitives; nous sommes cependant parvenu à pouvoir désigner, par nos recherches, l'emplacement de leurs principaux établissements.

Mueg nous dit, en faisant l'énumération des immeubles contigus à son hôtel, dont nous venons de parler, et qui donnaient dans la rue des Charpentiers, que l'une de ces maisons portait encore de son temps le nom de *Boucherie*, et l'autre, de *Bain des Juifs*; elles occupaient l'emplacement depuis le coin de la rue des Juifs jusqu'à l'impasse dans la rue des Charpentiers, et furent achetées avant lui par un Reinhardt Müller, qui les divisa en cinq propriétés distinctes.

Dans l'une d'elles Mueg trouva, au fond de la cave, à laquelle conduisait un escalier avec une antique balustrade en pierre sculptée, un réservoir enduit de mastic, autour duquel régnait un large bord couvert de dalles: c'était l'établissement des bains des Hébreux².

Ils avaient leur synagogue entre la rue des Pucelles et celle du Faisan; sur son emplacement on construisit un petit hôpital pour des malades paralytiques et une chapelle, dédiée à saint Valentin, à la fête duquel les juifs furent brûlés vifs à Strasbourg³.

Au coin de la rue du Faisan et de celle des Juifs⁴ ils tenaient leur banque et recette dans une maison contenant beaucoup de pièces voûtées et barrées de fer; leur prison

¹ Dans l'ornementation de l'architecture civile nous n'avons trouvé qu'une seule trace qui nous rappelât ces temps. On aperçoit à l'angle de la maison qui fait le coin de la rue des Veaux, vers la place du château, une tête sculptée en pierre, scellée dans le mur. Vue du côté de la figure, cette tête n'est plus reconnaissable, mais du côté opposé, la coupe de la chevelure est encore distincte. Dans cette maison s'est commis, dit-on, en 1397, l'assassinat d'une jeune fille, dans le but de faire usage de son sang; un juif accusé de ce crime fut brûlé vif, et l'enfant fut enterré avec pompe dans l'église de Sainte-Catherine. C'est en commémoration de cet événement que cette tête fut scellée dans le mur, où elle fut remplacée lorsqu'en 1748 on rebâtit cette maison.

² Dans ces temps les bains publics n'étaient pas autrement construits; on ne connaissait pas encore ces vannes en bois ou en zinc qui reçoivent les eaux, et ces petits cabinets qui mettent les baigneurs à l'abri des regards indiscrets. (Voyez promenades dans les faubourgs, rue des Cerceaux.)

³ Sanct-Veltins Kapelle, olim die Juden Synagog, jetzt aber Städtmeister Rœders von Dierspurg Behausung (*Mueg Monumenta*, t. I; Künast, t. I, 947; Silbermann, *Localgeschichte von Strassburg*, etc.).

Cette chapelle existait encore en 1580; car à cette époque le chapelain Valentin Frey se plaignit auprès du sénat de ce que les soldats du guet avaient abîmé la statue du saint devant le *Sanct-Veltinshof*. La maison qui fut construite sur son emplacement était habitée à la fin du dix-septième siècle par Obrecht père et fils, les deux premiers prêteurs.

⁴ Nous ignorons si c'était sur l'emplacement de la librairie Levrault ou de la maison vis-à-vis. (*Gegen der Pimpernantzgassen und dem Schlosser über, ihr Schatzhaus.*)

se trouvait dans une cave à côté de l'ancien Poêle-des-Maçons, et l'emplacement qu'occupe la préfecture leur servait de cimetière. On a trouvé, et on trouvera encore par la suite, dans les murs d'enceinte des fortifications de la ville, beaucoup de pierres tumulaires avec des inscriptions hébraïques, provenant de cet ancien *campo santo* des juifs. Ce quartier, où tous les israélites étaient réunis, pouvait être fermé dans le but d'empêcher leur sortie, et en même temps de les protéger au besoin, comme le dit Königshoven dans sa *Chronique*¹; cependant nous n'avons pu trouver exactement l'enceinte dans laquelle ils étaient retenus.

Les Juifs.

C'est dans cette enceinte que s'exécuta, en 1349, l'acte le plus horrible dont notre ville ait été témoin, acte provoqué par l'ignorance, par le fanatisme et la cupidité, et auquel se rattache en même temps un résultat politique; nous en donnerons une relation succincte.

En nous promenant dans la rue Brûlée, nous avons rattaché à l'une de ses maisons l'histoire du développement de la société en notre ville jusqu'à la révolution de 1332, qui enleva à la noblesse les rênes du gouvernement, et donna le pouvoir à la bourgeoisie, en plaçant à la tête de la république un Ammeister, chef des artisans. En 1349, une seconde révolution éclata et dura huit jours, auxquels on donna le nom de *la semaine agitée* (*die unmüssige Wuche*); ce furent les juifs qui en fournirent le prétexte.

A cette époque la peste faisait d'épouvantables ravages en Europe; des villages entiers furent dépeuplés; on rencontra même sur les mers des navires flottant au gré des vents et des vagues, et dont les équipages avaient été entièrement détruits par l'épidémie. Le deuil régnait partout, et le désespoir s'était emparé de la société. Quoique ce fléau ne se fût pas encore déclaré chez nous, la seule nouvelle de son approche jeta nos populations dans une épouvantable consternation, et fit songer à tous les moyens pour le combattre. Malgré cela, quand la peste y arriva, dans l'été de 1349, elle y moissonna près de 16,000 habitants, le tiers de la population².

La mauvaise foi et l'ignorance des populations ayant accusé les juifs d'être la cause de cette mortalité par l'empoisonnement des puits, le magistrat fit fermer ceux-ci à clef, et ordonna de puiser l'eau dans la rivière, pour enlever au peuple tout prétexte

¹ Do man etwie lange alsus mit in bekummert wasz, do verbarrete man die Juden und der Junden gasze, und satte gewesente lüte do zu hute. Wande man forhte, geschehe daz man uber sie würde louffende, oder daz man sie ioch mit gerihte an würde grifend, daz sie danne die huser wurdent anstosende oder andern Schaden dunde, und daz man ir desten sicherer weré, wasz man ioch uszer in tun wolte, darum behut man sū.

² In andern Kunigreichen und Stetten starb so vil Volkes, das es were gruwelich zu sagende. Dirre Sterbotte kam ouch gen Strosburg in dem Summer des vorgenanten iores und sturbent do also men schetzete uf XVI tusend nienschen. Das Sterben wasz so gros daz gemeinlich alle tage in ieglichem Kirspel liche worent VII oder VIII oder IX oder X oder noch danne me, one die man in Kleestern begrub, und one die die man in den Spital drug, der was zals unzellich vil.

Les Juifs.

d'accusation. Mais quand on apprit dans nos murs qu'en beaucoup de villes de la Suisse et de l'Allemagne, et dans les communes rurales les juifs étaient tombés victimes de la fureur populaire, la haine et la cupidité qui couvaient sous les cendres, éclatèrent en flammes dévorantes. Les délégués de Strasbourg, réunis au concile de Benfeld avec ceux de l'évêque, de la noblesse d'Alsace et des villes de Bâle, de Fribourg et de la province, s'évertuèrent en vain à démontrer l'innocence des israélites dans cette calamiteuse occurrence; ils avaient beau s'appuyer sur les lettres de protection que les juifs avaient achetées de la ville au prix de leur or; l'émeute gronda partout et se fit jour à Strasbourg le lundi 9 février.

Il y avait alors à la tête du gouvernement de notre cité les deux Städtmeister Sturm et Kuntz de Winterthur et l'Ammeister Pierre Schwarber. Ce dernier surtout, homme généreux et de noble caractère, qui avait toujours courageusement repoussé les injustes accusations dont la rumeur publique chargeait les israélites, avait par là même soulevé la haine du peuple contre lui. Quand une députation des artisans vint lui demander l'arrestation et l'emprisonnement des juifs, il osa leur résister avec le courage d'un homme qui défend la cause de la vérité et de la justice; il leur répondit qu'élus par le peuple, il saurait faire respecter son autorité, et qu'aussi longtemps qu'il serait à la tête de la magistrature, il ne consentirait jamais à un acte aussi inique; que si l'on trouvait les preuves de la culpabilité des israélites dans le crime d'empoisonnement qu'on leur reprochait, la justice aurait alors son cours. Sur les réponses grossières et arrogantes de la députation, Schwarber fit saisir et incarcérer ceux qui la composaient; mais un des leurs, qui parvint à s'échapper, courut en avertir la corporation des tanneurs et des bouchers, qui, par leurs rapports journaliers avec les juifs, avaient un intérêt direct et pécuniaire à leur extermination. Sur leur instigation, les tribus des métiers et même la noblesse s'armèrent, se rangèrent sous leurs bannières respectives, et s'assemblèrent autour de la cathédrale. Les deux Städtmeister Sturm et Kuntz de Winterthur employèrent en vain tous leurs efforts pour apaiser la multitude en fureur, pour la disperser et la faire rentrer dans le devoir; sourde à la voix de ses magistrats, elle alla établir son quartier-général au *Gürtlerhof*, sur la place du Dôme, où elle passa la nuit sous les armes, en demandant à grands cris un changement dans la forme gouvernementale et la destitution des chefs de la république, auxquels on reprochait de s'être laissé corrompre par l'argent des juifs.

Le lendemain, mardi 10 février, la bourgeoisie, maîtresse de la ville et armée, envahit le domicile des trois chefs, les destitua de leurs fonctions, et s'empara du sceau et de la bannière de Strasbourg. Puis elle se rendit à la Pfaltz, et élit Städtmeister, Nicolas de Bulach et Gosso Engelbrecht comme représentants de la noblesse, deux autres comme représentants de la bourgeoisie, et Betschold, le boucher, comme Ammeister.

La journée du mercredi fut employée à la prestation du serment civique des cinq élus et du sénat; le jeudi, la population prêta serment à son tour, et le nouveau sénat une fois constitué, s'occupa le vendredi de l'accusation portée contre Pierre Swarber, l'ancien Ammeister. Ce généreux citoyen paya cher sa courageuse défense des droits de l'humanité et de la justice; il fut condamné à la confiscation de sa fortune, dont on laissa une part à ses enfants; il en échut aux nouveaux élus 3,400 florins, qu'ils restituèrent cependant à Swarber; il fut condamné en outre à la perte des droits civiques; on l'expulsa de la ville, et défense lui fut faite d'en approcher à la distance de quatre lieues. Swarber se retira à Benfeld, où il finit ses jours, entouré du respect que lui valut sa noble conduite. Les deux anciens Stædtmeister, quoique destitués, ne continuèrent pas moins de servir de leurs conseils et de leur expérience la cause de la république.

Les Juifs.

Le samedi, 14 février, jour de Saint-Valentin et dernier de cette *semaine agitée*, le peuple parvint enfin à assouvir son aveugle rage.

Les malheureux juifs, enfermés pendant tout ce temps dans leur quartier, entendant hurler autour d'eux les cris de l'émeute et la cloche d'alarme, étaient en proie aux plus cruelles angoisses, lorsque tout à coup la foule, enivrée par les fumées du vin et orgueilleuse de la victoire qu'elle venait de remporter, rompit les barrières et vint se ruer sur ses victimes haletantes d'effroi; elle les arracha du foyer domestique, leur enleva ses enfants pour les soumettre au baptême; elle tuait, elle massacrait, elle pillait, elle lacérait et anéantissait les titres de créance, et quand elle fut enfin lasse de carnage, les malheureux juifs, qui avaient échappé au massacre et qui n'osaient pas même résister, furent traînés sur leur cimetière, où un immense bûcher avait été élevé, et jetés tout vifs dans les flammes dévorantes, où les mères elles-mêmes précipitaient leurs enfants, pour les faire mourir avec elles dans la foi de leurs ancêtres. A part ceux qui consentirent à se convertir au christianisme et qui furent ménagés, toute la population israélite de Strasbourg, au nombre de deux mille, trouvèrent le martyr sur ce brasier ardent¹; deux mille créatures du même Dieu immolées à la brutalité, au fanatisme, à la cupidité! Telle est l'origine du nom de la rue des Juifs.

Gorgés de sang et sentant encore le roussi de l'auto-da-fé, ces bourgeois se réunirent alors pour partager les dépouilles de leurs victimes, dont l'évêque et le magistrat eurent la plus grande part, et décidèrent qu'aucun juif ne pourrait plus dorénavant résider à Strasbourg.

Cette ordonnance ne fut en vigueur que jusqu'en 1369, où le sénat et les échevins

¹ Königshoven dit dans sa *Chronique*: « Der worent mol uff zwe tulent, alse mon ahtete. Wele sich aber wolten lon touffen die lies mon leben. Das waz ouch die Vergift die die Juden dote, wan werent sū arm gewesen, un werent in die landesherren nüt schuldig gewesen, so werent sū nut gebrant worden.

Les Juifs.

autorisèrent de nouveau quelques familles juives à rentrer en ville, moyennant de fortes sommes qu'on leur fit payer; mais en 1389¹ ils furent expulsés derechef, non-seulement de la ville de Strasbourg, mais aussi de toutes les communes appartenant à son territoire politique², et cette mesure d'ostracisme, à laquelle il ne fut fait qu'une seule exception, en 1771, en faveur de la famille israélite Herz Bær, comme nous le verrons à l'article *Judenhof*, au Finckwiller, dura jusqu'à la révolution de 1789, qui ouvrit de nouveau aux israélites les portes de la ville de Strasbourg, en les faisant rentrer dans le droit commun.

Hôtel Luckner.

A l'article de la rue de la Comédie nous avons fait connaître à nos lecteurs l'origine de la belle maison de maître de la rue des Juifs qui porte le n° 14, vis-à-vis de l'ancien *Sanct-Veltinshof*, maison construite par la princesse Christine de Saxe, abbesse de Remiremont. Nous ajouterons ici que le 8 mai 1780 cet hôtel fut honoré de la présence du prince Clément de Saxe et de sa sœur Cunégonde, abbesse de Thorn, qui vinrent faire visite à leur parente, en venant de Trèves.

Passons à l'historique de cette série de maisons à côté de la brasserie du Lion-Rouge, ayant façade dans la rue des Juifs et donnant aussi dans la rue Brûlée. Elles formaient anciennement un hôtel, connu sous le nom de *Hennenbergerhof*, avec une chapelle dédiée à saint Jean, et qui était habité par des chanoines de la cathédrale. Déjà souvent nous avons eu occasion de parler des fêtes patronales et des momeries de carnaval qui se donnaient en pleine rue, dans les temps passés, par la classe des artisans de notre ville. Bühler nous a laissé dans sa chronique la description d'un cortège qui sortit de cet hôtel au carnaval de 1556. Nous la reproduisons, comme tableau de mœurs, car aujourd'hui il semblerait étrange de voir un grave et vénérable capitulaire de Notre-Dame, entouré de citoyens notables, jouer un rôle dans de pareilles bouffonneries. Tous ces personnages portant des chemises blanches par dessus leurs vêtements, la tête couverte de bonnets noirs en tricot surmontés de petits chapeaux, chevauchaient sur d'ignobles cavales de paysans et tenaient de grands fouets à la main. Des haliebardiens entouraient cette troupe joyeuse, à la tête de laquelle marchait le chanoine, comte Jean Chrétien de Zimmern, précédé par des joueurs de cornemuse

¹ A cette époque de 1389, Strasbourg faisait partie de la ligue des villes du Rhin et avait envoyé un contingent de 200 lances ou de 800 hommes à Spire, pour appuyer les opérations guerrières des villes contre la haute noblesse. Ces troupes ravagèrent le Palatinat, et le comte palatin, Robert, les comtes de Linange, d'Ochsenstein, de Bitche, de Blanckenheim et le margrave de Bade, à leur tour, infestèrent de leurs troupes la Basse-Alsace, dont ils saccagèrent les villages. C'est pendant cette guerre, qui porta le nom de *Guerre des Massues* (*Schleglerkrieg*), et dans laquelle Brumath, Hausbergen, Vendenheim, Eckbolsheim et Geispolsheim devinrent la proie des flammes, que les troupes d'Émich de Linange cernèrent de près Strasbourg, dont la population était jour et nuit sur pied; on accusa les juifs d'avoir voulu livrer la ville à l'ennemi, et cette accusation devint la cause de leur nouvelle expulsion.

² Aujourd'hui encore les israélites n'ont pu se fixer, ni acheter des immeubles dans beaucoup de ces communes, quoique les villages environnants en soient peuplés.

et de chalumeau. Ce cortège, accompagné d'une troupe de gamins, hurlant et criant, déboucha par la rue des Juifs, tourna la cathédrale et, en passant par la rue du Maroquin, sortit par la porte des Bouchers pour se rendre à Eschau, où un festin princier les attendait. Bühler le chroniqueur en faisait lui-même partie¹. — Autres temps, autres mœurs!

Hôtel Luckner.

En 1580, les jésuites établirent à Molsheim un collège, qui, en 1617, fut transformé en académie, et en 1702 cet ordre prit possession de l'enseignement clérICAL et profane de la population catholique de Strasbourg. Dans ce but, cession lui fut faite du terrain entre la place du Château, de la rue de la Râpe et de celle des Écrivains, terrain occupé alors par l'hôtel du doyen des chanoines, adossé à la cathédrale, de laquelle il était séparé par un simple cloître; à l'angle par l'auberge du Parc (*Zum Thiergarten*), et par l'hôtel appartenant à l'abbaye de la Toussaint (*Allerheiligen*), dans la Forêt-Noire. On logea alors provisoirement le doyen des chanoines dans l'ancien *Gürtlerhof* (brasserie du Dauphin), et l'on construisit sur une partie de l'emplacement dont nous parlons, la belle maison de maître avec ses dépendances que nous y voyons aujourd'hui, connue sous le nom de *doyenné de la cathédrale*. Le dernier qui l'habita comme tel, fut le prince Camille-François de Lorraine.

Au commencement de la révolution, quand le clergé émigra, le doyen fut habité par le général Luckner, Bava-rois de naissance, mais dont le ministre Narbonne disait, *qu'il avait le cœur plus français que l'accent*. Luckner, qui s'était distingué comme colonel de hussards au service de Frédéric-le-Grand, pendant la guerre de sept ans, entra, en 1763, au service de France comme général. Après avoir été employé, en 1778, comme lieutenant général en Bretagne et en Normandie, il était déjà très-âgé quand la révolution éclata et vivait tranquillement à Strasbourg, où il avait retrouvé la langue et les mœurs de son pays natal. En 1791, il fut nommé maréchal de France et eut le commandement en chef de l'armée du Nord et du Rhin, en remplacement de Rochambeau. La défiance que le gouvernement révolutionnaire lui témoignait comme baron allemand, lui fit non-seulement enlever ce commandement, mais quand

¹ 1556 da hat des Hohenstift Strasb. Thumdechant Graf Johann Christoffel von Zimmern eine Mumerey allhie in seinem Hof in der Judengasse, unten nit weit von Sanet-Andreas, genannt der Hennenbergerhof angestellt uf Soñtag nach Herrenfastnacht, und ist das Fastnachtspiel also angestellt gewesen dass etliche sind auf Pferden geritten, doch uf itel Buren Gurren, zuvorderst mein gnädiger Herr der Thumdechant selbst und Doctor Johann Hessler und Herr Hans Jacob Rapp Apothecker vor dem Münster, und Meister Jörg Franck der Schneider am Stephansplan der hat das Rennfähnlein geführt und Herr Paulus Gärtner und sein Schwager Florentz Hel der Schaffner von Eschau und ich selbst Sebald Bühler bin mit geritten, etc., und hatten alle weisse Hemder an und schwartze gestrickte seidene Hauben vor dem Angesicht und Bader Hütlein uf und jeder eine lange Bauren Geystel in den Händen. Also ritte man sobald die Mittagspredigt im Münster uss gewesen us vorgeannten Hof us, die Judengass hinauf, die Kurbengass hinab, über die Schindbrücke und zum Metzgerthor hinaus nach Eschau. Und reit ein Sackpfeifer und ein Schalmayer vorann die piffen durch die Stadt hindurch und war ein gross Geläuf mit Buben, bis schier hinaus zur Warth; wir hatten auch etliche Trabanten mit Knebelspiessen. Als wir in Eschau angekommen war ein köstlicher, fürstlicher Nachtimbiss in des Herrn Thumdechanten Behausung zugericht (Bühler, II, 458).

Hôtel Luckner.

bientôt après il voulut réclamer sa pension, on le mit en accusation devant le tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort, le 5 janvier 1794. Luckner fut exécuté avec son aide-de-camp, le jeune Custine, en même temps que le général Biron.

En 1795, cet hôtel fut loué à un sieur Pacot, directeur central des équipements militaires et des campements, et alors tailleurs et cordonniers prirent possession de ces salles de luxe. Après le règne de la terreur, la mémoire du maréchal Luckner ayant été réhabilitée, ses domaines furent rendus à sa famille; l'hôtel fut vendu par celle-ci à un sieur Busch (depuis auteur du *Cuisinier bourgeois*, publié en allemand à Strasbourg), qui le transforma en une auberge, à laquelle il donna le nom d'hôtel du Buisson, traduction française du nom du propriétaire¹. Enfin, comme si le sort avait voulu faire de cet hôtel un jouet de ses caprices les plus fantasques, après avoir hébergé un prélat obligé d'émigrer, un maréchal de France décapité, un maître d'hôtel ruiné, il fut, en 1805, le siège de la loterie impériale, qui, à son tour, ruina tant de dupes avides de fortune. Cette funeste institution, qui sert à enrichir les gouvernements aux frais de la crédulité du peuple, était supprimée, lorsqu'elle reparut en 1797. En 1800, on établit, en outre de la loterie de Paris, des tirages particuliers dans les villes de Bordeaux, de Bruxelles, de Lyon et de Strasbourg. Depuis cette époque, jusqu'en 1838, où la loterie fut de nouveau abolie, on voyait toutes les semaines entrer dans cet hôtel, conduits par le directeur de leur hospice, des élèves orphelins, qui étaient chargés de tirer de la roue de fortune les ambes, les ternes, les quaternes échus au faible nombre d'élus, au grand désespoir de cette multitude de joueurs, qui ne comprennent pas que le travail est pour l'homme la loterie la plus sûre. Depuis 1838, cet hôtel fut sous-loué et donna asile tour à tour à un professeur de chant, à un pensionnat de jeunes demoiselles et aux peintres Flaxland et Haffner, enfants de Strasbourg, dont le dernier surtout a acquis la réputation de coloriste distingué. Les bâtiments de dépendance à droite, du même style d'architecture, devinrent propriété d'un sieur Wappler, fabricant de tabac, et servent depuis de longues années de magasins de tabac à la régie; la maison à gauche, dont la façade dans la cour, vers la rue Brûlée, porte encore le cachet du dix-septième siècle, servait jadis de bureau et d'écuries aux messageries impériales. Pauvre édifice! A quoi la destinée te condamnera-t-elle encore? Nous l'ignorons; mais tu devrais porter sur ton fronton ces mots aussi vieux que le monde: *Vanitas vanitatum et omnia vanitas!*

L'église
Saint-André
et Antonites.

En sortant de la rue des Parcheminiers, nous avons devant nous le fronton d'une église d'un style d'architecture moderne, et, en jetant nos regards sur le bâtiment qui

¹ Aujourd'hui il n'y a pas d'auberge dans ce quartier de la ville; alors il y en avait trois dans la rue Brûlée: celle dont nous parlons; en face, dans la maison Sengenwald, l'auberge du département, tenue par un sieur Gœtz, et dans l'ancienne maison canoniale, vis-à-vis de la mairie, une troisième, tenue par un sieur Lefournier; aucune de ces auberges n'a prospéré.

s'y adosse, on devine la présence d'un couvent à cette série de petites fenêtres qui ne laissent arriver d'en haut qu'une lumière parcimonieuse dans l'intérieur de ses anciennes cellules. Sur cet emplacement existait une église paroissiale, dédiée à saint André (*Sanct-Andreas Kirche und Clause*); elle fut fondée en 1252, par les familles nobles des Rathsamhausen à la Roche (*Zum Stein*), et des Marx d'Eckwersheim, dont nous trouvons le nom honorablement signalé, dix années plus tard, à la bataille de Hausbergen que les Strasbourgeois livrèrent à l'évêque Walter de Geroldseck. En 1529, les Rathsamhausen s'en étant emparés, elle fut fermée au culte; mais elle retrouva sa destination primitive, quand, en 1545, on la céda temporairement aux huguenots réfugiés en notre ville qui y tinrent leurs prêches. Plus tard cette église et ces bâtiments furent transmis, nous ignorons comment, à un sieur de Chamlay, peut-être allié aux Rathsamhausen, et enfin au prince-cardinal de Rohan, lequel les vendit, en 1746, aux récollets ou frères mineurs de l'ordre de Saint-François, qui vinrent se fixer en notre ville. Ces frères firent démolir les anciens bâtiments et construire à leur place l'église et le couvent que nous avons sous les yeux, et qui sont occupés aujourd'hui par l'administration et les magasins des équipements militaires.

Entre Sain-tAndré et la maison, anciennement hôtel de l'abbaye d'Eschau, appelée à l'Arc-en-Ciel, dont cette rue reçut le nom, est situé aujourd'hui l'hôtel de la gendarmerie départementale, récemment construit sur l'emplacement de l'ancienne commanderie des Antonites, dont il reste peu de traces. Cet ordre, de langue française, qui vint se fixer en notre ville en 1446¹, possédait déjà une commanderie à Issenheim et une autre, située pittoresquement sur une haute montagne au-dessus de Türrckheim, dans le Haut-Rhin, aux Trois-Épis (*Drey Aehren*).

Entrons dans la rue parallèle à celle de l'Arc-en-Ciel, où nous avons signalé la maison qui lui donna le nom; l'autre reçut le sien de la maison qui en fait le coin à droite, aujourd'hui une boulangerie, jadis une auberge à l'enseigne de la Pucelle (*Zur Jungfrau*). Malgré toutes les recherches auxquelles nous nous sommes livré, nous n'avons pas pu découvrir la raison ou le caprice qui fit baptiser du nom si béat de rue du Ciel la ruelle étroite, tortueuse, fangeuse et privée d'air, qui passe au-dessous de la propriété Poncet et vient déboucher sur la place Saint-Étienne, vis-à-vis de la rue de la Croix. Par contre, ces recherches nous ont fait connaître un de ces faits qui caractérisent l'orgueil blessé de notre ancien sénat, ordinairement si courtois envers les grands seigneurs en rapport avec lui. Il s'attache à la maison Poncet et à celles donnant sur la place, de même style d'architecture, élevées sur l'emplacement que devait occuper jadis l'hôtel de Fürstenberg.

¹ Au-dessus de la porte murée donnant dans l'écurie, on voit encore le millésime de la construction de ce reste des anciens bâtiments claustraux: Anno domini. MCCCCXLVI. La pierre tumulaire d'un Nussbaum n'est qu'une adjonction posée dans le mur.

L'église
Saint - André
et Antonites.

Rue des Pucelles.

Guillaume
de Fürstenberg.

Nous rencontrons souvent ce nom illustre dans les annales de l'église-cathédrale de Strasbourg; quelques membres de cette famille en étaient chanoines, et deux d'entre eux montèrent même sur le trône épiscopal de notre province. Nous en avons parlé à l'article rue Neuve-quai-des-Bateliers. Guillaume de Fürstenberg, dont le nom s'attache à cet hôtel, n'appartenait pas à l'église; il était un de ces débris de l'ancienne chevalerie allemande, aventureuse, frondeuse, batailleuse, jalouse de son indépendance féodale, qui ne pouvait se plier aux innovations politiques et à la domination à laquelle Charles-Quint, devenu empereur, commença à marcher à grands pas. Il était lié aux Sickingen, aux Berlichingen à la main de fer, encouragea par dépit la révolte des paysans et prit fait et cause pour la réforme religieuse, ce qui le lia avec la ville de Strasbourg.

Marié à la riche veuve du comte de Blâmont, il avait le pied en deçà et au delà des Vosges et du Rhin par ses domaines, et servait tantôt la France, tantôt l'Allemagne. A dix-neuf ans, en 1511, il avait fait, sous l'empereur Maximilien, la campagne contre la république de Venise; par haine contre son successeur au trône impérial, il recruta un corps de six à huit cents lansquenets, à la tête desquels il fit plusieurs campagnes dans les armées de François I^{er}. Homme de guerre rude et passionné, il fut avec sa soldatesque la terreur de l'ennemi et du pays qu'il occupait. Brantôme dit de lui, dans la vie des capitaines de son temps: « Qu'il fut estimé, bon et vaillant » capitaine et l'eust été davantage sans qu'il fût léger et faux, trop avare et trop adonné « à la pillerie, comme il le fit parestre en la France quand il y passoit avec ses troupes, » car après lui rien ne restoit. » Les annales du temps l'accusent même d'avoir voulu attenter à la vie de ce roi chevaleresque.

Guillaume séjournait souvent en notre ville, à la solde de laquelle il laissa quelques compagnies de ses lansquenets. Nous l'y rencontrons comme capitaine de ses troupes en 1530, et dans les années suivantes; mais, en 1540, la fierté du soldat vint se heurter contre l'orgueil de ces bourgeois de la ville libre impériale. Il avait demandé au sénat la permission d'abattre quatre maisonnettes contiguës à la propriété dont il avait fait l'acquisition, et de bâtir un grand hôtel, ce qui lui fut accordé, mais en homme de guerre et en chevalier de vieille roche, il voulut donner à sa construction ce caractère féodal des manoirs dont nous voyons encore les ruines sur nos montagnes, avec tourelles, fossés et pont-levis, ce qui blessa la dignité des magistrats. L'autorisation lui fut retirée avec la mention *que la ville était assez forte et puissante pour se défendre*

¹ Un autre fait pareil et contemporain, qui caractérise les mœurs de ces temps et qui forme un contraste frappant avec celles de nos jours, est signalé dans notre histoire. Le comte Sigismond de Hohenlohe, doyen des chanoines de la cathédrale, qui fit imprimer un règlement de réforme des mœurs du haut clergé de Strasbourg, fut accusé d'hérésie auprès du Saint-Siège; on lui enleva sa haute dignité ecclésiastique, et Charles-Quint le mit au ban de l'empire, l'accusant de relations secrètes avec François I^{er}. Il quitta Strasbourg et le prélat prit du service militaire dans l'armée de l'ennemi de Charles-Quint.

elle-même, avec ceux qui s'étaient mis sous sa protection, sans que son capitaine eût besoin de se construire un castel dans son enceinte même. Il bouda avec Strasbourg, et trois années plus tard, par l'intervention du cardinal Granvella, il se rallia à Charles-Quint, dans l'armée duquel il fit le siège de Luxembourg, mais fait prisonnier de guerre par un corps français à une reconnaissance sur les bords de la Marne, Fürstenberg subit un emprisonnement dans la Bastille, et ce ne fut qu'à la générosité de François I^{er}, et contre une rançon de 30,000 ducats qu'il dut sa liberté. Cette énorme rançon lui fit passer le goût des constructions, et peu de temps après il mourut à la suite d'une longue maladie au château d'Ortenberg, à l'entrée de la vallée de la Kintzig.

Guillaume
de Fürstenberg.

Nous nous arrêtons, à côté de ces maisons, à une autre, la maison Hickel, n^o 4, à laquelle se rattachent des souvenirs de ce même siècle; elle avait alors une issue dans la rue des Faisans, aux Six Bâtons d'Or (*Zu den sechs güldenen Stäben*).

Huguenots
à Strasbourg.

Lors de la persécution des luthériens en Allemagne et des huguenots ou calvinistes en France, en Suisse et dans les Pays-Bas, Strasbourg ouvrit généreusement ses portes aux victimes des haines religieuses et politiques qui ensanglantèrent ce siècle; ces malheureux y trouvèrent un asile sûr et des cœurs sympathisants. Calvin lui-même, chassé de Genève, y arriva en 1538 et y fut reçu amicalement par le sénat et par les deux réformateurs Bucer et Capito, avec lesquels il se lia d'une manière intime. Il y marqua son séjour de trois années par des études sérieuses et par la publication de la seconde édition de son *Institution chrétienne*, du *Commentaire sur l'épître aux Romains*, et de son livre français *Sur la Sainte-Cène*; c'est aussi à Strasbourg qu'il se maria avec Idelette de Bure, la veuve d'un anabaptiste, Jean Sterder. Calvin y fut le premier prédicateur français; en retournant à Genève, en 1541, il fut remplacé comme tel par Pierre Brulé et Jean Garnier. Les églises de Sainte-Catherine et de Saint-André furent assignées, pour la pratique de leur culte, à ces réfugiés, qui se succédèrent pendant une longue série d'années, et auxquels Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, envoya souvent des secours.

Plus tard les épouses et les enfants de l'amiral Coligny, du prince de Condé¹ et d'autres chefs du parti huguenot, qui affrontaient le feu des combats, y trouvèrent l'hospitalité; mais l'affluence des réfugiés français qui arrivèrent à Strasbourg comme religionnaires persécutés, fut si grande et devint si onéreuse pour la ville, surtout par la multitude de gens sans aveu qui se glissèrent dans leurs rangs, que le sénat voulut y mettre un frein². Les querelles dogmatiques qui s'étaient élevées après la réformation

¹ Le prince de Condé vint lui-même à Strasbourg avec une suite d'une centaine de chevaux et logea alors dans la maison derrière Saint-Nicolas, aujourd'hui propriété de M. Renouard de Bussierre.

² Un chroniqueur contemporain nous dit dans son langage naïf: «Auch in diesem Jahr sind viel verloffene Welschen und Niederländer hieher kommen und haben sich also dermaßen allhie ingeflickt und sind zu Burger worden und sich allhie verheirathet, und ist das Hudelmanns-Gesindel so viel geworden dass die Stadt gar noch den dritten Theil welsch gewesen. Also dass man letzhin keinen mehr hat wollen annehmen und sich keiner mehr hat verheirathen dürfen und haben alle das Evangelium zum Deckmantel genommen, sie seyen um des Evangeliums Willen vertrieben worden, etc.

Huguenots
à Strasbourg.

de Luther entre les partis dissidents de l'Église catholique, contribuèrent aussi beaucoup au refroidissement du sénat strasbourgeois envers les sectaires de Calvin, car l'influence des prédicateurs lui fit prendre un arrêté excluant de la communion générale toutes les autres sectes qui ne suivaient pas dans leur culte la liturgie saxonne. En 1577, les églises ayant été fermées aux calvinistes, ils se réunirent clandestinement, pour leur service religieux, dans cette maison, qui avait une issue dans la rue des Puelles et dans celle du Faisan, jusqu'à ce que l'intolérance et la persécution les obligeassent de quitter cette ville, qui leur avait donné dans le principe une hospitalité si noble et si désintéressée. Ils se mirent alors sous la protection des comtes palatins de Birkenfeld et de ceux de Hanau-Lichtenberg. Les premiers leur assignèrent pour séjour la petite ville de Bischwiller, qu'ils vivifièrent de leur industrie, et les derniers leur donnèrent asile dans la commune de Wolfisheim, à une lieue de la ville. L'épouse du comte Casimir, née princesse d'Anhalt, leur y fit élever un oratoire en 1657; la proscription du culte de Calvin dura en notre ville jusqu'en 1789, où le sénat perdit sa souveraineté, et où la liberté des cultes fut proclamée en France.

Grempe
de Freudenstein.

En quittant cette maison et en entrant dans la cour de celle située en face, n° 9, on y reconnaît de suite, à l'escalier montant en spirale, à la tourelle qui flanque le bâtiment, aux machicoulis qui longent la toiture et au pignon crénelé, son origine nobiliaire. La date de 1547, au-dessus de la porte de la cave, nous indique l'année de sa construction, et les armoiries dans la clef de voûte d'une chambre basse, nous font connaître la famille du constructeur. Ces armes sont de gueules à trois montagnes de sinople, surmontées d'un cygne d'or, et appartiennent aux Grempe de Freudenstein.

Le culte des sciences était devenu pour la noblesse, dans ce siècle de renaissance, un moyen de se distinguer équivalant aux éperons dorés de la chevalerie, gagnés par les armes; elle n'avait plus honte comme jadis de savoir lire et écrire. Le constructeur de cette maison, Louis Grempe de Freudenstein, après avoir fait de sérieuses études, avait pris le grade académique de docteur en droit, et était devenu chancelier et avocat général au sénat; comme Sturm de Sturmeck il représentait souvent la république de Strasbourg à côté de ses Ammeister plébéiens, les uns respectés comme les autres. On donnait la palme au mérite comme à la naissance. Son fils aussi suivit la carrière des lettres; après avoir fait ses études dans sa ville natale, il les continua aux universités étrangères et fut enlevé par une mort prématurée à sa famille, pendant qu'il se trouvait à l'université de Padoue, en 1578. Le père, désolé de cette perte douloureuse, fit venir ses dépouilles mortelles, qui reposent dans l'église de Brumath, à côté de celles de sa mère et de son père, mort en 1583. Grempe de Freudenstein avait une part à cette seigneurie.

Cet hôtel passa entre les mains de la famille noble de Schafelitzky et du chancelier Stœsser de Lilienfeld, et était visité par tous les voyageurs de distinction qui arrivaient

à Strasbourg, pendant qu'il se trouva en possession des Schafelitzky, dont le cabinet de curiosités (*Lukische Kunstkammer*) jouissait d'une réputation européenne. Le nombre des monnaies et médailles seules qui le formaient, était évalué à 18,000 pièces, pesant 200 livres d'argent et 14 marcs d'or. Le duc d'Orléans en avait offert 24,000 florins. Au dix-huitième siècle, l'ancien hôtel Grempp fut acquis par l'Église et fut habité par le chancelier titulaire de la chambre épiscopale, quand les doyens des chanoines habitaient l'hôtel, dont nous avons déjà parlé, situé non loin de là, dans la rue des Juifs.

Grempp
de Freudenstein.

En débouchant sur la place Saint-Étienne, nous avons devant nous l'antique église qui lui donna son nom.

Saint-Étienne.

Sa fondation nous ramène vers cette époque de notre histoire où nous voyons surgir un grand nombre d'institutions claustrales créées par la ferveur religieuse que sainte Odile inspira à sa famille. Adalbert, successeur de son père Athic ou Athicon, duc d'Alsace et frère de cette sainte, en fut le pieux fondateur vers l'année 717, sous le règne de Chilpéric II¹; il la dota de beaucoup de terres et de revenus pour l'entretien honorable de trente religieuses et de quatre prêtres. Sainte Athale, une de ses filles, en fut la première abbesse, tandis que sa seconde fille, Eugénie, succéda à sa tante comme abbesse de Hohenbourg, et que Gundeline, la troisième, devint abbesse de Niedermünster; un de ses fils, Mason, fonda l'abbaye de Massevaux, et Évrard, comte d'Eguisheim, celle de Murbach.

Une charte de l'empereur Lothaire, lequel, en passant par Strasbourg, en 845, pour se rendre en Italie, sanctionna les droits de cette institution religieuse, nous en fait connaître le fondateur; il y ajouta une nouvelle dotation d'un grand nombre de biens, de dîmes et de villages. Une autre charte de l'évêque Werner ou Werinhar de Habsbourg, de l'an 1004, nous donne de même des renseignements précis sur sa fondation. L'abbé Grandidier, dans son *Histoire de l'Église de Strasbourg*, prouve, par une savante dissertation, la fausseté d'un titre pareil, attribué à Louis-le Germanique, de 856. Les privilèges et immunités attachés à cette abbaye chapitrale, furent confirmés plus tard par les empereurs Sigismond, en 1414, sous l'abbesse Adèle de Murhart; Frédéric II, en 1454, sous Clémentine de Rathsamhausen; Charles-Quint, à la diète d'Augsbourg, sous Madeleine Roeder de Dierspurg, et Maximilien II, en 1571, sous Adèle de Dormentz. Les dames, qui y entraient, étaient obligées de faire preuve de quatre quartiers de noblesse: aussi trouvons-nous dans la série des abbesses, que Huber cite dans son *Histoire de saint Guillaume*, les noms de presque toutes les anciennes familles nobiliaires d'Alsace et du pays d'outre-Rhin.

Saint-Étienne est la plus ancienne institution monastique que nous connaissions à Strasbourg; déjà enrichie par les nombreuses dotations que nous venons de signaler,

¹ Ce couvent fut bâti sur les ruines d'un castel romain, qui se trouvait à l'angle des deux bras de rivière.

Saint-Étienne.

elle arriva à un haut degré de prospérité par de nouveaux dons et par l'affluence de nombreux pèlerins qui venaient visiter les reliques de sainte Athale et les restes d'Adalbert, de ses deux épouses, Gerlinde et Batilde, et de ses deux filles du second lit, Savine et Lutgarde, qui y trouvèrent tous leur sépulture¹. Cet état de prospérité et la grande réputation que lui valurent ces reliques, éveillèrent l'envie et la jalousie de l'évêque Widerold. Une légende, pareille à celle de l'évêque Hatton, auquel on attribue la construction du castel au milieu du Rhin près de Bingen (*le Mäusethurm*), dans le but de se soustraire aux persécutions des souris qui le rongèrent, se rattache à cette église. On raconte que Widerold avait voulu faire enlever les dépouilles mortelles de sainte Athale, afin d'empêcher les miracles qu'elles opéraient, et que Dieu, pour l'en punir, le fit persécuter et ronger par les souris. On voit encore aujourd'hui dans un des vitraux de la cathédrale cette légende représentée deux siècles plus tard par la peinture. Cette tradition semble cependant fabuleuse, quand on sait que cet évêque, qui prit possession de son siège en 991, mourut en 999 à Bénévent, en Italie, où il avait accompagné deux années auparavant l'empereur Othon.

Quoique nos annales se taisent sur la construction de cette église, qui nous laisse dans son extérieur, surtout dans la partie du chœur, un beau monument de l'architecture romane, on peut bien attribuer cette construction à l'évêque Werner ou Werinhar de Habsbourg. L'état florissant de Saint-Étienne à cette époque, le goût de ce prélat pour l'architecture, le zèle religieux qu'il sut imprimer à ses ouailles, les ouvertures en plein-cintre, de dimensions restreintes, qui ne laissent entrer qu'une faible lumière dans l'intérieur de cette église, les arcades qui dominent tout à l'entour des deux pignons latéraux et en bas de la toiture; en un mot, l'état social, comme le style d'architecture, nous en fait placer la construction au onzième siècle. Comparez ce style sévère et simple à la partie du chœur et du transept de la cathédrale, dont le même évêque fit dresser les plans et commencer l'exécution, et on trouvera beaucoup d'analogie entre les deux constructions; même quelques monogrammes, que nous avons encore pu y découvrir, ressemblent à ceux qui se trouvent aux pierres de cette partie du dôme et en portent le véritable cachet, ce qui prouverait que les mêmes ouvriers y ont travaillé et que le grand œuvre de la construction de la cathédrale de Strasbourg, renommée dans toute la chrétienté, a bien pu faire passer inaperçue, dans nos annales, la construction contemporaine d'un couvent chapitral de femmes nobles.

¹ Leurs tombes furent trouvées en 1172; on déterra ces restes et on les posa dans deux châsses en pierre de taille, dans le style gothique, qui furent placées, celle d'Adalbert à droite, et celle de ses femmes et de ses filles à gauche, au fond du chœur, dans lequel on voyait aussi des tapisseries brodées avec beaucoup d'art, sans doute un *ex voto*, déposé par quelques religieuses, à en juger par les armoiries qui les ornent, représentant l'une l'acte de déterrement et la légende de la main de sainte Athale, dont nous avons fait mention dans l'histoire de l'église de la Madeleine, et l'autre des tableaux de la vie de sainte Odile. Schilter en donne le dessin gravé par Seupel, dans la *Chronique* de Königshoven.

Si la cathédrale est une œuvre d'architecture à laquelle chaque siècle a attaché ses traces de style de construction, l'église de Saint-Étienne, d'une proportion bien inférieure, a été conçue et exécutée sur un seul et unique plan. Ce que nous voyons aujourd'hui en disharmonie avec ce qui est resté pur en architecture, est le fruit de l'ignorance et des mains dévastatrices des hommes.

Nous pensons rendre service à la restauration artistique de ce monument, confiée au clergé et aux architectes qui s'en occupent, en leur communiquant dans ces pages historiques le fruit de nos recherches; il facilitera peut-être leurs études et leurs travaux.

Quand on entre aujourd'hui dans cette antique église, avec son plafond plâtré, l'œil le moins exercé dans la connaissance de l'architecture des siècles passés, est choqué par cette disharmonie, par ces disproportions entre le chœur et son transept à voûtes cintrées; mais quand on pense qu'on a dû transformer une belle et respectable église en une salle de spectacle à l'usage des disciples de Thalie et de Melpomène, voire même en une arène de Franconi et de ses écuyers, il a bien fallu que le marteau du vandalisme frappât à grands coups; c'est ce qui est arrivé. La voûte principale de la nef et celles des bas-côtés ou collatéraux ont disparu, et cependant elles existaient encore dans le siècle passé, car, en 1752, à une grande cérémonie religieuse en l'honneur de M^{me} de Chantal, fondatrice de l'ordre des Visitandines, morte en 1641, et béatifiée un siècle après, cérémonie qui eut lieu dans cette église, les voûtes et les colonnes furent tendues et drapées avec luxe, et, en 1779, ces religieuses commirent la même maladresse que l'on commit de nos jours, en faisant blanchir cette église et peindre en gris les colonnes et les nervures des voûtes; il y avait donc alors encore des voûtes et des colonnes qui les supportaient¹. Si donc, dans notre imagination, nous nous représentons la voûte de la nef continuée avec celle du chœur, les latéraux avec celles du transept et une série de colonnes à chapiteaux byzantins qui les séparent, nous retrouvons l'harmonie si agréable à l'œil dans cette construction. L'observateur verra aussi, en jetant un coup d'œil sur la partie extérieure de la nef, qu'une fois l'avenue centrale démolie, on releva l'intérieur en surbâtissant le mur des bas-côtés, et

¹ Notre infatigable collecteur et historien Silbermann nous a laissé, dans ses notes manuscrites, les dimensions exactes en pieds de Strasbourg de cette église; nous aimons à les transcrire ici, puisqu'elles aussi peuvent être d'un grand secours pour sa restauration.

	Pieds.	Pouces.		Pieds.	Pouces.
Du plancher jusqu'à la clef de voûte des bas			Du plancher jusqu'au jubé de l'orgue . . .	15	5
côtés	23	3	Du plancher du jubé jusqu'à la clef de voûte de		
Extérieurement du plancher jusqu'au toit . .	43	8	la nef	34	7
Du toit jusqu'au faite du toit	18	4	Épaisseur de la pierre formant clef de voûte .	1	8
Total de la hauteur de la nef	62		De la clef de voûte jusqu'au plancher du premier		
Longueur de l'église.	115	pieds.	grenier, où se trouvent les cloches . . .	13	3
			Depuis ce plancher jusqu'au toit qui couvre la		
			tour	35	7
			Total	100	6

Saint-Étienne.

qu'on jeta plus de lumière dans l'intérieur en employant les anciennes pierres des croisées qui furent adaptées au nouveau mur. Le bas de ces constructions est, comme toute l'église et comme toutes les églises chapitales de Strasbourg, élevé en pierres de taille, tandis que ce nouveau mur est élevé en briques.

Arrivons à la tour; là aussi nous retrouvons le style d'architecture primitif. Nous y remarquons que le portail de la façade principale et les deux fenêtres, à droite et à gauche, sont à plein-cintre. Les ornements sculptés du portail sont tellement dégradés qu'on ne peut plus y reconnaître le moindre dessin; mais, une ancienne description en main, nous pouvons les restaurer parfaitement. Dans le tympan du portail était représentée en sculpture très-antique, accusant la simplicité et la roideur des formes de ces temps-là, la lapidation de saint Étienne, et tout à l'entour dans l'intrados on pouvait lire en caractères gothiques ces quatre vers latins:

Judaici Stephanum vulgi lapidate corona,
Stans Deus in Cœlis illum vocat ad sua dona.
Persequitur Stephanum lapidandi tempore Saulus.
Nunc sequitur Christum mutato nomine Paulus.

Au-dessus du portail nous distinguons, fermée par une maçonnerie en briques, l'ouverture circulaire qui contenait la rose, en forme de roue, dont les meneaux rayonnants, formés par de petites colonnes à base et à chapiteaux, portent le cachet de ces temps.

Au-dessus de la rose, deux baies géminées à plein-cintre, entre lesquelles se trouvait une niche à statuette, éclairaient l'intérieur du clocher couvert d'une toiture à tuiles creuses.

L'exhaussement de la tour à grandes fenêtres ogivales, que nous voyons sur le dessin que Silbermann nous en a laissé, est un hors d'œuvre d'une époque postérieure, superposé sans doute pour contenir plus de cloches ou pour donner au son une plus large vibration.

Enfin, nous ferons observer que sans aucun doute l'intérieur du chœur était orné primitivement de peintures que le badigeon a enlevées, car nous avons encore vu, il y a quelques années, à la droite de ce même chœur, une tête de Christ à nimbe crucifère, qui caractérise la forme des auréoles dont les artistes entouraient alors la tête de Notre Seigneur.

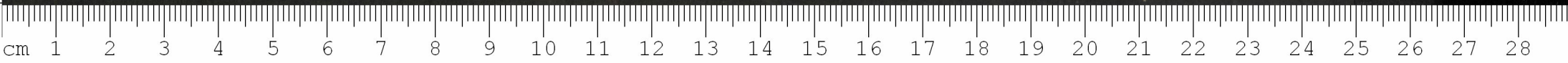
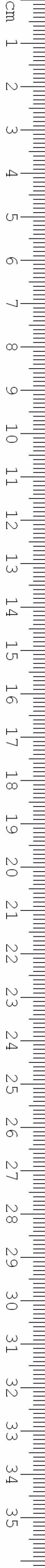
Ajoutons à cet antique état de construction qu'un auteur du seizième siècle dit avoir vu, dans le jardin du monastère, à côté du chœur, un cercueil en pierre qui doit avoir contenu jadis les ossements de sainte Athale et avoir été trouvé dans une voûte au-dessous du chœur, ce qui laisserait supposer l'existence d'une crypte qui caractériserait essentiellement ces constructions antiques jusqu'aux douzième et treizième siècles, et le respect qu'avaient les croyants pour les restes mortels des saints,



Lith par Th. Müller d'après un dessin de Silbermann.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Ancienne Église de St. Étienne.



auxquels ces églises étaient dédiées ou qui en étaient les pieux fondateurs. Ce même auteur nous parle d'une source qui jaillissait du mur dans l'église même; cette eau doit avoir eu la faculté de guérir des fièvres, des maux de dents et d'autres affections; mais dans son temps on la puisait au dehors, dans le jardin, d'un puits dont la cuve en pierre de taille portait le millésime 1478, sans doute la date de sa translation dans le jardin.

Saint-Étienne.

Après cet aperçu sur l'antique état d'architecture de ce monument, passons à l'historique des diverses phases qu'il a traversées.

Du temps du schisme de l'Église, les règles sévères qui liaient ces religieuses à leur ordre, se relâchèrent sensiblement. En 1545, une abbesse de Saint-Étienne, Adèle d'Andlau, eut des relations intimes avec un Louis de Botzheim, moine et conventuel de saint Arbogast, qui avait jeté le froc; cette intrigue ayant été connue, le magistrat destitua l'abbesse et obligea les deux amants au mariage. Adèle d'Andlau ne voulant pas perdre les bénéfices de sa haute position, se rendit à Spire, auprès de l'empereur Charles-Quint, et lui demanda de pouvoir conserver son titre, tout en faisant pénitence de sa faute; mais il lui répondit: «Ma chère dame, les couvents sont institués pour les personnes qui se vouent au service de Dieu, mais, comme vous avez servi les passions mondaines, je ne puis vous venir en aide¹.» Après le mariage de son ancienne abbesse, le couvent lui servit une rente annuelle de 100 florins, de quarante sacs de blé, de deux tonneaux de vin, de bois et un logement. Marguerite de Landsperg lui succéda dans sa dignité et introduisit les dogmes de la réforme dans cette congrégation de dames nobles, qui resta néanmoins monastique, et continua de porter l'ancien costume de l'ordre; la cérémonie d'investiture de l'abbesse se faisait, comme précédemment, en toute forme, dans l'église même, et la nouvelle titulaire était chaque fois revêtue de la robe noire de sainte Athale. Le couvent continua de payer sa redevance annuelle à l'évêque, et les pasteurs de Saint-Guillaume en devinrent les chanoines et les desservants². Cette position anormale que Saint-Étienne avait prise dans la nouvelle Église, dura jusqu'en 1698, où Salomé de Fürdenheim, qui en était alors abbesse, se rendit coupable de la même infraction au vœu de chasteté qu'avait commise Adèle d'Andlau, et dut se marier. Louis XIV permit à Elisabeth de Vitzdum, qui avait été élue coadjutrice, de lui succéder, mais en abandonnant le titre d'abbesse et en se contentant de celui d'administratrice.

En 1687 déjà, les Antonites prirent possession de l'église et la desservirent comme église paroissiale, et enfin, en 1700, cession fut faite, par le magistrat, entre les mains

¹ Liebe Frau, diese Klöster sind für Jungfrauen gestiftet die Gott dienen, dieweil ihr aber habt der Welt gedient und habt zur Ehe gegriffen, so kann ich euch nicht helfen.

² La maison appartenant aujourd'hui à M. le professeur Bleichel, au fond de l'impasse dans la rue des Pierres, à côté de la maison de feu le général Sainte-Suzanne, une autre au fond de la rue Saint-Médard, et une troisième, démolie depuis, au coin de la rue de la Croix, étaient, dans le seizième siècle, des maisons canonales de Saint-Étienne.

Saint-Étienne.

du marquis d'Huzelles, au nom du roi, de l'abbaye de Saint-Étienne, à charge par l'état de payer aux églises de Saint-Guillaume, de la Robertsau et de Wangen, les redevances qui la grevaient. L'année d'après, Louis XIV donna le couvent à douze religieuses de la Visitation de Notre-Dame, qui résidaient depuis une série d'années dans une maison de la rue Brûlée, avec une somme de 20,000 livres, pour leur installation. C'est de cette époque que date la reconstruction des bâtiments latéraux, qui furent occupés par la manufacture des tabacs depuis 1811 jusqu'à la cession qui en fut faite en 1852 à l'évêché. L'église resta église paroissiale jusqu'à la révolution, qui la transforma, comme nous venons de le dire, en salle de spectacle et en cirque¹.

Anciennes portes.

Une multitude de batelets, couverts de leurs voiles et conduits par les robustes marinières de la Krutenau, stationnaient anciennement derrière l'abbaye de Sainte-Étienne, où mainte société joyeuse s'embarquait le dimanche, pour se faire conduire à la Robertsau, au *Wasserzoll* ou au Chasseur-Froid², où l'on entendait jadis retentir les gais refrains des valse, des quadrilles et du gracieux menuet. Aujourd'hui les citadines ont remplacé les bateaux, et la construction du quai, du sas et de l'écluse a nécessité, il y aura bientôt une vingtaine d'années, l'enlèvement de ce débarcadère et la démolition de quelques chétives maisonnettes adossées au mur d'enceinte de l'abbaye; une antique poterne, qui donnait issue vers le faux-rempart, avait déjà été enlevée en 1776. A cette même époque, on démolit une antique tour, près du pont Saint-Guillaume, qui faisait pendant à la tour des Juifs, de laquelle nous avons parlé à la monographie du Broglie; ces deux tours formaient porte de séparation de la ville des faubourgs. Sous l'*Argentoratum* des Romains, la porte près du pont Saint-Guillaume tenait le nom de *porta meridionalis*, en opposition à la *porta septentrionalis*, que nous avons déjà signalée. A gauche de cette porte, on descendait vers un quai bas, où les marchands de bois avaient établi, sous de larges toits, leurs chantiers. Pour y arriver, on passait en dessous d'une maison à un étage, dont on voit encore aujourd'hui les traces, le long du mur d'enceinte de Saint-Étienne, et dans laquelle se trouvait, au rez-de-chaussée, le bureau des apprêteurs du corps des bateliers. Le bain Saint-Guillaume était, au seizième siècle, l'hôtel de l'abbaye de Schwartzach outre-Rhin.

Place
Saint-Étienne.

Sur la place Saint-Étienne, au coin de la rue de la Croix, un imposant bâtiment, style Renaissance, attire nos regards. La révolution lui a enlevé les armoiries de l'Alsace qui ornaient sa façade, et les toits élancés de ses tourelles saillantes, en remplaçant ces insignes nobiliaires par des balcons. Cependant un escalier en spirale, et au premier

¹ Voyez théâtre.² Le *Wasserzoll* était, au commencement de ce siècle, une auberge située à l'embouchure du *Murgiessen* dans l'Ill, canal qui a été comblé depuis, et le Chasseur-Froid (*Kalte Jäger*), sur les bords de l'Ill, au fond de la Robertsau, était un jardin public qui recevait la société bourgeoise qui aimait la danse, et où l'on mangeait de la bonne friture, à l'ombre d'un antique tilleul.

étage une vaste salle, devenue de nos jours une salle de café, et dont le plafond en stuc signale le bon goût de son architecture et rappelle le luxe, effacé de nos jours, de ses appartements, nous font découvrir l'origine seigneuriale de cet édifice. Aujourd'hui les officiers d'artillerie de la garnison viennent s'y rafraîchir après les fatigues du service; jadis la noblesse de la Basse-Alsace y avait ses réunions.

Sur cet emplacement existait depuis une série de siècles, avec ses maisons de dépendance, une chapelle ou église, dédiée à la Sainte-Croix, dont la rue prit son nom. Près de s'écrouler par vétusté, la ville la fit démolir en 1553, et en employa les pierres à la construction des fortifications, près de la porte des Juifs. Cette place, couverte de décombres, fut achetée, quelques années plus tard, par Dietrich Bœcklin de Bœcklinsau et sa femme, née de Zuckmantel, qui y firent bâtir l'hôtel que nous avons sous les yeux.

Autre part nous aurons occasion de parler des curies de la noblesse en notre ville dans les temps anciens; elles y étaient beaucoup plus nombreuses au moyen âge, tant à cause de sa plus grande puissance que des partis toujours belligérants qui la divisaient. Au seizième siècle déjà, l'autorité impériale sut mettre un frein à la force brutale qui avait dominé la société, et la sauvagerie des mœurs, la témérité des entreprises guerrières individuelles, durent se plier devant cette autorité et devant les lois. Plus les lumières se firent jour à travers les ombres du passé, plus les mœurs s'adoucirent et plus la noblesse perdit de son rude pouvoir; dans le siècle suivant, quand la guerre de trente ans porta sa main dévastatrice sur notre province, jusqu'à ce que la paix de Nimègue, en 1678, eût rendu un calme bienfaisant à notre Alsace, cette noblesse germanique, après s'être battue sur tant de champs de bataille et pour tant de causes diverses, avait perdu son homogénéité.

Pour la rallier à lui, Louis XIV, conquérant de l'Alsace, avait aboli dans son intérêt le droit d'aubaine dans notre province, et avait maintenu les privilèges nobiliaires institués par les empereurs. C'est en février 1681 que le baron de Wangen, chevalier d'honneur au conseil souverain d'Alsace, siégeant à Brisach, se rendit auprès de Louis XIV, à la tête d'une députation de la noblesse de la Basse-Alsace, pour la recommander à la protection de ce souverain. Strasbourg était alors encore ville libre impériale, et la noblesse avait son point de réunion au château de Nieder-Ehnheim, où elle prêta, le 12 mai suivant, le serment de fidélité à son roi, entre les mains de Jacques de la Grange, intendant de la justice, de la police et des finances en Alsace; mais, quand Strasbourg eut capitulé dans cette même année, l'hôtel des Bœcklin fut acheté pour y établir le directoire de la noblesse, à laquelle le roi le donna en fief, par une ordonnance de 1685. Ce directoire était composé d'un président, de six conseillers, de trois assesseurs et d'un syndic. Le jeudi de chaque semaine il se réunissait pour entendre les plaintes que les gentilshommes ou les villageois de leur dépendance avaient à porter les uns contre les autres, et les jugeait en première instance, tant au

Place
Saint-Étienne.

Place
Saint-Étienne.

civil qu'au criminel, sauf l'appel en dernier ressort au conseil souverain d'Alsace. En 1787 s'y tinrent les réunions de l'assemblée provinciale d'Alsace, sous la présidence du bailli de Flachslanden et du syndic Schwend.

Déjà du temps de l'adjonction de l'Alsace à la France, beaucoup de familles nobiliaires de l'Alsace s'étaient expatriées et avaient passé outre-Rhin; et quand un siècle après, la révolution eut aboli les privilèges de castes et commença à persécuter les anciens privilégiés, presque toute la noblesse alsacienne émigra; mais, à la différence des autres émigrés français qui tous rentrèrent dans leur patrie, dès que l'orage révolutionnaire se fut apaisé, ou plus tard, lors de la restauration, un grand nombre d'émigrés alsaciens restèrent à l'étranger, et c'est pourquoi nous voyons aujourd'hui chez nos voisins les Badois, en Bavière et en Autriche tant de noms nobiliaires qui jadis ont illustré l'Alsace. La révolution fit aussi vendre le directoire de la noblesse de la Basse-Alsace comme domaine national.

Rue des Frères.

La rue des Frères, dans laquelle nous entrons, a subi aussi en grande partie les effets de ce cataclysme politique. Nous y voyons beaucoup d'édifices, qui, après avoir appartenu jadis au clergé, se trouvent aujourd'hui en des mains profanes, car presque toutes les maisons formant le côté droit de cette rue étaient autrefois propriétés de l'Église. Les plus vastes étaient habitées par des capitulaires de la cathédrale, et les autres par le clergé d'un ordre inférieur, ou étaient sous-louées au bénéfice de l'Oeuvre-Notre-Dame.

Nous signalerons la maison du coin, aujourd'hui brasserie de la Ville-de-Paris, comme étant habitée avant la révolution par le prince Charles-Ignace de Hohenloh-Bartenstein, grand écolâtre, et celle à côté, appartenant à M. Lacombe, par Joseph, comte de Truchsess Zeil-Wurzach, antiques familles dont, dans nos précédentes excursions rétrospectives, nous avons déjà vu quelques membres capitulaires de la cathédrale, et notamment un troisième des Hohenloh, qui habitait comme tel le séminaire. Le premier de ces hôtels était devenu la propriété de M. Chatelain, commissaire-ordonnateur sous l'empire; il s'y tenait, pendant le séjour de Joséphine en notre ville, une loge maçonnique de dames, présidée par M^{me} la baronne de Dietrich, et à laquelle l'impératrice assista elle-même, accompagnée de quelques dames de sa suite.

La maison vis-à-vis du séminaire, d'un extérieur plus modeste que les deux précédentes, mais aussi bien plus ancienne, à laquelle nous voyons, à l'un des pignons donnant sur rue, un écusson héraldique, portant bois de cerf, était de même habitée, en 1571, par un chanoine de la cathédrale, le comte d'Eberstein.

L'aspect que présente aujourd'hui le quartier qui se trouve en face a changé entièrement de caractère, comparativement à ce qu'on y voyait il y a deux siècles. Alors cette place était surbâtée d'un grand nombre de vieilles et noires masures, au centre desquelles se trouvait une chapelle faisant partie d'une auberge à l'enseigne du Perdreau (*zum Rebhuhn*). C'est dans cette auberge que s'arrêtèrent les premiers coches

qui faisaient le service de Paris à Strasbourg. Ces maisons étaient coupées par une ruelle étroite, prenant naissance vis-à-vis le séminaire et qui débouchait dans la rue des Veaux, en formant un angle là où se trouve aujourd'hui la maison de M. Jauch, professeur de musique.

Pendant une nuit de dimanche de l'année 1682, un incendie ayant éclaté dans l'auberge du Perdreau, le feu se propagea avec une si violente rapidité que tous les habitants, hommes et chevaux, y trouvèrent la mort, et que le quartier entier devint la proie des flammes; ce qui lui fit donner en allemand le nom de *Cour-Brûlée* (*Der Verbrennt Hof*). Ce n'est que dans la première moitié du siècle passé que ces ruines furent entièrement déblayées et que l'emplacement fut disposé en marché, qui fut appelé en 1769, *Marché-Gayot*, du nom du préteur royal d'alors. L'ancienne ruelle, conduisant dans la rue des Veaux, fut supprimée; la rue du Chapon fut percée¹, et sur les débris de sa propriété primitive, à côté du secrétariat du *Bruderhof* (en allemand *Schreiberstube*), qui avait donné le nom à la rue qui longe le grand séminaire, l'abbaye d'Andlau fit construire le bel hôtel (*Andlauerhof*), dont M. F. Ehrmann est aujourd'hui propriétaire.

Marché-Gayot.

Les dames nobles de l'abbaye d'Andlau vinrent souvent se réfugier dans cet hôtel, à l'abri des murs de Strasbourg, quand les guerres, dont notre province fut si souvent le théâtre, venaient troubler leur séjour au pied des Vosges; un receveur y avait aussi son logement.

En déblayant la place du sinistre, et en la transformant en marché, le magistrat d'alors avait l'intention de donner de l'air à ce quartier, masqué par le colossal bâtiment du séminaire, mais le préteur Klinglin, gagné par des pots de vin, parvint à faire céder à des particuliers le droit d'élever tout à l'entour du terrain communal de petites constructions pour servir de boutiques; mais, depuis longtemps, la commune ayant encouru la prescription, ce terrain est devenu propriété particulière, et au lieu de modestes boutiques nous voyons aujourd'hui une série de petites maisons, à un ou deux étages, entourer la place dont une partie a encore été surbâtie en dernier lieu par la halle octogone que la ville fit construire pour servir de marché de viandes aux bouchers *extra-muros*.

Depuis l'époque reculée où les dogmes du christianisme se sont introduits dans les populations de notre pays, et où Clovis fit construire le premier temple chrétien à *Strateburg*, l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le séminaire, a été à la fois le siège des desservants de ce temple et celui de l'école des jeunes lévites qui se vouaient au sacerdoce. L'historique de cette institution est lié très-intimement à l'histoire de la cathédrale elle-même et des évêques, ses chefs spirituels, que nous nous réservons de

Le Bruderhof.

¹ A l'angle de cette rue et de celle des Sœurs, on bâtit une auberge à laquelle on donna le nom de *Palais-Royal*, que la maison porte encore aujourd'hui.

Le Bruderhof.

traiter à la fin de notre ouvrage, après être retourné dans nos promenades vers le centre le plus sacré, le plus antique, où nous nous trouvons placé pour dominer ce vaste panorama. Nous nous bornerons donc pour le moment à développer d'une manière succincte l'historique de la desservance de cette métropole et de l'institution du chapitre qui s'attache aux bâtiments que nous avons devant nous.

Si la religion, cette divine étincelle qui électrise l'homme, cette source de charité et de vertu, cette consolatrice dans le malheur, est immuable et éternelle dans son application à la vie de l'homme et retourne par ses belles œuvres vers le divin Créateur, l'Église, sa régulatrice dans la foi et dans la forme, s'est souvent ressentie de l'influence des mœurs, des passions et des faiblesses humaines. Elle a changé de phases de même que les institutions civiles et politiques; humble et sanctifiée qu'elle était dans son origine, elle devint plus tard puissante et dominatrice; consolante, pauvre et bienfaisante, elle parvint à s'entourer de toutes les richesses mondaines, de tout l'éclat du luxe; tantôt persécutée, tantôt persécutrice, elle arriva à nous à travers une longue série de siècles, dans chacun desquels elle apparaît sous une autre forme, tout en conservant son essence, et en restant la représentante de la religion sur la terre.

Si nous jetons un coup d'œil sur le plan traditionnel du premier temple chrétien érigé à Strasbourg, nous y trouvons à l'orient du chœur une vaste cour entourée de constructions; on l'appelait en l'honneur de la confraternité chrétienne primitive le *Bruderhof*, ou la Cour ou l'Hôtel-des-Frères, et il servait de logement aux prêtres et aux diacres qui, dans ces temps de barbarie, aidaient de leurs offices l'évêque dans ses pénibles fonctions. Schadaeus dit dans sa *Description de la cathédrale* (*Summum templum*), qu'ils étaient au nombre de trente, du temps de Dagobert, au septième siècle. La règle sous laquelle ils vivaient nous est restée inconnue, mais, sous le règne de Charlemagne, l'évêque Heddon fit adopter dans le sein de cette communauté religieuse, composée alors d'une soixantaine de membres, la règle que saint Chrodegand, évêque de Metz, avait introduite dans le clergé de son diocèse. Charlemagne exigea que les prêtres admis à la desservance de la cathédrale de Strasbourg unissent la naissance à la science et aux mœurs, ce qui n'est pas étonnant quand à cette époque reculée on voit fonder tant de riches abbayes, peuplées de moines ou de nonnes appartenant aux premières familles.

Il n'est pas sans intérêt de connaître la manière de vivre des hommes d'Église de ces premiers temps et la règle sévère qui les régissait, comparativement à ce que furent leurs successeurs qui habitaient ces somptueux hôtels dont nous avons déjà souvent eu occasion de parler.

Ces prêtres étaient obligés de vivre enclôîtrés et en communauté; le matin, à deux heures, ils se levaient pour chanter les matines, puis ils s'occupaient de lecture et

d'études et récitaient les laudes jusqu'à ce que la pointe du jour les appelât à la cathédrale pour y chanter primes; après cet office ils entendaient la lecture d'homélies et de livres édifiants. Pendant la journée, toutefois, ils jouissaient de la liberté de sortir, mais le soir les rappelait de nouveau à la prière, après laquelle devait régner le plus profond silence, tout échange de paroles leur étant interdit jusqu'à leur retraite dans les dortoirs et jusqu'au lendemain après l'office des primes. A cette austérité du culte se joignait la sobriété de la vie matérielle. Chacun, à l'exception des dignitaires, présidait tour à tour à la cuisine qui devait servir journellement deux repas: le dîner était composé d'un potage, de légumes et d'un plat de viande ou de lard; le souper d'un plat de légumes et de viande; les jours maigres le poisson ou le fromage faisait les honneurs de la table. On accordait à chaque chanoine-prêtre ou diacre cinq chopines de vin ou autant de bière par jour.

Cette manière de vivre, cette règle austère et rigide régît pendant longtemps le Bruderhof et subit plus ou moins l'influence que les évêques, chefs de l'Eglise, exercèrent dans le siècle suivant, où les petits-fils de Charlemagne se disputaient les fragments de son vaste empire et où l'Alsace fut témoin de la lâche trahison des fils dénaturés de Louis-le-Débonnaire. Quand, au dixième siècle, notre province vint à faire partie de l'empire germanique, le pouvoir temporel s'allia au pouvoir spirituel des évêques de Strasbourg. En 982, l'empereur Othon II ayant accordé à l'évêque Erchambaud le droit de rendre justice en son nom, comme jadis les comtes d'Alsace, la puissance épiscopale s'éleva à un haut degré, mais, malheureusement aussi pour elle, elle s'éloigna par cela même beaucoup de sa mission pastorale, et nous voyons à travers une série de siècles ces prélats à la tête des armées en lutte, tantôt avec la ville, tantôt avec la haute noblesse, tantôt prenant parti pour l'un ou l'autre des princes qui se disputaient la couronne impériale. Pour soutenir cette puissance temporelle, les évêques étaient obligés de suivre l'exemple des grands vassaux de l'empire et d'augmenter leurs forces guerrières; d'un côté, ils donnaient en fief à la noblesse leurs nombreux territoires, leurs châteaux forts, pour se les rendre feudataires d'armes et de haubert; d'un autre côté, par la distribution des bénéfices attachés à l'Eglise, ils savaient gagner l'alliance des familles les plus puissantes. C'est dans cette intention que l'évêque Werner de Habsbourg créa, en 1019, dans le nombre des desservants de la cathédrale, un chapitre de vingt-quatre membres, sortis des plus nobles et des plus illustres familles de l'empire; Henri II sanctionna cette ordonnance épiscopale à Aix-la-Chapelle. Ce chapitre s'appelait le *Grand-Chapter* (*Summum Capitulum*), et le second corps des bénéficiers, composé de quarante membres prébendés, s'appelait le *Grand-Chœur* (*Summus Chorus*), auquel s'allia ce même prince, comme nous l'avons déjà dit, en créant en son honneur le bénéfice de roi du grand-chœur de Strasbourg ¹.

¹Voyez rue du Dôme.

Le Bruderhof.

Une fois élevés à cette haute dignité temporelle et spirituelle, les chefs de l'Église s'entouraient, de même que les princes et les comtes régnants, d'une cour formée:

1° D'un *Vicedom*. Le Vicedom veillait à la conservation des droits et des biens de l'évêque; il rendait la justice en son nom, et il conduisait à la guerre les vassaux et les soldats qu'il avait à fournir au contingent de l'empire; ces dignitaires étaient choisis dans les membres de la noblesse alsacienne, et ce titre fut attaché plus tard à la présidence de la régence épiscopale de Saverne.

2° D'un *Grand-Maréchal*, qui exerçait les mêmes fonctions que le connétable à la cour des rois; cet office fut conféré, au douzième siècle, aux ducs de Wurtemberg, et celui de *Sous-Maréchal* aux seigneurs de Hunebourg, dans la famille desquels la première dignité passa de même plus tard, et à son extinction dans les mâles, elle arriva aux comtes de Lichtenberg et par droit de succession aux Hanau et aux Darmstadt.

3° D'un *Grand-Panetier*, ou grand-maître de la maison épiscopale; les landgraves d'Alsace en furent les premiers titulaires et plus tard les nobles de Hohenstein, de Schönau, etc.

4° D'un *Grand-Échanson*, office qui fut dévolu d'abord aux comtes de Habsbourg; puis, quand Rodolphe, appartenant à cette maison, monta sur le trône impérial, aux nobles de Murnhart, de Waldner et de Rathsamhausen.

5° D'un *Grand-Chambellan*. Les ducs de Souabe et de Hohenstauffen jouirent de ce titre jusqu'à Conradin, en 1268; il advint alors aux landgraves d'Alsace de Werd, et, après l'extinction de cette famille, aux nobles d'Osthoven, de Wasselnheim, etc.

Quand, à leur tour, les évêques reperdirent en partie leur puissance temporelle et rentrèrent plus intimement dans leurs fonctions ecclésiastiques, ces dignités se transformèrent, à leur cour épiscopale, en celles de *Grand-Prévôt*, de *Grand-Doyen*, de *Grand-Custos*, de *Grand-Écolâtre* et de *Grand-Camérier*; honneurs conférés aux membres du grand-chapitre. Le premier était nommé par le Saint-Siège, le second et le cinquième par le chapitre et les deux autres par l'évêque même.

Le grand-chœur avait à sa tête, chargé de son administration et de celle de ses biens, un conseil de sept membres présidé par le *Senior*; ce conseil était le produit de l'élection et s'appelait les *Septenarii* ou *Septem viri*, en allemand les *Siebner*; son siège était au Gürtlerhof, dans la rue du Dôme, dont nous avons déjà parlé.

Telle est l'origine de ces deux corps ecclésiastiques attachés au service religieux de la cathédrale. Cependant les grands-chanoines issus d'illustres familles, élevés dans les hautes régions sociales¹ et qui recevaient une partie du reflet qui s'attachait

¹ Pour avoir une idée des éléments nobiliaires qui formaient depuis le treizième siècle le chapitre de la cathédrale de Strasbourg, nous donnerons un relevé des maisons de naissance illustre d'Allemagne et de France qui y ont fourni leur contingent jusqu'à la révolution: Aspremont, Bade, Barby, Bavière, Bitche, Bouillon, Brandis,

à la dignité épiscopale et à la splendeur qui l'entourait, se fatiguèrent du joug et de la règle austère qui les régissait primitivement. En 1060 ou 1069, sous l'évêque Werner II, ils abandonnèrent en grande partie la vie claustrale et se constituèrent en chapitre séculier; néanmoins le service ecclésiastique resta personnel aux divers prébendiers de la cathédrale jusqu'au treizième siècle, après lequel beaucoup de membres du grand-chapitre furent autorisés à se faire remplacer; même au dix-huitième siècle, les chanoines capitulaires n'étaient plus assujettis qu'à un séjour de trois mois dans leur métropole et ne devaient assister aux cérémonies religieuses que les grands jours de fête seulement.

Il serait difficile de connaître et de fixer les revenus du grand-chapitre et du grand-chœur de la cathédrale de Strasbourg, parce qu'en aucun temps le haut clergé n'a été obligé de livrer à la publicité les sommes et les revenus des bénéfices dont il jouissait, et que ces mêmes revenus devaient nécessairement dépendre de l'état plus ou moins florissant de l'Église elle-même, de la libéralité des fondations pieuses, de la dévotion des ouailles et de l'état des finances de la manse épiscopale; celle-ci était souvent très-grevée par la position politique qu'avaient à soutenir les évêques et qui les entraînait à des guerres désastreuses, qu'ils ne pouvaient soutenir qu'en aliénant les revenus des prébendes, ce qui devint fréquemment une source d'hostilités entre ceux qui en jouissaient et leur chef spirituel.

Outre la masse commune des revenus attachés aux deux corps prébendés¹, et dont chacun jouissait individuellement, suivant sa dignité et suivant son rang d'ancienneté, il en existait encore d'autres, connus sous le nom de *revenus du réfectoire* et de *revenus des présences*. Les premiers consistaient en aliments, vins, pain, viande, œufs, sel, beurre, légumes et autres denrées ayant rapport à l'économie domestique de la maison. Les seconds consistaient en argent, distribué toutes les semaines aux desservants du chœur, pour leur présence au service religieux; ils avaient trois sièges différemment étagés: celui où étaient assis les enfants de chœur et le clergé qui n'était pas encore reçu dans les ordres majeurs, s'appelait *Pavimentum* (siège du pavé); celui

Brunswick; Busnang, Crussol d'Usèz, Dahn et Fleckenstein, Deux-Ponts, Eberstein, Falkenstein, Fénétrange, Friedberg, Geroldseck-Lahr et Geroldseck-Alsace, Gleichen, Hanau, Helfenstein, Hennenberg, Hesse-Rheinfeld, Hohenlohe, Hohenstauffen, Hohenhöwen, Hohenzollern, Isenbourg, Kirkl, Kirchberg, Kybourg, Königsegg, Kreichingen, Krenkingen, Linange, Limbourg, Lichtenberg, Lorraine, Löwenstein, Lupfen, Lützelbourg, Lützelstein ou Petite-Pierre, de la Marc, Manderscheid, Mansfeld, Médicis, Montfort, Nassau, Nellenbourg, Ochsenstein, Oswald de la Tour, Pologne, Reifferscheid, Ribeaupierre, Rheineck, Rohan, Salm, Schwartzenberg, Stollberg, Sultz, Saxe, Saarwerden, Saraponte, Solms, Signau, Thalmasingen, Theck, Thierstein, de la Tremouille, Sayn et Wittgenstein, Waldeck, Waldbourg, Werdenberg, Winnenberg, Wollfsegg, Walenstetten, Veldentz, Zimmern, Zeil, Zollern, etc.

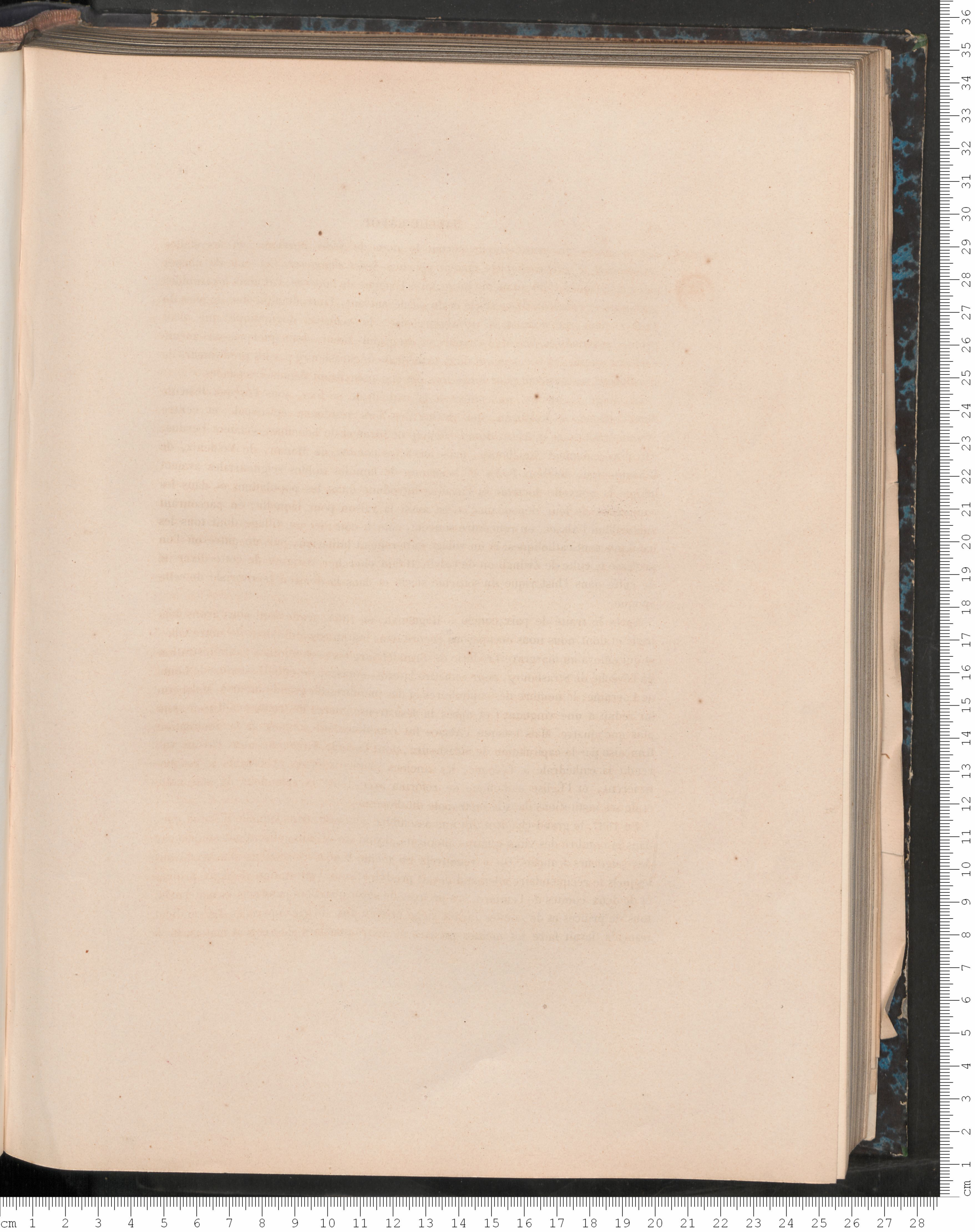
¹ Schoepflin cite dans son *Alsatia illustrata* les terres et communes qui appartenaient au grand-chapitre de la cathédrale de Strasbourg; elles étaient: le Val de Villé, le Comte-Ban, le château de Frankembourg où était le siège du bailliage, Châtenois, Erstein, Kraft, Eschau, Böersch, Saint-Nabor, Geispolsheim et Lampertheim.

Le Bruderhof. des membres du grand-chœur portait le nom de *Sedes inferiores*, et les stalles qu'occupait le grand-chapitre étaient appelées *Sedes superiores*. Cet état de choses dura jusqu'après 1530, et même jusqu'après l'époque de l'*interim*, car alors les troubles politiques et religieux de ce siècle et du siècle suivant, l'introduction des dogmes de Luther dans la population strasbourgeoise, le schisme dogmatique qui avait séparé les membres du grand-chapitre et du grand-chœur, dont quelques-uns même s'étaient mariés, et l'occupation de la cathédrale de Strasbourg par les prédicateurs de la réforme, anéantirent pour longtemps cet état préexistant depuis des siècles.

Le clergé desservant anciennement la cathédrale se fixa, sous l'évêque Jean de Manderscheid, à Molsheim, qui devint dès lors résidence épiscopale et centre administratif de ce diocèse, dont beaucoup de biens et de bénéfices s'étaient perdus, car non-seulement Strasbourg, mais aussi les comtes de Hanau, de Veldentz, de Ribeaupierre, de Deux-Ponts et beaucoup de familles nobles seigneuriales avaient adopté la nouvelle doctrine et l'avaient introduite dans les populations et dans les communes de leur dépendance. C'est aussi la raison pour laquelle, en parcourant aujourd'hui l'Alsace, on rencontre souvent, côte à côte, ici un village dont tous les habitants sont catholiques, là un village entièrement luthérien, puis un autre où l'on professe le culte de Zwingli ou de Calvin. Il faut chercher l'origine de cette diversité de culte dans l'historique du seizième siècle et dans la division territoriale de cette époque.

Après le traité de paix conclu à Haguenau, en 1604, traité dont nous avons déjà parlé et dont nous nous occuperons encore dans les phases militaires de notre ville, et qui enleva au margrave Frédéric de Brandebourg les prétentions à l'administration de l'évêché de Strasbourg, pour remettre la crosse épiscopale entre les mains de Louis de Lorraine, le nombre des capitulaires et des membres du grand-chœur à Molsheim fut réduit à une vingtaine, et après la désastreuse guerre de trente ans il n'en resta plus que quatre. Mais lorsque l'Alsace fut complètement soumise à la domination française par la capitulation de Strasbourg, dont l'article 3, comme nous l'avons vu, rendit la cathédrale à l'évêque, les anciens éléments épars et errants se reconstituèrent, et l'Église catholique se reforma avec toute la splendeur de son culte et de ses institutions dans la métropole du diocèse.

En 1687, le grand-chapitre tint une assemblée générale, dans laquelle il statua que, dans le nombre des vingt-quatre canonicats, il y en aurait huit qui seraient remplis par des seigneurs français. On y renouvela en même temps les anciens statuts suivant lesquels le récipiendaire allemand devait produire, sous l'attestation de deux princes et de deux comtes de l'empire, ses preuves de seize quartiers paternels et maternels, tous de princes et de comtes, ayant siège et voix aux diètes impériales. Le candidat français devait faire les mêmes preuves de seize quartiers paternels et maternels, à



COSTUMES DES VINGT-QUATRE COMTES CHANOINES
de la Cathédrale de Strasbourg.

Panorama de Strasbourg. Ville. Page 95.



D'après un Manuscrit latin qui se trouve dans la Bibliothèque du gr^e Séminaire. p. Alf. Techemolin.

Lith^e par J. Bück.

Brev^t d'invⁿ S. g. d. G. LAVIS-AQUARELLE Lithog^e E. SIMON, Strasbourg.

Chanoines domiciliaires.

Costume d'intérieur.

Costume de Ville.

Costume de Ville.

Chanoines capitulaires.

Grand Costume du
Doyen et du Prévot.

Grand Costume de Chœur
avec Simarre et Aumusse.

cette différence près que du côté du père il devait être issu de princes ou ducs et du côté de la mère d'une noblesse très-ancienne et très-illustre de nom et d'armes.

Ces statuts sur la noblesse française subirent cependant des changements en 1713; ainsi, lorsque après une vacance prolongée de tous ces canonicats, à l'exception de deux ou trois, le roi voulut en savoir le motif, le chapitre lui représenta que très-peu de seigneurs français s'étaient présentés jusqu'alors pour être admis dans son corps et qu'il fallait en attribuer la cause à la rigidité des preuves exigées par les statuts de 1687, car depuis que la haute noblesse française n'avait pas dédaigné de s'allier à la finance, peu de maisons pouvaient faire preuve de seize quartiers paternels et maternels. Cette raison, jointe à l'expérience qui faisait voir la difficulté de les exiger même des seigneurs allemands, détermina le grand-chapitre à changer dans les anciens statuts les clauses qui en rendaient souvent l'exécution impossible. Suivant les nouveaux statuts qui restèrent en vigueur jusqu'à la révolution, les chanoines français devaient avoir leurs père, grand-père, bisaïeul et trisaïeul, tous décorés du titre de princes ou de ducs. Du côté de la mère on se bornait à exiger que les trois ancêtres ascendants fussent issus d'une noblesse très-ancienne et illustre d'armes.

Les Allemands, pour être reçus chanoines, devaient descendre de père, grand-père, bisaïeul et trisaïeul, tous princes ou comtes ayant voix et siège aux diètes de l'empire, et d'une mère dont le père, l'aïeul, le bisaïeul et le trisaïeul fussent princes ou comtes, ayant de même voix et siège aux diètes impériales. Comme on le voit, la naissance seule donna droit à ces bénéfices, et un rejeton mâle de ces familles était déjà dans le berceau prédestiné chanoine de la cathédrale de Strasbourg. Ce grand-chapitre était alors composé de douze chanoines domiciliaires et de douze chanoines capitulaires, dont un grand nombre jouissait en outre de bénéfices attachés à d'autres chapitres métropolitains. Ces derniers, qui devaient être dans les ordres sacrés, eurent seuls entrée et voix au chapitre, ainsi que le droit exclusif d'élire l'évêque et de remplir les hautes dignités attachées à la personne du chef de cette métropole et dont nous avons déjà fait mention. Les domiciliaires succédaient aux places vacantes des capitulaires, suivant leur rang d'ancienneté et jouissaient en attendant du quart des bénéfices. Dans les grandes cérémonies religieuses et dans les processions, ce corps, aussi illustre de naissance que brillant de costume, tenait le premier rang après l'évêque et avant les membres du grand-chœur, et portaient sur la poitrine, en vertu d'un brevet de Louis XVI, daté de 1775, une croix émaillée à huit pointes, ornées de quatre fleurs de lys, au centre de laquelle se trouvait un médaillon représentant d'un côté la religion sous une figure allégorique et de l'autre l'assomption de la sainte Vierge. Cette croix était suspendue à un large ruban bleu moiré et liséré de jaune.

A peine cent ans furent-ils écoulés depuis que l'Église était rentrée dans ses anciens droits, que la révolution éclata et abolit les titres de noblesse, ravit au clergé catholique

Le Bruderhof.



Le Bruderhof.

ses biens et ferma même les temples au culte; mais quand Napoléon rétablit les autels, l'Église reparut plus pure, plus primitive et dégagée de toutes ces traces d'abus que la puissance temporelle y avait attachés pendant des siècles. Depuis, le chapitre de la cathédrale de Strasbourg est composé de dix membres titulaires et d'un nombre indéfini de membres honoraires, et le titre de chanoine n'est plus donné à la naissance, mais bien au mérite et à l'ancienneté des services dans le sacerdoce.

Les bâtiments du Bruderhof restèrent, après la sécularisation du grand-chapitre, le logement des membres du grand-chœur et servirent aussi de séjour aux jeunes lévites qui se vouaient à l'Église, jusqu'à la réformation. Quand les chanoines luthériens vinrent s'y loger, on y fit, de 1573 à 1575, de grandes constructions, la façade fut embellie par des peintures en grisaille, du genre de celles que nous voyons encore, mais peu distinctement, à l'un des bâtiments de l'OEuvre-Notre-Dame, dont la construction date de cette même époque; elles sont dues au pinceau de Vendling Dieterlin, qui publia un volume in-folio de planches d'architecture et d'ornementation, gravées à l'eau forte, sous le titre *Architectura*.

Lorsque l'académie, confiée à l'ordre des Jésuites, fut transférée de Molsheim à Strasbourg, le Bruderhof devint le siège de l'enseignement théologique, et à cette époque on construisit en pierres de taille le colossal bâtiment que nous avons aujourd'hui sous les yeux et la chapelle dédiée à saint Louis. Un siècle après, quand pendant la révolution le clergé émigra en grande partie pour se fixer dans l'abbaye des Prémontrés à Allerheiligen outre-Rhin, le séminaire, vide et désert, n'attendit pas longtemps pour être repeuplé; 93 arriva avec sa terreur et ses violentes mesures révolutionnaires.

Cette population de Strasbourg, si généreuse, si patriotique, qui avait déjà fait le sacrifice de sa constitution indépendante dont elle jouissait encore comme ancienne ville libre impériale, acclama à cette nouvelle ère qui s'ouvrit à la nation française; elle comprenait bien la liberté à l'abri des lois qu'elle s'était faites elle-même, dont elle avait joui pendant des siècles, mais elle eut horreur de ses abus, et, il faut le dire en l'honneur de notre cité, que les fanatiques qui faisaient rouler les têtes sur l'échafaud, qui extorquaient le peu de fortune que possédaient encore ses habitants¹, après avoir

¹ Le 10 brumaire an II (31 octobre 1793) la ville de Strasbourg fut frappée d'un emprunt forcé de neuf millions. Le tribunal révolutionnaire condamna à des sommes exorbitantes les citoyens qui vendaient au-dessus de la taxe, ou même ceux qui vendaient plus cher des marchandises non taxées. Un brasseur fut condamné à payer en trois jours 250,000 livres; un aubergiste 40,000, un épicier 100,000, des négociants à 6 jusqu'à 50,000, un boulanger à 30,000 et à l'exposition, etc. Bijoux, argenterie, batterie de cuisine, furent saisis, outre la masse de pièces d'habillements et de chaussure dont nous donnons un relevé puisé dans une publication contemporaine :

6,879 capotes, culottes et vestes.	1,351 manteaux.	900 couvertures.
4,767 paires de bas.	20,518 chemises.	29 quintaux de charpie.
16,921 paires de souliers.	4,524 chapeaux.	21 quintaux de linge pour bandages.
863 paires de bottes.	2,673 draps de lit.	

La majeure partie de ces objets pourrit dans les magasins ou fut revendue, sans que l'armée, pour laquelle ils étaient destinés, en ait jamais eu de profit.

porté des sommes considérables sur l'autel de la patrie, étaient étrangers au foyer strasbourgeois¹. Nommer Schneider, Saint-Just, Lebas, Monnet, maire, et autres, c'est nommer des hommes qui n'avaient jamais été nourris du lait bienfaisant de la liberté, mais qui étaient bien les satellites de la tyrannie et du fanatisme politique aussi détestable que le fanatisme religieux; car, s'il y a un abîme entre l'homme qui ne prie que des lèvres en nourrissant la haine et la médisance dans le cœur et celui qui pratique les préceptes de charité et de douce résignation, base de la foi chrétienne, il y en a un aussi entre le despotisme sur le trône, celui sortant des carrefours, et l'action du citoyen honnête, éclairé et laborieux, qui veut se mouvoir dans la sphère sociale à l'abri d'une sage liberté; l'un ressemble à une mare de fange et de sang et l'autre à une source claire et vivifiante.

Le Bruderhof.

Pendant les deux années de la terreur, le séminaire devint un autre Bruderhof: c'était le malheur commun qui unissait alors dans ses murs par les liens de la fraternité des hommes de toutes les classes de la société; professeurs, savants, conseillers municipaux, négociants, officiers de la garde nationale, ecclésiastiques de tous les cultes, employés, agents de change, anciens nobles, artisans de tous les métiers, gémissaient sous ses verroux, ou en sortaient pour être déportés. Bien des personnes respectables de notre cité nous ont dépeint les tortures morales et physiques dont elles eurent à souffrir pendant ces mois d'angoisses, séparées de leurs familles, de tout ce qu'elles avaient de plus cher, et ne sachant pas si une vengeance personnelle ou l'envie ne les dénoncerait pas au tribunal révolutionnaire, pour les vouer à une mort ignominieuse sur l'échafaud. La chute de Robespierre, et en même temps celle de Saint-Just et de Lebas, qui avaient déjà auparavant fait tomber la tête de Schneider, leur rival, ouvrirent la porte à plus de douze cents hommes et femmes qui étaient incarcérés au séminaire, ainsi qu'à l'hôtel de Darmstadt (mairie), et qui sortirent presque tous ruinés et réduits à se créer de nouvelles ressources par un travail opiniâtre.

Après cette époque, quand la guerre sur le Rhin fit transformer en hôpitaux beaucoup d'établissements publics disponibles, ce bâtiment reçut alors les militaires blessés et malades.

En 1806, on y logea l'école de droit, et en 1808, lors de la création de l'académie, tout le haut enseignement y eut son siège. Quand on institua l'école normale, en 1810, les élèves vinrent en habiter les mansardes, et on y plaça également le cabinet d'histoire naturelle, lorsque la ville en fit l'acquisition du professeur Hammer².

¹ Un habile rhéteur venant de loin a fait de tout temps fortune à Strasbourg, dont les habitants ont toujours eu la faiblesse de s'abandonner trop légèrement à des étrangers et de jalouser ceux de leurs concitoyens qui leur donnaient des preuves irrécusables de dévouement.

² Voyez Faubourgs, Académie et rue Sainte-Élisabeth.

Le Bruderhof.

Cet état de choses dura jusqu'aux vacances de 1823. Une ordonnance royale fit alors évacuer l'académie, qui prit provisoirement possession de l'ancien hôtel de la Prévôté, rue de la Nuée-Bleue, occupé par les séminaristes, et ceux-ci rentrèrent dans ces bâtiments construits en 1685 et années suivantes avec les fonds épiscopaux et moyennant des souscriptions. Depuis trente et un ans le clergé catholique en jouit en paix, et les ecclésiastiques, qui, après cette réintégration, furent les premiers à y faire leurs études, approchent déjà de l'âge de la vieillesse.

L'auberge du Parc.

Nous avons dit, en parlant de l'établissement du Doyenné de la cathédrale, dans la rue des Juifs, qu'en 1702 l'ordre des Jésuites prit possession de l'enseignement cléréal et profane de la population catholique de Strasbourg. Une ordonnance de Louis XIV, du mois d'août 1685, en avait chargé l'ordre de la province de Champagne, et dans le carré de maisons démolies alors pour y élever le vaste bâtiment que nous voyons à côté du séminaire, se trouvait à l'angle, vers le château, une auberge à l'enseigne du *Parc* (*Zum Thiergarten*). Faisons revivre un moment cette antique auberge et racontons ce qui l'illustra :

Invention
de l'imprimerie.

Schilter, dans la *Chronique de Königshoven*, nous la cite, en y attachant la gloire de l'invention de l'imprimerie et le nom de Jean Mentel, ou Mentelin. Natif de Schlestadt et pratiquant l'art de la calligraphie, il vint s'établir à Strasbourg avec ses père et mère, en 1447, et fut incorporé dans la série des bourgeois de la tribu de l'Échasse. C'était trois années après que Gutenberg y avait essayé le moyen de multiplier les livres par un autre procédé que la lente et souvent incorrecte copie. L'action de la pensée humaine, le travail de l'intelligence avait un vaste chemin à parcourir, depuis ces premiers essais jusqu'au point où arriva l'imprimerie à la fin de ce même siècle ; on peut le diviser en trois grands points d'arrêt :

1° Graver les planches en bois et en tirer des épreuves avec l'encre grasse sur du papier avec des pages fixes.

2° Graver un certain nombre de chacune des lettres de l'alphabet et les ranger ensemble comme caractères mobiles pour en former des mots espacés, des lignes et des pages entières.

3° Ne graver en métal qu'une seule des lettres de l'alphabet servant de matrice et les multiplier par la fonte en étain ou en plomb.

Passons en revue ce développement graduel.

Une soixantaine d'années avant ces premiers essais, on connaissait déjà l'art de la gravure sur bois ; on l'adapta à l'imagerie, à la reproduction de la figure du Christ, de figures de saints, et, chose curieuse, aux jeux frivoles des cartes, et il n'y avait qu'un pas à faire de la gravure et de la reproduction de ces figures à celle des caractères.

Nous laisserons de côté toute cette multitude de contes, de fables et de légendes qui

s'y rattachent, et nous n'examinerons pas si c'est Coster à Harlem, ou un autre qui en eut la première idée; mais la préexistence même de la gravure sur bois a pu facilement faire naître dans la tête d'un copiste l'idée d'écrire à rebours sur une planche en bois, bien unie, d'enlever par la gravure les parties qui ne devaient pas recevoir le noir moyennant les tampons, et de reproduire par la pression sur du papier humecté ou sur du parchemin les lettres qui faisaient saillie à la planche. Mais cette espèce de stéréotypie entraîna à de grands frais de gravure, les planches et les lettres ne pouvant servir qu'à la reproduction du même texte et tombant au rebut dès qu'on avait tiré le nombre d'exemplaires voulu.

Nous ignorons si dans l'outillage on avait déjà, à cette époque, ces lames si fines et si mordantes que les menuisiers et les tabletiers employaient dans le siècle suivant, comme aujourd'hui, à leurs artistiques travaux d'incrustation. On doit en douter, car il eût été facile de couper avec ces scies en autant de fragments qu'il y avait de lettres ces planches fixes pour les transformer en planches mobiles, de manière à pouvoir utiliser chaque lettre isolément pour la composition de mots divers et pour la reproduction et la multiplication des nombreux manuscrits.

La seconde phase des progrès dans cet art se fit jour par l'invention des caractères mobiles, attribuée à Gutenberg de Mayence. Cette ville s'en glorifiait, comme Harlem de l'invention de Coster, jusqu'à ce que Schoepflin publiât dans ses *Vindiciæ typographicæ* la découverte que fit, en 1745, J. H. Barth dans les archives de Strasbourg d'un procès entre ce même Gutenberg et les héritiers d'André Dreyzehn, procès qui eut lieu en 1439. André Dreyzehn, Jean Riff et André Heilmann, tous les trois bourgeois de Strasbourg, étaient bailleurs de fonds et associés de Gutenberg pour l'exploitation de divers secrets dont il était l'inventeur et dans le nombre desquels se trouvait celui de l'invention de l'imprimerie. Il en ressort que le gentilhomme ou le patricien mayençais a habité Strasbourg, d'après les uns depuis 1420, d'après les autres depuis 1430 jusqu'en 1444, année après laquelle sa trace se perd totalement jusqu'en 1450, où on le retrouve dans sa ville natale¹. Par ces pièces il devient évident que Gutenberg avait à Strasbourg une presse que confectionna le tourneur Sasbach, dans la rue Mercière, et que les caractères formant page étaient gravés sur bois et réunis moyennant la pression de vis; mais voilà aussi à quoi se borne l'invention en cette ville, car de ses produits il n'en reste aucun²; même les premiers essais qu'il fit en retournant à Mayence se bornent aussi à un *Catholicon* imprimé en 1450 avec des planches gravées fixes, suivant le témoignage de Trithemius, abbé de Hirschau, dans le deuxième volume

¹ Voyez Environs, Montagne-Verte.

² Dans les pièces de ce procès, où il est fait mention de la saisie domiciliaire, il n'est aucunement parlé de feuilles imprimées, ni même de papier ou de parchemin employé à l'imprimerie.

Invention
de l'imprimerie.

de sa *Chronique*, où il dit que le gendre de Faust, l'associé de Gutenberg, lui avait confié que ce premier livre était imprimé d'une planche fixe et que plus tard ils employaient des caractères mobiles en bois et en métal.

Laissons Gutenberg à Mayence, travaillant avec Faust et Schoeffer, et puis expulsé de l'association parce qu'il ne pouvait rembourser à ce premier 1,600 florins d'or qu'il en avait reçus, se débattant avec ses créanciers comme il s'était débattu avec ceux de Strasbourg, une dizaine d'années auparavant, et parlons de Jean Mentelin, que nous connaissons comme calligraphe à Strasbourg.

En jetant un coup d'œil sur ses produits, ces doyens d'âge de la typographie, on s'aperçoit facilement qu'ils devaient imiter l'écriture, car tous étaient composés avec des caractères gothiques carrés, employés alors par les copistes allemands; les en-têtes des chapitres et les initiales étaient omis et ajoutés à la plume à l'encre rouge, verte, bleue, ou avec ces magnifiques lettres majuscules et ces arabesques dorées, peintes et composées avec le goût exquis et élégant que l'on admire encore dans les antiques manuscrits¹. On les ornait plus ou moins, suivant le prix que l'on en payait, car une bibliothèque composée de quelques volumes, un livre même, était un trésor qu'on ne pouvait acheter qu'à un prix très-élevé des copistes, peintres et calligraphes qui en faisaient leur métier, ou que les moines et les nonnes se procuraient par une lente et patiente copie dans le silence des couvents. Si donc l'invention de l'imprimerie ruina plus tard le gagne-pain des copistes, les premiers qui la connurent et la pratiquèrent réalisèrent d'énormes profits en multipliant les exemplaires par ce procédé et en y mettant la seconde main pour leurs embellissements. Ils tinrent aussi longtemps que possible cette invention secrète et donnèrent une grande impulsion au perfectionnement de leur art, qui serait sans doute resté longtemps encore dans l'enfance, sans leur active collaboration; car ce que fit le calligraphe Schoeffer dans l'association de Faust et de Gutenberg à Mayence, le calligraphe Jean Mentelin le fit seul à Strasbourg. Ce dernier, cependant, fut plus loyal, car, pendant que Faust en faisait encore un secret en vendant à Paris des livres imprimés comme des manuscrits et qu'il en fut chassé quand on reconnut sa fraude, pendant que les Mayençais ajoutaient à la main, à la fin de leurs livres, qu'ils étaient *écrits sans plume ni par un procédé magique, qu'ils étaient écrits sans plume et sans main, par une merveilleuse concordance de moules et de types*, ou quand ils prônaient leur *invention divine, leur art magique d'écrire sans plume*, Jean Mentelin avouait déjà son art et s'appelait du nom d'*imprimeur, impressoriæ artis magister*, avant 1466, comme on peut le lire au verso de la première page *De doctrina*

¹Alde Manuce, ou Manuccio à Venise fut le premier qui fit l'innovation de l'emploi des types latins dans son imprimerie, de même que des types penchés ou cursives, que les imprimeurs appellent encore aujourd'hui *caractères italiques*.

christiana de Saint-Augustin¹. Le grand nombre de livres que Mentelin lança dans le monde, contemporanément aux Mayençais, lui a fait attribuer la découverte de l'imprimerie par beaucoup d'écrivains alsaciens de cette époque et d'une époque rapprochée. Le savant Wimpheling, qui l'avait connu à Strasbourg, lui attribue dans son *Epitoma rerum germanicarum*, cap. LXV, le perfectionnement de cette invention. Jérôme de Guebwiller dit dans le *Panegyrique de Charles-Quint*, Strasbourg 1571, page 37 :

Invention
de l'imprimerie.

«Mentelin inventa l'art d'imprimer en caractères d'étain; je laisse Mayence se vanter que Faust en est l'auteur; pour moi, j'ai vu dans le cabinet de Jean Schott, petit-fils de Mentelin, écrit de la main de ce dernier, un livre où il avait tracé de sa main les figures de tous les instruments nécessaires à l'exercice de son art, une méthode pour composer l'encre et un traité conclu avec Eggenstein, par lequel les parties s'engagent à travailler en société et à tenir leur procédé secret.»

Le même auteur dit dans l'*Origine des comtes de Habsbourg* :

«L'art de l'imprimerie pénétra en Italie avec l'année 1459. Son origine excita une grande admiration et attira d'énormes profits à Jean Mentel, son inventeur. Si Mayence revendique la découverte de cet art pour Faust, il a été inventé par Mentel à Strasbourg, pratiqué en secret, puis essayé à Mayence avec plus de confiance et de chances de succès, le tout vers l'an de la naissance du Christ 1440.»

Jean Spiegel, secrétaire de Maximilien I^{er}, contemporain de Wimpheling et de J. de Guebwiller, dans son *Commentaire sur Bartolinus*, dit de même que l'art de l'imprimerie a été inventé par Jean Mentel à Strasbourg, en 1444. Jean Schott, son petit-fils, cité plus haut, dit à Faust et à Schoeffer à Mayence, dans un poème que cite Jacques Mentel :

«Corneille qui te pares de si riches couleurs, crains que la troupe d'oiseaux dont tu as pillé les ailes ne vienne un jour te les arracher et te couvrir de risée².»

Speclin, l'architecte et le chroniqueur, qui vivait de même au seizième siècle, dit que l'excellent et utile art de l'imprimerie s'est divulgué et a vu le jour à Strasbourg par Jean Mentelin, qui logeait sur la place des Corvées (place du Château), dans la maison du Parc. Il a vu les types et la presse qu'employait Mentelin et le dit en ces termes :

«Les lettres étaient gravées sur bois; aussi y avait-il des mots et des syllabes; elles

¹Idem expeditius fieri posse judicarem discreto viro Joanni Mentelin, incole Argentinensi, impressorie artis magistro. En 1476 . . . Impress. incluta urbe Argentinensium per honorandum Dominum Joannem Mentelin artis impressorie magistrum famosissimum.

²Ne si forte suas repetitum venerit olim

Grege avium plumas, moveat cornicula risum

Furtivis nudata coloribus.

Invention
de l'imprimerie.

étaient percées par un trou pour pouvoir les enfiler avec un fil ou un fil de fer; la presse était en bois et ressemblait à un pressoir pour fouler la vendange¹. »

On voit, par ces diverses citations, que Mentel a eu sa grande part dans cette invention ou au moins dans son perfectionnement; il est même évident qu'il a dû connaître, en 1447, à son arrivée à Strasbourg, l'invention que Gutenberg avait faite en 1439, et dont il s'était occupé jusqu'à son départ de cette ville. Comme calligraphe, Mentel a dû chaudement s'emparer de cette découverte, dont il calculait les bénéfices futurs; peut-être même a-t-il pu se mettre en possession de la presse et du matériel de l'inventeur qui étaient restés entre les mains de ses bailleurs de fond, dont ils ne savaient que faire, matériel qu'il perfectionna probablement, car alors on ne connaissait pas encore ces brevets d'invention sans garantie du gouvernement, que l'on prend aujourd'hui pour les choses les plus frivoles. Gutenberg, qui quitta Strasbourg en 1444, n'a pas pu y connaître Mentel, qui n'y arriva qu'en 1447; c'est donc toujours au premier que revient la gloire d'avoir doté le monde de cette idée ingénieuse, qui, de son puissant levier, donna une si grande impulsion au vaste champ de la science, à moins que l'enfant de Schlestadt n'en eût déjà eu l'idée quand il quitta sa ville natale pour se fixer à Strasbourg.

Les premiers types employés pour l'imprimerie étaient des types gravés sur bois; mais une fois cette invention faite et connue par ses deux adeptes à Strasbourg comme à Mayence, le perfectionnement de l'art alla toujours en croissant.

Philippe de Lignamine dit dans sa *Chronique*, publiée à Rome en 1476, qu'en 1458 Mentelin à Strasbourg et en même temps Gutenberg et Faust à Mayence se servaient de caractères en métal et imprimaient chaque jour trois cents feuillets (autant qu'un copiste pouvait écrire en une année). On voit par là quelle activité se déploya dans ces deux ateliers, et cette indication nous servira aussi à comparer le temps qu'il a fallu pour faire imprimer le grand nombre de livres sortant des presses de Mentel ou qu'on attribue au moins à ses types, quoiqu'il ne soit pas probable qu'il ait vendu à d'autres, dans le principe, des caractères par lui fabriqués.

Nous en donnerons un catalogue aussi complet que possible:

Le Catholicon de Joannes de Janua, composé de.	510 feuillets.
Summa de Casibus Conscientiæ frat. Astexani ²	
Biblia latina, en caractères gothiques	425

¹ 1440 ist die herrliche und sehr nützliche Kunst der Buchdruckerey erstlich offenbar und zwar allhie in Strasburg an Tag gebracht und erfunden worden durch Johann Mentelin, welcher am Frohnhof zum Thiergarten wohnte. Die Buchstaben waren von Holtz geschnitten, auch ganze Wörter und Sylben, haben nebenzu Löchlin dass mans mit einem Draht oder starken Faden konnte zusammen fassen; so war die Press auch Hölztzin und wie ein Trott, damit man allerhand Saft austrottet, etc.

² Nous n'avons pas pu connaître le nombre de feuillets des livres dont le titre n'est pas suivi de l'indication de chiffre.

Bible allemande, en caractères gothiques.	
Thomas de Aquino de veritate catholicæ fidei	172 feuillets.
Idem Summa theologiæ.	
Isidori hispalensis etymologiarum libri XX.	
St. Augustini de Arte prædicandi	21
Idem Epistolæ et Confessiones.	143
Idem de Civitate Dei cum Comment. Thomæ de Valois	252
Albertus Magnus	135
Concordantia Bibliæ Conradi de Allemania.	
Virgilius	207
Terentius	100
Valerius Maximus	159
S. Hieronimus	223
Poème allemand sur les expéditions de Charles-le-Téméraire.	
Vicentii Bellovacensis speculum quadruplex.	
Speculum naturale, deux parties, en	645
Speculum doctrinale	400
Speculum morale	474
Speculum historiale, t. I ^{er}	155
Idem t. II	176
Idem t. III	175
Idem t. IV	191
	697

Par l'énumération de ces divers ouvrages et le nombre de feuillets dont ils sont composés, renseignements que nous avons puisés dans le *Manuel du libraire* de Brunet, nous arrivons au chiffre de 5 à 6,000 feuillets. Si l'on admet que l'édition de chacun de ces ouvrages n'a été tirée qu'à 300 exemplaires, sauf les Bibles qui l'étaient sans doute à un plus grand nombre, et qu'on admette en même temps l'indication que nous donne Philippe de Lignamine du tirage de trois cents feuillets par jour, on trouve qu'il a bien fallu à Mentelin une vingtaine d'années pour les imprimer seulement. Ajoutez à ce temps celui qu'il fallait pour la composition de toutes ces pages, travail qui a pu s'exécuter, il est vrai, conjointement par d'autres mains que celles des pressiers, mais qui exigeait aussi plus de temps et plus de connaissances, et nous n'avons que la composition des planches et le tirage.

Mais ces milliers de types qu'un imprimeur achète aujourd'hui par quintaux, soit qu'ils aient été dans le principe gravés en bois, soit que plus tard on les ait fondus en métal, il a fallu les créer, les graver, en graver les matrices et les couler dans les moules. Quels travaux exorbitants exécutés en secret par des hommes de confiance, peut-être sous le serment de la plus scrupuleuse discrétion, pour ne pas dévoiler au monde l'invention de

Invention
de l'imprimerie.

cet art, source de richesses pour ceux qui le pratiquaient ! — Comparez l'état des papeteries à ce qu'elles étaient dans leur mouvement lent et inerte, et quelle impulsion, quelle activité leur a été donnée par la consommation de ces milliers et milliers de feuilles de papier que l'imprimerie enlevait annuellement ! Tout cela sortait du néant, tout cet immense matériel était à créer, à perfectionner ; chaque jour de pratique faisait jaillir de nouveaux progrès dans l'exécution, pour pouvoir enfin faire sortir de la presse ces volumes et les soumettre aux nombreux calligraphes qui y mettaient encore la main en les complétant à la plume, à l'encre colorée, ou en les embellissant de majuscules ornées de vignettes et d'arabesques, jusqu'à ce qu'ils pussent être offerts au public.

En réfléchissant à tous ces immenses travaux, en calculant le temps qu'il a fallu pour les accomplir avant de pouvoir lancer dans le monde savant, dans les bibliothèques des nombreux couvents, dans celles des églises et des métropoles, enfin dans le peuple, ces trésors de foi et de science, avant que l'invention de l'art fût avouée, on peut bien compter une vingtaine et une trentaine d'années. L'œuvre le plus complet et le plus étendu qui soit sorti des presses de Mentelin est le *Speculum de Vincent de Beauvais*, en sept volumes grand in-folio, qui parut à peu près de 1472 à 1476 ; retournons de vingt ou de trente ans depuis cette époque dans la vie de Mentelin, et nous arrivons soit au temps où il vint à Strasbourg, soit à celui où Gutenberg et Faust imprimaient à Mayence, peut-être encore avec des planches gravées non mobiles ; en même temps nous avons acquis la conviction qu'un travail occulte et acharné a dû créer longtemps d'avance ces livres, avant qu'ils fussent livrés dans le commerce et placés par les voyageurs. Il paraît que Mentelin écoulait essentiellement ses livres en Italie, et Faust à Paris et en France, car, quand l'art et la pratique de l'imprimerie furent connus et dévoilés, c'est à Strasbourg que l'Italie demanda des imprimeurs, tandis que Mayence les fournit à Paris. De cette première ville partirent, pour Rome, en 1471, Hulderic Gallus (*Hahn*), Sixte Ruffinger pour Naples, d'autres pour Florence et Venise, et Guillaume Fichet, recteur de l'université de Paris, ou Jean de la Pierre (*Hans Stein*), prieur de la Sorbonne, fit venir de Mayence Ulrich Gering, Martin Krantz et Michel Freiburger¹. Ils y furent privilégiés, en 1474, par Louis XI, qui leur accorda en même temps le droit de bourgeoisie en cette ville.

Voilà donc notre maison à l'enseigne du Parc, transformée en ateliers de graveurs, de fondeurs, de compositeurs et d'imprimeurs, et Mentelin qui dirigeait le tout, doté d'une belle fortune et proclamé, par les auteurs contemporains, comme inventeur de cet art. Les honneurs vinrent encore se joindre à la fortune acquise par son activité, car, en 1466, l'empereur Frédéric III lui envoya, pour le récompenser de l'invention

¹ Cependant Boulay, dans l'histoire de l'Université de Paris, nous dit qu'ils y arrivèrent de Strasbourg.

dont il avait doté l'humanité, des lettres de noblesse et des armoiries, comme le prouve l'écusson de Schott, son petit-fils, et l'exergue :

Invention
de l'imprimerie.

INSIGNE SCHOTTORVM FAMILIÆ
AB FRIDERICO ROM. IMP. III IOAN. MENTELIO
PRIMO TYPOGRAPHIÆ INVENTORI
AC SVIS CONCESSVM ANNO DMNI. MCCCCLXVI.
VIRTVTI MENTE CORONAT.

Marc de Vulson, sieur de Colombière, dans son *Traité de la Science Héroïque*, Paris 1644, en citant ces armoiries, dit :

« Mentel porte de gueules au lion couronné d'or, accolé d'un ruban voltigeant d'azur. » Il y joint l'observation suivante : « Le sujet de ces armes est très-considérable. Afin aussi de faire entendre qui était celui à qui on doit rapporter l'honneur de l'imprimerie, lequel nous voyons attribuer tantôt aux uns, tantôt aux autres, suivant la passion ou les fausses enseignes de ceux qui en ont écrit. Elles furent données à Jean Mentel ou Mentelin par l'empereur Frédéric III, l'an 1466, comme auteur et inventeur de cet artifice admirable pour marques et témoignages de la reconnaissance que ce prince faisait à son mérite et du bien qu'il avait ainsi procuré à la postérité. » Cette marque de distinction, dont l'empereur avait doté Mentelin, s'étendit sur tout le corps des typographes; aux compositeurs il donna comme armoiries une aigle, et aux pressiers un griffon tenant des tampons, surmonté d'un casque à visière ouverte, symboles de la puissance, du génie et de la force. Ces armoiries furent taillées en pierre au-dessus de la porte de la maison dans laquelle Mentel avait déployé son activité.

Nous voyons par ce résumé des immenses travaux de l'habitant de la maison du Parc et par la célébrité qui l'entourait, que tantôt il était proclamé le premier imprimeur (ce qu'il avoua lui-même), tantôt inventeur de cet art, ce qui serait prouvé par le titre officiel que lui conféra l'empereur, et par les réclamations de sa famille contre les prétentions des Mayençais.

Est-ce Mentel qui eut la première idée de cette invention pendant qu'il était encore à Schlestadt? est-ce Gutenberg durant son séjour à Strasbourg? ou bien a-t-elle germé à la fois dans les deux têtes? Nous n'osons trancher le nœud gordien; dans notre impartialité nous tenons à cœur de rendre à César ce qui revient à César, mais en tout cas Mentelin est le fil le plus robuste qui soit sorti de ce nœud. Voyez Gutenberg, qui ruina Dreyzehn et ses associés à Strasbourg, retourner à Mayence pour pratiquer sa découverte en société de Faust, le riche et avare orfèvre, son bailleur de fonds, qui donna sa fille en mariage à l'ingénieur Schoeffer, le calligraphe, auquel il devait la prospérité de son établissement. Gutenberg est expulsé de l'association; il meurt pauvre

Invention
de l'imprimerie.

en 1468, après que l'archevêque Adolphe de Mayence l'eut reçu, trois années auparavant, dans le nombre des gentilshommes de sa cour, en lui donnant tous les ans un vêtement, vingt sacs de blé et deux foudres de vin, libres de tout droit d'entrée, et en l'exemptant en même temps des contributions et des prestations en nature et du service militaire. Faust meurt de la peste à Paris; Schœffer est frappé de cécité; son établissement si productif est ruiné au siège de Mayence, et Mentelin termine sa laborieuse carrière, riche, entouré d'honneurs, ce que prouve encore le registre de la Sonnerie de la cathédrale de Strasbourg, dont la grande cloche est mise en branle pour ses funérailles¹.

Si, dans le siècle suivant, l'empereur Maximilien I^{er} anoblit de même les descendants de Schœffer à Mayence; si, quarante ans après la mort de Gutenberg Ivo, Wittich, docteur en droit, lui consacre une inscription sépulcrale pour sauver de l'oubli sa mémoire et celle de ses œuvres², Mentelin jouit pleinement de son triomphe pendant sa vie; dans tous ces travaux, dans toutes ces rivalités, dans tout ce concours d'étrangers pour arriver à la réussite et au perfectionnement de cette merveilleuse invention, nous le voyons toujours seul, s'appuyant sur ses propres forces et grandissant sans cesse. Il nous fait chérir la place d'où il lança dans le monde cette multitude de livres qui contribuèrent à la renommée de Strasbourg.

Comme nous l'avons déjà dit, son successeur fut Eggenstein, et nous donnons ici la série des imprimeurs qui ont continué dans ce même siècle les travaux typographiques en cette ville.

Ce furent: H. Eggenstein en 1468, Adolphe Ruchius en 1470, Sixte Rusinger en 1471, George Hussner en 1473, Martin Flach en 1475, Henri Knoblotzer en 1478, et dans cette même année Henri Hartmann, Nicolas Pistoris et Marx Reinhard; Jean Neumeister en 1479, Martin Schott en 1481, Nicolas Philippi en 1482, Jean Reinhard dit Grüninger en 1483, même année Henri d'Ingwiller et Jacques Eber; Mathieu Hupfuff en 1494, Jean Knoblauch et Bartholomé Küstner en 1497.

On voit par cette nomenclature, qu'une fois le secret de l'invention divulgué, le nombre des typographes s'est accru prodigieusement. L'art en lui-même fit des progrès rapides, et si aujourd'hui les Didot, les Crapelet, les Plon, à Paris, les Clowes, à Londres, l'imprimerie impériale à Vienne, les Haas à Prague, les Naumann à Francfort, les Brockhaus à Leipzig, dotent les bibliothèques de leurs chefs-d'œuvre d'imprimerie; si à Strasbourg les presses de G. Silbermann enrichissent ses produits de ses magnifiques planches polychromo-typographiques, il y a deux et trois siècles des familles entières, dans lesquelles l'art se transmettait de génération en génération,

¹ Item, obiit Dominus Joannes Mentelin impressor, Sabatto post conceptionem Virginis Mariæ anno MCCCCLXXVIII et factus est ei pulsus cum Campana magna, dominica sequenti.

² Io. Gutenbergensi Moguntino qui primus literos aere imprimendas invenit MDVIII. (A Jean Gutenberg de Mayence, qui le premier a inventé les caractères de bronze pour l'imprimerie.)

comme les Alde en Italie, les Étienne en France, les Elzewirs en Hollande, ont fourni des chefs-d'œuvre que les temps modernes ont à peine dépassés. Comme complément à ces anciennes familles, auxquelles l'écusson de Frédéric III a servi d'armoiries depuis les arrière-grands-pères jusqu'aux arrière-petits-fils, nous pouvons citer à Strasbourg le nom de F. Ch. Heitz, dont les ancêtres, acquéreurs dès 1721 et 1731 des imprimeries de Josué Stædel II et de Pastorius, ont pratiqué l'art typographique de père en fils et dont l'atelier descend en ligne directe de Mentel et de Knoblotzer, qui monta le sien en 1478.

Invention
de l'imprimerie.

David, en gratifiant la ville de Strasbourg de la statue de Gutenberg, si dignement inaugurée en 1840, lui mit entre les mains l'ingénieuse inscription *Fiat lux*. Sans doute cette découverte a répandu des flots de lumière sur l'humanité; mais, comme rien ne reste pur entre les mains des hommes, les abus ne tardèrent pas à surgir. A peine un demi-siècle était-il révolu depuis qu'on pratiquait l'art typographique, que la censure, cette fille aînée de l'imprimerie, mit la main sur ses produits. C'était en 1524: les discussions religieuses échauffaient toutes les têtes; on lisait avec avidité les nombreux écrits que lançaient tour à tour le moine dominicain de Wittemberg ou ses disciples et les défenseurs de l'ancienne Église; on s'acharnait, on se disputait, on se battait même, et les pamphlets se succédaient de part et d'autre¹. Des ballots de papier furent usés par la presse dans ces controverses; c'est à cette occasion que nous trouvons les premières traces de la censure dans nos lois locales. Elle fut établie par une ordonnance du magistrat du 12 septembre, que nous aimons à consigner dans ce livre, parce que la rédaction en est curieuse et qu'elle démontre en même temps l'esprit conciliateur et pacifique du magistrat².

Les Jésuites restèrent en possession de l'édifice qui remplaça l'antique auberge du Parc, jusqu'en 1764, où, après leur expulsion de France, on fit de ce collège, qui avait été mis sous leur direction, un pensionnat noble. Quand la loi du 7 ventôse an III (1795)

Le Lycée.

¹ Voyez Faubourgs, Couvent des Augustins.

² So gebieten wir und unsre Freunde die XXI^{er} allen und jeden Geistlichen und Weltlichen, unsern Burgern, Pflichtigen, Angehörigen, Verwandten und Hintersässen, sie syhen in unsrer Stadt Strasburg, oder ausserhalb sunst in unsrer Oberkeit und Gebiet wohnen oder seshaft, und besonders unsern Malern, Buchdrückern, Buchfürern, oder andern so Schmachbücher, Schriften oder Gemäld, dichten, schreiben, trucken, spielen, malen oder feyl haben, Inhalt und Vermög dies unsers offenen Mandats und Gebots, dass ihr keiner, was Stadt, Grad oder Wesens der sey, fürthyn kein Schmach oder Lasterbuch oder Geschriften, auch kein Spyl oder Gemäls, dardurch der gemein Christenmensch gegen seinen Nebenchristenmenschen zur Anreizung und Gespött oder Ergernüss bewegt würt; weder in unsrer Stadt Stras-

Nous et nos amis les membres de la Chambre des XXI, nous ordonnons par les présentes à tous ecclésiastiques, laïques, bourgeois et à tous ceux qui sont soumis à notre autorité, parents et manants, qu'ils habitent la ville de Strasbourg ou au dehors, sur le territoire appartenant à sa juridiction, et principalement à nos peintres, imprimeurs, écrivains, ou à tous ceux qui s'occupent d'écrire et d'imprimer des pamphlets, des poésies, qui peignent ou qui vendent des jeux, dans quelque position qu'ils soient, de ne plus composer, écrire, chanter, prononcer, imprimer, vendre ou donner gratuitement, en public ou secrè-

Le Lycée. créa dans les divers départements de la France les écoles centrales des sciences, des lettres et des arts, celle de Strasbourg eut alors son siège dans ces bâtiments jusqu'en 1802, où elle fut transformée en lycée. Depuis cette époque la jeunesse y reçoit son instruction secondaire pour se former aux hautes études, suivant l'impression politique qui dirige la destinée de notre patrie, tantôt réunie au son du tambour, tantôt à celui de la cloche, et tous ont joué à l'ombre d'un bel et robuste chêne qui s'élève au milieu de la cour. Jadis séditieux symbole de la liberté, on le transplanta, pour le sauver, de la place de la cathédrale dans l'intérieur de cette cour. Respectez-le, n'y mettez pas la hache destructrice; déjà aujourd'hui cet arbre est une antiquité végétale, sous les branches duquel bien des générations s'abritèrent et s'abriteront pour leurs jeux enfantins. Il suivra pendant des siècles encore son développement graduel, jusqu'à ce que d'autres siècles assisteront à son dépérissement et à sa mort. Frappant exemple de la marche ascendante et descendante de l'homme et de la grande société humaine.

Rue des Veaux. En nous dirigeant par la rue de la Râpe, nom que porta l'hôtel de l'abbaye d'Allerheiligen, vers la rue des Veaux, nous y voyons à l'angle, à gauche, une modeste maison à un étage, occupée aujourd'hui par un cordonnier. Si Maximilien anoblit le grand peintre Albert Dürer, cette maison fut anoblie par toute une génération d'artistes distingués qui l'habitèrent, celle des Guérin.

Famille Guérin. Nous signalerons Christophe Guérin, peintre, membre de l'Académie de Paris et fils du graveur et ciseleur de ce nom, qui mourut en 1780. Ses deux fils furent Christophe et Jean. Le premier, né en 1758, était dessinateur et graveur, élève de Joltin et de Müller, et conservateur du Musée de notre ville. Nous lui devons une série de belles planches gravées¹. L'autre, peintre en miniature, séjournait à Paris, et fut, avant la révolution, peintre de la cour de Marie-Antoinette, plus tard peintre de la

burg unsrer Oberkeit und Gebieten, dichten, schreiben, syngen, sprechen, trucken, feil haben, oder sunst heimlich oder öffentlich umb Gelt oder vergebens verkaufen, zustellen, oder dem andern schenken, noch solch ausserhalb unsrer Oberkeit zu thun verschaffen solle. Besunder so einer etwas dichtet, schreibet, und das trucken vill, es sey gut oder böß, der soll es nit in den Truck kommen lassen, er habe dann zuvor das Exemplar in unsre Cantzley gelüffert und deshalb Bescheid erwartet. Denn welcher das verbrechen, und diesem unserm Gebot ungehorsam zu seyn befunden, dem wollen wir solche Bücher nehmen, und dazu ihm je nach Gestalt der Sach gebührend Straff beschynen und wiederfahren lassen, etc.

Datum Montags den 12 Septembris anno 1524.

¹ L'Amour désarmé d'après Corregio, la danse des Muses d'après Romanus, deux paysages d'après Louthenburg, la vision de saint Benoît d'après Lesueur, statue de Méléagar d'après l'antique, portrait de Richter, maître de chapelle de la cathédrale, portrait de Cagliostro, fêtes de Strasbourg et le monument de Blessig d'après Ohmacht.

tement dans l'intérieur de la ville ou de sa juridiction, aucuns pamphlets ou écrits, jeux ou images qui pourraient donner lieu à des disputes, scandales et moqueries entre les chrétiens. Nul ne peut faire imprimer ce qu'il a composé ou écrit, que cela soit bien ou mal, sans l'avoir préalablement déposé à notre chancellerie et en ait reçu notre avis. Saisie sera faite des livres chez tous ceux qui auront contrevenu à la présente ordonnance, et, suivant les circonstances, une juste punition s'ensuivra, etc.

Daté du 12 septembre 1524.

cour impériale. Lié avec toutes les personnes marquantes de cette époque dont il avait fait les portraits, il était en intime relation avec Kléber et Rapp, ses compatriotes, avec Bernadotte, Désaix, Moreau, Cafarelli et autres généraux distingués. Rival d'Isabey et d'Augustin, des peintres en miniature les plus renommés de son temps, il quitta Paris à un âge déjà avancé et se fixa à Obernai, près d'un ami de jeunesse, où il finit ses jours, en 1836. Gabriel Guérin, né à Kehl, en 1790, où son père Christophe avait voué son art aux éditions illustrées qu'y imprima Beaumarchais, fit ses premières études sous la direction de son père, et les continua à Paris, comme élève de Regnault. Jeune homme de vingt-sept ans, il obtint à l'école des Beaux-Arts la médaille d'or et, en 1822, le prix d'honneur à Douai. Ses affections de famille et son goût pour une vie calme le rappelèrent du grand théâtre des émulations artistiques, où si jeune encore il avait cueilli des lauriers, et le fixèrent à Strasbourg, où il forma une école comme conservateur du Musée. Il finit ses jours, en septembre 1846, par suite d'un accident malheureux, en sautant d'une voiture emportée par un cheval ombrageux, dans les montagnes près de Bitch. Lié d'amitié avec lui, nous lui avions demandé peu avant, pour notre livre, dont nous rassemblions alors les matériaux, un relevé des principaux tableaux dus à son pinceau; il avait pensé à sa promesse, car, quelques jours après sa mort prématurée, son frère Jean Guérin, peintre aussi, vint nous la remettre écrite de sa propre main. Nous croyons rendre hommage au souvenir de ce bon Gabriel en la publiant¹.

Famille Guérin.

Nous avons déjà parlé de l'origine du nom de la rue des Veaux, que l'on devrait appeler rue *Kalb*, du nom d'un noble strasbourgeois qui y avait sa demeure, et qui fonda, en 1312, en faveur de six pauvres personnes et d'un prêtre, un petit hôpital, dédié à sainte Barbe². Les maisons de maître qui embellissent cette rue et dont celle portant le n° 5 a été habitée par le général de Schauenbourg, étaient occupées au seizième siècle par des familles nobles. Bühler, dans sa Chronique, nous y cite l'hôtel des Zorn, des Böcklin de Böcklinsau, des d'Uttenheim, des Zugmantel de Brumath, des Wecker

Rue des Veaux.

¹ Au Musée de Strasbourg, la mort de Polinice, Servius Tullius, une Sainte-Vierge, portrait de M. de Kentzinger, maire, portrait d'Ohmacht; à la cathédrale, l'Adoration des bergers; à l'église de Saint-Louis, saint Louis; à l'église de Saint-François-d'Assises à Paris, le baptême du Christ; à Guebwiller, saint Léger; à Niederbronn, saint Martin; à Molsheim, saint Georges; à Hatten, saint Michel; à Rittershoffen, saint Gall; à Osthoffen, saint Jacques; à Steinbourg, une Sainte Vierge et un saint Sébastien; à Hochfelden et à Nordhausen quelques tableaux; à la Wantzenau, saint Vendelin; à Lampertsloch, la Toussaint; à Mutzig, saint Paul; à Châtenois, une Sainte-Vierge; à Soufflenheim, deux tableaux; à Kleinfrankenheim, à Stille, à Scheibhardt, quelques tableaux; au village du Bonhomme, l'Adoration des Mages et l'Ascension; enfin, au Musée de Versailles, les portraits des généraux de Schauenbourg et de de Billy; le portrait de Louis XVIII pour la ville d'Alby, l'Invention de l'imprimerie, tableau acheté par Louis-Philippe.

² . . . Also das men in deneselben spittel sol ewikliche spisen und ziehen zum minesten zehen armen menschen, die das Almusen nüt mögen ge heischen, und einen priester mit sime gesinde der die siechen versorgen sol und usrichten.

Curie de la Meule. de Mittelhausen et de Wildsperg. Elles avaient fixé leurs demeures à proximité d'une des principales curies nobiliaires, celle de la Meule (*Zum Mühlstein*). Déjà trois siècles auparavant nous en trouvons mention dans nos annales; elle était située en travers de la rue qui débouche sur la place du Sable et son jardin avait vue sur la rivière. Cette curie était alors le point de réunion du parti Gibelin de la noblesse alsacienne, tandis que la Haute-Montée était celui des Guelfes, autrement nommés, dans nos annales, les *Müllenheim* et les *Zorn*, du nom des chefs de file de ces deux partis. Les haines cuisantes qui les divisaient, troublaient souvent dans ces temps le repos public par des combats sanglants, et bien des brutalités étaient commises la nuit sur de vils manants, quand ces hôtes sortaient de leurs bruyantes orgies dans ces lieux de réunion¹. Se battre, faire la guerre, boire et manger, jouer et faire l'amour entouré d'un luxe effréné, c'était leur seul passe-temps, tout au plus embelli dans la sphère intellectuelle par le chant de ballades guerrières et de lais d'amour et par des fondations pieuses. Cette curie fut cédée à la ville, en 1641, pour 1200 livres schelling, en paiement d'une somme qu'elle avait avancée aux *Müllenheim*; elle fut démolie alors quand on perça la rue actuelle, et on fit construire sur une partie du terrain qu'elle occupait, le magasin des laines (*Wollhaus*), transformé, en 1772, en magasin des sels de la ville et qui sert aujourd'hui d'entrepôt des salines de l'Est.

Rue du
Bain-aux-Roses.

La rue qui débouche de la place du Château vers le pont de la Madeleine, reçut son nom de *Rosenbadergass*, d'un bain, dit *Bain-aux-Roses*, qui en formait le coin vers la place du Sable; dans la série des bains publics des temps passés, il était destiné aux hommes; et cet ancien et noir bâtiment qui avait servi à cette destination² pendant des siècles, fut acquis, il n'y a pas longtemps, par M. Schlagdenhauffen, charpentier, qui le démolit et fit construire la belle maison que nous y voyons, tout en en conservant un souvenir sur une dalle en pierre.

Le Château.

Tous les grands bâtiments civils que nous avons depuis passés en revue, ont perdu le faste qui les entourait dans leur jeune âge; ils sont descendus de leur destination primitive à une position plus modeste par la transformation sociale et par le changement fréquent des propriétaires. Grâce au luxe qui a présidé à sa construction,

¹Nous nous bornerons à citer quelques extraits de l'acte d'accusation porté, en 1419, contre la conduite brutale de la jeunesse nobiliaire: W. de Müllenheim remplit de boue la bouche d'une pauvre femme et lui donna des coups, H. Bock et consorts pillent J. de Worms, commerçant devant le couvent de Sainte-Catherine, et sur ses plaintes ils le terrassent à coups de triques; G. de Riet poursuit la nuit la femme de Math. Hensz, pelletier, elle parvient à se sauver dans sa maison, l'accusé, pour se venger, casse les vitres à coups de pierre; A. de Kagenneck saisit un enfant dans la rue, le jette à l'eau, et les personnes accourues pour le sauver sont attaquées par lui l'épée en main; d'autres enlèvent la femme de P. Seidenfaden, la font porter dans leur maison la bouche liée, et, après avoir satisfait à leur brutalité, l'abandonnent à leurs valets, etc., etc.

²Die Badstüb zum Rosbaum (Rosier), ist die ganz läng von Hans Schatzen Behusung bis hinab ans Eck zum Wasser 74 Schuh 4 Zoll. Die Breite des Hauses vornen gegen dem Wasser am Eck ist 31 Schuh 3 Zoll. (*Ustsoz und Allmentbuch 1573.*)

le château que nous avons devant nous fait exception, car, élevé comme résidence épiscopale, il devint successivement résidence d'empereurs et de rois.

Le Château.

Depuis les temps les plus reculés, de même que le Bruderhof, nous trouvons établi sur son emplacement, à proximité de la cathédrale, le siège et la demeure de ses évêques, qui, tant qu'ils eurent entre leurs mains la juridiction temporelle comme représentants des chefs de l'État, porta le nom de *Pfaltz* (*Phalangia*), siège de l'autorité, donné plus tard à l'Hôtel-de-Ville sur la place Saint-Martin¹. Alors les principaux fonctionnaires étaient institués par l'évêque. Pour l'administration de la justice, c'étaient les *Schultheiss* qui jugeaient les délits et les vols, et deux autres juges pour statuer sur les questions de propriété et d'intérêt; ceux-là citaient les parties sur la place Saint-Martin où le jugement était prononcé. Les lois canoniales défendant au clergé les condamnations à mort, le prévôt (*Blutvogt*), auquel était déféré le jugement des crimes entraînant la peine capitale ou toute mutilation du corps, était nommé de même par l'évêque, mais sous la sanction de l'empereur qui lui accordait le droit du glaive; sous son obédience se trouvaient l'exécuteur des hautes-œuvres et les geôliers. Le *Burggraf* était à la tête des métiers et avait la haute direction des corvées², l'entretien des fortifications, des ponts, des cours d'eau, etc.; le receveur des contributions et le directeur de la Monnaie. Toutes ces charges, très-lucratives à cause des fortes amendes, dont une part revenait au fisc épiscopal et une autre aux titulaires, ainsi que les grands bénéfices qui y étaient attachés, s'inféodèrent dans les familles nobles qui les cédèrent souvent en sous-fief et parvinrent, par la longue possession de ces emplois dans leurs familles, à acquérir les pouvoirs donnés dans le principe aux chefs spirituels de la province. Ces abus donnèrent souvent lieu à des usurpations et à des querelles qui se vidaient les armes à la main entre ceux qui revendiquaient leurs anciens droits, et les villes qui en avaient acquis de nouveaux par les empereurs, quand elles étaient déclarées villes libres impériales.

Dans le palais épiscopal se tenait de même le siège de l'officialité et la chambre ecclésiastique pour prononcer sur toutes les questions qui entraient dans le domaine du pouvoir ecclésiastique; en outre, les réunions du sénat et de la bourgeoisie qui prêta, tous les ans, dans la cour et dans les jardins, le serment de fidélité jusqu'en 1358, où, d'après Speclin, cette cérémonie solennelle fut transférée sur la place vis-à-vis la façade principale de la cathédrale.

A l'occasion de la rue Neuve-quai-des-Bateliers, nous avons fait mention de l'entrée solennelle de l'évêque Egon de Fürstenberg à Strasbourg, en 1681, et de son frère et successeur Guillaume. Après la mort de ce dernier, en 1704, la dignité

¹ Voyez place Gutenberg 1321. Un do zu mole hette men den rot un das rothus do wo ist des bischoves hof in dem fronhove. Derumb heisset es noch die alte Pfaltz.

² Voyez rue Brûlée, développement social, 982.

Le Château.

épiscopale échut à l'illustre famille des Rohan. Le premier qui l'occupa fut Armand-Gaston, cardinal et grand-aumônier de France; né en 1674, il mourut en 1749, et son petit-neveu, le cardinal Armand de Rohan, lui succéda; ce dernier mourut à Saverne en 1756, remplacé par Louis-Amand-Constantin, qui mourut en 1769; il eut pour successeur Louis-René de Rohan, élu coadjuteur en 1759; sacré évêque de Canople en 1760, nommé grand-aumônier de France en 1777, cardinal en 1778, il prit possession du siège épiscopal de Strasbourg en 1779.

L'ancien palais épiscopal, longtemps inoccupé, vieux et dans un état complet de délabrement, dut être démoli. Bühler nous dit déjà, en 1594, que le margrave de Brandebourg, administrateur de l'évêché, n'occupait plus l'ancien palais épiscopal et s'établit dans la Prévôté, rue des Orfèvres, *dann er hat im Bichofshof angefangen zu bauen, dann es ein alter und baufälliger hof gewesen*. Ce fut le premier évêque de la famille des Rohan qui entreprit, en 1731, les grands travaux de démolition et de reconstruction de cet imposant palais. L'architecte Massol, le même qui construisit la mairie actuelle, en fit les plans et dirigea les travaux jusqu'en 1741, où ils furent achevés. Du haut de la plate-forme de la cathédrale nous plongeons nos regards sur l'ensemble de ce château, dans la cour d'honneur et dans ses deux cours latérales; un coup d'œil sur notre panorama nous en donnera une idée plus exacte que toutes les descriptions, et nous nous bornerons à celle de la façade donnant sur la terrasse vers la rivière. Depuis la place du Château, le terrain descend en forte pente, de manière que ce que nous voyons comme rez-de-chaussée du côté de la cour, forme premier étage du côté opposé et relève de cette manière la large et imposante façade principale en pierre de taille, de dix-sept croisées de longueur. La largeur des trois croisées du milieu, percées entre quatre gigantesques colonnes corinthiennes, forme avant-corps. Entre la base de ces colonnes qui prennent naissance au-dessus du rez-de-chaussée, des balustrades sculptées forment balcon; elles portent le fronton derrière lequel s'élève le toit en coupole, surmonté d'un belvédère carré. A droite et à gauche du fronton, le long du toit, règne une balustrade en pierre jusqu'aux mansardes des combles brisés du toit qui couvre les pavillons latéraux de la largeur de trois croisées, ornés de même au premier étage de deux balcons en fer ciselé, dont les consoles en pierre sont riches en sculptures. Les fenêtres et portes en plein cintre du rez-de-chaussée sont ornées de charmants mascarons représentant Junon, Vénus, Jupiter, Neptune, les quatre saisons et d'autres allégories mythologiques. Enfin, adossé à cette façade, du côté occidental, s'élève jusqu'à la hauteur du second étage, une annexe de bâtiment à une grande et haute fenêtre à plein cintre, flanquée de chaque côté de deux colonnes engagées, entre lesquelles se trouve un quatrième balcon en retrait sur la croisée. Cette extrémité du premier étage, couverte d'une terrasse, contenait la chapelle, à côté de laquelle se trouvait la bibliothèque, tandis que l'autre extrémité, du côté de la

rue du Bain-aux-Roses, était occupée par la vaste salle à manger, et le reste par des salles de réception. Le second étage, habité aujourd'hui par M^{sr} l'évêque, servait jadis de corps de logis aux personnes attachées à la maison épiscopale, et le rez-de-chaussée était destiné aux cuisines, aux salles de service et aux salles des gardes.

L'intérieur de ce bâtiment correspondait à son extérieur; l'art du peintre, du sculpteur, de l'ornemaniste prêtait la main à celle de l'architecte pour l'enrichir; ce qui n'est pas étonnant quand on pense aux immenses revenus dont jouissaient les titulaires et à l'amour du luxe dont cette illustre famille, une des premières de France, devait se glorifier. Aussi ouvrit-elle hospitalièrement ses portes à ses rois et à ses reines quand ils vinrent visiter Strasbourg au siècle passé, sans s'en plaindre comme les chevaliers de Saint-Jean¹.

Trois ans après l'achèvement de ce fastueux palais, le 5 octobre 1744, année néfaste pour les populations de l'Alsace, envahie, pillée, saccagée en partie par les pandoures de Trenck et de Nataski, Louis XV arriva à Strasbourg avec son épouse Marie Leszcinska, qui s'y était mariée en 1725². Le roi, relevé d'une longue maladie à Metz, passait par la capitale de l'Alsace pour se diriger sur Brisach et assister au siège de Fribourg en Brisgau. La présence du royal couple à Strasbourg, du 5 au 10 octobre, fut marquée par des fêtes brillantes et répétées; pompe religieuse sous les antiques voûtes de la cathédrale, cortèges des métiers, grandes manœuvres militaires, joutes et jeux nautiques sur l'Ill, festins, bals et illuminations brillantes, accompagnées de feux d'artifices, se suivaient et donnaient à cette ville et à sa population le cachet menteur d'une grande aisance et même de l'opulence. Comme nous l'avons déjà dit à l'article Finckwiller, une garde civique à pied et à cheval, chamarrée d'or et d'argent, habillée de drap fin et de velours, fut formée à grands frais; par ordre du préteur, beaucoup d'anciennes maisons eurent une couche de couleur pour les rajeunir; d'autres quartiers de la ville, que traversa le cortège royal et qui présentaient un aspect de vétusté et de délabrement, furent masqués par des draperies et par des constructions en planches peintes. La série de maisons, vis-à-vis du château, de l'autre côté de la rivière, fut de même masquée par une gigantesque construction en planches représentant un château peint, avec ses jardins en perspective, qui le soir fut brillamment illuminé et vivifié par des jets d'eau et des amusements hydrauliques. Enfin, pendant tout ce temps, il fut ordonné à la population de porter ses habits de fête, et toute circulation, dans les rues, de mendiants déguenillés, de bossus, d'estropiés et tout ce qui pouvait blesser la vue des augustes visiteurs, fut sévèrement défendue et les contrevenants mis sous les verroux, comme si, dans une population

¹ Voyez Faubourgs, Commanderie de Saint-Jean.

² Voyez Faubourgs, hôtel du Dragon.

Le Château.

de quarante mille âmes, l'indigence et les infirmités humaines n'avaient pas aussi bien leur séjour que l'aisance et la santé.

Le roi lui-même, habitué au faste d'une brillante cour et aux fêtes de la capitale, en fut émerveillé et en parla en ces termes dans une lettre adressée à la duchesse de Rohan-Ventadour :

« Jamais je n'ai rien vu de si beau, de si magnifique, ni de si grand que ce que je vois depuis que je suis à Strasbourg. Mais ce qui me fait plus de plaisir que tout, c'est l'affection que les peuples et les grands me témoignent ; ils sont aussi bons français que mes plus anciennes provinces : aussi je les quitterai à regret. »

Heureux les rois auxquels les courtisans ne voileront plus la vérité !

Nous nous bornerons à ce simple aperçu sur le séjour de Louis XV en cette ville, et nous renvoyons nos lecteurs qui voudraient en connaître les détails, à un volume grand in-folio, publié alors avec un grand luxe d'exécution, et qui donne la description de ces fêtes, avec une série de gravures dues au burin de Weiss.

Quand le 7 mai 1770, Marie-Antoinette passa par Strasbourg pour son mariage avec le dauphin de France, qui monta sur le trône quatre années plus tard, sous le nom de Louis XVI, elle habita de même ce palais. Comme cette princesse n'était que de passage, on se borna à une réception officielle et à la construction d'une décoration en planches avec peintures vis-à-vis du palais, embellie par des illuminations, des feux d'artifice et des inscriptions analogues à la circonstance. Le coadjuteur, Louis-René de Rohan, disait alors dans son discours officiel à cette princesse :

« C'est l'âme de Marie-Thérèse qui va s'unir à l'âme des Bourbons, d'une si belle union doivent naître les jours de l'âge d'or. »

Et moins d'un quart de siècle après, celui qui avait prononcé ces paroles devait apprendre, dans l'exil, que cette malheureuse reine, dont les charmes avaient tant impressionné son cœur, était morte sur l'échafaud !

En 1791, ce palais fut vendu comme domaine national ; un sieur Reichshofer l'avait enchéri à 128,000 livres, quand une surmise de mille livres, faite au nom du conseil général de la commune, le fit adjuger à la ville qui le destina à devenir le siège de l'administration municipale, en remplacement de l'ancien Hôtel-de-Ville qui avait été pillé et dévasté dès le commencement de la révolution. Quand Napoléon monta sur le trône, l'administration de la commune lui envoya, en messidor an XII, une députation, et lui offrit, au nom de la ville de Strasbourg, ce château pour en faire une des résidences impériales. L'offre fut agréée et le siège de la mairie fut alors transféré dans l'hôtel de Darmstadt, domaine national non vendu, dont cession lui fut faite, et le garde-meuble de la couronne envoya le mobilier pour cette nouvelle résidence, qui reçut son commandant, son intendance, son architecte et tout son personnel de service.

A peine le nouveau palais impérial était-il meublé et rendu habitable, qu'il fut occupé. A l'autre extrémité de la France, sur les bords de la Manche, l'empereur avait réuni ses armées et préparé une descente sur les côtes d'Angleterre. Le camp de Boulogne, tout en formant une centralisation de troupes sur la plage de la mer, en vue de la marine anglaise, servit en même temps au chef de l'État de moyen d'attacher à sa personne l'esprit de l'armée et de gagner l'affection du soldat. Les fusils et les sabres d'honneur décernés aux phalanges républicaines sur les champs de bataille de la Hollande, de l'Allemagne et de l'Italie, furent échangés contre la décoration de la Légion d'Honneur, ordre institué par lui et qui devait remplacer les titres de noblesse des anciennes familles, en en créant de nouveaux par le courage et le talent. A la simplicité, même à la pauvreté des armées républicaines, succédait le faste d'une cour militaire, dont les maréchaux et les princes de la nouvelle famille régnante étaient la tête. Les drapeaux des anciennes demi-brigades, déchirés par les balles de Lodi, de Hohenlinden, de Zurich et de Marengo, furent remplacés par les aigles impériales, qui elles-mêmes reçurent bientôt le baptême du feu pendant dix années de guerres, qui coûtèrent la vie à plus d'un million d'hommes sur les champs de bataille et dans les hôpitaux, pour aboutir à l'envahissement de notre patrie par les armées de l'Europe coalisée et à la mort du César moderne sur une île déserte de l'Océan.

C'est pendant ces préparatifs d'invasion, ces fêtes militaires, ces prestations de serments, ces récompenses de courage, pendant que Napoléon se ceignait de la couronne de fer à Milan, que Pitt, secondé par les tempêtes sur mer, médita de sauver sa patrie en suscitant la coalition de l'Autriche, de la Russie et de la Suède contre la France. Les troupes russes marchaient sur la Pologne et la Galicie, et les armées autrichiennes, s'avancant vers l'Italie, envahirent en même temps la Bavière. Le camp de Boulogne fut levé le 23 août 1805, et vingt mille voitures de réquisition transportèrent en quatre semaines ces troupes sur la frontière de l'Allemagne. Napoléon lui-même, accompagné de Joséphine, quitta Saint-Cloud le 24 septembre et arriva à Strasbourg le 27¹, où il séjourna jusqu'au 1^{er} octobre, pour passer en revue cette armée enivrée d'enthousiasme et assister à son passage du Rhin. Ce passage ne ressemblait pas à ceux dont Strasbourg avait été témoin dix années auparavant; on n'entendait pas dans nos murs le canon des batailles; le théâtre de la guerre allait s'étendre sur les plaines de l'Allemagne, sur les bords du Lech, de l'Inn et du Danube, et finir par Austerlitz.

Napoléon occupa alors les appartements du rez-de-chaussée du palais donnant dans la cour, dont l'entrée était sous le péristyle de gauche et la sortie sous celui de droite. La première pièce formait une salle d'antichambre, la seconde son cabinet de travail,

¹ C'était la seconde fois qu'il passait par cette ville. Comme général Bonaparte il y séjourna pendant deux heures le 12 frimaire an VI, en revenant de l'armée d'Italie, par Berne, au sortir du congrès de Rastadt; il logea alors à l'hôtel de la Maison-Rouge.

Le Château.

la troisième sa chambre à coucher, à côté de laquelle se trouvait le cabinet de toilette et de bain. C'est de ce cabinet de travail que l'empereur lança cette énergique proclamation à son armée, par laquelle il l'anima aux fatigues et aux combats, et celle à l'armée bavaroise, commandée par le général Wrede, dans laquelle il dit :

« Je connais votre bravoure, je me flatte qu'après la première bataille je pourrai dire à votre prince et à mon peuple que vous êtes dignes de combattre avec la grande armée. »

La garde impériale qui fraternisa avec les soldats de la Bavière sur les champs de bataille, en sauvant l'indépendance de leur pays, était loin de penser que quelques années plus tard, à Hanau, elle serait obligée de tuer à coups de levier de pointage ces mêmes Bavarois, sous les ordres du même général, pour défendre ses pièces assaillies par ces anciens alliés. C'est que la politique a toujours l'intérêt pour guide.

Quand Napoléon eut quitté Strasbourg, Joséphine y resta avec sa cour et avec Talleyrand, et rejoignit plus tard son époux à Munich, lorsqu'au retour de cette campagne il vint y assister au mariage de son fils Eugène avec la princesse Augusta de Bavière. Leur retour en France, le 22 janvier 1806, fut solennellement fêté par la ville de Strasbourg; le temps était doux et beau, des arcs-de-triomphe étaient dressés au grand et au petit Rhin; sur l'île des Épis les corps de métiers avaient formé autour du monument de Desaix un vaste camp, dans lequel étaient rangés toutes les corporations en costumes divers et avec leurs attributs, les élèves du Lycée, du Gymnase et des diverses écoles. L'adjoint au maire, Demichel, pénétré des sentiments de gratitude dont la population était animée envers Joséphine, qui avait marqué son séjour en cette ville par tant de bienfaits, dit alors en son nom au vainqueur retournant dans sa capitale :

« Sire, les habitants de Strasbourg se félicitent d'être appelés les premiers à exprimer à Votre Majesté les sentiments qui animent tous les Français. Ils lui doivent encore une reconnaissance plus particulière. En volant à la victoire, Votre Majesté a confié à notre amour, bien plus qu'à nos remparts, le dépôt sacré de notre impératrice et reine Joséphine la bien-aimée. Ah ! Sire, que de biens étaient attachés à cette marque de confiance ! Que de malheurs ont été soulagés ! que de larmes ont été taries ! La bienfaisance de votre auguste épouse est sans bornes, comme la puissance de son illustre époux. »

Il faisait déjà nuit quand le couple impérial entra dans la ville éclairée par une brillante illumination. Le lendemain le cortège industriel, qui était campé la veille, défila sur la terrasse devant le palais; et le soir il y eut une fête brillante à la préfecture. La ville fit publier la relation de ces fêtes en un cahier in-folio avec des planches dessinées par Zix et gravées par Ch. Guérin.

Avant d'ouvrir la campagne d'Austerlitz, l'empereur avait arrêté la formation des

gardes nationales en cohortes et en légions; le maréchal Kellermann fut chargé d'organiser celles du Haut et du Bas-Rhin. Pendant ces quatre mois un corps déjà assez nombreux de cette garde civique s'était formé en cette ville, grenadiers, chasseurs et artilleurs; des corps pareils de Colmar et de Mulhouse étaient arrivés. On sait que Napoléon n'aimait ni les avocats, ni les gardes nationales; pour lui les uns étaient trop raisonneurs et les autres trop peu disciplinés. Celle de Strasbourg subit alors un cuisant affront fait au dévouement patriotique dont elle avait toujours donné tant de preuves pendant la révolution et plus tard encore, en 1814 et en 1815.

Le lendemain de son arrivée, cette garde nationale, avec celle de Colmar et de Mulhouse, formait la haie sur la place du Château, quand l'empereur sortit au grand galop avec son état-major, pour passer en revue les troupes et les fortifications, sans même les regarder et sans s'arrêter un moment devant eux¹.

Le soir, peu avant que le couple impérial se rendît au bal de la préfecture, un peloton de trente grenadiers, commandé par le lieutenant Schott, brasseur, s'était mis en bataille sous le péristyle et dans la cour du château avec un peloton de la garde d'honneur et la garde impériale. Quand le grand-maréchal du palais, Duroc, sortit et vit ces grenadiers, il s'écria :

— Qu'est-ce que cette troupe étrangère? par quel ordre êtes-vous ici?

— C'est par ordre du maréchal Kellermann, répond le lieutenant.

— Kellermann n'a rien à commander au palais, repartit Duroc.

Et s'adressant au capitaine de la garde impériale :

— Vous mériteriez d'être cassé pour avoir laissé entrer des troupes étrangères.

Puis, se tournant vers les grenadiers :

— Et vous, par le flanc droit à droite, sortez! filez!

Et il les fit partir.

L'officier, au nom de sa compagnie, demanda satisfaction à leur colonel, Moris, adjoint au maire, qui de son côté parla au maréchal Kellermann; mais ces plaintes n'eurent aucune suite. Le lendemain, lors du départ de Napoléon, cette insulte étant connue dans les compagnies de la ville et dans celles arrivées du dehors, elles refusèrent de prendre les armes, et ce corps, formé à grands frais et au prix de tant de sacrifices, vint à se dissoudre de lui-même.

En 1809, les hostilités entre les troupes françaises et ses alliés avaient déjà commencé contre les armées autrichiennes, quand Napoléon quitta Paris dans la nuit du 12 avril et arriva le 15 à Strasbourg, de nouveau accompagné de Joséphine;

¹ Un détachement de la garde d'honneur, qui s'y était formée pour le service auprès de la personne de l'impératrice, l'accompagna; le cheval d'un sieur Kestner servant dans ses rangs s'abattit, et le cavalier eut la jambe cassée; ce qui nécessita l'amputation. Le même créa plus tard le bel établissement de produits chimiques à Thann dans le Haut-Rhin, à la tête duquel se trouve encore son fils, élu en 1848 membre de l'Assemblée nationale.

Le Château.

il ne séjourna que quelques heures en cette ville pour passer en revue la vieille garde qui était arrivée en poste des frontières de l'Espagne, et se hâta de rejoindre ses armées pour fixer le 18 son quartier-général à Ingolstadt, sur le Danube.

Cette campagne dura plus longtemps que la première, car le premier capitaine de l'Autriche, l'archiduc Charles, avait le commandement des armées ennemies, et elle finit par les terribles batailles d'Esling et de Wagram.

En octobre, Joséphine rejoignit son époux à Munich, et ils se hâtèrent de retourner à Paris, en passant de nouveau par Strasbourg.

Deux mois après, Napoléon divorça avec celle qui lui avait donné tant de preuves d'amour et de dévouement. Il voyait les puissances de l'Europe à ses pieds, et lui, ceint de deux couronnes, après avoir donné des trônes à ses frères, crut avoir besoin de s'élever en donnant la main à une fille d'empereur: Marie-Louise, la nièce de la malheureuse Marie-Antoinette, devint son épouse. De nouvelles fêtes marquèrent le passage de cette princesse par Strasbourg, en mars 1810; elles ressemblent à celles que nous avons déjà décrites, à la seule différence près, que les constructions en planches, masquant les maisons du quai vis-à-vis, représentaient le château de Schoenbrunn, séjour d'affection de la jeune archiduchesse.

Cette époque de guerres continuelles, le passage et le mouvement des armées, le blocus continental qui s'ensuivit, furent pour la ville de Strasbourg des sources de prospérité matérielle; le commerce et l'industrie y fleurissaient, et jamais cette ville ne jouit, comme alors, du spectacle de tant de nationalités en habits militaires: on vit tour à tour dans nos murs les légions polonaises, si fidèles à la France, et si mal récompensées pour leur dévouement; des troupes de Bade, de Hesse et de Nassau, qui franchissaient le Rhin pour se transporter sur les champs de bataille de l'Espagne; des troupes portugaises en uniforme brun comme leur teint halé, montées sur des mulets, qui devaient se battre dans les plaines de l'Allemagne, ou dans les neiges de la Russie; la garde hollandaise en toilette blanche; les légions illyriennes, composées de Croates, de Dalmates, de Monténégrins et de toutes ces peuplades mi-sauvages, mi-turques et mi-grecques; puis enfin la garde de Murat et les pétulants Italiens qui, le soir, avant l'appel, faisaient retentir les rues de leurs jeux de la Morra. L'on entendait parler alors les idiomes de toutes ces nations diverses qui aidèrent à construire cette tour de Babel de la puissance du grand conquérant.

Mais aussi à côté de ce spectacle à martiale couleur, de ces troupes qui mesuraient l'Europe de leurs pas de géant, fières de leurs nombreuses victoires, se dressait le tableau hideux des misères de la guerre: ces légions de prisonniers, Russes, Autrichiens, Espagnols, Anglais, abattus, déguenillés, minés par le typhus, mourant souvent dans les rues; ces voitures chargées de blessés, de malades; ces malheureux amputés, se traînant avec leurs béquilles; ces enfants-recrues, revêtus d'uniformes

sans boutons et faufileés, dont les traits portaient l'empreinte de la nostalgie, et qu'on fusillait par douzaines comme réfractaires à la Finckmatt, formaient le revers de la médaille et prouvaient jusqu'à l'évidence que le grand mot de gloire est écrit en caractères de sang dans le livre de l'histoire.

En 1815, la fin de cette époque militaire fut encore marquée par le siège du château, siège qui dura quelques jours.

Une seconde invasion de la France se prépara lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe; l'armée du Rhin fut formée sous le commandement en chef du général Rapp; et quand les hostilités eurent éclaté, elle fut obligée, après le combat sur la hauteur de Surbourg, de se replier sur notre ville. Elle occupa alors les villages de Schiltigheim, de Bischheim et de Hœnheim, au nord, fortifiés par quelques retranchements, avec le cimetière de Sainte-Hélène, transformé de même en camp retranché; et, au sud de Strasbourg, Illkirch et Graffenstaden, défendus par la rivière de l'Ill. La ville et ces positions militaires furent bloquées par un corps d'armée autrichien, wurtembergeois et badois, sous les ordres du prince de Hohenzollern et du général Vacant. Les armées alliées, après la bataille de Waterloo, étaient déjà entrées en vainqueurs le 6 juillet à Paris, quand le 9 et le 13 on se battait encore à Hausbergen, sous les murs de Strasbourg, et à Châtenois, sous ceux de Schlestadt. Ce n'est que le 22 que Rapp, informé de la rentrée de Louis XVIII en France, conclut un armistice avec l'armée alliée et vint prendre son quartier-général au château, en conservant le commandement de son corps d'armée jusqu'au 15 septembre où le blocus fut levé. La paix conclue, ce corps d'armée devait être licencié et interné sans armes, en traversant les armées ennemies.

Un arriéré de solde de deux mois était dû à ces troupes, et le gouvernement avait envoyé pour la payer une somme de 400,000 fr. en billets de caisse, qu'il fallait négocier contre de l'argent comptant, et un emprunt de 160,000 fr. était fait chez les principaux financiers de la ville. On ne voulait payer que cinq jours de solde, en promettant aux soldats le remboursement complet dans leurs départements respectifs; mais cette armée, qui se rappelait le mauvais traitement qu'elle avait subi l'année précédente, quand l'empereur avait abdiqué, n'ajouta plus foi à ces promesses, et une sourde conspiration se fomenta dans ses rangs.

Le vendredi 1^{er} septembre, le 58^e de ligne avait porté ses armes à l'arsenal, et en revenant il rencontra un détachement de soldats russes, accompagné de quelques officiers, chargé de prendre huit mille fusils pour compléter les trente mille que l'arsenal de Metz devait fournir à leur empereur. Cette rencontre fortuite exalta leur irritation, blessa leur orgueil national, en même temps qu'elle les remplit d'une soupçonneuse inquiétude, qui passa de rang en rang dans les divers corps, et le lendemain d'autres désarmements devant avoir lieu, les officiers réunis à la Finckmatt

Le Château.

Insurrection
militaire.

Le Château.
Insurrection
militaire.

se portèrent en masse au château où une députation entra chez le général Rapp pour demander l'intégral paiement de l'arriéré; autrement, lui disaient-ils, ils ne pouvaient plus maintenir la discipline parmi la troupe. Sur le refus bref et sec du général, ils s'en retournèrent à leurs corps respectifs, et les sous-officiers firent à leur tour la même démarche, mais, comme on pense bien, avec moins de formes; et, sur le même refus accompagné de reproches et de menaces, la sédition éclata. L'arsenal fut occupé, les troupes désarmées se réarmèrent, les postes des portes et des remparts furent doublés et triplés, les places publiques militairement occupées; la mairie et la division militaire, habitées par le général Sémélé, gouverneur militaire, et le général de division Dubreton, furent assiégées, de même que le quartier-général de Rapp.

Dalouzi, sergent au 7^e léger, eut le commandement en chef des troupes, et le tambour-major du 58^e de ligne fut son aide-de-camp; aucun officier ne se fit voir; la plus sévère discipline fut partout maintenue, et tout soldat pris de vin incarcéré; le général allemand Volkmann, qui se trouvait en mission à l'hôtel de la Maison-Rouge, eut une sauvegarde, et défense sévère fut proclamée à la bourgeoisie de prendre la moindre part à cette insurrection; même les maisons publiques durent être fermées à neuf heures du soir.

Toute cette occupation militaire de la ville, armes chargées, artillerie mèches allumées, fut l'affaire d'une heure; un morne silence régnait dans les rangs et des patrouilles parcouraient la ville avec le plus grand ordre.

Ce fut un moment terrible, quand les portes du château s'ouvrirent, et que le général Rapp sortit à cheval, accompagné de son état-major, pour rappeler les soldats à l'obéissance et à la discipline; en un clin d'œil les faisceaux furent rompus, les artilleurs coururent à leurs pièces, et l'attitude menaçante de ces troupes, vociférant, criant au voleur! à l'argent! à la solde! fit craindre un instant pour la vie de leur chef et de ceux qui l'accompagnaient. Rapp fut forcé de rentrer; le château fut occupé militairement dans l'intérieur et on braqua des canons sur la terrasse et de l'autre côté de la rivière. L'exaltation était à son comble; un valet qui avait chargé une voiture de fourrages au château pour l'amener aux écuries dans la rue Neuve, fut arrêté, en sortant du côté de la rue du Bain-aux-Roses, par la troupe, soupçonnant qu'on voulait y enlever de l'argent, et le malheureux expira sous leurs coups de baïonnettes, en même temps qu'un enfant fut tué par la roue de la voiture qui lui passa sur le corps.

Cependant les autorités civiles s'étaient réunies et mises en rapport avec le sergent Dalouzi, qui leur promit, au nom de ses soldats, la plus rigoureuse discipline et le respect des propriétés, à condition que les fonds fussent réunis dans le plus bref délai pour l'arriéré de la solde. Force fut donc de se les procurer, et les souscriptions

volontaires n'ayant pas été suffisantes, un emprunt forcé sur les habitants, avec garantie des délégués du gouvernement, réunit la somme de près de 900,000 fr.

Cet état d'insurrection et de siège dura jusqu'au lundi après midi; alors les sommes dues furent remises aux officiers payeurs des divers corps, qui défilèrent sur la place d'Armes, chargés de leurs sacs d'argent, et Dalouzi, en proclamant, au nom de l'armée, sa gratitude aux habitants de Strasbourg sur le balcon de l'état-major de la place, déclara la rentrée de la troupe sous la discipline militaire. Le désarmement et le départ des divers régiments durèrent jusqu'au 15 septembre¹, où le blocus fut levé et où le service onéreux de la place, nécessitant chaque jour 1100 hommes, fut confié à la garde nationale seule. Il faut avouer que cette insurrection, peut-être unique dans les annales militaires de notre pays, porta le cachet sévère d'ordre et de fermeté que Dalouzi sut imprimer à la troupe. Aussi, quand plus tard, il fut traduit devant un conseil de guerre comme chef de cette conspiration, les certificats et les recommandations que les habitants de Strasbourg lui donnèrent de bon cœur, furent-ils d'un grand poids dans sa défense.

Quand les Bourbons, oubliés par toute une génération, rentrèrent en France à la suite des baïonnettes étrangères, le palais impérial leur fut offert par la ville de Strasbourg comme résidence royale; le premier de cette famille qui vint l'habiter, fut le duc de Berry; après lui, le duc d'Angoulême; puis, en 1828, le roi Charles X lui-même, qui reçut dans notre province tant de témoignages d'amour et de dévouement. Nous renvoyons nos lecteurs qui voudraient connaître en détail cette marche triomphale d'un vieux roi pacifique à travers l'Alsace, depuis la hauteur de Saverne jusqu'à Strasbourg, depuis Strasbourg jusqu'à Colmar et Mulhouse, depuis Mulhouse jusqu'à la cime du Bonhomme, à un volume in-4°, orné de lithographies, intitulé: *Relation du Voyage de Charles X en Alsace*. Ce que Louis XV écrivit à M^{me} de Rohan-Ventadour, Charles X aussi a pu le dire de son séjour dans notre province.

Deux années plus tard, les préjugés de sa race s'opposèrent par les ordonnances de juillet à l'esprit de la nation, et le vieux roi finit ses jours dans l'exil.

En 1831, Louis-Philippe visita Strasbourg avec ses jeunes princes. L'accueil qu'on lui fit ne portait pas le cachet d'adulation des précédentes réceptions souveraines; mais elle fut marquée par une brillante exposition de l'industrie du pays. A cette époque le château fut détaché des domaines de la liste civile, et, après un procès jugé en Conseil d'État, la ville, qui avait demandé qu'à raison de l'inexécution des conditions de la donation qu'elle en avait faite à l'État, ce palais fût distrait des biens du domaine de la couronne, vit accueillir ses prétentions par arrêt du 6 janvier 1834, et obtint la restitution de cette propriété.

¹ C'étaient le 1^{er} régiment d'artillerie à pied et le 3^e d'artillerie à cheval, avec les pionniers et troupes du génie; les 58^e, 36^e, 39^e, 40^e, 101^e et 104^e régiments de ligne; les 7^e, 10^e et 18^e léger; les 11^e et 19^e régiments de dragons et les 2^e et 7^e de chasseurs à cheval, formant les divisions Albert, Dubreton, Grandjean, Merlin et Rothenbourg.

Le Château.

Déjà, en 1820, le prince Maximilien de Croï, premier évêque qui s'assit sur le siège épiscopal de Strasbourg après la restauration, avait pris possession de l'étage supérieur du château pour son logement, occupé depuis par ses successeurs. La ville, rentrée dans la possession de cet édifice, consacra le rez-de-chaussée à divers services d'intérêt public et loua une partie des localités.

Concerts.

Le goût pour la musique, généralement répandu à Strasbourg, y avait formé depuis longtemps diverses sociétés, dans lesquelles les jeunes amateurs trouvaient moyen de cultiver leur talent, soit dans l'instrumentation, soit dans le chant. La Société philharmonique et l'Académie de chant furent alors autorisées, par l'administration municipale, à disposer de ces salons pour leurs réunions périodiques.

Société des
Amis des Arts.

Pour éveiller le goût des arts graphiques et plastiques, il se forma, en 1832, un petit noyau d'artistes, d'amateurs et de protecteurs des beaux arts, qui jetèrent les bases d'une association libre.

Leur but était, de donner aux jeunes peintres, dessinateurs et sculpteurs, par des expositions, les moyens de faire connaître leurs talents et de faire vendre leurs produits, d'y adjoindre et de rendre publics les tableaux cachés dans des collections privées, afin de stimuler et de former le goût et le jugement des beaux-arts. Dans l'intérêt de la pratique, elle fit venir des tableaux et des aquarelles d'artistes modernes de la capitale, pour servir de modèles aux études; enfin, la lecture des journaux artistiques de la France et de l'Allemagne devait agrandir chez les sociétaires le cercle de leurs connaissances, et les tenir au courant des nouvelles créations et de la valeur des grandes expositions. Les statuts de la Société des Amis des Arts une fois rédigés, les fondateurs firent un appel à leurs concitoyens, et bientôt le nombre des sociétaires s'éleva à quelques centaines de membres. L'administration municipale céda alors à la Société l'ancienne salle des Généraux, à gauche de l'entrée, dans la première cour du château, pour les petites expositions trimestrielles et pour ses réunions de dimanche.

Les ressources que présentaient les objets d'art dans cette ville étaient suffisantes pour alimenter les expositions pendant une série d'années, mais ne pouvaient pas durer à la longue, ce qui engagea le comité à s'associer avec plusieurs villes voisines d'Allemagne, pour profiter des ressources qu'elles offraient. L'Association rhénane pour les beaux-arts se forma, en 1837, entre les villes de Carlsruhe, de Mannheim, de Darmstadt, de Mayence et de Strasbourg; cette Association, à laquelle s'adjoignirent plus tard les villes de Stuttgart et de Fribourg en Brisgau, provoqua annuellement une réunion de trois à quatre cents tableaux d'artistes contemporains français et allemands: ces toiles circulent dans ces diverses villes aux frais de la Société. Chacune d'elles les conserve pendant quelques semaines pour en former une exposition nomade, et pour en acheter un certain nombre. Si le but primitif de la Société des Amis des

Arts a subi par là quelques changements; si elle a perdu quelque chose de cette intimité qui liait les amateurs et les artistes par les nombreuses entrevues, favorisées par la Société primitive; si les tableaux de location, tirés de la capitale, ont été supprimés, par contre la seule exposition annuelle est devenue mieux alimentée, et une assez belle collection de tableaux, qui peuvent servir de modèles, acquis depuis une série d'années, remplace ces derniers pour ceux des membres qui se vouent à la pratique de l'art. Ce sont alors les vastes salles du château qui reçoivent pendant quelques semaines cette agglomération de toiles, de dessins et de plâtres.

En juin 1840, lors de ces fêtes à jamais mémorables, célébrées à l'occasion de l'inauguration de la statue de Gutenberg, l'Alsace industrielle y prit sa belle part, en les embellissant de ses chefs-d'œuvre. Ces salles étaient alors encombrées de ces riches produits du génie inventeur et du travail perfectionné de l'homme, étalés avec goût et avec élégance. Il n'entre pas dans notre plan d'en faire l'énumération. Cependant elles méritent bien que nous en fournissions un aperçu succinct dans les annales du château, auxquelles elles ajoutent une page honorable.

La salle des expositions ordinaires de la Société des Amis des Arts était destinée aux chefs-d'œuvre de la typographie et de ses curiosités, que M. Jung, le bibliothécaire de la ville, y avait classés avec soin et méthode: manuscrits les plus curieux et les plus rares de tous les siècles passés, épreuves tirées avec des planches xilographiques, toute une série de volumes in-folio et in-quarto, sortis des presses de Mentelin, de Faust, d'Eggenstein, de Koburger, des Alte, et de tous ces doyens d'âge de l'imprimerie; à côté de ces vétérans étaient rangés les Missels, les Bibles, les Pères de l'Eglise, les auteurs classiques de l'antiquité et les romans et livres critiques que l'esprit frondeur et caustique des Français fit éclore au quinzième et au seizième siècle.

Puis vint cette longue file de travaux de la presse, qui liaient ces temps passés aux temps modernes, éditions distinguées par la beauté et la correction de leur exécution, ou bien livres rares, tant recherchés par les bibliophiles, dont quelques exemplaires seulement purent être sauvés des bûchers de l'inquisition ou des mains d'une censure ombrageuse.

Dans la cour et sous les péristyles stationnaient la voiture des meuniers, moulin ambulant, qui fonctionnait dans toutes ses parties par le seul mouvement de ses quatre roues, de grandes machines, des ustensiles aratoires, des appareils de distillerie, des pompes à incendie et de grosses pièces de fonte de fer, modèles de ponts, etc.

Entrons dans la première salle. Là nous rencontrons des balances à bascules, des presses hydrauliques, des crics, des machines pneumatiques, des lunettes, des alidades et d'autres instruments d'optique, des horloges et chronomètres, des presses d'imprimeurs, des chapeaux de paille et de rameaux de palmiers, des cheminées en faïence et en cuivre jaune, des cristallisations d'alun, de prussiate de potasse et d'acétate de

Le Château.

Exposition
industrielle.

Le Château.
Exposition
industrielle.

plomb, et des produits chimiques et couleurs de toutes nuances; des macaronis et des pâtes avec les machines qui les fabriquent, du sucre blanc et cristallisé, de l'amidon, de la fécule, du noir d'imprimeur, de l'asphalte et des moutardes à l'estragon et aux fines herbes; la coutellerie et les instruments de chirurgie.

Dans la seconde salle, le tintement des tourne-broches, des chaudrons, des marmites, des casseroles et gamelles et de toute la batterie de cuisine, des cadenas et des serrures, sortant des vastes ateliers des Japy à Beaucourt, transportait l'imagination dans les charmes boccales de la cuisine, et rappelait en même temps que nous sommes depuis longtemps sortis de l'âge d'or de l'humanité. Les carabines, les fusils de chasse incrustés avec luxe, les armes blanches, sabres et épées damasquinés du Klingenthal, nous amenaient vers les champs de bataille et dans les fourrées des bords du Rhin, à la poursuite du sanglier, du chevreuil et du faisan. Marteaux, haches, scies, vilebrequins et outillage en tout genre des fabriques de Molsheim et de Guebwiller, du Zornhof et de Monswiller, nous transportaient dans les ateliers de l'artisan. Les murs étaient tapissés des papiers sans fin des Kiener, des peaux d'âne de nos parcheminiers, des brillantes toiles cirées des Seib et des Striffler à Strasbourg, des artistiques tissus métalliques des Stammeler à Strasbourg et des Rosswag à Schlestadt, enfin des maroquins et des cuirs tannés en tout genre des industriels de notre ville.

Dans la troisième salle, la lithographie était représentée par Engelmann à Mulhouse et Simon à Strasbourg, dont le premier prêta la main à Sensfelder, l'inventeur de cet art, pour son introduction en France. A côté de ces planches et albums se rangeaient les papiers peints des Zuber à Rixheim et Marchal à Strasbourg; des fleurs artistiques, des meubles en fonte de fer de Niederbronn, des ornements en mastic et en cuir bouilli, pour embellir les appartements, et des perruques en masse pour orner les têtes de tout âge.

Passons dans la quatrième salle, vers la cour. Là, la menuiserie avait déposé ses parquets, véritables cartes d'échantillons des bois de tous les pays, et des dessins de tous les siècles et de tous les styles, que l'on foule aux pieds sans repentir, et l'ébénisterie, ses meubles en acajou, en palissandre, en noyer et en chêne. Parmi ces produits, nous citerons les parquets des Blumer à Strasbourg et le magnifique secrétaire avec incrustation en nacre, en métal et en bois, d'Armbruster à Colmar. Venaient ensuite les tapissiers. Ailleurs l'œil se reposait avec plaisir sur les broderies les plus délicates, formant de véritables tableaux, avec des échantillons de laines à broder de mille nuances, sortant de la teinturerie des Baillet à Strasbourg. Au luxe des meubles se joignait le brillant des bronzes, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, parmi lesquels nous faisons ressortir les charmantes ciselures de Kirstein père, qui travaillait comme Cellini, mais, plus paisible que lui, ne s'escrimait pas avec les hommes, mais bien avec le gibier; car la chasse n'était pas seulement pour lui une récréation,

mais bien une étude, qui lui servait à observer les mœurs et les poses des habitants des bois et à les rendre si vraies et si naturelles dans ses tableaux en argent.

Si, dans la cinquième salle, les pièces d'anatomie, si artistement moulées sur nature et coulées en plâtre par les docteurs Küss et Robert, rappelaient le néant et les douleurs de la vie humaine, par contre les instruments de musique, dont elle était remplie, étaient faits pour égayer par leurs sons harmonieux; là, les violons des Schwartz, les cors, cornets à piston, trompettes, clarinettes et flûtes des Kretschmann, des Finck, des Roth, et les pianos des Allinger, des Frost et Stegmüller de Strasbourg, présentaient des éléments pour satisfaire à toutes les inspirations musicales.

La sixième salle était garnie, du haut en bas, de draps de toutes les couleurs et de toutes les qualités, des Thys, Beuck et Comp. à Bühl, des Dietsch à Strasbourg, des nombreuses fabriques qui vivifient Bischwiller, et à côté d'eux brillaient les velours, pluches et soieries de J. Fæs en cette ville.

Pour les dames, le bouquet était réservé dans les deux dernières salles; car là, l'industrie du Haut-Rhin et de Sainte-Marie-aux-Mines avait étalé toutes ses richesses en jaconas, en mousselines, unis et brochés, en mousseline-laine, en organdis, en châles, en indiennes, calicots, cotonnades rouge d'Andrinople, en nappes et serviettes de fil ouvré et damassé. C'était pour l'œil un véritable panorama de tissus, excitant alors la convoitise de nos élégantes qui les honorerait à peine d'un regard aujourd'hui, que la mode a passé dessus.

Enfin, dans toutes ces salles étaient encore disséminés les nombreux chefs-d'œuvre, portés au cortège industriel, dont les dessins d'E. Glück ont laissé le souvenir en planches lithographiées et coloriées, excepté toutefois les produits des confiseurs et des boulangers dont ils régalerent généreusement les enfants des hospices et les infirmes de l'hôpital.

Cette exposition si variée, si riche en produits, fut consécutivement visitée avec un grand intérêt pendant les trois semaines qu'elle fut ouverte, autant par les nombreux étrangers qu'elle avait attirés que par les habitants de la ville, et a démontré suffisamment que la longue paix dont jouit notre patrie et le libre développement de l'activité industrielle pouvaient produire des merveilles dans une nation, autant que l'amour de la patrie peut en faire naître sur les champs de bataille, quand on n'en fait pas un jouet dans un but ambitieux.

Deux années après ces fêtes, d'autres, également fruit d'une longue paix et du développement intellectuel de la société, vivifiaient de nouveau les salles de ce bâtiment.

Le dixième congrès scientifique, qui s'ouvrit le 28 septembre 1842, avait réuni dans nos murs des savants, des ecclésiastiques, des pédagogues, des hommes politiques, des industriels de tous les pays de l'Europe, et un millier de personnes prirent part à ses travaux¹.

¹ Il y eut 200 étrangers, 145 personnes de l'intérieur de la France, 183 de l'Alsace et 482 de l'intérieur de la ville.

Le Château.
Exposition
industrielle.

Congrès
scientifique.

Le Château.
Congrès
scientifique.

Si les salles de l'Académie étaient le siège des savantes discussions littéraires et scientifiques qui étaient à l'ordre du jour dans les huit sections¹; si le soir, en assemblée générale dans la nouvelle Halle, lecture était faite des procès-verbaux des travaux du jour et des mémoires d'un intérêt général, après ces séances, le château recevait ses hôtes dans des soirées amusantes.

Voici ce qu'un honorable membre du congrès scientifique, étranger à l'Alsace, en disait :

« Cependant la ville prenait tous les jours sa robe de fête; aux illuminations succédaient les banquets, les bals et les concerts. Chaque soirée étaient ouverts aux membres du congrès les vastes salons du château, ces appartements si riches, si élégants encore, malgré les dégradations du temps. Il semble même que leur parure, jadis trop coquette, soit devenue plus respectable en se fanant. Les fresques et les dorures du dix-huitième siècle se mariaient heureusement aux fêtes de la science. Des dames patronesses et des commissaires adjoints faisaient aux étrangers les honneurs de ces réunions, d'autant plus agréables qu'elles étaient sans apprêts. La soirée s'ouvrait d'ordinaire par des conversations d'abord timides, bientôt plus animées, qui continuaient sur un ton plus léger les discussions du jour. En se mêlant à ces entretiens, les femmes y ajoutent toujours un charme et une finesse d'aperçu qui en rehaussent le prix. Toutefois de trop longues causeries ont leurs inconvénients; d'agréables intermèdes en rompaient la monotonie: c'étaient des vers presque improvisés, ou bien une séance de déclamation; d'autres fois, le chant, la musique, plus souvent la danse.

« Entre ces réunions, trois surtout ont été signalées par ce goût, cette élégance et cet entrain de bon ton qu'on ne rencontre que dans une assemblée d'élite. Nous voulons parler de la réception du 1^{er} octobre à la mairie, de la soirée du 3 au château et du grand bal donné au théâtre le 6. »

Le banquet de séparation, présidé par M. de Caumont, président du congrès, avait réuni, dans la salle à manger du château, cent et une trentaine de membres, servis par M. Lips, restaurant au Contades. La salle était décorée avec goût et une élégance parlante, et les toasts et paroles touchantes prononcés à cette table en toutes les langues, prouvaient que les murs qui avaient séparé les diverses nationalités, étaient tombés sous la bienfaisante influence de l'esprit de fraternité dans la science. Nous avons connu nous-même des personnes qui y arrivaient, nourries des vieilles haines nationales contre la France, réveillées par les longues guerres de l'empire, et qui

¹ La première était vouée à l'histoire naturelle; la seconde aux sciences physiques et mathématiques; la troisième, aux sciences médicales; la quatrième, à l'agriculture, commerce, industrie, statistique et aux sciences économiques; la cinquième, à l'archéologie, histoire, philologie; la sixième, à la philosophie, éducation, morale, législation; la septième, à la littérature française et étrangère, et la huitième, aux beaux-arts, à l'architecture et à l'histoire de l'art.

quittèrent notre ville, vaincues par l'aménité, la courtoisie, qui présidèrent partout à ces réunions. Heureuse position dans laquelle se trouve Strasbourg, où les deux langues sont cultivées à la fois, et où, dans la population éclairée et instruite, l'esprit pratique des Français s'est marié à l'esprit profond des Allemands.

Le Château.

Tels sont les phases sous lesquelles a passé le château depuis un siècle qu'il a été construit; phases ecclésiastiques, phases princières, municipales et bourgeoises. Par la nouvelle cession que la ville vient d'en faire à Napoléon III, il va de nouveau prendre l'habit impérial; heureux celui qui va l'habiter temporairement, si la destinée lui est plus longtemps propice qu'à son précurseur.

La place du Château portait anciennement le nom de *Cour des Corvées* (*Frohnhof*), nom qui rappelle l'activité et le mouvement dont elle a été le théâtre dans les temps où la cathédrale était en construction; temps rudes, barbares, où les guerres continuelles ravageaient le pays, où l'on s'enrôlait par milliers sous la bannière des croisés pour faire son salut, et où les sentiments religieux s'exprimaient par la collaboration à la construction de ces magnifiques églises et abbayes, alors seuls asiles du calme et de la vie paisible. Nos anciens chroniqueurs nous rapportent qu'en 1015, lorsque l'évêque Werner ou Werinbar projeta l'élévation de son œuvre colossale, en l'honneur de la Sainte-Vierge, on fit des quêtes dans tous les pays de la chrétienté; les prêtres et les baillis exposèrent partout des troncs pour recueillir des sommes à employer à l'érection de ce monument. Des indulgences plénières furent promises partout à ceux qui y prendraient part¹.

Place du Château.

Le clergé, la chevalerie et l'opulente noblesse, tout en vouant leur épée à la mère du Christ, donnaient leur or; l'ouvrier son intelligence et le peuple ses bras vigoureux, la sueur de son front. De loin et de près, on se mettait en pèlerinage vers Strasbourg; on faisait vœu, en l'honneur de la Sainte-Vierge, de travailler pendant des jours, des semaines, des mois, pour avoir l'absolution des péchés; de dix, de vingt milles à la ronde, des propriétaires de chevaux et de voitures envoyaient leurs attelages dans le *Kronthal*, pour le transport des pierres de taille². Des barraques abritaient tout ce monde, et l'Oeuvre-Notre-Dame faisait cuire journellement des mets pour nourrir les ouvriers employés à ces travaux gigantesques, qui durèrent des siècles, pendant lesquels les destinées politiques de notre cité subirent des changements notables.

Quand ces travaux commencèrent, les évêques jouissaient encore des droits régaliens sur la ville, dont les empereurs et rois d'Allemagne les avaient dotés; mais, dans la suite, les chefs de l'État accordèrent des privilèges et des immunités à ses habitants,

¹ Lieben Freund, steuert unserer lieben Frau zu ihrem Bau gen Strosburg, wann ihr Gnad haben wollt; es seye gestohlen, geraubt, unfertig Gut, der lege es darein, der hat hiemit Vergebung der Sünden, es ist unser Frauen ein guts Gut. Wenn man die Büchsen voll nach Strosburg brachte uff unser Frauen hus, gab man Ablass und zu essen.

² Das ganze Land fuhr in das Kronthal und holte Stein, es kamen die Fuhrleut auf 40 und 12 Meilen und noch weiters her und führten Stein, Gott und unser Frauen zu ehren, etc.

Place du Château. jusqu'à ce que Philippe, fils de Frédéric Barberousse, déclarât l'immédiateté de Strasbourg, et exempta les citoyens et tous leurs biens en Alsace des charges et services qui les grevaient, privilèges qui furent confirmés par Othon IV en 1211, par Frédéric II en 1236, en 1262 par des lettres patentes de Richard, datées de Haguenau, et dans la suite par une série d'empereurs. Cette position de ville libre impériale¹ eut pour résultat, non-seulement d'augmenter la puissance de la cité, d'activer le développement des transactions commerciales et de l'industrie, et d'enrichir sa population, mais encore de faire naître en elle l'esprit d'indépendance et cette fierté nationale dont nous trouvons tant de preuves dans nos annales. Nous citerons trois circonstances dans lesquelles elle se trouva face à face avec les empereurs et dont l'une eut son action sur le *Frohnhof* où nous nous trouvons.

Déjà en 1310, quand l'empereur Henri VII fit le voyage de Spire à Rome, les Strasbourgeois lui envoyèrent une députation pour le prier de visiter leur ville et d'assurer leurs droits et privilèges. Dans sa harangue, la députation employa le terme : les seigneurs de Strasbourg (*die Herren von Strasburg*), mais l'empereur ne lui répondit mot; elle le suit à Haguenau, même demande, même silence; elle arrive avec lui à Strasbourg qui lui rend de grands honneurs, en lui remettant les dons d'usage; mais Henri continue de faire la sourde oreille à ses demandes, présentées toujours dans la même forme. Enfin, déjà tout en désespérant des bonnes grâces impériales, ces bourgeois font un dernier essai en envoyant avec lui une députation pour l'accompagner à Colmar, et cette démarche n'aurait pas eu plus de succès que les précédentes, sans l'avis que lui donna le secrétaire impérial de ne pas employer le mot seigneurs (*Herren*), mais de dire : « Les bourgeois de Strasbourg, vos sujets; » elle s'empressa de suivre ce conseil, et la qualification plus modeste qu'elle adopta porta ses fruits, car la figure impériale se dérida, et Sa Majesté répondit très-gracieusement :

« *Ich habe nicht verstehn können, wen ihr meint, da ihr sagtet meine Herren von Strasburg, da ihr aber sagt meine Diener und Bürger von Strasburg die kenn ich wohl, die sind mir gute Leut, man soll euch thun und geben was ihr wollt.* » (Je n'ai pas pu comprendre de qui vous parliez en disant : Mes seigneurs de Strasbourg; mais comme vous dites : Mes sujets et bourgeois de Strasbourg, ceux-là je les connais bien; ce sont de braves gens, et j'entends qu'on vous fasse et qu'on vous donne ce que vous désirez.)

¹On appelait ville libre impériale celle qui était soumise directement à l'empereur et à l'empire, qui ne dépendait d'aucun autre suzerain, qui élisait elle-même son magistrat, élaborait et discutait ses propres lois et avait siège et voix délibérative aux diètes impériales où ces villes avaient leurs banes : banc des villes libres du Rhin et banc des villes libres de la Souabe. Elle payait annuellement à l'empire son contingent en argent et en troupes et formait pour le reste une république indépendante, étant maîtresse chez elle. Dans la série des villes libres, Strasbourg avait le premier pas et n'était pas même soumis à la préfecture ou Landvogtey de la Basse-Alsace à Haguenau, à laquelle appartenait les autres villes libres de cette province.

En 1348, Charles IV, petit-fils de Henri, arriva à Strasbourg, encore souffrant des blessures qu'il avait reçues en combattant avec Philippe de Valois à la bataille de Crécy. Il était accompagné d'une nombreuse suite de seigneurs et du légat du pape, le comte de Hohenlohe, évêque de Bamberg. On dressa alors sur cette place, du côté de l'horloge, un grand échafaudage sur lequel fut élevé le trône impérial. Charles y tint un lit de justice, et le légat reprocha à la ville sa fidélité à Louis de Bavière, qu'il traita d'hérétique; il accusa le sénat et le peuple réuni du crime d'avoir soutenu un empereur qui méconnaissait l'autorité du pape, et les menaça du ban de l'Église. L'Ammeister Schwarber demanda pardon au nom de la ville, mais déclara formellement au délégué apostolique qu'il ne pouvait regarder comme hérétique un empereur, chef du saint-empire germanique, régulièrement constitué et élu par les princes électeurs de l'empire. Ainsi, tout en se soumettant aux exigences dominatrices de l'Église qui faisait alors trembler les trônes, le Magistrat strasbourgeois exprima catégoriquement la position de la ville dans ce conflit entre Louis de Bavière et Frédéric-le-Beau.

En 1473, un même cas se présenta, quand Frédéric III, qui anoblit Mentelin, passa une quinzaine de jours dans nos murs avec son fils Maximilien et une suite de 900 chevaux; il exigea alors qu'on prêtât le serment de fidélité à sa propre personne, comme chef temporel de l'empire; mais, lorsque le Magistrat, se souvenant de cet antécédent, lui refusa ce serment personnel, tout en lui donnant l'assurance qu'il resterait, au nom de la cité, fidèlement attaché à l'empire et à ses institutions, l'empereur quitta la ville en boudant; alors déjà on était loin de l'époque où le bourgeois était corvéable et propriété des empereurs.

Passons outre aux temps où, à côté de l'atelier du tailleur de pierre, on ensevelit, à l'entour du monument religieux qu'ils élevaient, le débris des générations sur lesquels d'autres déployaient leur activité, car, peu de temps après son achèvement, cet usage antihygiénique cessa par une ordonnance du Magistrat.

Quand le colosse eut atteint toute sa hauteur, et qu'il brilla de son luxe intérieur et extérieur, on débaya cette place qui servait de marché aux herbes, de marché aux graines et de marché aux fruits, et la partie qui longe les maisons appartenant à l'OEuvre-Notre-Dame, s'appelle encore aujourd'hui *der alt Kirschenmarkt* (Vieux-Marché-aux-Cerises). Les fruits de la nature entouraient alors les fruits du génie créateur de l'homme.

Pendant les foires de Noël, on y étalait la confiserie et les milliers de jouets d'enfants dont on a l'habitude à Strasbourg de gratifier la jeunesse au jour de la naissance du Christ. Pendant les foires aussi, les potiers de terre exposaient leurs marchandises sur cette place, et nos anciens nous ont souvent raconté que ce fut un beau jour de recette pour eux, quand le dernier des Rohan, assis sur le siège épiscopal, pris d'une de ces fantaisies de gentilhomme de son temps, passa avec sa voiture attelée de

quatre chevaux fringants sur cette marchandise fragile et fit largement payer par son caissier le dégât qu'il avait occasionné¹.

OEuvre-Notre-Dame.

Les deux anciens bâtiments de style d'architecture divers forment le siège de la recette et de la gestion des biens appartenant à la cathédrale, vulgairement appelé OEuvre-Notre-Dame (*Unser lieben Frauen Werk*). Avant 1262, ces biens étaient gérés par les évêques, mais souvent ce fonds était détourné par eux de la destination pour laquelle il avait été acquis et servait à étendre leur puissance temporelle. Sous le successeur de Walter de Geroldseck, le chapitre de la cathédrale s'empara de cette gestion jusqu'en 1290, où elle fut remise entre les mains du sénat pour rester, jusqu'à nos jours, sous le contrôle de l'administration municipale. Quoique cette fondation, de même que l'hôpital, ait perdu par la révolution et par le partage des pays un grand nombre de ses biens, elle possède aujourd'hui un revenu d'à peu près 80,000 fr. dont 30,000 fr. sont absorbés annuellement par les frais de conservation de la cathédrale et 50,000 fr. pour travaux extraordinaires au monument, salaire des employés, des ouvriers et gardiens de la cathédrale, avec subvention au culte et l'entretien des bâtiments appartenant à l'OEuvre.

Nous avons vu dans l'historique qui s'attache à cette place que déjà, dans le principe de la construction de la cathédrale, des bâtiments y existaient pour abriter et nourrir les pèlerins et les nombreux ouvriers.

Speclin nous dit, dans ses *Collectanea*, qu'en 1247 on y éleva un bâtiment pour loger le receveur, quelques prêtres desservants, le sacristain, l'organiste et quelques ouvriers; mais le malheureux incendie qui éclata en 1298, le jour du départ de l'empereur

¹Une anecdote, que nous tenons de la bouche d'un ancien officier d'avant la révolution, nous fournit un contingent aux mœurs de ces temps. Louis-René de Rohan aimait beaucoup les saillies d'esprit; il lui en échappait souvent à lui-même et il traitait largement et en grand seigneur les personnes admises à sa table; tous les jours son officier de bouche était obligé de mettre vingt couverts. Un pauvre chevalier de Saint-Louis ayant eu occasion de sentir la bonne chère de la table épiscopale, s'y présentait souvent et profitait de cette généreuse hospitalité; mais, comme sa pauvreté ne lui permettait pas de suivre l'exemple des autres convives, qui, en se levant de table, glissaient sous le pli de la serviette la pièce, bénéfice du valet de service, celui-ci, pour se venger, signala à son maître cet hôte non invité. Le cardinal ordonna de lui donner, la première fois qu'il se présenterait, la place d'honneur à sa droite; le chevalier ne se fit pas attendre longtemps et s'assit à contre-cœur à côté de Son Éminence, en lisant cependant dans le regard du serviteur la joie maligne qu'il éprouvait de lui avoir joué ce tour. Pendant le repas l'entretien roula sur toutes sortes de sujets, sans que le prélat semblât faire attention à son voisin, lorsque vers la fin on arriva sur le chapitre de la théologie: tout à coup le cardinal, se tournant vers le chevalier de Saint-Louis, lui demanda combien de diables il connaissait. Sans se laisser déconcerter par cette question inattendue, celui-ci répondit:

— Ventre saint-gris, Éminence, j'en connais trois, quoique je ne sois pas bien ferré sur la théologie.

— Et quels sont donc ces trois diables?

— Je connais un bon diable, comme Son Éminence, qui, dans sa générosité, donne à manger à un pauvre diable comme moi, petit chevalier obligé de vivre avec sa modique pension. Et le troisième, c'est un mauvais diable qui a voulu me mettre dans l'embarras, dit l'officier, en désignant du doigt le domestique déconcerté.

Cette réponse plut tant au prélat qu'il donna ordre de mettre tous les jours le couvert à l'officier, qui n'y dina plus en parasite.

Albert, qui avait résidé pendant trois semaines en notre cité, consuma tout ce OEuvre-Notre-Dame. quartier¹.

Le bâtiment au coin de la rue, que nous voyons encore aujourd'hui, fut construit en 1347 et orné alors de la statue de la Sainte-Vierge que la révolution abattit, mais que M. Grass, le statuaire actuel de la cathédrale, remplaça quand la maison fut restaurée. Le second, à droite, à côté de l'auberge du Cerf, en style Renaissance, avec son pignon historié surmonté de sa statuette, fut achevé en 1581, après qu'on eut abattu en 1578 une série de vieilles et modestes masures entre le *Frohnhof* et la rue des Cordiers, appelée alors *Flaxgæssel* (ruelle du lin). Hans-Thomann Ulberger, architecte de l'OEuvre, en fut le constructeur, et Vendelin Dieterlin en a peint la façade. Le bel escalier en spirale, chef-d'œuvre de sculpture et de coupe de pierre, terminé par une terrasse avec galerie gothique, date de la même époque que le bâtiment de droite, de même qu'un autre chef-d'œuvre de coupe de pierre, la petite porte d'entrée à cintre à retrait en biais.

En entrant dans la petite cour de ce bâtiment, avec ses consoles sculptées, supportant le balcon qui domine autour, on croit être transporté de quelques siècles en arrière, et un saint respect pour ces fragments de l'art vous saisit quand vous entrez dans la salle basse voûtée et peinte en fresque. Ces fragments de sculpture, de statues, de pyramides et de clochetons, où l'on découvre encore les couleurs et les dorures qui les ornaient jadis, ces corniches et chapiteaux moulés en plâtre; ces rouages en serrurerie, fragments de l'ancienne horloge de la cathédrale, forment un musée du plus haut intérêt pour l'archéologue. Il est dû aux soins de M. G. Klotz, architecte de l'OEuvre, qui a pris à tâche aussi de sauver pour les temps futurs la belle collection de ces vénérables plans et dessins tracés sur vélin, legs des anciens maîtres, en les abritant sous des glaces conservatrices.

En montant au premier étage et en entrant dans ces salles modernisées aujourd'hui, mais dont cependant on est parvenu, en ôtant le plâtre qui couvrait ses parois, à en restaurer une complètement, avec ses magnifiques boiseries, on croit encore y voir festoyer nos graves sénateurs, vidant leurs gobelets d'argent, dans lesquels perlait le vin du Rhin. Dans les anciens temps, lorsqu'après son élection l'évêque faisait sa première entrée solennelle en ville, cérémonie dont nous ferons un récit en traitant l'histoire de la cathédrale, il invitait à un grand repas les Ammeister et Stædtmeister et tous les membres du sénat. Ces représentants de notre ancienne république, par contre, dérogeaient dans ces circonstances à l'usage habituel de dîner à la *Pfaltz* ou à leurs poêles

¹Un domestique de la suite de l'empereur avait laissé une chandelle allumée dans une écurie à côté de la cathédrale; le feu prit avec une telle violence que la cathédrale en souffrit beaucoup et que toutes les maisons de la rue du Maroquin, de la rue de l'Hôpital, de la rue Mercière et un grand nombre encore dans les environs, en tout 353 habitations, devinrent la proie des flammes.

OEuvre-Notre-Dame. respectifs et faisaient servir à leur tour un véritable repas odysseén, auquel le nouvel évêque, prince du saint-empire germanique, était convié avec les hauts prélats qui l'accompagnaient. Dans ces occasions solennelles, le sénat quittait en corps l'Hôtel-de-Ville, accompagné des musiciens (*Stadtpfeifer*) et des bedeaux vêtus de leur habillement blanc et rouge, et venaient prendre place au festin après qu'une députation eut accompagné et introduit solennellement les membres du clergé dans les salles de l'OEuvre-Notre-Dame.

S'il est vrai de dire, comme l'histoire nous l'enseigne, que ces repas n'étaient pas toujours des agapes, que les formes y avaient leur grande part et que des intérêts divers divisaient les convives en plusieurs partis, l'estomac pouvait cependant y avoir pleine satisfaction, et nous croyons faire plaisir aux dames, qui s'occupent plus spécialement du soin de la table et de la cuisine, en leur servant le menu d'un de ces dîners gigantesques, tel que le chroniqueur Hertzog nous l'a conservé. Il fut servi en l'an de grâce 1448, au château épiscopal, à l'occasion de l'entrée du comte palatin Robert comme évêque de Strasbourg. Nous en donnerons autant que possible la traduction, tout en y ajoutant le texte original¹.

Trois cents prêtres étaient assis à la table des convives, et il paraît que tout le monde était doué d'excellentes dispositions gastronomiques; car la ville avait fait tuer pour ce repas huit bœufs et quarante veaux qui furent arrosés de huit foudres de vin.

¹. . . . Unter andern bracht man dem Bischof, ein gebackenes, das was ein Schloss, und als gross als ein Sester. Da thät der Bischof an eim gebackenen Schloss oder Burg ein Fensterlein uf, da flogen Vögelein heraus, darnach thät er ein Thürlein uf, da was ein Weyherlein darein gemacht das lief voller lebendiger Fischlein. Darnach bracht man ihm ein ander Tracht, das was ein Spinförlein gebraten, halber vergult und halber versilbert, zum dritten Essen einen gebratenen Pfauen mit seinen Federn. Item man gab in drey Geng und jedesmal fünf Trachten, und was jedes Essen anders als das ander. Erst Gang: Ein Kraut, Rindfleisch, weiss Mandeln und Hünere darinn, schwartz Galrey, Fisch, Pastet von Fladen. Der ander Gang: Schwartz Pfeffer darinn schweinen Wildpret, gebratenes von einem Hirtz, ein Griesmuss mit braunem Zucker, ein Gefärbt gebacken, ein Essen weis und gelb, was lind zum essen. Der dritt Gang: Reiss mit Zucker beset, Kappen, Hünere, Spinförlein gebraten, Galrey darein Hünere, Kalbfleisch, und ein Sosz dabei, gebacknes mit Regelbieren, Quetzgen, Pflaumen. Es gieng auch vor dem Tisch acht Propheten die hetten ihre Reime und Spruch, waren auch bekleidet wie Propheten, hatten in ihren Händen allerley Saitenspiel und spielten vor dem Tisch, etc., etc.

. . . . Entre autres on servit à l'évêque un château en pâtisserie de la grandeur d'un boisseau; quand il en ouvrit une fenêtre, des oiseaux s'en échappèrent et voltigèrent dans la salle; il en ouvrit la porte et vit dans l'intérieur un petit étang peuplé de poissons; puis on apporta un cochon de lait rôti, mi-doré et mi-argenté; le troisième plat d'honneur était un paon rôti orné de sa queue. Le dîner était en outre formé de trois services, dont chacun de cinq plats. Le premier consistait en choux, bœuf, poulets rôtis aux amandes, en poissons, en gelées et en pâtés. Le second était composé de civet de sanglier, de rôti de cerf, de bouillie de gruau au sucre candi, de pâtisserie et d'un soufflage blanc et jaune. Le troisième, de riz au lait, de chapons, poulets et cochons de lait rôtis, de poulets et de veau en gelée avec une sauce, de marmelade de poires et de prunes. Huit hommes, habillés en prophètes, amusaient la société du chant de leurs poésies en les accompagnant de leurs instruments de cordes, etc., etc.

A un autre banquet, lors de l'entrée solennelle de l'évêque Guillaume de Hohenstein, OEuvre-Notre-Dame. nos chroniqueurs nous rapportent que huit trompettes faisaient retentir leurs fanfares et accompagnaient chaque fois un nouveau service, depuis la cuisine jusqu'aux tables, *und was fast ein ehrlich Hof, und zurgieng freundlich und wurd gesungen, getantzt und viel Hofzucht ehrlich vollbracht* (que l'aménité régna partout et que l'on chanta et dansa en tout honneur).

Le souvenir d'une autre danse, moins gaie à la vérité que celle qui vivifiait alors ces salles, s'attache aussi à l'OEuvre-Notre-Dame. C'est la danse de Saint-Gui ou la chorée, maladie pernicieuse, qui fit ses ravages au quinzième siècle; elle devint même proverbiale chez nous, et un ancien distique que nous avons trouvé dans *l'Album des Phonasques (Meistersänger)*, prouve qu'on l'appelait sur celui auquel on voulait du mal :

Wer nicht liebet Musica, den plag St.-Veiths-Tanz und Podagra.

(Que la maladie de Saint-Gui et la goutte frappent celui qui n'aime pas la musique.)

Au quatorzième siècle, cette maladie était déjà connue en Belgique et en Hollande, et c'est en 1418 qu'elle s'introduisit chez nous; plus de cent personnes en furent atteintes à la fois; elles commençaient à danser involontairement, et le mouvement, devenant de plus en plus rapide, finissait par de frénétiques convulsions sous lesquelles le malade tombait épuisé et souvent raide mort à terre. Elle était clairement exprimée dans ces anciennes rimes :

Viel hundert fiengen zu Strasburg an
Zu tantzen und springen, Frau und Mann
An offenen Mark, Gassen und Strassen,

Tag und Nacht ihrer viel nicht assen,
Bis in das Wüthen wider gelag.
St.-Veits-Tanz wart genannt die Plag.

(Des centaines d'hommes et de femmes commencèrent à danser et à sauter sur les places publiques et dans les rues de Strasbourg. Beaucoup se privèrent jour et nuit de nourriture jusqu'à ce que cette fureur cessât. On l'appela la danse de Saint-Gui.)

Le Magistrat ouvrit de grandes salles de danse et ordonna la construction d'échafaudages au Marché-aux-Chevaux et au Marché-aux-Grains, en payant des fifres et des tambours pour y faire la musique. Pour guérir les malades, on les envoya en pèlerinage dans une grotte près de Saverne, qui existe encore sous le nom de grotte de Saint-Gui et d'où ils revenaient ordinairement délivrés de leur mal.

Dans ces temps la science médicale était dans son enfance; la routine entraînait pour beaucoup dans la guérison des maladies, et les remèdes qu'elle prescrivait devaient naturellement cesser de faire leurs effets, quand des maladies nouvelles venaient à surgir. On avait alors principalement recours à la foi religieuse, qui exerçait sa puissante influence sur des constitutions nerveuses plus spécialement accessibles à un

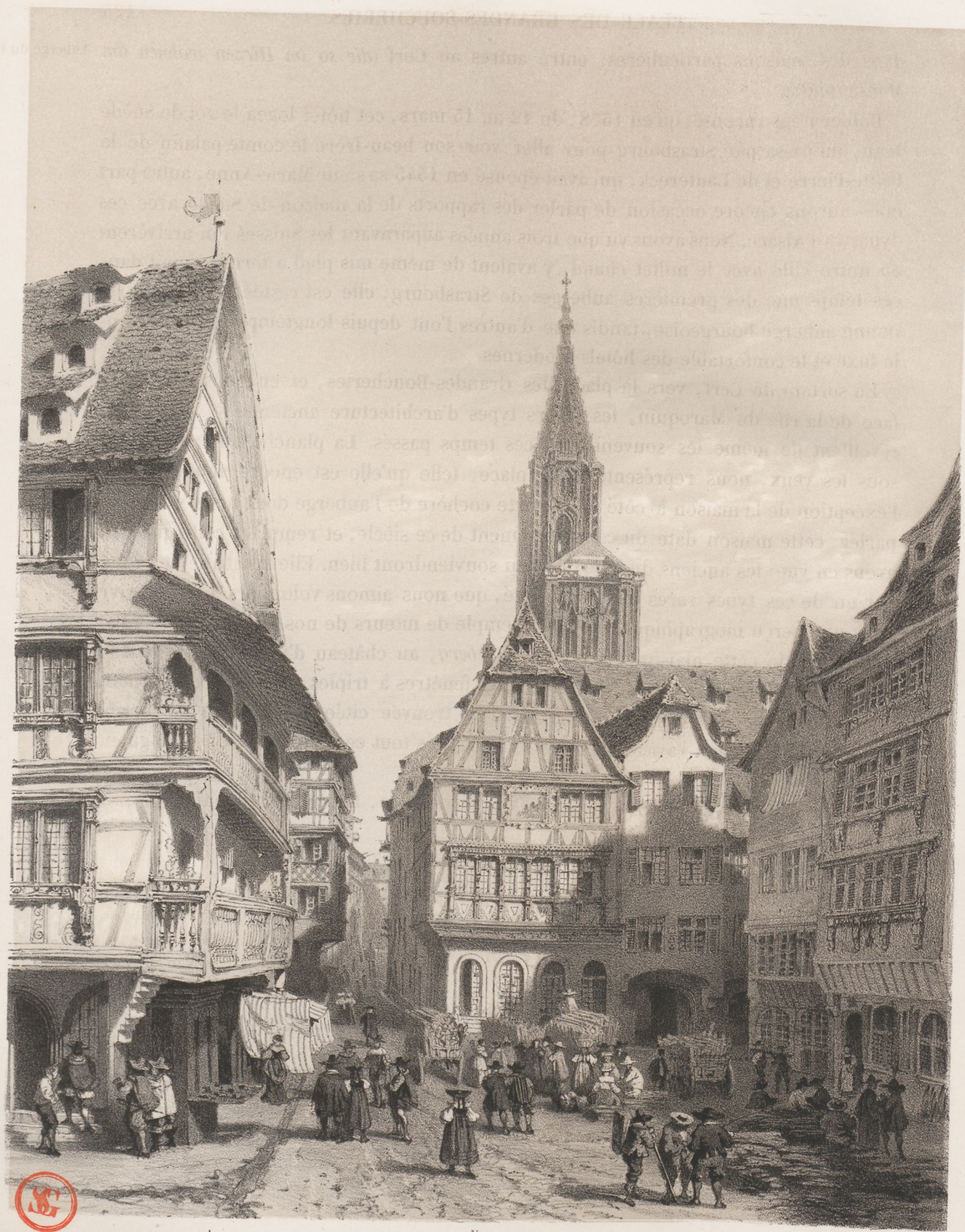
OEuvre-Notre-Dame. mal contagieux, comme celui de la danse de Saint-Gui; d'un autre côté, un déplacement de quelques jours, qui faisait sortir les malades de l'atmosphère corrompue d'une ville étroite, fangeuse, remplie de miasmes infects, pour leur faire respirer l'air pur de la montagne, devait sans contredit agir favorablement, et l'église en retirait ses bons profits. Les gens aisés faisaient ces voyages à leurs frais, mais les pauvres y étaient transportés aux frais de la ville: des attelages fournis par l'hôpital et par l'OEuvre-Notre-Dame recevaient ces malades devant cette maison pour les transporter à Saverne. Lorsqu'ils y étaient réunis, on les chaussait de souliers rouges, ornés d'une croix sur le haut et sur la semelle, et on les aspergeait d'eau bénite au nom de saint Gui. Ces convois, divisés en trois groupes, sous la surveillance d'hommes nommés par la ville, se mettaient alors en route. Arrivés vers Saverne, un cavalier de l'escorte s'en détachait et avertissait de leur approche le doyen, qui leur envoyait trois ou quatre prêtres, sous l'accompagnement desquels ces groupes étaient dirigés vers la grotte de Saint-Gui, où l'on célébrait successivement pour chaque groupe le service religieux. Après l'office, ces malheureux étaient conduits autour de l'autel, sur lequel un liard devait être déposé par chacun d'eux, ou, s'il était dépourvu d'argent, par son conducteur¹. Finalement, après les trois offices, chacun jetait encore un second liard dans le tronc de la chapelle, comme prix de l'aumône que la ville leur avait donnée. L'action bienfaisante de ces pèlerinages les fit répéter aussi longtemps que cette maladie se fit sentir dans nos populations.

Auberge du Cerf. Quittons ces scènes du moyen âge et entrons pour un moment dans l'auberge du Cerf, à côté de l'OEuvre-Notre-Dame. De même que l'auberge du Corbeau au delà de la rivière², elle peut nous donner une idée des ressources restreintes qu'offraient alors les hôtels aux voyageurs, même de premier rang, comparativement aux temps présents, car c'est encore la même maison que celle qu'on habitait il y a trois siècles et plus; seulement la transformation en croisées carrées des fenêtres ogivales, dont quelques-unes existent encore à l'étage supérieur, a rajeuni un peu ce bâtiment, qui porte néanmoins un cachet de vétusté qui révèle son origine. A raison de la pente du terrain depuis la cathédrale jusqu'à la rivière, ce bâtiment, de même que l'OEuvre-Notre-Dame et le château, présente cette singularité que le rez-de-chaussée du côté de la place forme premier étage du côté de la cour inférieure. La première mention que nous ayons trouvée de l'auberge du Cerf, date du commencement du quinzième siècle, dans un procès fait à une secte d'illuminés, *les Winckler*, qui se réunissaient secrètement

¹ Und wann er ein Ambt einer rotten gesungen, sollen dieselbigen armen Lüt in denselbigen rotten umb den Altar geführt werden, und ein ides krankes Mensch ein pfennig pfrymen, desglichen dornach auch opfern, und so ein person nit so geschickt wer das es solches thun mecht, sol der ihm so es umb den Altar führt, für in darlegen. Darzu ides armes Mensch ein pfennig in den Stock geben, und solches von dem Almusengelt so den armen Lüten geben ist, usrichten, und was übrig blibt in den Stock auch stossen (*Dies Veneris post Magdalena MCCCCXVIII*).

² Voyez Faubourgs, hôtel du Corbeau.

Les deux premiers, qui sont les plus anciens, sont situés à l'extrémité nord-ouest de la place, et sont séparés par une allée qui conduit à la chapelle. Les deux autres, qui sont les plus récents, sont situés à l'extrémité sud-est de la place, et sont séparés par une allée qui conduit à la chapelle. Les deux premiers, qui sont les plus anciens, sont situés à l'extrémité nord-ouest de la place, et sont séparés par une allée qui conduit à la chapelle. Les deux autres, qui sont les plus récents, sont situés à l'extrémité sud-est de la place, et sont séparés par une allée qui conduit à la chapelle.



Dessiné et lithé par Ch. Kreutzberger.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Place des grandes Boucheries au XVII^{me} Siècle.
(Ancien Marché au bois.)

dans des maisons particulières, entre autres au Cerf (*die so im Hirzen wohnen am Münsterplatz*). Auberge du Cerf.

Bühler nous raconte, qu'en 1578, du 12 au 15 mars, cet hôtel logea le roi de Suède Jean, qui passa par Strasbourg pour aller voir son beau-frère le comte palatin de la Petite-Pierre et de Lautereck, qui avait épousé en 1545 sa sœur Marie-Anne; autre part nous aurons encore occasion de parler des rapports de la maison de Suède avec ces dynastes d'Alsace. Nous avons vu que trois années auparavant les Suisses qui arrivèrent en notre ville avec le millet chaud, y avaient de même mis pied à terre; c'était dans ces temps une des premières auberges de Strasbourg; elle est restée stationnaire et bonne auberge bourgeoise, tandis que d'autres l'ont depuis longtemps dépassée dans le luxe et le confortable des hôtels modernes.

En sortant du Cerf, vers la place des Grandes-Boucheries, et en nous plaçant en face de la rue du Maroquin, les divers types d'architecture ancienne et bourgeoise réveillent de même les souvenirs de ces temps passés. La planche que nous avons sous les yeux, nous représente cette place, telle qu'elle est encore aujourd'hui, à l'exception de la maison à côté de la porte cochère de l'auberge dont nous venons de parler; cette maison date du commencement de ce siècle, et remplaça celle que nous avons en vue; les anciens du quartier s'en souviendront bien. Elle fut bâtie et habitée par un de ces types rares dans la société, que nous aimons volontiers à faire revivre dans un aperçu biographique, comme exemple de mœurs de nos ancêtres.

Le nom de cette maison était *zum Ortenberg*, au château d'Ortenberg, que nous voyons encore retrace sur le mur entre les fenêtres à triples meneaux en charpente sculptée du second étage. Nous l'avons déjà trouvée citée à l'occasion du terrible incendie de 1353, qui ravagea pour la seconde fois tout ce quartier étroit et anguleux de notre ville.

En parlant de l'homme que nous allons dépeindre, Bühler le chroniqueur nous dit de lui:

1574 da ward Herr Wolfgang Schütterlin gewählt zu einem Herrn Ammeister und ist auf der Zunft zum Anker Herr gewesen und hat gewohnt unten an der Kurbengass, in demselbigen grossen Eckhaus als man etliche Staffeln hinauf geht am Holzmarkt. Dann er auch damit Umgang; der hat von Natur keinen Wein getrunken.

En 1574, Wolfgang Schütterlin, chef de la corporation de l'Ancre, fut élu Ammeister; il logeait dans la grande maison du coin de la rue du Maroquin où l'on monte quelques marches, au Marché-au-Bois. Il en faisait le commerce et de nature ne but pas de vin.

Schütterlin était né en 1521 à Wilstædt, dans le pays de Bade, et en 1540 il se maria et s'établit comme marchand de bois à Gernsbach, dans la vallée de la Murg; mais onze années après il arriva avec femme et enfants à Strasbourg, où il acheta le droit de bourgeoisie en continuant avec fruit son commerce. Cet homme se fit tant aimer et

Place des
Grandes-Boucheries.

Place des
Grandes-Boucheries.

considérer parmi ses nouveaux concitoyens, qu'en 1553 on l'élut échevin dans sa tribu, en 1560 et en 1566 membre du sénat, en 1568 membre de la chambre des XV, et en 1572 chef de la république; il était le cent deuxième dans la série des Ammeister depuis 1332. La considération de ses concitoyens le plaça encore trois fois dans cette honorable position, et ce n'est que lorsqu'il fut élu, en 1596, pour la cinquième fois, qu'il refusa d'accepter à cause de son âge et de ses infirmités.

Pastorius, dans son *Traité des Ammeister*, dit de lui que cet homme, quoique n'ayant jamais fait d'études, était doué de tant de bon sens et d'une telle rectitude de jugement, qu'il possédait une si grande expérience des affaires publiques, que le sénat ne prenait aucune conclusion sans avoir préalablement demandé son avis, de même que les jurisconsultes et les avocats s'instruisaient auprès de lui dans la législation et dans les coutumes qui régissaient notre cité. On l'appelait ordinairement, à cause de sa prodigieuse mémoire, *le procès-verbal vivant du sénat* (*das lebendige Raths-Protocol*). Autant qu'il était considéré comme homme public, autant il jouissait de l'estime de tout le monde dans la vie privée. Il se maria en secondes noces à Barbe Reiff, d'une ancienne famille patricienne, et eut de son vivant une descendance de 17 enfants, de 108 petits-fils et petites-filles, de 111 arrière-petits-fils et arrière-petites-filles et de 2 arrière-arrière-petits-fils. Quand il mourut, le 31 juillet 1612, à l'âge de quatre-vingt douze ans, 10 enfants, 58 petits-enfants, 28 arrière-petits-enfants et un arrière-arrière-petit-enfant, avec près de 2000 de ses concitoyens, accompagnèrent sa dépouille mortelle à sa tombe, preuve parlante de l'estime dont il jouissait pendant sa vie aborieuse. Malgré toute cette nombreuse progéniture, son nom s'éteignit avec son petit-fils, qui fut de même élu Ammeister en 1675.

Rue du Maroquin.

Parmi les empereurs d'Allemagne qui se sont le plus popularisés en cette ville par les nombreux séjours qu'ils y firent, il faut nommer l'empereur Sigismond. Dans nos promenades, nous avons déjà signalé diverses maisons qu'il y habita tour à tour; lors de la scène que nous allons raconter et qui se rattache à la rue du Maroquin, il logeait au Luxhof. Ce prince arriva à Strasbourg dans l'après-midi du 4 juillet 1414; il venait de Bâle en descendant le Rhin, et allait à Aix-la-Chapelle, pour s'y faire couronner. Après son souper il fut conduit à la cathédrale, et sur l'invitation de quelques dames nobles il se rendit à la curie de la Meule, comme nous l'avons déjà dit, réunion du parti Gibelin de la noblesse; d'autres dames le convièrent, de leur côté, à un bal à la Haute-Montée, réunion du parti Guelfe; mais ayant déjà accepté la première invitation, il fut obligé de refuser cette dernière. L'évêque, craignant l'effet de la jalousie des deux partis et les suites fâcheuses qui pourraient en résulter en présence de l'hôte illustre, les invita tous ensemble sur un terrain neutre, c'est-à-dire dans le château épiscopal, où la société, vaincue par l'aménité de ce prince, oublia ses rancunes et se livra pleinement à la joie et à l'entraînement de la danse jusque bien tard dans la nuit. La

galanterie de l'empereur, sa beauté mâle dans la force de l'âge, sa belle barbe et sa longue chevelure blonde et bouclée plurent tant au beau sexe qui l'entourait, que les haines qui divisaient les hommes durent se taire devant l'expectative et les charmes d'un second bal, à la Haute-Montée, auquel il fut de nouveau invité pour le lendemain. Sigismond promit d'y venir, mais, sous prétexte qu'il ne savait pas le chemin de cette Curie, il voulut que les dames vinssent le prendre à sa demeure pour l'y conduire. Le lendemain matin les beautés de Strasbourg, en parure de bal, se présentent avec une musique de trompettes, de fifres et de hautbois, devant le *Luxhof*, envahissent la chambre à coucher de l'empereur, qui n'eut que le temps de mettre sa robe de chambre, et tout en folâtrant et en sautant, elles l'entraînent hors de la maison; quand elles furent arrivées sur la place de la Cathédrale, elles s'aperçurent un peu tard que Sa Majesté était mal chaussée, et elles résolurent aussitôt d'entrer avec lui dans la rue du Maroquin, et de lui acheter chez un cordonnier une paire de souliers, qui, au dire du chroniqueur de ce temps, coûta la somme de six kreutzer; la seule paire de souliers sans doute qui soit sortie avant et depuis de cette rue, pour chausser un si auguste personnage. Nous ignorons si c'est en souvenir de cet honneur qu'une girouette, en forme de soulier à la poulaine, grince encore aujourd'hui sur le toit d'une antique maison de cette rue.

Le joyeux cortège se dirigea alors vers la Haute-Montée, où les domestiques du prince avaient porté sa garde-robe dans l'intervalle. Quand sept jours après il quitta notre ville, les dames l'accompagnèrent sur un bateau bien orné et décoré, animé par une musique; il leur distribua, en souvenir, cent cinquante bagues d'or et n'en ayant plus assez, il leur en envoya encore de Paris, deux années plus tard, par l'entremise du syndic Meyer, qui, comme nous l'avons vu sous l'article du *Développement des Postes*, lui avait apporté, de la part des dames strasbourgeoises, une chaîne du même métal en souvenir du gracieux accueil de leur souverain. Le poète Ad. Stœber a fait revivre cette scène, illustrée par le crayon du peintre Klein, dans le *Elsässisch Sagenbuch*.

Aujourd'hui encore vous voyez, d'un bout à l'autre de la rue du Maroquin, de petites boutiques de cordonniers, de vanniers, de tourneurs; mais le luxe moderne ne s'y est pas introduit, car la chaussure qu'on y vend est lourde, solide, graissée, comme nos anciens la portaient, cirée tout au plus le dimanche avec du noir de fumée délayé dans un blanc d'œuf, et les cuves, la vannerie et la boissellerie qu'on y vend ressemblent à celles qu'on y vendait il y a des siècles. Il n'y a pas de quartier dans l'intérieur de Strasbourg où les mœurs, us et coutumes de nos ancêtres se soient aussi longtemps conservés que dans la rue du Maroquin; cela tient à l'homogénéité de sa population composée de seuls artisans, et à laquelle aucun élément étranger n'est venu se mêler; l'antique vie de voisinage et de commérage s'est conservée de même jusqu'à nos jours parmi les habitants de cette rue, et il n'y a pas longtemps encore que

Rue du Maroquin. le soir, après les travaux du jour, ou le dimanche après l'office religieux de l'après-midi, on voyait assis, devant leurs maisons, jeunes et vieux, hommes et femmes, en négligé domestique, s'entretenant des actualités du jour, ou poursuivant de regards curieux et d'observations peu charitables tout passant qui n'appartenait pas à leur quartier. Le vent qui domine autour de la cathédrale, les mœurs équivoques de la ruelle de l'Hôpital et l'esprit moqueur des habitants de la rue du Maroquin (*Corduangasse*, *Kurwegass* dans l'idiome strasbourgeois) ont été consignés dans un ancien proverbe: « *Wer ums Münster geht ohne Wind, durch's Spittelgässel ohne Kind, durch d'Kurwegass ohne Spott, geniest ä grossi Gnad von Gott.* »

Travaillez toujours, braves habitants de la rue du Maroquin; c'est le fonds qui manque le moins, et vous pouvez vous moquer en philosophe des péripéties de ce siècle, comme des absurdités que la mode du jour fait souvent surgir.

Le Falkenkeller. En débouchant sur la place de la Cathédrale, la maison de droite, aujourd'hui propriété de M. Hepp, négociant, était dans le siècle passé la cantine de la ville (*Falkenkeller*), dont le nom est encore perpétué en une sculpture représentant un grand faucon, assis au-dessus d'une cave à porte ouverte à deux battants. Cette cave ne servait pas seulement à la conservation d'une partie des vins de la ville, mais celle-ci y en vendait encore en détail, et les consommateurs s'installaient dans la cave pour boire. Cet usage d'établir des tavernes souterraines, que l'on rencontre encore en Suisse et dans le nord de l'Allemagne, a cessé complètement à Strasbourg. Le *Falkenkeller*, qui avançait alors sur la place, fut la proie des flammes quand dans le siècle passé un incendie y éclata et dévora de même la maison en face, faisant le coin de la rue Mercière. Elle fut reconstruite dans l'alignement, et, quand le niveau de la place de la Cathédrale fut abaissé en 1843, on découvrit ces anciennes voûtes de caves comblées et on y trouva des fragments de poteries, de poêles, qui auraient fait honneur à Bernard Palissy, par la beauté du modelage des ornements et des figurines, si peut-être ils ne provenaient pas de sa fabrication¹. Gambs nous dit dans ses *Memorabilia* qu'en 1782 le Magistrat acheta de M^{me} de Capol, pour 15,000 livres, l'ancienne maison Reichshofer (*das sogenannte Reichshofersche Haus*), sur l'emplacement de laquelle est bâtie aujourd'hui la maison Ohlmann, n° 12, et y établit la cantine de la ville. Dans l'origine, il y avait sur cet emplacement une chapelle, dédiée à Saint-Georges, qu'on démolit en 1586 pour y bâtir le magasin de sel, où l'on vendait deux fois par semaine à un taux fixe le sel aux habitants. Lors de la démolition de cette chapelle, on trouva le squelette d'un homme de haute taille, sans tête, habillé d'une robe de soie; on l'attribua à Erkenbald, un des premiers évêques martyrs de Strasbourg. Le père de Kellermann était directeur du dépôt des sels de la ville; serait-ce la maison qu'il habita et où naquit, le 28 mai 1735,

Kellermann.

¹ La maison à côté, formant le coin de la place du Château, s'appelait anciennement *zum Mohrenkopf* (à la Tête-de-Nègre), et appartenait, en 1568, à un farinier qui la fit construire.

le vaillant militaire, qui assista déjà aux brillantes fêtes du séjour de Louis XV en cette ville et qui mourut, en 1820, maréchal de France et duc de Valmy, après avoir, dans sa longue carrière, prêté son épée à trois rois, à un empereur et à la République¹ ?

La maison d'architecture moderne, au coin de la rue Mercière, remplaçant celle qui brûla avec l'ancienne cantine de la ville, était habitée, dans les dernières années de sa vie, par un enfant adoptif de Strasbourg, le sculpteur Ohmacht, qui avait alors son atelier dans un des compartiments au pied de la cathédrale vers le château, où est aussi l'atelier des tailleurs de pierre. Le génie de l'art n'avait pas gravé ses traits sur la physionomie de cet artiste; il n'avait pas une tête comme celle que portait Canova, ses traits au contraire touchaient même à la laideur; mais, quand on le voyait à l'œuvre dans son atelier, fumant sa méchante petite pipe, quand il s'animait devant ses statues, quand d'un morceau de charbon il touchait en grossiers contours les imperfections qu'il y sentait encore et auxquelles le grès ou le marbre devaient céder, alors sa physionomie s'animait, son œil brillait, et son front semblait s'élever sous sa chevelure noire et hérissée; les monosyllabes de sa conversation, en dialecte nasillard de la Souabe qu'il n'avait jamais abandonné, exprimaient alors le sentiment du beau, de l'antique dont il était profondément pénétré, et l'on ne s'étonnait plus que le génie qui était logé dans cette rude enveloppe pût créer les formes gracieuses, suaves et virginales de sa Hébée, de sa Flore, de sa Vénus. Ami de Klopstock, il sentait à l'unisson de ce grand poète, et les qualités qui le distinguaient essentiellement, étaient une grande modestie et un bon cœur, ordinairement le partage des grands artistes².

L. Ohmacht.

¹ Kellermann était, en 1752, cadet dans le régiment de Lowendal, en 1753 enseigne au régiment Royal-Bavière, en 1756 lieutenant dans les volontaires d'Alsace, en 1758 capitaine en second de dragons, en 1761 capitaine dans les volontaires du Dauphiné; de 1758 à 1762 il servit pendant la guerre de sept ans en Allemagne, où il fut nommé chevalier de Saint-Louis; capitaine dans la légion de Conflans en 1763, envoyé en mission en Pologne et en Tartarie en 1765 et 1766, il fit les campagnes de Pologne en 1771 et 1772; major de hussards de Conflans en 1779; l'année suivante lieutenant-colonel du régiment, colonel-général des hussards, brigadier des armées du roi en 1784, maréchal-de-camp en 1788, commandeur de l'ordre de Saint-Louis en 1790, lieutenant-général des armées du roi en 1792, commandant l'armée de la Moselle et vainqueur à Valmy, il commanda l'armée des Alpes en 1792, la 7^e division militaire en 1797. Inspecteur général de cavalerie et membre du Sénat-Conservateur, il fut nommé, en 1805, maréchal de France et grand'aigle de la Légion d'Honneur. Déjà d'un âge très-avancé, il commanda successivement les corps de réserve sur le Rhin, dans le Nord, en Espagne, diverses divisions militaires et fut chargé de l'organisation des cohortes de la garde nationale. En 1809 il fut créé duc de Valmy, en 1814 nommé commissaire extraordinaire du roi et gouverneur des 3^e et 5^e divisions militaires. Pair de France et grand'croix de l'ordre de Saint-Louis, il mourut à Paris à l'âge de 83 ans. Cette vie, qui en remplirait trois, est une véritable Iliade.

² Fils d'un paysan, Landolin Ohmacht naquit en 1760, et fut placé par l'entremise du bourgmestre Gassner à Rothweil qui pressentit son génie pour l'art plastique, chez un des sculpteurs en bois de la Forêt-Noire à Tryberg, et acheva ses années d'apprentissage à Fribourg en Brisgau. Déjà au début de sa carrière il avait dépassé ses maîtres et cherchait un artiste qui pût le guider vers un but plus élevé; il le trouva en la personne de l'habile sculpteur Melchior à Frankenthal, chez lequel il resta jusqu'en 1780, époque à laquelle il retourna pour quelque temps dans le sein de sa famille pour séjourner plus tard à Mannheim et à Bâle, où il s'occupa essentiellement de portraits en marbre et en albâtre qu'il savait rendre avec un sentiment poétique, tout en restant fidèle à la ressemblance. En 1787 et 1788, il visita la Suisse, où il se lia pendant son séjour à Zurich avec le physionomiste Lavater. Plus tard il put exécuter son rêve le plus cher, celui de voir la terre classique des arts pour s'y inspirer

Piccolomini et
Goethe.

Le coin de la rue Mercière, en face de l'ancienne pharmacie Spielmann¹, dont le rez-de-chaussée voûté à nervures en branchages, les croisées en plein-cintre contournées de lézards sculptés et la colonne qui supporte l'avance, en trahissent l'antique origine, est intéressante sous plus d'un rapport. A elle se rattache le souvenir de deux hommes qui ont illustré leur siècle et qu'un brillant avenir attendait, quand jeunes encore ils habitaient, à trois siècles d'intervalle, cette maison. L'un d'eux fut Eneas-Silvius Piccolomini, d'une illustre famille italienne, qui fut couronné de la couronne poétique par l'empereur Frédéric III et de la tiare papale, sous le nom de Pie II; l'autre, c'est Goethe, qui, lui aussi, reçut la couronne de poète de toutes les nations auxquelles le culte de l'intelligence est cher. Tous les deux firent leurs études à Strasbourg, l'un en 1428 et l'autre en 1770; l'un précurseur de la réforme religieuse et l'autre de la réforme politique de l'Europe; le premier prêtant la main à l'émancipation du clergé au concile de Bâle, mais revenant sur ses pas avant qu'il fût assis sur le trône de Saint-Pierre; l'autre applaudissant à l'émancipation des peuples, mais revenant aussi sur ses pas avant qu'il fût devenu conseiller aulique (*Hofrath*) à Weimar. Tous les deux sensibles aux attraits du beau sexe, l'un racontant les charmes de l'amour dans la quinzième lettre de sa correspondance, et l'autre dans ses mémoires; tous les deux laissant dans leurs nombreux écrits les preuves de leur vaste érudition, Goethe inspiré d'un saint enthousiasme pour la patrie classique de Piccolomini, et Piccolomini plein d'admiration pour la beauté, l'ordre et l'esprit des villes libres de la Germanie; tous les deux ayant conservé pour la ville de Strasbourg un tendre souvenir pendant toute leur vie. Piccolomini habita cette maison² pendant qu'il y fit

des chefs-d'œuvre de l'antiquité; il travailla quelque temps sous la direction de Canova et y étudia les œuvres du savant Winkelmann. Revenu de l'Italie, Ohmacht séjourna à Munich, à Vienne, à Dresde, et travailla à Hambourg au monument funèbre du bourguemestre Rhode et s'y lia avec Klopstock. De retour à Rothweil, il y épousa la petite-fille de son protecteur et vint se fixer, en 1801, à Strasbourg, où on l'avait chargé de faire les sculptures du monument de Desaix, sur l'île des Épis; il mourut en cette ville le 31 mars 1834. Pendant la longue série d'années que cet artiste passa au milieu de nous, il fut le créateur du Jugement de Paris, groupe dans le jardin royal de Munich, des bustes de Holbein et d'Erwin de Steinbach, pour le musée du roi Maximilien-Joseph, d'une statue de Neptune et d'une Vénus pour M. Schulmeister, dont nous avons déjà parlé, de deux Flore, de deux Hébés, d'un buste de Raphaël, des six Muses qui décorent la façade de notre théâtre, des monuments de Koch, d'Oberlin, de Reisseissen, d'Emmerich, de Blessig, de F. de Turckheim et du buste du préfet Lesay de Marnésia en notre ville, du monument de l'empereur Rodolphe de Habsbourg dans le dôme de Spire, du Christ et de la statue de la Charité pour l'église protestante de Carlsruhe, de Martin Luther pour l'église de Wissembourg et de beaucoup d'autres objets d'art de moindre importance.

¹ Les Spielmann, ancienne famille patricienne de Strasbourg, portaient dans leurs armes parlantes trois dés d'argent en champ de gueules. Nous trouvons déjà ce nom dans l'énumération des cinq pharmacies, à l'exception de celle de l'hôpital, qui existaient en cette ville, vers la fin du dix-septième siècle. C'étaient les pharmacies Lemp et Pressler, Ströhlhlin autrefois Saladin, Greuhm, Brackenhoffer et Eisenmann, anciennement Scheitel, et Spielmann, anciennement Wassmer.

² Comme secrétaire des cardinaux Capronica et Albergadi et référendaire au concile de Bâle, et comme secrétaire et conseiller de l'empereur Frédéric III, il fut souvent chargé de missions auprès des villes d'Allemagne et vint plusieurs fois à Strasbourg après qu'il y eut fait ses études; il logeait alors à l'auberge du Parc, avant que Mentelin en eût fait son atelier typographique.

ses études, et Goethe y trouva sa pension bourgeoise avec l'actuarius Saltzmann, son respectable ami, quand il suivit les cours de Schoepflin et des savants professeurs de notre ancienne université¹. Elle peut être fière, cette antique maison, d'avoir hébergé de tels hommes.

La rue Mercière, dans laquelle nous entrons, s'appelle ainsi parce que c'était autrefois une grande cour qui conduisait à la cathédrale, et où les marchands se tenaient pendant les foires de la dédicace. Les temps postérieurs en ont fait un boyau étroit, que ceux qui ont connu Strasbourg au commencement de ce siècle ont encore pu voir, car dans la dernière maison de cette rue vers la place Gutenberg, qui avait deux avances qui surplombaient, on pouvait, à l'étage supérieur, presque tendre la main au vis-à-vis qui logeait dans celle à charpente sculptée qui existe encore. Cet état des choses aurait continué à subsister, en masquant la principale façade de la cathédrale, si Napoléon n'avait pas, en 1809, à son passage par Strasbourg, fait le reproche au conseil municipal de respecter assez peu ce monument de l'art pour le laisser caché derrière un rideau de constructions; ces maisons furent alors démolies et en élargissant la rue on lui donna un aspect plus convenable.

Rue Mercière.

La maison de l'Ammeister Schütterlin nous représente le type de construction en charpente de la propriété d'un riche bourgeois au seizième siècle. Celle qui fait le coin de la petite rue de l'Hôpital, n° 5, nous en fournit un pareil de construction en pierre de la même époque; même les chroniqueurs du temps la citent comme quelque chose d'extraordinaire en luxe et en beauté de magasins. En visitant son intérieur, on rencontre l'escalier en pierre et quelques beaux plafonds en stuc. Sur cet emplacement existait l'ancienne chapelle de Saint-Évrard, de laquelle nous avons parlé dans l'historique de l'hôpital civil, qui avait primitivement son siège dans cette ruelle, et dont celle-ci porte encore le nom. En 1564 cette chapelle fut démolie et deux riches commerçants, du nom de Baumgartner et Hammer, achetèrent de la ville le terrain pour 1000 florins et y firent ces constructions; la maison fut nommée, en l'honneur du propriétaire, *Zum Baumgarten* (au Verger), nom qu'elle conserva jusqu'au numérotage des maisons.

Descendons cette ruelle pour nous diriger vers l'ancien marché au bois que nous venons de quitter pour entrer dans la rue du Maroquin. Le lecteur qui ne connaît pas même Strasbourg, en jetant ses regards sur le panorama, se fera une idée de cet emboîtement de vieilles maisons qui forment cette ruelle étroite, sans air et sans lumière, véritable type des rues du moyen âge.

Rue de l'Hôpital.

La brasserie de l'Autruche qui en forme le coin à gauche et les deux maisons à côté, de même que quelques aboutissants vers la rue du Maroquin, datent de 1565. Le dimanche, 14 octobre 1564, un incendie éclata le soir entre onze heures et minuit,

¹ Goethe logeait alors dans la maison du boulanger, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, vis-à-vis du café de la Moresse.

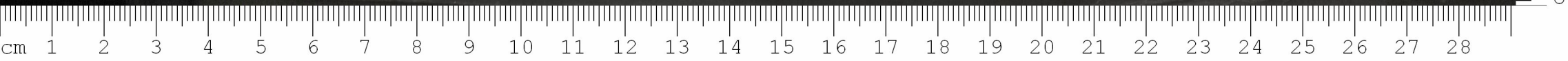
Rue de l'Hôpital. dans la maison du coin, alors une boulangerie, et dura jusqu'au matin, en ravageant tout ce quartier¹.

La maison, aujourd'hui propriété de M. Hummel, consul de Bavière et de Bade, et celle à côté, entre le groupe d'arbres du Marché-aux-Poissons et la Grande-Boucherie, n'existaient pas encore quand le marché au bois était établi sur ce terrain, et les bateaux chargés de ce combustible amarraient là, de même que les nacelles des pêcheurs vis-à-vis de la Halle-aux-Poissons, premier marché couvert moderne qui date d'une trentaine d'années; depuis, la ville fit construire la Halle-aux-Blés, la halle près des Petites-Boucheries et la Halle-aux-Viandes, mais les poissons eurent l'honneur d'être logés les premiers à l'abri de la pluie, tandis que les blés étaient encore exposés à l'intempérie des saisons.

La
Grande-Boucherie.

Une partie de cette place fut occupée quand le Magistrat fit construire la Grande-Boucherie; il avait alors un double but, celui de débarrasser la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons d'étaux sales et infects, placés au milieu de la rue dans toute sa longueur, et de gagner un emplacement couvert pour les foires. La place fut trouvée en même temps que la ville subit un embellissement, car là où nous voyons aujourd'hui cet édifice il existait déjà, au seizième siècle, un ancien abattoir entouré de chétives maisonnettes, habitées par un barbier, par un marchand de fruits, un boulanger et le bedeau de la corporation des bouchers. En décembre 1586 on commença à les démolir, et l'année suivante les constructions commencèrent. La ville fournit les pierres, le mortier et le bois de construction avec les tuiles et la ferrure, et un Savoyard, du nom d'Étienne Bernard, traita avec elle pour se charger de la main-d'œuvre, moyennant la somme de 300 livres Pfenning (1200 fr.); il mourut au milieu de l'exécution de son entreprise, qui fut continuée par un nommé Paul Maurer, chef-ouvrier de l'architecte de la ville. Le 4 mai 1588 les bouchers y vendirent pour la première fois, après avoir tiré au sort pour la répartition des étaux qu'on leur donna en location, et la rue fut débarrassée de ces boutiques. Ce n'est qu'en 1651 que ces étaux devinrent propriété privée, car les caisses de la ville étant épuisées par les immenses sacrifices que lui avait coûtés la guerre de trente ans, elle fut obligée de vendre les places, comme celles des Petites-Boucheries, qui devinrent alors propriétés privées et perdirent toute leur valeur quand de nos jours l'administration municipale permit aux bouchers de s'établir où bon leur semblait, en se soumettant aux règlements de salubrité publique. Deux larges et doubles escaliers, établis au dehors, conduisaient au premier étage, destiné primitivement, pendant les foires, aux marchands de toiles, de fil, de

¹ Ist da hier zu Strasburg ein gross und schädlich Feuer ussgangen, nemlichen in dem Beckerhaus gegen dem Schlaghaus hinüber, das gross Eckhaus unten am Spitalgässlein, und sind 3 Häuser mit einander verbrennt, bis an das Beckerhaus zum Witterich genannt uf den Boden hinan, und hinten daran in dem Spitalgässlein der Kurbengass zu sind auch 2 Häuser bis an die Stuben herab verbrennt, und hat man grüsam und schrecklich gestürmt in allen Kirchen.



cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36



Vue des grandes boucheries et de l'ancien Pont du Corbeau.

Imp. E. Simon à Strasbourg.

lin et de chanvre. Il servait aussi parfois de salle de spectacle à des comédiens ambulants.

La
Grande-Boucherie

L'établissement de la station des divers chemins de fer qui se joignent à Strasbourg dans un quartier tout à fait opposé à celui où se trouvent les bâtiments de la douane et ses vastes magasins, a engagé récemment l'administration municipale à enlever la Halle-aux-Blés, au Marais-Vert, à sa destination, et à l'employer à des magasins et au siège de la douane, à transférer cette halle dans l'ancienne boucherie, et l'abattoir dans les jardins de l'ancien couvent de la Marguerite, derrière la Maison-de-Correction, au faubourg National. Cette nouvelle destination entraînera naturellement des modifications qui feront changer la face de ce bâtiment dont nous avons conservé un dessin avec l'ancien pont du Corbeau et les maisons adjacentes.

Le nom allemand de ce pont, *Schindbrücke*, que nous traduirons par pont des exécutions, des supplices, du mot *Schinder* (bourreau), a son origine dans les temps reculés, quand il fut témoin des exécutions criminelles par les noyades.

Pont du Corbeau.

Nous avons déjà dit que le pont actuel en fonte, sorti des usines de MM. de Dietrich à Niederbronn, a été jeté sur l'Ill à quelques mètres plus en aval de l'ancien, pour la rectification de l'alignement de la rue. Auparavant il y avait d'un côté quelques maisons adossées contre la douane et vis-à-vis, des cassines, dont la partie de derrière reposait sur des pilotis. L'une de ces cassines, occupées plus tard par des boutiquiers, servait dans les anciens temps de chapelle, où les pénitents faisaient leurs prières devant une très-belle croix, artistement sculptée en pierre, qui stationnait sur le pont; dans l'autre, qui portait le nom de *Scheuchhaus*, on plaçait les condamnés à mort dans un panier suspendu au-dessus de la rivière, et auquel on faisait faire la bascule pour lancer le patient dans l'abîme des eaux.

En 1444 on y noya de cette manière un grand nombre d'Armagnacs que nos soldats avaient faits prisonniers de guerre; mais, dans notre ancienne législation pénale, ce genre d'exécution était essentiellement réservé aux parricides et aux infanticides, que l'on jetait dans l'Ill après les avoir cousus tout vivants dans un sac; les femmes surtout subissaient cette peine pour cause d'adultère. Par la législation du seizième siècle, l'adultère était puni pour la première fois de quatre semaines de prison, au pain et à l'eau, et d'une amende de 5 livres Pfenning (20 fr.); la seconde fois la punition était doublée, le coupable ne pouvait plus être élu à aucun emploi public, et s'il en avait un, il en était dépossédé; aux femmes il était interdit de se présenter aux bals, noces, festins et en toute honorable réunion publique, aux poêles des divers tribus, comme aussi de porter des vêtements en soie et des parures en or. La troisième fois ils étaient incarcérés, exposés sur le pont du Corbeau et transportés hors du territoire de la ville et de l'évêché; le condamné qui y revenait sans l'autorisation du Magistrat était décapité si c'était un homme; si c'était une femme, on la noyait sur ce pont. On devrait croire

Pont du Corbeau. que la sévérité de cette peine aurait dû fortifier les liens de la fidélité conjugale; cependant nos annales citent de fréquents exemples de condamnations de ce genre, non-seulement pour adultère, mais même pour inceste¹.

En deçà du pont, à la droite, contre la rivière, existait jadis une ancienne auberge, à l'enseigne *zum Spanbett*; elle reçut son nom d'un Nicolas Spanbett, boucher, qui l'acheta en 1401. Quoique dérivant d'un nom propre, nous traduirions cette enseigne en auberge du lit de guerre, de *Span*, *Fehde*, guerre, et *Bett*, lit. Pendant la foire de Saint-Jean 1497, un incendie qui éclata au rez-de-chaussée de cette auberge, se communiqua aux escaliers et ne laissa au grand nombre de personnes qui y logeaient d'autre moyen de salut que de sauter dans la rivière ou de profiter des échelles qu'on leur tendait du dehors. Beaucoup de monde avait déjà été sauvé ainsi, et les flammes ayant continué leurs ravages, il ne restait plus qu'une étroite fenêtre, la seule par laquelle on pût encore s'échapper, lorsqu'un gros moine, empressé de profiter de l'échelle libératrice, fut arrêté par son embonpoint dans l'ouverture de la croisée, sans pouvoir avancer ou reculer, et fut ainsi cause que vingt-six personnes y trouvèrent une mort terrible. Les restes consumés de ces malheureux furent transportés à l'hôpital, où le sénat se rendit en corps en manteaux de deuil de la *Pfaltz*, pour prouver aux nombreux étrangers la part qu'il prenait, au nom de ses concitoyens, à cette perte douloureuse². Un grand service mortuaire fut tenu dans l'église de l'hôpital, à laquelle le sénat et les corporations firent de grandes aumônes, et un long cortège d'étrangers et de bourgeois accompagna ces restes au champ de repos. En 1507, cette auberge fut reconstruite avec les fonds de l'Oeuvre-Notre-Dame, dont elle resta propriété.

Dans l'histoire des exécutions au Marais-Vert, nous avons vu qu'un blasphémateur du nom du Christ eut la tête tranchée et que son corps fut brûlé. Le procès-verbal du sénat (*Rathsmemorial*), de 1657, nous cite une autre punition dont fut frappé un individu qui insulta le nom de Luther.

Au mois de mars de cette année, J. G. Hebdinger, fils d'un boucher et bourgeois de cette ville, était attablé dans cette auberge avec quelques camarades de son métier; il était déjà pris de vin et perdait au jeu, lorsque, s'abandonnant à sa mauvaise humeur, il jeta un couteau dans un petit portrait de Luther, suspendu au mur, en l'accusant d'être la cause de sa perte; le couteau ricocha et, en retombant sur lui, lui creva l'œil. Cette affaire fut portée devant le sénat, qui le fit jeter provisoirement en prison et le condamna ensuite à une amende de 10 livres schelling pour ce manquement au respect du réformateur.

¹ 1574 wurde mit dem Schwerdt gericht Caspar Mayenhauer, Fischer aus der Krutenau, weil er Umgang hatte mit der Mutter seiner Frau; sie, Sunte Michels genannt, des Fischers und Burgers Hausfrau, wurde auf der Schindbrücke ersäuft.

² Wahrhafte Geschichte von einem Feuer geschehn zu Strasburg als die Herberg zum Spanbett verbrannte im Jahr MCCCCXCVII, mit einem Holzschnitt diesen Brand vorstellend.

Les quatre bâtiments de la douane, formant un vaste ensemble, portent, quoique étant de diverses époques, le même cachet de construction avec leurs pignons crénelés dont le faite, surmonté d'une tourelle, est couronné d'une girouette. La partie de droite date de la seconde moitié du quatorzième siècle, époque où Strasbourg avait déjà commencé à fleurir dans l'association des villes germaniques pour la défense de leur indépendance municipale et de leurs intérêts commerciaux; la partie de gauche ne date que de 1781 et a été élevée sur l'emplacement de l'ancienne auberge dont nous venons de parler et sur un terrain du nom de *Bubeneck*, où stationnaient les commissionnaires, les crocheteurs et les camionneurs. En parlant du mouvement de la batellerie strasbourgeoise, nous avons tracé un tableau succinct des relations commerciales de notre ville; à la douane nous rattacherons l'historique des foires qui vivifiaient jadis le commerce international, quand le pays était infesté de guerres continuelles et que les commis-voyageurs ne couraient pas encore de ville en ville pour toutes les branches d'industrie et de commerce, comme nous le voyons de nos jours.

La Douane.

L'Église fut, dans les temps les plus reculés, la créatrice des foires, car là où la foi religieuse, où les dons du clergé et de la noblesse avaient élevé des cathédrales, des abbayes, des chapelles en l'honneur de tel ou de tel saint, le jour de leur dédicace attirait un grand nombre de pèlerins venant de loin, et les gens de la campagne, qui profitaient de ces voyages entrepris pour le salut de leurs âmes, venaient y faire emplette de tout ce dont les privait chez eux le défaut de développement, même le plus élémentaire, des métiers et de l'industrie. Autour de ces lieux saints venaient s'établir des artisans et des commerçants nomades; ils y vendaient leurs produits, leurs marchandises et réglaient leurs voyages d'après les fêtes des saints du calendrier. Quand plus tard, après les croisades, le luxe oriental vint s'introduire chez les peuples de l'Occident, quand les arts et les métiers subirent un développement en harmonie avec les besoins sociaux, le commerce aussi s'étendit sur une base plus large, vers des lieux plus lointains, et des associations commerciales, telles que l'association de la *Hanse*, au nord de l'Allemagne, se formèrent dans les villes ou entre elles, sous le nom de *Kaufmannsgilden*. Elles avaient leurs tribunaux pour connaître des affaires d'intérêts litigieux, comme les métiers eurent leurs conseils des échevins; les juges de ces tribunaux portaient les noms de *Negotiorum præpositi*, *Capitanei*, *Consuls* ou *Hansgraven*.

Les Foires.

Les principales villes commerciales achetèrent des chefs de l'État le privilège des foires qu'avaient donné ou vendu antérieurement les chefs de l'Église. Ces privilèges payés à prix d'or, affluant dans les caisses impériales, attiraient à ces centres de commerce des caravanes de négociants et fournirent de cette manière des ressources plus vastes au grand commerce en comparaison de ce qu'étaient auparavant les marchés qui s'étaient formés autour des églises, et dont de faibles souvenirs nous sont restés par les *Kirchweihen*, fêtes de village. De même que les villes achetaient les privilèges des

Les Foires.

foires, de même les associations commerciales achetaient ceux de pouvoir parcourir les distances, exemptes des droits de péage et armées pour leur propre sûreté ou accompagnées d'hommes d'armes, protégées par l'autorité impériale. La ville de Strasbourg avait l'habitude de faire accompagner, en temps de paix, par huit hommes d'armes à cheval, et en temps de guerre intestine, par une escorte plus considérable, les commerçants qui se rendaient, le lundi de la mi-carême, à la foire de Pâques à Francfort, et qu'on escortait ainsi jusqu'à Stollhoffen (outre-Rhin); quand ils en revenaient, le lundi des Rameaux, une escorte les attendait encore à cette station pour les conduire en ville. Pour la foire de Saint-Michel, l'escorte partait pour cette destination le jour de Saint-Adolphe, le 23 septembre, et les y attendait à leur retour. Quant aux négociants qui se rendaient aux foires de la France, la ville les faisait accompagner par une escorte armée à travers le *Kronthal* jusqu'à Wasselonne.

La place destinée aux foires dans les villes jouissant de ces privilèges, était anciennement distinguée par une croix que l'on élevait en l'honneur de saint Pierre, et à laquelle on attachait un gant, symbole de l'autorité impériale. Louis de Bavière fut le premier qui donna, en 1336, à la ville de Strasbourg, le privilège d'une foire en reconnaissance des services qu'elle lui avait rendus¹. Cette foire devait commencer quinze jours avant la Saint-Martin et finir quinze jours après; dans la charte donnée à cet effet à Francfort, il est dit expressément que toute la protection impériale est acquise à tous les commerçants qui y viendraient avec des marchandises et qui en emporteraient². Il donne à la ville le droit de se venger sur quiconque aurait porté atteinte à ses intérêts.

En 1379, l'empereur Wenceslas renouvela et sanctionna ce privilège à Prague; mais la foire ne fut plus tenue en 1381, sur la plainte portée par les commerçants strasbourgeois, qui étaient obligés de payer les droits d'entrée pour leurs marchandises, tandis que les étrangers qui y affluaient en étaient exempts. Les guerres que la ville eut à soutenir à la fin de ce siècle, avaient interrompu nécessairement les relations commerciales, et ce n'est qu'en 1414, quand l'empereur Sigismond séjourna en notre cité, que ces privilèges, ainsi que celui du *Stappelrecht*, c'est-à-dire du droit d'amarrage et de transbordement, furent renouvelés; mais, sur la demande du Magistrat, la foire fut reportée à la Saint-Jean d'été et ne dura que pendant les huit jours qui précèdent et ceux qui suivent le 24 juin; la foire de Noël ne fut créée qu'en 1611.

En 1415, le sénat rendit une ordonnance enjoignant aux aubergistes et à leur domesticité de traiter respectueusement les étrangers qui arrivaient aux foires et de ne

¹ Umb dangkbern Dienst willen, die sie uns und dem Rich gethan habend.

² Und davon wollen wir, und gebieten allen Unsern, und des Reichs getruwen, Landvögten, Vögten, Graven, Freyen, Rittersn, Knechten, Edlen und Unedlen, Stätten, Märkten und andern wie sie genannt sind, dass sie den vorgenannten Burgern diese unsre Gnad steete halten und mit deheinen Sachen überfaren, dass sie sie von Unser Wegen schirmen, und ihnen beholfen sin, wider alle die sie leidigen oder beschweren wollten, etc.

pas les surfaire dans les comptes¹; il s'y réserve le droit de punir sévèrement toute infraction au bon ordre, tant en actes qu'en paroles (*Alle Unzucht oder Smeheit mit Worten und Werken*). Chaque négociant devait pouvoir vendre et acheter librement, sans aucune contrainte, pendant ces quinze jours que durait la foire, dont l'ouverture et la clôture étaient annoncées, de onze heures à midi, par la sonnerie d'une cloche de la cathédrale, destinée *ad hoc*, et qui avait reçu le nom de *Messglock* ou *Silberglock*. Elle fut fondue pendant une foire où beaucoup de négociants avaient afflué et qui avaient voulu contribuer à la création de cette cloche, en jetant force pièces d'argent dans le métal en fusion.

Pendant ces deux semaines, le commerce des habitants, comme des étrangers, était exempt de tout droit d'entrée et de péage, à l'exception du droit sur le vin, la mouture, des droits de magasinage, de déchargement, de pontage, de logement et de jaugeage (*Umgeld, Malegeld, Inleggeld, Krangeld, Bruckengeld, Hussgeld, und auch Visiergeld*); on voit bien par là que les droits à payer étaient encore assez onéreux.

Pour ne pas dépendre de la corporation des boulangers en ville qui faisaient souvent abus des privilèges attachés à leur corps, et pour favoriser la concurrence du dehors pendant la foire, le Magistrat libéra les boulangers étrangers de tout droit d'entrée, à l'exception d'une rétribution de quatre pfenning pour une voiture et de deux pfenning pour une charrette chargée de pain. Chaque commerçant étranger, en arrivant, avait le droit de déballer sa marchandise dans la maison qu'il habitait ou dans une auberge quelconque, mais dans les huit jours qui suivaient il était obligé de déposer à la douane sa marchandise non vendue et qu'il ne remportait pas. Toute marchandise déposée à la douane avant la foire et qui était vendue pendant sa durée, était assujettie aux droits ordinaires, sans pouvoir profiter des faveurs qu'accordait le privilège de la foire.

Pour juger les conflits d'intérêts et autres qui pouvaient naître pendant ces quinze jours, soit entre étrangers et habitants de la ville, soit d'étranger à étranger, le sénat nommait un jury de trois bourgeois honorables qui devaient en connaître et juger dans les vingt-quatre heures (*Soll man zur Stund über Nacht des Rechten helfen*). Quatre hommes leur étaient adjoints pour citer les partis, le tout sans les moindres frais; étaient cependant exemptes de ces sortes de jugements toutes les affaires étrangères aux intérêts commerciaux qui se traitaient pendant la foire; celles-là rentraient sous la juridiction ordinaire.

Pendant la foire une seule maison de jeu était tolérée en notre ville; mais elle était placée sous la surveillance du Magistrat; il y était défendu de jouer tout autre jeu que les cartes et le damier; les jeux de hasard ou clandestins étaient défendus

¹ Sie sollen allen Kauflüten und Gästen die da harkomment, Zucht und Ehre bieten und sie tugentlich halten mit irre Herberge und ouch bescheidenlich mit Koste und Zerunge.

Les Foires.

sous peine d'une amende de cinq livres pfenning. Le nom qu'on donna à cette maison est assez caractéristique pour désigner la passion du jeu: on l'appela *zum heissen Stein* (à la pierre chaude); on disait aussi au lieu de jouer, être assis sur la pierre chaude.

Une maison au coin de la rue de la Douane et de l'Écurie, bâtie en 1583 et 1584, était destinée à la recette des divers droits à payer à la douane; elle portait le nom de *Zollkeller*. Rajeunie aujourd'hui par une nouvelle façade, elle a conservé cependant dans son intérieur l'architecture de ces temps; elle jouissait, comme le *Bruderhof*, du droit de refuge, et toute personne poursuivie par la loi, qui pouvait l'atteindre, n'était pas saisissable (*Das man niemand darinn fröhnen und bekümmern soll*).

Les droits à payer dans cette recette pendant les foires, et dont nous avons fait l'énumération, furent augmentés en 1655 par un nouvel impôt que provoqua le mauvais état des finances de notre ville.

Cette contribution d'un kreutzer par florin, espèce de sou par livre des temps modernes, devait être payée par l'acheteur sur toute marchandise dont il faisait l'acquisition pendant la foire, mais ne s'étendait pas à la vente en seconde main; elle devait n'être que temporairement établie, mais le *Pfundzoll*, comme on l'appelait, eut le sort de presque toutes les contributions temporaires, il dura longtemps¹.

Il y avait cependant exception à la règle dans ces diverses contributions; d'anciens usages provenant encore des temps de la confédération des villes pour leur propre défense, avaient créé des privilèges que l'on respecta toujours; les négociants de Nuremberg et de Francfort restèrent exempts de droits, non-seulement pendant la foire, mais dans toutes les acquisitions qu'ils faisaient sur la place et réciproquement. Fischer, dans son *Histoire du Commerce allemand* (*Geschichte des deutschen Handels*), nous dit que, lorsque les négociants de Spire et de Nuremberg donnaient à la ville de Worms une livre de poivre et deux gants, leurs compatriotes étaient exempts pendant toute l'année des droits de péage; les bateliers de Spire ne payaient à Strasbourg que treize liards de droits, et les commerçants de Nuremberg déposaient au *Zollkeller* à chaque fête de Saint-Jean un large et long glaive, dont le fourreau était garni de cuivre jaune, deux gants de fauconnier servant à la main gauche, et une baguette de noisetier. Schoepflin nous explique symboliquement ce triple don, en nous disant que le premier fait allusion à la fabrique d'armes en acier de la Styrie, qui distinguait cette ville; le second au privilège de foire donné par les empereurs, et que le troisième

¹ *Du bisch immer do wie der bös Pfening*, façon de parler que l'on entend souvent sortir de la bouche de nos anciens et qui veut dire: tu n'es là que pour me tourmenter. Ce proverbe tire son origine d'un impôt pareil d'un pfening sur chaque pot de vin vendu. Il fut créé en 1588 dans une réunion de délégués des villes et de la noblesse d'Alsace à Strasbourg, à laquelle s'adjoignirent l'évêque, les comtes de Hanau et l'archiduc d'Autriche. Cet impôt ne devait durer que pendant trois ans, mais le mauvais pfening, comme on l'appelait, se paya toujours et devint proverbial.

désigne la donatrice, la ville de Nuremberg; ce don libérait les Nurembergeois de tout autre impôt.

Dans les temps primitifs, après la destruction de la puissance romaine dans notre pays, l'échange était la base des transactions commerciales; ce n'est que plus tard que le numéraire devint le représentant de la valeur d'un objet; c'étaient de petits morceaux d'argent, minces comme du fer-blanc, d'un poids et d'une pureté de métal prescrits; ils portaient l'estampille des souverains ou des évêques. Charlemagne ordonna dans ses *Capitulaires* que ces pièces (*Bractéates*) devaient porter d'un côté l'empreinte de son nom en monogramme, et de l'autre une croix avec le nom de la ville où elles étaient frappées. Douze *denarii* ou pfenning faisaient un schelling et vingt schellings pesaient une once d'argent. La valeur de ces pièces de monnaie était grande, comparativement à nos jours, car pour un pfenning on achetait alors quinze pains de seigle de deux livres, et un pain de froment de dix-huit livres valait un demi-pfenning; trois siècles plus tard un bœuf gras ne valait que cinq schellings. Après les *Bractéates*, usitées chez les Francs et les Germains, et qui frappées en argent pur s'usaient très-facilement, on fabriqua des pièces de monnaie plus épaisses avec adjonction d'autre métal pour les rendre plus dures, et on les appela *Dicke-Pfenning* (*Denarii*). Pour le paiement d'une forte somme on les pesait comme les *Bractéates*, d'où provient l'expression de *un marc d'argent*, qui signifie un certain nombre de *Denarii* qui devaient peser huit onces ou seize demi-onces (*Loth*) d'argent. On faisait la différence entre l'argent qui avait de l'alliage et celui qui était pur, *Marca argenti* et *Marca puri argenti*. Deux marcs pfenning valaient un marc d'argent.

Par cet alliage de métal étranger à l'argent, la monnaie reçut une valeur inégale; elle avait bien son cours forcé dans les pays soumis à la domination de tel ou de tel prince, de tel ou de tel évêque, mais n'avait pas cours au dehors de ses États, et, comme la souveraineté territoriale était divisée dans le moyen âge en tant de parcelles, qu'en un jour un piéton pouvait souvent enjamber une demi-douzaine de territoires divers, les transactions commerciales devaient nécessairement s'en ressentir. Pour remédier à ces inconvénients, les empereurs qui dotaient les villes du privilège des foires, attachaient ordinairement à celles qui ne l'avaient pas encore, le droit de frapper monnaie, ce qui cependant ne fut pas le cas à Strasbourg, ville à laquelle ce droit était attaché dès l'époque Carlovingienne, soit au profit des comtes et landgraves d'Alsace, soit des évêques, et seulement plus tard de la municipe elle-même, ce dont nous parlerons en arrivant dans nos promenades à l'hôtel de la Monnaie. Par la découverte de l'Amérique et des riches mines d'or et d'argent de ce nouveau continent, le taux de la valeur monnayée baissa beaucoup.

Les marchands qui fréquentaient ces grands centres de commerce, apportaient l'or et l'argent en lingots qu'ils y faisaient transformer en autant de valeur monnayée qu'il

Les Foires.

leur en fallait pour solder leurs achats, ce qui constituait un bénéfice marquant pour ceux qui tenaient le droit de monnayer en fief, appelés chez nous les *Hausgenossen*. Plus tard, des banques qui recevaient contre un certain bénéfice l'argent étranger, s'y établirent et l'échangèrent contre d'autre qui avait cours, jusqu'à ce que les juifs et les Lombards, qui pratiquaient déjà le métier de banquiers et de changeurs, eussent introduit la lettre de change dans les transactions commerciales¹.

Au seizième et au dix-septième siècle, Strasbourg fut régi par le *Jus Combialis*, législation qui régissait la lettre de change en Allemagne; mais, sous la domination française, une ordonnance régla ce mode de paiement pendant la foire. Dès que celle-ci était ouverte au son de la cloche, les négociants étaient tenus de faire accepter les billets par leurs débiteurs, et ces effets acceptés devaient être payés dans les huit jours suivants; le protêt, en cas de non-paiement ne pouvait avoir lieu que durant cette semaine, et le recours ne s'exerçait que pour les billets acceptés; autrement, le créancier n'avait plus aucun droit, soit pour la saisie des marchandises, soit pour la prise de corps, et subissait les conséquences de sa négligence.

Cette arrivée d'étrangers aux foires, cette vie, ce mouvement pendant ces périodes annuelles s'est perdu par la totale transformation des us et coutumes commerciaux. Aujourd'hui une foire de Saint-Jean n'attire que quelques petits commerçants étrangers, des sauteurs, des saltimbanques, des écuyers, des prestidigitateurs, des ménageries de bêtes fauves; et de nombreuses boutiques de pains d'épices et de confiseries alimentent presque seules ces marchés. Tous ceux qui ont vécu à Strasbourg au commencement de ce siècle ont néanmoins encore pu se faire une idée du mouvement commercial qui animait la foire, quoiqu'elle ne fût plus qu'une ombre des foires des temps passés.

La rue de la Douane et les rues aboutissantes, celle des Grandes-Boucheries, la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons, étaient alors le centre du négoce forain; chaque rez-de-chaussée de ces maisons était transformé en magasins, et de larges toiles cirées sur lesquelles étaient écrits les noms des négociants et des villes d'où ils venaient, en tapissaient les murs. Nuremberg fournissait son grand contingent de bimbeloterie, de jouets d'enfants et de tant de milliers d'objets créés par le génie inventeur de ses industriels; Lyon, Elberfeld leurs soieries; Paris et Genève leurs bronzes et leurs bijouteries; Genève, le Locle et La Chaux-de-Fond leurs montres et leurs pendules; Langres, Solingen leur coutellerie et leurs armes blanches; Saint-Gall, Bâle et la Saxe leurs belles toiles de lin et de chanvre; Rouen et Elbeuf leurs draps fins; Bischwiller et la Saxe leurs draps ordinaires; la Suisse, le Haut-Rhin et Sainte-Marie-aux-Mines les cotonnades, les mousselines et les indiennes; Liège ses pistolets et ses fusils; les

¹ Voyez Ville, rue des Juifs.

tanneurs de l'Alsace leurs beaux cuirs; enfin de tout côté les négociants présentaient au marché le fruit des industries diverses. Les acheteurs se portaient en outre en foule sur les Grandes-Boucheries où, tout à l'entour du premier étage, une double rangée de boutiques étalaient leurs marchandises; dans le cloître près du Temple-Neuf, quelques libraires étrangers à la ville vendaient leurs livres; les Fietta et les Artaria, alors comme aujourd'hui, leurs gravures, et les tourneurs y exposaient des centaines de rouets et toute sorte de boissellerie travaillée au tour. Les places publiques étaient couvertes de huttes et de barraques reléguées aujourd'hui dans les allées de la promenade du Contades.

Aujourd'hui, la seule auberge qui se trouve près de la douane, est l'hôtel de la Fleur avec ses vastes écuries, legs des temps passés, et qui occupent toute la profondeur de la rue, à laquelle elles ont donné le nom de *Stallgass* (rue de l'Écurie); alors le grand concours d'étrangers, pendant les foires, exigeait un plus grand nombre de refuges hospitaliers. Nous avons déjà cité l'auberge du *Spanbett*; à côté de la Fleur il y avait l'auberge de la Hache, transformée en brasserie, et la maison Ottmann, avec son pignon historié et ses deux tourelles, monument d'architecture du seizième siècle, aujourd'hui siège des messageries allemandes, était de même une auberge ou curie de la noblesse, portant le nom du *Bateau* (*zum Schiff*), nom qu'elle donna à la rue qui la longe. Puis en face du pont de l'Esprit il y en avait trois; celle à l'enseigne du *Saint-Esprit*, à côté une autre, à l'enseigne du *Nouveau-Parc* (*zum neuen Thiergarten*), qui y fut établie quand l'auberge du *Parc*, sur la place du Château, fut démolie¹, mais dont le maître d'hôtel de l'Esprit fit l'acquisition pour la joindre à sa propriété; et au coin de la ruelle une curie, où la noblesse d'Alsace qui ne jouissait point du droit de bourgeoisie à Strasbourg, mettait pied à terre quand elle arrivait en cette ville, et où elle tenait ses réunions (*Rittertage*); elle s'appelait *zum Brief* (à la lettre), mais fut vendue au dix-septième siècle et transformée en poêle des tonneliers². Pour donner la nomenclature complète des auberges dans ces environs, où elles étaient une preuve parlante de l'affluence des étrangers et du mouvement commercial autour de la douane pendant les foires, nous citerons encore la maison Silvestre dans la rue de l'Ail, 26, qui était une auberge à l'enseigne de la *Brebis-d'Or* (*zum Gùlden-Schaaf*). Pour illustrer leurs maisons, dans ces temps où la société était divisée en castes, les maîtres d'hôtel avaient l'habitude de faire peindre les armoiries des personnes marquantes qui y avaient logé, avec la date de leur séjour, et les exposaient tout en long dans la salle à manger; cet usage, tout en jetant du relief sur leurs établissements, formait en même

¹ Voyez Ville, Invention de l'imprimerie.

² Les tonneliers, les baquetiers et les brasseurs appartenaient à une même corporation, et, à la fête de leur patron, ils avaient l'habitude de faire en cortège une tournée dans la ville, accompagnés de musique, et de danser sur les places la danse des cerceaux que nous avons vu exécuter lors des fêtes en l'honneur de Gutenberg en 1840. Dans l'historique de ces fêtes on trouve la description de cette danse avec la musique.

Les Foires.

temps un journal historique de l'itinéraire de ces personnages et serait aujourd'hui d'un grand intérêt à notre époque où l'on parcourt les distances avec tant de rapidité, si les maîtres d'hôtel suivaient leur exemple.

Ne quittons pas ce quartier sans porter notre attention sur la maison qui avance dans la rue à côté de l'ancien hôtel de l'Esprit, vers la rue du Bateau; comme type d'architecture, elle ne nous présente aucun intérêt; mais l'homme qui l'habita mérite notre respect. C'était le frère du fondateur de notre beau cabinet d'histoire naturelle, J. F. Hermann, le premier administrateur de l'École de droit après sa création en 1806, doyen de la Faculté de droit en 1809, maire de Strasbourg, et qui nous a laissé deux intéressants volumes historiques et statistiques sous le titre de *Notices sur la ville de Strasbourg*. Il y mourut en février 1820.

En jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'institution des foires dans les temps passés, nous avons cru compléter, autant que le cadre de notre livre le permettait, l'historique du mouvement commercial de notre ville, qui se lie déjà à l'historique de la batellerie. Depuis longtemps, la ville de Strasbourg a perdu la haute position qu'elle avait jadis; mais elle peut espérer, aujourd'hui qu'elle est dans l'expectative de voir quatre grandes lignes de fer aboutir dans son sein, qu'elle reprendra de nouveau son rang dans les villes commerciales par l'industrie qui vivifie l'Alsace et par le transit des marchandises étrangères.

Place Gutenberg.

Retournons sur nos pas et dirigeons-nous vers la place Gutenberg en passant devant le café de la Moresse, anciennement poêle portant ce nom. A la Moresse, siège de la septième des corporations de métiers, étaient inscrits les débitants et les employés dans la vente des sels de la ville, les forts de la douane, les camionneurs, les chanvriers et les cordiers, les marchands de fruits et de comestibles et les revendeurs. Ils jouissaient jadis du privilège de faire tirer une loterie, ce qui s'exécutait ordinairement sur un échafaudage élevé dans la rue, devant leur poêle.

Les principaux moteurs dans l'histoire du développement social, pour nous conduire au point de civilisation où nous nous trouvons aujourd'hui, ont été sans aucun doute la religion et la législation. L'une agissant sur la foi de l'homme, moralisant, civilisant, corrigeant par son influence, toute de charité, toute de conviction; l'autre sortant tantôt des besoins sociaux en eux-mêmes, réglant, agissant par son impulsion souvent paternelle et providentielle, mais souvent aussi absolue et despotique, sur les destinées humaines. Le livre des anciennes lois est toujours le miroir de l'état social des hommes sur lesquels elles devaient agir, que ces lois leur aient été imposées par une volonté absolue ou qu'ils les aient confectionnées eux-mêmes. Les diverses églises que nous avons déjà visitées sont autant de monuments élevés à la gloire de Dieu, par la foi religieuse. Le monument que nous essaierons de décrire est celui auquel s'attachait, dans les anciens temps, l'action du législateur, du pouvoir judiciaire. Ce monument

n'existe plus ; déjà miné par les siècles, la main de l'homme, hâtant l'œuvre destructrice du temps, a voulu le démolir ; mais la *Pfaltz*, ou l'ancien Hôtel-de-Ville dont nous voulons parler, est trop respectable à nos yeux pour que nous ne nous donnions pas la peine de le reconstruire et de le raviver avec les documents qui nous restent ; il se rattache à la place Gutenberg, sur laquelle nous allons jeter un coup d'œil rétrospectif.

Si nous devons en croire les traditions qui sont arrivées à nous, en perçant la nuit des siècles, Clotilde, épouse de Clovis, fit construire en 513, hors de l'enceinte de l'*Argentoratum* romain, et vis-à-vis du premier temple chrétien qu'avait fait élever son époux sur les ruines d'un temple antique, une église ou chapelle à laquelle elle donna le nom de Saint-Martin, en l'honneur de ce saint évêque de Tours. Cette chapelle, élevée sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui l'hôtel du Commerce, exista jusqu'en 1375 ; elle fut alors démolie, et six ans plus tard, après l'épidémie terrible qui régna à Strasbourg, elle fut reconstruite comme église paroissiale, avec deux hautes tours.

Au huitième siècle, quand la ville s'agrandit du côté de l'ouest jusqu'à la hauteur de Saint-Pierre-le-Vieux, et qu'elle eut pour limites au sud l'Ill et au nord le *Rindshütergraben*, fossé des tanneurs, la chapelle de Saint-Martin se trouvait comprise dans son enceinte murale avec la place qui y conduisait et qui servait alors de cimetière. Koenigshoven cite cette place sous le nom de *Hohlweg*, chemin creux, pour désigner le passage subit d'un bas-fond qui s'y trouvait et qui conduisait à un terrain qu'avaient exhaussé les ruines accumulées de tours et de murs de la première ville, ravagée par les Huns au cinquième siècle. Le nom de cette place figure déjà dans une charte de l'empereur Othon, de 982, document dont nous avons déjà donné des extraits dans l'historique du développement social. En accordant à l'évêque Erkenbald ou Erchambaud le droit de rendre justice en son nom dans le diocèse épiscopal et dans la ville de Strasbourg, cette charte dit expressément que le Schultheis y devait rendre ses jugements au nom du pouvoir épiscopal pour réprimer les vols, les fraudes, les rixes, et pour décider les discussions d'intérêt pécuniaire¹. Les parties citées par le geôlier venaient plaider leur cause devant le peuple et étaient soumises aux épreuves du fer, du feu ou de l'eau, ou à celle du duel, pour prouver leur innocence. Les traces de ces jugements de Dieu ou *Ordalies* se retrouvent encore à la fin du siècle suivant, alors que la juridiction ne se trouvait plus exclusivement entre les mains de l'évêque ou de ses délégués, et qu'elle était déjà partagée entre lui et les familles nobles, représentées par un sénat de douze membres, présidé par un *Städtheister*, en même temps que la classe des artisans avait ses échevins.

¹ Art. XV. Der Sitz des Richters ist an dem Markt by St. Martin, folglich soll keiner gegen den geklagt wird in das Haus des Schultheissen oder des Richters vorgeladen werden, sondern allein uf den vorgenannten Platz. Art. XVI. Sollten jedoch die Richter oder der Schultheiss jemanden nach Haus laden, so kann wenn er nicht erscheint, keiner Geldstraf verfallen.

Jugements.

L'usage des Germains de rendre la justice sous la voûte du ciel s'était conservé sous la monarchie des Francs, et il existe dans la vallée du Rhin beaucoup de points déjà mentionnés auxquels se rattachent les souvenirs des *Plaids* ou *Malla* tenus par les empereurs, les comtes, les *Missi dominici*, et dont l'exercice fut plus tard conféré comme fief au pouvoir sacerdotal et nobiliaire.

Cet usage cessa au douzième siècle, quand les *Meister* et *Rath* tinrent leurs séances dans une partie du palais épiscopal, comme nous l'avons indiqué à l'article du *Château*.

Deux siècles après, par un singulier hasard, la justice vint de nouveau s'installer sur la place Saint-Martin, mais elle se logea alors sous un toit protecteur.

Dans le cours de nos promenades nous avons déjà souvent eu occasion de parler des haines invétérées entre le parti Guelfe et le parti Gibelin de notre province, ou entre les Müllenheim et les Zorn, comme nos annales les appellent. Des rixes et même des combats sanglants en furent les suites, et la gestion des intérêts de la ville elle-même, dont le sénat était formé d'éléments si hostiles, devait naturellement en souffrir. Entre autres griefs, les Zorn reprochaient aux Müllenheim l'avantage qui résultait pour ceux-ci d'avoir leur curie de la Meule beaucoup plus rapprochée du palais épiscopal, siège du sénat, que ne l'était celle des Zorn, située à la Haute-Montée. Pour faire taire ces griefs et contenter les deux partis, il fut décidé qu'un nouvel Hôtel-de-Ville serait bâti à distance égale de chaque curie et que chaque parti aurait son escalier particulier, afin d'éviter toute rencontre hors du sein du sénat et les rixes qui pourraient en résulter.

On commença donc à mesurer les distances, et à 1291 pieds (420 mètres) de chaque curie on se rencontra sur la place Saint-Martin.

La Pfaltz.

La *Pfaltz* ou Hôtel-de-Ville fut donc bâtie sur cette place en 1321, vis-à-vis l'*Obergass* (Grand'rue) et la *Sporer-Gass* (rue des Hallebardes), et à gauche de cette dernière. Ce bâtiment, qui vit naître et disparaître tant de générations, qui vit se développer la puissance de Strasbourg jusqu'au seizième siècle, où elle était à son apogée, qui la vit décliner ensuite jusqu'à ce que la cité perdit entièrement son indépendance politique, resta pendant quatre cent soixante ans le *Forum* de la république strasbourgeoise; il fut démoli en 1785.

Pendant qu'on élevait pierre sur pierre pour la construction de la *Pfaltz*, une commission de douze membres du sénat fut chargée de recueillir, pièce par pièce, les anciennes lois, coutumes et usages qui régissaient la ville, de les coordonner et d'en former un code complet sous le nom de *Stettebuch*. Ces douze membres, sous la présidence de Raibaud Hüffelin et de Goetz de Grostein, se réunirent en conclave dans le couvent de Saint-Jean-en-l'Île, et après un mois de travail, ils présentèrent leur code à la sanction du sénat et des échevins en 1322.

La *Pfaltz* était un grand bâtiment carré de vingt-six mètres de long sur seize de large et vingt-six de haut; il était flanqué de quatre tourelles octogones, qui, naissant



Lith. par Th. Muller d'après Specklin.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue de l'ancien Hôtel-de-Ville de Strasbourg (Pfaltz)
prise des grandes Arcades.

aux quatre angles à la hauteur du premier étage, se terminaient par des flèches rondes et des girouettes aux armoiries de la ville; chacune des facettes des tourelles était surmontée d'une petite pyramide gothique, ornée de l'ogive en trèfle. Entre ces tourelles s'élevaient, du côté de l'est et de l'ouest, deux hauts pignons crénelés, au bas desquels se trouvaient trois arceaux qui donnaient entrée à des arcades occupées par différents métiers, comme bouchers et boulangers, et dont les libraires avaient principalement pris possession vers la fin du quinzième siècle. Les premiers durent en sortir quand les Grandes-Boucheries eurent été construites. Les appartements du premier étage recevaient le jour par de doubles croisées en ogive, trois de face et quatre de côté, mais les deux étages supérieurs étaient éclairés par des croisées simples, ouvertes sur les pignons. Vers le nord, un escalier en saillie, protégé par un toit et ayant ouverture du côté de la Grand'rue, conduisait au premier étage: c'était l'escalier des Zorn, du haut duquel le sénat faisait aux criminels condamnés à mort la lecture de leur jugement, et, après avoir brisé la fatale baguette sur leur tête, les envoyait au dernier supplice. Audessous de cet escalier se trouvait le corps de garde des *Einspänner* ou soldats du guet de la ville. A côté, vers la rue des Hallebardes, s'élevaient deux marches en pierre de taille et, à hauteur d'homme, des colliers attachés à des chaînes scellées dans le mur, qui servaient à l'exposition des criminels.

La façade opposée a subi plus tard de notables changements, par suite de la construction d'un bâtiment qui y fut ajouté et dont le style était d'une époque plus moderne. Ce bâtiment avait huit mètres de large sur vingt-deux de long, et correspondait au premier en hauteur, moins le pignon crénelé, qui n'était pas si haut que le principal. L'escalier Müllenheim, qui a dû perdre sa place primitive par la construction de cette annexe, fut placé à l'angle et reçut son ouverture du côté de la rue des Serruriers.

Telle était la *Pfaltz*, dont le toit latéral était orné d'arcades et de créneaux; elle nous est représentée par Speclin sur son plan de 1577, déposé à la bibliothèque, et dont les détails sont complétés par une planche de la relation des fêtes données à l'occasion du séjour de Louis XV en notre ville.

En 1463, les besoins et l'extension administrative ayant exigé l'agrandissement de l'Hôtel-de-Ville, la ville fit construire, entre la rue des Serruriers et la Grand'rue, vis-à-vis de la *Pfaltz*, le bâtiment de la chancellerie, communiquant avec la première par un balcon assis sur une arche qui passait au premier étage d'un côté de la rue à l'autre; un beau portail, sculpté avec les armes de la ville, en ornait l'entrée.

Après avoir décrit cet antique bâtiment dans sa forme extérieure, visitons-en l'intérieur, où se déployait une grande activité dans le rouage administratif de notre ancienne république.

Au premier, nous entrons dans une vaste salle boisée et sculptée, au fond de laquelle un grand vitrail, au-dessus de la place où siégeait l'Ammeister, représentait les armoiries

La Pfaltz.

de la ville, tenues par deux figures de femmes vêtues de blanc, symbole de l'innocence. En face et au-dessus de la porte d'entrée brillait, en caractères d'or, sur un fond bleu, cette inscription : *Audiat et altera pars*. La salle était en outre ornée des emblèmes de la justice et d'un grand tableau représentant le Jugement dernier. Sur les vitraux des croisées étaient peintes les armoiries de tous les Ammeister et chanceliers de la république qui s'étaient succédé depuis 1332, époque où les rênes du gouvernement tombèrent entre les mains plébéiennes; les noms de ces magistrats et la date de leur élection y étaient également inscrits, preuve touchante de la gratitude populaire, qui consacrait ainsi aux soutiens de sa cause un souvenir durable qui flattait en même temps l'orgueil des familles¹.

C'est dans cette salle que se rendait la justice. Là se réunissait quatre fois par semaine le grand sénat (*der grosse Rath*), formé, depuis 1482, de dix membres élus dans le sein de la noblesse et de vingt autres, élus parmi les vingt corporations des métiers, pour juger les affaires civiles et criminelles de sa compétence; c'était un jury où les décisions étaient prises à la majorité des voix. Ce conseil était présidé par l'Ammeister régent, élu pour une année comme chef du petit État auquel appartenaient encore les bailliages d'Illkirch, de Wasselonne et de Barr, avec les villages qui en faisaient partie. Il était assisté de deux procureurs-avocats, parmi lesquels se distinguèrent des jurisconsultes de grand mérite, tels que Sébastien Brand, le caustique et spirituel auteur du *Narrenschiff*; Schilter, qui nous a laissé de savantes recherches sur notre ancienne législation; Bitsch, qu'on pourrait appeler le Cujas du droit féodal lombard; Ulrich et George Obrecht, dont le savant Savigny a admiré les dissertations sur le droit de propriété; Marbach, Bender et beaucoup d'autres.

Grand
et petit sénat.

La salle du grand sénat servait aussi aux réunions extraordinaires des trois cents échevins constitués en corps consultant, qui ne pouvait être convoqué que par un décret spécial du sénat et des trois chambres gouvernementales, et dans des circonstances très-graves, lorsque l'on avait besoin de connaître l'avis de la population entière. Chaque tribu élisait ses quinze échevins, qui formaient le *Zunftgericht*, juridiction qui connaissait des affaires de police intérieure, présidé par le *Zunftmeister* ou *Oberherr*, institution qui avait quelque analogie avec celle des prud'hommes, mais d'une compétence qui s'étendait au delà des simples affaires de métier.

A côté de la grande salle était celle du petit sénat (*kleine Rath*), formé de six membres de l'ordre de la noblesse et de seize plébéiens, et présidé par l'Ammeister sortant; il se divisait en deux corps de justice, l'un, le *Stadtgericht*, qui connaissait des actions en expropriation, des actes de vente, des successions, testaments, etc., et l'autre, le *Siebnergericht*, qui jugeait les affaires de police simple.

¹ On voit encore aujourd'hui quelques-uns de ces vitraux à la bibliothèque publique.

Vis-à-vis de cette dernière salle se trouvait la chambre des XIII, qui tirait son nom du nombre des membres qui la composaient : c'étaient quatre de la noblesse et huit plébéiens, ordinairement Städtmeister ou Ammeister sortants, mais toujours membres du sénat; elle était présidée par l'Ammeister régent et le Städtmeister régent; le premier convoquait et proposait les affaires, l'autre recueillait les voix. Cette chambre suprême, ou conseil aulique, était à la tête des affaires diplomatiques et présidait aux relations politiques de la ville avec l'empereur, les puissances étrangères, les électeurs et les princes de l'empire, les évêques et autres seigneurs, et avec les villes alliées; elle s'élevait en cour de justice pour connaître des procès d'intérêt au-dessus de six cents ducats et soumettait les appels à l'empereur et au tribunal impérial, qui jugeaient en dernière instance, et sous la domination française, au conseil souverain d'Alsace. Elle avait aussi à surveiller la direction des forces militaires, des fortifications, de l'arsenal, des remotes et écuries, etc.

La Pfaltz.

Chambre des XIII.

Il y avait encore à la *Pfaltz* la chambre des XV, formée dans les mêmes proportions que le grand sénat, d'un tiers de membres nobles et de deux tiers de plébéiens, avec un président élu par elle, mais qui devait être alternativement un noble et un plébéien et qui fonctionnait pendant six mois; elle ne pouvait jamais être présidée par l'Ammeister régent, car ce collège avait la haute mission de veiller au maintien de la Constitution de la ville et avait même le droit d'accuser les chefs de la république s'ils la violaient. Cette chambre fut créée en 1433; elle était chargée de l'inspection des douanes, de la caisse et du trésor de la ville, ainsi que de la surveillance des employés qui fonctionnaient dans les diverses administrations. La chambre des XV nommait aussi aux emplois d'inspecteur des travaux d'architecture, de directeur des monnaies, de surveillants des greniers d'abondance, des chantiers, des tuileries, des moulins, des caveries, des magasins de sel et de suif, des douanes, des pompes à feu et des puits publics; elle était chargée d'opérer la rentrée des droits sur les vins et spiritueux, imposés aux aubergistes et cabaretiers et même aux habitants. Elle exerçait la censure, qui, comme nous l'avons déjà dit en parlant de l'invention de l'imprimerie, fut introduite à Strasbourg en 1524, et cela pour opposer une barrière aux querelles religieuses qui s'élevaient au commencement de la réformation. Elle avait aussi la haute main sur la police sanitaire, sur les pharmacies, sur la location des chasses, pêches, etc., et l'exercice de la police dans l'intérieur de la ville, des tribus et des corporations.

Chambre des XV.

Enfin, pour compléter l'énumération des divers ressorts qui faisaient marcher notre ancienne administration, nous citerons encore la chambre des XXI, magistrature permanente dans laquelle n'entraient que des hommes distingués par leurs capacités et leur expérience administrative. Pour y être admis, il fallait jouir de la confiance de ses concitoyens, avoir déjà été élu au moins deux fois dans le sénat et être membre de la chambre des XIII ou des XV, dans laquelle on conservait siège et voix délibérative.

Chambre des XXI.

La Pfaltz. Ce corps devait posséder essentiellement la connaissance des traditions locales et était
Chambre des XXI. toujours consulté dans les affaires importantes. On l'appelait aussi *die alten Herrn*, les anciens, ou *das beständige Regiment*, le magistrat permanent. Chacune de ces chambres ou collèges avait ses secrétaires, ordinairement licenciés en droit, qui étaient payés par la ville, mais qui néanmoins, par leurs connaissances dans les affaires publiques, pouvaient être élus dans le sénat et devenir membres de ces divers collèges; dans ce cas, leurs fonctions cessaient de droit.

La Chancellerie. La chancellerie, construite en 1463, contenait la salle d'audience de l'Ammeister régent et du Städtmeister, qui était à la tête de la noblesse, le secrétariat général de la ville et le bureau de l'état civil, créé déjà en 1564 par une ordonnance du Magistrat, où tous les cas de naissance, de décès et de mariage devaient être inscrits. Il s'y trouvait aussi une vaste salle dans laquelle se faisait la distribution des aumônes aux pauvres de la ville (*Almosenstub*), qu'il ne faut pas confondre avec l'*Elendenherberg*, où l'on donnait gîte et nourriture aux passants malheureux, ni avec l'administration de Saint-Marc; de plus, les archives judiciaires, désignées sous le nom de *Contractstub*, où l'on conservait les contrats de ventes, de louage, les hypothèques, etc.

Les archives de la ville proprement dites et les deniers publics étaient conservés dans les chambres voûtées du *Pfenningthurm*, sur la place des Cordeliers, aujourd'hui place Kléber, jusqu'en 1745, d'où ils furent transférés, avant la démolition de cet édifice, dans le nouvel Hôtel-de-Ville, *neue Bau*, de nos jours hôtel du Commerce et casino littéraire, construit en 1583 par Speclin¹, sur la place de l'église Saint-Martin,

¹ Daniel Speclin ou Speckle, dont nous avons déjà souvent parlé dans l'histoire des fortifications de la ville, naquit à Strasbourg en 1536. Il avait appris l'état de brodeur en or et de sculpteur en bois. C'était un jeune homme à caractère décidé, aventureux, aimant à batailler et qui ne suivait que sa propre impulsion. Comme ouvrier, il fit des voyages en Suède, en Pologne, en Prusse, en Hongrie et en Transylvanie, et arriva enfin à Vienne, où il acquit la confiance et l'amitié de Soliger, architecte de l'empereur, qui sut profiter de ses connaissances et devint son protecteur. Il le recommanda à Charles-Quint, qui le plaça à la tête de sa collection d'objets d'art. C'est à Vienne que Speclin travailla avec zèle et par goût pour acquérir ses connaissances dans l'art des fortifications des places, dans lequel il arriva bientôt à un tel point de perfection qu'il pouvait se présenter comme maître en Allemagne. En outre, il cultiva avec fruit son goût pour les beaux-arts. Speclin était depuis cinq ans à la tête du cabinet impérial, lorsque les comtes palatins, Jean et Jean-Casimir, l'évêque de Strasbourg, Jean de Manderscheid, le comte de Hanau et les villes d'Ulm, de Bâle, de Colmar, de Haguenau et de Schlestadt l'employèrent tour à tour à dresser des plans de fortifications. Lazare de Schwendi, sur l'ordre de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, le chargea de lever la carte de l'Alsace, qu'il commença en 1574 et acheva en 1577. La levée de cette carte n'était regardée par Speclin que comme un travail accessoire, car Clusenrath, archiviste, dit qu'en 1574 il s'occupait de son métier à Strasbourg. Pendant ce temps, les fortifications de sa ville natale l'occupèrent de même, et il en fit le plan sculpté en bois que nous possédons encore à la bibliothèque publique. En 1577 il fut nommé architecte de Strasbourg avec 250 florins d'appointments, logement, six cordes de bois et mille fagots. Il avait en outre fortifié la ville de Ratisbonne et avait fait avec Charles-Quint sa campagne d'Afrique. En 1589, l'année même de sa mort, il publia le premier ouvrage allemand sur l'architecture militaire. Un savant strasbourgeois, qui vivait en 1681, a assuré avoir vu entre les mains de Vauban l'ouvrage de notre compatriote, pour y puiser sans doute des connaissances qui ont contribué à l'illustrer comme grand ingénieur militaire. Le portrait de D. Speclin a été gravé et dessiné par de Bry.

que la réformation avait rayée de la liste des églises paroissiales et qui fut démolie en 1529. Cet édifice fut lié à la chancellerie par un balcon passant par dessus la rue des Serruriers.

L'on voit par l'énumération de ces divers ministères au petit pied, des fonctions administratives attachées à chacun de ces différents collèges et du pouvoir judiciaire du grand et du petit sénat, que la machine gouvernementale de notre ancienne ville libre impériale était assez compliquée, mais fonctionnait avec ordre, une fois sortie des convulsions révolutionnaires du quatorzième siècle, grâce à la Constitution qui en fut le fruit et qui régissait le tout avec régularité, justice, et même sévérité, s'il le fallait.

Le serment solennel qui liait chacun à ses devoirs, depuis le chef temporaire jusqu'au plus infime bourgeois; l'élection, qui était la base de l'appréciation volontaire du mérite et de la confiance qu'il fait naître; les chambres permanentes, toujours occupées par des hommes d'expérience et de pratique, rompus aux affaires publiques et formant barrière à l'invasion trop démocratique qui aurait pu surgir dans le sein des métiers, tout en empêchant l'abus de l'influence aristocratique de la population nobiliaire ou patricienne, formaient l'ensemble de la Constitution.

Cette Constitution de Strasbourg, que nous donnons plus loin en son entier, comme un monument historique et législatif, et qui devint l'objet d'un respect traditionnel qui s'était inculqué dans les mœurs publiques, fut longtemps l'ornement de notre cité et excita l'admiration de bien des hommes éminents. Le savant Érasme, de Rotterdam, écrivit en son honneur en 1514, au célèbre et non moins savant Wimpheling :

Denique videbam monarchiam absque tyrannide, aristocratiam sine factionibus, democratiam sine tumultu, opes absque luxu, felicitatem absque procacitate. Quid hac harmonia cogitari potest felicius? Utinam in hujusmodi rempublicam, divine Plato, tibi contigisset incidere! Hic nimirum, hic lieuisset illam tuam civitatem vere felicem instituere.

Enfin j'ai vu une monarchie sans tyrannie, une aristocratie sans factions, une démocratie sans tumultes, des fortunes sans luxe, de la prospérité sans ostentation. Que peut-on imaginer de plus heureux que cette harmonie? O divin Platon, que n'as-tu eu le bonheur de rencontrer une pareille république? C'est là, oui, c'est là qu'il l'eût été donné d'établir un état vraiment heureux¹.

Comme on le verra par la Constitution de Strasbourg, il y avait à la tête de son gouvernement quatre *Städtheimer*, élus dans le sein de la noblesse, dont chacun

¹ Nous avons déjà cité les deux auteurs italiens, E. S. Piccolomini et Machiavelli, admirateurs de l'ordre et de la prospérité de Strasbourg. Un poète suisse, Ulrich Wirry, dit entre autres, en 1576, dans un panégyrique de cette ville :

Sött ich noch der Experientz
All Ding von Stück zu Stück erzellen,
Alle Emter die sie bestellen.
Ihr gross Wysheit ihrer Regenten
In geistlich, weltlich Regimenten,
Ouch Doctoren der heylgen Gs'chrift,
Dass unser Seelenheyl antrifft.

All Ordnung, Reformation,
All G'setz, Statuten, har und Kohn,
Ir Ionen, straffen und verbieten,
Ir löblich G'wonheit und Sitten,
Ir grosse Almosen der Stadt,
Ir köstlich Gebüw und Vorrath
Damit sie rychlich ist geziert, etc.

La Pfaltz.

présidait pendant un trimestre, et un *Ammeister* régent, élu dans le sein des plébéiens pour une année seulement et qui entraînait ordinairement comme ancien *Ammeister* dans l'une ou l'autre chambre gouvernementale. Ce qui ne pouvait pas être exigé de la part de la noblesse qui tenait en fief beaucoup de terres ou charges, soit de l'empire, soit de l'évêque, soit des grands dynastes, était essentiellement exigible de l'*Ammeister*, pour lui donner une position politique indépendante, en y ajoutant des garanties morales et intellectuelles.

La Constitution exigeait de ce magistrat qu'il fût un homme honnête, pieux, sage et ferme, nourri de l'amour et du dévouement pour la chose publique, et avant d'entrer en fonction après avoir été élu, il devait jurer qu'il n'était possesseur d'aucun fief ni charges bénéficiaires, soit tutelles, bailliages, pensions ou autres, par lesquelles lui, ses enfants ou sa famille auraient pu retirer profit ou avantage; il devait de même promettre sous serment de ne point accepter de charges semblables, pendant la durée de ses fonctions, de la part des seigneurs, des chapitres ou des fondations pieuses; en cas de violation de cette promesse, il devait payer à la ville cent marcs d'argent; on le déclarait parjure et infâme, et il était proscrit à vie de Strasbourg et de son territoire¹.

Élections.

Le premier jeudi de l'année était le jour des élections générales à Strasbourg (*Ammeisterwahl, Churtag*), jour d'un grand intérêt pour tous et pour chacun, car chaque bourgeois avait à déposer son vote dans l'urne électorale, au moins pour former le conseil des échevins de sa tribu, et parfois pour faire entrer un membre de sa famille ou de sa corporation dans le sein du sénat, honneur auquel il tenait non moins par orgueil que par dévouement pour la chose publique, car l'esprit de famille joue toujours un grand rôle dans une petite république.

Le matin de très-bonne heure, chacun se mettait en habit de fête, et tous les bourgeois, tant gentils que plébéiens, se rendaient à leurs curies ou poêles respectifs², où ils

Opitz, le poète allemand, dit en 1620, en chantant la cathédrale :

.....
Du ächtes Wunderwerk bist zierlich zwar behauen,
Doch noch bey weitem nicht zu gleichen in der That
Der feinen Polizey, dem weisen Recht und Rath.

Von grosser Höflichkeit der Männer und der Frauen,
Welch über deine Spitz an Lobe zu erhöh'n :
Kein Ort wird irgend je gefunden weit und breit
Der ihnen gleichen mag an Güt und Freundlichkeit, etc.

¹ Es soll kein Ammeister hinfürter noch keinen Lehn, noch Amt, es seyen Vogteyen, Schultheissen, Amtstabler, Pfründer oder dergleichen merley Stellen empfahn noch haben. In selbs, sinen Kindern oder jemand anders das ihm utzit Nutzen davon werden mögt, noch die empfahen, es sey von Stiftern, Herren oder Klöster oder dergleichen die Lehn oder Amt zu verbieten oder zu geben haben und welche das bräche und nit hielte, der soll der Stadt 100 Mark Silber verfallen seyn und nimmer mehr nach Strosburg kommen und darzu meineidig und ehrlos seyn.

² Ces curies et poêles étaient, comme nous l'avons déjà indiqué, pour la noblesse : la Haute-Montée et la Meule; pour les plébéiens : 1° le Poêle-des-Bateliers; 2° du Miroir; 3° des Bouchers; 4° des Francs-Bourgeois; 5° des Drapiers; 6° de la Lanterne; 7° de la Moresse; 8° de l'Échasse; 9° des Boulangers; 10° des Pelletiers; 11° des Tonne-liers; 12° des Tanneurs; 13° des Vignerons; 14° des Tailleurs; 15° des Maréchaux; 16° des Cordonniers; 17° des Pêcheurs; 18° des Charpentiers; 19° des Jardiniers; 20° des Maçons. En arrivant dans nos promenades à ces divers lieux de réunion de l'ancienne population strasbourgeoise, nous indiquerons quels sont les divers métiers qui y étaient attachés.

élisaient, les premiers, cinq sénateurs en remplacement des cinq sortants (la moitié des membres du sénat était renouvelée chaque année; sur les dix sénateurs nobles, il en sortait cinq, et dix sur les sénateurs plébéiens); les autres, dans chaque tribu, celui qui était à remplacer, ainsi que les échevins manquants avec leur *Oberherr* ou *Zunftmeister*.

Quand les noms étaient sortis de l'urne électorale, chaque nouveau sénateur était accompagné par l'*Oberherr* de sa tribu et par deux échevins à la *Pfaltz*, pour l'empêcher de communiquer avec qui que ce fût ou de se laisser influencer pour l'élection de l'*Ammeister*. A leur arrivée dans la chambre des XV, les sénateurs restants se joignaient aux nouveaux élus et se plaçaient sur les bancs dans l'ordre prescrit des séances, par caste et par corporation, présidés par le *Städltmeister*, président au quatrième trimestre; sur quoi ils étaient rejoints par les deux scrutateurs (*Churherrn*) et par le syndic de la ville (*Stadtschreiber*) qui, après que le président leur eut fait donner lecture de la Constitution, prêtaient ensuite le serment de procéder fidèlement et consciencieusement à leur devoir. Cette formalité remplie, les scrutateurs et le syndic se retiraient dans la salle du petit sénat, où, par l'entremise du bedeau du collège des XV, chaque sénateur était introduit individuellement pour déposer son vote entre leurs mains, et ressortait par une autre porte pour se rendre dans la chambre de réunion du collège des XIII. Quand tous avaient ainsi voté tour à tour, le syndic de la ville les reconduisait en corps dans la chambre des XV, où les votes étaient brûlés et où les deux scrutateurs assermentés venaient proclamer le résultat des élections à la majorité des voix. Le nouvel Ammeister était de suite mandé à la *Pfaltz*, où il arrivait accompagné du chef et de deux échevins de sa tribu, qui le présentaient, et où il était tenu de prêter le serment ci-dessus mentionné.

Les formes d'usage employées tous les ans à cette opération électorale, les précautions minutieuses prises pour empêcher l'action de l'intrigue et de la cabale, la sainteté du serment qui présidait à tout et l'importance d'avoir à la tête de la république un homme honorable, intelligent et ferme, donnaient à ce jour d'élection un cachet de grandeur et d'activité populaire. Mais ce n'était pas tout d'avoir élu un *Ammeister*, il fallait aussi qu'il acceptât de son propre gré ces importantes fonctions et qu'il remplît les conditions prescrites par les statuts. Souvent on connaissait bien l'homme sur lequel les suffrages devaient se porter, mais non sa position intime de fortune, et ce n'est que par la prestation du serment que l'on pouvait savoir s'il voulait et s'il pouvait les accepter.

Souvent aussi un ancien Ammeister qui, d'après la Constitution, devait chômer dans ces fonctions pendant cinq ans, pour pouvoir les accepter de nouveau¹, sortait de l'urne électorale, mais dans l'intervalle sa position financière ou politique avait

¹ La liste des Ammeister présente cependant quelques rares exemples d'exception à cette règle, sans doute produites par le manque d'hommes aptes pour ces fonctions dans le quatorzième et le quinzième siècle.

Élections.

parfois changé, et il fallait souvent recommencer l'opération électorale pour arriver à un résultat définitif.

Ces jours-là étaient alors pour les pauvres sénateurs de véritables jours de corvée morale et physique; car, relégués dans la *Pfaltz*, il leur était interdit de communiquer avec le dehors et de rentrer chez eux pour faire leurs repas. Nous en citerons un exemple qui a fait époque dans nos annales électorales. C'était le jeudi 4 janvier 1543; Nicolas Kniebs, de la tribu des Maréchaux, fut élu en premier, pour la cinquième fois, *Ammeister*, mais il n'accepta plus cette dignité à cause de son grand âge et de ses infirmités; on élut à sa place André Mueg, de la tribu du Miroir, qui ne pouvait accepter, étant porteur de fiefs; le troisième était Martin Betschold, qui s'excusa à cause de sa lourde corpulence; Caspar Runder, de la tribu des Charpentiers, refusa comme porteur de fiefs et de bénéfices, de même que Conrad Meyer, de la tribu des Cordonniers, et Valentin Knips. Enfin, il fallut procéder à une septième élection, dans laquelle fut nommé Simon Franck, membre de la chambre des XIII et de la tribu des Tonneliers, qui, quoique malade et alité, accepta le soir à six heures. Quand les délégués de sa corporation, accompagnés de flambeaux, vinrent le féliciter à son domicile, Grande-Rue-de-la-Grange, il s'excusa de ne pouvoir les suivre et prêta le lendemain son serment.

Les sénateurs avaient siégé ce jour-là depuis six heures du matin jusqu'après la même heure du soir, et nos annales disent que ces élections multiples excitèrent l'étonnement dans la commune de Strasbourg, car jamais pareil cas ne s'était présenté. *Und diese vielfältigen Wahlen haben bey der Gemeinde zu Strasburg grosse Verwunderung gebracht, dann zuvor nie dergleichen geschehn.*

Voilà donc le sénat constitué en toute forme; une cérémonie religieuse l'inaugurait solennellement le dimanche suivant. Avant la réformation, le sénat, ayant à sa tête les chefs de la noblesse et des plébéiens, et accompagné de tous les employés subalternes de la ville, se rendait en corps à la cathédrale pour y entendre la messe du Saint-Esprit, et chaque sénateur offrait un cierge à l'église; après la réformation, cette cérémonie fut changée en un sermon du matin, pour lequel le prédicateur prenait ordinairement le texte: des devoirs à remplir envers la commune, les riches et les pauvres; et après la capitulation de Strasbourg, les sénateurs devant être élus mi-catholiques et mi-protestants, cette cérémonie religieuse était célébrée dans les deux cultes¹.

¹ Notre édifice gouvernemental strasbourgeois, si noble et si solide durant plusieurs siècles, était tombé, au dix-huitième siècle, dans un état de décrépitude morale, devenue presque proverbiale. Le népotisme dans le sénat, l'avidité pour les places lucratives qui se perpétuaient dans les familles, l'air corrupteur de la cour, la dilapidation des fonds publics sous les prêteurs Klinglin, dont nous avons déjà parlé, tout cela avait ruiné cette vieille réputation de droiture et de probité dont jouissait la gestion de nos intérêts civiques. On raconte qu'à une pareille cérémonie religieuse, le docteur Reichlin, théologien distingué, esprit droit et juste, devait prononcer le sermon d'usage. Il était invité la veille à une soirée chez l'Ammeister régent, et tout le monde regretta son absence, quand on vint

Le troisième jour solennel qui inaugurait l'année et en même temps le gouvernement, était le *Schwörtag* ou jour de prestation de serment de tous les citoyens ayant atteint l'âge de dix-huit ans et jouissant du droit de bourgeoisie à Strasbourg.

Cette cérémonie avait lieu le mardi après le grand jour des élections. Le matin déjà on avait dressé devant la façade principale de la cathédrale, en face de la rue Mercière, un grand échafaudage en amphithéâtre, devant lequel se trouvait une haute et large estrade; des escaliers y conduisaient et le tout était couvert d'un vaste baldaquin et tendu de tapisseries. Sur la galerie de l'estrade était étendu un large tapis de damas blanc et rouge, aux couleurs de la ville, sur lequel était déroulée la Constitution, monument respectable écrit sur une grande feuille de parchemin muni du grand sceau de Strasbourg, des membres de la noblesse et des corporations des métiers².

Prestation
de Serment.

Tout à l'entour et dans les rues adjacentes stationnaient des soldats à la solde de la ville, pour empêcher la circulation des voitures et tout autre bruit.

Le matin, à sept heures, chaque bourgeois se rendait au poêle de sa tribu où le secrétaire donnait lecture de la Constitution (*Schwörbrief*) et des règlements particuliers qui régissaient la tribu, ce qui les occupait jusqu'à huit heures et demie, où la cloche du sénat (*Rathsglock*) retentissait sur la cathédrale et les appelait autour de l'échafaudage. Ils s'y rendaient alors en cortège, bannières déployées, portant tous le manteau noir² et ayant à leur tête le sénateur, leur représentant, le chef des échevins (*Zunftmeister* ou *Oberherr*); puis venaient les quinze échevins suivis des autres membres de la corporation, marchant deux à deux.

Arrivés devant la cathédrale, les sénateurs et les chefs des échevins montaient sur l'estrade et la foule des citoyens se rangeait au bas par corporation, tenant haut les vingt bannières. Les employés de la ville, les secrétaires, avocats, procureurs, jusqu'aux bedeaux et employés subalternes, se réunissaient à la *Pfaltz*, d'où ils se dirigeaient de

l'excuser sur les devoirs qu'il avait à remplir le lendemain. Enfin il arriva et on lui sut gré de s'être arraché de ses méditations, mais il répondit tout froidement et avec ironie, que les saintes paroles qu'il avait à prononcer, étaient déjà gravées dans sa mémoire, et que le deuxième verset du n° 204 du livre de Cantiques, commençant par *Liebster Jesu*, qu'il ferait chanter au sénat, tandis que la communauté chantera les deux autres, contribuerait à son édification. Or, ce cantique, le voici :

Unser Wissen und Verstand ist mit Finsterniss umgeben;
Mache du uns selbst bekannt, was uns dient zum
frommen Leben.

Gutes denken, Gutes üben,
Kommt von deines Geistes Trieben.

Notre savoir et notre esprit sont voilés de ténèbres,
Grand Dieu, communique-nous ce qu'il nous faut à une
vie pieuse.
Penser au bien, faire du bien,
Provient de ta divine inspiration.

¹ Cet antique titre est encore conservé à la bibliothèque publique, et repose dans une boîte de bois sur laquelle est peinte à l'huile la cérémonie de la prestation du serment.

² Ce costume était de rigueur et devait couvrir les divers autres vêtements prescrits par les lois somptuaires aux diverses classes de la société; il était en même temps symbolique, en prouvant que tout homme était égal devant la loi, lui devait soumission et jouissait de sa même protection. Les *Städtmeister* et la noblesse portaient le manteau blanc pour se distinguer des plébéiens.

Prestation
de Serment.

même en cortège et en costume d'ordonnance vers la place de la Cathédrale. Puis arrivait la noblesse, qui s'était réunie à ses diverses curies, et qui prenait place sur les bancs de l'amphithéâtre, immédiatement derrière le sénat, les *Städtmeister* et l'*Ammeister*. Au moment où une corporation venait déboucher sur la place, elle était reçue par une fanfare de trompettes accompagnée de timbales, musique placée sur un balcon de la caverie de la ville (*Falkenkeller*).

Lorsque tout ce monde était réuni, on donnait un signal aux gardiens de la cathédrale, qui sonnaient alors neuf heures. Cette heure ne pouvait sonner que lorsque tout le monde se trouvait en place, fût-il même déjà réellement dix heures. Dès que l'horloge avait annoncé cette heure sacramentelle, un silence profond se faisait dans l'assemblée et les bedaux du sénat criaient trois fois à haute voix : « Messieurs, approchez et écoutez au nom de Dieu!!! » *Ihr Herren, tretet hervor und höret im Namen Gottes!!!* Alors le secrétaire de la chambre des XV donnait lecture à haute voix de la Constitution qui suit :

CONSTITUTION DE STRASBOURG DE 1482,

AYANT EU FORCE DE LOI JUSQU'À LA RÉVOLUTION FRANÇAISE DE 1789.

Constitution.

Im Namen Gottes, Amen. Wir, die Meister, die Râth, die Ritter, die Knechte, die Burger, die Handwerk und die Gemeind, beyde Reich und Arm zu Strasburg, verjâhen und bekennen mit diesem gegenwärtigen Brieffe, dass wir gemeinlich und einmüthiglich überkommen seynd, und aufgesetzt haben ein gemein Gericht, dem allmächtigen Gott zu Lob, und der Stadt Strasburg zu nutz und zu frommen, und auch zu richten dem Armen, als dem Reichen. Und ist diss das Gericht: Nemlich, so sollen ein und dreysig Personen des Raths seyn, voran zehn von den Constofflern, und ein Ammeister von den handwerkern, und darzu zwanzig Personen auch von den handwerkern, und als man jährlich in den acht Tagen, ehe der alte Rath abgienge, einen gantz neuen Rath und einen neuen Ammeister gekosen hat, umb dass da dem neuen Rath auch Kund und zu wissen seyn mögen, die Sachen die sich bey dem alten Rath gehandelt und gemacht haben, so soll jährlich der halbe Rath und der Ammeister gekosen werden mit solcher Ordnung, dass

Au nom de Dieu, Amen. Nous les maîtres, les sénateurs, les chevaliers, les écuyers, les bourgeois, les artisans et la communauté, riches et pauvres, de Strasbourg, nous affirmons, reconnaissons par ces présentes lettres, que nous sommes unanimement convenus ensemble et avons établi un tribunal commun pour la gloire du Dieu puissant et pour l'utilité et l'avantage de la ville de Strasbourg, comme aussi pour régir et juger le pauvre comme le riche. Et ce tribunal est ainsi organisé, savoir : Il doit y avoir trente et une personnes au sénat, desquelles dix du corps des nobles, et un Ammeister de l'un des corps des métiers, et puis vingt personnes des corps des métiers ; et comme dans les huit premiers jours de chaque année on élisait le nouveau sénat en entier et un Ammeister, avant la retraite de l'ancien sénat, afin que le nouveau sénat pût recevoir connaissance des affaires qui avaient été traitées et faites dans l'ancien, la moitié du sénat devra demeurer chaque année, en sorte que chaque sénateur siège deux ans consécutifs et que tous les ans on élise la

die Schöffen an jedem handwerk, deren Rathsherr abgeht, auf den ersten Donnerstag nach dem heiligen siebenden Tag (des Jahrs) des Morgens früh auf ihren Stuben seyn sollen, und allda an statt des abgehenden in den Rath kiesen, einen andern erbarn redlichen Mann von ihrem handwerk, der sie der Stadt Strassburg aller nutzest und megest bedunckt, auff ihre Eyd, und in der massen, als sie dessen geschriebenen Ordnungen hinter ihnen haben, so sollen dann die gantzen alte Râth, beyde Constoffler und handwerken, die das Jahr gewesen seynd, in der grossen Rathstuben auf der Pfaltzen seyn, und allda an der abgehenden Constoffler statt, auch andere fromme redliche Mann in den Rath kiesen von Rittersn, Knechten und Burgern, die sie der Stadt Strassburg auch allen nutzest und megest bedunckt auf ihre Eyde, und aus denselben sollen sie dann kiesen zween Stättmeister, von den Stuben darauf sie gewesen die abgangen seynd, zu den zweyen Stättmeistern die im alten Rath bleiben, derer jeglicher ein viertel Jahr Meister seyn soll, und nicht länger. Und wäre es dass unter denselben Meistern, oder den andern von Constofflern und handwerkern die im alten Rath gewesen wären, und darinn bleiben seyn solten, einer oder mehr mit Tod abgangen, hinweg gezogen, oder sonst untauglich worden wäre, so soll man auf den obgenannten Donnerstag andere an dieselb statt kiesen, die allein das Jahr aus in dem Rath seyn und bleiben sollen, als der gewesen seyn sollte, der also abgangen, hinweggezogen, oder untauglich worden wäre: darnach so sollen die zehen von den handwerkern, die im alten Rath gewesen seynd, und bleiben sollen, in die XV^{er} Stuben gehen zu den zehen, die man auf denselben Morgen in den neuen Rath gekosen hat, und seynd zusammen zwanzig, dieselben zwanzig Rathsherren von den handwerkern, sollen dann kiesen einen redlichen, frommen, weisen, standhaftigen Mann zu einem Ammeister, der sie dann der Stadt und der Gemeind zu Stras-

moitié du sénat et l'Ammeister dans l'ordre suivant: Les échevins de chaque corps des métiers dont le conseiller sort du sénat, doivent être réunis de grand matin dans leur poêle ou tribu, le premier jeudi après le saint septième jour (de l'année), et là, à la place de celui d'entre eux qui doit sortir du sénat, en élire un autre de leur corps qui soit un homme honorable et honnête, qu'ils estiment le plus utile et le plus convenable à la ville de Strassbourg, sur la foi de leur serment et conformément à l'ordonnance qu'ils ont devant eux, en conformité de quoi, tous ceux qui composent l'ancien sénat, tant nobles que plébéiens ou du corps des métiers, doivent se rendre dans la salle du grand sénat, à la *Pfaltz*, et y élire, à la place des sortants nobles du sénat, d'autres hommes honorables et honnêtes d'entre les chevaliers, écuyers et bourgeois, qu'ils estiment les plus utiles et les plus convenables à la ville de Strassbourg, sur la foi de leur serment. Ils doivent élire d'entre ceux-là deux Stättmeister des mêmes curies auxquelles appartenaient les sortants, pour être adjoints à ceux qui y demeurent, desquels un chacun doit présider trois mois et pas davantage. Au cas que parmi ces Stättmeister ou autres de la noblesse et des plébéiens qui auraient été dans l'ancien sénat et doivent y rester, il y en eût un ou plusieurs qui fussent décédés, qui eussent quitté, ou bien qui fussent devenus incapables, l'on doit ce même jeudi ci-dessus nommé en élire d'autres en leur place, pour être et demeurer au sénat seulement pendant cette année, comme y serait resté le membre décédé, parti, ou bien devenu incapable. Puis les dix anciens membres plébéiens qui continueront à rester dans le sénat, devront entrer dans la chambre des XV et se joindre aux dix autres qui auront été élus dans la matinée pour le nouveau sénat. Lorsqu'ils seront ainsi au nombre de vingt sénateurs plébéiens, ils devront ensuite élire, sur la foi de leur serment, pour Ammeister, un homme honnête, pieux, sage, ferme et attaché à la ville, qu'ils

Constitution.

Constitution.

burg aller ehrlichst und nützlichst bedunkt, auf ihr Eid, der ein Handwerksmann ist, doch keinen auf einer Stuben, da vor ein alt Ammeister auf ist, noch auch keinen alten Ammeister, er sey dann vor fünf gantzer Jahren müssiggangen, und solche Wahlen und Churen sollen alle geschehn und fürgenommen werden in aller Massen, als die Ordnung davon begriffen vor Schöffel und Ammann vormalig aufgetragen seynd, und in unsere Stadt und der XV^{er} Buch eigentlich geschrieben stohnd; die man auch denselbigen zwanzigen alle Jahr vorlesen, und sie auch die schwören sollen. Nun die obgenannten Constoffler nemlich die, die von dem alten Rath bleiben, und die auf ehegenannten Donnerstag Morgen zu ihnen gekosen werden, das seynd zusammen zehen Constoffler, und darzu die ehegerührten zwanzig von den handwerkern, nemlich zehen von dem alten Rath, und zehen die auf denselben Morgen zu ihnen gekosen werden, die sollen dann das Jahr die Rätthe seyn und mit dem Ammeister angehn, in dermassen als gewöhnlich ist und sollen auch Alle schwören leiblich zu Gott, alle die Stück, Puncten und Articul, so von ihnen geschrieben stohnt, stät zu halten, und alldieweil sie des Raths seynd, kein Schenk, Mieth, nach Miethwohn zu nehmen, und welcher die näme, oder jemand von seintwegen, der soll meineidig seyn, und wo Meister und Rath, die dann zu Zeiten seynd, befinden das es beschehen wäre, die sollen es richten bey dem Eyd, alles nach Besag der Ordnung in der XV^{er} Buch geschrieben ist. Es soll auch der Ammeister, der zu eim Ammeister gekosen wird, schwören leiblich zu Gott, auch keinerlei Schenk, Miethe oder Miethwohn zu nehmen, weder lützel noch viel, klein noch gross, er, noch niemand von seinetwegen in keinen Weg, sondern auch stät und fest zu halten, alle die Stück, Puncten und Articul, so in unser Stadt Buch und auch in der XV^{er} Buch von ihme geschrieben stohnd, die man auch alle Jahr einem Ammeister, auf den Tag als er

estiment être le plus honorable et le plus utile pour la ville et la communauté de Strasbourg, et qui soit plébéien, mais sans appartenir à la corporation dont faisait partie l'Ammeister sortant ou tout autre ancien Ammeister, à moins qu'il n'ait quitté ces fonctions depuis cinq ans; toutes lesquelles élections doivent être faites et y doit être procédé conformément aux ordonnances sur ce faites, ci-devant émanées des échevins et de leur chef, et qui sont expressément inscrites sur le livre des statuts de notre ville et sur celui de la chambre des XV, desquelles ordonnances lecture doit aussi être donnée auxdits vingt sénateurs, qui doivent aussi prêter serment. Ceci fait, les susdits nobles, tant ceux qui sont restés dans l'ancien sénat que ceux que l'on y a élus le matin dudit jour de jeudi, ensemble dix nobles et avec ceux des susdits vingt plébéiens, savoir, dix de l'ancien sénat et dix qui ont été joints à eux par l'élection du même matin, doivent être sénateurs cette année et commencer leurs fonctions avec l'Ammeister, suivant la coutume, et doivent aussi tous prêter le serment individuellement devant Dieu, d'observer constamment tous les chefs, points et articles qui sont écrits à leur égard, comme aussi de ne recevoir aucun présent, don, ni rétribution, par eux-mêmes ou par quelque autre de leur part, sous peine, s'il en recevait par lui-même ou quelqu'un pour lui, d'être déclaré parjure; si le sénat en est informé, il doit faire justice sur son serment, le tout conformément à ce qui est prescrit par l'ordonnance insérée dans les statuts de la chambre des XV.

De même l'Ammeister nouvellement élu doit prêter un serment individuel devant Dieu, de ne recevoir directement ni indirectement aucune espèce de présent, don, ni rétribution, peu ou beaucoup, petit ou grand, en aucune manière que ce puisse être, mais au contraire de se soumettre constamment et fermement à tous les chefs, points et articles contenus à son égard dans le livre des statuts de notre ville et dans celui de la chambre des XV, desquels

gekosen wird, vorlesen solle, und welcher Ammeister das verbrecht, und nicht hielt, in welchem Wege das wäre, derselbe Ammeister soll der Stadt Strasburg Leib und Gut verfallen seyn, und sollen auch Meister und Rath schwören, das Keinem fahren zu lassen bey ihren Eyden. Wäre aber, das Meister und Rath das nicht thäten, so soll doch der Ammeister, der das also verbrochen, oder wider diese Ordnung gethan hätte, oder unter dem es gebrochen wird, ein verachter Mann seyn, und rechtlos gegen allen Burgern, und soll ein jeglicher Rathsherr des rügen als eine Wunde bey seinem Eyde.

Man soll auch hinan fürter, keinem Ammeister kein Gebäu weder klein noch gross, lützel oder viel, thun, noch machen in seinem Hause, auf seiner Stuben noch anderstwo, mit der Stadt kosten. Dann will ein Ammeister ützig bauen oder machen, das soll er thun aussen seinen Kosten, und nicht mit der Stadt Werkleuten, auch nicht mit der Stadt Gezeuge. Man soll auch einem Ammeister hinfürter nicht mehr geben, dann zur Wochen sechszehn Schilling Pfenning für den Scharwächtertrunck, und soll auch derselbe Trunck den Scharwächtern geben werden, als das herkommen ist bey dem Eyde. Wäre auch dass der Ammeister in dem Jahre mit Tod abginge, darvor Gott sey, so sollen die vorgeschriebenen zwanzig von den Handwerken, einen andern Handwerksmann kiesen zu eim Ammeister, in aller massen als vor, und derselbe der also gekosen wird, soll auch neuwent das Jahr aus Ammeister seyn. Zu gleicher Weise, ob ein Ammeister siegh würde, so sollen auch dieselben zwanzig einen andern an seine Statt kiesen, in vorgeschriebener weise, und soll auch derselbe Ammeister seyn, alle weyle, untz dass der Ammeister geneust, und wenn auch ein Ammeister gekosen wird, an der Statt der da todt oder siech worden ist, so soll man doch darumb desselben Jahrs nicht anders vor dem Münster schwören, dann man soll dasselbe Jahr aus, gegen demselben Am-

même il doit être fait lecture tous les ans en présence de l'Ammeister, le jour qu'il aura été élu. Celui qui ne tiendrait pas son serment, de quelle manière que ce fût, aurait encouru la confiscation de corps et de biens envers la ville de Strasbourg; le sénat prêterait de même serment de ne laisser passer un acte pareil sans en faire mention. Si toutefois justice ne devait pas être faite par les hautes chambres, l'Ammeister qui aurait manqué à son devoir ou qui aurait enfreint les statuts, ou sous lequel un acte pareil aurait été commis, doit néanmoins demeurer dans le mépris général et n'avoir plus de foi, justice ou droit à espérer, et chaque sénateur doit le dénoncer comme parjure à son serment.

L'on ne devra dorénavant construire pour l'Ammeister aucun bâtiment, soit grand, soit petit, ni faire de grandes ou petites réparations dans sa maison ou à son poêle ou autre part, aux frais de la ville. Car si un Ammeister veut bâtir ou faire des réparations, il doit les faire à ses frais et non avec les ouvriers et les matériaux de la ville. En outre, il ne sera plus donné à l'Ammeister plus de seize schellings Pfenning par semaine, pour donner à boire aux gens du guet, ce qui leur sera distribué suivant l'ancienne coutume et sur son serment. S'il arrive que dans le courant de l'année l'Ammeister décède, ce dont Dieu veuille le préserver, les susdits vingt plébiens doivent élire pour Ammeister un autre plébéien, de la manière prescrite, et celui qui aura ainsi été élu, ne devra également être Ammeister que pour le courant de l'année et jusqu'à ce que le sénat soit renouvelé; de même, si l'Ammeister devient infirme, lesdits vingt sénateurs doivent aussi en élire un autre à sa place, de la manière ci-dessus prescrite, et il doit fonctionner jusqu'au rétablissement de la santé de l'Ammeister titulaire; et quand un Ammeister aura été ainsi élu à la place du décédé ou de celui qui sera tombé malade, on ne doit pas néanmoins prêter derechef serment devant la cathédrale, d'autant que

Constitution.

Constitution.

meister der dann gekosen wird, und derselbe Ammeister wiederumb verbunden seyn, und nemblich der Ammeister schwöhren, alles das stät zu halten, das man desselben Jahrs vor dem Münster und auch der Ammeister, der dann todt oder siech wäre, geschwohren hat, bey den Eyden die desselben Jahrs vor dem Münster geschwohren seynd ohne Gefährde. Der Ammeister, die vier Meister, die Räthe, die Ritter, die Knechte, die Burger, die Handwerk und die Gemeind, beyde Reich und Arm zu Strasburg, sollen schwören der Stadt Strasburg getreu und hold zu seyn, ihr Ehr, Nutzen, und Frommen zu fürdern und zu werben, ihren Schaden zu warnen und zu wenden, so ferr jeglicher kann oder mag, ungefährlich. Man soll auch schwöhren dem vorgenannten Ammeister, den vier Meistern, dem Rath und ihrem Gericht, auch ihren Gebotten und Verbotten getreulich, gehorsam berathen und beholfen seyn, gegen allen denen, die sich wider sie oder ihr Gericht setzen, oder setzen würden, doch soll des Ammeisters Eyd vor allen Dingen vorgohn, also, dass kein Ammeister Gewalt noch Macht haben soll jemand ichtzitt zu erlauben, oder einig Stück abzulossen oder zu ändern, das Meister und Rath, oder Schöffn und Amman ertheilt oder erkannt haben, ohne ihr Wissen und Willen. Der vorgenannt Ammeister, die vier Meister und die Räthe sollen auch schwöhren den Rittersn, Knechten, den Burgern, den Handwerkern und der Gemeind, beyde Reich und Arm zu Strasburg, sie getreulich zu behüten und zu bewahren, als fern sie können und mögen, mit Leib und Gut, und gleich zu richten den Armen und den Reichen ohne Gefährde. Wir die Ritter, die Knechte, die Burger, hant auch verschwohren die Chur, die wir hätten an dem Rath, dass wir die nimmermehr gefordern sollen, noch schaffen gethon werden, in keim Wege. Wann auch ein Knab achtzehn Jahr alt würde er sey von den Rittersn, von den Knechten, von den Burgern, oder von den Handwerkern, der soll diesen

l'on doit être obligé pendant le cours de cette année, envers l'Ammeister qui aura été ainsi élu, comme envers celui qui sera décédé ou malade, et qui avait prêté serment devant la cathédrale.

L'Ammeister, les quatre Städtmeister, les sénateurs, les chevaliers, les écuyers, les bourgeois, les artisans et la communauté entière, tant riches que pauvres de Strasbourg, doivent prêter serment d'être fidèles et affectionnés à la ville de Strasbourg, d'avancer et de procurer sa gloire, son utilité et son profit, de l'avertir de son désavantage et de le détourner, autant qu'un chacun peut le faire. L'on doit aussi prêter serment au susdit Ammeister, aux quatre Städtmeister, au sénat, de reconnaître fidèlement leur juridiction et leurs jugements, d'obéir à leurs ordres et à leurs défenses, de leur donner conseil et de leur prêter secours envers ceux qui leur résisteraient ou qui s'opposeraient à leurs décisions. Doit néanmoins le serment de l'Ammeister prévaloir en toutes choses, de manière qu'aucun Ammeister n'ait le pouvoir ni l'autorité de dispenser, d'abroger ou de changer ce que le sénat ou les échevins et leur chef auront décidé et ordonné, sans leur su et leur consentement. Le susdit Ammeister, les quatre Städtmeister et les sénateurs doivent aussi prêter serment aux chevaliers, écuyers, bourgeois, artisans et à la communauté, riches et pauvres de Strasbourg, de les protéger autant qu'il sera en leur pouvoir, en leurs personnes et leurs biens, de leur faire droit et de les régir et juger, également le riche et le pauvre, fidèlement et de bonne foi. Nous, les chevaliers, les écuyers, les bourgeois, nous avons prêté serment de ne jamais prétendre au delà du droit d'être élus membres du sénat, ni agir en aucune manière. Dès qu'un jeune homme aura atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il appartienne à la chevalerie, aux écuyers, aux bourgeois ou aux artisans, il sera obligé de prêter serment à la présente Constitution, et lorsque l'on saura ou trouvera que quelqu'un

Brief schwören stät zu halten, und soll man auch den rügen, Meister und Rath bey dem Eyde, wo man weiss oder befindet, dass jemand nicht geschworen habe, und welcher nicht schwühre, dass soll Meister und Rath erkennen wie er es bessern solle, und soll man auch diesen Brief alle Jahr, vor dem Münster schwören stät zu halten, wenn ein Rath abgeht, darnach in den acht Tagen, so der neue Rath auf der Pfaltzen geschworen hat.

Wäre auch, das Gott lang wende, dass ein Geschöll würde, so soll sich niemand wapnen, es were dann, dass die Mordglocke läute, und soll auch niemand dieselbig Glock heissen läuten, dann ein Ammeister, der dann ein Ammeister ist, und wann man sie also läutet, so soll männiglich ziehen zu Fuss vor das Münster, und daselbst bey dem Ammeister und den andern Meister bleiben, und denen gehorsam seyn, und wann sie der Ammeister und die Meister heissen heim ziehen, so sollen sie bey ihren Eyden ungefährlich heim ziehen. Were aber, dass ein Feuer ausgienge, so sollen sich die Handwerken waffnen, und für das Münster und an die Ende, dahin dann jeglich wer geordnet ist, fürderlich ziehen und allda gehorsam seyn dem Ammeister und den andern Meistern, und sollen sich die Constoffler nicht waffnen, es were dann dass der Ammeister und die Meister nach ihnen sendeten, so sollen sie sich waffnen und zu ihnen kommen, bey ihren Eyden; und was sie darin heissen thun, das sollen sie gehorsam seyn zu thun ohne Gefährde. Were auch dass ein erbarer Mann ungefährlich käme für das Münster geritten, der soll das Pferd wieder heim schicken unverzüglich ohne Gefährde. Were auch dass sich jemand zu den andern verbunden hätte mit Eyden, mit Treuen, oder mit Briefen, das sollen sie einander erlassen und ledig sagen bey dem Eyde, und soll auch niemand, er sey hoch oder nieder, arm oder reich, kein solche Bündniss machen. Dann wer das verbreche, in welchem Weg das were, der soll meineidig und ehrlos seyn und soll zwanzig

VILLE.

n'a pas juré, l'on sera tenu, en conséquence dudit serment, de le dénoncer aux maitres et sénat, pour qu'il soit puni par eux en connaissance de cause, et il sera prêté serment chaque année devant la cathédrale, dans la huitaine après que l'ancien sénat sera sorti et que le nouveau aura prêté serment à la *Pfaltz*, de sauvegarder la présente Constitution.

Constitution.

S'il survient des querelles à main armée (ce dont Dieu nous préserve longtemps), personne ne doit prendre les armes, à moins que l'on ne sonne la cloche du tocsin, et personne, à l'exception de l'Ammeister régent, n'aura le droit d'ordonner de faire sonner cette cloche; quand elle viendra ainsi à sonner, chacun devra se rendre à pied devant la cathédrale et y demeurer auprès de l'Ammeister et des Städtmeister et leur obéir, et lorsque l'Ammeister et les Städtmeister leur diront de retourner à leur logis, ils devront le faire sur leur serment.

Que s'il arrivait qu'il éclatât un incendie, les corps des métiers devront s'armer et se rendre au plus vite devant la cathédrale et dans les quartiers qui leur seront prescrits, et là obéir à l'Ammeister et aux quatre Städtmeister; les nobles ne doivent pas s'armer, si ce n'est que l'Ammeister et les Städtmeister les mandent; alors ils doivent s'armer sur leur serment et se rendre auprès de ces magistrats, leur obéir et faire de bonne foi ce qu'ils leur ordonneront. Que s'il arrive qu'un homme honorable vienne à cheval par hasard devant la cathédrale, il doit immédiatement renvoyer son cheval chez lui.

Dans le cas où un citoyen se serait ligué avec un autre par serment, parole ou par écrit, ils doivent s'en tenir quittes l'un l'autre sur leur serment; aussi est-il défendu à toute personne de haute ou de basse condition, pauvre ou riche, de contracter de pareils engagements, car quiconque s'en rendrait coupable, de quelque manière que ce fût, doit être regardé comme parjure et infâme, et banni

Constitution.

Jahr von dieser Stadt seyn Tag und Nacht eine Meil, und nach den zwanzig Jahren nicht wieder einkommen, er sey dann vor mit Meister und Rath die dann seynd, überkommen, dass sie ihme erlauben wieder einzufahren, und soll das männiglich dem das furkäm, bei seinem Eyde rügen Meister und Rath ohne Gefährde.

Were auch, dass einer unserer Burger sein Burgerrecht absagen wolte, der soll gehen für Meister und Rath, die dann zu Zeiten seynd, und soll ihnen das verkünden, und sein Burgerrecht von ihnen abfordern und aufgeben mündlich, als das von alter Herkommen ist, und nicht mit Briefen, und sollen ihn auch Meister und Rath seines Burgerrechts erlassen. Were aber, dass der, der in solcher massen sein Burgerrecht abfordert, ein Unfug gethan, oder begangen hätte, die da geklagt wäre oder der Stab begriffen hätte, darumb soll er Recht geben und nemen vor Meister und Rath zu Strasburg, die dann zu Zeiten seynd, und soll auch sein Burgerrecht niemand anderst absagen, dann als vorgeschrieben steht, bey dem Eyde. Es sollen auch Meister und Rath, Schöffen und Ammann, und allermänniglich in Strasburg, den obgemeldten XV^{er}, denen dann der Stadt Strasburg Ordnungen und Sachen empfohlen seynd oder werden, zu allen Zeiten getreulich berathen und beholffen seyn, in allem dem das ihnen empfohlen ist, oder würd, und sie dabey handhaben, schützen und schirmen, wider allmänniglich nach allem ihren Vermögen bey ihren Eyden. Were auch dass einer wider diesen Brief und das Gericht thäte oder wider einen Articul der an diesem Brief geschrieben stehet, oder Schüsse darwider gethan werden, und das kündlich würde gemacht, Meister und Rath, die dann zu Zeiten Meister und Rath seynd, der soll meineidig seyn und sein Burgerrecht verlohren haben, und soll nimmermehr gen Strasburg noch in den Burgbann kommen, noch Burger werden, und soll sein Leib und Gut, Meister und Rath

pendant vingt ans, jour et nuit, à une lieue de la ville, et ne pourra y retourner, après ces vingt années, qu'avec le consentement et la permission du sénat en fonction; et toute personne qui aura connaissance d'une pareille infraction à la loi, devra la dénoncer au maître et au sénat.

Au cas où quelqu'un de nos bourgeois voulût renoncer à son droit de bourgeoisie, il doit se présenter au maître et au sénat en fonction et le leur déclarer, en leur demandant de le décharger de son droit de bourgeoisie, auquel il renoncera verbalement, comme c'est l'ancienne coutume, et non par lettre missive, et doivent aussi lesdits maîtres et sénat le décharger de son droit de bourgeoisie. Au cas que celui qui demanderait la décharge de la manière susdite, eût fait ou commis forfaiture, de laquelle il y aurait plainte, ou aurait à subir une condamnation, il sera tenu de se faire rendre justice devant le maître et le sénat de Strasbourg qui sont en fonction, et personne ne doit aussi renoncer à son droit de bourgeoisie que comme dit est ci-dessus, sur son serment.

Doivent aussi le maître et le sénat, les échevins et leur chef et individuellement tous les habitants de la ville de Strasbourg, donner conseil et prêter secours fidèlement, en quelque temps que ce soit, au susdit collège des XV de la ville de Strasbourg, en tant qu'il est le gardien des statuts et des intérêts de cette ville, et le défendre, maintenir et protéger envers et contre tous, de tout leur pouvoir, sur leur serment. S'il arrivait que quelqu'un contrevînt ou portât atteinte aux présentes, ou fit résistance audit tribunal en tout ou en partie, et que le maître et le sénat en fonction en fussent informé, le coupable sera déclaré parjure, perdra son droit de bour-

verfallen seyn und sollen sich Meister und Rath alles seines Guts unterziehen und unternehmen, es seye im Land oder in der Stadt, als fern sie mögen, bey ihren Eyden ohngefährlich, und soll Meister und Rath des Guts nits wieder geben bey dem Eyde, und welche Meister und Rath das nicht richten, von dem oder von den die das verbrechen, die sollen meineidig und ehrlos seyn und soll nimmermehr Meister und Rath zu Strasburg werden.

Und der vorgeschriebenen Ding zu einer gantzen Bestättigung, so ist unser Stadt Strasburg gros Insiegel zu einem wahren Urkund auf diesen Brief gehenkt und der Ritter, Knecht, Burger und Handwerksleut Insiegeln die hiernach geschrieven stehn, mit Namen etc., etc. Folgen zwey und siebentzig Unterschriften. Der Brief der geben ist auf den heiligen Weynacht-Abend, da man zahlte nach Christi Geburt, tausend, vierhundert achtzig und zwey Jahr. MCCCCLXXXII.

geoisie et ne pourra à tout jamais rentrer dans la ville ou dans sa banlieue, ni recouvrer le droit de bourgeoisie; son corps et ses biens seront perdus au profit du maître et du sénat, qu'ils soient situés à la campagne ou en ville et à quelque distance que ce soit. Lesdits maîtres et sénat ne pourront rendre ces biens d'aucune manière, et s'ils ne font pas justice de celui ou de ceux qui ont commis le crime, ils seront eux-mêmes déclarés parjures et infâmes, et ne pourront plus jamais entrer dans le sénat de Strasbourg.

Et en confirmation entière des choses ci-dessus écrites, le grand sceau de notre ville et ceux des chevaliers, écuyers, bourgeois et plébiens dont les noms sont écrits ci-après, ont été appendus auxdites présentes pour en faire foi, etc. Suivent soixante-douze signatures. Donnée la veille du saint jour de Noël, après la naissance de Jésus-Christ, mil quatre cent quatre-vingt-deux. MCCCCLXXXII.

Constitution.

Après cette lecture, les nouveaux Städtmeister prêtaient serment entre les mains du nouvel Ammeister et recevaient à leur tour le serment de ce magistrat; puis venait le tour des sénateurs, des échevins, de la noblesse et des employés, qui juraient, la tête découverte, de rester fidèles aux institutions de la cité.

Prestation
de Serment.

Quand cette promesse solennelle était faite, le premier Städtmeister régent se présentait au haut de l'estrade vers le public assemblé, et lui adressait la parole en ces termes: «Je vous souhaite à tous une heureuse année, mes bons amis et chers concitoyens! Je vous invite à lever les deux doigts vers le ciel et à prêter votre serment en ces termes: «Ce que prescrit notre pacte constitutionnel, qui m'a été lu et que j'ai bien compris, je m'engage à le faire et à le tenir toujours en respect, sans l'enfreindre; que «Dieu soit à mon aide!» *«Als der Brief stoth, der mir gelesen ist, und ich wohl verstanden hab, das will ich thum, stet halten, ohne alle Gefährde, als mir Gott helfe¹!»* Alors chacun jurait, la tête découverte, et sous la voûte du ciel, et le Städtmeister terminait cette cérémonie touchante par cette phrase: «Que Dieu donne, à vous et à nous tous, «prospérité, bonheur, sa bénédiction et une longue vie!» *«Glück, Heil, Segen, langes Leben, woll' Gott euch und uns allen geben!»*

¹ Sous la domination française, cette formule subit quelque changement; on y ajouta entre les phrases: *Et la tenir toujours en respect et sans l'enfreindre*, les mots: en foi du serment de fidélité que nous avons prêté à Sa Majesté royale, notre gracieux seigneur et maître.

Prestation
de Serment.

Après le renouvellement annuel de ce pacte entre la bourgeoisie et ses chefs élus par elle, on se retirait au son des trompettes et des timbales.

On allait alors dans les divers poêles, où ordinairement toute la population mâle restait réunie à des banquets, pour se réchauffer des frimas de l'hiver. Ce jour-là tout travail chômait, tous les magasins étaient fermés, et ne croyez pas, cher lecteur, que les hommes seuls jouissaient du privilège de le festoyer fraternellement; les dames aussi se réunissaient en clubs et célébraient entre elles cette fête de fraternisation de leurs maris, d'où cet ancien adage : «*Der Männer Schwerta, der Wiwer Zechta,*» ou «*der Männer Schwerta Schweis, giebt de Wiwer Pastëlle heiss.*» Le jour de prestation de serment des hommes, c'est le jour de bombance des femmes, ou la sueur des hommes, au jour de prestation de serment, produit des petits pâtés aux femmes, car l'usage voulait que l'on mangeât ce jour-là des pâtés, dût-on les prendre à crédit.

Visite
du nouvel an.

Le quatrième jour, celui de la clôture des cérémonies civiques, était l'*Ammeisters Umfahrtstag*, ou jour de tournée du chef de la république à tous les poêles des diverses corporations; visite du nouvel an, touchante fête de famille qui resserrait plus intimement les liens entre le gouvernement civique et la bourgeoisie, et les paroles prononcées à cette occasion, quoique dictées par le formulaire d'usage, portaient le cachet du langage qu'un père tient à ses enfants.

Le dimanche après la prestation du serment, vers midi, la bourgeoisie venait de nouveau se réunir à ses poêles respectifs. A midi, l'Ammeister régent sortait de la *Pfaltz*, accompagné des membres formant le collège des XV, des XIII et des XXI, de leurs secrétaires, du syndic de la ville, des avocats, procureurs, du capitaine des troupes, et précédé des bedeaux et messagers du sénat dans leur costume mi-blanc et mi-rouge; il allait tour à tour faire sa visite aux vingt poêles des métiers. La formule de leur discours était la suivante :

Gott geb üch Allen ein gutt, new, glückhafftig selig Iar, lieben Fründe und lieben Burger! Meine alten Herrn und Ich, kommen zu üch nach alter, guter Gwonheit und will üch frintlich pitten, dass Ir Rytter und Knechten, ouch der Priesterschaft, und wem die Ehr gepürt, Zucht und Ehr bewisen wollen, das ist Euer Ehr: Und ob Ir mit Innen zu schaffen hetten, oder überkhemmen, erfordert das gütlich an sie, mag die Guette euch nit gedeyen, so nemen Recht und Gericht für die Handt; wo Ir aber in demselben sollten umbezogen werden, so kommen zu mir, so will Ich mit Hilff meiner alten Herren dazu thun, dass Ir sehen und spüren solt, dass mir nit lieb wer, dass Ir unbilliger weiss sollten umgezogen werden.

Ich will üch auch frintlich pitten, dass Ir eurer Herschaft und Meisterschaft gehorsam seyendt, und gewunnend Ir uzit under üch zu schaffen, so habt Ir

Que Dieu vous donne une bonne et heureuse nouvelle année, chers amis et chers concitoyens. Le conseil des anciens et moi nous arrivons auprès de vous, suivant l'ancien et bon usage, pour vous prier gracieusement de rendre honneur et promettre soumission aux chevaliers, écuyers, de même qu'aux hommes de l'Eglise et à tous ceux auxquels vous en êtes redevables, car c'est votre honneur à vous-mêmes. Et si vous êtes en relation avec eux, ou si vous avez des demandes à leur faire, faites-les à l'amiable; si toutefois vous n'y réussissez pas, demandez droit à la justice; mais si vous deviez souffrir retard ou qu'il ne vous fût pas fait justice, venez auprès de moi et je vous prêterai secours avec l'aide du conseil des anciens, afin que vous puissiez voir et que je vous prouve que je n'entends pas vous voir traiter d'une manière injuste.

meiner Herrn der XIII^{er} einer, Ir habteuren Rathsherrn und andre erbare Lüte des Gerichts, für die pringen das guettlich, und volgen Innen auch zymmlicher und pilliger Dingen; Das ist euer Ehr, wer es aber dass jemandt üch darum nit volgen wollte, khommen zu mir, will ich mit Hilf meiner alten Herren abermols dazu thun, dass Ir sehen sollent dass mir nit lieb wer dass Ir Spenn und Irrung unter euch haben sollten.

Ich will üch auch frintlich pitten, wer es dass ein Feuer ausgieng oder sonst ein Geschöll geschech, das Gott lang wenden wolle, dass Ir dann mit ewern Panner fürderlich ziehent für das Münster, oder an die Ende, dahin dann ein jeder bescheiden ist, und daselbs warten biss meine alten Herren und Ich zu üch kommen, ouch den Hauptleuten, so üch gegeben werden, gehorsam sein zu thun was sie üch befehlen werden, und wenn man üch wider heisst heim gon, dass Ir dann mit eurem Panner ziehet, wie das Ewer Gewonheit, damit dasselbige nit allein oder on Steur gang.

Ich will üch auch frintlich pitten, nachdem die Leuff jetzt seltzam und geschwindt, dass Ir wellendt lügen zu ewren Harnesten und Hantgewehren, es sügent Büxen, Spiess oder Hallenparten, oder andere gebrüliche Gewehre, was denn ein Jedem besonders uffgelegt ist, damit ein Jeder hab dassjenige, das er haben soll, dann die Notturfft solchs erfordere.

Ich will üch auch frintlich pitten, das ein Jeder der das vermag sich welle verschen in denen Joren so die Frucht in ein ziemlichen Kauff ist, damit Ir nitt ettwan nacher umb zwey Gellt kauffen müssen, das Ir zuvor umb eins wol hetten bekhommen mögen.

Après cette harangue, l'Ammeister appelait le bedeau de la tribu, le rendait attentif à ses devoirs et lui faisait prêter serment, de même qu'à tous ceux qui n'avaient pas été présents à la cérémonie du *Schwörtag*. Il terminait, en faisant ses adieux par ces mots : « *Glück, Heil, Gesundheit, den lieben Frieden und langes Leben, wolle Gott üch und uns allen geben!* » « Que Dieu donne à vous et à nous tous, bonheur, prospérité, paix et longue vie! »

Ces visites duraient ordinairement jusqu'au soir, et le cortège, surpris par la nuit, se faisait accompagner par des flambeaux de résine.

Tels étaient les anciens usages et les institutions du gouvernement de Strasbourg, le mécanisme de son administration politique et judiciaire, le serment solennel qui liait le tout, et le respect de la loi qu'on inculquait déjà dès leur jeune âge aux enfants. Ces jours de solennité politique étaient des jours de fête; comme chez les Romains, le fils était fier quand il pouvait accompagner pour la première fois son père à sa tribu au *Schwörtag* et prendre siège parmi ces respectables bourgeois de la ville libre impériale.

Je vous prierais aussi gracieusement d'être obéissants envers l'autorité et votre maîtrise, et, en cas de mésintelligence entre vous, ayez recours à l'un du collège des XIII; vous avez en outre votre sénateur et d'autres personnes honorables auxquelles vous pouvez vous plaindre; suivez leurs conseils équitables, c'est votre honneur, mais si quelqu'un ne voulait pas obéir, venez auprès de moi et j'y pourvoirai avec l'aide des anciens, afin que vous puissiez voir que je n'aime pas qu'il y ait parmi vous trouble ni dissension.

Je vous prierais aussi gracieusement, en cas d'incendie ou de rixe à main armée, ce que Dieu veuille détourner longtemps, de venir promptement sous votre bannière devant la cathédrale et sur tous les lieux où vous êtes mandés, et d'y attendre jusqu'à ce que les anciens et moi-même nous arrivions auprès de vous; d'obéir et de faire tout ce que les capitaines que nous vous avons donnés, vous commanderont, et si on vous ordonne de rentrer, de le faire comme d'habitude avec votre bannière, afin qu'elle ne soit pas délaissée.

Je vous prierais aussi gracieusement, par les événements extraordinaires qui nous arrivent parfois subitement, d'avoir l'œil sur vos armures et vos armes, que ce soient des arquebuses, des piques ou des hallebardes ou toutes autres armes usuelles qui vous sont confiées, afin qu'elles soient prêtes si vous en avez besoin.

Je vous prierais aussi gracieusement de faire, chacun selon ses moyens, vos provisions dans les années où les blés sont à bon marché, afin que vous ne soyez pas obligés de les payer plus tard à un prix double.

Visite
du nouvel an.

Honoraires
des sénateurs.

Jetons encore un coup d'œil sur la manière dont ces chefs de la république, les membres des diverses chambres et les sénateurs étaient rétribués.

Les Ammeister et les Städtmeister prenaient leurs deux repas aux frais de la ville; leurs fonctions les appelant toujours en présence du service public à la *Pfaltz*, on leur accordait l'heure de onze à une heure pour aller dîner à leur curie ou poêle, ou ordinairement au poêle le plus rapproché, celui de la Lanterne, qui reçut aussi par cette raison le nom de *Herrenstub*. Speclin nous cite un arrêté du sénat de 1586 qui mettait même ces magistrats à une amende d'un schelling s'ils n'étaient pas à l'heure fixe à leur poste sans excuse valable.

Ces repas étaient taxés, suivant Hermann dans ses *Notices sur Strasbourg*, en 1477 à 7 Pfenning ou 2 sols 4 deniers; en 1562 de 12 à 14 Pfenning, 4 à 5 sols. Le souper était servi à l'Hôtel-de-Ville; mais on dérogea parfois à cet usage en faveur de quelques magistrats dont l'âge et les infirmités ne leur permettaient plus de se déplacer le soir, comme par exemple en faveur de Mathias Pfarrer, homme d'un grand mérite, qui fut élu sept fois à la dignité d'Ammeister¹. Le vin servant à ces repas était cherché tous les jours dans les caves de la ville, et en allant de la *Pfaltz* à la *Herrenstub*, ces magistrats étaient toujours accompagnés par les geôliers et bedeaux du sénat, et les dimanches par les musiciens de la ville (*Stadtpfeifer*) qui assaisonnaient le repas de leurs sons plus ou moins mélodieux. Ce dernier usage fut supprimé pour reparaître de nouveau suivant le goût des titulaires.

Outre les repas, la ville payait à ces magistrats des droits de présence et des appointements fixes en argent et en nature, de même qu'aux membres des divers collèges et aux sénateurs. Les recherches que nous avons faites à ce sujet, ne nous ont pas donné des résultats positifs bien exacts; mais nous pouvons fixer quelques dates et sommes qui donnent une juste idée de ces rétributions.

En 1566, il fut arrêté que l'on donnerait en outre du jeton de présence d'un schelling pour chaque séance à laquelle les sénateurs et les autres membres du gouvernement étaient convoqués, savoir : à l'Ammeister régent, 50 schellings ou 200 fr., à l'Ammeister sortant, 10 schellings, de même qu'aux quatre Städtmeister; à chaque membre des trois collèges 4 schellings et aux sénateurs 2 schellings par an. Ces jetons de présence furent fixés à 2 schellings en 1586; au siècle passé on les appelait die *Rathsgroschen*, et ce jeton de présence avait la valeur de 1 fr. 20 c.².

¹ Pfarrer était un digne pendant à Schütterlin, sur lequel nous avons donné une petite notice biographique; il avait épousé en 1508 la fille de Sébastien Brand, et habitait la maison au coin de la Grande-rue-de-l'Église et de la rue de la Mésange, appelée *zum Bühl*, démolie il y a deux ans pour cause de vétusté; il mourut, en 1568, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

² Dans ces temps, quand un sénateur quittait ses travaux du jour pour aller siéger au sénat, il mettait son habit de dimanche, et la toilette de rigueur exigeait qu'il remplaçât la queue roulée de sa perruque poudrée par une bourse de soie noire; très-souvent ces messieurs, en sortant de leurs graves travaux, allaient encore faire la visite à leurs poêles respectifs pour goûter les vins de l'aubergiste assermenté; c'était leur devoir. Ces dégustations les rendaient parfois

Ces appointements sembleraient très-modestes, si nous n'avions pas déjà vu dans l'énumération des diverses branches de l'administration ressortissant de chaque collège, que chacun d'eux avait sa part à la nomination et à la surveillance des différentes spécialités administratives, ce qui leur procurait en outre des charges et des bénéfices d'un rapport assez considérable. Le carnet d'un sénateur de la première moitié du dix-huitième siècle, qui avait l'habitude d'inscrire les moindres recettes que lui rapportaient ses charges et que nous devons à l'obligeante communication de M. F. Ch. Heitz, imprimeur, possesseur d'un riche recueil de documents et de livres sur l'Alsace, nous permet d'avoir un aperçu exact de ces bénéfices tant officiels qu'occultes. Ce journal tombant dans une époque que nous avons déjà stigmatisée, nous nous garderons bien d'en faire l'application à des temps antérieurs.

Ce petit document indiscret nous apprend que son ancien propriétaire était sénateur en 1724; l'an d'après il devint membre de la chambre des XXI; l'année suivante encore il fut élu au collège des XV, et en 1743 à celui des XIII. Le remboursement de ses jetons de présence montait jusqu'à 200 florins par an, et les charges qu'il occupait: celles de président du tribunal matrimonial (*Ehegericht*), du tribunal de police simple, d'inspecteur des logements militaires, de la maison de travail, des dépôts des pompes à feu, des greniers et des moulins de la ville, des constructions donnant sur la voie publique (*Almentherr*), des deniers de l'OEuvre-Notre-Dame, de chef des échevins de la tribu des Charpentiers, d'assesseur à la confection des chefs-d'œuvre aux maîtrises, d'inspecteur de divers legs gérés par l'administration municipale, lui donnaient annuellement des revenus montant de 900 à 1700 florins¹.

un peu gais, ce qui provoqua dans la bouche de leurs femmes, quand ils rentraient dans cet état, l'expression encore en usage dans l'idiome strasbourgeois: *Er hett e Hoorbittel* (il porte la bourse à la perruque, ou il a une pointe).

¹Nous citerons seulement quelques exemples de la manière dont le titulaire savait faire valoir sa position dans l'intérêt de sa bourse, sans parler des menus dons en carpes, saumons, fruits, pots de vin, viande, volaille, etc.

<i>Inspecteur de l'OEuvre-Notre-Dame.</i>	<i>Chef de la tribu.</i>	<i>Inspecteur des pompes à feu.</i>
Appointements fixes. 37 »	Don du nouvel an. 3 »	Inspection des pompes à feu à 12 florins par trimestre. . . 48 »
Don de foire de Saint-Jean . . 11 »	Prestation de serment à l'exécution des chefs-d'œuvre pour la maîtrise 3 »	Visite annuelle des seaux . . . 6 »
Vérification des quatre comptes trimestriels à 20 florins. . . 80 »	Vérification des comptes . . . 9 »	Visite des torches de résine. . . 4 »
Droits de corvée. 24 »	Dîner 9 »	Dîner à la visite des pompes . . 9 »
Trois boisseaux de sel. 7 »	Total 24 »	Pour inspection après un incendie. 2 »
Don des vendanges 2 »	<i>Inspecteur des greniers et moulins.</i>	Total 69 »
Trente mesures de vin à la Saint-Martin 45 »	Pour présentation du contrôle leur. 11 »	<i>Comme membre de la chambre des XV.</i>
Un panier de raisins 2 »	Visite des greniers 6 »	A la visite du nouvel an aux divers poêles 5 2
Vérification des revenus des vendanges 6 »	Visite des moulins 6 »	Un florin d'or. 3 7
Don en fruits le jour de Saint-Adolphe. 4 »	Un repas des meuniers 12 »	Élections du sénat 3 »
Quatre chapons 2 »	Le jour de prestation de serment 9 »	Élection de l'Ammeister . . . 3 »
Total 220 »	Total 44 »	Douze cordes de bois 65 8
		A reporter 80 7

Honoraires
des sénateurs.

Honoraires
des sénateurs,

On voit bien par là que ces charges mi-honorifiques, mi-salariées, permettaient aux titulaires de tenir le rang qui leur était assigné dans le classement de la population, d'autant que beaucoup d'entre eux, tout en vouant leur temps au service public, conservaient leur position industrielle.

Différentes
condamnations.

En faisant l'historique de l'Hôpital civil, nous avons déjà cité un exemple de la rigueur de nos lois et de leur sévère application, tant aux personnes employées au service de la ville qu'aux bourgeois qui avaient manqué à leur serment; nous y en ajouterons encore quelques autres.

En 1393, un Conrad Müller, alors Ammeister, fut destitué de ses fonctions; on séquestra sa fortune, et il fut enfermé à vie dans la tour en face de l'église Saint-Pierre-le-Vieux, pour avoir manqué à son serment dans les démêlés entre la ville de Strasbourg et son évêque Frédéric de Blankenheim. En 1419, l'Ammeister Jean Lumbharth fut exilé pour cinq ans de la cité, pour avoir favorisé la cause de la noblesse dans ses disputes avec la ville. En 1544, Siegfried Barangh, chef de la tribu de la Lanterne et membre de la chambre des XXI, fut incarcéré par ordre du sénat pour avoir donné asile au capitaine Jean de Nast et favorisé les enrôlements, formellement interdits, qu'il faisait pour le compte de la France. En 1560, Balthazar Strintz, bedeau de la chambre des XV, convaincu d'avoir soustrait des fonds dont il devait faire le versement, fut condamné à mort; conduit à l'échafaud en son costume blanc et rouge, il fut décapité le 4 octobre. Dans ce même siècle, Bühler nous cite une punition infligée à un jeune homme qui avait affiché des pamphlets contre l'Ammeister et le sénat; il fut décapité et son corps écartelé. Pour le même motif de distribution de pamphlets, George Obrecht, docteur en droit et procureur général au petit sénat, le père du premier préteur royal, fut accusé de haute trahison et décapité en 1672, etc.

Place Saint-Martin.

Nous venons de faire la description architectonique de notre ancien Hôtel-de-Ville, nous l'avons ravivé en jetant nos regards rétrospectifs sur nos anciennes institutions politiques et judiciaires, appartenant aujourd'hui de plein droit à l'histoire. Complétons l'ensemble de ce tableau, en nous figurant la place Saint-Martin et ses environs tels que le commencement du seizième siècle nous les représente, et nous aurons le véritable type des villes du moyen âge. L'antique *Pfaltz* à notre droite, devant nous

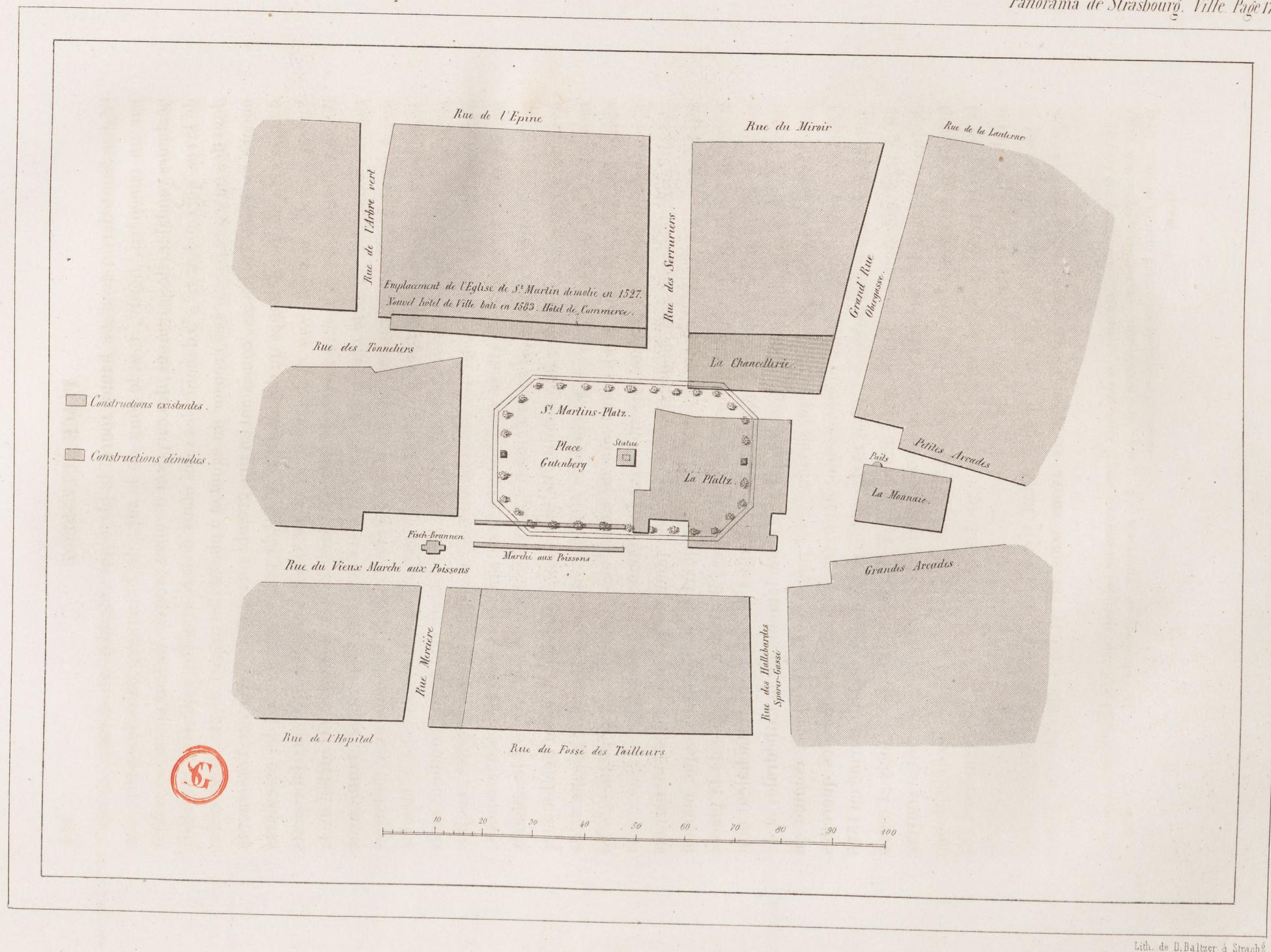
	fl. sch.		fl. sch.		fl. sch.
Report	80 7	Report	386 7	Report	461 7
Mille fagots	21 »	Vérification des comptes tri-		Le jour de <i>Schirm-Schreiber</i> . .	6 »
Bois du chantier de la ville . .	147 »	mestriels	21 »	La dime des communes de	
Élection des échevins	3 »	Appointements de l'an	13 »	Wasselonne, etc	12 »
Six rézeaux de froment et six		Caisse des contributions . . .	6 »	La dime des communes de	
de seigle	56 »	Élection	8 »	Barr et de Dorlisheim . . .	12 »
Trimestre des XV	31 »	Peines et charges diverses . .	15 »	Saint-Martin de la chambre	
De la bourse additionnelle . .	48 »	Compte de la monnaie	12 »	des XV	4 5
A reporter	386 7	A reporter	461 7	Total	496 2

On voit bien par là que ces charges mi-honorifiques, mi-salaires, appartenant aux
titulaires de leur rang qui leur était assigné dans le classement de la population,
d'autant que beaucoup d'entre eux, tout en voulant leur temps au service public
conservaient leur position industrielle.

En faisant l'historique de l'hôpital civil, nous avons déjà cité un exemple de la
rigueur de nos lois et de leur sévère application, tant aux personnes employées au
service de la ville qu'aux bourgeois qui avaient manqué à leur service; nous
en citerons encore quelques autres.

En 1593, un Conrad Müller, alors Ammeister, fut destitué de ses fonctions, on
suppléa sa fortune, et il fut enfermé à vie dans la tour en face de l'église saint-Pierre-
le-Vieux, pour avoir manqué à son serment dans les démêlés entre la ville de Strasbourg
et son évêque Frédéric de Blankenheim. En 1419, l'Ammeister Jean Lamprecht
mourut pour cinq ans de la cure, pour avoir favorisé la cause de la noblesse dans ses
démêlés avec la ville. En 1544, Siegfried Bachsch, chef de la faction de la faction de
l'assemblée de la chambre des XVI, fut incarcéré par ordre du sénat pour avoir donné
asile au capitaine Jean de Vassé et favorisé les enrôlements, formellement interdits.
Il fut fait pour le compte de la France, les 1560, Balibazan, stratège habile de la
chambre des XV, convaincu d'avoir soustrait des fonds dont il devait faire le versement,
fut condamné à mort; conduit à l'échafaud, en son costume blanc et rouge, il fut
décapité le 4 octobre. Dans ce même siècle, Bähler nous eut une punition infligée
un jeune homme qui avait affiché des pamphlets contre l'Ammeister et le sénat; il fut
décapité, et son corps écartelé. Pour le même motif de distribution de pamphlets,
Georg Oprecht, docteur en droit et procureur général de la ville, fut pendu le 10 mars 1673.
Nous venons de faire la liste de ceux qui ont été punis de mort pour avoir manqué à leur
devoir; nous n'avons rien dit de ceux qui ont été punis de prison, de ceux qui ont été
condamnés à l'exil, de ceux qui ont été punis de la perte de leur charge, de ceux qui ont
été punis de la perte de leur honneur, de ceux qui ont été punis de la perte de leur
liberté, de ceux qui ont été punis de la perte de leur vie.





Place Gutenberg en 1853, comparée à la Place St. Martin d'après le plan de Speclin de 1577.

l'église Saint-Martin avec ses hautes tours, la place qui s'étendait au devant, occupée Place Saint-Martin. par un cimetière, bordé, tout le long de la rue, de baraques, dans lesquelles des pêcheurs vendaient des saumons, des carpes et d'autres produits de leur pêche; au milieu de la rue qui conduit vers la douane, les sales étaux de la boucherie, espèce de charnier, dont des ouvriers, occupés à creuser un égout et à placer des tuyaux de gaz, trouvèrent encore en 1839 des traces, consistant en une grande quantité de cornes et d'ossements d'animaux, en même temps qu'ils déterrèrent sur la place Saint-Martin des ossements humains, qu'ils eurent soin de recueillir et qu'ils vendirent pêle-mêle aux fabricants de noir d'ivoire, ou peut-être même de gélatine. Ajoutez à cela l'entrée étranglée de la rue Mercière, une série de maisons de construction diverse et capricieuse, tantôt avec des toits saillants, reposant sur de hautes colonnes informes, tantôt avec de larges avances superposées, d'autres à pignons historiés sur rue, d'autres encore à façades en bois, sculptées et peintes, fraîches de jeunesse, de couleur et d'ornementation, mais dont il ne reste plus par-ci par-là que des échantillons pâles, incolores et mutilés, vieilles matrones, dont l'ami de l'art et de l'histoire seul sait apprécier les beautés fanées, mais qui lui parlent encore au cœur comme ces types d'une société depuis longtemps ensevelie, restes d'une honorable famille. Ils interrompent agréablement nos longues lignes de maisons neuves, tirées au cordeau et badigeonnées de blanc, de jaune et de rose, car de nos temps l'individualisme de caste, qui distinguait ces époques, s'est perdu aussi bien dans l'architecture que dans les vêtements.

Pour rafraîchir ces rues boueuses, non pavées, pour les préserver des émanations fétides des tombes, et pour fournir l'eau à tout ce quartier (car alors chaque maison n'était pas comme aujourd'hui pourvue d'une pompe), il y avait, à l'angle de la place, vis-à-vis de la rue Mercière, un vénérable puits, auquel nos ancêtres rattachaient tant de fables de souterrains correspondant avec les fondements de la cathédrale, et de barques en cuivre dans lesquelles on naviguait. Ce puits (le *Fischbrunnen*, comme on l'appelait) et les baraques des pêcheurs sont déjà cités dans la relation des querelles qu'eurent les habitants de notre cité en 1419 avec la noblesse¹; il fut transformé en 1575 en pompe monumentale et supprimé quand on creusa les deux puits actuels et qu'on donna à la place l'aspect que nous lui voyons aujourd'hui, place que franchit si souvent Gutenberg en allant voir, dans la rue Mercière, le tourneur Sasbach, qui lui confectionna la première presse typographique, sans oser présumer que quatre siècles plus tard elle serait ornée de sa statue.

Ce quartier, étrange en architecture, était vivifié alors par une population d'un aspect tout autre que celle que nous avons sous les yeux. C'étaient nos graves

¹ Il y est dit, entre autres accusations de brutalités exercées envers les habitants, que Jean Engelbrecht et consorts, après une orgie, enlevèrent nuitamment une partie des réservoirs de poissons, et les jetèrent dans ce puits, dont ils avaient enlevé les chaînes et les seaux.

Place Saint-Martin. sénateurs, portant la chaîne d'or et le médaillon aux armes de la ville sur leurs poitrines, enveloppés dans leurs amples manteaux noirs, tous ayant la large épée au côté et allant siéger à la *Pfaltz*; les avocats, plaideurs, hommes d'affaire, relégués des parvis de la cathédrale par une ordonnance du sénat, qui se disputaient les causes judiciaires; les soldats de la ville, lansquenets indisciplinés se battant pour toute cause, bien différents des troupes de nos jours; la bourgeoisie portant casque et cuirasse, hallebarde, glaive et massue d'armes, toujours prête à voler au combat quand le beffroi retentissait du haut de la cathédrale. A tout ce peuple, dont le costume était si pittoresque par la variété des couleurs et des étoffes brillantes, par la richesse du luxe, se mêlaient des Chartreux, des Dominicains, des Antonites, des Augustins, des Clarisses, des Béguines et tous ces ordres monastiques vêtus de bure blanche, noire et grise. Puis figuraient dans ces groupes divers, le chevalier bardé de fer, portant lance, écu et épée, la châtelaine montée sur sa haquenée, la matrone portée en litière et de pauvres paysans en haillons, manants et vilains, qui quelques années après prenaient une vengeance terrible sur leurs oppresseurs. Ignorance abrutissante dans les masses, foi de fer, mœurs rudes et dépravées, force brutale, tel était alors l'état de la société. Quand soixante-sept ans plus tard l'académie fut fondée à Strasbourg et que les sciences et l'étude prirent une extension plus considérable, la *Pfaltz* reçut dans son sein les écoliers qui venaient inviter en corps le sénat à leurs fêtes académiques; elle voyait défiler devant ses vieux murs, en long cortège, les professeurs, ayant à leur tête le savant recteur Sturm, accompagné de son homonyme, le courageux et habile Städtmeister, et le sénat, suivi des lauréats portant la couronne sur la tête, tous se dirigeant de l'ancien couvent des Dominicains vers le poêle du Miroir, pour y festiner après les rudes travaux classiques.

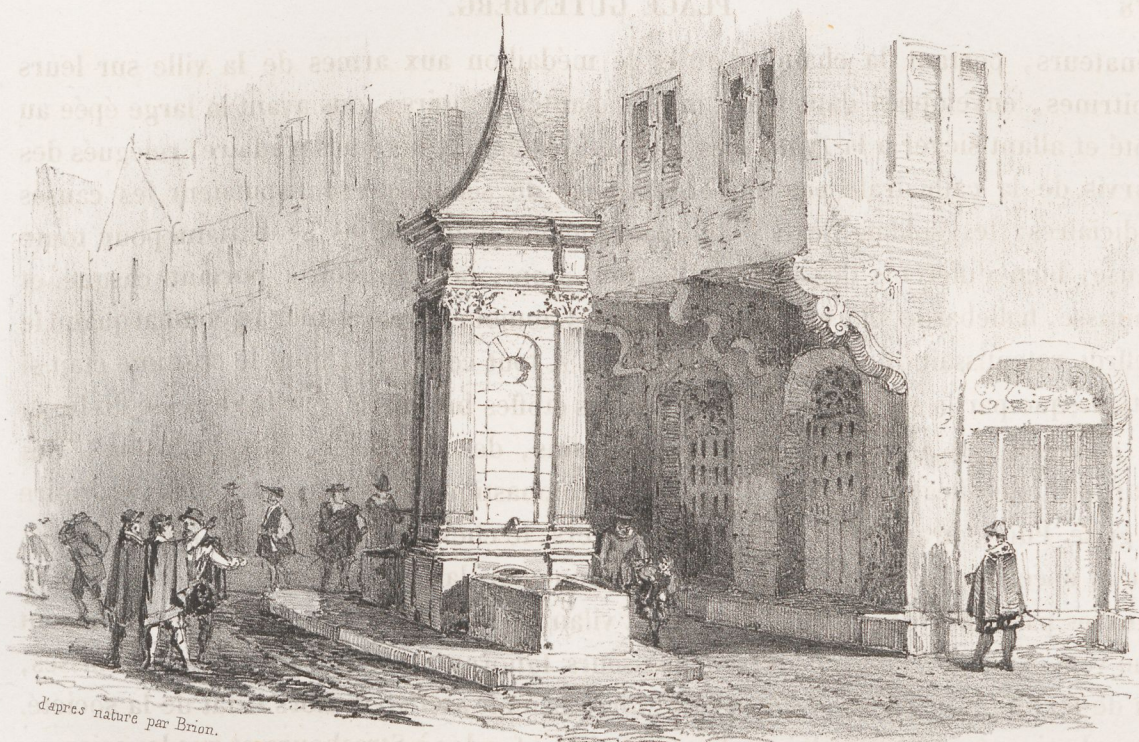
L'Hôtel
de la Monnaie.

En se dirigeant de la place Saint-Martin vers celle des Cordeliers, on voyait, entre les Grandes et les Petites-Arcades, l'hôtel de la Monnaie, rebâti à neuf en 1508, quand l'empereur Maximilien I^{er} dota Strasbourg du droit de frapper des monnaies d'or. A chaque façade s'élevaient deux hauts pignons crénelés, dont celui en face de la *Pfaltz* était surmonté d'une tourelle et orné d'une galerie gothique au dessous du premier étage. Sur cette face se trouvait une horloge avec deux clochettes, sur l'une desquelles une statue en bois, représentant un chevalier cuirassé, portant cuissards et brassards, frappait avec un marteau pour sonner les quarts d'heure, tandis que la mort faisait sonner l'heure en frappant la seconde avec un os. Ces figures, de 1^m,450 de haut, très-bien sculptées, sont encore conservées à la Bibliothèque.

Dans ce bâtiment, orné de même d'un puits surmonté d'un cheval sculpté, tenant en bouche la poulie de la chaîne, la ville avait établi un bureau de prêt d'argent monnayé à 5 % d'intérêts, contre un nantissement en argenterie et en or.

Monnaies.

Sans nous étendre longuement sur la fabrication des monnaies dans notre ville, ni



d'après nature par Brion.

Vue de l'ancien Fischbrunnen.



d'après un dessin de Silbermann.



lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue de l'ancien hôtel de la Monnaie.

sur les divers types monnayés qui en sont sortis, nous croyons ne pas devoir passer sous silence ce droit régalien pratiqué primitivement par les chefs de l'État, plus tard par les évêques, conjointement avec la noblesse, et enfin par la commune seule, ne fût-ce que pour donner, sous le rapport du développement artistique du monétage, des types comparatifs.

Dans les derniers temps, où la science archéologique s'est tant développée et est devenue une véritable science à part, l'étude monétaire a eu dans notre province deux dignes représentants dans M. le baron A. de Berstett à Fribourg en Brisgau, et dans M. Louis Levrault, correspondant du ministère pour les travaux historiques¹, qui, en s'associant à leurs devanciers Schœpflin, Grandidier et Silbermann, nous ont dévoilé bien des coins obscurs dans les casiers monétaires de notre province. Nous en profiterons autant que le cadre de notre ouvrage nous le permettra.

Le grand nombre de monnaies romaines, tant en bronze qu'en argent et en or, que l'on a trouvées de tout temps dans notre province, prouve que l'argent ne manquait pas dans les colonies militaires qui occupaient le pays. C'étaient en majeure partie des monnaies impériales dont un grand nombre y ont même été frappées, car quelques auteurs croient pouvoir assurer par de savantes dissertations, de même que par les nombreuses pièces qu'on y a trouvées, avec des moules servant à leur confection, qu'à *Helvetus* (Ell), à *Argentoratum*, dans la vallée de la Kintzig et sur d'autres points, les Romains avaient établi des ateliers de monétage.

Après cette époque, et quand l'Europe presque tout entière fut replongée dans la barbarie la plus sauvage, on retrouva cependant des traces indiquant que, sous les Mérovingiens, Strateburg ou Strasbourg était redevenu de nouveau le siège d'une monnaie; on sait d'ailleurs que les derniers rois de cette race avaient déjà établi dans notre province leurs *Palatii*, auxquels étaient attachés des ateliers de monétage ainsi que tout ce dont ils avaient besoin pour leur cour. Cependant la fabrication des monnaies d'alors se ressent de la barbarie de ces temps, et les empreintes en sont généralement effacées; on y découvre: STRATBORG, STRADISVRGO, STRAOIBORD. M. de Berstett nous dit qu'elles furent trouvées en 1835 à Fessenheim.

Une autre monnaie, que l'on attribue au père de Charlemagne par les lettres R et P (REX PIPINUS) qui se trouvent d'un côté, ne porte cependant pas au revers un signe qui prouverait qu'elle fût frappée chez nous (n° 1). Le règne de son fils nous a laissé des preuves plus positives par les monnaies qui portent son nom CAROLVS et au revers STRATBVRG en exergue, avec une croix au milieu (n° 2). Il en est de même du règne

¹ A. Frhrn von Berstett, *Versuch einer Münzgeschichte des Elsasses*, 1 vol. in-4° avec supplément, Fribourg en Brisgau 1840. La belle collection de monnaies et de médailles que ce respectable vieillard a recueillie en l'espace d'un demi-siècle, comme il le dit lui-même dans sa dédicace à M. le marquis de Pina, est aujourd'hui propriété de M. Dorlan, avocat à Schlestadt.

L. Levrault, *Essai sur l'ancienne monnaie de Strasbourg*, 1 vol. in-8°, Strasbourg 1842.

Monnaies.

de Louis-le-Débonnaire, dont nous possédons une monnaie qui porte d'un côté STRATBVRG en exergue, avec un château à deux tours au milieu et la croix au bas, et au revers HLVDOVICVS. IMP. AVG. (n° 3); une autre, avec le mot STRATBVRGVS d'un côté, et au revers, en exergue, HLVDOVICVS. IMP. et une croix au milieu (n° 4); une troisième, avec l'exergue HLVDOVICVS PIVS, la croix au milieu, avec entourage de perles, et au revers ARGENTINA CVTA. en deux lignes (n° 5).

Il nous reste encore, des souverains qui leur ont succédé, les monnaies suivantes, savoir :

De l'empereur Lothaire: HLOTHARIVS REX en exergue, la croix au milieu, au revers STRATB. CIVITA. en deux lignes (n° 6).

De Charles-le-Chauve: KAROLVS REX en exergue, la croix avec entourage au milieu, au revers ARGENTINA CIVITA (n° 7). Une autre, KAROLVS PIVS REX en exergue, la croix au milieu, au revers ARGENTINA. CIVIT. P (n° 8).

De l'empereur Henri I: HEINRICVS REX en exergue, au milieu une croix entourée de perles, au revers ARGENTINA CIVITAS (n° 9).

De l'empereur Othon III: OTTO REX PACIFICVS en exergue, au milieu la tête entourée de perles, au revers ARGENTINA CIVIT. en exergue, au milieu un toit d'église surmonté d'une croix (n° 10).

De Henri II: HEINRICVS REX en exergue, au milieu une couronne, au revers ARGENTINA tracée en croix et quatre rosaces dans les coins (n° 11). Une autre avec l'exergue HEINRICUS IMP., au milieu une tête couronnée, au revers en exergue ARGENTINA, au milieu une église surmontée d'un toit (n° 12). Une autre encore portant HEINRICVS en exergue, au milieu une tête de face, couronnée et drapée d'un manteau, au revers ARGENTINA tracée en croix et quatre tours dans les coins (n° 13).

Toutes ces monnaies, frappées à Strasbourg, portent les noms des chefs de l'État, quoique ce droit régalien fût accordé aux évêques déjà sous Charlemagne, comme le prouve Grandidier dans les pièces justificatives de son *Histoire de l'Église de Strasbourg*, par une bulle du pape Adrien, qui en fait mention en spécifiant les fonctions des archidiacres qui prêtaient la main à l'évêque pour gérer les affaires spirituelles et temporelles de l'évêché. Un diplôme de Louis-le-Germanique de 873 prouve le même fait et confirme cette prérogative à l'évêque Ratholde.

Jusqu'au dixième siècle il n'existe aucune monnaie strasbourgeoise, du moins les collecteurs n'en ont pas trouvé qui portent le nom d'un des évêques, ce qui prouverait que, tout en jouissant de ce droit régalien, ils n'en usaient pas, ou bien qu'ils faisaient frapper les monnaies d'après le titre et aux types des monnaies impériales et royales; ce n'est que depuis le diplôme déjà mentionné de 982, délivré par l'empereur Othon à l'évêque Erkenbald, que nous voyons surgir des monnaies véritablement épiscopales.

En parlant de l'office du directeur de la monnaie, ce diplôme dit :

Art. 60. Swa er aber denkein velschere vindet in diesem Bistume, den soll er füren in die Stat, un soll inne richten nach der Stete rehte.

61. Unde sol aber die Munse sin in der swere daz zweinzig schillinge tunt ein Marc, und sprichet man den Pfenning phunde. Und dise Munse sol stete und ewic gon in dieseme Bistume, si enwerde danne gevelschet, so sol man si wandeln mit wiser liute rate; und dise wandelunge geschit nach eineme andern ceichene und nit nach der Swere.

62. Diu Stat da man die Munse slahen sol, di ist bi deme Markere, bi der Metziger stete. Und die phenning sol man in enne huse slahen, das alle liute daz were irre hende an sehent.

73. Swenne der Bischof ein nuwe Munse heizet slahen, zum ersten so machet man funf schilling mit dem male, und swere als ouch die Munse gon sol.

74. Dise schilling gehaltet der Burgrave also lange, so dise Munse redliche gant: und wirt die Munse gevelschet geseit daz er die schilling versuche.

75. Und swert der Munsemeister, daz si furgant in demselben male und swer, als ouch die funf schillinge werdent geslahen.

76. Swene der Munsemeister, dem Bischof die isen der pfenning male uf git, so git er zwei der pfenninc male und zwei der helbelinc male. Und dar nach git er die andern allesament also gar uf, daz er behebet mit dem eide, daz er niht me en habe, noch nieman wisseder si habe. Und dirre isin ceichen dilgest man, und brichet si, und git si den Munsemeister wider, oder behebet si mit des Bischoves urlobe gantze und unzerbrochen.

77. Swer der munsere reht gert zu habene der sol geben dem Bischove ein halbe Marc goldes, dem Munsemeister funf Guldin pfenninge, den munseren zweinzig schilling der zweren pfenning.

78. Swenne der Bischove die Munse wandeln wil, so sol er geben die isin zeichen der Munsen in den sechse wochen.

79. Swelich munzer wonet uzer der Stat, und cofet silber in der Stat, der sol geben der Munzen reht dem man sprichet Slegeschatz.

Art. 60: S'il (le burgrave) trouve des faux monnayeurs dans l'évêché, il les conduira dans cette ville et ils seront jugés d'après sa législation.

61. Toute monnaie doit être de tel poids que vingt schellings fassent un marc d'argent, lequel sera appelé livre deniers, et cette monnaie doit à jamais avoir cours dans l'évêché, à moins qu'elle ne soit falsifiée, auquel cas elle sera changée, sur l'avis de personnes sages et prudentes, quant à la forme, mais non quant au poids.

62. Le lieu où l'on battra monnaie est établi près du marché des Bouchers. Elle doit être battue dans une seule et même maison, afin que tout le monde puisse en être témoin.

73. Quand l'évêque voudra faire frapper une nouvelle monnaie, on fera pour épreuve cinq schellings, lesquels auront la forme et le poids que devra avoir la monnaie courante.

74. Le Burgrave conservera lesdits cinq schellings pour épreuve, tant que ladite monnaie aura cours, pour les confronter et examiner avec les pièces qu'on soupçonnerait être fausses.

75. Le directeur de la monnaie promettra sous serment de faire battre la monnaie avec la forme et le poids qu'auront ces cinq schellings.

76. La monnaie frappée, le directeur rendra à l'évêque tous les coins quelconques de grande ou petite monnaie, en jurant qu'il n'en a point d'autres et qu'il ignore que d'autres en aient. Les coins seront alors effacés, brisés et rendus ainsi au directeur de la monnaie, à moins que l'évêque ne lui permette de les garder entiers et sans être brisés.

77. Celui qui veut avoir le droit de monnayer, doit payer un demi-marc d'or à l'évêque, cinq deniers d'or au directeur de la monnaie, et vingt schellings de bon aloi aux monnayeurs.

78. Si l'évêque veut changer de monnaie, il doit donner les coins des nouvelles pièces pendant six semaines.

79. Tout monnayeur demeurant hors de la ville et qui veut acheter de l'argent dans la ville, doit payer le droit de monnayage.

Monnaies.

Monnaies.

Pendant les foires, les commerçants étrangers arrivaient, comme nous l'avons déjà dit, avec de l'or ou de l'argent en lingots et faisaient frapper monnaie pour les sommes dont ils avaient besoin pour faire leurs paiements; ils payaient alors le *Schlagschatz*.

En fait de monnaies épiscopales, frappées à cette époque à Strasbourg avec ou sans les noms des empereurs, nous connaissons les suivantes :

De l'évêque Erkenbald: ERKENBALD en exergue, au milieu une église, au revers OTTO en exergue, au milieu une tête couronnée (n° 14). Une autre, ERKENBALDVS. EPISCOP. en exergue, au milieu un nœud gordien, au revers ARGENTINA. CIVS. en exergue, au milieu le siège épiscopal surmonté d'une croix (n° 15).

De l'évêque Widerold: WIDEROLD. EPISC. en exergue, au milieu une église entourée de perles, au revers OTTO REX en exergue, au milieu une tête couronnée (n° 16).

De l'évêque Werner: WERNEREVS en exergue, au milieu une tête tonsurée, au revers en exergue ARGENTINA, au milieu une église (n° 17).

De l'évêque Otto ou Utto: Monnaie effacée sans inscription; d'un côté on voit encore une tête avec la crosse; de l'autre, une tête d'empereur couronnée (n° 18).

De l'évêque Henri de Stahleck: En exergue HEINRICVS, au milieu une église, au revers une tête d'évêque avec crosse (n° 19). Une autre, en exergue EPISCOPVS, au milieu une tête d'évêque avec crosse, au revers ARGENTINA en exergue, au milieu une église (n° 20).

De l'évêque Robert, comte palatin: Exergue presque effacée, au milieu l'évêque tenant d'une main la crosse, de l'autre la croix, au revers en exergue ARGENT. et au milieu une église à trois tours avec une fleur de lis (n° 21).

Sous Charlemagne et plus de quatre siècles après lui, la livre d'argent pur était formée de 20 *solidi*, le sol de 12 *denarii* ou deniers, ou, sous une autre dénomination, une livre d'argent avait vingt schellings dont chacun pesait une demi-once; le schelling avait 12 Pfenning dont chacun pesait un drachme; elle était donc composée de 240 deniers ou Pfenning; cette livre d'argent avait alors à peu près la valeur de 78 fr. 18 c. Mais quand la puissance impériale s'éclipsa presque entièrement devant celle des grands vassaux de l'empire, quand la féodalité étreignit de même dans ses bras de fer le pouvoir temporel des chefs de l'Eglise qui devaient dans le principe jouir de sa protection, quand les croisades rallièrent sous un seul drapeau ces forces qui s'entre-déchiraient et les ruèrent sur l'Orient, le système monétaire aussi se ressentit de cette anarchie politique. Les anciennes traditions de la valeur de l'argent se perdirent, et prélats et seigneurs frappèrent monnaie à leur gré, suivant leurs besoins, et c'est alors que prit naissance cette espèce de monnaie de billon, connue sous le nom de *bractéates*, que nous avons placée par erreur, en parlant des foires, à l'époque carlovingienne. Ces mauvaises pièces de fer-blanc, d'argent ou de cuivre estampillées, sans indication ni du nom de celui qui les fabriquait, ni du lieu de fabrication, et qui



Monnaies strasbourgeoises.

Lith. F. Simon à Strasbourg.

passaient à peine de l'un par un signe quelconque à quel point, soit spirituel, soit
temporel, elles appartenant, tout la dissolution des communes, qui se perdent en
conjectures sur leur valeur et sur leur origine.

Dans toute cette période, que s'étend entre le onzième et le fin du treizième siècle,
la municipalité de notre ville est convertie d'un type presque impénétrable, jusqu'à
ce que surgit de nouveau un document qui nous enseigne que les évêques jouissent de
leur position de trappier monnaie, tout rendu à la noblesse ordinaire de Strassbourg
après la victoire éclatante de Haspbergen sur le pape évêque, en 1262. Les membres
de ces associations nobles, établis depuis 1266 jusqu'en 1380, dont l'histoire nous
cite les noms, et dont Wacker, dans sa chronique strasbourgeoise, nous fait voir les
statuts, appelaient les Haspbergen, ainsi Haspbergen, participent à la fabrication
de la monnaie; leur nombre montait parfois jusqu'à trois cents. La première mention
d'une session du droit de trappier monnaie à la commune de Strassbourg elle-même,
est régie par l'histoire noblesse, date de 1298, sous l'épiscopat de Lichtenberg.

En 1306, le successeur de Lichtenberg, évêque évêque, Jean de
Grosheim, cède avec le consentement du grand-chapitre et aussi temporellement, la
monnaie de l'atelier monétaire de Strassbourg à la ville de l'autre côté aux Haspbergen.
En 1332 paraît comme directeur de la monnaie, l'archevêque, le nom de Goltz de
Grosheim, que nous avons déjà rencontré précédant la commission chargée de la fabrication
de la monnaie ou premier Goltz de Goltz, en 1334, c'est-à-dire deux années après la
révolution qui attribue le pouvoir des mains de la noblesse, l'évêque Berthold de
Habsbourg, également avec le consentement du grand-chapitre, engage la monnaie pour
quatre ans à la ville. Mais une autre clause de Strassbourg joint qu'elle ne peut
pas se passer sans l'assentiment de l'évêque, ainsi que l'histoire nous le fait voir dans
l'acte de Strassbourg, nous le voyons par là, nous voyons l'acte de Strassbourg
l'acte de Lichtenberg, qui ne peut se passer sans l'assentiment de l'évêque, ainsi que
nous le voyons dans l'acte de Strassbourg.

Il est bien évident que dans ce document que la ville ne peut se passer sans l'assentiment de l'évêque, ainsi que
nous le voyons dans l'acte de Strassbourg, nous le voyons par là, nous voyons l'acte de Strassbourg.

La convention de 1333, entre l'évêque et la ville, est la dernière convention de ce genre.
Les villes libres d'Alsace, mais non les villes nobles, ont été les dernières à se passer sans l'assentiment de l'évêque, ainsi que
nous le voyons dans l'acte de Strassbourg.

La convention de 1333, entre l'évêque et la ville, est la dernière convention de ce genre.
Les villes libres d'Alsace, mais non les villes nobles, ont été les dernières à se passer sans l'assentiment de l'évêque, ainsi que
nous le voyons dans l'acte de Strassbourg.

laissaient à peine deviner par un signe quelconque à quel pouvoir, soit spirituel, soit temporel, elles appartenaient, font la désolation des numismates, qui se perdent en conjectures sur leur valeur et sur leur origine.

Monnaies.

Durant toute cette période, qui s'étend entre le onzième et la fin du treizième siècle, la numismatique de notre ville est couverte d'un voile presque impénétrable, jusqu'à ce que surgit de nouveau un document qui nous enseigne que les évêques jouissant du droit régalien de frapper monnaie, l'ont vendu à la noblesse urbaine de Strasbourg après la victoire éclatante de Hausbergen sur le pouvoir épiscopal, en 1262. Les membres de ces associations nobiliaires, établies depuis 1266 jusqu'en 1380, dont Hertzog nous cite les noms, et dont Wenker, dans sa Chronique manuscrite, nous fait voir les statuts, s'appelaient les *Hausgenossen*, aussi *Müntzgenossen*, participant à la fabrication de la monnaie; leur nombre montait parfois jusqu'à trois cents. La première mention d'une cession du droit de frapper monnaie à la commune de Strasbourg elle-même, alors régie par l'oligarchie nobiliaire, date de 1298, où l'évêque Conrad de Lichtenberg le concède temporairement.

En 1306, le successeur de Frédéric de Lichtenberg au siège épiscopal, Jean de Dirpheim, cède avec le consentement du grand-chapitre, et aussi temporairement, la moitié de l'atelier monétaire de Strasbourg à la ville, et l'autre moitié aux *Hausgenossen*. En 1322 paraît comme directeur de la monnaie (*Müntzmeister*), le nom de Gœtz de Grostein, que nous avons déjà rencontré présidant la commission chargée de la rédaction du *Stettebuch* ou premier Code de lois. En 1334, c'est-à-dire deux années après la révolution qui arracha le pouvoir des mains de la noblesse, l'évêque Berthold de Bucheck, également avec le consentement du grand-chapitre, engage la monnaie pour quatre ans à la ville.... «*Dass wir unser Münsze ze Strasburg hant gegeben zu kouffende und verkouffent mit disem gegenwertigen Brife den Fromen, wisen dem Meister und dem Rathe zu Strasburg unsern lieben getruwen, die nesten vier Jar, und sullent die anevahent zu der Lichtmes, die nu nehest kumet, also das sū denne eine nūwe Münsze slohent in unserme Namen*», etc.

Il est dit expressément dans ce document que la ville ne frapperait monnaie qu'au nom de l'évêque et aurait la charge de tous les engagements monétaires contractés en son nom envers des tiers.

Une convention de 1393, entre l'évêque, le *Landvogt*, préfet impérial à Haguenau, et les villes libres d'Alsace, met fin à l'anarchie monétaire qui avait régné depuis si longtemps, et fixe la valeur des monnaies d'une manière régulière¹.

¹ On adopta le poids monétaire de Cologne, ville qui avait le plus d'extension commerciale sur le Rhin. La monnaie devait être en Pfenning ou deniers en argent, dont 4 livres Pfenning devaient peser un marc d'argent. Le marc d'argent avait 24 carats ou 8 onces ou 16 demi-onces (*Loth*), la demi-once à 18 grains, total 288 grains. Le marc d'or avait 24 carats, le carat à 12 grains, total 288 grains. Si le marc d'argent avait 16 demi-onces, la demi-once

Monnaies.

Deux autres documents de 1450 et de 1479, émanés des évêques, investissent Bernard de Wurmser et Jean Ingold, tous les deux bourgeois de Strasbourg, de la charge de monnayeurs et de changeurs, et la donnent en fief à leurs familles; mais ce droit ne s'étendait que sur les monnaies épiscopales, qui étaient frappées tantôt à Châtenois, tantôt à Saverne, et en majeure partie à Molsheim, lieu choisi comme résidence épiscopale et siège de l'administration après les schismes de l'Eglise; car l'évêque Guillaume de Diest, par la transaction faite avec la ville de Strasbourg à Spire, en 1422, avait concédé à cette dernière son droit monétaire, déjà engagé précédemment avec beaucoup de ses propriétés territoriales. Cependant, par suite de la mauvaise intelligence qui continua toujours à régner entre les deux partis, il céda dans le même temps ce droit aux *Hausgenossen*; mais la ville, s'appuyant sur ses traités, se fit justice elle-même. Enfin, ce n'est qu'en 1508, quand l'empereur Maximilien I^{er} donna au Magistrat de Strasbourg le droit régalien de frapper des monnaies d'or, que ce dernier débris du pouvoir temporel des évêques sur la ville se perdit, et que celle-ci en jouit pleinement jusqu'en 1716.

Jetons un coup d'œil sur ces diverses monnaies depuis la convention monétaire de 1392, qui nous a fait voir que le Pfenning devait porter, ou bien l'empreinte d'un ange avec la croix, ou bien celle de la fleur de lis. Les numismates et les historiens se perdent en conjectures sur l'origine de la fleur de lis sur nos monnaies strasbourgeoises. Cet insigne de la royauté française n'avait cependant rien de commun avec l'insigne qui figure sur les monnaies et que nous retrouvons encore dans les armoiries de quelques familles nobiliaires ou patriciennes de notre ville, qui étaient bien loin de toucher seulement à la parenté de la famille royale de France. Divers auteurs du seizième et du dix-septième siècle veulent faire dériver la fleur de lis épanouie sur nos monnaies, de l'époque où Strasbourg était sous la domination des rois des deux premières races; des auteurs modernes en cherchant l'origine avec plus de raison dans les insignes de la puissance tant spirituelle que temporelle des évêques; ils tirent la formation de la fleur de lis de trois crosses épiscopales, ou bien de deux crosses en sautoir liées par une barre transversale, et au milieu soit le bâton pastoral, soit la mitre, soit aussi le fer de la lance, et ce sont ces trois signes réunis, disent-ils, qui ont donné naissance à la

4 drachmes, par drachme 4 Pfenning et 2 liards par Pfenning, le marc d'argent consistait donc en 256 Pfenning ou 512 liards (*Heller*). Cette convention ordonne expressément que tous les paiements doivent se faire en Pfenning, portant l'empreinte de l'ange (fig. 22) ou de la fleur de lis. La monnaie rognée devait être portée à l'atelier et y être échangée d'après sa valeur réelle. La mauvaise monnaie était défendue sous peine d'une amende de deux marcs d'argent. Un florin du Rhin devait valoir 10 schellings de Strasbourg; cependant les changeurs et les négociants pouvaient en demander un Pfenning d'escompte. Un bon ducat de Strasbourg devait valoir 6 Pfenning de plus qu'un florin. Un florin de Hongrie ou de Gênes valait 4 Pfenning de plus qu'un florin strasbourgeois. Il était défendu à toute personne, à l'exception des orfèvres, de tenir des ateliers ou forges pour la fabrication de l'or ou de l'argent, et ils devaient jurer de ne fondre l'argent monnayé que pour la fabrication des vases ou de la bijouterie. L'exportation de l'or ou de l'argent hors de l'évêché était défendue sous peine de la confiscation de l'argent saisi et d'une punition corporelle.

fleur de lis. Cette hypothèse peut être fondée autant que celle qui symbolise la barre de gueules sur champ d'argent dans les armoiries de Strasbourg par le passage dévastateur des Huns sur le Rhin. Il est certain que la fleur de lis ornait nos monnaies longtemps avant que le droit d'en frapper ait été accordé à la commune, comme nous le verrons en jetant un coup d'œil sur ces types. Une très-ancienne monnaie, ayant empreinte d'un côté seulement et qui se trouve dans la collection de Silbermann, porte au milieu la figure d'un quadrupède surmontée d'une fleur de lis, entourée de perles et d'étoiles (voy. n° 22^a). M. de Berstett prend cette figure pour un cheval et la range au onzième ou douzième siècle, en l'attribuant à la ville de Strasbourg, à cause de la fleur de lis. M. Levrault, par contre, y voit un agnel et l'attribue à l'évêque Burkhard, qui fit la deuxième croisade avec l'empereur Barberousse. Si cette monnaie a été frappée chez nous, ce serait sans aucun doute le premier type où figurerait ce signe.

Nous montrerons une série de Pfenning avec l'empreinte de la fleur de lis en diverses formes, entourée de perles (n°s 23, 24). Celui du n° 25 semble indiquer la transition de la crosse épiscopale à la fleur de lis, d'autres à fleur de lis double (n° 26), d'autres encore avec les armoiries de la ville (n° 27), remplacées aux n°s 28 et 29 par la roue ou par les armes des Hohenzollern. M. de Berstett croit pouvoir attribuer la première à la monnaie épiscopale de Molsheim, puisque cette ville porte une roue dans ses armes, et la seconde à la courte et belliqueuse époque où le fils du margrave de Brandebourg était administrateur de l'évêché. Il y avait aussi des Pfenning, en général uniface, portant l'écusson de la ville en diverses formes (n°s 30, 31), ou la fleur de lis avec un chiffre ou la croix au pied (n°s 32, 33).

La subdivision des Pfenning en liards (*Heller*) et *Oertlein*, quart de pfenning, se trouve représentée dans les n°s 34 et 35; ils portent de même, soit une croix, soit une fleur de lis. Elle est une preuve de la grande valeur de l'argent dans ces temps, comparativement à nos jours; car que pourrait-on acheter aujourd'hui pour la huitième partie d'un Kreutzer ou pour la deux cent vingt-quatrième partie d'un franc?

Kunast nous dit que, lorsqu'en 1393 on mit de l'ordre dans le système monétaire, la ville fit frapper des grosches ou schellings, portant d'un côté en exergue CROSSVS ARGENTINENSIS, au milieu la fleur de lis, au revers en exergue GLORIA IN EXCELSIS DEO ET IN, et le reste de la phrase entre les quatre branches de la croix, TERRA PAX NOIBVS (n° 36); un autre, en exergue, ASSIS. REIP. ARGENTORATENSIS, au milieu la fleur de lis entourée d'arcadures; au revers en exergue GLORIA IN EXCELSIS DEO, avec une petite fleur de lis au milieu; entre les quatre branches de la croix, ET IN TERRA PAX (n° 37).

En 1482 paraissent les Kreutzer ou cruches¹, portant de chaque côté une fleur de

¹ 1482 hub man an die ersten Kreutzer zu schlagen, und beyderseits Gilgen, man nannte sie Zweiling.

Monnaies.

lis entourée de perles, avec l'exergue **MONETA AGENS.** et **GLA. IN EXCELS. DO** (n° 38); un autre, avec la même empreinte au milieu, en exergue **ARGENTINA** et **DEO GLORIA** (n° 39); un autre encore, avec les armes de la ville au milieu, au-dessus **1 KREUTZER**, en exergue **MONETA NOVA ARGENTINENSIS** en abréviation, au revers une fleur de lis au milieu, en exergue **GLORIA IN EXCELSIS DEO** (n° 40).

Le florin strasbourgeois, de la valeur de 2 livres, avait 60 Kreutzer, le Kreutzer 2 Pfénning, le Pfénning 2 liards et le liard 2 Oertlein. Le florin se subdivisait aussi en batz et en demi-batz; 15 batz ou 30 demi-batz valaient un florin; 17 batz faisaient un écu, et un *dicker Pfénning*, gros Pfénning, était équivalent à 30 Kreutzer ou à un demi-florin.

La multiplication des Kreutzer en types monnayés se faisait en demi-batz et en batz. Nous en donnerons quelques exemplaires. Pièces de deux Kreutzer: d'un côté une croix entourée de perles, en exergue **MONETA. ARGEN.**, au revers une fleur de lis entourée de perles au milieu, en exergue **GLORIA IN EXCELS. DO** (n° 41); une autre, avec une croix au milieu et l'exergue **ARGENTORATVM**, au revers la fleur de lis avec l'exergue **GLORIA IN EXCELSIS DEO** (n° 42); une troisième, au milieu **II KREVTZER** et **MONETA ARGENTOR.** en exergue, le revers pareil à la précédente (n° 43), et une quatrième, avec les armes strasbourgeoises au milieu, au-dessus **II K.**, et en exergue **MONETA. NOVA. ARGENTINENSIS** en abréviation, le revers pareil au précédent.

Pièces de trois Kreutzer: d'un côté la croix ornée, dont les quatre branches sont terminées par la fleur de lis, les armes de la ville au milieu, et en exergue **GLORIA IN EXCELSIS DEO.**; au revers la fleur de lis entourée d'arcadures au milieu, en exergue **SEMISSIS ARGENTINENSIS** (n° 44). Les pièces de six Kreutzer portaient aussi le nom de *Plappert*; on commença à en frapper en 1449, sous l'Ammeister C. Armbruster.

Pièces de douze Kreutzer: d'un côté la fleur de lis, en exergue **ASSIS. REIP. ARGENT. DVPLEX** avec **XII**, au revers la croix fleurdelisée aux quatre branches au milieu, en exergue **GLORIA. IN. EXCELSIS. DEO**; une autre, les armes de la ville au milieu, surmontées d'un **XII**, en exergue **MON. NOV. REIP. ARGENTINEN.**, au revers la fleur de lis avec la même exergue que la précédente (nos 45 et 46).

Demi-florins ou pièces de trente Kreutzer: d'un côté les armes de Strasbourg, au-dessus **XXX K.**, en exergue **MONETA NOVA REIP. ARGENTINENSIS**, au revers la fleur de lis au milieu, et en exergue **GLORIA IN EXCELSIS DEO**. Les florins portent la même empreinte avec **LX. Kreutzer**; on les frappa en 1668 (nos 47 et 48).

Des écus, demi et quart d'écus. Écus portant d'un côté au milieu les armoiries de Strasbourg, tenues par deux lions, au haut marqués d'un **M** (sans doute le monogramme du directeur de la monnaie), en exergue **NVMVS REIP. ARGENTORATENSIS**, au revers la fleur de lis épanouie au milieu, avec l'exergue **SOLIVS. VIRTVTIS. FLOS**

PERPETVVS.; l'époque de leur fabrication tombe dans les années 1547 et suivantes (n° 49).

Un autre écu se distingue de ce premier par la fleur de lis en place de l'M dont est sommé l'écusson de Strasbourg; les demi et quarts d'écus portent d'un côté les armes de la ville, tenues par deux lions et sommées de la fleur de lis, avec l'exergue INSIG. REIP. ARGENTORATENSIS, au revers la fleur de lis épanouie avec l'exergue GLORIA. IN. ALTISSIMIS. DEO (n° 50).

Pour compléter l'énumération des monnaies strasbourgeoises avant la capitulation de cette ville, nous citerons encore les monnaies d'or frappées en vertu du privilège accordé par l'empereur Maximilien I^{er}, et daté de Botzen, en Tyrol, du 20 janvier 1508. *Goldgulden* ou ducats: ils portent d'un côté, au milieu, la sainte Vierge bizantine couronnée, aux pieds les armes de la ville, en exergue VRBEM. VIRGO. TVAM. SERVA., au revers le globe impérial au milieu dans un écusson entouré d'arcadures, sans doute en souvenir du gracieux privilège accordé par le monarque à la ville, et en exergue AVREVS. VRBIS. ARGENTINE. NV. (n° 51). Ces monnaies sont plus rares que celles qui suivent, à cause de la courte durée pendant laquelle on les frappa, car, du temps de la réformation, on changea l'exergue de l'avvers autour de la sainte Vierge en VRBEM. CHRISTE. TVAM. SERVA (n° 52). Les ducats simples, doubles et triples, frappés au dix-septième siècle, portent d'un côté les armes de la ville, sommées du casque et du cimier, et tenues par deux lions; en exergue GLORIA. IN. EXCELSIS. DEO.; au revers, dans une guirlande de palmier et d'olivier, ou aussi dans un écusson surmonté d'une fleur de lis, DVCATVS. REIPUB. ARGENTINENSIS (nos 53 et 54).

Sous la domination française, la monnaie française des livres, sols et deniers fut officiellement introduite; mais les anciennes coutumes et les habitudes, une fois enracinées, se perdent difficilement dans un peuple. Aujourd'hui encore, c'est-à-dire après plus d'un siècle et demi, vous pouvez voir au marché nos paysans et nos paysannes calculer par schellings; c'est au schelling qu'ils vendent leurs œufs et si vous en demandez le prix, ils vous répondront qu'ils en donnent quatre, cinq ou six, en sous-entendant pour un *Schilli* ou vingt centimes¹.

A dater de cette époque, depuis 1681 jusqu'en 1716, où Strasbourg perdit le droit régalien de frapper monnaie, on rencontre la fleur de lis urbaine strasbourgeoise accolée à la fleur de lis royale française.

Les divers types de cette époque sont les sols (1683), avec la légende de GLORIA IN EXCELSIS DEO, au revers la fleur de lis au milieu, avec l'exergue MONETA. NOVA. ARGENTINENSIS (n° 55).

¹ Il n'y a pas trente ans, quand les premières pièces de vingt-quatre et de douze sols avaient encore cours à raison de 1 franc et de 50 centimes, on appela toujours chez nous les premières *Sechs-Schillier*, six schellings, et les dernières pièces ou piécettes, *Biesel* dans l'idiome strasbourgeois.

Monnaies.

La pièce de 2 sols (1687) avec la même empreinte (n° 56).

La pièce de 4 sols ou schelling, 1682 (n° 57), même empreinte, de même que la pièce de 10 sols, 1682 (n° 58); celles de 15 sols, 1689 (n° 59) et de 30 sols (1683). Une autre pièce de 15 sols, de 1711, quoique portant encore l'exergue MONETA NOVA ARGENTINENSIS, porte déjà au milieu l'écusson fleurdelé royal et au revers la tête de Louis XIV avec FRANCIE ET NAVARÆ REX (n° 60).

Enfin il nous reste encore les écus de 3 livres et de 6 livres.

L'un porte, d'un côté la fleur de lis strasbourgeoise et en exergue MONETA NOVA ARGENTINENSIS, au revers l'écusson fleurdelé de la France couronné et entouré de palmes, avec l'exergue SIT. NOMEN. DOMINI. BENEDICTVM, 1696 (n° 61).

Un autre, le même avers et au revers le même écusson, avec le sceptre et la main de la justice en croix (1701).

Un troisième, au revers huit L entrelacés formant la croix, dont les quatre branches sont couronnées, dans les quatre angles la fleur de lis, de même qu'au milieu, 1704 (n° 62).

Un troisième, d'un côté la main de la justice et l'épée en croix couronnées, avec trois fleurs de lis dans les angles et l'exergue MONETA. NOVA. ARGENTINENSIS, au revers l'écusson royal de France avec l'exergue comme ci-dessus, 1707 (n° 63).

Un quatrième, d'un côté la tête de Louis XIV avec l'exergue LVD. XIV. D. G. FR. ET NAV. REX. au revers l'écusson royal de France couronné, en exergue MONETA. NOVA. ARGENTINENSIS (1709).

Enfin la cinquième et dernière pièce frappée à Strasbourg, et appartenant à sa collection de monnaies, est également un écu qui porte au revers le même écusson avec l'année 1716 et à l'avvers la tête juvénile de Louis XV, et en exergue LVD. XV. D. G. FR. ET. NAV. REX (n° 64).

Cet aperçu général des monnaies frappées à Strasbourg est très-incomplet encore, car nous avons élagué beaucoup de types qui trouveraient bien leur place dans des ouvrages de numismatique, comme ceux dans lesquels nous avons puisé, mais que nous avons cru pouvoir omettre dans le plan que nous nous sommes tracé. Quant aux monnaies ou médailles purement épiscopales, frappées après le quinzième siècle, dans le nombre desquelles on rencontre quelques beaux types, elles trouveront leur place dans la nomenclature des prélats qui ont siégé à la tête de l'Église de Strasbourg, nomenclature qui se rattache à la cathédrale même. Nous n'avons pas davantage fait figurer sur ces planches les médailles frappées en cette ville en souvenir de fêtes solennelles, de séjour de princes, d'anniversaires marquants ou d'autres époques mémorables dans les annales de nos pères; elles sont très-nombreuses et beaucoup d'entre elles se distinguent tant par leur exécution artistique que par les idées ingénieuses dont elles sont empreintes.



Monnaies strasbourgeoises.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Le bâtiment de la Monnaie était dans les temps les plus reculés à proximité de la place Saint-Martin, comme nous l'indique l'art. 62 du document concessionnaire de ce droit régalien à l'évêque Erckenbald, car il y est dit: *bi der Metziger Stete*, et dans un autre exemplaire de ce document manuscrit: *bi den Fischern*. Or, les étaux des bouchers et le marché aux poissons se trouvaient très-près de là, comme nous l'indique l'aperçu sur ce quartier; ce bâtiment existait sans doute autrefois sur le même emplacement que celui élevé en 1508, car Speclin nous dit dans ses *Collectanea* qu'il a été construit sur la place de l'ancienne Monnaie: *Da brach man die alte Müntz ab und baute die neue dahin die noch do steht mit der schönen Schlagglocken*. On y fabriqua la monnaie jusqu'en 1738, où il fut démolí; les ateliers monétaires furent alors transférés dans la rue des Fribourgeois et plus tard dans l'ancienne intendance, bâtiment près de la place Saint-Thomas que M. Alf. Renouard de Bussierre exploite aujourd'hui et où il a introduit de notables améliorations dans la fabrication de la monnaie. Quoique l'art. 5 de la capitulation eût garanti à la ville la libre disposition de la monnaie, le gouvernement la lui enleva, et rangea, par forme de dédommagement, la ville de Strasbourg au nombre des villes de France en possession d'ateliers monétaires; elle reçut le double BB comme signe distinctif de sa fabrication, et elle l'a conservé depuis.

Jusqu'à la fin du seizième siècle, cette fabrication était un travail absolument manuel, sans emploi de machines; on frappait les monnaies au marteau, comme le prouve une ancienne peinture en gouache dans l'album des *Meistersänger*. Schœpflin nous cite comme artistes distingués en notre ville dans l'art monétaire, les Moock; le premier, Jean Moock, a été à la tête de la fabrication depuis 1549 jusqu'en 1570; alors lui succéda son fils Gaspard Moock, qui se fit recevoir dans la société des Phonasques. Sur la feuille de l'album qui constate ce fait, une miniature peinte avec un très-grand soin, mais qui a beaucoup souffert, fournit un tableau divisé en trois parties. Celle du milieu représente l'intérieur de l'atelier, où les ouvriers frappent les pièces avec un marteau sur une enclume portant la matrice, d'autres forgent les lingots; un ajusteur ou contrôleur les pèse, et le diable et un fou cachés dans un coin sourient ironiquement à la pensée du mal et de la duperie qu'ils sèment dans le monde avec le métal monnayé.

La partie de droite représente un paysage montueux, où l'on retire la matière brute de l'argent des puits et des galeries souterraines, et sur le premier plan figure un haut-fourneau; la partie de gauche est occupée par des ouvriers qui font le raffinage des métaux. Le système d'amélioration que J. J. Eichelstein introduisit, en 1614, dans le monnayage par un mécanisme auquel l'eau fournissait la force motrice (*Truckwerk*), n'était certes pas connu de Casp. Moock; autrement il n'aurait pas représenté sur cette planche la fabrication de la monnaie dans son enfance. Suivant Schœpflin, le sénat fournit à Eichelstein un emplacement pour y monter sa machine, près de la *Cella vinaria*, ce qui doit être sur les bords de l'Ill, près de la douane, où les vigne-

rons du Haut-Rhin débarquaient leurs futailles, tandis que ceux du Bas-Rhin, qui arrivaient avec leurs voitures chargées de vin, stationnaient et le vendaient dans la rue qui en porte encore le nom de Vieux-Marché-aux-Vins (*Alt-Wein-Markt*).

Marché-aux-Herbes

C'est sous la domination française que nous rencontrons de nouveau des faits qui se rattachent à la place que nous décrivons, mais nous ne la trouvons plus sous le nom de place Saint-Martin, mais bien sous celui plus profane de Marché-aux-Herbes (*Gärtnersmarkt*). Autres temps, autres mœurs; le casque d'acier avait été remplacé par la perruque poudrée, les habits galonnés avaient succédé à la tunique et au manteau que portaient nos ancêtres, et l'épée de cour au glaive des batailles.

C'est au milieu des fêtes splendides que la ville donna, en 1744, à son roi Louis XV, que se place l'épisode que nous allons retracer.

Le soir du 5 octobre, jour de l'arrivée du roi et de la reine, la *Pfaltz*, la Chancellerie, le nouvel Hôtel-de-Ville et toutes les maisons environnantes brillaient de milliers de lampions, et la flèche scintillante de la cathédrale dominait ce vaste foyer de lumières. Des deux côtés de la porte du beau bâtiment, style Renaissance, que construisit Speclin, deux fontaines jaillissantes versaient à grands flots du vin rouge et du vin blanc, lorsque la corporation des bouchers en vêtements rouges et tabliers blancs y arriva, traînant le rôti monstre de la fête, en imitation de cette cérémonie qui se pratiquait jadis à Francfort, lors du couronnement des empereurs. C'était un bœuf pesant 800 livres; on l'avait fait rôtir pendant trente-six heures sur l'esplanade de la citadelle et il était servi sur un grand plat en bois garni de fer-blanc et doré sur les bords; il était farci de deux moutons, de cent livres de saucisses, et douze oies, douze canards, trente poulardes et six cochons de lait rôtis formaient la toilette extérieure du rôti monstre. On avait présenté d'abord cette pièce capitale au roi et à la reine qui occupaient, comme nous l'avons déjà dit, les somptueux appartements du château épiscopal, et après l'offrande faite d'un morceau d'honneur sur un plat en argent, elle fut disséquée sur le Marché-aux-Herbes et servit de curée à une populace ivre qui se ruait dessus à coups de poings pour s'en arracher les lambeaux. Hideux spectacle, qui grâce aux progrès de la civilisation a été exclu de nos fêtes publiques.

Pillage
de l'Hôtel-de-Ville.

Pour souiller la dernière page de l'histoire de Strasbourg sous l'ancienne constitution, il fallait plus que cette orgie indigne du caractère de ses habitants; il fallait une scène aussi avilissante pour ceux qui y jouèrent un rôle, mais bien plus pernicieuse par ses résultats: nous voulons parler du pillage de l'Hôtel-de-Ville, le 21 juillet 1789.

Les principaux moteurs de ce vandalisme sont restés dans l'ombre et leurs intrigues n'ont pu être relevées. La rumeur publique et Friese, dans sa *Vaterländische Geschichte*, en ont accusé les descendants de Klinglin, dont l'un, alors commandant militaire de Strasbourg, a bien pu exciter la foule à commencer le pillage, puisqu'il avait intérêt à détruire les pièces de l'instruction et du procès infamant qui, en 1752,

avait flétri la mémoire de son père. Nous croyons néanmoins plutôt devoir accuser le gouvernement lui-même de l'avoir provoqué sourdement par ses agents, surtout si nous jetons un coup d'œil sur l'état social et politique de notre cité à cette époque.

Pillage
de l'Hôtel-de-Ville.

L'ancienne constitution de Strasbourg était devenue surannée et décrépite; le sénat l'exploitait dans son intérêt; les titres de membre de la chambre des XV, des XIII et des XXI n'étaient que des charges honorifiques et lucratives que quelques familles se partageaient, car presque toutes étaient liées entre elles par des liens plus ou moins étroits de parenté et rendaient la justice à leur façon.

La classe des artisans, protégée par les privilèges que leur donnaient les maîtrises et les jurandes, en tirait avantage au préjudice d'une grande partie de la population, qui, depuis la domination française, s'était fixée dans nos murs sans y jouir du droit de bourgeoisie.

Le gouvernement, auquel nos restes d'indépendance portaient ombrage et qui cherchait à les corrompre ou à les détruire par tous les moyens en son pouvoir, avait favorisé à son profit et à celui du sénat la spoliation des deniers publics et entretenait par ses agents la jalousie qui existait entre la population originaire de la ville et les nouveaux établis, appelés avec dédain *Usburger*, *Hintersæsz*, manants, patentés. N'a-t-il pas pu chercher, en voyant l'énergie avec laquelle l'Assemblée nationale commençait à saper les fondements de l'ancien régime, à profiter de l'enthousiasme qui s'était emparé du peuple français au commencement de la révolution, pour anéantir les privilèges de la seule ville qui, aux portes de la France, était devenue française de fait, mais qui était restée allemande par ses institutions. La cause apparente de ce déplorable événement pourrait venir à l'appui de notre opinion, car le gouvernement, ennemi de toute innovation, protégeait cependant par ses agents le cahier des plaintes que la population de Strasbourg adressait à ses représentants à l'Assemblée nationale et que le sénat combattait en partie.

Le fait est que quelques centaines d'ouvriers et d'hommes de la populace pillèrent les caisses, se jetèrent sur les archives qu'ils mirent en lambeaux et les lancèrent par les croisées, enfoncèrent les tonneaux, s'enivrèrent, cassèrent, brisèrent les meubles, les ornements, les tableaux, jusqu'aux voitures de gala de la ville, sans rien ménager.

Ce pillage fut consommé en quelques heures et sous les yeux de détachements des régiments de Darmstadt et d'Alsace qui stationnaient sur la place, l'arme au bras, et laissaient agir cette foule dévastatrice. La bourgeoisie, qui avait demandé au maréchal de Rochambau l'autorisation de s'armer pour défendre son Hôtel-de-Ville, ne la reçut que le lendemain quand le malheur était consommé. Dietrich, qui faisait les fonctions de prêteur royal, en suppléant Gérard, prêteur en titre, qui était malade, et des membres du sénat se trouvaient comme spectateurs à proximité, au Poêle du-Miroir, et ne prirent aucunes dispositions pour s'opposer au pillage.

Pillage
de l'Hôtel-de-Ville.

Quoi qu'on en fit pour s'emparer, les jours suivants, de beaucoup d'objets volés, le dommage matériel fut cependant évalué à plus de soixante mille livres, sans compter la perte irréparable de documents originaux qui seraient en majeure partie perdus pour nous et pour nos descendants, si les Schertz, les Schilter, les Schœpflin, les Grandidier et autres ne nous en avaient pas laissé, dans leurs savants travaux, des copies d'un haut intérêt.

Strasbourg suivait avec plaisir et espoir la marche rapide de la révolution française, jusqu'à ce que quelques mois plus tard l'Assemblée nationale décrêtât la division de la France en départements et en districts, et qu'une loi municipale ayant nivelé la législation des provinces et des communes, partageât l'Alsace en deux départements et anéantît pour toujours notre ancienne législation. Une révolution l'avait créée, une révolution aussi l'engloutit, et le 18 mars 1790, au son des cloches et sous le tonnerre du canon de la place, les diverses chambres, le grand et le petit sénat, les conseils des échevins et les corporations des métiers déposèrent leurs pouvoirs et leurs droits respectifs entre les mains de Dietrich, élu maire de la municipalité.

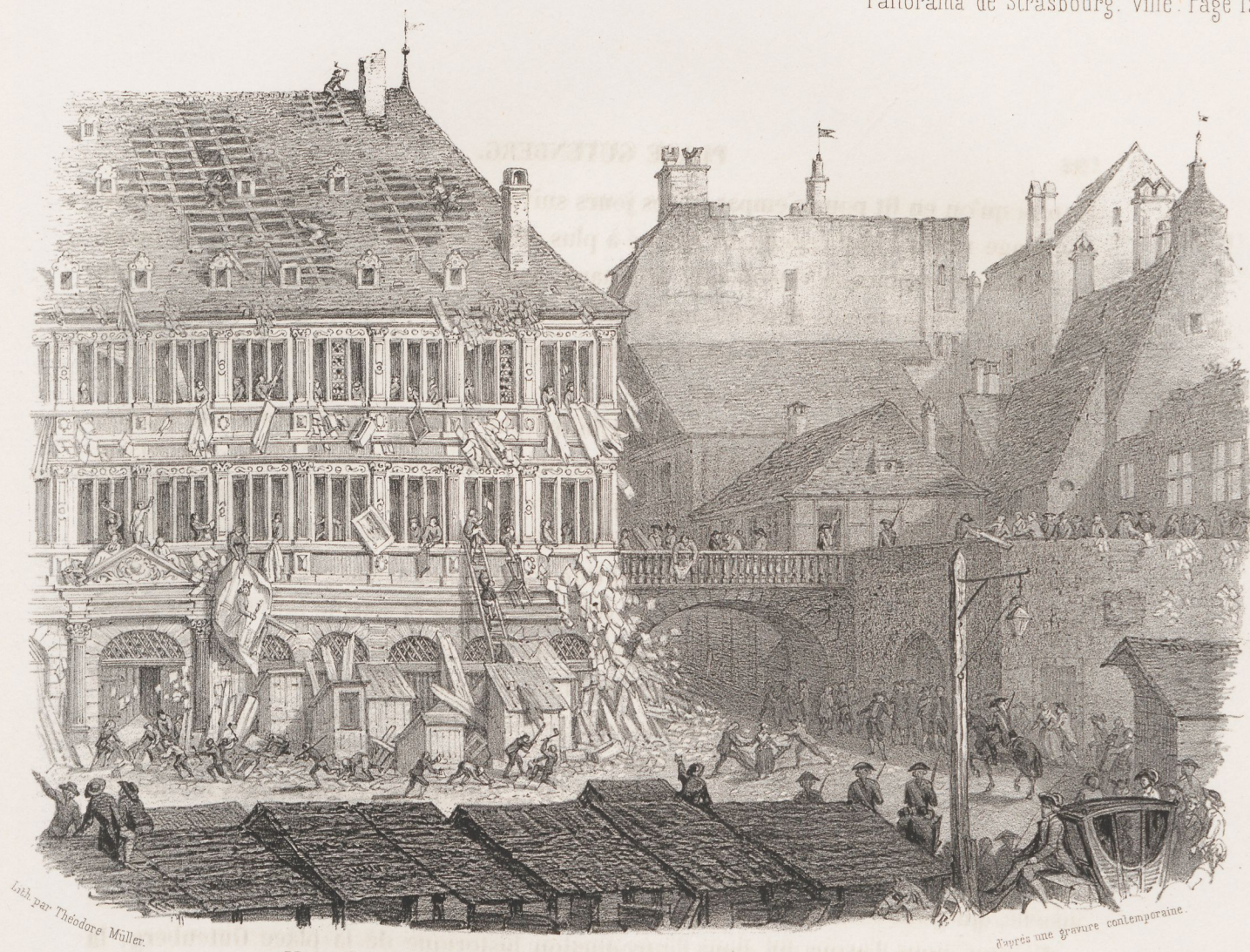
L'année suivante la ville acheta, comme nous l'avons déjà dit, le château des Rohan, vendu comme domaine national, et le siège de l'administration municipale y fut installé. Le bâtiment dans la rue de la Nuée-Bleue, construit pour servir d'hôtel aux maréchaux, commandants militaires de la province d'Alsace, fut cédé à l'administration de la justice, qui y est restée établie depuis.

Comme nous l'avons dit dans l'introduction historique de la place Gutenberg, la *Pfaltz* fut démolie en 1781. La Chancellerie, dans laquelle un incendie avait déjà fait auparavant de grands ravages, subit le même sort et fut démolie en 1798; son emplacement resta couvert de décombres, sur lesquels la végétation avait déjà pris naissance, quand en 1809 un sieur Lichtenberger, coutelier, et un sieur Hœlbeck, négociant, l'achetèrent de la ville et y firent construire la grande et belle maison que l'on voit entre la rue des Serruriers et la Grand'rue, dont la partie de droite se trouve encore entre les mains du fils du premier, et la partie de gauche appartient aujourd'hui à M. Burguburu.

La ville vendit de même, en 1795, pour la somme de 4,200,000 fr. en assignats, valant à cette époque 105,000 fr. argent monnayé, le nouvel Hôtel-de-Ville, dévasté par le pillage, au grand commerce pour l'établissement d'une bourse, d'une chambre et d'un tribunal commercial.

En 1814, on enleva du Marché-aux-Herbes les baraques des pêcheurs; on l'entoura de bornes et de chaînes, et on y planta des arbres¹.

¹ Ces bornes surmontées d'artichauts en fonte de fer ornent aujourd'hui la petite place des Orphelins, au débouché de la rue de la Madeleine.



Vue du nouvel hôtel de Ville et de la Chancellerie en 1789.



Vue des petites Arcades et de l'ancienne Pharmacie de la S^{te} Vierge.

PLACE GUTENBERG.

Quand Strasbourg voulut fêter, en 1840, d'une manière digne du berceau de l'imprimerie, l'anniversaire de cette invention, le sculpteur David lui offrit généreusement son concours pour l'érection du monument consacré à Gutenberg; c'est cet artiste qui a exécuté le modèle de la statue et des bas-reliefs qui entourent le piédestal. L'administration décida que ce monument serait placé sur la place du Marché-aux-Herbes, qui fut rebaptisée, pour la troisième fois, du nom de place Gutenberg. Ce fut un spectacle imposant et grandiose quand le voile tomba des flancs de cette mâle et énergique figure, quand des milliers de voix chantèrent en chœur un hymne, composé et imprimé en plein air au pied de la statue et qui fut lancé dans la foule¹, et quand sur une large estrade d'éloquents voix proclamèrent l'action bienfaisante de ce levier de la civilisation, de ce *fiat lux* de l'intelligence humaine.

Ce monument couvre un trésor de dix-huit mille francs, enfoui depuis un quart de siècle; nos arrière-petits-fils le découvriront un jour, lorsque de nouveaux iconoclastes auront démoli ce que les lumières de notre époque ont généreusement élevé. Nous voulons parler de l'essai manqué du forage d'un puits artésien qui devait, en perçant les diverses couches de terrain superposées dans notre vallée, toucher une source limpide, descendant des Vosges ou de la Forêt-Noire, et la faire jaillir, rafraîchissante, au grand profit de nos jardinières qui se doutent fort peu, en vendant les produits de leur riche culture, qu'elles foulent aux pieds les ossements de bien des générations, les ruines de douze siècles et du *Forum* de l'ancienne ville libre impériale.

En parlant de l'emplacement qu'occupait l'ancien hôtel de la Monnaie, nous avons dit qu'il s'élevait entre les Grandes et les Petites-Arcades; les premières existent encore, mais les dernières qui se trouvaient en face ont disparu. On y entrait du côté de la Grand'rue, sous la première maison formant avance, et on en sortait à côté et en deçà de la pharmacie de la Vierge. Les personnes qui ont vécu à Strasbourg au commencement de ce siècle, se rappelleront bien encore la maison de commerce Zeller, le magasin de parfumeries des frères Müssel, l'imprimerie Lorentz et Schuler, et une boulangerie, un magasin de poterie d'étain et le commerce de papeterie Pfæhler qui y étalaient leurs marchandises, et autour des piliers des Arcades, de petits étalages de tisserands et de fabricants de siamoise. Ce n'est qu'en 1811, quand la pharmacie Hecht fut rebâtie à neuf, que le propriétaire eut l'autorisation d'avancer

Statue
de Gutenberg.

Petites-Arcades.

¹ Moderne espérance
De l'humanité,
Presse, à qui la France
Doit la liberté,
Par toi la parole
Sait briser les fers,
Tu sers de boussole
A tout l'univers!

VILLE.

Poursuis ta carrière
Soleil des États!
Verse la lumière
Sur tous les climats!
Foyer d'où vient luire
Tout noble penser,
Toi qui sus détruire,
Tu sauras créer!

avec sa construction sur l'alignement de la rue, et boucha ainsi l'une des extrémités des Petites-Arcades. Une fois cette issue fermée, tous les autres propriétaires voisins s'empressèrent d'avancer leurs magasins, et les Petites-Arcades se perdirent complètement.

Grandes-Arcades.

Cette rue principale a été, de tout temps, une des rues les plus animées de notre ville et des plus favorables pour le commerce ; elle ne porte pas en vain le nom allemand de *Gewerbslauben*. Nous avons vu en beaucoup d'anciennes villes de la Suisse, de l'Allemagne et de l'Italie ce genre de construction en arcades, dont quelques-unes, très-régulières, comme à Berne, à Turin, etc., entraient dans un plan primitif et régulier de construction pour mettre les piétons à l'abri de la pluie et de la neige. Nos arcades de Strasbourg ne présentent pas le même caractère, et l'on y voit se confondre les divers styles de construction des édifices formant les Grandes-Arcades, à plein-cintre, à cintre exhaussé, surbaissé, à ogive aiguë, obtuse, tronquée, etc. Peut-être la plus ancienne maison élevée pour donner aux Grandes-Arcades une forme régulière, a-t-elle été celle à l'entrée près de la place Kléber, dont M. Fischer est aujourd'hui le propriétaire, car, lors du recrépissage qu'elle subit il y a quelques années et qui mit ses murs à nu, on découvrit une belle construction à fenêtres ogivales, style du quinzième siècle, modernisée depuis. Déjà en 1417, 1427, 1450 et 1480, le Magistrat fit valoir ses droits de propriété sur la voie publique, et en nomma des inspecteurs en imposant le terrain communal surbâti et envahi par une foule de boutiques, d'avances de caves, d'étaux et d'établis en tous genres, suivant le caprice ou le besoin des exigences individuelles. Ce fut une lutte continue entre l'administration et les propriétaires ; il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, dans nos codes une loi sur l'expropriation forcée pour cause d'utilité publique, comme moyen de couper court aux diverses exigences plus ou moins équitablement basées.

Enfin, en 1555, une ordonnance du Magistrat mit fin à ces luttes ; elle respecta le droit de propriété sur une étendue de huit pieds devant chaque maison, et, en imposant le reste de la distance jusqu'aux arcades, dont un grand nombre étaient déjà construites, ordonna la démolition de toutes les baraques ou boutiques qui obstruaient le passage, sous une amende de trente florins. Les pelletiers, occupant un grand nombre de ces magasins, s'opposèrent à cette ordonnance, mais on leur signifia, sous une amende extraordinaire de cinq livres Pfenning, de s'y conformer en trois jours, ce qui fut mis à exécution, et les propriétaires des maisons qui avançaient avec le haut reposant sur des piliers, payèrent à la ville tous les ans une somme de trois florins de contribution foncière ; telle est l'origine des Grandes-Arcades, auxquelles il fallut, comme on le voit, du temps et une ordonnance énergique pour arriver à une régularité de passage. Nous disons énergique, car ce n'était pas peu de chose alors que de s'opposer par un règlement de police à toute une corporation, riche et influente comme l'était celle des pelletiers, et dont nous avons encore sous les yeux, comme preuve de sa richesse, l'imposant

bâtiment, leur ancien poêle, en face de la maison Fischer que nous venons de citer, lequel appartient aujourd'hui à M. Louis Ratisbonne.

Telle industrie prospère et se développe, telle autre s'éteint au contraire, suivant le caprice des modes ou suivant les exigences des besoins sociaux. Mais les modes n'ont pas seules changé et le climat lui-même a subi des variations; nous n'avons plus ces hivers rudes, comme nos annales nous en citent en si grand nombre dans les temps passés; le froid est moins intense, mais l'époque des frimas est plus longue et plus humide¹. Les causes en résident-elles dans le déboisement, dans le dessèchement du pays? Nous n'osons pas décider la question; mais il est certain qu'anciennement les bords du Rhin et de nos rivières fourmillaient de loutres et même de castors dans les sombres réduits de la forêt de Haguenau; nos montagnes et une grande partie de la plaine, couvertes de vastes forêts, abritaient une énorme quantité de gibier. La viande aussi et le poisson étaient une nourriture plus commune qu'aujourd'hui, où la culture soignée des légumes et la pomme de terre sont devenues la providence nutritive d'un grand nombre de nos populations urbaines et campagnardes. Par ces diverses raisons, les fourrures, depuis la peau de mouton jusqu'à celle du renard, du chat sauvage, de la martre et même de l'ours², étant plus communes, servaient de vêtement et de préservatif contre les rigueurs de l'hiver et alimentaient le commerce et la fabrication de cette branche d'industrie.

Les Pelletiers.

Jetons un coup d'œil sur les lois somptuaires du seizième siècle et sur le classement de la population strasbourgeoise, et nous verrons que le drap, qui sert principalement aujourd'hui à la confection des vêtements, était alors un article de luxe beaucoup plus cher, et interdit aux classes inférieures de la population qui devaient se vêtir en étoffes de lin et de laine tissés ensemble. Il n'était permis qu'à la troisième classe de s'habiller de drap dont l'aune ne devait coûter que trois francs, ce qui, en prenant la valeur relative de l'argent, correspondrait bien à trente francs, valeur de nos jours.

Aujourd'hui on compte en cette ville six à huit maîtres pelletiers. Il y a trois siècles, comme nous l'avons vu, une grande partie des magasins sous les arcades étaient occupés par ces industriels, et dans ce même siècle il y avait dix-huit maîtres pelletiers qui habitaient la rue des Chandelles et celle derrière leur poêle, quartier que l'on appelait de leur nom, *unter den Kürsner*, et qui reçut plus tard celui de rue des Chandelles, mais qui devrait plutôt s'appeler de la lumière sainte (*zum heiligen Lichte*), d'une maison qui portait ce nom³.

¹ Avant la révolution, qui fut la principale cause du déboisement du pays, la location des traîneaux était d'un bon rapport pour les selliers, réduits aujourd'hui à un bien petit nombre de ces véhicules, qui restent souvent remisés pendant une série d'années sans que l'on puisse en faire usage.

² Entre autres curiosités anatomiques que l'on montrait dans le cabinet établi près de l'hôpital, dans l'ancienne chapelle Saint-Evrard, se trouvait le squelette d'un ours qui avait pesé deux quintaux et qui fut tué, en 1676, par un braconnier dans la vallée de Barr.

³ 1441. Des vesten Dietrich Burggrafen eheliche Hauswirthin an dem Wittum von IIIIC Mark Silbers so sie zu geniessen, hat auch auf dem Haus unter Kürsner, genannt zum heiligen Licht, I liv. IV pf. Geldes stehen. (Librum Contract.)

Les Pelletiers.

Les pelletiers de Strasbourg faisaient tous les ans, à la foire de Pâques, le voyage à Leipzig avec leurs provisions de fourrures indigènes et les vendaient ou les échangeaient contre la pelleterie fine du nord ; c'était pour eux un grand article de commerce, en même temps que les manteaux, bonnets, jupes et gants en fourrure ordinaire que portaient les paysans et les paysannes, les jardiniers et les jardinières et les classes inférieures de la population, et les manteaux, collets, manchons en martre, zibeline ou peau d'ours, à l'usage des classes plus élevées, occupaient une multitude de bras pour la confection.

Les pelletiers possédaient seuls un poêle ; cependant les acrobates, les trouvères et tout ce qui s'occupait de chant et de musique y était reçu ; serait-ce parce qu'eux-mêmes cultivaient le chant et l'art mimique dans leurs moments de loisir, comme nous l'avons vu dans l'historique du théâtre, ou parce que leur poêle servait de réunion aux phonasques, et parfois de lieu de représentation de scènes lyriques ? A leur fête patronale et au carnaval, ils parcouraient la ville en cortège, musique en tête et bannière déployée, et dansaient la danse des cerceaux, sous de grotesques travestissements en fourrure. Une autre danse qu'ils exécutaient à leur poêle, c'était la danse aux glaives ; chacun tenait cette arme en main et sur la tête une bougie allumée et entourée d'un papier dans un bougeoir. Avec ces armes ils formaient, tout en dansant, des passes et des contre-passes, la voûte d'acier et imitaient l'attaque et la défense ; mais, dans tous ces mouvements précipités au son des instruments, l'art du danseur consistait à tenir toujours la tête d'aplomb pour empêcher que la bougie allumée ne tombât en mettant le feu au papier ; si le danseur commettait la maladresse d'incendier le papier ou sa chevelure, il n'était pas quitte à si bon marché ; il payait en sus une amende dans la caisse sociale.

La première de ces danses a été ressuscitée dans les derniers temps ; l'autre est tombée dans l'oubli ; mais nous la voyons encore sur une des planches représentant les fêtes que la ville de Strasbourg donna au roi et à la reine en 1744.

Quand les propriétés des corporations furent vendues comme domaines nationaux, du temps de la révolution, la vente de cet immeuble tomba à une époque très-critique, au moment où l'armée du général Wurmser avait envahi les lignes de Wissembourg et où l'ennemi campa dans les environs de Strasbourg ; la peur d'une réaction arrêta les acheteurs, et il fut acquis par un sieur Molitor pour la somme de 114,000 fr. en assignats, équivalant à peu près dans ce temps à 6,000 fr. argent monnayé.

L'ancien Poêle-des-Pelletiers fut transformé en café, sous le nom de *Café des Mille-Colonnes*, avant que M. Ratisbonne, banquier, en eût fait l'acquisition. Ce fut dans notre ville le premier établissement en ce genre que l'on décora avec le luxe moderne ; des colonnes richement dorées, qui se réverbéraient dans les glaces dont la salle était ornée, lui firent donner ce nom.

L'emplacement vis-à-vis des Grandes-Arcades, jusqu'à la ligne de maisons qui le longent en face, servait anciennement de marché aux blés, avant sa translation sur la promenade du Broglie, et en porte encore le nom de *Firn-Kornmarkt*. La maison de l'autre côté de la ruelle longeant la propriété Ratisbonne, appartenant aujourd'hui à M. Oppermann, directeur de l'école de pharmacie, maison que nous voyons représentée dans son état primitif sur la planche des costumes du quinzième siècle, était anciennement le bureau de recette de ce marché. Sa façade a été coupée et rajeunie, quand en 1789 le pharmacien Martin échangea sa propriété contiguë à l'hôtel du Commerce, qui fait l'angle de la rue des Serruriers et de l'Épine, contre cette propriété de la ville. Les petites boutiques sont un digne pendant à celles dont nous avons parlé à l'article Marché-Gayot; elles ont une origine analogue. Friese nous dit, dans sa *Vaterlandische Geschichte*, qu'elles furent achetées de la ville par un courtier Ehrmann, moyennant 36,000 livres sur lequel, le préteur Klinglin reçut 10,000 et son fils, le Städtmeister, 3,000 livres de pot de vin. Quand plus tard Ehrmann les fit bâtir sur un plan donné par Klinglin, il fut obligé de lui payer encore une gratification de cinquante louis d'or; l'acquisition subreptice de ce terrain étant depuis longtemps sanctionnée par la prescription, il en résulte que la ville, si elle en avait besoin pour utilité publique, serait obligée de racheter son ancienne propriété à un prix peut-être décuple de celui qu'elle en a reçu.

Les
Petites-Boutiques.

Vis-à-vis de cette maison imposante, à pignons crénelés, que nous avons en face, anciennement café Weiler et depuis la révolution café Simon, est situé l'ancien Poêle-de-la-Lanterne, à l'angle de la rue à laquelle il a donné son nom. A cause de sa proximité de l'Hôtel-de-Ville, il avait l'honneur de recevoir les chefs de la république pour leurs repas, auxquels assistait ordinairement, pour faire la prière de table, un pauvre étudiant, connu sous le nom de *Gratiassprecher*, à cause des révérencieux remerciements qu'il présentait à leurs Seigneurs en sortant de table.

Poêle
de la Lanterne.

A ce poêle étaient incorporés les marchands de blé, les fariniers, les blatiers, les chirurgiens et les barbiers. Depuis longtemps cette maison a cessé d'être une auberge, et l'avant-dernière aubergiste de la Lanterne a été cette excellente *M^{me} Teutsch*, dont Charles Nodier, dans ses *Souvenirs, épisodes et portraits*, aime à se rappeler le nom et la personne quand il arriva à Strasbourg pour voir l'abbé Schneider, le savant héliéniste, et qu'il trouva en lui le fougueux jacobin du tribunal révolutionnaire.

Au milieu de la rue de la Lanterne, une maison, dont l'architecture appartient à ce siècle, était jadis l'hôtel de la noble famille des d'Oberkirch; elle fut construite par un sieur Reinhardt, auquel appartient l'invention de la stéréotypie de la musique, faite en 1794 avec un sieur Reithinger. Ils avaient établi leurs ateliers près de Saint-Louis, quand cette église devint la proie des flammes en 1805.

En débouchant dans la Grand'rue, nous avons devant nous un imposant bâtiment, Poêle-du-Miroir.

Poêle-du-Miroir. donnant également dans la rue des Serruriers; ses vastes salles servent aujourd'hui de café, et la colonnade qui domine tout à l'entour de la cour témoigne de la splendeur de sa construction. Ce bâtiment était avant la révolution le Poêle-du-Miroir, où étaient incorporés les négociants, les marchands, les professeurs, docteurs et membres de l'Université, les pharmaciens, et, parmi les métiers, les broisseurs, peigniers, les chapeliers, les épingliers, passementiers et culottiers, capricieux mélange d'hommes de toutes les classes sociales. Au Poêle-du-Miroir, le plus vaste de tous ces lieux de réunion de l'ancienne population strasbourgeoise, se tenaient ordinairement les banquets académiques, les grandes noces et les festins de corps. Aujourd'hui les fêtes nuptiales se bornent ordinairement à de petits repas de famille, ou bien les jeunes mariés, à peine sortis de l'église, partent, entraînés par des chevaux de poste ou par la vapeur, et vont se cacher aux regards indiscrets de leurs proches et amis, dans quelque silencieuse vallée ou dans la cohue des voyageurs. Il est bien rare, de nos jours, de voir célébrer une grande noce, mais autrefois c'était une cérémonie qui retentissait au loin dans la ville, de même que les grands repas mortuaires qu'on ne voit plus qu'à la campagne, où les parents affluent de loin et oublient volontiers à table leurs regrets et celui qui en était l'objet. C'est qu'alors cette agglomération d'une partie de la population dans la même tribu liait les personnes plus intimement, et les liens de famille, de parenté étaient plus respectés qu'aujourd'hui. Un aperçu sur ces fêtes fournit un intéressant appendice aux mœurs de nos ancêtres. Il y a quelques siècles, si toutefois les mariés en avaient les moyens, le corps des musiciens de la ville (*Stadtpeifer*) exécutaient des morceaux de musique sur la plate-forme de la cathédrale, quand le cortège sortait de l'église. On célébrait alors trois sortes de noces : dans la classe la plus élevée de la population, il y avait des *Freyhochzeiten*, c'est-à-dire des noces dans lesquelles l'on traitait grandement les invités, sans recevoir de présents de noces; la seconde tenait des *Gabenhochzeiten*, où l'on recevait de la famille et des amis des souvenirs et des cadeaux en compensation du festin et du bal qu'on leur offrait, et dans la troisième, c'étaient des *Irtenhochzeiten*, d'un ancien mot allemand équivalant à *Zeche*, écot, où chaque personne qui prenait part au festin payait son couvert. Ces dernières réunions étaient les plus nombreuses et en même temps les plus bruyantes, et l'inviteur aux noces (*Hochzeitbitter*) tâchait toujours de réunir une société nombreuse et d'y amener quelques *Lustics*, qui se distinguaient par leurs saillies et leur talent d'amuser la société. Les invitations se faisaient non-seulement au nom des mariés, mais aussi au nom de l'aubergiste qui avait son intérêt à réunir le plus de monde possible, et ces festins et bals ne se bornaient pas seulement à un jour, mais se répétaient le lendemain et souvent même le surlendemain. Le trop grand luxe de table, les excès en vins et les dépenses ruineuses que se permettaient beaucoup de personnes donnèrent lieu à des ordonnances de police, qui se rattachent intimement aux lois somptuaires

dont nous avons déjà parlé en nous occupant des anciennes modes et des anciens costumes strasbourgeois¹. Nous avons vu, par ces ordonnances du seizième et du dix-septième siècle, que la population était divisée en six classes, pour chacune desquelles on réglait les étoffes et les bijoux qu'elle pouvait porter; pour les repas et bals elle se divisait en trois catégories. Analysons une de ces ordonnances de 1620.

Poêle-du-Miroir.

Les Noces.

Les antécédents moraux étaient pris en grande considération dans la cérémonie nuptiale d'une jeune mariée, car l'art. 20 défendait de tenir une noce officielle dans les poêles ou auberges pour toute demoiselle dont la conduite antérieure n'avait pas été sans tache, comme il lui était interdit aussi de porter la chevelure flottante en tresses, aux bals et danses publics, et la coiffure brodée en or ou en perles et pierres fines connue sous le nom de *Bendel*. Ces bals fournissent un grand contraste aux mœurs de nos jours, car les dames étaient obligées de se coiffer de bonnets ou de chapeaux, et les hommes auxquels il était défendu de porter dagues ou épées, ne pouvaient se présenter qu'en manteaux. On devait danser en tout honneur, sans crier, chanter, ni hurler². Les personnes qui contrevenaient à ces ordonnances étaient dénoncées au conseil de la tribu et mises à une amende d'une livre Pfenning ou quatre francs.

La cinquième et la sixième classe de la population ne pouvaient servir plus de huit plats sur les tables du festin; la quatrième classe était limitée à six plats et les trois dernières classes à quatre plats. Cependant, différents rôtis comptaient pour un seul plat et les potages, les légumes, les sauces, la salade et les confiseries, fruits et dessert en général n'entraient pas en ligne de compte. Outre le vin ordinaire de table, il était permis à un couvert de dix personnes de servir deux pots de vin d'honneur. Si aux noces où chacun payait son écot, il y avait des amateurs dont le gosier était plus exigeant, ils étaient obligés de payer de leur bourse, sans que l'extra entrât dans le compte convenu. Les contrevenants payaient une amende de quatre livres Pfenning. Aux personnes pauvres, qui jouissaient du bénéfice de la charité publique, il était défendu de se réunir à plus de vingt ou de trente à une noce et de faire plus d'un repas sans bal, à moins que cette même charité ne leur donnât les moyens de faire davantage.

Les personnes qui appartenaient à la seconde catégorie et qui tenaient ordinairement des *Gabenhochzeiten*, ne pouvaient inviter aux noces, en fait de parents, que jusqu'aux cousins et cousines et arrière-cousins et cousines, et le nombre des convives étrangers à la famille était fixé au chiffre de vingt.

L'exactitude de l'heure était une règle admise; à dix heures le cortège nuptial devait se rendre à l'église et à onze heures au poêle du festin, sous une amende de trente schellings pour les jeunes mariés retardataires, de cinq livres Pfenning pour l'aubergiste

¹ Voyez Ville, Rue Brûlée, Poêle-des-Tailleurs.

² Das der Tanz, an sich selbst zu züchtigen und erbarlich ohne alles jauchzen, schreyen, jölen und andre Leichtfertigkeiten geführt, etc.

Poêle-du-Miroir.

Les Noces.

qui ne servait pas à l'heure fixe et un don au bénéfice des pauvres pour tout convive retardataire. Les bals et festins étaient clos à six heures en hiver et à sept heures en été.

Pour se soustraire à la rigidité de ces règlements, beaucoup de personnes tenaient leurs noces et festins dans les villages environnants ; mais les abus et les excès s'y étant glissés de même, le Magistrat ne permit plus ces fêtes que sous son autorisation spéciale. Il intervint même dans les baptêmes, en défendant aux classes les plus élevées de la société de donner plus d'un ducat au filleul et aux autres plus d'une rixdale. Néanmoins il modifia cette taxe au profit des gens pauvres, auxquels il était permis de recevoir davantage comme acte de charité et de pieuse libéralité. Les baptêmes devaient toujours se faire à l'église, et le Magistrat ne permit ces actes dans les maisons que dans des cas exceptionnels. Le salaire aux nourrices et aux garde-malades était fixé à quatre schellings par semaine, et les femmes employées à annoncer un accouchement aux personnes de la famille ou de connaissance, recevaient pour cent cinquante annonces huit schellings, et quatre schellings au-dessous de cinquante. Il était même d'usage de faire prendre au père de famille un repas au poêle aux frais de la tribu quand un enfant venait à lui naître, ou bien il recevait un florin en argent de cette caisse.

A côté de ces repas de noces et festins de corps dont le souvenir se rattache au Poêle-du-Miroir, il y en a surtout un qui mérite une place honorable, sous beaucoup de rapports, dans nos annales. Nous en ferons une courte relation.

A côté du Miroir, une maison tout aussi vaste appartenait au seizième siècle à la famille des Prechter, que nous avons déjà rencontrée dans nos promenades à l'occasion des anciennes institutions charitables de notre ville. Aujourd'hui, elle est divisée en deux propriétés ; celle donnant dans la Grand'rue porte encore dans son intérieur le cachet de sa construction primitive ; mais sa façade a été transformée complètement par l'établissement des vastes magasins qui marquent bien notre époque trop large dans ses concessions commerciales, tandis qu'autrefois elles étaient peut-être trop resserrées, car bientôt la grande industrie, les grands patentés commerciaux, l'abus du confectionnage en grand, auront ruiné la moyenne classe des artisans. L'autre, dans la rue des Serruriers, fut rebâti et était la propriété d'un de nos respectables contemporains, M. Valentin Schneegans, avoué, et pendant longtemps membre du conseil municipal et du conseil départemental. Cette vaste maison de la famille des Prechter avait donné en 1581 et en 1588 l'hospitalité au duc Ferdinand de Bavière et aux comtes palatins du Rhin ; elle reçut dans cette même année les délégués des cantons suisses quand ils vinrent à Strasbourg pour y signer avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, et on perça alors expressément les murs de cette maison pour la mettre en communication avec les vastes salles du Poêle-du-Miroir.

Douze ans auparavant, le grand tir public qui se tint à Strasbourg et qui avait attiré un grand nombre d'alliés et d'amis, avait fait naître l'idée de l'expédition nautique de Zurich à Strasbourg, dont nous avons parlé dans l'historique de la Krutenau, et pendant ces douze malheureuses années qui séparent les deux époques, l'Alsace eut à souffrir considérablement du passage des troupes au service des différentes causes religieuses et politiques qui se disputaient sur les champs de bataille de la France et de l'Allemagne, sans que la guerre elle-même vînt y porter ses calamités. Mais l'orage se montra à l'horizon et menaça d'éclater bientôt par les dissensions religieuses dans le sein du chapitre de la cathédrale, occupé, comme nous l'avons déjà dit, par des capitulaires qui appartenaient aux familles les plus influentes et les plus puissantes des deux camps; la religion en fut le prétexte et l'intérêt en était la cause. Quoique le fait en lui-même ne regardât aucunement la ville de Strasbourg, dont le sénat s'efforçait de concilier les deux partis, elle fut menacée d'un côté par les ducs de Lorraine, de l'autre par le courroux de l'empereur, qui avait en vain ordonné à différentes reprises aux capitulaires protestants de renoncer à leurs prétentions, et par le margrave Charles de Bade. Strasbourg comptait sur l'appui des princes protestants de l'Allemagne, et contracta une alliance avec les cantons calvinistes de la Suisse. Cette alliance fut décidée par le sénat avec le concours des 300 échevins, et le 11 mai 1588 une députation de douze membres de la Confédération suisse, présidée par l'*Obmann* Caspar Thomann, de Zurich, que nous connaissons déjà de 1576, et accompagnée d'une trentaine d'hommes à cheval, venant de Schlestadt, fit son entrée en cette ville. L'*Ammeister*, Mathieu Weyker, avec l'*Alt-Ammeister*, Philippe Lichtensteiger, et les *Städmeister*, à la tête de 200 cavaliers, au milieu desquels flottait la bannière strasbourgeoise, allèrent à leur rencontre jusqu'à Graffenstaden. Sur la Plaine-des-Bouchers, 1,200 hommes de la population, armés d'arquebuses, étaient rangés en bataille et tirèrent à leur approche des salves de mousqueterie, répétées par des salves d'artillerie sur les remparts. Les Suisses, dont l'entrée se fit avec une pompe guerrière et avec le concours de toute la population qui était sur pied, furent conduits dans la maison dont nous parlons. Le local qui devait les recevoir était orné de guirlandes, de trophées, de drapeaux, et sur des étagères, aux angles des salles, brillaient des vases d'honneur en or et en argent.

Le lendemain de leur arrivée, un dimanche, on leur montra l'arsenal et les curiosités de la ville, et le lundi 13, le sénat et les délégués, conviés au nouvel Hôtel-de-Ville, à peine achevé, y signèrent un traité d'alliance offensive et défensive. Les Suisses promirent à la ville de Strasbourg un secours de 30,000 hommes au besoin, et Strasbourg, de son côté, déposa à Zurich et à Berne une somme de 30,000 florins en argent et 10,000 sacs de blé qui seraient dévolus aux Suisses à titre d'indemnité dans le cas où les Strasbourgeois seraient empêchés de donner à leurs alliés une assistance

Poêle-du-Miroir. militaire, Le 14, la députation suisse invita à table les pasteurs de la ville, et les engagea à ne pas détruire l'alliance politique qu'ils venaient de contracter, par des disputes sur des articles de dogmes religieux, déclarant qu'ils voulaient, eux Suisses, rester fidèles à la doctrine de Calvin, tout en honorant la doctrine luthérienne, mais qu'ils n'entendaient pas qu'on les attaquât sur ce point et qu'on compromît par des dissensions religieuses cette alliance politique. Le docteur Pappus, au nom du clergé protestant, leur en fit la solennelle promesse.

Le jeudi 16 mai, la députation retourna en Suisse, accompagnée des délégués de Strasbourg : Philippe de Kettenheim, *Städtheimer*; Nicolas Fuchs, *Alt-Ammeister*; Mathieu de Gottesheim, membre de la chambre des XIII; J. Fréd. Prechter, le propriétaire de la maison qui avait donné l'hospitalité, membre de la chambre des XV; Laurent de Fessenheim, au nom du sénat, et Godefroi de Hohenbourg, au nom des échevins. Ils furent accompagnés par 100 cavaliers et par le sénat jusqu'à Graffenstaden, en emportant chacun une médaille d'or du poids d'une once et demie que le sénat avait fait frapper en l'honneur de cette alliance. Les membres du sénat reçurent une médaille d'argent du poids d'une once, et les échevins une du poids d'une demi-once¹. Le 20 mai, ils firent leur entrée pompeuse à Zurich et le 26 à Berne, et dans les deux villes les plus affectueuses démonstrations accueillirent les délégués strasbourgeois; on mit partout aux fenêtres les fanions aux couleurs de Strasbourg et les médaillons distribués en 1576.

Poêles
des Fribourgeois
et des
Maréchaux.

En continuant notre promenade dans la Grand'rue², nous rencontrons à proximité deux anciens poêles, celui des Fribourgeois (*Freyburger-Stub*), que l'on devrait plutôt appeler Francbourgeois, car il n'a aucun rapport avec la ville de Fribourg. A ce poêle appartenaient les marchands de vin en détail, les cabaretiers, les aubergistes et les cuisiniers, les brasseurs et, plus tard, les cafetiers ou limonadiers. Le Poêle-des-Maréchaux, aujourd'hui brasserie, recevait anciennement les maréchaux ferrants, les armuriers, les arquebusiers, les éperonniers, les chaudronniers, les mécaniciens, les ciseleurs, les fondeurs de cuivre, les fondeurs de cloches et de canons, les potiers d'étain, les horlogers, les faiseurs de crics et de limes, les serruriers et les charbonniers.

Grand'rue.

En face de la maison Prechter, nous rencontrons, dans ces mêmes temps, celle appartenant aux Ingold, riche et influente famille patricienne, alliée même aux familles nobles des Zugmantel de Brumath et des Schauenbourg. Un épisode de cette époque nous donne une nouvelle preuve du zèle que mettait notre ancien sénat à défendre ses droits et sa dignité gouvernementale.

Les Ingold, qui avaient un grand commerce d'étoffes et de soieries, firent faillite en

¹ Cette médaille portait à l'avvers un lion, tenant les armes de la ville, avec l'exergue *Majorum libertati tuenda*; au revers: *Fœderis cum Tigurinis et Bernatibus initi hoc*, *μνημοσινον*. S. P. Q. A. *Fieri fecit*, 1588. Les villes de Zurich et de Berne firent frapper à leur tour des médailles en l'honneur de cet événement.

² Auparavant cette rue s'appelait *Ober Gass*, rue Haute, et du temps de la révolution elle porta le nom de *rue des Jacobins*.

1575, et un des leurs fut incarcéré et mourut en prison¹. A l'actif de leur fortune figurait le château de Rosheim et au passif une somme de 10,000 florins due à l'évêque Jean de Manderscheid. Le prélat, pour se mettre à couvert de sa créance, s'empara de suite de ce château, mais le sénat ne voulut pas admettre cette prétention de se faire ainsi justice soi-même.

Grand'rue.

L'Ammeister Carl Lorcher fit partir, dans la nuit du 24 août, un corps de quatre cents hommes d'armes, avec quatre-vingts chevaux et six pièces d'artillerie qui s'emparèrent sans peine du château, à la pointe du jour, y mirent garnison au nom de la ville de Strasbourg et revinrent le soir de leur expédition, ramenant comme prisonnier le nouveau châtelain qui fut logé sur parole d'honneur à l'auberge du Cerf. Le château fut vendu au nom des nombreux créanciers avec lesquels l'évêque entra en partage pour le montant de sa créance.

Nous aurons encore à signaler dans ces environs une série de maisons auxquelles se rattache le souvenir d'illustrations strasbourgeoises des temps passés.

A côté du Poêle-des-Maréchaux nous remarquons l'imposant hôtel dont l'architecture appartient au dix-huitième siècle, édifice qui, comme bien d'autres, a perdu de la splendeur qui le décorait à son jeune âge; il fut construit par un sieur de Flachslan, bailli de la noblesse de la Basse-Alsace, et dans la maison de derrière on voit encore beaucoup de traces de sculptures armoriées qui prouvent le luxe de construction d'une époque antérieure.

La maison, appelée à la *Chaîne* (*Zur Kette*), aujourd'hui brasserie, était propriété du Städtmeister Joham de Mundolsheim, quand il quitta l'hôtel dont nous avons parlé à l'article de la rue des Juifs; il y mourut en 1588. Dans celle en face, mourut, en 1541, Daniel Mueg, de la tribu des boulangers, élu trois fois Ammeister.

En entrant dans la rue de la Chaîne, nous avons à notre droite deux grands bâtiments qui tous les deux ont une issue dans la rue des Cordonniers et donnèrent leur nom à cette dernière rue, qui s'appelait primitivement *Westhusergass*, rue de Westhausen, de l'hôtel de la famille noble de Westhausen, aujourd'hui maison de M. Müller, négociant. Plus tard elle prit celui de Poêle-des-Cordonniers, une des tribus les plus nombreuses de la ville.

Rue de la Chaîne.

¹ Notre ancienne législation strasbourgeoise sur les faillites était beaucoup plus sévère que celle qui nous régit aujourd'hui. Lorsqu'un commerçant avait suspendu ses paiements, il était mis en état d'arrestation jusqu'au moment de l'arrangement avec ses créanciers, à moins que ceux-ci ne consentissent à ce qu'il restât dans sa demeure. Le failli était obligé de prêter serment de n'avoir rien détourné ou recélé de l'actif de sa fortune au préjudice de ses créanciers, et de promettre que dans le cas d'un retour de fortune il se ferait réhabiliter, en payant tout ou partie de ses dettes, avec le concours de la justice. Si, après la prestation du serment, on découvrait des preuves de fraude, le failli était déclaré infâme et parjure, et condamné à la prison perpétuelle. Le failli perdait toutes ses charges honorifiques dans la tribu à laquelle il appartenait et dans l'administration de la ville, et ne pouvait plus jamais en être revêtu; son nom était porté à la queue de la liste des membres de sa tribu, et il était défendu à lui, à sa femme et à ses enfants, jusqu'à leur majorité, de porter des bijoux d'or ou d'argent et des vêtements de soie ou de velours jusqu'au jour de la réhabilitation. Néanmoins, on avait quelque indulgence à l'égard des faillis qui prouvaient que leur position était le résultat de malheurs imprévus, tels que naufrage, faillites de leurs débiteurs, etc.

Tous les ans, quinze jours après la Saint-Michel, les cordonniers avaient leur fête, accompagnée d'une tournée cérémonielle et grotesque en ville qu'ils faisaient avec leur bannière et musique en tête, en exécutant la danse au glaive comme les pelletiers¹.

Rue des Serruriers.

En passant dans la rue des Serruriers, nous avons à notre gauche, vis-à-vis de l'hôtel de la Ville-de-Lyon, une belle maison de maître, fermée avec une grille; elle fut construite vers la fin du siècle passé par un sieur Pasquet, l'ancien propriétaire de l'île Jars², que Jouy, le spirituel auteur de l'*Ermite en province*, cite comme l'*original le plus méthodique de France*, résidant alternativement une année à Montpellier et une année à Strasbourg, séjours qu'il commençait et finissait toujours régulièrement à jour fixe. Intéressé avant la révolution dans la ferme des tabacs, il fit bâtir sa maison sur le plan adopté généralement par les grands fermiers.

Pasquet échangea sa propriété contre celle devenue aujourd'hui *brasserie du Léopard*, et qui appartenait alors à la famille Brackenhoffer.

Depuis bientôt trois siècles, ce dernier nom vit dans nos annales, et fait exception dans la nomenclature de nos anciennes familles patriciennes strasbourgeoises, en ce qu'il a conservé, à travers cette longue période de notre histoire et les révolutions qu'elle a vues surgir, une position élevée dans l'échelle sociale.

En 1559, André Brackenhoffer, dont le père était bourgeois de Reutlingen, en Souabe, était venu se fixer à Offenbourg. Obligé de quitter cette ville pour cause de religion, il vint à Strasbourg exercer son métier de tanneur et y acquit le droit de bourgeoisie à la tribu des Maréchaux, en 1581. Son fils Joachim se fit bientôt distinguer parmi ses nouveaux concitoyens, et fut successivement élu échevin, membre du sénat, et en 1636 Ammeister, honneur qui lui échut quatre fois, de même qu'à son fils André, élu quatre fois aussi à cette dignité depuis 1656 jusqu'en 1676. Élie, fils d'André, membre de la chambre des XIII, était marié à Barbe Erhard, dont la sœur avait épousé le célèbre Jacques Spener, de Ribeauvillé, en premier lieu précepteur des jeunes comtes palatins de Birckenfeld, puis prédicateur à Strasbourg, appelé au séniorat de Francfort, premier prédicateur à la cour électorale de Saxe, et qui mourut comme prévôt et conseiller consistorial à Berlin.

Pendant les années 1643 à 1647, Élie Brackenhoffer voyagea en Allemagne, en France et en Italie, et il a laissé sur ces pays d'intéressantes relations, avec des notices sur les villes qu'il a parcourues, sur les mœurs et sur les personnages notables de l'époque, avec un grand nombre desquels il s'était mis en relation.

Pendant ces voyages, il réunit les premiers éléments de sa riche collection d'antiques,

¹ In diesem Jahr (1538) haben die Schumacher ein Schwerdtantz gehalten und mit itel bloszen Schwerdtern getantzt in der Stadt umher und sonst auch viel Burger, welcher Lust gehabt der hat mögen mittantzen, die haben aber nichts angehabt dann allein schöne Kleider, so gut sie ein jeder hat mögen haben, und hat den Tantz geführt ein Schumacher den hat man den Speklin genannt (Bühler, *Chronik*).

² Voyez Environs, page 5; à y rectifier l'orthographe du nom propre.

de monnaies et de médailles, dont il rédigea le catalogue en trois volumes. La relation de ses voyages n'a jamais été publiée, et le manuscrit se trouve encore entre les mains du dernier de ses descendants mâles. En 1729, nous trouvons encore un Élie Brackenhoffer dans la série des Ammeister; son fils Jérémie, né en 1723, se distingua comme professeur de mathématiques à l'ancienne université et à l'école d'artillerie royale de Strasbourg. Ses fonctions l'avaient mis en relation intime avec le général d'artillerie Gribeauval, dont le nom s'est attaché au système d'artillerie française, qui fut modifié dans les derniers jours de la restauration; les travaux mathématiques de Brackenhoffer furent d'un grand secours au savant homme de guerre, et il mourut, en 1789, après avoir été anobli par Louis XVI, en récompense de ses services. Beaucoup de nos contemporains ont connu son fils, Jean-Frédéric Brackenhoffer, qui fut successivement député, conseiller de préfecture et maire de Strasbourg, de 1810 à 1815¹. Son administration est marquée par l'appropriement du Marché-aux-Herbes, l'enlèvement des barraques des pêcheurs, l'élargissement de la rue Mercière, dont nous avons déjà parlé, et la construction du quai Saint-Thomas.

Place
Saint-Thomas.

En sortant de la rue des Serruriers, nous arrivons sur la place Saint-Thomas, en face d'un des monuments religieux auxquels se rattachent des souvenirs et des traditions remontant à l'antiquité la plus reculée. Ces traditions nous enseignent qu'à l'époque romaine doit avoir existé sur cet emplacement, en dehors de l'enceinte de la ville et pour sa défense, un petit castel sur la rivière, pareil à celui que nous avons mentionné dans l'historique de Saint-Étienne. Ce castel fut saccagé avec toute la ville, lors de l'invasion des peuples barbares au cinquième siècle, et ce n'est que dans les derniers temps (1836) que l'on découvrit souterrainement, en fouillant et en réparant les dalles de l'église Saint-Thomas, des tombeaux romains et francs, pareils aux trouvailles faites de l'autre côté de la rivière, et dont nous avons parlé à l'article du couvent des Carmes².

Koenigshoven, le chroniqueur, qui était en même temps chanoine de Saint-Thomas, nous rapporte que les évêques saint Arbogast et saint Florent, tous les deux Écossais ou Irlandais de naissance, et qui étaient venus dans la seconde moitié du septième siècle en Alsace avec leurs disciples, pour prêcher le christianisme, s'y étaient créé un refuge. Ces deux apôtres de notre province avaient vécu primitivement en anachorètes, l'un sur les bords de l'Ill, près de Strasbourg³, et l'autre dans les gorges sauvages de la vallée de la Bruche, où est aujourd'hui le village de Haslach avec son antique abbaye. Le bruit de leur sainteté et de leurs œuvres pieuses étant arrivé aux oreilles des princes résidant dans leurs *palatii* en Alsace, ils les élevèrent à la dignité épiscopale.

¹ Après le désastreux blocus de 1814, les habitants de cette ville offrirent à leur maire et à leur préfet, Lézay de Marnésia, comme preuve de reconnaissance pour leur dévouement, deux beaux vases en vermeil.

² Voyez Faubourgs, page 77, note.

³ Voyez Faubourgs (chapelle Saint-Michel).

Place
Saint-Thomas.

Saint Florent, secouru par la munificence royale, y bâtit un couvent dans lequel il réunit une partie de ses disciples et de ses compatriotes, d'où ce monastère reçut primitivement le nom de *Schottenkloster*, couvent des Écossais; il vécut et mourut au milieu d'eux, après avoir agrandi les propriétés et la réputation des moines de Haslach.

Ses reliques et celles de saint Arbogast, déposées dans la modeste église bâtie sous l'invocation de saint Thomas, attirèrent sur leurs tombes, dans ces siècles reculés, beaucoup de pèlerins arrivant de loin et de près, et l'institution gagna en prospérité jusqu'à ce que l'évêque Recho ou Rachion, en 810, fit hommage à l'abbaye de Haslach de celles de son fondateur. Ces reliques donnèrent lieu, entre les moines de Saint-Thomas et ceux de Haslach, à une série de querelles qui se poursuivirent pendant des siècles, et qui, comme toutes les disputes théologiques, surtout quand l'intérêt est en jeu, n'aboutirent à aucune solution. Les uns croyaient ou disaient que les ossements de saint Florent reposent à Haslach, où ils avaient néanmoins été un peu secoués en 1524 par les paysans, plus avides de l'or et des pierreries dont ils étaient ornés que des reliques elles-mêmes; d'autres assuraient que les moines de Saint-Thomas, connaissant l'intention de Recho de les transférer, les conservèrent au moyen d'une supercherie, en les enlevant momentanément pour leur substituer d'autres ossements; et qu'en la même année où les paysans profanèrent l'église de Haslach, Nicolas Wurmser, pieux prévôt de Saint-Thomas, qui était resté fidèle à la foi de ses pères, les enleva pour empêcher qu'ils ne tombassent entre les mains des hérétiques¹, et les déposa dans la collégiale de Waldkirch, dans la Forêt-Noire, dont il devint prévôt et où il mourut douze années après.

Après la mort de saint Florent, les moines de Saint-Thomas eurent de nouveau un protecteur dans l'évêque Adeloche; il fit reconstruire, en 820, leur couvent et l'église, tombés par vétusté, et les dota de fermes, de vignes, de rentes dans les banlieues d'Altdorf et de Kogenheim, et du village d'Adelshoffen, à ajouter au village d'Eckbolsheim donné par saint Florent; il y institua aussi une école pour l'instruction des moines.

En 1007, le jour même où le feu du ciel incendia la cathédrale, l'église et le couvent de Saint-Thomas, avec un millier de maisons de Strasbourg, devinrent la proie des flammes, et c'est dans le même temps que l'évêque Werner de Habsbourg eut l'idée grandiose de la construction du dôme dans son diocèse, qu'il pensa aussi à la reconstruction de sa sœur en antique renommée; son successeur, Guillaume, consacra, en 1031, ce nouvel édifice qui, cependant, ne fut élevé qu'en bois. Ce même prélat sécularisa les religieux de Saint-Thomas qui avaient vécu d'abord sous la règle de

¹ Anno 1524, den 4. Decembris han ich geflehet aus der Kirchen Sanct-Thomæ reliquias Sanct-Florentii und in die Decaney tragen worden durch den Cämmerer. Meh die Fahn und grüñ, roth, schwartz sammeten Capp, Gott sey erbarmet dass Sanct-Florentius nicht hätt mögen bliben in sim Huss (*Journal de Wurmser*).

Saint-Colomban, et étaient rentrés sous celle des desservants de la cathédrale, c'est-à-dire sous la règle de Saint-Chrodegand de Metz, que l'évêque Heddon avait introduite chez eux.

Les nouveaux chanoines avaient à leur tête un prévôt et un doyen, et, en formant un chapitre, recevaient annuellement leurs revenus en vin, pain, viande, œufs, sel, beurre, bois et légumes secs, et tout ce qu'il leur fallait pour la vie matérielle. Quoiqu'ils ne fussent pas obligés d'être de naissance aussi illustre que ceux de la cathédrale, beaucoup de membres de familles nobiliaires y entraient, et ce chapitre jouissait de la réputation d'être composé d'hommes essentiellement savants.

En 1141, un incendie consuma de nouveau cette église et ses dépendances, et c'est de cette époque que date la construction de la partie basse de la tour carrée occidentale, car tout en elle prouve qu'elle appartient à ce temps où le style roman fut obligé de céder le pas à l'architecture gothique.

Le chapitre, qui avait perdu toutes ses archives par cet incendie, fut remis en possession de ses biens et rentes par un diplôme de l'empereur Frédéric Barberousse, et par la concession de l'église de Sainte-Aurélie avec tous ses biens, concession que l'évêque Bourcard sanctionna de nouveau. La nef qui, lors de cette reconstruction de la tour, n'avait été relevée qu'en bois, s'affaissa, et ce ne fut que dans le troisième quart du treizième siècle, quand Erwin travaillait à la construction de la cathédrale, qu'on commença aussi celle de l'église que nous avons aujourd'hui sous les yeux. Ces travaux furent traînés en longueur, malgré tout le zèle des chanoines à réunir des sommes considérables au moyen des indulgences et notamment de Bourcard Kettener, receveur, et architecte de cette fabrique, qui, par dévouement, alla même jusqu'à engager ses propres biens pour la réalisation de cette œuvre.

Sous le successeur de Kettener, Jean Erlin, écolâtre de Saint-Thomas et vicaire général de l'évêque Berthold de Bucheck, homme versé dans l'art de l'architecture, les travaux furent poussés avec plus de vigueur. La nef, depuis la tour occidentale avec deux bas-côtés, séparés par des colonnes en bois¹, existait déjà, mais sans être voûtée, quand Erlin l'élargit de deux autres bas-côtés; de cette manière la saillie de la croix, formant le transept, disparut complètement, et en mettant pierre sur pierre, pour former les faisceaux de colonnes, l'architecte éleva en même temps un magnifique dôme voûté, d'une élégance, d'une légèreté et d'une hardiesse remarquables.

Ces travaux furent achevés en 1331, treize années avant la mort du laborieux et dévoué écolâtre. Koenigshoven et Speclin nous rapportent qu'en 1348 on mit la main à l'œuvre pour l'achèvement du chœur, en fermant de même la voûte et en poussant les

¹ Item, ecclesia cum navis muris prout nunc est a fundamentis inchoatur Anno Domini MCCLXX mit hülzen bünen und Sälen. Dernach über LX Jor, wurdent die Gewölbe und steinen Sälen gemacht, ut infra continetur (Königshoven, *Chronique manuscrite*).

Place
Saint-Thomas.

travaux de la tour orientale octogone sur la croisée, jusqu'à la galerie qui domine tout à l'entour¹.

En élargissant la nef de deux bas-côtés, ce qui constituerait cinq nefs séparées par des colonnes, et en élevant les voûtes, il est bien naturel que la toiture, tout en s'élargissant aussi, a dû gagner en hauteur. Cet exhaussement et celui de la tour orientale ont nécessité également l'exhaussement de la tour carrée, ce qui fut fait, en 1366, par Erard Maler, chanoine et architecte du chapitre, en sorte que nous arrivons vers la fin du quatorzième siècle à l'achèvement de cette église chapitrale. Néanmoins, la foi religieuse et le dévouement des chanoines ajoutèrent à cet ensemble de constructions, qui se prolongèrent depuis l'incendie de 1144 jusqu'à cette époque, diverses autres constructions de second ordre dont nous parlerons en visitant l'intérieur.

Un coup d'œil jeté sur la planche III de notre Panorama, nous évitera une longue description architectonique de ce bâtiment. La façade principale de l'église, du côté de l'ouest, se compose de la tour carrée, servant de clocher, et de deux collatéraux encadrés par des pilastres; elle forme un grand carré unilatéral depuis sa base jusqu'au haut de la toiture des collatéraux, divisé de même en hauteur en trois parties par des bandes horizontales en saillie. La partie inférieure de la tour est percée de trois portes ogivales séparées peut-être jadis par deux colonnes; celle du milieu, plus élevée, est transformée aujourd'hui en porte carrée, et les portes latérales sont murées; le tout est inscrit dans un grand arc en plein-cintre. Dans la partie supérieure, au-dessus de la porte, le jour pénètre dans l'intérieur de l'église par une grande rose romane, divisée en seize rosaces, et par deux fenêtres cintrées étroites dont sont percés les collatéraux. Au-dessus de la partie qu'orne la rose jusqu'à la hauteur du toit des côtés, la tour est murée en pierres de taille massives.

Les deux étages supérieurs de la tour sont séparés en deux par une corniche horizontale à forte saillie; celui du bas appartient encore, sans aucun doute, à l'époque de transition du roman au gothique; deux fenêtres géminées ogivales sont inscrites dans un encadrement à tiers point, dont le sommet est percé par une ouverture ronde; la colonne qui sépare chacune d'elles porte encore le cachet de l'ornementation byzantine. L'espace entre ces deux fenêtres est, en outre, percé par une autre moins haute et à ogive, au-dessus de laquelle se trouve le cadran de l'horloge; le tout est terminé par un couronnement en arcades, qui tourne au bas de la corniche. A la partie basse de l'étage supérieur, il y a sur chacune des quatre faces une porte qui semble avoir été faite pour donner passage sur une galerie qui aurait dû contourner la tour, mais qui n'existe pas. Au-dessus de ces quatre portes, chaque face de la tour est percée de quatre fenêtres étroites en retrait sur l'épaisseur du mur, mais d'un aspect

¹ Item, der Turn über dem Kor wart erhoeht, und der Umbegang darumb gemacht, Anno Domini MCCCXLVIII sub domino Nicolao Wetzel, scolastico et gubernatore fabrice dicte ecclesie.

lourd, nullement en harmonie avec les fenêtres inférieures. Toute cette façade, d'un style sévère et absolument dépourvue de sculptures d'ornementation, est d'un effet harmonieux, sauf la partie supérieure; la tour a 44 mètres 85 décimètres de hauteur, et deux escaliers en spirale, montant dans des tourelles, y conduisent aux deux angles opposés à la façade principale.

En tournant cette façade, nous voyons que les deux collatéraux forment fronton ou pignon jusqu'au faite du toit; du côté septentrional, trois fenêtres étroites en tiers-point sont percées dans le pignon. Toute cette face est encadrée par deux larges pilastres, et un contrefort au milieu soutient ses murs, divisés en trois parties par des cordons ou plinthes horizontales. La partie supérieure forme un balcon en retrait, fermé au devant par neuf arceaux cintrés et supportés par des colonnettes byzantines; la partie du milieu est percée de deux fenêtres hautes et étroites, dont celle de gauche est géminée; la partie basse est percée de deux meurtrières et d'une autre fenêtre plus large. Le côté méridional est pareil au côté septentrional, sauf le balcon qui est remplacé par une maçonnerie en briques, percée d'une porte et de deux fenêtres carrées sans style, évidemment œuvre postérieure nécessitée par quelque sinistre.

Arrivons à la nef; elle se sépare absolument de la partie du bâtiment que nous venons de décrire, tant par son style de construction que par la largeur de son étendue, en restant plutôt homogène avec le chœur. Elle présente aussi cette particularité que du côté sud quatre contreforts résistent à l'extérieur à la poussée des voûtes de son dôme léger et élevé, tandis que du côté nord de simples pilastres à faible saillie, renforcés par la base, semblent seuls y résister; cependant, par l'examen de cette construction à l'intérieur, dont nous avons un exemple contemporain à l'ancienne église des Dominicains, on voit que l'architecte y a remédié en liant les dernières colonnes du bas-côté de la nef à ces pilastres par des murs, et a donné par ce moyen la résistance à la poussée des voûtes.

Quatre larges fenêtres ogivales à deux meneaux s'élancent dans les deux flancs de la nef entre les pilastres, dont la pointe est décorée d'une petite pyramide gothique qui dépasse la galerie, percée d'ornementations de même style, contournant l'édifice à la naissance de la toiture, et ornée de grotesques gargouilles qui déversent les eaux du toit.

Les deux faces du transept sont soutenues par deux larges contreforts, entre lesquels s'élancent pareillement deux hautes fenêtres à un meneau. Sous la base de la première, du côté nord, l'espace entre la saillie des contreforts forme porche par une voûte croisée, et donne entrée à l'église sur la place, tandis que du côté opposé on y entre par la cour du sacristain. A côté de cette première porte, une antique sculpture rappelle saint Florent, le fondateur de cette église; elle fait allusion à la vie antérieure de ce prélat, quand il séjournait encore dans les gorges de la vallée de la Bruche,

Église
Saint-Thomas.

entouré de bêtes fauves, et à la litanie consacrée à son culte : *Saint Florent, auquel Dieu a soumis les bêtes sauvages, prie pour nous !* Le prélat est représenté tenant d'une main la crosse épiscopale et bénissant de l'autre un de ses disciples, mais l'état d'enfance dans lequel se trouvait l'art plastique à l'époque où ce travail fut exécuté, ne permet pas de reconnaître quels sont les animaux qui les entourent. Ce bas-relief avait évidemment sa place dans l'église primitive, et fut scellé plus tard dans les murs de l'édifice actuel.

A l'extérieur de la porte opposée, à côté, un autre bas-relief, plus grand, qui appartient par son style au commencement du quinzième siècle, représente Jésus-Christ, entouré de quelques disciples et montrant sa plaie béante au côté à l'incrédule Thomas.

Au-dessus de la coupole de la croisée, entre les deux transepts, s'élève une tour octogone, contournée de même au-dessous du toit, qui monte en pointe, d'une galerie gothique¹. Chacune des huit faces de la tour est percée de deux larges fenêtres ogivales, dont celles du haut sont murées, et quatre des inférieures laissent entrer le jour dans l'intérieur de l'église. Enfin, le fond du chœur, occupé aujourd'hui par le monument de Maurice de Saxe, est percé de quatre hautes fenêtres à tiers point, dont-celle du midi seule est ouverte et éclaire le chef-d'œuvre de Pigal.

Avant de commencer la description de l'intérieur de l'église, avec ses curiosités et le grand nombre de monuments dont elle est enrichie, jetons encore un coup d'œil sur sa desservance.

Nous avons vu que sous le successeur de l'évêque Werner de Habsbourg, en 1031, cette église fut érigée en église capitulaire. Le nombre des capitulaires était primitivement de vingt-cinq, mais fut réduit à seize, ayant à leur tête le prévôt, le doyen, le scolarque, le custos et le camérier. Chacun avait ses fonctions spéciales, et jouissait de ses prébendes et de sa maison d'habitation appartenant à l'église. Le scolarque avait la haute surveillance de l'école, à la tête de laquelle se trouvait un recteur. Les nombreux revenus de cette collégiale se divisaient en huit parties : celles du chapitre, du chœur, de la porte, de la fabrique, des prébendes vacantes ; la partie des diacres, des desservants, des sacristains et de l'école ; celle des veuves, et enfin celle des sœurs béguines, dans la rue des Dentelles.

Telle était la position du chapitre de Saint-Thomas quand, en 1523, les filles d'Eve vinrent jeter le trouble dans son sein. Firn, prédicateur à Saint-Thomas, se maria avec sa cuisinière, avec laquelle il avait vécu depuis longtemps en concubinage ; son collègue à la cathédrale, Zell, le successeur de Geiler de Kaysersberg, l'imita, en épousant la fille

¹ Sur cette galerie, à laquelle on parvient par un escalier tournant à l'angle méridional de la tour, on jouit d'une vue étendue sur la ville et ses environs, mais surtout sur la façade principale de la cathédrale, qui s'élève majestueusement au-dessus de la masse des maisons ; elles ne semblent que des taupières comparativement à ce géant. Cette vue a été heureusement saisie et gravée par Schnell, à Carlsruhe.

d'un honorable bourgeois de la commune; Capito, prévôt de Saint-Thomas, et Wolf Dachstein, vicaire du même chapitre, suivirent leur exemple, se fondant sur ce que le mariage était un sacrement institué par Dieu, et n'était pas contraire aux règles de l'Église. Les femmes et les filles de Strasbourg y applaudirent, et plus de deux mille personnes assistèrent dans l'église à ces cérémonies nuptiales, inusitées depuis quatre siècles. Là-dessus, plainte fut portée contre les novateurs à l'évêque Guillaume de Hohenstein, qui les fit destituer de leurs fonctions, en demandant l'intervention civile du sénat; celui-ci répondit qu'il n'avait pas à s'occuper des infractions aux lois disciplinaires de l'Église, que celle-ci avait bien le droit de punir les contrevenants, mais qu'il leur assurait sa protection en tant qu'ils étaient bourgeois de la ville. La grande partie des habitants de Strasbourg prit fait et cause pour les réformateurs, et quand le sacristain voulut introduire leurs remplaçants au prêche et à l'autel, on s'y opposa, et la foule courut avidement aux sermons des deux prédicateurs, à la Cathédrale et à Saint-Thomas; le prévôt Capito monta même en chaire pour prêcher à une affluence immense de peuple. Speclin nous dit que ce fut une nouveauté sans exemple de voir un prélat, prévôt d'un chapitre, s'abaisser au point de prêcher la parole divine, rôle abandonné alors aux moines et à d'obscurs desservants d'église, payés pour ces fonctions. Aussi, beaucoup de ses anciens collègues furent-ils offusqués de cet acte, plus encore, quand on commença à dire la messe en langue allemande et à donner la communion sous les deux espèces.

Sur les demandes itérativement adressées au sénat, pour qu'il défendît aux ecclésiastiques mariés la desservance de l'église, il répondit qu'il le ferait, à condition que les autres prêtres s'abstinssent de vivre en commun avec leurs gouvernantes et maîtresses. Grand nombre de chanoines des trois chapitres de Saint-Thomas, de Saint-Pierre-le-Vieux et de Saint-Pierre-le-Jeune quittèrent alors Strasbourg, et le sénat nomma des commissaires pour inventorier et faire gérer, en leur absence, les biens appartenant à ces diverses institutions religieuses, et s'arrogea le droit de nommer aux diverses cures dépendantes du droit patronal du chapitre de Saint-Thomas, à savoir Saint-Nicolas, Sainte-Aurélien et Eckbolsheim. En outre, il fit réintégrer tous les objets de valeur, ornements d'église et argent, qui avaient été emportés par les émigrés. La ville, accusée à raison de ces actes auprès de l'empereur, chercha à se justifier, en soutenant que, comme ces biens abandonnés n'appartenaient pas à ceux qui en avaient joui précédemment, il était de son devoir de s'en assurer jusqu'à nouvel ordre. Les divers changements dans le culte et dans les doctrines religieuses continuèrent depuis 1523, année dans laquelle les prêtres avaient commencé à se marier, jusqu'en 1530, où, par décision du sénat et des trois cents échevins, la messe fut abolie en même temps que les prédicateurs de la réforme abandonnèrent l'ancien costume sacerdotal pour adopter la large robe noire avec la fraisette blanche

Église
Saint-Thomas.

qu'ils portèrent dans les cérémonies du culte, d'où peut-être le proverbe: l'habit ne fait pas le moine.

Déjà dans diverses parties de nos promenades, nous avons touché à différents épisodes qui se rattachent à l'histoire de la réforme à Strasbourg; en parlant de l'église Saint-Thomas, d'où est partie pour ainsi dire sa force d'initiative, nous nous bornerons à dire de quelle manière s'est formé le corps enseignant, greffé sur l'ancienne réputation de ce savant chapitre, réputation dont s'honoraient toujours ses membres, et qui a été dignement continuée jusqu'à nos jours, car un grand nombre d'entre eux se sont fait connaître par d'utiles et de savantes publications, dont quelques-unes ont même été couronnées par l'Institut ou par d'autres corps scientifiques de l'Europe.

Capito, le prévôt de Saint-Thomas, et Butzer avaient dès le principe commencé l'enseignement; à eux se joignirent Gaspard Hédio, Pierre Dasypodius, le père du créateur de l'ancienne horloge astronomique de la cathédrale, Herlin et Bedrotus, chanoines de Saint-Thomas, et quelques autres qui y ouvrirent des cours d'instruction supérieure. Le sénat, qui avait la conviction que le meilleur moyen de moraliser et d'instruire le peuple était de créer de bonnes écoles primaires, s'était déjà occupé sérieusement de ce soin; mais, pour avoir de bonnes écoles, il faut aussi des maîtres instruits, et c'est dans ce but qu'il donna les places vacantes des capitulaires à des hommes d'enseignement, comme il avait disposé des biens des couvents en faveur d'institutions charitables. L'évêque Érasme de Limpurg protesta contre le droit que le sénat s'arrogeait, en alléguant que si Strasbourg voulait posséder dans son sein un corps de savants à la tête de l'instruction, il n'avait qu'à le payer, mais que les fonds du chapitre de Saint-Thomas étaient essentiellement destinés aux prébendes des capitulaires, suivant les antiques règles et statuts. La ville ne tint pas compte de ces réclamations, et la question resta en litige jusqu'à ce que l'empereur Charles-Quint fit nommer, en 1549, des arbitres, par lesquels il fut décidé que pendant dix ans la cathédrale et les biens des deux chapitres de Saint-Pierre, avec celui de la Toussaint, seraient rendus aux catholiques, et que les protestants garderaient les revenus de Saint-Thomas, du couvent des Cordeliers et de Saint-Guillaume pour l'instruction publique. Pendant les dix années que dura l'*interim*¹, les choses en restèrent là et furent encore sanctionnées par le § 19 du traité de paix d'Augsbourg, en 1555, par le traité de Westphalie, et les articles 3 et 4 de la capitulation de Strasbourg, en 1681².

Ces divers biens d'origine ecclésiastique, auxquels on donna d'autres destinations, et qui s'accrurent par de nombreux legs, et ceux des églises, l'Oeuvre-Notre-Dame, les établissements de charité, furent toujours gérés par des commissions, présidées par un membre du sénat et composées d'un échevin, d'architectes et de marguilliers. Trois

¹ Voyez Ville, page 57, note.

² Voyez Faubourgs, pages 59 et 60.

membres de chacune des commissions attachées aux sept églises paroissiales de Strasbourg, données au culte à cette époque¹, dont un sénateur, un échevin et un notable citoyen, formaient le Convent ecclésiastique, et soumettaient leurs comptes au contrôle et à la vérification de l'administration centrale de la ville jusqu'à la révolution, sauf les changements qui eurent lieu après la capitulation de la ville. Ces comptes des fondations de l'ancienne université, sous les noms de *Haute-École* et *Saint-Thomas*, furent également soumis au contrôle et à la vérification de membres du sénat qui portaient le nom de *scolarques*; en un mot, c'étaient des établissements municipaux, quoique la ville eût perdu ses droits seigneuriaux par ce cataclysme politique.

La réputation toujours croissante de ce corps enseignant, transformé, comme nous l'avons déjà vu, en académie et en université, mais notamment la prospérité de ses grands revenus, créèrent des envieux et des jaloux, car, s'il est doux de jouir commodément de ses rentes, il est encore plus doux d'être chanoine, on n'a pas les soucis de la gestion de sa fortune, et sous ce rapport la fondation de Saint-Thomas eut bien des combats à livrer pour conserver son patrimoine, que souvent elle courut risque de perdre².

¹ La Cathédrale, Saint-Guillaume, Saint-Nicolas, Saint-Thomas, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Pierre-le-Jeune et Sainte-Aurélie.

² Nous n'en citerons que quelques-uns. Les pères jésuites, par l'entremise du révérend père Letellier, confesseur de Louis XIV, avaient déjà reçu la permission écrite du roi de s'emparer de cette église, dont la restitution, selon eux, répondait à un besoin impérieux dans l'intérêt du culte catholique. Le roi fit part à son ministre Philippon de Pontchartrin de cette autorisation; mais celui-ci lui objecta qu'en faisant cette cession, il anéantirait d'un trait de plume l'existence de l'université de Strasbourg, renommée partout, et qu'il violerait en même temps sa parole royale, engagée par la sanction donnée à la capitulation de Strasbourg. Il ajouta qu'il s'agissait bien moins d'une église de plus pour les besoins du culte que des grands biens qui y étaient attachés et qu'on avait destinés à l'instruction. Informé de la vérité, le roi reconnut qu'il avait été induit en erreur; mais sa signature une fois donnée, il n'osa plus la révoquer. Pontchartrin s'en chargea du consentement de Louis XIV, et invita les révérends pères à dîner pour causer de cette affaire; à table ils exhibèrent l'ordre du roi et le montrèrent au ministre, qui le mit en poche sous prétexte de vouloir le contresigner, mais cet écrit ne reparut plus. Cette anecdote est racontée par un sieur Mühlberger, ancien archiviste de la ville, qui mourut au commencement de ce siècle, et dont la fille vit encore parmi nous. Une autre, qui a beaucoup d'analogie avec la première, est racontée dans un livre, assez rare, qui a été publié, en 1789, à Francfort, sous le titre de *Briefe eines reisenden Deutschen an seinen Bruder in H...* Le fait se passe sous le règne de Louis XV, mais cette fois ce ne fut pas un ministre qui sauva les biens de Saint-Thomas, mais un membre de cette même collégiale, le professeur Schœpflin, historiographe du roi, qui se trouvait alors à Paris. Les révérends pères du même ordre s'étaient aussi procuré par les mêmes moyens et sous le même prétexte que leurs prédécesseurs une lettre de cachet du roi, par laquelle ils devaient s'approprier cette fondation. Schœpflin, qui jouissait d'une grande estime à la cour, se rendit aussitôt à Versailles et présenta sa requête au roi, en se basant sur les traités qui garantissaient à l'ancienne université de Strasbourg la propriété de ses biens. Le roi ne voulait pas retirer sa signature, et les jésuites étaient déjà en route pour Strasbourg, mais il autorisa Schœpflin à l'anéantir s'il le pouvait. Le professeur quitte Paris, court à leur poursuite, en brûlant le pavé, et les rencontre à la poste de Saverne où ils faisaient jovialement leur repas; le savant professeur et diplomate, qui ne leur était pas inconnu, entre, les salue poliment, s'informe de leur santé, du but de leur voyage, et apprend que lui et ses collègues seront bientôt obligés de décamper et de céder leurs chaires, leurs maisons et leurs prébendes aux révérends pères, leurs successeurs. Il fait d'abord l'incrédule, puis, quand il tient en main la lettre de cachet du roi, qui devait le convaincre, il la déchire en mille morceaux. Sur le point de subir les effets du ressentiment de ses adversaires, il les arrêta, en leur disant qu'il n'avait pas manqué au respect qu'il devait à la signature royale, mais qu'il l'avait anéantie par les ordres du roi même.

Les capitulaires de Saint-Thomas furent bientôt après à l'abri des attaques de leurs ennemis, qui ne tardèrent

Eglise
Saint-Thomas.

Église
Saint-Thomas.

Par arrêté du 20 mai 1803, l'ancienne université de Strasbourg fut transformée en académie protestante, et quand, à la formation de l'Université impériale, une faculté de théologie du même culte fut jointe à l'académie de Strasbourg, l'établissement de Saint-Thomas reçut le titre de Séminaire protestant, qu'il porte encore aujourd'hui, et fut placé sous la surveillance laïque du Directoire général de la Confession d'Augsbourg.

Ce court aperçu historique nous explique pourquoi cette église est si riche en monuments rappelant le souvenir de dignes ecclésiastiques et de savants qui ont illustré Strasbourg, monuments qu'on ne trouve pas dans les autres églises de cette ville.

Pour la visiter dans son intérieur, entrons, avec un saint recueillement devant ces débris du passé, par la porte du côté du logement du sacristain, qui ordinairement fait le *cicerone* pour les nombreux étrangers qui viennent y voir les chefs-d'œuvre d'art dont elle est enrichie.

En y entrant, on a devant soi deux arceaux élancés qui séparent la croisée des deux transepts; entre les colonnes s'élève un mur, terminé à la hauteur du premier étage par une galerie gothique; ce mur est percé entre chaque colonne d'une porte, dont l'une donne entrée dans le chœur. A la gauche de l'une de ces portes, deux pierres tumulaires scellées dans le mur perpétuent le souvenir de deux bons chanoines, Burcard Burgrafe, prévôt de Saint-Thomas, mort en 1437, et Fréd. Bohard, également prévôt, mort en 1413. De l'autre côté de la colonne, nous voyons une autre pierre tumulaire, au milieu de laquelle est taillé en ronde-bosse un homme de face, raide, couvert de son armure, à visière ouverte, tenant dans sa main droite le bâton du commandement. Le sculpteur a eu soin de graver à ses deux côtés l'âge de cinquante-trois ans, et tout à l'entour, avec le millésime de 1645, une inscription nous apprend que c'est la pierre tumulaire du colonel Kanowsky de Langendorf. A côté repose le comte Auguste de Harteck, mort en 1665, pendant qu'il faisait ses études à Strasbourg. Au-dessus, et aussi scellées dans le mur, trois autres pierres tumulaires honorent la mémoire de Jacques-Dominique Twinger de Königshoven, notre cher chroniqueur, chanoine de Saint-Thomas, mort en 1420; de son collègue, Jean Keller de Dieffenthal, mort dans la même année, et de Burcard Schön de Rotweil, prévôt de cette même collégiale, mort en 1473.

A la droite de l'entrée, contre le mur, deux grands tableaux en marbre noir, avec

pas à être exilés du sol de la France; mais la révolution vint, et avec elle la vente des biens de la noblesse et du clergé. Ce fut alors le savant professeur Koch, membre de cette même collégiale, et l'abbé d'Eymar, députés à l'Assemblée nationale, qui plaidèrent la cause de la fondation devant cette même Assemblée, et parvinrent à sauver ses biens, en 1790. En 1798, Couturier ayant fait dans le conseil des Cinq-Cents la proposition de vendre les biens des institutions protestantes, ce projet fut combattu en vain par le professeur Hermann, plus tard maire de Strasbourg et doyen de la faculté de droit; mais dans le conseil des Anciens il fut rejeté, grâce à un mémoire historique et diplomatique que feu G. Schweighäuser, connu plus tard comme héliéniste et archéologue distingué, fit distribuer aux membres de ce corps.

cadre et inscriptions en or, nous ramènent vers une époque plus moderne, et rappellent la mémoire de deux savants professeurs qui illustrèrent l'université de Strasbourg, Sébastien Schmid, théologien, né à Strasbourg en 1617 et mort en 1696, et Jean-Henri Lederlin, professeur des langues grecque et hébraïque, né dans la même ville en 1672 et mort en 1737. A gauche de ces tableaux, un monument plus artistique attire nos regards: c'est celui de Jérémie-Jacques Oberlin, le frère du pasteur, dont le nom est encore vénéré au Ban-de-la-Roche. Oberlin fut professeur de logique et de métaphysique et bibliothécaire à l'ancienne université de Strasbourg; philologue et archéologue érudit, il jeta de vives lumières sur la langue que parlent nos montagnards et sur les antiquités du pays. Il commença à cultiver ses études sous la direction du savant Schoepflin, dont il fut le jeune ami. Né en 1735, il est mort en 1806. Son monument, dû à l'habile ciseau d'Ohmacht, est composé d'un portique, formé de deux colonnes, qui supportent un fronton antique, dont les deux angles sont ornés de têtes de génies, le tout en grès des Vosges. Entre les deux colonnes, un bas-relief en marbre blanc représente la muse de l'histoire déroulant ses annales sur l'autel de l'immortalité. Cette figure, de plus de grandeur naturelle, respire l'art antique dont ce grand maître s'était inspiré. Au-dessus, dans le fronton, un médaillon, de même en marbre blanc, nous conserve les traits fortement prononcés de ce savant.

En face, contre le mur qui sépare le transept de l'extrême abside de la nef, un autre monument en grès, surmonté d'un buste représentant les traits, peut-être trop juvénils, d'un médecin distingué et, ce qui plus est, d'un ami des pauvres et de l'humanité souffrante, le docteur François-Daniel Reisseisen, né en 1773, mort en 1828, est dû au même ciseau que le précédent.

A la gauche de la porte d'entrée, une autre petite porte nous conduit dans une chapelle sombre et étroite, dont la construction appartient, à en juger par son style, à la fin du quinzième siècle: c'était l'ancienne chapelle de Saint-André. On y a déposé deux cercueils en plomb, contenant deux corps embaumés, en assez bon état de conservation, trouvés dans des fouilles que l'on fit en 1802. Un cercueil en bois, peint d'armoiries, qui recouvrait celui en plomb, a permis au professeur Oberlin de constater, par des recherches sur l'identité de la personne du défunt, que c'était le comte Gustave-Adolphe de Nassau, fils de Guillaume-Louis de Nassau-Saarbruck et d'Anne-Amélie, fille de George-Frédéric, margrave de Bade-Durlach. Il fut mortellement blessé, comme général-major dans l'armée impériale, à la bataille du Kochersberg, et mourut à Strasbourg le 9 octobre 1677. Dans les derniers temps on a réhabillé ce comte de Nassau, dont les vêtements commençaient à tomber en lambeaux, tout en imitant exactement ces derniers, et l'artiste chargé de cette opération est sans doute le seul qui ait pris mesure sur un corps âgé de près de deux siècles. Cet habillement n'est aucunement militaire; une longue veste, la capote et la

culotte suédoises, des bas en toile de lin et les souliers à larges pointes carrées, de longs gantelets en peau de chamois, désignent le costume du dix-septième siècle.

Dans l'autre cercueil, appartenant au même siècle, repose une enfant que la mort a moissonnée à l'âge de douze ans environ; elle paraît avoir été l'objet de la tendre affection de ses parents, appartenant à la haute société, car dans son dernier gîte elle repose parée de fleurs artificielles, revêtue d'une robe de soie, et ornée de colliers, de bracelets et de bagues en or, en pierres fines et corail, en perles et en émaux, comme on pare une jeune fiancée. Pour montrer ces corps, qui, quoique embaumés, ont subi les ravages du temps, on a recouvert de vitres les deux cercueils qui les renferment.

Sortons de cette lugubre enceinte et continuons notre visite. En tournant le mur auquel est adossé le monument du docteur Reisseissen, on voit scellée une inscription, indiquant que contre ce mur un pieux prévôt du chapitre de Honau et chanoine de Saint-Thomas, du nom de Henri, fit bâtir une chapelle, en y fondant deux prébendes, consacrée en l'honneur de saint Michel, le jour de Saint-Matthieu 1290, par l'évêque de Tulle; elle fut démolie quand l'écolâtre et architecte de Saint-Thomas, Erlin, élargit la nef d'une abside. Le reste de la longueur du mur est occupé par deux grands tableaux noirs avec cadre et inscriptions en or. L'un consacre le souvenir de Jean Fels, chanoine de Saint-Thomas et professeur en droit, né à Kolbsheim en 1665 et mort en 1737. Fels, jurisconsulte distingué, était gendre d'Ulrich Obrecht, le premier préteur royal de Strasbourg, dont nous avons déjà parlé. Le second tableau honore la mémoire de Jérémie-Évrard Linck¹, aussi professeur en droit et gendre de Fels, né en 1685 et mort en 1743. Au bas de ces deux épitaphes se trouve un cercueil en grès d'une grandeur inusitée; le côté extérieur est orné d'un grand nombre d'armoiries, soigneusement sculptées, et la longue inscription lapidaire du couvercle nous enseigne qu'il contenait la dépouille mortelle de Frédéric Alfeld, mort en 1669.

A l'angle du mur méridional de l'abside, on entre par une petite porte à accolades dans une ancienne chapelle, construite en 1521, en l'honneur des quatre évangélistes; cette chapelle, plus vaste et plus claire que celle de Saint-André, sert aujourd'hui d'oratoire. A la droite de cette porte, nous voyons l'épitaphe d'un pasteur de cette paroisse, qui l'a desservie pendant quarante-quatre ans; elle est posée dans une niche avec entourage gothique; un tableau en marbre noir avec caractères en or conserve le souvenir des services ecclésiastiques de M. J. Müller, mort en 1847, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans; en haut se trouve le médaillon du pasteur et en bas une simple croix en marbre blanc.

¹ Linck jouit du droit de joyeux avènement, ou de premières prières, qu'avaient conservé les rois de France, comme successeurs des empereurs d'Allemagne en Alsace, pour la nomination aux premières places capitales devenues vacantes après leur avènement au trône. C'est ainsi que Linck fut nommé par Louis XV, en 1717, et J. Fréd. Lobstein, professeur en médecine, par Louis XVI, en 1774.

Du même côté, un autre monument en grès, également renfermé dans une niche ogivale, est élevé à la mémoire du professeur Herrensneider, né en 1761, mort en 1843. Un buste en marbre blanc, exécuté par M. F. Kirstein fils, exprime l'aménité de caractère de ce respectable vieillard, tout en conservant quelques traits du père de l'artiste, qui y a sans doute travaillé sous l'inspiration de ses souvenirs. J. F. Herrensneider était professeur de philosophie au Séminaire protestant, de physique à la faculté des sciences de l'Académie, et l'un des bibliothécaires de la ville de Strasbourg. A côté de Herrensneider se trouve l'épithaphe de son collègue et ami, Jean Schweighæuser, le savant helléniste, né en 1742, mort en 1830; il était professeur de langues anciennes au Séminaire, doyen de la faculté des lettres à l'Académie et l'un des bibliothécaires de la ville. Une inscription en or, sur une dalle en marbre blanc, le proclame l'éditeur et le commentateur des œuvres d'Appien, de Polybe, d'Athénæüs, d'Arrien, d'Hérodote et de Sénèque, vaste cycle d'études, qui prouve les immenses travaux du savant dans sa longue carrière.

Contre ce mur, du même côté, nous voyons encore trois grandes épithaphes sur fond noir, à entourage rococo doré : ce sont celles de Jean-Henri Bœcler, né en 1732, mort à l'âge de cinquante-trois ans, qui perpétue le souvenir de cette famille de jurisconsultes et de médecins; de Jean-George Schertz, né en 1678, mort en 1754, professeur en droit, et dont l'historien et le philologue aiment tant à consulter le savant trésor dans le domaine de la langue allemande du moyen âge, qu'Oberlin publia, après sa mort, sous le titre de *Glossarium germanicum medii ævi*; et enfin de Jean-Jacques Sachs, professeur en médecine, né en 1686, mort en 1762.

Pour achever la nomenclature des savants strasbourgeois, dont les monuments sont exposés du côté méridional de cette église, nommons encore celui de Frédéric-Charles-Timothée Emmerich, que la mort enleva en 1820, à l'âge de trente-quatre ans, à ses études et à ses nombreux amis. Son buste, en marbre blanc, est également dû au ciseau d'Ohmacht; ses traits, de même que ceux de Reisseisen, semblent un peu trop juvéniles pour l'âge du défunt, et tout en portant le cachet de la ressemblance, sont idéalisés par la main du sculpteur. Sur l'observation qu'on lui en fit, le bon vieillard répondit avec sa naïveté habituelle : C'est qu'Emmerich était mon jeune ami; il était bon et vertueux, et je veux le rendre tel à la postérité.

En portant nos pas vers l'entrée principale de l'église, nous voyons, à côté de la porte qui conduit dans l'escalier de la tourelle, une pierre tumulaire avec le millésime 1460; elle rappelle un nom depuis longtemps éteint dans notre population moderne, mais que nous avons déjà rencontré dans nos annales, comme écrivain et comme receveur de l'OEnvre-Notre-Dame, deux siècles auparavant, à l'époque où les Strasbourgeois se battaient avec leur évêque à la journée de Hausbergen, et où Erwin construisait la cathédrale; c'est celui de Jean Elnhart et de son fils, tous les deux hommes de guerre

Eglise
Saint-Thomas.

Église
Saint-Thomas.

(*armiger*), et de leur compagne et mère Brigide Dutschmen. A côté, nous voyons celle de Paul Munthart, qui mourut en 1481 ; elle nous apprend qu'il était licencié ès décrets, prévôt de Saint-Pierre-le-Jeune, capitulaire de Saint-Thomas et bienfaiteur des deux églises, à la dernière desquelles il légua sa nombreuse bibliothèque ; il se trouvait à côté de Geiler de Kaysersberg quand il inaugura, vers la fin du quinzième siècle, l'église de Sainte-Madeleine.

Nous voilà devant l'intérieur de la façade principale de ce bâtiment sacré, contre laquelle est construite une galerie en bois avec les orgues au milieu. Speclin fait déjà mention dans ses *Collectanea* d'orgues qui furent placées, en 1333, dans une voûte, au-dessus de la rosace. Le bel instrument d'aujourd'hui est dû à la main habile de Jean-André Silbermann, notre historien¹ ; il lui fut payé à raison de 3,500 florins et douze rézeaux de blé, avec la propriété des anciennes orgues. En 1836, M. Martin Wetzel, facteur d'orgues en cette ville, augmenta son étendue ; il contient aujourd'hui 34 jeux et 2710 tuyaux.

Les vitraux peints de la rosace appartiennent à l'époque contemporaine, et ont été exécutés en 1842 par Pereira ; ils n'ont pas la même vigueur de coloris que les anciens.

A la droite et à la gauche de la porte d'entrée, les deux voûtes cintrées des collatéraux contenaient jadis deux chapelles sépulcrales, érigées et fondées par le dévoué architecte Bourcard Kettener, pour lui et sa femme ; celle de gauche est vide, mais dans celle de droite on a placé quelques pierres tumulaires contre le mur. L'une de 1418, consacrée à Jean de Rinstete, doyen des chanoines de Saint-Thomas, a un intérêt artistique à cause d'une figure d'un beau dessin qui y est représentée en relief, tenant un calice en main. A côté se trouve celle de Frédéric Suecce, de même chanoine ; elle date de 1304. A la droite, une autre pierre attire nos regards ; elle était déposée jadis contre le mur qui entoure le jardin de la maison curiale, et on a bien fait de la mettre à l'abri dans l'intérêt de sa conservation. C'est la pierre tumulaire de Nicolas Roeder, qui mourut en 1510, et qui fit exécuter le groupe des disciples du Christ à la montagne des Oliviers, dont nous avons parlé à l'article de la chapelle du Saint-Sépulcre dans le faubourg National². Un squelette couché sur un matelas donne à ce monument, d'une parfaite exécution, un caractère lugubre, et rappelle la fragilité de l'existence humaine.

A côté se trouve la pierre tumulaire d'un Jean Ingold (1400) ; les trois fleurs de lis que cette ancienne famille patricienne porte dans ses armoiries ont été enlevées du temps de la révolution ; les Ingold étaient les fondateurs d'un autel dans cette église. Diverses autres pierres tumulaires, tant de chanoines que d'hommes de guerre, parmi lesquelles on remarque celle d'Évrard de Seckingen (1433), se trouvent encore là, plus ou moins bien conservées, et servant de dalles dans l'église. Nous en ferons ressortir une qui nous

¹ Voyez Faubourgs, page 99.

² Voyez Faubourgs, page 108.

représente un chanoine dans son costume ecclésiastique, portant le béret sur la tête, et tenant un livre sur la poitrine, le tout simplement gravé en contour dans la pierre.

Église
Saint-Thomas.

Les murs qui lient les dernières colonnes absidiales de la nef à la façade septentrionale et forment appui à la poussée de la voûte, séparent de ce côté l'abside de la nef en quatre chapelles; les deux du milieu sont fermées par des vitrages, pour pouvoir être chauffées en hiver.

Dans la quatrième, nous lisons encore les inscriptions suivantes, qui toutes consacrent le souvenir de personnages attachés comme prébendiers à cette collégiale; les deux premières rappellent de nouveau Frédéric Suecce (1304) et Jean de Rinstette (1418), dont nous avons déjà rencontré les pierres tumulaires, y sont-elles placées en souvenir de fondations d'autels? Nous l'ignorons. A côté se trouvent celles de Cosso de Kagenneck, chanoine et prévôt, mort en 1467; de Jean Breitenbach, chanoine et scolarque, mort en 1487, et du chanoine et chantre Étienne Zorn, mort en 1437; ce dernier fut le successeur à la prébende du chroniqueur Königshoven.

Dans le transept septentrional, à la droite de la porte d'entrée, nous retrouvons de nouveau un beau monument de l'art plastique; c'est celui élevé à la mémoire de Christophe-Guillaume Koch¹. Il est également dû au ciseau d'Ohmacht. On reste en admiration devant la gracieuse figure de jeune femme, assise sur un roc, dans une niche gothique: elle porte la couronne murale, symbole de la ville forte qu'elle doit représenter, et le douloureux regard, rehaussé par l'énergie antique qui anime ses beaux traits, est fixé sur le buste de celui que la science a perdu. Au pied de l'autel est assis un génie en larmes, tenant un rouleau figurant les œuvres du savant. La teinte grisâtre du grès qui a servi à ce monument, et qui est travaillé avec une exquise délicatesse, lui donne encore une sévérité de ton relevée par le marbre blanc du buste. C'est avec peine que l'on détache ses regards de cette gracieuse figure, pour fixer un autre monument qui se trouve en face. Celui de Koch fut élevé en 1816, trois années après sa mort, par la reconnaissance de ses collègues; l'autre, par l'attachement d'une sœur pour son frère chéri, Jean-Daniel Schœpflin, le savant historien, mort en 1771, à l'âge de près de soixante-dix-sept ans. Le monument de Schœpflin, quoique plus imposant que tous ceux que nous avons déjà décrits, est loin de leur ressembler, car l'art de l'architecture, relevé par la sculpture, en est plutôt le créateur; ce monument s'élève sur sa tombe même et forme un portique à niche. Au-dessus d'un entablement s'élèvent deux colonnes cannelées à chapiteaux corinthiens, couronnés par un fronton en cintre richement orné. Dans ce cintre, le sculpteur Perthois a placé le médaillon en bronze du savant, et sur l'autel en marbre gris, sur lequel brille l'inscription en caractères d'or, repose une grande urne en marbre blanc.

¹ Voyez Faubourgs, page 82.

Église
Saint-Thomas.

Dans le mur surmonté d'une galerie gothique, pendant à celui que nous avons en face en commençant notre inspection, nous avons encore à signaler quelques pierres qui y sont scellées. La première appartient à Jean Ruwin, chanoine et prévôt de Saint-Thomas, qui repose à côté de son frère Nicolas Ruwin; elle porte le millésime de 1332, et nous indique la date *XIII Kalendas Junii*, 20 mai, où eut lieu le combat sanglant entre les Zorn et les Müllenheim dont nous avons parlé dans l'historique du développement social¹; une autre de 1307 du recteur Eberhardus; du prévôt de Saint-Thomas, Louis, qui repose dans la tombe de son oncle, Jean Zorn² (1313); une troisième rappelle un bon et riche bourgeois qui y avait choisi sa sépulture pour lui, sa compagne, ses enfants et sa famille: c'est Adolphe Schuldheiss et Anne Hüssler; il portait le surnom de *Wein und Brod* (vin et pain), et le millésime 1522 nous indique que ce fut un des derniers qui obtinrent la sépulture dans l'église avant que le Magistrat défendît cet usage pour raison sanitaire. Depuis lors, nous ne trouvons que quelques exceptions à cette règle générale, faites entre autres en faveur de Schœpflin et d'un Jean-Sigrist de Ruffach, bienfaiteur des pauvres, qui mourut en 1617, et dont la pierre tumulaire se trouve près de celle de Jean Taler, guerrier autrichien, mort en 1356, représenté debout avec son casque, son armure et drapé d'un manteau. Ajoutons encore à notre énumération la pierre tumulaire de Henri de Hohenstein, prévôt de Saint-Thomas, qui mourut en 1384, et que nous trouvons fixée dans le mur de l'intérieur du chœur, à côté du monument de Pigal. Tout près de là, un cercueil en pierre d'une haute antiquité termine la longue série de monuments et d'épitaphes que la piété et la reconnaissance de nos ancêtres ont posés dans ce temple. Ce sont ceux qui se sont conservés à travers les siècles, sans compter la longue nomenclature de noms que Mueg a déchiffrés dans son temps, et qu'il nous a laissés dans son intéressant manuscrit

¹ *Eadem die facta est cedes inter primates civitatis argentinensis scilicet Zorn et Mülnheim.* Voyez Ville, rue Brûlée, page 17.

² MM. Heitz et Schnéegans, dans leurs publications sur l'église de Saint-Thomas : *Die Thomas Kirche in Strassburg*, 1841, et *l'Église de Saint-Thomas à Strasbourg*, 1842, citent une troisième pierre tumulaire d'un Zorn de 1479; c'était un Bechtold Zorn de Ried, marié à une Serène Rebstock. Nous n'avons pas pu la retrouver; mais le nom de Rebstock, dont elle fait mention, nous rappelle un second exemple des haines invétérées qui divisaient anciennement la noblesse en notre ville, et donne en même temps un échantillon de la justice d'alors. Königshoven raconte que le dimanche, 23 avril 1374, il y eut une grande réunion dans une maison près de Saint-Thomas, où se trouvaient des membres de la famille noble des Rosheim et de celle des Rebstock. Une querelle ayant éclaté entre eux, on mit les armes à la main, et trois des Rosheim furent tués. A la suite de cette affaire, les Rebstock furent bannis de la ville, et se retirèrent à Molsheim. Mécontents de cette sentence, les Rosheim, qui tenaient à se venger personnellement de leurs ennemis, parvinrent à entrer furtivement à Molsheim dans la nuit du 13 février suivant, et sachant que leurs adversaires avaient l'habitude de se rendre le soir à la curie de la noblesse, ils les surprirent dans cette réunion et fondirent sur eux, l'épée en main et la dague au côté, massacrèrent huit des dix qui étaient présents, et se sauvèrent ensuite par une maison de paysan, bâtie contre le mur de la ville, au moyen d'échelles de cordes qui avaient servi à leur entrée. Plainte fut alors portée devant le sénat de Strasbourg par la famille des victimes, mais les Rosheim furent acquittés, n'ayant fait que se venger d'une insulte personnelle, tandis que deux des malheureux paysans qui leur avaient prêté aide et assistance, furent condamnés à être roués vifs.

Monumenta in Ecclesiis et Claustris Argentinsibus, et que M. L. Schnéegans a admis dans son consciencieux travail sur cette église. La mort les unit depuis longtemps dans le calme silencieux de la tombe, tous ces chanoines, ces prévôts, ces savants, ces prébendiers en tout genre, ces guerriers et ces bourgeois, soit qu'ils aient suivi le culte chrétien catholique ou qu'ils aient été adhérents de Luther ou de Calvin; *requiescant in pace*. Rappelons-nous la finale de presque toutes ces épitaphes: *Orate pro eo*. Prions pour eux, et suivons le précepte du divin Maître: Aimons-nous, entraïdons-nous, perfectionnons-nous, comme nous l'enseignent les figures sculptées sur le cercueil de l'un des évêques primitifs de son église, emblèmes de l'action bienfaisante et édifiante de la religion chrétienne dont le clergé doit être le premier représentant. Ce cercueil est celui de l'évêque Adeloche, un des bienfaiteurs de Saint-Thomas, dont nous avons déjà parlé dans l'introduction historique de cette église. Ce sarcophage en grès, de 1 mètre 65 centimètres de long sur 50 centimètres de large et 46 de haut, est placé dans une niche cintrée, et repose sur deux lions. Sur le couvercle, de forme angulaire, nous lisons l'inscription suivante:

Eglise
Saint-Thomas.

ADELOCHVS PRÆSVL AD DEI LAVDES AMPLIFICANDAS
HANC EDEM COLLAPSAM INSTAVRAVIT DCCCXXX.

La face extérieure du sarcophage carré est seule visible; elle est divisée dans sa longueur en sept compartiments, représentant sept niches cintrées, séparées par des colonnes, surmontées d'une tourelle. Dans la niche du milieu nous voyons la figure de Jésus-Christ, rédempteur, la tête entourée d'un nimbe crucifère, tenant le livre de l'Évangile de la main gauche, et bénissant de la main droite. Les figures des deux niches extérieures représentent symboliquement l'homme né dans le péché originel; la figure de gauche est une femme à chevelure flottante; elle est nue, de même que l'homme, ainsi que les anciens maîtres avaient l'habitude de représenter le vice, tandis qu'ils habillaient toujours les personnages vertueux. Quoique le poisson qu'enfourche la femme, caractérise Jésus-Christ dans les symboles de l'Église des premiers siècles, nous pensons que, lié à la figure de la femme, il a ici la même signification que la sirène, mi-femme et mi-poisson, emblème de la séduction et du vice. La figure de droite, mi-homme et mi-diable, représente de même le vice dont il est souillé, et dont il reçoit l'inspiration par les monstres et les serpents, symboles du péché, qui lui parlent à l'oreille. Les deux fleurons formant des entrelacements, style d'ornementation de cette époque, dont sont décorées les deux niches à leurs côtés, sont des emblèmes de l'art et du travail moral et intellectuel que la religion impose à l'homme pour arriver à la grâce et à la perfection. Elles sont représentées à la droite et à la gauche du Christ par la figure de l'évêque, agenouillé devant lui, tenant la crosse épiscopale en main, et par celle de l'ange, homme béatifié qui descend du ciel et, tourné vers lui, lui présente l'étole,

Église
Saint-Thomas.

emblème de l'onction ecclésiastique, que sanctifie la religion. En tête de ce sarcophage se trouvent trois figures entre deux tourelles. Si celle de droite portait une couronne ou une mitre; si l'autre était couverte de la cotte de mailles et du casque, on pourrait croire qu'elle reçoit de la main du premier la bannière d'investiture de protecteur ou d'avoyer de l'évêché, mais aucun signe distinctif ne nous apprend la qualité des personnages qui jouent un rôle dans ce bas-relief; la troisième seule, qui porte un bouquet, a dans sa tête un type religieux. Adeloche mourut en 820, six ans après Charlemagne; ce groupe ferait-il peut-être allusion à quelque épisode de la vie malheureuse et pleine de drames de son fils et successeur, dont quelques péripéties se rattachent à notre province? Quoique l'idée du sculpteur, auteur de ce sarcophage, nous reste en partie voilée, le monument en lui-même est d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art, car il n'existe que peu de reliques vieilles de plus d'un millier d'années, et restées en si bon état de conservation. En général, on reconnaît au soin qui a présidé à la conservation de ces monuments, au respect qui les a entourés, que l'amour des études et le culte des sciences, qui étaient l'apanage de cette collégiale, les ont couverts de leur égide protectrice. Ce cercueil, placé à côté du chef-d'œuvre de Pigal, nous montre aussi le vaste champ qu'a parcouru l'art plastique pour arriver de progrès en progrès jusqu'à créer ce monument vraiment royal, que notre église doit aux préjugés religieux qui dominaient encore au siècle passé.

Ce beau monument a été élevé au comte Maurice de Saxe, fils naturel d'Auguste, électeur de Saxe et roi de Pologne. Ce prince avait pris en affection toute particulière la France; il aimait ses mœurs et sa gloire, et lui a consacré son grand génie militaire. Depuis l'âge de douze ans il maniait les armes, et, en 1722, à l'âge de vingt-six ans, quand il fut nommé colonel d'un régiment allemand, au service de la France, il avait déjà fait ses campagnes en Flandre et contre les Turcs, sous Malborough et sous le prince Eugène, et partout il s'était distingué par son talent militaire et par sa bravoure. Placé temporairement comme duc de Courlande à la tête de cette province, il en fut éloigné par l'insurrection polonaise, et revint dans son pays de prédilection, où il employa ses loisirs à étudier sérieusement les mathématiques et à écrire ses *Réveries*, ouvrage qui est rangé parmi les œuvres classiques de l'art de la guerre. En 1733, il fit ses premières armes au service de France, pendant la campagne sur le Rhin, sous les ordres du maréchal de Berwick, et fut promu l'année suivante au grade de maréchal de camp. Pendant la guerre de la succession d'Autriche, il assista au siège de Prague, sous le maréchal de Belle-Isle, et se rendit maître de la forteresse d'Egra; en 1743, il commanda en Bavière et sur le Rhin, et l'année suivante il fit partie de la malencontreuse expédition de Charles-Édouard contre l'Écosse. Dans les années suivantes, jusqu'à la paix d'Aix-la-Chapelle, en 1748, il fit avec Louis XV les campagnes de Flandre et de Hollande, signalées par les victoires de Fontenay, de Rocourt, de Lawfeld, et par les

prises de Menin, d'Yprès, de Bruxelles, de Berg-op-Zoom, de Mæstricht et tant d'autres places fortes. En 1744, le roi lui donna le bâton de maréchal de France, et, en récompense de ses éminents services et de ses victoires, il obtint, comme Turenne et Villars, dont il était le digne émule, la dignité de grand-maréchal de France, et reçut de la munificence royale le château de Chambord et six pièces de canon comme trophées de tant de victoires. Deux années après la paix d'Aix-la-Chapelle, il termina, à cinquante-quatre ans, sa brillante carrière dans ce même château de Chambord.

Malgré les éminents services rendus par le maréchal de Saxe à sa patrie adoptive, l'Église ne put pas lui rendre les honneurs dus à son rang élevé, puisqu'il appartenait au culte luthérien, et ses dépouilles mortelles ne purent être déposées à côté des guerriers qui, comme lui, s'étaient illustrés sur tant de champs de bataille; son corps fut alors transporté à Strasbourg et déposé provisoirement au Temple-Neuf en 1751, jusqu'à ce que l'église de Saint-Thomas le reçût en 1777, quand Pigal eut achevé ce magnifique monument.

Ce mausolée est trop connu, et le burin et la lithographie l'ont assez souvent reproduit pour que nous nous croyions dispensé d'en donner le dessin dans ce livre; cependant nous essaierons d'en donner une courte description.

Au fond du chœur, contre le mur, s'élève un haut obélisque en marbre gris, sur lequel est gravé en caractères d'or l'inscription suivante :

MAVRITIO SAXONI
CVRLANDIÆ ET SEMIGALLIÆ DVCI
SVMMO REGIORVM EXERCITIVVM PRÆFECTO
SEMPER VICTORI
LVDOVICVS XV
VICTORIARVM AVCTOR ET IPSE DVX
PONI JVSSIT.
OBIIT XXX NOV. ANNO MDCCL ÆTATIS LV¹.

¹ Nous reproduisons l'épithaphe originale, composée dans le temps, et que les susdits auteurs sur Saint-Thomas citent dans leurs livres. Les finales de chaque strophe, en chiffres, forment l'âge du héros :

Son courage l'a fait admirer de chac	1
Il eut des ennemis, mais il triompha	2
Les rois qu'il défendit sont au nombre de. . .	3
Pour Louis, son grand cœur se serait mis en . .	4
Des victoires par an il gagna plus de	5
Il fut fort comme Hercule et beau comme Tyr .	6
Pleurez, braves soldats, ce grand homme <i>hic ja</i>	7
Il mourut en novembre, et de ce mois le . . .	8
Strasbourg contient son corps en un tombeau tout	9
Pour tant de <i>Te Deum</i> pas un <i>De profun</i> . . .	10

55 années.

Eglise
Saint-Thomas.

Du pied de cet obélisque trois marches conduisent dans une crypte, dont nous voyons la coupe, et au fond de laquelle repose sur un piédestal orné des armoiries de Maurice de Saxe, entourées d'une guirlande de cyprès, un cercueil en marbre. Le héros descend ces marches d'un pas assuré, couvert d'une armure, le poignet gauche appuyé sur la hanche, la main droite tenant le bâton de maréchal; la figure porte l'empreinte du courage, de la force virile et de l'énergie de l'homme de guerre. Sa tête couronnée de lauriers respire une mâle fierté, quoique l'artiste ait évidemment cherché à représenter sur ses traits l'action de la maladie qui l'a conduit à la tombe. Dans l'ensemble de cette figure, on reconnaît l'homme qui a vu tant de fois la mort moissonner ses victimes à ses côtés, et qui reste calme à son approche. A la gauche du cercueil, la Mort, voilée d'un linceul largement drapé autour de sa dépouille osseuse, fixe sur lui ses traits hideux; joyeuse de sa proie, elle tient d'une main la clepsydre écoulee, et ouvre de l'autre le couvercle de la tombe. Entre l'impitoyable faucheur et le héros intervient une troisième figure, accroupie sur les marches: c'est la France, représentée par une belle et énergique figure de femme; le regard douloureusement tourné vers la Mort, elle semble du bras gauche implorer sa pitié, tandis que du bras droit elle arrête le pas assuré du héros. Derrière elle, l'Amour, éteignant son flambeau, pleure celui qui a brûlé tant d'encens sur ses autels. A la tête du cercueil, Hercule, emblème de la force physique dont était doué Maurice, appuie sa tête sur la main gauche, le coude appuyé sur la massue qu'il tient de la droite. Les trois contrastes de douleur, exprimés par l'Amour, le Génie de la France et Hercule, sont un véritable chef-d'œuvre d'inspiration et d'exécution artistique; l'enfant pleure comme pleurent les enfants; la femme passionnée, portant le désespoir sur ses traits, se débat comme pour défendre un amant bien aimé, et l'athlète, avec sa mâle énergie, concentre dans son intérieur la profonde affliction dont il est saisi.

Si le génie créateur de l'artiste a vivifié le marbre dans la représentation du comte de Saxe et dans les figures emblématiques qui forment le groupe si ingénieusement parlant, il n'a pas manqué non plus d'ajouter d'autres emblèmes, dont la signification renvoie aux hauts faits qui ont illustré le héros. A la gauche, au pied de l'obélisque, un faisceau d'étendards et de drapeaux victorieux de la France fait allusion à la prospérité de ses armes, et à la droite, des drapeaux brisés ont éprouvé la puissance et la force du vainqueur, encore rehaussées par les animaux héraldiques qui tous tressaillissent à sa vue. Le léopard anglais blessé se roule sur ses drapeaux en pièces, le lion hollandais rugit de colère devant celui qui l'a dompté, et l'aigle impériale renversée bat des ailes, et se défend encore de ses griffes. Ce monument n'est formé que de marbre, mais sous la main de l'habile sculpteur cette pierre froide est devenue un tableau animé et d'un effet tel qu'un peintre habile saurait seul le jeter sur sa toile, car le mélange des marbres blanc, noir, gris, vert, aide à relever réciproquement toutes

ces couleurs l'une par l'autre, comme les rangerait le peintre pour leur donner de la valeur. Cette pierre est fouillée avec tant de soin et de vérité que chaque objet saisit et parle à l'imagination la moins cultivée, surtout vers le soir, quand le monument reçoit la lumière la plus favorable pour donner du relief à toutes ces figures qui le composent, depuis le héros principal jusqu'au drap mortuaire, dont les larges plis se rejettent sur le bord du cercueil.

La translation du corps du comte de Saxe dans cette église eut lieu le 20 août 1777 avec une pompe inusitée, car les obsèques d'un maréchal de France qui s'était illustré sous le même roi dont la cérémonie nuptiale avait eu lieu aussi dans nos murs, était, de même que cette dernière, la première solennité de ce genre que les habitants de Strasbourg eussent encore vue. Dès le matin de ce jour le canon annonça la fête funèbre. A trois heures de l'après-midi, le cortège partit du Temple-Neuf, où le cercueil, contenant les dépouilles mortelles du maréchal, était exposé sur une estrade en forme de chapelle ardente. Toute la garnison, infanterie et cavalerie, y prit part, et le régiment de dragons Schomberg, avec son drapeau voilé de crêpe, conduisait le deuil; douze hommes du même régiment portaient alternativement le cercueil, et les quatre coins du drap funèbre étaient tenus par les comtes de Lausnitz, de Vaux, de Waldner et le baron de Wurmser, tous lieutenants-généraux; il était précédé et suivi par le maréchal de Contades et les officiers de la garnison de tous grades, par des pages et des hérauts d'armes, par le préteur royal avec le sénat de la ville en habit de deuil, par des domestiques avec flambeaux aux armes du défunt, par les orphelins, les étudiants, le clergé protestant, les chanoines de Saint-Thomas et la princesse Christine de Saxe, chanoinesse de Remiremont, avec sa cour, représentant sa famille. Le cœur du défunt, dans une capsule en or, était porté sur un coussin en velours par le baron de Gore, chevalier d'honneur de la princesse.

Arrivée devant Saint-Thomas, la troupe se rangea en bataille au delà du pont, au Finckwiller, et exécuta des salves de mousqueterie pendant que des salves d'artillerie étaient tirées sur le rempart, derrière la rue Sainte-Élisabeth. Dans l'intérieur de l'église, une musique funèbre et des cantates, composées par le maître de chapelle Schœnfeld, furent exécutées, et un jeune théologien, que beaucoup de nous ont encore connu comme vieillard, le digne docteur Blessig, prononça, en éloquent orateur français, l'oraison funèbre du maréchal de Saxe. Le corps avec le cœur furent descendus ensuite dans le caveau, devant le monument, où ils reposent encore.

Lors de la fête de la confédération du 13 juin 1790, dont nous avons parlé à l'historique de la Plaine-des-Bouchers¹, le commandant des cent quatre-vingts hommes formant la députation de la garde nationale de Metz, lequel avait fait ses premières armes

¹ Voyez Environs, page 54.

Église
Saint-Thomas.

sous le comte Maurice de Saxe, conduisit, à sa rentrée en ville, sa colonne dans l'église de Saint-Thomas, pour rendre les honneurs militaires à la mémoire de son vaillant général; il les forma en bataille devant le mausolée, fit battre aux champs et présenter les armes à sa troupe, dont chacun toucha de son sabre nu la capsule d'or renfermant le cœur du héros. Peu après, quand la révolution, transformée en terrorisme, fit partout supprimer le culte divin, ce mausolée aurait subi l'action de sa main dévastatrice, sans un honorable citoyen du nom de Mangelschott, qui eut l'heureuse idée de faire remplir le chœur de cette église de bottes de paille et de foin, et le masqua de cette manière aux regards des agents de la destruction; grâces lui en soient rendues!

Après l'énumération de la partie monumentale de Saint-Thomas, jetons un coup d'œil dans son intérieur, sur la voûte hardie de sa nef et les colonnes élancées qui la supportent, et admirons l'élégance et la légèreté de l'architecture ogivale dont elle est un bien digne représentant, quoique l'extérieur soit tout à fait dépourvue de la riche ornementation qui décore ordinairement ces basiliques. Les vitraux peints, enchâssés dans les ouvertures élancées de cette église, ne portent pas le cachet instructif religieux qui les distinguent ordinairement là où les ravages du temps et les mains des hommes les ont laissés intacts. Ou bien ce sont les armoiries et les devises de leurs pieux fondateurs, ou bien c'est la représentation de quelque miracle, dont la légende est arrivée jusqu'à nous, tantôt des figures des saints et des saintes, en grandeur colossale, sous le patronage desquels ces temples furent placés, tantôt encore des scènes de l'histoire sainte qui servaient de catéchisme parlant au peuple, ignorant la lecture et l'art graphique: nous ne trouvons rien de tout cela dans les vitraux de Saint-Thomas; les anciens maîtres qui les ont peints se sont bornés à l'ornementation par des feuillages, par des fleurons, par des fleurs et des boutons de fleurs entrelacés, qui grimpent tout le long de ces panneaux, et sont couronnés par des frontons et des clochetons gothiques. Dans les fenêtres de la nef, beaucoup de ces vitraux peints ont été enlevés et remplacés par des vitres blanches dans leur partie inférieure. Les vitraux des deux transepts sont plus anciens que ceux de la nef; ils datent de la fin du treizième siècle, tandis que les autres appartiennent au quinzième. Dans le transept septentrional, nous voyons dans des médaillons le couronnement de la Sainte-Vierge, et Jésus-Christ assis, la couronne sur la tête, tenant le sceptre de la main gauche et bénissant de la main droite; devant lui est agenouillée sa mère, les mains jointes en prière. Ce sont les seules figures distinctes que nous apercevions dans ces peintures tant de fois restaurées, souvent même par des mains très-inhabiles.

Ne quittons pas cette église sans parler de sa grande cloche, qui mêle sa voix solennelle au chœur des cloches de la cathédrale. C'est vraiment un concert des plus austères, des plus religieux, quand l'annonce d'un grand jour de fête se fait le soir ou

le matin, et quand, assis silencieux dans une barque sur les ondes calmes de la rivière ou sous un arbre en dehors de la ville, on entend arriver jusqu'à soi le son harmonieux des cloches de toutes les églises, et relevé par celui des bourdons de la cathédrale et de Saint-Thomas, c'est comme si la voix puissante de Dieu se mêlait au chant céleste des anges.

Cette cloche porte trois dates qui indiquent ses refontes successives : *fusa* 1486, 1667 et 1783. Silbermann nous enseigne que la cloche primitive de 1486, dont on ne connaît pas l'auteur, représentait en relief Jésus-Christ crucifié, et à sa droite et à sa gauche la Sainte-Vierge et saint Jean; de l'autre côté saint Thomas, l'incrédule apôtre, le patron de cette église, portant la main sur la plaie du Christ; elle se fendit en 1663, et fut refondue quatre années plus tard sur le même moule et dans les mêmes proportions par Melchior Edel et Timothée Harz de Heidelberg, et on ajouta à son ornementation l'inscription des sublimes paroles du psaume 150, versets 3 à 6, et les détails de sa refonte. Enfin, en 1783, une nouvelle refonte eut lieu aux mêmes conditions que les précédentes par un descendant de Melchior Edel, Mathieu Edel, dont le nom vit encore parmi nous comme fondeur de cloches, art qui s'est conservé dans cette famille depuis deux siècles à Strasbourg. On ajouta aux anciennes inscriptions la note qu'elle fut fondue sous le prévôt F. J. Reuchlin, le doyen J. F. Frid et le *Senior* J. J. Brackenhoffer, tous membres de la collégiale de Saint-Thomas. Cette cloche pèse, comme les deux précédentes, soixante-douze quintaux et demi. Les quatre autres cloches, de moindre dimension, qui étaient suspendues dans ce clocher avant la révolution, furent transformées à cette époque en canons, et la seconde, qui sert encore aujourd'hui à la sonnerie, et qui date de 1810, fut fondue par le même Matthieu Edel et son fils Jean-Louis, et conserve à la postérité les noms de Ph. J. Engel, J. L. Rautenstrauch et J. Müller, alors pasteurs dans cette église.

Avant de quitter Saint-Thomas, mentionnons encore une antique chapelle qui avait son entrée à la place qu'occupe aujourd'hui le mausolée de Schœpflin : c'était la chapelle de Saint-Blaise, fondée en 1369 par le chanoine Rysz; elle était adossée au principal bâtiment, comme celles de Saint-André et des Évangélistes, mais fut englobée dans la construction de la maison curiale, dans laquelle on en voit encore les voûtes et des fragments de sculpture. A côté de cette chapelle, un cloître contournait anciennement l'église à l'orient et au sud; ce cloître contenait quelques monuments et servait aux processions des chanoines. Au dehors se trouvait le cimetière, dont le souvenir est encore conservé dans la dénomination de *Lichthöffel*, qu'on lui donne dans l'idiome strasbourgeois, ou *Leichenhof* en allemand (cimetière), dont une partie est transformée en jardin, contigu à la maison curiale, et dont l'autre sert de cour. A ce cimetière étaient adossés les anciens bâtiments du couvent, mais tout fut démoli en 1771, quand les chanoines firent construire la belle façade donnant sur la rivière et les bâtiments

Église
Saint-Thomas.

latéraux, pour servir de salles de cours, de salle capitulaire et de bureaux au rez-de-chaussée, de logements au premier et de greniers dans sa partie supérieure. Aujourd'hui la partie occidentale de ce bâtiment est occupée par les bureaux et archives du Directoire de la Confession d'Augsbourg et par le logement de son président; la partie du milieu, occupée par M. Bruch, doyen de la faculté de théologie du même culte, était avant lui habitée par le doyen Haffner, prédicateur et savant distingué, qui y avait logé sa nombreuse bibliothèque.

Quai
Saint-Thomas.

C'est de cette église, modeste dans le principe, et de cette collégiale que la place à laquelle nous allons bientôt retourner, le pont et le quai voisins ont reçu le nom de *Saint-Thomas*¹. Ce quai reçut sa largeur et sa hauteur actuelles quand les bâtiments dont nous venons de parler furent construits; mais depuis la maison Klose², contigüe au jardin du receveur de l'Oeuvre-Saint-Thomas, jusqu'à la ruelle de l'Esprit, où se trouvait un abreuvoir, c'était encore au commencement de ce siècle un boyau étroit, mal soutenu du côté de la rivière par un mauvais mur en briques délabré, assujéti aux nombreuses inondations; car nous nous souvenons très-bien que quand, dans notre jeune âge, nous voulions déboucher par cette ruelle sur le quai, le passage était impraticable pendant les hautes eaux, et qu'il fallait traverser la cour de l'ancien Poêle-des-Tonneliers, qui en faisait le coin, pour arriver au pont. C'est depuis une quarantaine d'années seulement que ce quai a été entièrement élargi et relevé sous la direction administrative de M. Brackenhoffer, maire, de même que le pont Saint-

¹ L'ancienne dénomination du quai Saint-Thomas était en langage strasbourgeois *Rhineckel*, coin ou angle du Rhin, et cependant aucun document dans nos annales ne peut nous conduire à trouver l'origine de ce nom; il n'y est nullement question du Rhin, et la rivière qui parcourt la ville, s'appelle toujours Bruche et jamais Ill; il faudrait donc chercher cette origine à une époque antérieure aux chroniqueurs anciens; serait-ce celle des Romains? Cette recherche nous conduit à une opinion, fortifiée encore par de récentes trouvailles. Ptolémée d'Alexandrie, qui vivait un siècle après la naissance du Christ, désigne dans sa géographie *Argentoratum* comme ville située sur le Rhin; Ammien Marcellin, qui vivait deux siècles après lui, dit en faisant la description de la bataille que l'empereur Julien livra aux Germains, sur une hauteur en vue d'*Argentoratum*, qu'il lança les hordes germanes dans le Rhin, où beaucoup d'entre eux périrent. Il les aurait jetées dans l'Ill, si cette rivière avait eu son lit là où elle coule de nos jours, et comme aucun de nos documents ne fait mention, dans les anciens temps, de cette rivière cependant beaucoup plus considérable que la Bruche, et qu'ils ne parlent que de cette dernière qui parcourt notre ville, il est à présumer que, dans un temps très-reculé, l'Ill débouchait dans le Rhin de beaucoup en amont de Strasbourg. Il y a quelques années, lorsque M. Messmer, le directeur de l'usine de Graffenstaden, à six kilomètres au sud de Strasbourg, y fit faire de grands travaux hydrauliques, les ouvriers, en creusant sur les bords de l'Ill, arrivèrent sur le gravier qu'avait déposé cette rivière au fond de son lit, puis, après avoir percé cette couche, ils trouvèrent un terrain labourable, et à huit mètres au-dessous du niveau actuel ils ne rencontrèrent que du sable fin du Rhin, preuve évidente que ce fleuve ou au moins un de ses bras avait son cours dans ces contrées, qui en sont éloignées aujourd'hui de six kilomètres vers l'ouest. Il est donc bien possible que ce bras, en communication avec ce que nous appelons le Rhin tordu, se soit jeté dans la Bruche, vis-à-vis du castel romain, dont nous avons parlé, et aurait donné plus tard à ce terrain le nom de *Rhineck* dont l'origine nous est restée inconnue.

² La maison à côté, aux deux encorbellements à balcons, était, avant la révolution, la propriété d'une famille Städel, et était en partie habitée par un sieur Hoffmann, dont le nom s'attache honorablement à l'introduction et à la culture de la garance dans notre province. Plus tard elle devint la propriété de la famille Saum, dont la fille épousa le brave général de Billy, qui trouva une mort glorieuse à la bataille d'Iéna.

Thomas, en fer de fonte, coulé dans les usines de MM. de Dietrich, à Niederbronn, fut le premier en ce genre que la ville fit construire, en remplacement de l'ancien pont sur pilotis, et reçut alors une direction en rectangle sur le quai servant de contrefort ou de culée à la poussée de la seule arche qui le forme, tandis qu'il était auparavant construit en biais vis-à-vis de la rue du Vent.

Quai
Saint-Thomas.

Débouchons par la ruelle de l'Esprit et entrons dans la rue de l'Ail, rue calme et silencieuse, bordée de beaucoup d'anciennes maisons chapitrales de Saint-Thomas, ayant toutes trois ou quatre siècles d'existence, jusqu'à celle qui porte une botte d'ail sculptée au-dessus de sa porte, et qui donna le nom à cette rue¹. Le prolongement vers la rue des Tonneliers s'appelait rue de l'Homme-de-Pierre, en commémoration d'une des trois statues placées contre des maisons après la bataille de Hausbergen, en 1262, et dont nous parlerons à l'historique de ce combat. Une de ces statues était élevée devant la maison du coin, que remplace aujourd'hui celle qui appartient à M. le professeur en médecine, V. Stœber, appelée aux *Trois-Lièvres*, que l'on voit sculptés au-dessus de la porte. Tout près, la rue du Poumon a pris son nom d'une enseigne d'auberge qui s'y trouvait. Un Carl Spielmann y était aubergiste en 1577, quand elle est citée à l'occasion d'une rixe qui s'éleva entre un bourgeois de la ville et un soldat, et dans laquelle ce dernier, à sa sortie de cette auberge, fut poignardé par son adversaire, qui s'enfuit dans le *Bruderhof*, pour y jouir du droit d'asile². La rue de l'Épine a reçu cette dénomination d'une maison nommée *zum Dorn*, de même que celle d'un boulanger, au fond d'une impasse, s'appelait déjà il y a trois siècles au *Paon*, et le boulanger qui l'exploitait *der Pfauenbeck*. Une scène tragique y eut lieu le 17 décembre 1569; la maison était alors habitée par la veuve d'un patricien Christophe Stædel, membre de la chambre des XV, que nous venons de nommer; étant à souper avec ses deux fils, David et Jacques, ils se prirent de querelle, et le premier donna à son frère cinq coups de son couteau, qui l'étendirent raide mort; le meurtrier put s'évader, et quitta la ville sans que la justice pût venger cet assassinat. Nous citons ces faits pour prouver à ceux qui aiment à vanter les mœurs du bon vieux temps qu'alors il se commettait, sans aucun doute, beaucoup plus de meurtres qu'aujourd'hui, comme nous l'avons d'ailleurs vu dans un aperçu succinct sur les exécutions et sur la justice criminelle.

Rue de l'Ail.

¹ In der Speltergasse, jetzo Knoblochgasse gelegen, ist ein Orthaus (*Eckhaus*) an der Trusengasse neben Wilhelm Knobloch dem Ritter (*Registratur des Capitels Sanct-Thomæ*).

² Den 25. Mai 1577 wurde ein Soldner von Heinrich Müller in der Kiefernass erstochen und sie haben in der Lungen, in derselben Herberg zu Abend gezehret und sind zu Unfrieden worden, da hat dieser die Kiefernass hinunter dem Soldner einen Stich gegeben, dass er davon zur Stund gestorben und ist der Thäter in den Bruderhof geloffen (*Silbermann Collect.*). C'est dans la rue des Tonneliers, pendant le carnaval, au commencement de ce siècle, où des troupes d'amateurs travestis et masqués parcouraient la ville, qu'un individu fut tué, on n'a jamais su par qui, et depuis ce temps il fut défendu de circuler, en ville, à cette époque de l'année couvert d'un masque, quoique travesti.

Place
Saint-Thomas.

En retournant sur nos pas et en passant devant l'imprimerie Silbermann, dont une petite porte à accolade, condamnée aujourd'hui, trahit la fin du quinzième siècle comme époque de la construction de cette maison, nous arrivons de nouveau sur la place Saint-Thomas, pour en continuer l'historique.

Maisons canoniales.

Cette place est entourée de grandes et vastes maisons, appartenant en majeure partie au chapitre; elles sont cependant moins nombreuses que jadis, quand ce chapitre était composé de seize membres, dont chacun avait son habitation. Une grande partie en fut vendue depuis par économie d'entretien; mais toutes, à l'exception de deux, de nouvelle construction, situées sur la place, et celles dans les rues des Cordonniers, de Saltzmann et de la Monnaie, qui logent encore des chanoines, se distinguent parfaitement des autres habitations bourgeoises par leur antique style de construction, leurs vastes corridors, leurs grandes cours et leurs jardins.

Si, dans l'historique de ces maisons, nous ne pouvons pas citer, au nombre de leurs habitants, des familles françaises et allemandes d'antique et de haute lignée comme les capitulaires de la cathédrale, il nous reste cependant la satisfaction de citer des noms qui ont illustré la science.

Dans la première, appelée anciennement *zum Römer*, au Romain, située au coin de la rue des Cordonniers, résidait le savant Schoepflin¹. Il légua à la ville, à charge par elle de payer une rente viagère à la sœur du testateur, son riche cabinet d'antiques et sa vaste bibliothèque. Un demi-siècle après lui, cette même maison fut occupée par G. Schweighæuser fils, qui, dans son jeune âge, fit l'éducation des fils de M. Voyer d'Argenson, si connu dans l'histoire politique de la restauration. Il fut plus tard professeur de grec à la faculté des lettres et à Saint-Thomas, et, comme son illustre prédécesseur, il fit aussi une étude approfondie des monuments archéologiques de notre département; ses travaux dans cette science le firent nommer correspondant de l'Institut; il légua de même à la bibliothèque le fruit de ses nombreuses trouvailles souterraines. A côté de cette maison, celle qui fait le coin de la rue Saltzmann, portait anciennement le nom *zum Hanenkrot*, à la Crête-du-Coq; ses armes parlantes sont représentées par un coq sculpté en pierre à l'angle de la maison. Aujourd'hui habitée par M. Jung, professeur à la faculté de théologie et chanoine de Saint-Thomas, elle était avant la révolution le séjour du professeur Hermann, le fondateur du cabinet d'histoire naturelle, vendu plus tard à la ville par son gendre, le professeur Hammer.

Rue Saltzmann.

Le grand *Catalpa*, qui ombrage encore aujourd'hui le jardin de cette maison, fut le premier arbre exotique de ce genre planté chez nous par ce naturaliste, mort en 1801. La tradition rapporte que le grand poirier dans le jardin de la maison canoniale en face, dans la rue Saltzmann, habitée par Jérémie Oberlin, doit avoir été planté par lui.

¹ Voyez Environs, page 41.

Disons deux mots de l'origine du nom de cette rue; elle s'appelait anciennement *Rossgasse*, que nous pouvons traduire par rue des Roses ou rue des Chevaux, suivant l'orthographe ancienne ou moderne que nous admettrons de ce nom; elle fut débaptisée en l'honneur de Jean-Rodolphe Saltzmann père et fils, professeurs de médecine à l'ancienne université et chanoines depuis 1611 jusqu'en 1678. Ils firent l'acquisition de la maison n° 2 dans cette rue, aujourd'hui propriété de M. Friedel, négociant; elle était au quinzième siècle maison chapitrale de Saint-Thomas, habitée par le chanoine Elnhart, dont nous avons déjà trouvé le nom patronimique sur une pierre tumulaire dans l'église. Les titres de propriété dont M. Friedel a eu l'obligeance de nous donner communication nous enseignent que la belle maison de maître du coin, dans la Grand'rue, appartenant à M. Th. Bœckel, docteur en médecine, ou plutôt celle qu'elle remplace aujourd'hui, servait jadis de recette à l'œuvre d'une église et d'un hôpital, situés hors la porte de Pierre, sur l'emplacement du cimetière de Sainte-Hélène; elle s'appelait *die rothe Kirch*, l'église rouge.

Dans cette même rue nous avons encore à signaler une autre propriété canoniale, habitée par M. le professeur Schmidt, dont les travaux scientifiques lui ont valu des couronnes de l'Institut¹; elle s'étend derrière les maisons appelées au *Romain* et à la *Crête-du-Coq*, et a une issue dans la rue Saltzmann et une autre dans celle des Cordonniers. Au seizième siècle, elle servait d'habitation au savant Jean Sturm de Sleida, premier recteur du Gymnase et de l'Académie de Strasbourg après leur création, en 1537, et qui a tant contribué à relever les hautes études dans cette ville. Les querelles scolastiques entre les luthériens et les calvinistes dont la seconde moitié de ce siècle fut témoin, et qui s'envenimèrent de plus en plus, la part qu'y prit Sturm par quelques écrits publiés contre Poppius et Schmidt, théologiens, défenseurs de la doctrine de Luther, le firent accuser de calvinisme, et l'esprit d'intolérance, oublieux de ses longs services, le fit déposer de ses hautes fonctions scolastiques, en 1581; il se retira alors à sa campagne à Nordheim, près de Marlenheim, et mourut le 2 mai 1588, à l'âge de quatre-vingt-deux ans; il fut enterré au cimetière de Saint-Gall.

Dans le jardin de la maison formant l'autre coin de la rue Saltzmann, sur la place, habitée avant sa reconstruction par le professeur Herrensneider, ce savant fit pendant une longue série d'années ses observations météorologiques, qui forment un journal du plus haut intérêt pour cette partie de la science. Après sa reconstruction, elle a été illustrée par un homme qui nous est déjà connu par le zèle qu'il mit à la création de l'École normale des jeunes institutrices comme inspecteur de l'Académie, M. le professeur Willm, pédagogue érudit et auteur d'une *Histoire de la philosophie*

¹ *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois*, 2 vol. in-8°, Paris 1849; *Essai historique sur la société civile dans le monde romain et sur sa transformation par le christianisme*, 4 vol. in-8°, Paris 1853.

Maisons canoniales. *allemande*, qui fut également couronnée par l'Institut¹. Cet homme de mérite y mourut le 7 février 1853, à l'âge de soixante ans. M. Willm était fils d'un vigneron de Heiligenstein. L'autre maison de maître, à côté, de nouvelle construction, est habitée par M. Matter, fils d'un cultivateur d'Eckendorf. Après avoir commencé ses études théologiques à Strasbourg, il devint gouverneur des fils de M. de Montbrison, le premier recteur de l'Académie après sa création, et plus tard professeur et chanoine à Saint-Thomas. Après un long séjour à Paris, où il remplit les fonctions d'inspecteur général de l'Université et des bibliothèques publiques, et s'occupa de divers travaux littéraires et historiques², il retourna à Strasbourg et reprit possession de son canonat.

La vaste maison en face, à l'angle, était habitée, en 1523, par Nicolas Wurmser, que nous avons appris à connaître dans l'historique de Saint-Thomas; une inscription au-dessus d'une petite porte, donnant sur la rue, en fait mention, avec la date du 3 mars 1512, qui le cite comme son constructeur.

Au commencement de ce siècle, elle fut habitée par deux anatomistes distingués : Thomas et Alexandre Lauth, père et fils; le dernier fut enlevé trop tôt à la science par une mort précoce. C'est aujourd'hui la demeure de M. Fritz, professeur des langues orientales et auteur d'une théorie d'éducation³.

Vis-à-vis de la Monnaie, un bâtiment noir et lézardé, dans le jardin duquel nous voyons, du haut de la cathédrale, s'élever un vénérable sapin, hébergea pendant longues années Jean Schweighæuser, dont nous avons vu le monument dans l'intérieur de l'église; c'est sous cet arbre que le respectable vieillard, aveugle à la fin de sa carrière, se faisait encore lire par sa fille chérie et par son fils les auteurs classiques de l'antiquité, sur lesquels son immense érudition avait jeté tant de lumières. Son fils Geoffroi y termina de même sa vie laborieuse, dont les dernières années furent affligées d'une douloureuse paralysie.

Enfin, nous terminerons la nomenclature de ces maisons chapitales dans ce quartier latin de Strasbourg par celle du coin de la rue du Bouclier, habitée depuis 1768 jusqu'en 1828 par Jean-Daniel Reisseissen, professeur à l'ancienne université et chanoine de Saint-Thomas, et par son fils, le médecin philanthrope dont nous avons vu le monument.

Nous voudrions continuer l'énumération de tant de savants, dont les noms partagent la renommée de l'ancienne université de Strasbourg et dont la collégiale de Saint-Thomas était la pierre fondamentale; nous ne rendrions pas seulement justice au

¹ *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel*, 4 vol. in-8°, Paris 1846. Cet ouvrage fut suivi par une *Encyclopédie philosophique*, dont il n'a paru que le premier volume. Ce travail fut interrompu par la mort de l'auteur.

² *Histoire universelle de l'Église*, 1829; *Histoire critique du gnosticisme*, 1843; *Histoire de l'école d'Alexandrie*; *Histoire des doctrines morales et politiques dans les trois derniers siècles*, etc.

³ *Esquisse d'un système complet d'instruction et d'éducation*, 3 vol. in-8°, 1840.

tact et à la sagacité de ceux qui étaient à sa tête pour appeler à elle des hommes distingués dans la science, mais nous honorerions en même temps leur patrie. Appeler de leurs noms ces hommes, dont la savante parole a retenti dans nos chaires, c'est jeter un lustre éclatant sur le lieu qui leur donna le jour, car leur nombre a été considérable à Strasbourg¹.

L'hôtel de la Monnaie d'aujourd'hui, assis sur les bords de l'Ill, près du pont Saint-Martin, fut jusqu'en 1591 l'hôtel de l'ordre des Chartreux, qui avait son couvent hors la porte Nationale, à gauche, à une portée de fusil de l'embranchement de la petite route qui conduit à Eckbolsheim. Les religieux de cet ordre arrivèrent dans notre province en 1319; Königshoven nous dit dans sa *Chronique* que trois hommes honorables, nommés Jean de Misnie, Gérard de Saxe et Werner de Hesse, achetèrent des champs et des prés sur la Bruche, en dehors de Strasbourg, et bâtirent aux religieux de cet ordre un couvent², que l'évêque Berthold II consacra en 1340. Ses moines jouirent d'une haute réputation de science, et Ludolphe Saxo, leur premier prieur, se fit connaître par sa *Vita Christi*, imprimée en 1474. Pierre Dorlandus, dans la chronique de cet ordre, dit que la maison de Strasbourg jouissait d'un revenu de 1,500 florins en argent, de 1,700 sacs de blés, de vins et d'autres denrées.

En 1591, la ville de Strasbourg fit l'acquisition de leur propriété. Le fait de cette acquisition est différemment raconté. Un chroniqueur du temps nous dit que les religieux avaient vendu, du consentement du Saint-Siège, leur maison et dépendances à un Théodoric de Schomberg, commandant un corps de reîtres au service de Henri IV, pour la somme de 30,000 florins d'or, pour laquelle il leur avait assigné, sur un immeuble, une rente de 1,500 florins. Après la mort de Schomberg, qui avait sa résidence à Bischwiller, auprès des comtes palatins, cette propriété serait avenue par droit d'aubaine à la couronne de France, qui la vendit pour 18,000 florins à la ville de Strasbourg. Nous aimons mieux croire ce que nous en dit Künast, avocat général au sénat de cette ville; il nous rapporte que lorsque Henri IV assiégea Paris, il avait fait enrôler en Alsace une armée, sous le commandement du comte Bouillon de Latour, qui eut ordre de se munir à Strasbourg de vivres et de munitions. Le Magistrat, qui avait déjà fait de grandes avances de fonds à ce monarque, s'y refusa, ne voulant pas laisser agrandir sa créance sans des garanties suffisantes; alors M. de Marescot, maître des requêtes, donna au roi le conseil de proposer à la ville la cession du couvent des

¹ Les théologiens Fagius de Rheinzabern, Marbach de Lindau, Florus de Gotha, Marcus Florus d'Orléans, Zanchius d'Alsano; les juristes Sachs de Nuremberg, Rebhan de Römfield, Hawenreuter de Nuremberg, Hottomann de Paris, Gothofredus de Paris, Van Giffen de Buren, Bitsch de Haguenau; les médecins Brunfels de Mayence, Bockler de Holm et ses fils, l'historien Sleidanus, le compatriote de Jean Sturm, et bien d'autres.

² Donoch also men zalte noch Gotz Gebürte MCCCXL ior, do worent drige erber manne genant, Johans von Myssen, Gerhart von Sahssen und Wernher von Hessen, die koufent akere un matten bi der Brusch obwendig Strasburg, un buwetent daruf der Carthüser closter, do es ignoten stet.

Hôtel de la Monnaie. Chartreux, dont l'ordre était sous le patronage des rois de France. Le Magistrat accepta cette offre, et l'acte de vente se fit devant notaire. Le 28 juin 1591, les Städtmeister Philippe de Kettenheim et Sébastien Mueg, avec quelques membres de la chambre des XIII et le syndic du sénat, se rendirent à la Chartreuse et signifièrent aux cinq religieux qui l'habitaient encore, de le quitter et de s'installer dans leur hôtel en ville; en même temps leur bibliothèque, leurs tableaux, ornements d'église, vases sacrés et provisions, furent inventoriés et transportés en ville. D'après le chroniqueur Bühler, ces religieux restèrent dans leur hôtel jusqu'au 17 avril de l'année suivante, où ils s'embarquèrent derrière leur maison, pour se rendre, sur le Rhin, à Mayence, après avoir reçu chacun 80 florins de la ville.

Les bâtiments claustraux furent alors démolis, et la propriété fut transformée en ferme et jardins. Quelques années après, le général de l'ordre des Chartreux intenta à la ville un procès en revendication de propriété devant le tribunal impérial de Spire; l'affaire traîna en longueur, et après que Henri IV eut promis à l'ordre une rente de 2,500 couronnes, l'acte de vente fut sanctionné, en 1601, par l'empereur, et la possession assurée à la ville. En parcourant ce vaste bâtiment avec ses diverses cours, remanié tant de fois par les mains des maçons et des tailleurs de pierre, on n'y rencontre plus aucune trace qui rappelle la règle austère sous laquelle vivaient ses anciens habitants, mais l'art de l'architecture du quinzième et du seizième siècle y a laissé des souvenirs; les meneaux de quelques croisées, du côté de la maison canoniale qu'habite M. le professeur Fritz, appartiennent encore au quinzième siècle, et nous indiquent que cette partie du bâtiment est restée intacte. Un magnifique escalier, chef-d'œuvre de coupe de pierre, sorti probablement de la même main qui construisit celui que nous avons vu dans le bâtiment de l'OEuvre-Notre-Dame, des meneaux de croisées et le pignon historié avec la tourelle, à l'angle, vers la rivière, appartiennent à la fin du seizième, et indiquent les travaux qu'y fit faire la ville, après qu'elle en eut acquis la propriété. Une petite chambre voûtée dans le corps de bâtiment donnant sur la rue, ayant servi jadis de caveau pour la conservation des archives, porte la trace de réparations qui y furent faites au dix-septième siècle. Sur les murs on y voit encore peintes les armoiries des Wurmser et des Städel avec l'inscription suivante: *Den 28. September 1667 ward dies Gewölb samt Registratur renovirt und mit jetziger Herrn Pfleger Namen geziert. Herr Philipp Jacob Wurmbser Städtmeister, Herr Christoph Stædel Ammeister.*

Vingt ans après cette date, la ville de Strasbourg était devenue ville française, et ce bâtiment servit alors de logement aux intendants de la province d'Alsace jusqu'au moment où le prêteur Klinglin, qui ne le trouvait pas assez digne de cet usage, fit installer, moyennant la somme de 350,000 livres que la ville fut obligée de lui payer, l'intendant et ses bureaux dans le bâtiment de nouvelle construction, aujourd'hui hôtel de la Préfecture, ainsi que nous l'avons vu à l'historique de ce dernier édifice.

Les titulaires, comme les maréchaux de France, commandants militaires de la province, Hôtel de la Monnaie. avaient généralement leur résidence à Paris ou ailleurs, étant presque tous en possession d'autres charges bénéficiaires¹.

Dans l'aperçu historique sur l'ancienne Monnaie de Strasbourg, nous avons dit que la Monnaie royale s'installa dans ce bâtiment après que l'intendance l'eut évacué; le gouvernement fit alors exécuter tout près des travaux hydrauliques, pour employer la force motrice de l'eau dans la fabrication de la monnaie. Ce système, depuis longtemps abandonné, a fait place à l'emploi des chevaux, qui à leur tour sont remplacés aujourd'hui par la vapeur, que M. A. Renouard de Bussierre y a adoptée. En visitant ces beaux ateliers, les machines parfaites qui y fonctionnent avec tant d'exactitude et de célérité, la prodigieuse force motrice qui lamine, découpe et frappe, et en comparant cette fabrication à celle dont nous avons parlé, on voit que le mot progrès n'est pas un vain mot dans l'histoire de la vie des peuples, des sciences et des arts.

Avant de passer le pont, entrons dans la rue du Bouclier. La première maison, qui en fait le coin, n° 8, appartenant aujourd'hui à M. Zimmer, notaire et depuis longues années président de la commission de bienfaisance, offre de l'intérêt sous plus d'un rapport. Cette propriété, qui représente déjà une maison de maître, comparativement à celles qu'habitaient anciennement les bourgeois de notre ville, dans les rangs desquels on élisait les chefs du gouvernement, appartenait au dernier Ammeister de Strasbourg, alors que notre ancien édifice politique était très-vermoulu et sur le point de s'écrouler. Les mœurs et les vices de son siècle l'avaient-ils entraîné dans le gouffre de l'impopularité et de la réprobation? Nous l'ignorons, mais nous savons que la *Vox populi* ne lui était pas favorable, et que, lorsqu'en 1789 l'émeute gronda dans nos rues et courut à l'Hôtel-de-Ville pour le piller et pour le saccager², les hordes dévastatrices arrivèrent devant cette maison, commencèrent par en casser les vitres et pénétrèrent bientôt dans l'intérieur, où, tout en brisant tout ce qu'elles y trouvaient, elles se mirent à la recherche du propriétaire, qui, prévenu à temps, s'était réfugié chez son voisin, le professeur Reisseissen. Une indiscretion probablement trahit le lieu de son refuge; la maison en face fut assaillie à son tour, et le malheureux Ammeister Lemp fut entraîné hors de sa cachette par la populace, qui l'aurait sans doute massacré, si le général Klinglin n'était venu le mettre sous sa protection, en disant à la foule :

¹ Voyez Ville, page 37. Leur titre était: Intendant de justice, police et finance de la province d'Alsace. On voit par les noms suivants la haute position sociale des titulaires: Jacques de Lagrange, conseiller du roi dans ses conseils; Claude de la Fond, chevalier-seigneur de la Beurière, la Ferté, Gilbert, Himezy, Houlme, etc.; Bion d'Andezzel, Pelletier de la Houssaye, Noël Bourbon, marquis de Chamilly, Jean de Visset, Charles Mornaix de Labastie et autres. Ce dernier, que nous connaissons déjà comme grand amateur d'horticulture, et auquel la ville avait cédé le terrain en dehors de l'Hôpital civil, reçut aussi d'elle, comme usufruitier, l'ancienne ferme des Chartreux et ses jardins.

² Voyez Ville, page 191.

Rue du Bouclier. « Enfants, faites tout ce que vous voudrez, mais ne tuez et ne brûlez pas. *Kinder, macht alles was ihr wollt, nur mordet und brennet nicht.* » C'est aussi dans cette maison qu'Adam-Walter Strobel, professeur au Gymnase protestant, écrivit son *Histoire d'Alsace* et divers autres livres d'un intérêt local pour notre ville, et où il fut enlevé à ses nombreux amis par une mort précoce, le 27 juillet 1850, à l'âge de cinquante-huit ans¹.

Dans la même rue, du même côté, n° 9, une grande maison de maître avec vaste cour et jardin, appelée anciennement *au Bouclier*, a donné le nom à cette rue. C'était un ancien hôtel nobiliaire appartenant, en 1588, à la famille de Dettling, habité dans le siècle suivant par un comte de Königsegg, chanoine de la cathédrale, et, après Reinhold de Rosen, lui, par un colonel Moser, qui le vendit au général de Rosen. Reinhold de Rosen était colonel d'un régiment de cavalerie, au service du comte Bernard de Saxe-Weimar, qui arriva sur le Rhin avec l'armée suédoise, en 1632. On sait qu'après la mort de Gustave-Adolphe, quand les troupes suédoises se retirèrent de l'Alsace, Weimar resta avec son armée au service de France jusqu'à ce que, peu de temps après, une mort subite vint l'enlever à la force de l'âge; Reinhold de Rosen et son frère Jean de Rosen restèrent à la solde de la France avec leurs régiments, et le premier fut nommé général-major. Officiers de cavalerie distingués, pleins de valeur, et jouissant de l'amour du soldat, ils rendirent d'éminents services à cette puissance dans la guerre de trente ans. Nommé lieutenant-général par Louis XIV, Reinhold reçut, en 1652, le commandement suprême de la Haute et de la Basse-Alsace, et son frère, le titre de maréchal-de-camp. Reinhold de Rosen qui, après avoir acheté et rebâti cet hôtel à Strasbourg, s'y maria, en 1637, avec une baronne d'Epp, était toujours en très-bons rapports avec cette ville, quoique alors encore ville indépendante de la couronne de France; il acheta d'elle la seigneurie de Herrenstein, et bâtit un beau château à Dettwiller, où il mourut le 18 décembre 1667. Son gendre, Conrad de Rosen, qui fit sous lui ses premières armes, devint plus tard maréchal de France; comme son oncle, il aimait particulièrement l'Alsace, et se fixa dans le Haut-Rhin, à Bollwiller, où il habita le château que nous y voyons encore aujourd'hui, et mourut le 3 août 1715. Tels sont les souvenirs du passé qui s'y rattachent; le présent nous engage à y entrer pour visiter les ateliers de peinture sur verre de M. Baptiste Petit-Gérard, où la science et l'art se sont prêté la main pour arriver aux beaux résultats qu'il produit. M. Ritter, chimiste, qui s'était occupé de retrouver le secret de l'application de la couleur sur verre, fut le premier à Strasbourg qui s'appliqua de nouveau à pratiquer cet art², en société avec M. Müller, artiste-dessinateur, après la

¹ *Vaterländische Geschichte des Elsasses*, 6 vol. in-8°, Strasbourg, chez Schmidt et Grucker, 1846; cette histoire cesse à la révolution, et son collègue Maurice Engelhardt l'a continuée après sa mort.

² Au commencement de ce siècle, le médecin Schweighäuser avait déjà fait, dans cet art, inusité si longtemps, des essais couronnés de réussite; son neveu, M. Engelhardt, chimiste distingué, aujourd'hui directeur de la forge de Niederbronn, s'y était associé et a obtenu de l'académie de Berlin un prix pour l'invention de la belle couleur rouge appliquée à la peinture sur verre.

mort duquel il s'associa à M. Petit-Gérard, qui, par ses études de l'art au moyen âge, a tant contribué à la belle restauration des vitraux de notre cathédrale et d'autres églises du moyen âge.

Dans l'historique de la rue des Pucelles¹, en parlant du séjour des huguenots fugitifs à Strasbourg, nous avons indiqué les motifs qui y firent interdire le culte calviniste; ces religionnaires étaient alors obligés de fréquenter l'église de Wolfisheim pour assister au service de leur culte, et ce n'est qu'en 1789 que fut construit en notre ville un oratoire pour les protestants réformés. Ce temple, sis dans la rue du Bouclier, se distingue par la simplicité antique de son style d'architecture, tant intérieur qu'extérieur; il forme un grand parallélogramme, dont trois côtés sont entourés, à l'intérieur, d'une galerie reposant sur des colonnes. Pendant la suspension du culte, du temps de la terreur, le comité pour la propagation de la langue française dans le Bas-Rhin tenait, les *quintidis* et les *decadis*, ses séances dans cet oratoire.

Temple
des Réformés.

Dans nos promenades, nous avons déjà visité des rues calmes, silencieuses, où l'aristocratie financière a fixé son séjour; d'autres qu'habitent des savants et des hommes de l'Eglise, d'autres encore où se déploient le commerce et l'activité bruyante des métiers. En passant le pont Saint-Martin, nous n'entendons que le bruissement des vagues et le glapisement des rouages de moulins. Le nombre de ces usines, dans l'intérieur de la ville, est le même qu'il était jadis, à l'exception du moulin des Huit-Tournants, dont nous avons parlé à l'historique de la porte Nationale, et démoli depuis. La rivière qui parcourt la ville se divise à son entrée en cinq bras; celui de gauche alimente le canal de navigation et autrefois les deux fossés à l'intérieur et à l'extérieur des Faux-Remparts; le second bras longe les maisons de derrière de la rue du Bain-aux-Plantes, et sert à l'industrie des nombreux tanneurs qui occupent ce quartier et les environs; le troisième alimente le moulin dit *Spitzmühl*; le quatrième bras longe d'un côté l'îlot du Wörthel, et met en mouvement le moulin dit *Düntzenmühl*; le cinquième, qui baigne les maisons de derrière du Finckwiler, fournit les eaux au moulin de Zorn et à celui dit *Würtzmühl*, et ces quatre derniers bras se rejoignent en amont du pont Saint-Thomas.

Les Moulins.

Tous ces moulins ont changé bien souvent de propriétaires, et cependant l'habitude leur a conservé les dénominations qu'ils portaient il y a quelques siècles. Commençons par la *Würtzmühl* que nous avons devant nous; le nom qu'il porte provient de sa destination primitive quand il fut construit de 1619 à 1621, dans le but d'y casser, broyer et moudre des épices, des bois de teinture et autres denrées coloniales. Moins étendu qu'il ne l'est aujourd'hui, et muni d'un jardin à la pointe entre les deux bras de rivière, derrière la maison, ce moulin était exploité comme moulin à huile par

¹ Voyez Ville, page 80.

Les Moulins.

MM. Oppermann et Ammel quand il fut acheté par M. Ch. May, propriétaire du moulin dit *Düntzenmühl*, qui le fit agrandir et reconstruire à neuf. Le moulin de Zorn était un ancien fief que les Zorn de Plobsheim tenaient des évêques; en 1708, il subit de fortes réparations, et fut reconstruit en 1771 par un F. L. Zorn de Plobsheim, comme nous l'enseigne une pierre scellée dans le mur. La famille Zorn le vendit en 1821 à Hermann Stinnes, meunier de la Prusse rhénane, qui s'établit en cette ville; Stinnes, l'introducteur de l'usage des bonnes meules d'Andernach chez nous, reconstruisit ce moulin à neuf en 1834, comme nous l'enseigne l'inscription lapidaire scellée dans le mur, et cette usine est encore aujourd'hui propriété de sa famille et exploitée par elle, à l'exception d'une partie vendue à M. David Lauth, meunier du moulin de la Chartreuse. La *Düntzenmühl* et la *Spitzmühl* appartenaient anciennement au chapitre de Saint-Thomas, dont la première a reçu le nom de *Thomasmühl*. Exploité par un riche meunier du nom de Nicolas Düntz¹, ce moulin fut acheté en 1586 par la ville, qui y fit faire beaucoup de travaux hydrauliques. Il fut acheté en 1812 par G. May, qui l'a reconstruit et exploité plus tard avec son fils, le constructeur de celui dont nous venons de parler.

Les peintres
Helmsdorf et Zix.

Le second étage de la maison d'habitation a été occupé, jusqu'à ce qu'il fut nommé peintre de la cour grand-ducale à Karlsruhe, par M. Helmsdorf, paysagiste distingué et surtout consciencieux dans les détails et dans la manière de faire de ses tableaux².

A deux pas de la maison qu'habita le judicieux paysagiste, nous voyons une modeste cassine, vieille et vermoulue, portant le n° 7: c'est le berceau d'un artiste, dans l'âme duquel la Providence avait implanté dans le jeune âge le goût pour le dessin; Benjamin Zix y naquit en 1772, et aujourd'hui encore cette maisonnette est habitée par sa famille.

Zix devint élève du peintre Melling, qui dirigea ses premières études; quoiqu'il ne soit pas monté à l'apogée de l'art pour créer des tableaux que les amateurs se disputent au prix d'or, il est resté plutôt un dessinateur spirituel, qui saisissait avec une vérité frappante les scènes grotesques, les tableaux de mœurs, la caricature aussi bien que

¹ Bühler nous dit de lui dans sa *Chronique*, 1586: Do haben meine Herren der Stadt Strasburg allhie nemlich die Müel abwendig sanct Martins Brucken gelegen, die Düntzen Müel genannt, dann ich bab Düntzen Clausen gekannt, von der sie den Namen hat, ist ein grosser Spieler gewesen und ein guter Zechbruder und hat doch gute Nahrung verlassen, denn er hat darneben an seiner Müelen nichts versäumt. Also hatt die obgemeldt Müel die Herren der Stadt an sich gekauft, dann Düntzen Müeler ist vor 30 Jahren gestorben und haben die Herrn der Stadt durch ihre verordneten Werkmeister angefangen, nemlich uff den 4ten Tag heymonts uss dem Grund und Wasser heruss mit schweren Kosten uss dem Fundament von neuem gewaltig mit eichen Pfelen, Holtz und Dielen gebauwen, dann man zu Tag und Nacht Lüt daran gehabt, die haben müssen Wasser schöpfen und werken, und hatt dieselb mit 5 Gäng oder Räden gemacht und herrlich und wohl gebauwen worden und keine Kosten daran gespart.

² Né à Magdebourg, Helmsdorf arriva dans notre pays à la fin de l'empire, quand le général Clarke fit construire son château de chasse de Hunebourg dans les Vosges, non loin de Neuwiller; il y aida à la peinture de décoration et se fixa plus tard en notre ville, où il acquit de nombreux et d'obligeants amis. Un séjour de quelques années à Rome, à Naples et en Sicile contribua beaucoup, au milieu de cette riche nature, pleine de souvenirs du passé, à développer son goût pour les études artistiques et pour la botanique, car Helmsdorf n'aurait jamais orné le premier plan de ses tableaux d'une végétation qui n'y était pas indigène, de même que son œil perceant entraînait dans tous les détails de son paysage; il est mort à Karlsruhe en 1852.

les scènes de la vie militaire et les beautés des sites. Sous son crayon tout se mouvait, tout recevait vie et animation, quoique ses compositions puissent compter plutôt comme esquisses que comme dessins achevés. On ne connaissait pas alors l'art de l'aquarelle, porté aujourd'hui à une vigueur de ton et de couleur et à un fini d'exécution approchant de la peinture à l'huile; l'artiste dessinait son sujet au crayon ou à la plume, portait ses ombres à l'encre de Chine, et l'embellissait d'une teinte plate de couleur. L'immense collection d'ébauches, d'esquisses et de dessins de Zix, est presque entièrement traitée de cette manière, ou bien il dessinait son sujet à la plume, et avec trois ou quatre teintes plates de sépia il parvenait à leur donner l'effet qu'il désirait¹.

Le peintre Zix.

A la maison en face, n° 16, se rattache le souvenir du nom de J. Weis, graveur de la ville, qui fit surtout connaître son talent par les belles planches représentant les fêtes

¹ Zix avait à peine vingt ans quand la révolution commença à secouer l'Europe; il s'enrôla alors comme volontaire dans le bataillon de Strasbourg, et fit sa première campagne en défendant les lignes de Wissembourg. C'est dans les rangs de l'armée qu'il développa son goût pour la reproduction des scènes militaires, et souvent ce jeune et patriotique artiste laissait reposer son fusil, et, le crayon en main, confiait au papier ces petits combats d'avant-poste, ces scènes de bivouac, de maraude, où chaque soldat contribue de son mieux à alimenter la maigre gamelle. Zix prit part aux passages du Rhin et aux campagnes sous Moreau, et était attaché plus tard à l'état-major du général Schauenburg pendant la campagne de Suisse; il nous a laissé grand nombre de dessins, représentant les passages du Rhin, du Danube et les combats qui se livrèrent pendant ces campagnes; dessins où le burlesque, le comique, se maria souvent au sérieux, même au dramatique de la vie militaire. Qui de nous n'a ri de bon cœur en voyant la planche représentant un volontaire de ces armées, pieds nus, en vêtements plus ou moins composés d'éléments hétérogènes en lambeaux, représentant l'adage du temps, *la patrie reconnaissante nous doit chaussure et vêtements*, et qui cependant a le havresac, le gousset et la bourse garnis des dépouilles enlevés à l'ennemi; puis, sur une autre planche où l'on voit, au passage du Danube, s'élancer de l'eau, pour faire le coup de feu avec les Autrichiens, ces braves portant l'uniforme d'Adam au paradis, la poitrine couverte de leur fournement en sautoir. On cherche en vain à quel corps ils appartiennent, car, après avoir passé la rivière à la nage, avec une barque qui contenait leurs vêtements et leurs armes, ils n'ont pris le temps que de se saisir de ces dernières pour combattre. Après ces campagnes, Zix, infatigable travailleur, fit les burlesques compositions pour la *Guerre des Dieux*, parodie de l'*Énéide*, que le pasteur Schaller a publiée sous le titre de *Perrücken-Krieg*. A cette même époque, il composa soixante-douze planches des principaux sujets des *Métamorphoses* d'Ovide, qui se trouvent encore entre les mains d'un ami d'enfance de Zix, M. J. Schuler, architecte. Tantôt assis, la pipe à la bouche, dans une brasserie enfumée, tantôt sur les marchés, dans une buanderie ou sur un lavoir, il étudiait les mœurs populaires qu'il savait rendre avec tant de vérité, ou bien il parcourait nos Vosges, son album en poche, et jetait sur le papier ces charmants paysages qu'il reproduisait à l'eau forte. Cependant, notre artiste, dont les feuilles volantes se donnaient et se vendaient parmi ses concitoyens, se serait peut-être perdu dans l'oubli, si le hasard ne l'avait fait connaître à un auguste personnage, qui se trouvait alors à Strasbourg, l'impératrice Joséphine, qui y séjourna pendant que Napoléon faisait sa brillante campagne d'Austerlitz. A l'occasion de cette victoire, un service religieux devait être célébré avec une grande pompe dans la cathédrale, et Joséphine cherchait un artiste capable de lui en faire un dessin pour l'emporter à Paris comme souvenir. Zix lui fut présenté et s'acquitta de ce travail au contentement de l'impératrice, qui le chargea de même de la représentation des fêtes que la ville de Strasbourg donna au couple impérial à son retour de Munich. Denon, le savant et l'artiste, sut apprécier le beau talent de Zix, et l'attacha au quartier-général de l'empereur dans toutes les campagnes qui suivirent. Si nous admirons aujourd'hui les beaux tableaux par lesquels les grands peintres du temps ont illustré cette époque, c'est sur les esquisses de notre compatriote qu'ils les ont composés, et l'on peut s'en convaincre en comparant l'affreux champ de bataille d'Eylau, dû au pinceau de Gros, à l'esquisse de Zix qui se trouve encore entre les mains d'un de ses neveux¹. Le désir le plus ardent de Zix était de voir l'Italie. Après la campagne de Wagram, il y fut envoyé pour y dessiner les champs de bataille et les monuments, et mourut à Pérouse le 7 novembre 1811, à la suite d'une fièvre qui le saisit dans les marais Pontins.

¹ M. Ch. Boersch, marchand de moutarde et de farine, rue des Tonnefiers.

Le peintre Zix.

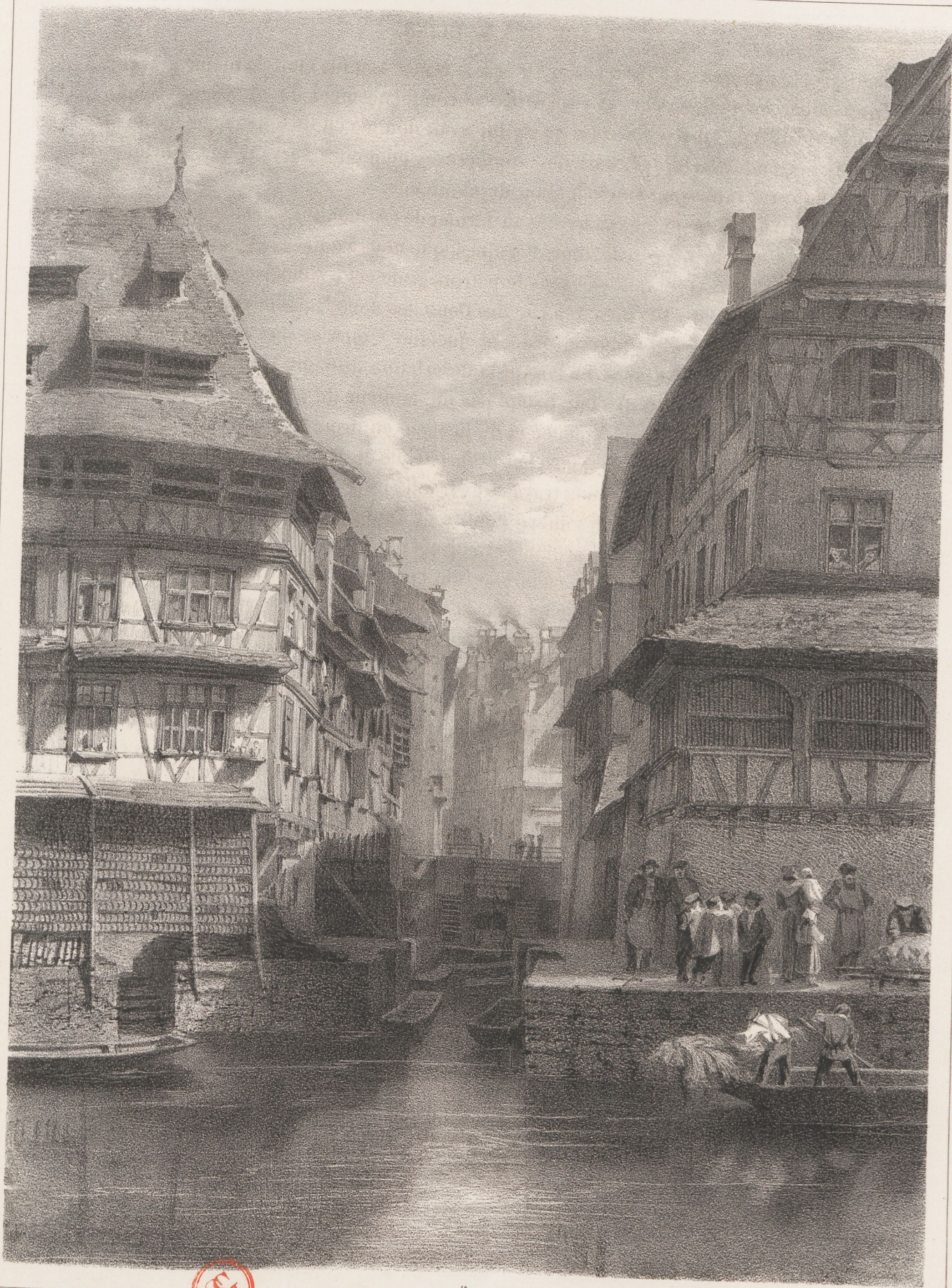
que Strasbourg donna en 1744 à Louis XV et à la reine ; son fils était de même graveur et imprimeur en taille-douce, et y mourut, au commencement de ce siècle, comme garde-magasin des tabacs, fonction qu'on lui avait donnée en dédommagement de la perte de son industrie de graveur des nombreuses étiquettes servant aux fabriques établies en cette ville avant l'introduction du monopole.

Enfin, en passant le pont, nous arrivons au dernier de ces moulins, la *Spitzmühl* ; il reçut son nom d'une antique maison de sœurs Béguines, que nous avons déjà citée dans l'histoire de Saint-Thomas, et qui était sous le patronage de cette collégiale : elle s'appelait *zur Spitze*, et donna aussi le nom à la rue des Dentelles dans laquelle elle est située. Il paraît que ce moulin fut abandonné pendant quelque temps et servait seulement de maison d'habitation, car Künast, en faisant la description de Saint-Thomas, en parle et dit que de son temps (1690) il était habité par un tanneur du nom de Guichard ; en 1748, c'était le domicile d'un chapelier et du licencié en droit Bechtold ; ce n'est donc que plus tard que ce moulin, aujourd'hui propriété de M. Boersch, a été rendu à sa destination primitive par de grands travaux hydrauliques.

Les
sœurs Béguines.

En jetant nos regards dans le sombre gouffre de l'entrée du Fossé-des-Tanneurs, entouré de maisons en charpente sculptée et noircie par les siècles, nous avons à notre droite, au coin d'une étroite ruelle engorgée, qui conduit de la rue des Dentelles vers l'un des bras de l'Ill qui sert à la navigation, la maison des Béguines en question. Elle nous ramène vers le moyen âge, où elle fut construite, et nous oblige de dire deux mots de ces associations qui s'y rattachent.

Les Béguines, dont le nom provient d'un ancien mot allemand *beggen*, *begden*, « prier avec ferveur », étaient des femmes veuves ou non mariées, qui menaient une vie religieuse et de pauvreté, réunies dans des maisons (*Sammlungen*), et qui devaient faire vœu de chasteté pour tout le temps qu'elles appartiendraient à l'association. Elles se distinguaient des religieuses ou nonnes en ce qu'elles n'étaient pas obligées de faire des vœux perpétuels. Sous le rapport de la foi religieuse, elles étaient sous l'autorité épiscopale et sous la protection d'un ordre religieux d'hommes, mais dans la vie civile, elles dépendaient de l'autorité civile de la commune où elles résidaient. Comme ces Béguines ne se recrutaient que dans la classe moyenne ou pauvre de la population, elles ne gagnaient leurs moyens d'existence que par le travail de leurs mains, soit tissage, soit tricotage, broderie, etc. Ces associations de femmes s'étaient formées en premier lieu en Hollande, au onzième siècle, et se propagèrent dans toute l'Allemagne et dans la France, où saint Louis les avait prises sous sa protection royale. C'est surtout au treizième siècle qu'elles se répandirent en grand nombre, et en beaucoup de villes elles résidaient par centaines. Strasbourg eut un grand nombre de maisons de Béguines, dont chacune avait son chef, sous le nom de *Magistra* ou *Prieure*. Leur costume était en étoffe grossière de laine noire, grise, brune. En Saxe elles portaient



D'après nature par Charles Kreutzberger.



Entrée du Fossé des Tanneurs.
et ancienne Maison de Béguines.

Lith. E. Simon à Strasbourg.







Lith. par Th. Müller

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Vue de l'ancien Fossé des Tanneurs.

le costume bleu clair avec voile. De semblables associations s'étaient aussi formées parmi les hommes, mais elles ne jouirent jamais de la même considération, ni de la même protection que celles des femmes; elles cessèrent dans les États protestants après la réforme, mais dans les États catholiques on en trouve encore des traces au dix-huitième siècle.

Les
sœurs Béguines.

Dans la rue du Bain-aux-Plantes¹, rue étroite, anguleuse, bordée de vieilles maisons, qui exhale l'odeur des mottes et des fosses des nombreux tanneurs qui y sont établis, nous avons à signaler une grande maison de maître, dont le souvenir se rattache de même à l'église. C'est la fabrique de maroquin de M. Emmerich, qui, avec celle de M. Lantzenberger, est le seul établissement en ce genre dans notre ville. Cette maison était, avant la révolution, l'hôtel de l'abbaye des bénédictins d'Altorf. Tout près, dans la rue du Coq, une autre grande maison de maître appartenait à la collégiale de Haslach; ces hôtels étaient habités par des receveurs et servaient de pied-à-terre aux religieux de ces deux maisons quand ils arrivaient en ville.

Rue du
Bain-aux-Plantes.

La rue parallèle à la rue du Coq, qui débouche dans la Grand'rue, porte le nom de rue des Lentilles (*Linsenfesergässel*), fausse traduction du nom propre corrompu de l'Ammeister Lindenfels, élu trois fois à ces fonctions depuis 1532 jusqu'en 1544, et qui habitait la maison qui fait le coin de cette rue.

Prenons par la ruelle des meuniers, et disons deux mots du Fossé-des-Tanneurs auquel nous arrivons.

Pour celui qui n'a pas vu Strasbourg depuis vingt ans, ce quartier est devenu tout à fait méconnaissable, et c'est à peine si parfois quelque antique maison, non restaurée, rappelle encore le sale et puant fossé des Tanneurs (*Gerbergraben*, *Rindshüttergraben*), dont nous avons conservé un dessin avec ses vieilles mesures². Celles-ci ont disparu depuis en majeure partie et ont été remplacées par le beau café-brasserie que M. Reber a fait construire; par la vaste école communale, que M. Fries, architecte de la ville, y a élevée, et par le grand bâtiment, par lequel M. Schroth a agrandi son hôtel de la Vignette³, sans compter diverses autres constructions nouvelles et des changements de façades sur l'ancien fossé, dont ce quartier a été embelli depuis. Un jour viendra où ces maisons, aujourd'hui fraîches et jeunes, seront vieilles, noires et vermoulues comme leurs devancières, et pourtant ce quartier ne portera plus le cachet qu'il avait jadis quand il s'appelait le Fossé-des-Tanneurs; car c'est là, à proximité de l'eau, de même que dans la rue des Dentelles et dans celle du Bain-aux-Plantes, qu'était établi le

Rue du Fossé-des-
Tanneurs.

¹ Voyez l'origine de son nom, Faubourgs, page 151.

² Nous ferons observer, pour donner une idée du rehaussement de cette rue, que le rez-de-chaussée des maisons que nous avons sous les yeux fut alors enfoui jusqu'à la base du cintre des fenêtres.

³ Wencker cite cette maison en 1394 et 1473 comme maison de sœurs Béguines, appelée à la Vignette. *Die Schwestern im Rebstock und Leimengass, gestiftet anno 1394 und 1473.*

Rue du Fossé-des-Tanneurs. quartier-général des tanneurs, des corroyeurs, des mégissiers et des fabricants de draps, dont les anciens poêles se trouvaient à proximité.

Ce fossé, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, a servi primitivement de fossé de défense de la ville, avant son second agrandissement, au commencement du treizième siècle; il longeait le Broglie, la rue de la Mésange, des Petites-Boucheries, coulait le long de la rue du Vieux-Marché-aux-Vins, et prenait son embouchure près de l'Eglise de Saint-Pierre-le-Vieux. Quand on travailla à cet agrandissement, le fossé fut comblé jusqu'à l'angle qu'il forme, et fut creusé dans la direction des moulins, muni d'une écluse à son embouchure, et reçut les eaux de ce bras de la rivière. Dans cet état, c'était un fossé navigable, et encore au commencement de ce siècle les bateliers d'outre-Rhin, du pays de Hanau, le remontaient avec leurs bateaux chargés de tan et de fagots, et déchargeaient leurs marchandises sur le quai près du pont à la sortie de la Grande-rue-de-la-Grange. Malgré le grand nombre d'égouts qui s'y déversaient et les dépôts de matières putrides qu'y formait la macération des peaux, ce fossé était toujours alimenté d'eau vive, et ne répandait pas les émanations pernicieuses qu'il exhala plus tard. C'est seulement depuis la construction du théâtre que ce fossé, exhaussé à son embouchure, a été couvert d'une voûte pour laisser un large abord de tout côté à cet édifice, qu'il a perdu son écoulement naturel, et que ses eaux sont devenues en partie stagnantes. Il a disparu complètement en 1836 et 1837, quand il fut transformé en rue, sous laquelle un large égout voûté, auquel on peut donner une forte chasse d'eau, reçoit l'écoulement des égouts riverains.

Les divers ponts. Nous avons déjà fait mention des ponts qui franchissaient le Fossé-des-Tanneurs, le long du Broglie; en amont, il y en avait un en bois derrière la Pomme-de-Pin, connu sous le nom de *Pont-des-Étudiants*; un autre en pierre au débouché de la place d'Armes; un troisième pour les piétons, vis-à-vis l'auberge ou curie de la Haute-Montée, appelé le *Petit-Pont-des-Bouchers*; un quatrième en pierre qui mettait la place d'Armes en communication avec la rue du Jeu-des-Enfants; un cinquième pont en bois au débouché de la Grande-rue-de-la-Grange, et un sixième en pierre, appelé *die Hoch-Brücke*, le pont supérieur, dans la Grand'rue. Sur ce dernier il y avait, du côté de l'embouchure du fossé, des boutiques qui masquaient le noir et sale cloaque dans lequel nous plongeons aujourd'hui nos regards.

Ph. Hœrter. Tous ceux qui vivent dans le monde musical à Strasbourg connaissent M. Philippe Hœrter et les nombreuses cantates qu'il a composées, tant pour l'instruction vocale de la jeunesse qu'à l'occasion de grandes solennités ou pour des concerts. C'est dans une de ces modestes boutiques que son talent inconnu prit naissance et se fit jour à travers bien des vicissitudes. Hœrter s'engagea, à l'âge de seize ans, dans un régiment d'infanterie pendant la campagne de Russie; il se battit en Pologne, et fut enfermé à Dantzig, où il subit les privations sans nombre qu'imposa à la garnison, comme à ses habitants, la valeureuse

défense de Rapp. Fait prisonnier de guerre après la capitulation, il revint dans sa ville natale en 1814. Mais que faire? de quoi vivre, lui qui n'avait point appris de métier? C'était le souci du jeune soldat et celui de sa pauvre mère, heureuse de serrer dans ses bras son fils qu'elle croyait mort dans les plaines neigeuses de la Russie. La pauvre femme lui acheta une brouette et lui dit: «Voilà ton gagne-pain, tu as deux bras, tu parles les deux langues, tu as de l'intelligence, fais-toi commissionnaire.» Mais l'intelligence du jeune homme choisit une autre carrière que celle à laquelle l'avait voué la sollicitude maternelle. Il se planta dans une de ces petites boutiques, acheta de ses faibles deniers quelques bouquins, quelques vieux instruments de musique, et tout en troquant, achetant et revendant, et en vivant de ses faibles bénéfices, il pinçait la guitare, apprenait la gamme de divers instruments à vent, râclait le violon et devenait musicien, se perfectionnant graduellement jusqu'à pouvoir donner lui-même quelques leçons de musique, qui lui aidèrent à gagner sa vie. Tels furent les débuts de Philippe Hœrter dans un art qu'il cultive aujourd'hui avec tant de distinction!

Presque en face, à droite, en entrant dans la rue des Drapiers, la maison qui en fait le coin fut construite par un homme qui avait rendu dans son temps de grands services à ses concitoyens, en combattant avec fermeté les abus du terrorisme, et qui, incarcéré, aurait peut-être terminé ses jours sur l'échafaud sans la chute de Robespierre. C'était le citoyen Ulrich, l'auteur du *Recueil de pièces authentiques pour l'histoire de la révolution à Strasbourg*, etc., 2 vol. in-8°, publié dans le temps en langues française et allemande, et appelé vulgairement *das blaue Buch*, le livre bleu. Ulrich était marchand de fer et homme de beaucoup d'esprit et d'un caractère bien trempé; le terrain mobile de la politique sur lequel il s'était lancé ne fut pas favorable à ses entreprises commerciales; il mourut dans le malheur, quand on eut depuis longtemps oublié les services qu'il avait rendus à la cause de la liberté et de l'humanité.

En 1388, un vaste incendie ravagea ce quartier, et les maisons des deux côtés du Fossé-des-Tanneurs devinrent la proie des flammes jusqu'à la rue de la Grange, ce qui fit donner à la continuation de la rue des Drapiers le nom de *Brend ein End*, fin de l'incendie. Les maisons de la rive droite ne furent plus reconstruites, et l'emplacement servit de place de marché jusqu'en 1551, où l'administration de la ville le fit surbâter par les maisons que nous y voyons aujourd'hui¹.

Au coin des rues des Drapiers et de Sainte-Hélène, on voit deux belles maisons de maître qui font exception aux constructions bourgeoises de ce quartier. Celle de droite est l'ancien Poêle-des-Tanneurs, où étaient incorporés les tanneurs, les corroyeurs,

¹ 1551, da haben die Herrn der Stadt die grossen neuen Häuser us dem Fundament heruss bauen lassen bey der Steinern Brücken, oben an der Obergassen gegen den Spitzengassen hinüber; stossen hinten uf den Gerbergraben, vornen gegen die Gerber und Tucherstub hinüber, dann zuvor da ist nur eine alte lange Scheuer do gestanden und vor Zeiten nach ein Metzger. Also gab es der Stadt ein gross Zins (*Bühler Chronick*).

Rue Sainte-Hélène. les mégissiers, les divers apprêteurs de cuirs, les selliers et plus tard les carrossiers. L'autre, à gauche, était la tribu des drapiers, à laquelle appartenaient les fabricants de draps, les décatisseurs, les teinturiers, les gantiers, les tricoteurs, les tisserands et les blanchisseurs. En parlant du théâtre, nous avons dit que cette tribu fit construire à ses frais un théâtre allemand sur un terrain de sa propriété¹. Cet ancien théâtre fut honoré de la présence de la reine Hortense, la mère de l'empereur Napoléon III, et de la princesse Stéphanie, sa cousine, quand elle passa par notre ville, pour se marier au grand-duc Charles de Bade. Il devint plus tard le siège de la synagogue jusqu'à ce qu'elle fût installée, en 1834, dans l'ancien couvent et église des Capucins, du nom de *Sainte-Barbe*. Dans l'historique de Saint-Louis et du couvent des Carmélites², à propos d'un ancien hôpital de Phyna ou de Sainte-Barbe, nous avons fait mention de sa translation à Sainte-Walpurge, chapelle bâtie en 1049, située dans cette rue, et qui reçut alors le nom de cet hôpital. Ce terrain et ces bâtiments furent cédés en 1597 à la ville par le grand-chapitre de la cathédrale, en compensation d'une avance de fonds qu'elle lui avait faite pour les frais de la guerre épiscopale; la ville le céda à son tour, en 1729, aux frères Capucins, qui bâtirent l'église actuelle, à condition de la desservance catholique de l'hôpital civil.

Retournons sur nos pas et rapprochons-nous de l'église de Saint-Pierre-le-Vieux.

Le quartier que nous parcourons est sans contredit le plus populeux de la ville, car entre la rue du Jeu-des-Enfants et la rue du Bain-aux-Plantes les hautes maisons de trois et quatre étages se pressent l'une à côté de l'autre; la plupart, vieilles et noires masures, sans cours, sans jardins, logent une population ouvrière, heureuse, en été, le soir, de pouvoir sortir de ses sombres réduits et de trouver un peu d'air dans l'étroite Grand'rue et dans la rue du Fossé-des-Tanneurs. C'est alors que les ruelles des Meuniers, des Cheveux, de l'Aimant, du Foulon, de l'Argile, la rue des Aveugles, déversent leurs populations de tout âge et de tout sexe; on dirait les pavés se transformer en autant d'enfants, qui vivifient ces rues de leurs cris et de leurs jeux, tandis que la population mâle se porte dans les nombreux cabarets et brasseries de ce quartier.

Église
de Saint-Pierre-le-
Vieux.

L'origine de l'église de Saint-Pierre se perd dans les légendes et traditions de la première ère de l'église chrétienne. Une de ces traditions se trouve représentée en quatre tableaux sculptés en bois dans l'année 1500 par un nommé Veit Wagner à Strasbourg, et qui avaient coûté 200 florins. Ils formaient les battants de l'autel que Grandidier nous dit, dans son *Histoire de l'Église*, avoir été enlevés par les chanoines, en 1749, lors de la restauration de l'église, et il faut savoir gré à l'entente intelligente de la fabrique de les avoir fait enchâsser dans les lambris, à droite et à gauche de l'autel du chœur,

¹ Voyez Ville, page 41.

² Voyez Faubourgs, page 78.

pour leur conservation. La valeur artistique de ces tableaux parle en faveur du talent du sculpteur, car les figures ont une belle expression, les vêtements sont largement drapés, et le fond des tableaux porte le cachet des constructions du moyen âge, de même que les figures sont empreintes du style de cette époque.

Entrons dans ce chœur, qui a été conservé au culte catholique, tandis que la nef sert au service religieux des protestants, et, en faisant l'analyse de ces tableaux, nous connaissons la légende de la fondation de cette église. Elle est plus particulièrement figurée par les deux tableaux à droite de l'autel, dont chacun est divisé en deux parties. D'après la légende, saint Pierre chargea saint Materne et ses deux disciples saint Euchaïre et saint Valère de prêcher le christianisme en Helvétie et sur les bords du Rhin. Ces deux derniers, à peine arrivés à Ell, en Alsace, eurent à déplorer la mort de leur maître; après l'avoir enseveli, le découragement s'empara d'eux; en se voyant privés de son assistance, ils n'osèrent plus continuer leur mission apostolique, et retournèrent à Rome. C'est là le sujet du premier tableau; il représente saint Pierre assis sur le trône, couronné de la tiare papale, bénissant le bâton de voyage de saint Materne qu'ils avaient rapporté, et le rendant à ses deux disciples avec l'injonction de retourner sur leurs pas et de ressusciter leur maître en frappant du bâton sur sa tombe.

La résurrection forme la seconde partie du tableau, où ils sont représentés avec la mitre et la crosse épiscopale relevant saint Materne de son tombeau. A côté, nous voyons les trois apôtres démolir les autels du paganisme et bénir les temples du christianisme, dont l'un appelé encore aujourd'hui *Dom Petre* (*Domus Petri*), près de Wolxheim, et celui dont nous parlons, au dehors de l'*Argentoratum* romain, qui doivent, d'après la tradition, avoir été fondés en l'honneur de saint Pierre. Au fond du tableau nous reconnaissons l'église de Saint-Pierre, son chœur gothique, avec son campanile transparent, et à côté le portail carré de sa façade principale, avec une grande fenêtre ogivale dans le pignon; des prêtres en grand costume sacerdotal y entrent, tandis que saint Materne, la mitre sur la tête, répand l'eau bénite avec le goupillon de la main droite et tient la crosse de la main gauche; il est suivi d'un enfant de chœur portant le bénitier et par un de ses disciples de même crossé et mitré, tandis que l'autre fait crouler la colonne du paganisme, surmontée du diable.

Du côté gauche de l'autel, un troisième tableau, de même divisé en deux, représente le Christ portant la croix et vis-à-vis de lui saint Pierre tenant la clef du ciel; il fait allusion aux paroles du Sauveur, après que saint Pierre lui eut demandé *Domine quo vadis? Vado romam iterum crucifigi*. A côté est figurée la crucifixion de l'apôtre qui, d'après la tradition, subit à un âge très-avancé la mort du martyr, et demanda à être crucifié la tête en bas, en opposition au martyr de son divin maître. Le fond de ce tableau représente les murs crénelés de Strasbourg, derrière lesquels s'élève

Église
de Saint-Pierre-le-
Vieux.

l'église de Saint-Pierre, à laquelle on a donné peut-être le nom de *Saint-Pierre-le-Vieux*, non pas pour désigner sa préexistence à Saint-Pierre-le-Jeune, mais pour faire allusion au martyre de cet apôtre et aux paroles de Jésus-Christ: « Lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et te mènera où tu ne voudrais pas¹. » A côté de ce tableau se trouve le quatrième, dont le fond représente l'intérieur d'un fort du moyen âge, à murs et à tourelles crénelés; les deux gardiens, la lance au côté, sont endormis, et l'ange, conduisant l'apôtre, le sauve de la prison de Jérusalem, où Hérode l'avait fait enfermer².

Telle est la naïve tradition que le sculpteur Wagner a rendue par ces quatre tableaux, et qui est combattue par l'abbé Grandidier dans une savante dissertation, en tant que saint Materne n'a pas prêché le christianisme en notre province du vivant de saint Pierre, mais l'aurait visitée dans ses pieuses fonctions quelques siècles plus tard; ce qui ne détruit cependant pas la tradition de la fondation de ce premier temple chrétien. A part les quelques anachronismes que commirent tous les grands maîtres de ces temps, ces tableaux sont d'une grande valeur artistique.

A côté de ces tableaux sculptés, cette église possède encore un autre trésor artistique de l'ancienne école allemande, et si l'on a vu les beaux tableaux de Martin Schœn ou Schœngauer, à Colmar, dont nous avons parlé, on ne peut manquer de les attribuer au même maître. Ils seraient donc contemporains aux premiers, et démontrent par les armoiries et les figurines mâles et femelles, agenouillées en prière, qui les décorent, que ce sont des *ex voto* dont cette église a été gratifiée par le pieux dévouement de quelques-uns de ses fidèles. On y reconnaît les armoiries des Zobel, des Wetzels de Marseille, des Kerlins³, des Bocks, des Jacobs de Colmar, des Schwarbers, des Schmuckers et d'autres anciennes familles nobles et patriciennes de Strasbourg.

Ces souvenirs de l'art sont au nombre de douze et représentent les scènes de la Passion du Christ. Les figures qui les composent se distinguent essentiellement par le caractère des physionomies tour à tour austères, nobles et abjectes qui les animent. L'artiste a affublé ses personnages du costume de son temps, à l'exception des figures traditionnelles qu'il représente avec le nimbe doré entourant la tête du Christ; un coloris vif domine dans ces peintures et le mouvement en est souvent un peu forcé et raide. Ces tableaux, à l'exception de trois, que nous attribuerions peut-être au pinceau d'un autre artiste, si toutefois une malencontreuse retouche ne les a pas gâtés, figureraient avec grand mérite dans une revue comparative des produits des diverses écoles.

Passons maintenant à la construction de cette église. Le chœur seul est d'un beau

¹ Évangile selon saint Jean, chap. 21, vers. 18 et suiv.

² Actes des Apôtres, chap. 12, vers. 6 et suiv.

³ Ammeister en 1486.

style d'architecture, mais nullement en harmonie avec la nef; de hautes fenêtres ogivales s'élancent entre les contreforts qui soutiennent sa voûte svelte et élevée, croisée par des nervures qui s'entrelacent. Il fut construit de 1455 à 1458, par maître Jost de Worms, architecte de la cathédrale, et doit avoir coûté la somme modeste pour nos jours de 2,700 florins. Une petite chapelle latérale, dédiée à sainte Brigitte, adossée au chœur du côté méridional, date de la même époque, tandis qu'une autre en face, quoique en style gothique, semble appartenir au siècle passé.

Église
de Saint-Pierre-le-
Vieux.

Arrivons à la nef. Nous avons vu que l'église de Saint-Pierre-le-Vieux est une des églises les plus antiques; elle était située hors de la ville, et ne fut enclavée dans ses murs qu'au huitième siècle, et par la rue du Vieux-Marché-aux-Vins au treizième. C'était une église beaucoup plus modeste que celle que nous avons sous les yeux; elle fut démolie et rebâtie vers la fin du quatorzième siècle, après que la peste et les maladies épidémiques eurent fait de terribles ravages dans notre population et enrichi les institutions religieuses¹.

Quand on considère du dehors la forme évasée de sa haute toiture et la disposition irrégulière de ses fenêtres, on ne sait se rendre raison de la bizarrerie de sa construction à une époque où l'art de bâtir était cependant arrivée à un si haut point de perfectionnement; mais en y entrant, on reconnaît parfaitement bien l'église telle que ses architectes l'avaient conçue en 1381, quand on commença à la bâtir. Cette nef formait un grand parallélogramme sans absides et non voûté, que le jubé qui existe encore, séparait du chœur construit postérieurement. Les quatre larges arceaux à tiers-point qui se trouvent aujourd'hui, moins la moitié d'un, dans l'intérieur de l'église et qui séparent la nef de l'abside irrégulière et écrasée, étaient alors fermés par de la maçonnerie et percés de quatre hautes fenêtres; ils formaient la façade vers la Grand'rue; le clocher s'élevait à côté, hors de son enceinte. Quant à la façade d'entrée, telle qu'elle était primitivement, on la retrouve dans un des tableaux sculptés en bois que nous venons de décrire; c'était la porte carrée qui existe encore aujourd'hui, avec le millésime de 1428, et au-dessus une grande fenêtre ogivale inscrite dans le pignon. Alors cette façade semblait faire saillie de la largeur d'un demi-arceau, et pouvait aussi avancer dans la rue, car il n'existait vis-à-vis, à la sortie vers le faubourg, qu'une tour servant de porte, du nom de *Zollthor*, et les murs crénelés dont nous voyons encore des fragments avec des galeries intérieures pour le service des archers; les maisons en face n'existaient donc pas encore. Mais quand les fortifications vinrent entourer les faubourgs, cette antique défense était devenue inutile; des maisons furent construites contre ce mur à la fin du quinzième siècle et au seizième, et durent

¹ Von diesem Sterbotten wurden die Kirchen also rich dass man die alten Kirchen zu Strosburg, zu Sanct-Martin, zu Sanct-Niclawes gynesit Brüsche und zum alten Sanct-Peter abe brach un nuwe weiter Kirchen dar mahte.

Église
de Saint-Pierre-le-
Vieux.

singulièrement rétrécir le passage pour la circulation au point d'intersection de ces rues. Tel paraît avoir été l'état de construction primitif de Saint-Pierre-le-Vieux. Pendant que les ouvriers travaillaient à la reconstruction de cette église paroissiale, elle fut érigée également en église collégiale. En voici la raison : Au commencement du huitième siècle, Adalbert, frère de sainte Odile, fondateur de l'église de Saint-Étienne, créa sur une île du Rhin, à deux lieues en aval de Strasbourg, une abbaye de l'ordre de Saint-Benoît, du nom de *Honau*, nom que porte encore le village badois sis à proximité. Elle fut richement dotée par sa famille¹; mais le fleuve, dans sa course impétueuse, détruisit peu à peu cette île et força, en 1292, ses religieux à l'abandonner et à se fixer sur une autre île près de Rhinau, en amont de Strasbourg.

Un siècle après, le même sort les frappa dans leur nouveau séjour, et les religieux, transformés en chanoines, vinrent se fixer à Strasbourg, où l'évêque Frédéric de Blankenheim leur fit cession de l'église de Saint-Pierre et d'un emplacement pour y construire leurs maisons et dépendances. Leur patron étant saint Michel, elle fut encore mise sous son invocation, et un grand tableau, qui décore l'autel du chœur, représente ce saint terrassant le Vice.

En 1524, Théobald Schwartz ou *Niger*, ancien religieux de Stéphansfeld, fut le premier qui y prêcha la réforme, et cette église suivit les phases dont avons parlé à l'historique de Saint-Thomas, jusqu'en 1683, où, après la capitulation de Strasbourg, elle fut séparée et servit aux deux cultes. C'est alors que les deux grands arceaux, correspondants du chœur à la nef, et un côté des sept arceaux qui portent la galerie gothique du jubé, furent fermés par un mur.

Nous n'avons aucune donnée exacte sur l'époque de l'adjonction des absides à la nef; seulement un auteur nous dit qu'en 1676 cette église fut élargie, et que les galeries qui l'entourent furent peintes en bleu; or, on ne pouvait alors rien ajouter à ce qui existe aujourd'hui, et les changements que l'on y fit consistèrent dans l'enlèvement de colonnes au milieu qui supportaient le plafond et dans la suspension du plafond par des boulevaux aux poutres traversières de la charpente qui subit des transformations. Cette adjonction doit donc avoir eu lieu déjà au quinzième siècle, et dut nécessiter l'enlèvement de la muraille entre les quatre arceaux formant l'ancienne façade vers la Grand'rue, ainsi que la construction d'une nouvelle façade absidiale sur l'alignement de cette rue et le rehaussement en biais de la toiture, par suite de l'élargissement.

Cette même adjonction entraîna aussi nécessairement la reconstruction du pignon à la façade principale, en employant l'ancienne porte et en y ajoutant deux fenêtres ogivales pour l'élargir, de même que l'on perça le pignon de quelques ouvertures

¹Ce furent ses fils Luitfride et Evrard et quelques-uns de leurs descendants. Pepin-le-Bref de même dota cette abbaye de beaucoup de privilèges et d'autres immunités; il exempta ses sujets des péages et de la juridiction des juges royaux.

sans forme et sans style, et qu'en rentrant de la moitié de l'arceau qui manque aujourd'hui, on élargit la rue. Ces divers changements firent perdre à cet édifice la forme régulière qu'il avait dans le principe. Les consoles sculptées des galeries avec les armoiries bourgeoises et les anciens noms de familles éteintes ou existantes encore, portent le cachet d'ornementation du dix-septième siècle.

Eglise
de Saint-Pierre-le-
Vieux.

L'intérieur de Saint-Pierre-le-Vieux était primitivement peint en fresque, mais Schwartz le fit badigeonner et enlever tous les tableaux et autels qui s'y trouvaient, et c'est à l'époque sus-mentionnée qu'on orna de nouveau les galeries des tableaux que nous y voyons encore, mais qui n'ont aucune valeur artistique, sauf toutefois les grands tableaux représentant la conversion de saint Paul et la Sainte-Cène. Le plafond en stuc est orné d'un beau relief représentant la Sainte-Trinité, Dieu le père, Dieu le fils, au-dessus desquels s'abaisse le Saint-Esprit en forme de colombe. Le clocher de ce temple, frappé à diverses reprises par la foudre, n'était pas si élevé primitivement; en 1572, on y ajouta trente pieds d'élévation.

Le nom de rue du Vieux-Marché-aux-Vins a pris naissance dans les temps passés, alors que les vignerons du Bas-Rhin arrivaient au marché de Strasbourg avec des voitures chargées de leurs crus.

Vieux-Marché-aux-
Vins.

Les vignerons des endroits situés entre Wissembourg ou Landau et la Zorn stationnaient sur la petite place, vis-à-vis de l'entrée du faubourg de Saverne, et ceux des villages compris entre la Zorn et Schlestadt, s'arrêtaient vers l'église de Saint-Pierre-le-Vieux.

Quant aux vignerons, qui arrivaient avec leurs futailles par l'Ill, ils avaient leur place, comme nous l'avons indiqué, près de la Douane. A ces divers marchés étaient attachés des gourmets ou dégustateurs assermentés, nommés par le sénat, et qui avaient pour mission de sévir contre les vins falsifiés et de veiller à la mesure; des hommes de peine privilégiés transportaient à domicile les vins acquis à ce marché.

L'administration municipale fit bâtir des étaux de bouchers provisoires sur la petite place, vis-à-vis de l'église, quand les Petites-Boucheries menacèrent ruine, mais ils furent enlevés pour cause de non-occupation. Aujourd'hui ces larges abords ne sont vivifiés, principalement les jours de marché, que par les revendeurs, qui y étalent leurs marchandises de bric-à-brac. Meubles, ferrailles, vieux livres, tableaux et objets d'art, habillements, literie, attirent alors un grand nombre de curieux et d'amateurs sur ce marché, qui ressemble à la rue du Temple de la capitale. A cause de cette variété d'objets étalés aux yeux des acheteurs, on lui a donné ironiquement le nom de *Foire de Francfort*.

Les maisons curiales de Saint-Pierre-le-Vieux furent sans aucun doute les premiers édifices que l'on bâtit contre l'ancien mur de fortifications et la tour carrée, dont on trouve encore la trace dans la partie inférieure des constructions, et à côté de laquelle

Vieux-Marché-aux-Vins.

monte un antique escalier en spirale¹. Les anciens bâtiments, contigus à l'église, dans la rue du Jeu-des-Enfants, servent depuis des siècles aux écoles de cette paroisse; la belle maison de maître, dont la façade principale donne sur la place entre cette dernière rue et celle du Vieux-Marché-aux-Vins, fut construite dans le siècle passé, et nous désigne la résidence de quelques chanoines de Saint-Pierre-le-Vieux.

Les Stœber.

En face, une autre habitation plus modeste, dont l'ancienne dénomination rustique, aux *Batteurs-de-Grange* (*zu den Dreschern*), est encore retracée au-dessus de la porte en deux figurines ciselées en fer, vit naître toute une famille de poètes. C'est là qu'Ehrenfried Stœber, pour se délasser des travaux arides du notariat, cultivait les muses, dont s'inspirent encore de nos jours ses fils Auguste et Adolphe, qui habitent tous deux la ville de Mulhouse.

Porte de Spire.

Nous avons déjà fait mention de la porte de Spire² à l'entrée du faubourg de Saverne, et de l'inscription qui la décorait anciennement en l'honneur de Conrad de Hunebourg, évêque, qui munit la ville de ces murs d'enceinte à la fin du douzième siècle. C'était la porte par excellence des anciens évêques de Strasbourg, qui étaient sous l'obédience cléricale des archevêques de Spire, dont cette porte, parfois aussi désignée sous le nom de *Bischofsthor* (porte Épiscopale), reçut le nom. C'est par elle qu'ils sortaient pour se rendre à leur château du Kochersberg, à celui du Haut-Barr et à Saverne, résidences épiscopales en dehors de la ville; elle jouissait aussi du droit d'asile comme le *Bruderhof* et l'Hôpital civil, et le criminel poursuivi par la justice municipale, qui pouvait l'atteindre, devenait insaisissable, à moins que le chef spirituel du diocèse ne consentît à le livrer.

Quoique ces portes, qui séparaient la ville des faubourgs, ne fussent plus d'aucune utilité quand ces derniers furent munis d'une enceinte murale, on conserva néanmoins l'habitude de les fermer tous les soirs jusqu'à l'époque de l'occupation française. En parlant des règlements militaires qui régissaient la bourgeoisie il y a quelques siècles, nous avons omis de rendre compte du service des portes, et nous ajouterons ici que ce service était placé sous la stricte surveillance des diverses tribus des métiers. La porte des Juifs était fermée et ouverte par les tribus de la Lanterne et des Maçons; celle des Pêcheurs, par les tribus du Miroir et des Cordonniers; la porte Neuve était desservie par les Bateliers et les Pêcheurs; la porte des Bouchers, par la tribu des Bouchers et des Tonneliers; la porte de l'Hôpital, par la tribu des Francsbourgeois et des Tailleurs; la porte de Saverne était confiée aux Drapiers, à l'Échasse et aux Vignerons; la porte Blanche, à la tribu des Pelletiers, des Tanneurs et des Jardiniers de ce faubourg, et celle de Pierre, aux Charpentiers et à la Moresse. Ce n'est que

¹ Voyez Faubourgs, page 100, planche; et Ville, page 176.

² Voyez Faubourgs, pages 100 et 101.

depuis la domination française que le service de la place a été remis à l'autorité militaire. La porte de Spire, comme toutes les portes intérieures, fut démolie au siècle passé (1783).

En continuant notre promenade sur le Vieux-Marché-aux-Vins, nous avons à signaler, Maisons nobiliaires. à notre droite, deux anciennes maisons nobiliaires, tandis que celles à gauche, qui se distinguent par leurs proportions plus grandioses, appartenaient jadis aux institutions ecclésiastiques. Une longue maison à avance, portant le n° 50, tout près de l'auberge de l'Homme-Sauvage, récemment transformé en hôtel des Vosges, était, en 1584, l'hôtel de la famille nobiliaire des Brandscheidt, et s'appelait *zum Tritel*, au Raisin. Il y a une vingtaine d'années que l'on pouvait encore voir, sur un plafond en stuc, dans une grande salle au premier, l'enseigne de cette maison, représentée comme ornement en un magnifique bas-relief; c'était Caleb et Josué revenant de la Terre-Sainte, portant un immense raisin. Ce beau travail dut céder au marteau de la destruction quand M. Lobstein acheta cet immeuble avec celui y contigu, donnant dans la rue du Jeu-des-Enfants, et en fit un ensemble, aujourd'hui propriété de M. Ch. Stæhling, négociant¹.

La belle maison de maître avec ses deux encorbellements aux angles, vis-à-vis de l'auberge de la Cave-Profonde, était l'hôtel de la famille de Hohenlohe; il fut construit en 1635, après qu'un incendie y eut fait de grands ravages. Nous le retrouvons en 1704 entre les mains de l'Ammeister Jean-Sébastien Gambs, qui l'avait acheté des héritiers du bailli Becht, à Wasselonne. Les Gambs, ancienne famille patricienne de Strasbourg, qui portaient dans leurs armes parlantes un chamois posant sur trois montagnes, habitèrent cette maison pendant tout le siècle passé; un membre de cette famille était aumônier de l'ambassade de Suède à Paris, avant la révolution; devenu plus tard pasteur à Brême, il arriva, après une longue absence de sa ville natale, comme prédicateur à l'église Sainte-Aurélien, où il se distingua par son éloquence, qui attira beaucoup d'auditeurs dans cette église des faubourgs. M. Martenot, dentiste, propriétaire actuel de cette maison, l'a fait surbâter d'un étage.

Passons en revue les maisons en face. Nous avons souvent entendu raconter par les anciens de ce quartier que la maison n° 86 était, avant la révolution, l'habitation du prévôt des chanoines de Saint-Pierre-le-Vieux. Le dernier de ces dignitaires s'occupait de sciences médicales et pharmaceutiques, et employait le produit de ses études au soulagement des pauvres et des malades; les pilules stomachiques et purgatives employées dans beaucoup de familles strasbourgeoises sous le nom de

Messmer
et Cagliostro.

¹ Les beaux travaux en stuc du seizième siècle devenant de jour en jour plus rares, nous nous arrêterons un moment à ce travail, à la démolition duquel nous avons assisté. En voyant la forte charge de plâtre que ces bas-reliefs tenaient suspendue aux plafonds, nous ne pouvions nous empêcher de les considérer comme un danger permanent pour les habitants d'un pareil appartement; mais nous avons acquis alors la certitude que tous ces reliefs les plus saillants étaient creux et rembourrés de poils de vache, ce qui diminuait de beaucoup le poids du plâtre.

Messmer
et Cagliostro.

Probstpillen (pilules du prévôt), honorent encore le souvenir de cet homme de bien. C'est chez lui que doit avoir logé Cagliostro quand il arriva en notre cité.

Autre part nous avons déjà fait observer que de tout temps un rhéteur habile venant de loin avait fait fortune à Strasbourg, et que cette ville était le pont par où passait la science de l'Allemagne en France et de la France en Allemagne. L'accueil favorable qu'y reçurent deux hommes de position différente, et qui cependant eurent quelque analogie entre eux, les fit recommander à Paris, comme plus tard le phrénologue Gall y passa pour faire fortune dans la capitale des arts et de la science.

L'un était Messmer, l'inventeur du magnétisme animal, qui y arriva de Vienne en 1778; c'était alors un obscur médecin, pourchassé par la jalousie des savants et le fanatisme du clergé, qui l'accusait d'avoir fait un pacte avec le diable; il continua à Strasbourg ses expériences magnétiques sur le système nerveux de l'homme. Les crises qu'il provoquait, les extases produites par le baquet magnétique et par l'attouchement, et surtout les guérisons qu'il opéra sur quelques malades par ce procédé inconnu jusqu'alors, excitèrent l'étonnement d'un nombreux auditoire, choisi dans les hautes classes de la société.

L'autre, Balsamo, comte de Cagliostro, vint à Strasbourg en 1780, accompagné de son épouse, la belle Lorenza; il y vécut en grand seigneur, semant l'or partout, guérissant les malades par les connaissances médicales et chimiques, acquises pendant ses voyages en Europe et en Asie, et attirant de même la haute société par ses pratiques mystérieuses et occultes.

Ces deux hommes extraordinaires, arrivés dans notre ville presque à la même époque, y avaient trouvé de nombreux adeptes.

Le premier y jeta les fondements de la *Société harmonique des amis réunis*, société d'élite s'occupant des merveilles du magnétisme, et dont les publications dévoilent les cures faites par cette nouvelle découverte¹.

Le second fut la providence du malheur par ses nombreuses cures et sa philanthropie²,

¹ *Exposé des différentes cures opérées depuis le 25 août 1785, époque de la formation de la Société harmonique des amis réunis, fondée à Strasbourg. Strasbourg, 1787, 2^e édit.*

Supplément des cures faites par des membres de la Société des amis réunis. Strasbourg, 1787.

Extrait des journaux du magnétiseur attaché à la Société des amis réunis de Strasbourg, avec des observations sur les crises magnétiques, connues sous la dénomination de somnambulisme magnétique. Strasbourg, 1786.

Annales de la Société harmonique des amis réunis de Strasbourg, ou cures que des membres de cette Société ont opérées par le magnétisme animal. Strasbourg, 1789.

En citant les noms suivants comme magnétiseurs et magnétisés, on verra que la haute société strasbourgeoise s'occupait alors beaucoup de ces pratiques: le baron Dampierre, le comte de Lützelbourg, Klinglin d'Esser, F. de Jomarière, la baronne de Reich, née de Bœcklin; Ehrmann, professeur en médecine; Pichler, docteur en médecine, etc.

² La Borde, dans ses *Lettres sur la Suisse*, parle en ces termes de l'enthousiasme qu'excita Cagliostro en cette ville et de ses actes philanthropiques: « J'ai vu ce digne mortel, au milieu d'une salle immense, courir de pauvre en pauvre, panser leurs blessures dégoûtantes, adoucir leurs maux, les consoler par l'espérance, leur dispenser ses

et le délice des riches par ses qualités sociales, et principalement par ses soirées mystérieuses, dans lesquelles la fantasmagorie jouait un grand rôle, en évoquant souvent de la tombe les ombres des défunts et en dévoilant les destinées de l'avenir.

Aujourd'hui le magnétisme et le somnambulisme sont presque devenus des sciences positives, agissant sur des constitutions plus ou moins accessibles au fluide magnétique; des remèdes qui étaient alors des secrets, dont profitaient les détenteurs, sont entrés depuis dans la pratique de la science médicale, et les prétendus prodiges de la fantasmagorie sont relégués dans le domaine de la physique prestidigitatrice. Les lumières ont jailli depuis sur ces pratiques mystérieuses, attribuées jadis à des forces surnaturelles, dont se paraient ceux qui les premiers en firent usage.

Messmer quitta Strasbourg dans l'année même de son arrivée pour se rendre à Paris, où il recueillit une grande fortune, avec laquelle il retourna en Allemagne. Cagliostro y resta plus longtemps, puis, après un séjour au château de Saverne, auprès du cardinal René de Rohan, il passa de même à Paris où il fit fureur, et fut entraîné, par sa liaison intime avec ce prélat, dans le fameux procès du collier de la reine. Acquitté comme lui, Cagliostro fut néanmoins obligé de quitter la France; il retourna dans son pays natal et fut condamné, à Rome, à la peine de mort comme franc-maçon; cette peine ayant été commuée en détention perpétuelle, il mourut en 1795 au fort de Saint-Léon.

A cette époque il y avait à Strasbourg trois loges maçonniques, dont une loge militaire; la principale avait ses réunions dans une vaste maison avec jardins dans la rue Thomann, du nom de *Marbachshof* (l'hôtel Marbach), qui aujourd'hui n'est plus qu'un amas de vieilles masures; cette loge était composée de magistrats, de savants, d'ecclésiastiques, de nobles, de commerçants et de l'élite de la société; elle était souvent présidée par Cagliostro, et la bienfaisance et le culte des sciences en faisaient les charmes; mais la révolution, qui survint bientôt, en dispersa les éléments.

A côté de cette maison canoniale, nous voyons l'imposante façade de l'hôtel de Neuwiller, aujourd'hui propriété de M. Reichshoffer, et occupé en partie par l'administration de la poste aux lettres. Cet hôtel était avant la révolution propriété du riche chapitre de Neuwiller, au pied des Vosges, dont nous parlerons dans notre aperçu sur ce pays, et en a conservé depuis le nom; au commencement de ce siècle il était habité par le vieux général Wurmser.

Le bâtiment à côté, avec un vaste jardin donnant sur l'eau, fut acheté en 1822 par M. Metz, qui l'a transformé en un des premiers hôtels de cette ville; il n'en existait alors que la façade donnant sur le Vieux-Marché-aux-Vins, et l'emplacement du jardin

Messmer
et Cagliostro.

Hôtel Neuwiller.

Hôtel
de la Ville-de-Metz.

« remèdes, les combler de bienfaits, enfin les accabler de ses dons, sans autre but que celui de secourir l'humanité souffrante. Ce spectacle enchanteur se renouvelle trois fois chaque semaine; plus de 15,000 malades lui doivent l'existence. »

Hôtel
de la Ville-de-Metz.

servit aux belles et vastes constructions qu'il fit élever en 1847. Cet hôtel et quelques grandes maisons de ces environs étaient de même propriété du chapitre de Saint-Pierre-le-Vieux.

Quittons pour un moment le vieux Strasbourg et les souvenirs du passé, et rendons compte du présent avec ses innovations et ses embellissements modernes.

Rue du Noyer.

Aujourd'hui, en tournant à gauche, entre la pharmacie de M. Fahlmer et l'ancienne auberge du Rocher-aux-Sapins (*Tannenfels*), on arrive à une belle et large rue, conduisant vers la gare du chemin de fer. Avant sa percée, une série de vieilles masures était coupée par quatre impasses étroites qui conduisaient vers l'ancien fossé de séparation de la ville des faubourgs; elles portaient les noms de rues de l'Ours, du Noyer, du Roitelet et de Marbach; au bout de cette dernière ruelle, un pont pour les piétons conduisait sur le Faux-Rempart, et les habitants de ces bouges ne jouissaient pas de la meilleure réputation morale. En deçà de cette série de maisons, on entrait à gauche dans une autre impasse, du nom de rue du *Jardin-aux-Roses*. Est-ce par dérision que l'on a donné ce nom idyllique à un sale cul-de-sac, où l'on chercherait en vain le parfum de la reine des fleurs? Nous l'ignorons; nous savons seulement qu'il s'y trouvait en 1580 un ancien hôtel nobiliaire, appelé *zum Rosengarten*, et qui était la propriété de la famille de Berstedt¹.

A droite, on entre dans la rue Thomann, qui débouche sur la place Saint-Pierre-le-Jeune, et dans laquelle nous avons déjà signalé une maison qui, en 1503, servait d'hôpital à des malades syphilitiques².

Quand, après la révolution de 1830, l'administration municipale eut fait démolir les Faux-Remparts et construire les quais, et qu'on reconnut la nécessité d'une communication de l'intérieur de la ville avec la Halle-aux-Blés, la ville acheta, en 1834, une série de cinq maisons entre la rue du Noyer et la rue de l'Ours et les fit démolir. On pourrait s'étonner que cette rue nouvellement construite n'ait pas reçu la dénomination de rue Stotz, du nom du propriétaire des maisons qui la bordent dans toute sa longueur, et qui ont beaucoup contribué à l'embellissement de ce quartier.

Les Stotz.

Déjà souvent, dans nos promenades, nous avons eu occasion de signaler des hommes des temps modernes qui, sortis des rangs du peuple, arrivèrent par un travail opiniâtre à se créer une réputation, soit dans les sciences ou les arts, soit dans la carrière militaire ou politique. Nous aimons à ajouter à cette énumération honorable le nom d'une famille d'architectes, qui non-seulement s'acquit une belle fortune par son activité, mais qui laisse aussi aux temps futurs des preuves parlantes de son savoir-faire: c'est le nom de Stotz. Le père du propriétaire actuel de cette rue,

¹ Haus zum Rossgarten gehört den Edlen von Berstedt, 1580.

² Voyez Faubourgs, page 83.

né à Nürtingen, en Souabe, jeune homme de vingt et un ans, arriva en 1780 à Strasbourg comme ouvrier tailleur de pierres. Laborieux et économe, il employa tous ses loisirs aux études des mathématiques, du dessin, de la coupe des pierres et de toutes les connaissances qui forment un bon architecte, connaissances dont il fut obligé de donner la preuve par son chef-d'œuvre pour parvenir à la maîtrise, qu'il fit en 1790, avant qu'il épousât la fille d'un maître-maçon, de la veuve duquel il acquit plus tard le chantier connu sous le nom de *Hüttnerhof*.

J. J. Stotz fut le dernier de la tribu des maçons à Strasbourg, qu'on y reçut sous les anciennes formes des maîtrises et des jurandes, régissant les métiers, abolies par la révolution. Nous devons le document suivant à l'obligeante communication de son fils, et nous croyons rendre service à l'art de l'architecture, dont l'historique nous a si souvent guidé dans nos promenades, en lui donnant une petite place dans ce livre comme preuve des garanties de savoir qu'exigeaient les anciens maîtres avant de recevoir un collègue dans leur sein ¹.

PROGRAMME POUR LA MAITRISE.

Jeudi 7 octobre 1790, Jean-Jacques Stotz, compagnon maçon et tailleur de pierres, natif de Nürtingen, a été admis à faire l'épreuve de la maîtrise, d'après les mesures, côtes et indications suivantes : 1° Longueur de la place, ainsi que du bâtiment dans la rue principale, 85 pieds 7 pouces. — 2° Profondeur de la place et longueur du pignon de droite, 207 pieds 3 pouces. — 3° Idem de gauche, 100 pieds. — 4° Longueur de la place, depuis l'extrémité du pignon de droite jusqu'à la rue transversale, 145 pieds. — 5° Cette place doit avoir, depuis l'extrémité du pignon de gauche de 100 pieds jusqu'à la rue transversale, 145 pieds. — 6° Le long de la rue transversale, 107 pieds. — 7° Cette maison doit être distribuée commodément et dans toutes les conditions d'un logement de maître. Le bâtiment principal vers la rue doit avoir un avant-corps cintré avec un portail, deux pavillons sous mi-tois, grande belle cour avec deux pavillons, l'un vis-à-vis de l'autre, fermée par une terrasse sur piliers et voûtée; derrière, un jardin avec parterres à fleurs avec allée de marronniers; une basse-cour avec écuries, bûchers, remises, descente de cave, puits et tout ce qu'exige une basse-cour. — 8° Hauteur du sol de la cave au sol du rez-de-chaussée, 15 pieds 3 pouces. — 9° Du premier étage, 16 pieds 2 pouces. — 10° Hauteur du deuxième étage, 15 pieds 3 pouces. — 11° Hauteur du troisième étage, 10 pieds 7 pouces. — 12° Longueur dans œuvre de l'escalier en spirale depuis la tête jusqu'au limon, 4 pieds 10 pouces. — 13° Largeur de la tête, 0 pied 10 pouces. — 14° Ouverture, 1 pied 4 pouces. — 15° Enmarchement (hauteur), 0 pied 6 3/4 pouces. Toutes les épreuves doivent être tracées pour ledit escalier en spirale. — 16° La voûte d'arête doit être irrégulière; savoir: longue sur le premier côté, 24 pieds 3 pouces; deuxième côté, 20 pieds 6 pouces; troisième côté, 19 pieds 4 pouces; quatrième côté, 15 pieds 2 pouces. Toutes les épreuves doivent être tracées pour ladite voûte. — 17° Les marches doivent être entaillées dans les deux limons de 0 pied 2 pouces. — 18° Largeur des limons de l'escalier à la française, 0 pieds 10 pouces. — 19° L'escalier à la française doit être modelé en craie jusque et y compris le premier palier avec une trompe en dessous, et le tournant; le tout posé sans être collé, et toutes les épreuves nécessaires doivent être fournies. — 20° La voûte de la descente de la cave doit avoir dans œuvre 6 pieds 9 pouces. — 21° Cette voûte doit entrer en biais dans les rênes de la voûte de la cave, et les voussoirs doivent être modelés en craie, et toutes les épreuves doivent être fournies. — 22° Le petit dessin de l'escalier en spirale doit être dessiné proprement et distinctement d'après l'échelle donnée. — 23° Trois marches de l'escalier en spirale, dont l'une à double largeur, doivent être modelées en craie, y compris deux pièces de main courante, et toutes les épreuves doivent être fournies sans rien en excepter. — 24° Le portail doit être de l'ordre dorique, et, après avoir été dessiné en grand, une moitié doit être modelée en craie, et toutes les épreuves doivent être fournies. — 25° Le portail doit être, au lieu d'une arrière-voûture de Marseille, une arrière-voûture de saint Antoine et être modelé en craie. —

Les Stotz.

M. Stotz, déjà propriétaire de plusieurs maisons dans l'intérieur de la ville, acheta peu à peu celles qui entouraient sa propriété primitive et qui appartiennent aujourd'hui à son fils aîné, qui lui succéda. Cet enclos, situé entre la rue du Noyer et celle du Roitelet, se composait en 1836 de sept maisonnettes de façades et de styles différents; la dernière propriété, formant l'angle du côté de l'eau, était le pendant à l'une de ces anciennes tours de fortification que nous avons signalée près de la maison curiale de Saint-Pierre-le-Vieux; les murs de plus de deux mètres d'épaisseur, qui se trouvent dans la partie basse des constructions actuelles, nous en laissent encore des traces. En 1836 le propriétaire fit démolir le tout et construire la vaste façade que nous voyons à la droite de la rue. Après avoir acheté la majeure partie des immeubles à gauche de cette même rue, il éleva, de 1838 à 1846, la façade du côté opposé, dont font encore partie l'hôtel de la Ville-de-Vienne¹, donnant sur le quai, et la grande maison qu'occupe M. D. Heim, marchand de vins en gros. Cette rue, vivifiée par le grand mouvement que produit la gare du chemin de fer, par les nombreux magasins qui y étalent leurs marchandises, par le beau café Hauswald, est aujourd'hui un des ornements de notre ville.

Nous avons dit à l'introduction de notre article que les Stotz étaient une famille d'architectes; nous aurons encore deux mots à dire du frère puîné, de Geoffroi Stotz, dont le nom s'attache à la création du nouveau quartier de Mulhouse.

Élève distingué de M. A. Leclerc, architecte à Paris, de 1820 à 1823, il fut admis à l'école des Beaux-Arts, passa quelque temps en Italie et à Londres, et fut appelé à Mulhouse, en 1825, par M. Nicolas Kœchlin, qui le chargea de faire le projet et les plans du nouveau et brillant quartier de cette capitale de l'industrie du Haut-Rhin. A ces grands travaux s'associa son ami et compatriote, M. Fries, aujourd'hui architecte de notre ville. Stotz tomba malade en 1829, et mourut d'une maladie de langueur, âgé seulement de trente et un ans, avec la consolation d'avoir attaché honorablement son nom à la construction de toute une ville, qui s'étend de jour en jour davantage.

26° Le grand dessin de l'escalier en spirale doit être dessiné d'après la grande échelle. — 27° L'exécuteur de la maîtrise, devant s'y connaître, ne doit employer en modèle aucune pierre qui aurait en réalité plus de 40 pieds cubes. — 28° A ces divers points tous les dessins doivent être fournis bien et proprement dessinés, et toutes les épures doivent être fournies de quelque dénomination qu'elles soient. — 29° Les socles, les corniches, les angles et les appuis dans chaque étage de la façade doivent être tracés en assises de pierres de taille, et les croisées et les trumeaux divisés en bon ordre. — 30° L'exécuteur de la maîtrise doit fournir une coupe ou profil d'après les plans dont il aura les instructions après la deuxième levée des scellés.

Ainsi proposé par nous quatre soussignés examinateurs de maîtrise *pro hoc anno*.

Strasbourg les jours et an que dessus.

Signé GEORGE-MICHEL MÜLLER, JEAN LINGENHOELIN, ANTOINE KLOTZ, JEAN-DAVID OSTERRIETH.

¹ Cet hôtel prit cette enseigne quand la grande et belle maison sur la place d'Austerlitz, à gauche, exploitée sous ce nom par M. Hammerer, cessa d'être auberge après la mort du propriétaire.

Au commencement de notre promenade dans les faubourgs, nous avons fait mention des anciens Faux-Remparts, et nous avons dit que la construction du quai sur la rive droite du canal de navigation eut lieu dans les années 1831 et 1832¹. Depuis longtemps le mauvais état de ces fortifications en ruines et sans utilité avait fait naître le projet de leur démolition et de la construction du quai. Un commencement d'exécution fut provoqué par la construction du théâtre, mais on en resta là. Quand, après la révolution de 1830, une stagnation générale vint paralyser les affaires, et qu'une partie de la population fut jetée sur le pavé, privée de travail et de ressources, l'intérêt bien entendu du gouvernement et des communes les porta à occuper tous ces bras oisifs. C'est alors que l'administration municipale, à la tête de laquelle se trouvait M. F. de Türckheim, voulant, de son côté, créer de l'ouvrage au moyen de grands travaux, à la fois d'utilité publique et d'embellissement pour notre cité, revint à cette entreprise et la reprit en œuvre. Un concours fut ouvert publiquement pour la rédaction des plans et devis, et, parmi les divers projets, celui de M. Fries, architecte, fut agréé, comme remplissant le mieux les vues de l'administration, sous le double point de vue de l'économie et de la convenance des dispositions proposées. Ces travaux furent évalués à une somme de 450,000 fr. L'État s'engageant à supporter le tiers des frais, la dépense restante de 300,000 fr. fut votée par le conseil municipal. M. Fries fut chargé de diriger ces constructions, et c'est alors que cet architecte fut attaché aux travaux publics de la ville. Les travaux comprenant la construction du quai, depuis son origine, près des Ponts-Couverts, jusqu'au théâtre, celle d'un nouveau pont à la sortie de la rue du Noyer, en remplacement de l'ancien, et la démolition des Faux-Remparts, furent adjugés à MM. Lauer, Klein et Henneberg, architectes en cette ville. C'est dans les fondations des murs du quai que fut employé pour la première fois le béton en briques et pierres cassées avec de la chaux hydraulique, en place des pilotis. Sur ces fondations en béton on assit le massif de la maçonnerie avec les vieilles briques provenant de la démolition des deux anciens murs; les vieilles pierres de taille furent retaillées et employées au revêtement de la partie inférieure du nouveau mur du quai, baignée par l'eau; la partie supérieure fut revêtue en briques neuves. Pour le garde-corps qui, dans le principe, devait être en maçonnerie et recouvert de dalles, on adopta un système plus léger et plus élégant; il consiste en bornes creuses et potelets intermédiaires en fonte de fer, reliés par des barres et fixés dans les bornes creuses, de manière à leur laisser le jeu de la tension et de la restriction produites par le changement de l'atmosphère. Ces derniers travaux, en général, furent entrepris pour la somme de 30,000 fr. par MM. Wagner, Laugel, Mathis et Schopp, serruriers en cette ville; la fonte a été fournie par l'usine de Niederbronn.

¹ Voyez Faubourgs, page 5.

Construction
des nouveaux quais.

A la suite de ces constructions arrivèrent celles du comblement du fossé des Tanneurs; mais bientôt la station du chemin de fer de Strasbourg à Bâle exigea la canalisation, pour le rendre navigable, du fossé longeant les nouveaux quais, qui n'avait servi qu'à l'écoulement des débâcles et des crues d'eau (1840). Par suite de cette canalisation, de la construction du sas et du pont derrière le quartier des pontonniers, exécutés sous la direction de M. Couturat, ingénieur en chef, et de M. Coumes, ingénieur ordinaire, l'écoulement des eaux du fossé des Tanneurs dans ce canal fut supprimé, l'ouverture près du théâtre fut murée, et un large égout fut creusé en dessous du quai, depuis le théâtre jusqu'en aval du sas, pour servir à ces fins.

Pour la dénomination des différentes sections du nouveau quai, après l'achèvement de ces grands travaux, l'administration, voulant y rattacher le souvenir d'hommes qui ont honoré Strasbourg, nomma quai Kléber la section en face de la caserne des pontonniers, quai Schœpflin la continuation jusqu'au pont du faubourg de Pierre, quai Kellermann la partie comprise entre ce pont et celui de l'Esprit, quai Lezay-Marnésia la section qui s'étend depuis le pont de l'Esprit jusqu'au faubourg de Saverne, et quai Desaix celle comprise entre ce faubourg et le faubourg National; la dernière partie, qui s'étend jusqu'aux Ponts-Couverts, reçut le nom du maire sous lequel ces travaux furent entrepris, et fut appelé *quai Türekheim*¹.

Malheur par le gaz.

Après l'aperçu sur ces travaux modernes, continuons notre promenade. L'éclairage au gaz, dont nous avons parlé dans l'historique des faubourgs, tout comme les allumettes phosphoriques qui prennent feu par le frottement, voulait avoir ses victimes avant que l'expérience eût démontré le côté dangereux de ces deux inventions des temps modernes, et enseigné les précautions à prendre dans leur emploi. Sous ce rapport, cette ville a été témoin, en 1840, d'une scène lugubre, dont le *Tannenfels* fut le théâtre. Le magasin à côté de celui du coin était alors tenu par un

¹ M. F. de Türekheim, d'une ancienne famille patricienne en cette ville, dont le grand-père y tenait déjà une maison de banque, fut maire de Strasbourg de 1830 à 1835. Déjà avant cette époque cet homme de mérite était entré dans la vie publique et administrative, à laquelle il s'était rendu apte par une instruction soignée et de larges connaissances puisées à l'université d'Erlangen, à l'académie de Strasbourg et complétées par un séjour prolongé à Paris. En 1811, il était déjà membre de la chambre de commerce, et fut délégué comme tel pour assister au baptême du fils de Napoléon. Très-intimement lié avec M. Lezay de Marnésia, il s'unit à ce préfet modèle pour étudier à fond les besoins et les intérêts de nos populations agricoles; aussi l'économie rurale resta-t-elle pour lui un doux délassement au milieu de ses nombreuses occupations. En 1812, il fut nommé juge au tribunal de commerce; en 1814, membre de la commission des hospices, en remplacement du savant Koch; l'année suivante, membre du conseil général du département; en 1825, président du tribunal de commerce. En 1828, M. de Türekheim fut élu pour la première fois à la chambre des députés; réélu en 1830, il fit partie avec son collègue Humann des 221 qui avaient voté la courageuse adresse au gouvernement, et qui, rappelés par l'élection à la chambre après sa dissolution, restèrent un ferme appui au gouvernement constitutionnel de la France. En 1831, M. de Türekheim succéda à son père, Frédéric-Bernard de Türekheim, dans les fonctions de président du directoire de la Confession d'Augsbourg; fonctions qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Ayant donné sa démission de maire, il fut réélu de nouveau membre du conseil général et député en 1836, et finit sa laborieuse carrière le 10 décembre 1850, à l'âge de soixante-dix ans, au milieu des souffrances physiques et morales qui accablèrent ses dernières années.

sieur Béringer, un de ces actifs commerçants de la Forêt-Noire, qui occupait, dans la même maison, avec sa famille, un logement contigu à son magasin. Dans la matinée du 2 janvier 1840, les voisins, remarquant que le magasin Béringer restait fermé plus longtemps que d'habitude, surpris d'ailleurs du profond silence qui régnait dans l'intérieur de cette famille, dont personne ne se faisait voir, malgré l'heure assez avancée, commencèrent à soupçonner quelque malheur; quand à dix heures le commissaire de police, qu'on avait prévenu, eut fait ouvrir, un spectacle affreux se présenta à ses yeux: les corps inanimés de deux des enfants Béringer, l'un de dix, l'autre de seize ans, étaient couchés par terre, sous leurs lits; un autre enfant, de trois ans, était mort dans son berceau, de même que la servante, jeune fille de dix-huit ans, couchée près du poêle. Le père et la mère gisaient étendus tout leur long sur le carreau, donnant encore quelques signes de vie.

Ces malheureux avaient été asphyxiés par le gaz, qui s'était échappé des tuyaux dans la rue, et qui, ne pouvant se dilater à travers le terrain fortement gelé, avait cherché une issue, en pénétrant, par un vieil égout, dans la cave et de là au rez-de-chaussée de la maison. Le père Béringer, après tous les secours portés de suite par l'art, ne put survivre et mourut le lendemain; la mère, née Platz, de cette ville, fut la seule qui pût être sauvée. Le mardi, 5 janvier, on eut le triste spectacle d'un convoi funèbre de cinq cercueils, accompagnés d'un millier de personnes, qui s'acheminaient silencieusement vers l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, et de là au champ de repos de Saint-Urbain. Ce coup terrible, qui frappa toute une famille au moment même où l'éclairage au gaz fut mis en pratique, répandit pour longtemps une défiance inquiétude contre ce nouveau procédé.

L'encorbellement à l'angle du *Tannenfels* et les machicoulis qui longent la toiture de la Haute-Montée, avec l'avance boisée à arcades ogivales de la maison voisine, sont les seuls restes d'ancienne architecture qui nous ramènent vers les siècles passés. Tout a été rajeuni, nous ne voyons plus aucune trace du fossé des Tanneurs et des étaux dégoûtants et menaçant ruine des Petites-Boucheries, sur l'emplacement desquelles de vastes constructions se sont élevées et laissent aux temps futurs des preuves parlantes, en fait d'embellissement architectonique, du goût de notre époque actuelle.

Maintes fois déjà nous avons évoqué, dans nos pérégrinations, cette antique curie de la Haute-Montée (*zum hohen Steg*), où festoyait l'ancienne noblesse, et dans laquelle aujourd'hui encore le restaurant prête la main au limonadier, pour satisfaire aux exigences gastronomiques et hospitalières des voyageurs et des habitants. L'état délabré de cette curie exigea de fortes réparations en 1562, où le bâtiment de derrière fut rehaussé d'un étage, et le 3 janvier 1563 elle fut inaugurée par un grand et bruyant banquet. Elle fut vendue après l'occupation française, quand la noblesse de la Basse-

Alsace acheta l'hôtel des Böcklin de Böcklinsau, sur la place Saint-Étienne, pour y établir son présidial et ses réunions.

Petites-Boucheries. Dans l'historique de la construction des Grandes-Boucheries, nous avons vu que les étaux, qui existaient dans les diverses parties de l'intérieur de la ville, furent relégués dans ce bâtiment. La corporation de laquelle dépendait en grande partie l'approvisionnement d'une des principales branches de la nourriture de la population, fut de tout temps remuante et frondeuse. Par les greniers d'abondance que possédait notre ville, l'administration municipale était à même de pouvoir faire face aux prétentions usurpatrices des boulangers, ce qui ne fut pas le cas pour l'approvisionnement des bêtes à cornes et du bétail, mis à la charge des bouchers, qui s'appuyaient sur leurs privilèges, souvent très-chèrement achetés. Pour ne pas subir la loi de ce corps, qui en temps de guerre pouvait rendre de grands services, les armes à la main, par ses relations journalières avec les populations du dehors et par le privilège des postes aux chevaux, le sénat n'avait d'autre moyen en main pour les dominer que celui de la concurrence.

Nous avons vu dans l'historique des phases militaires qu'au commencement de la guerre de trente ans, le duc Ernest de Mansfeld occupa et ravagea l'Alsace avec ses troupes; les bouchers firent alors valoir cette circonstance pour vendre leur viande à des prix très-élevés, tandis que les gens de la campagne aimaient mieux vendre leur bétail que le laisser enlever par des soldats pillards. C'est à ce conflit entre la corporation et l'autorité que les Petites-Boucheries durent leur existence; le sénat les fit construire provisoirement en 1622, et loua les étaux à des bouchers *extra muros*, pour réagir sur les prétentions de ceux de la ville. Cet état provisoire se transforma cependant, par la suite, en droit acquis par la possession, car, quand à la fin de cette guerre désastreuse les caisses municipales eurent été vidées, le sénat se vit forcé de frapper monnaie, et vendit, pour s'en procurer, le droit de place dans les Grandes et les Petites-Boucheries.

L'augmentation des contributions en tout genre, provoquée pendant ce siècle et pendant le siècle suivant pour satisfaire aux exigences fiscales, frappa aussi d'un impôt la viande. Les bouchers en souffrirent principalement par la diminution de la consommation, et cherchèrent à regagner leur perte sur le poids. De là nouveau conflit entre eux et la chambre des XV, qui fit confectionner des balances plates, les imposa à la corporation, en défendant l'usage des anciennes balances profondes, dans lesquelles l'acheteur ne pouvait voir ni le poids ni la marchandise qu'on y pesait. Cette querelle, qui avait été causée cependant par une mesure conçue dans l'avantage des consommateurs, avait contribué beaucoup à accroître encore la mésintelligence qui existait entre la bourgeoisie et le sénat au commencement de la révolution, et pesa pour beaucoup dans le cahier des plaintes et griefs qu'elle rédigea contre lui. Les bouchers



Au bas de cette tête de boeuf, il y avait l'inscription suivante:
*Im Ochsegässel bin i geboren,
 In dem Ochsenmetzger bin i erborn,
 Im Ochsekopf' havi teil,
 In der Viehgass bin i d'heim.*

Vue des anciennes petites boucheries,
 construites en 1622.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

étaient les plus fervents révolutionnaires, et l'inscription : *Nous jurons de vivre libres ou de mourir*, qu'ils firent sculpter sur une pierre à l'angle des Grandes-Boucheries, doit son origine à ces conflits entre l'ancien sénat et cette corporation, dont le changement de balance n'appartient cependant qu'aux temps modernes, où les bouchers étalent même leurs viandes avec luxe.

La vue que nous donnons de ces sales et répugnantes barraques, bâties provisoirement, mais qui restèrent cependant plus de deux siècles sur pied, nous dispense d'en faire la description. Minées par les rats, ébrançonnées par derrière contre le bord opposé de la fosse, qui s'attendait chaque jour à recueillir leurs débris, ce n'est qu'avec un pénible regret qu'elles furent évacuées par leurs antiques possesseurs, attachés par tradition, de père en fils, à ces boutiques sales et vermoulues; et l'administration eut même quelque peine à les en faire déloger.

Nous avons vu que l'administration municipale, sous M. de Kentzinger, alors maire, avait fait construire des étaux provisoires sur la place de Saint-Pierre-le-Vieux, pour y installer les bouchers, afin de pouvoir démolir ces barraques et les remplacer par une construction plus rationnelle et plus digne des temps modernes; mais ils ne voulurent pas quitter la localité à laquelle, disaient-ils, leur clientèle était attachée. Quand le fossé des Tanneurs fut comblé, il fallut y songer sérieusement, et, sous l'administration de M. Schützenberger, on fit à cet effet l'acquisition du terrain et des surbâtisses entre le café Cadé et le fossé. Tout fut démoli et nivelé, et on y construisit des caves voûtées, un égout latéral pour recevoir les déjections et les étaux actuels, en ménageant, derrière, une longue cour de service pour le dépeçage de la viande, à l'abri des regards des passants, de manière que ces étaux, exposés au nord, munis de bonnes caves pour la conservation des viandes, ayant leur cour de service avec une chasse d'eau dans les égouts pour leur purification, construits solidement et d'un style élégant, remplissent toutes les conditions exigibles pour ce genre d'industrie. Après leur achèvement, les bouchers y entrèrent enfin, convaincus qu'on peut bien se déshabituer du mauvais pour s'habituer au mieux.

Ces barraques démolies, on construisit sur leur emplacement le Marché-Couvert¹, et on orna la place bitumée, entre les deux bâtiments, d'une pompe monumentale servant au rafraîchissement et à la propreté de la localité. La ville dépensa la somme de 190,000 fr. pour ces travaux, qui furent entrepris et exécutés, de 1838 à 1840, par M. Lauer, architecte.

Dans ce même plan d'ensemble d'embellissement entra la démolition de la partie des Petites-Boucheries, construites, comme on le verra plus loin, sur les plans de

¹ Le Marché-Couvert offre un des premiers exemples de l'emploi dans notre ville du système mixte des combles en bois et fer, lequel consiste à remplacer par de légères tringles en fer les pièces de bois massives formant les entrants transversaux, et à ne faire en bois que les chevrons ou pièces supportant immédiatement la toiture.

Petites-Boucheries. Blondel, en face des Arcades, qui existent encore, et deux cassines contiguës à l'Homme-de-Fer. Après 1850, les deux emplacements à surbâtir par des maisons particulières furent vendus à l'enchère, à charge par les acquéreurs de se conformer aux dessins et plans des façades arrêtés d'avance par l'administration, conformément au projet général de M. Fries, architecte de la ville. MM. Perrin frères, entrepreneurs, firent l'acquisition de celui du côté de la place Kléber pour la somme de 31,200 fr., et le bâtiment qu'ils élevèrent coûta environ 160,000 fr. M. Klipfel fils, propriétaire, acheta celui près de l'Homme-de-Fer au prix de 35,500 fr., et acquit, pour s'arrondir, les deux étaux contigus avec la petite cour de service pour 18,000 fr.; il fit construire par M. Mangold le bâtiment au prix d'environ 150,000 fr. Le premier étage du premier de ces bâtiments est occupé aujourd'hui par un vaste café; le rez-de-chaussée, par un brillant magasin de soieries et de nouveautés; le second bâtiment étale, à l'enseigne du *Prophète*, un luxe de vêtements d'hommes confectionnés. Puisse cette enseigne promettre à son propriétaire un brillant avenir et à notre ville une grande prospérité commerciale; mais malheureusement l'expérience enseigne de nos temps que le grand luxe d'exploitation, qui entraîne à des frais immenses, n'a pas toujours pour conséquence une prospérité réelle dans les affaires. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas; nous aimons à donner ces détails, afin qu'ils puissent servir de point de comparaison aux temps futurs.

L'Homme-de-Fer. Le petit pont que nous voyons représenté sur cette planche existait déjà en 1308, quand les bruyants bourgeois, outrés contre la morgue hautaine de la noblesse, sortirent, bannières déployées, de leurs poêles pour l'attaquer les armes à la main, réunie à sa curie de la Haute-Montée¹.

Est-ce en souvenir de ce combat malheureux pour les métiers que le constructeur de la belle maison qui date du siècle passé, y plaça cet homme armé de pied en cap? ou bien, marchand de fer, est-ce comme enseigne de son commerce qu'il a pris cette armure, qui a donné son nom à ce quartier; *zum eisernen Mann*, à l'Homme-de-Fer? Nous savons seulement qu'alors cette partie de la ville s'appelait *zu den Kuppel-Linden*, sans doute à cause d'un groupe de tilleuls qui l'ombrageait. Cette avenue forme aujourd'hui une rue large et aérée, mais avant le comblement du fossé des Tanneurs c'était un passage étroit et engorgé, car le long du fossé, vis-à-vis de l'Homme-de-Fer, il se trouvait une autre maison assez vaste, appartenant à M. Laroche, ciseleur et fondeur, qui fut achetée par la ville et démolie. L'ancien propriétaire fit alors l'acquisition de la belle maison de maître du coin de la rue du Dôme et des Échasses, où son industrie s'exploite de père en fils.

Place Kléber. En débouchant sur la place Kléber, principale place de Strasbourg, nous avons à

¹ Voyez Ville, page 16.

notre droite un ancien café; il portait l'enseigne *au Paysan-Bleu*, que l'on voit encore sculptée sur sa charpente avec des guirlandes de vignes. Cet établissement, très-achalandé lors du passage des troupes, du temps de la révolution et de l'empire, ne survécut pas longtemps à l'époque qui fit sa prospérité; l'ancienne salle de café sert aujourd'hui de salle de vente aux commissaires-priseurs. Les maisons Aufschlager et Rist, en face, furent construites en 1563 contre les bâtiments de la Haute-École, et pourront bientôt fêter leur trois centième anniversaire.

Place Kléber.

Ce n'est que depuis que les restes du général Kléber furent déposés dans la tombe voûtée et recouverts de sa statue colossale, en 1840, que cette place prit le nom de cet illustre guerrier; elle s'appelait place d'Armes, après que Strasbourg eut passé à la France, et auparavant un couvent de moines Cordeliers lui avait donné le nom de *Barfüsserplatz*.

Les Cordeliers ou Frères déchaussés, moines de l'ordre de Saint-François, arrivèrent à Strasbourg dans la première moitié du treizième siècle et bâtirent, depuis 1230 jusqu'en 1281, avec l'aide et le secours de ses habitants, un couvent et une église avec chœur sur l'emplacement qu'occupe à présent le grand bâtiment dans lequel se trouve l'état-major de la place. Bientôt des moines du même ordre vinrent s'établir au Vieux-Brisach, à Colmar, à Rouffach, à Wissembourg, à Offenbourg, à Haguenau, et le père gardien de Strasbourg était le chef spirituel de ces diverses maisons religieuses. La nef de l'église fut démolie en 1532, le chœur seul resta, et vingt ans plus tard, le couvent ayant subi le même sort, les pierres furent employées à la construction des fortifications de la porte des Juifs, à l'approche de l'armée de Henri II. Nous avons vu, dans l'historique de Saint-Thomas, que les biens des Cordeliers servirent à la création du haut enseignement en cette ville¹; les salles de ce couvent devinrent alors pendant quelque temps salles d'études, et quand l'Académie fut instituée, la ville fit bâtir sur cet emplacement de magnifiques caves, qui, avec celles de l'ancienne Monnaie, de l'Hôtel-de-Ville et du *Falkenkeller*, conservèrent ses provisions de vins; on y éleva la maison du receveur de la Haute-École et un grand bâtiment, servant de greniers pour la conservation des rentes en blés; ces premiers, avec des jardins, occupaient le terrain de derrière jusqu'au fossé.

Quand Strasbourg était ville libre impériale, les places de la Cathédrale et du Château servaient de ralliement à la bourgeoisie sous les armes; sous l'occupation française, la place des Cordeliers, plus vaste et plus régulière, devint place d'Armes. Un corps de garde et un bureau de logement militaire, administré par un membre du sénat, s'installa alors dans ce bâtiment, et des écuries furent construites pour servir de corps de garde à la cavalerie.

Entre ce bâtiment et la brasserie du Loup, il y avait autrefois une haute et large Le Pfenningthurm.

¹ Voyez Ville, page 212; Faubourgs, pages 106 et 107.

Le Pfenningthurm. tour formant porte, connue anciennement sous le nom de *Rindshüterthor* (porte des Tanneurs). Cette tour, élevée de trois étages voûtés, était flanquée aux angles de quatre tourelles, dans lesquelles montaient des escaliers en spirale; elle fut construite en 1322, et on y conservait les caisses et le trésor de la ville, les archives les plus précieuses et les deux bannières¹, d'où elle reçut le nom de *Pfenningthurm* (tour des deniers de la ville).

A l'époque de la construction de cette tour, deux nobles de la famille des Zorn et des Müllenheim, avec un membre des corporations des métiers, étaient chargés, sous leur garantie et responsabilité, de la surveillance des deniers publics; mais, après la révolution de 1332, où la noblesse perdit beaucoup de ses pouvoirs et de son influence, ce droit lui fut enlevé et remis à trois membres plébéiens: on les appela les *Dreyer*; le premier de ce trifolium reçut, en l'honneur des trois classes de la population urbaine, le nom de *Junker*, gentilhomme; le second, celui de *Burger*, bourgeois, et le troisième s'appelait *Bauer*, paysan-cultivateur. Nos annales nous citent des cas où cette tour servit de prison à des personnages de haut rang, comme par exemple à l'évêque Guillaume de Diest, en 1415, avant qu'il fût enfermé au-dessus du chœur de la cathédrale, et en 1476 au comte Louis de Nassau, fait prisonnier de guerre à la bataille de Nancy par Marx d'Eckwersheim². Dans ce même siècle, pendant que l'empereur Sigismond séjourna parmi nos ancêtres, la foudre tomba sur cette tour et consuma sa toiture; après cet incendie elle ne fut plus reconstruite, elle fut rehaussée d'un étage, et une plate-forme, du haut de laquelle on dominait toute la ville, y fut disposée avec une grande table en pierre et des sièges. Künast nous cite, comme corollaire aux usages gastronomiques des temps passés, que, le jour de Saint-Jean-Baptiste, le sénat y tenait un grand festin, pour lequel le maître d'hôtel de chaque tribu était obligé de fournir un plat de choix, arrosé par le caviste de la ville, qui montait à cette occasion les meilleures vins de sa bibliothèque souterraine.

¹ La grande bannière strasbourgeoise, conservée dans le *Herrenstall*, fut déchirée lors du pillage de la Pfaltz et de la dévastation des voitures de gala du sénat dans ce premier bâtiment; la seconde, moins grande, est encore conservée à la bibliothèque publique. Elle est en soie blanche, sur laquelle est peinte la sainte Vierge byzantine, les bras étendus, portant sur ses genoux l'enfant Jésus, comme celle représentée sur les anciennes monnaies d'or. La Vierge repose ses pieds sur un coussin fleurdelisé aux coins; au-dessus on lit en caractères d'or: *Venite ad puerum Christum, omnes qui onerati estis*. C'est dans les grandes solennités qu'on déployait cette bannière; elle fut aussi portée en tête des contingents que fournit Strasbourg aux armées impériales, et aux voyages que firent les rois d'Allemagne à Rome, pour se faire couronner empereur par la main du pape, entourés des députations des électeurs ecclésiastiques et laïques, princes de l'empire, de la haute et basse noblesse et des villes libres impériales (*Römerzug*). Le rang qu'occupait cette bannière dans cet illustre cortège est cité dans une lettre de Philippe de Müllenheim, capitaine du contingent strasbourgeois. Il y est dit que le premier jour de marche notre bannière avait sa place à côté de la bannière impériale, le second jour ce fut le tour de Cologne, le troisième d'Augsbourg, le quatrième de Nuremberg, le cinquième de Francfort-sur-Mein, et en dernier lieu vint celui d'Ulm, et au septième jour Strasbourg reprit son rang de priorité.

² Voyez Faubourgs, pages 155 et 156, et Environs, pages 105 et 106.

En 1746, cette tour était vieille et délabrée, et comme elle ne servait plus guère à la conservation des deniers publics, qui eux-mêmes étaient dans un pitoyable désarroi, elle fut démolie et ses pierres furent employées à la construction de la caserne de la Finckmatt, dont les travaux commencèrent alors.

Le Pfennigthurm.

Sous l'influence du préteur royal Gayot père, le sénat avait envoyé, vers cette époque, les plans de la ville à l'architecte de la cour Blondel, pour régulariser un alignement de ses rues tortueuses et pour donner, autant que possible, un style français à ses constructions allemandes. C'est d'après les plans de Blondel que la place d'Armes devait recevoir la forme régulière d'un carré long, dont les lignes du haut et du bas devaient être coupées par un cintre sortant. Les deux maisons qui avancent au haut et au bas de la place, les seules construites d'après ce plan, nous désignent la base de ce cintre ou la corde de l'arc. Comme on ne voulait et qu'on ne pouvait pas démolir le côté de la place formé en grande partie par les greniers de la Haute-École, on se borna à enlever les écuries en saillie élevées contre cet édifice; on masqua en 1767 les bâtiments existants par une imposante façade en pierre de taille et à fronton, et, sur le terrain qu'occupait le chœur de l'ancienne église des Cordeliers, on construisit en entier et on mit en harmonie avec cette façade le corps de bâtiment servant de logement au commandant militaire de la place. Pour exécuter ces travaux d'embellissement, la ville fut obligée de faire un emprunt de 70,000 livres.

Place Kléber.

L'administration de Saint-Thomas, ayant recueilli la succession de l'ancienne Haute-École ou Université, vendit ces greniers à M. Seltz, son garde-magasin, qui les revendit à son tour en 1845 à M. Cadé, de sorte qu'aujourd'hui ces bâtiments présentent cette singulière anomalie qu'ils appartiennent pour une part à un particulier, tandis que d'une autre part la façade est la propriété de la ville, et qu'enfin le génie militaire fait aussi valoir ses droits de propriété, en se fondant sur le long usage du corps de garde, des écuries et des logements militaires. Il faut savoir gré au nouveau propriétaire d'avoir fait l'acquisition de cet immeuble et d'avoir, par l'appropriement des constructions intérieures à la façade principale, transformé ce bâtiment en un des plus beaux et des plus vastes cafés qui existent.

A ces embellissements, et sur les plans du même architecte, il faut ajouter, en 1771, la construction des arcades, surmontées d'un entresol, sur le pont voûté du Fossé-des-Tanneurs, celle de la maison aujourd'hui brasserie du Loup, sur l'emplacement qu'occupait jadis celle du receveur du *Pfennigthurm*, et la série de belles constructions d'un style uniforme dans la rue de la Mésange ou de la Marseillaise, contre l'ancien fossé; constructions qui n'existaient pas auparavant et dont nous ne trouvons aucun indice sur le plan de Strasbourg de 1680. Il n'y avait alors que quelques barraques, occupées par des fruitiers, des fripiers et des revendeurs.

C'est à cette époque que différents architectes parisiens s'établirent en cette ville, et

VILLE.

Place Kléber.

on reconnaît facilement leurs œuvres dans la série de maisons construites sur la place de la Cathédrale, après l'incendie qui consuma en ce temps la toiture de cet édifice, et en général dans les façades à mascarons que l'on voit dans la rue du Dôme et ailleurs.

La maison à l'enseigne de la Pomme-de-Pin, qui sert de passage de la place Kléber à l'ancien pont des Étudiants, aujourd'hui propriété de M. Reumann, était l'hôtel de la famille noble des Endingen, après qu'ils eurent vendu, au quinzième siècle, leur propriété du Dragon, dont nous avons parlé dans l'historique des Faubourgs¹.

A en juger par les beaux ornements sculptés qui se trouvent dans une salle basse de l'intérieur, par la façade à encorbellement, donnant sur l'ancien fossé, et par l'escalier qui monte en spirale dans une tour, cet hôtel fut construit au seizième siècle, sans doute par un membre de la famille Boecklin de Boecklinsau, car Bühler nous dit dans sa chronique, qu'en 1566 le Städtmeister Claudius Boecklin y mourut. Le millésime 1612, tracé sur la galerie en bois sculptée qui occupe un côté de la cour, nous indique l'époque postérieure de sa construction.

Après cet aperçu rétrospectif architectural de la place Kléber, relevons quelques faits marquants dont elle fut le théâtre.

Nous avons déjà vu que les alentours de la Cathédrale et de la *Pfaltz* étaient dans les anciens temps le point central des réunions de la bourgeoisie dans les fêtes religieuses et civiques, et que le Contades ou *Schützenrain* et la Plaine-des-Bouchers servaient aux exercices et aux manœuvres guerrières. Dans ces temps là, rien d'intéressant ne se rattache à cette place, si ce n'est un épisode de la vie des Cordeliers. C'est en 1362 qu'un grand chapitre de cet ordre fut convoqué à Strasbourg, qu'il s'y réunit vingt et un généraux et huit cent trente moines de l'ordre, qui reçurent un accueil hospitalier de la part de la population.

Dans l'historique des Faubourgs nous avons signalé les emplacements où se faisaient les exécutions criminelles tant civiles que militaires; après l'occupation française, quand la place des Cordeliers prit le nom de *Place d'Armes*, elle fut le théâtre de ces dernières; la bastonnade s'y donnait et on y avait élevé les instruments de supplice: une potence et un âne en bois. Ils figurent encore sur d'anciennes gravures, représentant cette place.

Quand la pendaison et la mise sur l'âne furent abolies par la révolution, l'instrument de la guillotine les remplaça et y resta en permanence pendant la sanglante époque de la terreur. Depuis lors, les exécutions à mort, les expositions au carcan et l'apposition de la marque au fer rougi, rayée du Code pénal après 1830, se firent au centre de cette place, jusqu'à ce que les dépouilles mortelles de Kléber eussent été déposées en

¹Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 74.

pompe dans la voûte en 1838, et que le monument qui les recouvre eût été inauguré en 1840, huit jours avant les brillantes fêtes en l'honneur de l'invention de l'imprimerie en cette ville.

Gambs nous rapporte dans ses *Memorabilia* qu'il y eut, en 1784, un hiver tellement long et rigoureux, que de mémoire d'homme on ne se rappelait pas en avoir vu de pareil; il avait commencé le 30 décembre par un froid intense, et le thermomètre variait de 6 à 18 degrés au-dessous de zéro; cet état atmosphérique dura jusqu'au commencement de février et la neige était tombée à la hauteur de quatre à cinq pieds. Elle s'était tellement accumulée dans les rues, qu'en beaucoup d'endroits le passage était absolument intercepté. Deux cents hommes de peine et cent soldats, salariés à dix sols par jour par le magistrat, travaillèrent longtemps à déblayer la voie publique et entassèrent ces masses de neiges sur les places. Sur celle dont nous parlons, on avait élevé des monceaux de la hauteur d'une maison, percés de rues pour la circulation, et il fallut plusieurs semaines à une température plus douce pour les fondre.

Pendant la révolution, les passages de troupes et les fêtes se succédaient sur cette place; tantôt elle était couverte d'échafaudages, sur lesquels venait se faire inscrire la jeunesse qui, animée d'un ardent amour de la patrie et de la liberté, s'enrôlait sous les drapeaux; tantôt on y voyait défiler des processions en l'honneur de la déesse de la nature, de celle de la liberté, et toutes ces fêtes nationales empruntées aux usages et aux mœurs des Grecs, à une époque qui avait si violemment rompu avec le passé; enfin elle était encombrée de ces soldats en lambeaux, pieds nus, qui allaient se battre sur le Rhin et en Allemagne, ces vainqueurs de Rastadt et de Hohenlinden, auxquels succédèrent les légions brillantes de l'empire, les vainqueurs d'Austerlitz et de Wagram. Les souvenirs seuls nous en sont restés, et on trouvera un jour sous terre, devant l'hôtel de la Maison-Rouge, au haut de la place, les fondations d'un monument qui devait être élevé en l'honneur des braves Alsaciens morts sur les champs de bataille pour la sainte cause de la patrie, à côté des racines de l'arbre de la liberté, qui fut coupé bientôt après¹.

En 1555, le Magistrat, avec le concours de la bourgeoisie, propriétaire des maisons environnantes, fit paver, pour la première fois, la place des Cordeliers dans l'intérêt

¹ L'arrêté des consuls du 29 ventôse an VIII portait: «qu'il serait élevé dans chaque chef-lieu du département, sur la plus grande place, une colonne à la mémoire des braves du département morts pour la défense de la patrie et de la liberté, sur laquelle seront inscrits les noms de tous les militaires, domiciliés dans le département, qui, après s'être distingués par des actions d'éclat, seraient morts sur les champs de bataille.»

On plaça dans la pierre fondamentale le discours du préfet Laumont, quelques monnaies et médailles et le procès-verbal de la fête d'inauguration, signé par le préfet, par les conseillers de préfecture Féral, Kleinmann, Brackenhoffer et Engelmann; par le maire Livio; le premier juge au tribunal criminel, Frœreisen; Mathieu, commissaire du gouvernement près du tribunal; Laquante, président du tribunal civil; Freytag, général commandant la division; Jordy, général de brigade; Martellière, commissaire-ordonnateur des guerres, et Metz, secrétaire général de la préfecture.

Place Kléber.

de la propreté et de la salubrité publique, et trois siècles plus tard, le pavage fut arraché dans l'intérêt des évolutions militaires. Le centre fut couvert de gravier et de sable, et la place fut entourée de larges trottoirs bitumés et de larges bandes de pavage, en régularisant l'écoulement des eaux, ce qui n'empêchera pas, dans les conversions de la cavalerie, les accidents de chutes de cheval que l'on a eu si souvent à y déplorer.

En quittant la place Kléber, nous passons par une ruelle étroite qui aboutit à la place Saint-Pierre-le-Jeune. Bientôt cette ruelle sera élargie et la modeste maisonnette qui en fait le coin à gauche, la seule à notre connaissance dont la toiture soit encore couverte de tuiles creuses, souvenir du quinzième siècle, va être démolie. Nous l'accompagnerons à ses funérailles, vieux débris du passé, en regrettant cette fière indépendance de nos ancêtres, qui s'est noyée dans la grande fusion des États, et en nous nourrissant des progrès dont le présent nous fait hommage.

Église
de Saint-Pierre-le-
Jeune.

L'église de Saint-Pierre-le-Jeune existait, de même que son aînée, hors de l'enceinte de Strasbourg avant son second agrandissement, au commencement du treizième siècle. C'était dans l'origine un chétif prieuré avec un hospice, dédié à sainte Colombe ou à saint Colomban, un des premiers apôtres du christianisme dans notre province. Quand au onzième siècle, si riche en créations de monuments religieux en cette ville, grâce à l'impulsion que donnèrent à leur élévation les évêques Werner ou Werinhaire I^{er} de Habsbourg et Guillaume I^{er} de Franconie, tous deux issus d'illustres et puissantes familles, cette église, plus vaste, fut construite et dédiée à saint Pierre. Nos annales font mention de cette construction en 1031; mais il paraît cependant qu'elle ne fut faite qu'en bois, et que la tour seule, dont les étages inférieurs trahissent cette époque par leur architecture, fut bâtie en pierres de taille; l'appareillage de ces pierres de la partie inférieure à la partie supérieure laisse supposer que cet édifice ne fut pas construit d'un seul jet.

Ces travaux, commencés sous l'évêque Guillaume, furent achevés par son successeur Hetzel ou Hezilo, et ils furent inaugurés par le pape Léon IX. Ce pontife arriva à Strasbourg en 1053, accompagné de trente-quatre évêques et d'un grand cortège de seigneurs, et laissa en souvenir au chapitre sa tiare papale en soie, brodée d'or, qui existait encore entre les mains des chanoines au commencement du dix-huitième siècle. Le premier fondateur de ce temple y avait attaché une prébende pour huit chanoines, à laquelle la munificence de son successeur ajouta la fondation de six autres, et Hugues Zorn, chevalier strasbourgeois, l'enrichit encore plus tard de la somme de 21,000 florins d'or. Ses revenus furent considérablement augmentés par le privilège d'absolution plénière qu'accorda Léon à cette église, depuis le Mercredi-Saint à midi jusqu'au Jeudi-Saint à minuit. La nef de l'église actuelle que nous avons sous les yeux date du treizième siècle, et l'année 1220 doit être celle où les travaux furent

commencés. Le plan de cet édifice fait exception à la règle traditionnelle de construction dans ces temps; ordinairement l'entrée principale de la nef et des bas-côtés est à l'occident; au fond de cette nef s'élève la voûte de la croisée, derrière laquelle se trouve le chœur, tourné vers l'orient, et à droite et à gauche de la croisée les deux transepts forment saillie sur le chœur et donnent à l'église la forme d'une croix latine. Cette règle traditionnelle n'est pas observée dans la construction de cet édifice; l'entrée du porche est située vers le sud et les deux transepts, formant la croix, font saillie à la partie occidentale de l'édifice, de manière que le chœur touche directement la nef. La voûte de celle-ci est d'une élévation hardie, et ses murs latéraux sont percés de chaque côté de trois hautes fenêtres à tiers-point; les bas-côtés, qui forment contre-poids à la poussée de la voûte, sont de proportions diverses; vers le nord, elles ne forment qu'une seule galerie, tandis que, vers le sud, cette galerie est doublée par des colonnes rondes, qui soutiennent ses voûtes croisées. Les deux transepts sont soutenus aux angles par de hauts contreforts, et d'autres contreforts, situés entre chaque fenêtre du chœur, résistent à la poussée de sa voûte. Le chœur fut achevé en 1319, de sorte que la construction de cet édifice a duré un siècle entier.

Un incendie, qui éclata en 1330 dans le clocher en bois qui surmontait la construction antique, et dont on voit encore la trace au haut d'une fenêtre cintrée, donnant sur l'impasse qui le longe, motiva sa reconstruction, et, depuis lors, il est tel que nous le voyons aujourd'hui.

Le plan de l'exécution architectonique de cette église, dans les temps où elle fut élevée, a subi des défigurations par suite d'un grand nombre d'adjonctions que la foi religieuse a fait exécuter en chapelles latérales, qui contournent entièrement la nef et une partie du chœur. Les unes, adossées à la nef, servant au culte protestant, et qui sont au nombre de quatre ou cinq, ont été converties en salles d'instruction religieuse, en priuré, en salle de réunion du consistoire, à l'exception d'une seule, adossée à la tour et fondée par la famille des Zorn, et qui est complètement abandonnée et dans un triste état de délabrement. On reconnaît le long des nervures de sa voûte les peintures qui la décoraient primitivement, et de nombreuses pierres tumulaires dont elle est dallée, portant les armoiries des Zorn, témoignent du grand nombre de ceux qui y ont trouvé leur sépulture; pieux et respectables souvenirs qui auraient bien leur place dans le châtelet de cette famille.

Au chœur, servant au culte catholique, sont adossées la chapelle de Sainte-Colombe et celle de la Sainte-Trinité au sud; cette dernière, petit bijou d'architecture ogivale, parfaitement bien conservé, porte sur sa partie extérieure cette inscription en caractères gothiques: *Capella sanctissimæ Trinitatis, 1491*, et une pierre sépulcrale, à moitié usée par les pieds des passants à son intérieur, nous dévoile que c'est un Symon Herp de Kirchberg qui en est le fondateur: *Erector hujus Capellæ*. Toutes les deux ont été ornées,

Église
de Saint-Pierre-le-
Jeune.

il n'y a pas longtemps (1845), de charmants vitraux, sortant des ateliers de MM. Ritter, Müller et Petitgérard. Dans la première de ces chapelles, un bas-relief du quinzième siècle, scellé dans le mur, représente le Christ et à ses côtés saint Pierre et saint Paul, ayant comme attributs, l'un une clef, l'autre un glaive. Ces mêmes apôtres, avec leurs attributs, se trouvent sculptés en médaillons dans la clef de voûte du prieuré de l'église protestante. Enfin, au fond du cloître, qui se trouve du côté nord de cette église, une troisième chapelle, celle de Saint-Nicolas, fut fondée en 1397 par Évrard de Kageneck, chanoine de Saint-Pierre-le-Jeune.

L'intérieur du chœur est orné de deux beaux tableaux modernes, dont l'un représente le pape Léon IX, bénissant cette église, et l'autre saint Pierre, dormant entre ses geôliers, et que l'ange réveille pour le conduire hors de sa prison. On voit, surtout au premier de ces tableaux, que l'artiste n'a pas travaillé sous la simplicité naïve d'inspiration religieuse qui animait Veit Wagner, quand il a sculpté les bas-reliefs qui se trouvent dans Saint-Pierre-le-Vieux : Autres temps, autres idées. Dans la nef, sous la croisée, on voit encore les pierres sépulcrales des évêques Guillaume et Hetzel, sous lesquels cette première église fut construite. Le temps a presque rendu illisible les inscriptions qui les contournent; mais un souvenir en a été conservé par Wimpfeling, *Catalogus episcoporum Argentinensium*¹.

Presque cinq siècles séparent Léon IX de Léon X dans la dignité papale; l'un dota cette église du privilège des indulgences, et l'autre y envoya des délégués pour les y vendre, en 1515 et en 1518. Ces envoyés firent leur entrée en notre ville en grande pompe, au son des cloches, avec quatre voitures, attelées de quatre chevaux, et avec huit mules richement harnachées. Après quatre semaines de séjour et de vente d'indulgences dans cette église, ils descendirent le Rhin. Les chroniqueurs nous disent que ces lettres d'absolution représentaient les plus affreux supplices auxquels étaient soumis les chrétiens en captivité chez les Turcs ou dans les tourments du purgatoire, et qu'elles arrachaient des larmes à tout le monde qui s'empressait d'en acheter, et remplissait ainsi les coffres-forts des vendeurs.

Quelques années plus tard, quand la réformation et, à sa suite, le schisme de l'Église furent les conséquences de ce trafic, les paroissiens de Saint-Pierre-le-Jeune suivirent l'exemple de ceux de Sainte-Aurélie et d'une grande partie des autres églises de cette ville, et élurent comme pasteur Capito, prévôt des chanoines de Saint-Thomas², et

¹ Celle de Guillaume I^{er} :

Mille quater denos septem quoque viderat annos
Christus, Guilhelme hoc dum tegerere solo
Argentinensis fueras qui præsul, et octo
Fratribus hanc ædem doteque munieras.

Celle de Hetzel I^{er} :

Qui velatus erat Argentinensi thiara,
Dum studet hanc ædem magnificare Dei,
Sex quoque Præbendis abiit super æthera felix,
Hetzelonis humo molliter ossa cubent.

² Voyez Strasbourg, Ville, page 214.

comme son chapelain, Wolfgang Schultheiss, ancien moine Augustin. Ces élections donnèrent lieu à de longues contestations entre les chanoines de ce chapitre, le sénat et la paroisse, contestations qui se terminèrent enfin par l'abandon que fit le premier de ses fonds, pour l'entretien et le logement du pasteur, de son chapelain, du sacristain de l'église, et par l'engagement qu'il prit d'entretenir à ses frais l'édifice et ses dépenses. Quoique ces capitulaires eussent quitté en majeure partie la ville, ils y conservèrent néanmoins le droit de bourgeoisie et le chœur de l'église, pour servir aux élections, aux réunions capitales et à la conservation de leurs archives.

Eglise
de Saint-Pierre-le-
Jeune.

Depuis leur rentrée dans Strasbourg, après sa capitulation en 1681, ce chœur sert au culte catholique de cette paroisse, et un mur de séparation fut élevé derrière le jubé, comme dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux. Ce jubé, avec sa galerie percée à jour en style rococo gothique, est soutenu par six arcades, dont les intersections sont ornées de hardies et d'énergiques peintures, représentant saint Marc, saint Luc et saint Jean; elles furent exécutées en 1620 par J. J. Engelhardt. La petite tour qui surmonte le chœur, entourée d'une galerie en barres de fer, jure avec le style d'architecture de l'édifice; elle ne fut construite qu'en 1785, et quelque temps après, quand l'invention de Chappe mit en communication la capitale de la France avec les points les plus éloignés de son territoire, un télégraphe y fut établi pour le service de la ligne de Strasbourg à Mayence, mais depuis longtemps il a été enlevé.

Si l'intérieur de cette église avec son badigeonnage et son ornementation nous rappelle le goût de l'époque actuelle, nous sommes transférés de quelques siècles en arrière en visitant le cloître, situé à ses côtés, et les bâtiments et le jardin de la propriété de M. Seltz qui le contourne. Là, ces sombres arcades, dallées de pierres sépulcrales, ces épitaphes, scellées dans le mur, ramènent l'homme vers le néant de sa fragile existence, et les petites croisées des cellules, qui n'ont vue que dans ce funèbre et austère réduit, rappellent la monotone et lugubre existence de la vie ascétique. Ces bâtiments, construits en 1506, comme l'indique le millésime que l'on voit dans le jardin susmentionné, étaient occupés par les huit vicaires et les seize chapelains qui desservaient cette église, tandis que les chanoines habitaient les grands bâtiments que nous voyons encore dans les environs. Les inscriptions de beaucoup de ces pierres tumulaires sont usées par les pieds des passants ou sont devenues illisibles sous la poussière accumulée par les siècles; nous avons cherché en vain celle de Guillaume de Marbourg, le constructeur de l'église Saint-Martin, à Colmar, qui y fut enterré en février 1363, et que Schœpflin nous cite; mais l'examen de ce qui est encore déchiffrable sanctionne l'antique adage: *Mors omnia aequat*, la mort nivelle tout. Là, nous voyons la pierre sépulcrale de Ludovicus Sturm et de son épouse Anne d'Endingen, 1516; ici une autre de 1455 d'un Frédéric Blocholtz, chanoine de cette église; puis vient celle de Damoiselle Françoise Postale, femme de Michel Roiffe de Hangest,

Église
de Saint-Pierre-le-
Jeune.

directeur des hospitaux du Roy, 1693; celle de Franciscus Merckel, *consul civitatis Argentinensis*, 1737; une autre rappelle le souvenir de Dame Jeanne Boujet, veuve de Dominique Doyen, conseiller au conseil souverain d'Alsace, 1729, à côté de Joseph Doyen, chanoine et curé de cette collégiale, 1745, et puis celles de deux des vicaires de ce chapitre que des siècles séparent, l'un de 1491, *venerabilis et pius vir*, Magister Johannes Tout, et l'autre de Bernardus Haug, *ecclesiæ hujus vicarius*, 1747. Enfin, tout délaissé de ses sœurs, dans le jardin de la maison voisine, on trouve encore le monument que fit poser un Claude Moreau de Mantour, chevalier de l'ordre de Saint-Lazare et du Mont-Carmel, à son frère chéri, Jean-Baptiste-Louis Moreau de Mantour, blessé au siège de Haguenau et mort à Strasbourg en 1706, à l'âge de vingt-quatre ans. Dans les salles basses de cette propriété, encombrée de tonneaux, on découvrirait sans doute encore bien des tombes d'hommes qui ont illustré notre ville, si l'on se livrait à de patientes recherches sur ces antiques inscriptions, qui prouvent, en tout cas, que nos pères avaient plus de respect pour les traditions de famille et pour le souvenir de ceux qui avaient servi leur cause que les hommes de notre époque. Aujourd'hui, la gratitude, la reconnaissance et le respect élèverait un monument sur un de nos champs de repos à un de nos concitoyens, la gloire de la cité, tant comme guerrier, comme homme public, comme savant que comme artiste, mais, en peu d'années, ce monument serait arraché, si les descendants de l'homme illustre, pauvres peut-être, ne pouvaient plus renouveler l'impôt fiscal qui pèse jusque sur les morts. De cette manière nous avons vu enlever sur des cimetières bien des monuments qu'une cité, comme celle de Strasbourg, devrait être fière de conserver, et pour lesquels les traditions d'une modeste population villageoise ont beaucoup plus de considération.

Avant l'arrêté du sénat de 1524, déjà cité, qui défendit avec raison, pour cause de salubrité publique, l'inhumation dans l'intérieur de la ville, le cimetière de Saint-Pierre-le-Jeune s'étendait depuis l'église de ce nom jusqu'à l'ancien mur de fortification, qui fait aujourd'hui partie de la propriété de M. Kastner; partout dans ce voisinage on a déterré, en faisant des fouilles, des ossements humains, traces de ce champ de repos.

Les murs de cette propriété, ancien hôtel des prévôts de cette antique collégiale, ont subi bien des transformations depuis un siècle, et pour bien se rendre compte de ces constructions, il faut faire un retour vers le passé.

Rue du Fort.

Nous avons vu, dans l'historique des Faubourgs, que l'évêque Conrad II de Hunebourg était le créateur de l'enceinte fortifiée, au commencement du treizième siècle, dont nous avons encore un fragment sous les yeux¹. Plus tard, ces murailles crénelées, et garnies intérieurement de galeries pour le service de la défense, furent renforcées, près

¹ Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 101.



Lithé d'après une gravure de W. Hollar.



Vue de l'ancienne Place des Cordeliers
et du Pfenningthurm.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

des issues de la ville, par des remparts, constituant un fort. De la cette porte intérieure, à cheval sur la rue transversale d'une tour, élevée en épaisse maçonnerie, reçoit le nom de *burghe*, porte du Fort, et la rue en face, celle de *burghe*, rue du Fort. Cette fausse porte, fortifiée, comme tant d'autres pour la défense de la ville, en 1723, et c'est à cette époque que l'hôtel du prévôt de la collégiale de Saint-Pierre-le-Jeune, construit à côté, du même de la façade moderne donnant sur la rue, et la maison, sous des transformations remarquables par la porcelaine des croisées et des constructions en harmonie avec le style de l'époque, entreprises sous M. de Hochet, le dernier prévôt des chanoines de ce chapitre. Les magnifiques caves que renferment tous ces hôtels chapitrés, les vastes granges pour la conservation des tonnes en nature, et l'épaisseur de leurs murailles sont des preuves de leur antique origine, modifiées par une salle du premier, donnant de plain-pied sur l'ancien rempart qui sert aujourd'hui de terrasse, est une preuve des constructions de l'ère de l'époque moderne.

Dix années après la démolition de l'hôtel, cet hôtel était devenu comme demeure nationale et fut acquis par un sieur Nagel, le beau-père d'un Lœwisch de Lahr, pour la révolution avait attiré, avec deux de ses frères, dans notre ville, de même que les Gens de Stuttgart, Batschschon du Holstein et beaucoup d'autres Allemands républicains. A cette époque, il fut habité par un homme d'une organisation extraordinaire, égyptologue, un prétre républicain, la terre de Strasbourg et de tout le département, le baron Schmeider, un de leurs compatriotes.

En tout autre temps que celui où il vécut, cet homme serait peut-être resté en l'ombre au fond d'un couvent, obligé de plier ses passions sous la discipline monastique, bien encore sa nature ardente se serait accommodée des devoirs et des règles de la vie de sa vocation ecclésiastique, car tout prouve que, dans son jeune âge, les passions les plus élevées trouvaient place dans le cœur battant d'un jeune homme. L'humanité. Qu'on lise ses sermons, ses lettres, son catéchisme, et l'on verra, comme, à la vérité, aux principes de l'éthologie de l'Église, il n'y a rien de plus les dogmes simples et purs de l'Évangile, et on verra encore plus, dans son œuvre, aux saintes extravagances qui ont signalé l'époque de son âge, et qui ne sont que s'expliquer cette transposition d'un talent complet des passions politiques, des théories gouvernementales, de la politique théorique, pour se transformer en des idées des horreurs même du passé, remédiant, dans son langage, aux idées et aux horreurs non moins épouvantables, et enfin par l'absence d'un grand sens, il faut le grands remèdes.

Euloge Schmeider naquit en 1756 à Wipfeld, petite commune de la Bavière, à l'âge de vingt ans, il entra dans un couvent de l'ordre des Saint-François, et fut distingué par ses frères par son talent oratoire. Il fut nommé, en 1782,

des issues de la ville, par des remblais de terre ou remparts, constituant un fort. De là cette porte intérieure, à cheval sur la rue et surmontée d'une tour, élevée en épaisse maçonnerie, reçut le nom de *Burgthor*, porte du Fort, et la rue en face, celui de *Burggass*, rue du Fort. Cette fausse porte fut démolie, comme inutile pour la défense de la ville, en 1783, et c'est à cette époque que l'hôtel du prévôt de la collégiale de Saint-Pierre-le-Jeune, construit à côté, fut muni de la façade moderne donnant sur la rue, et la maison subit alors des transformations remarquables par la percée des croisées et des constructions en harmonie avec le style de l'époque, entreprises sous M. de Rochebrune, le dernier prévôt des chanoines de ce chapitre. Les magnifiques caves que renferment tous ces hôtels chapitraux, les vastes greniers pour la conservation des rentes en nature, et l'épaisseur de leurs murailles sont des preuves de leur antique origine, tandis qu'une salle du premier, donnant de plain-pied sur l'ancien rempart qui sert aujourd'hui de terrasse, est une preuve des constructions de luxe de l'époque moderne.

Rue du Fort.

Dix années après la démolition de la tour, cet hôtel était vendu comme domaine national et fut acquis par un sieur Nagel, le beau-père d'un Lotzbeck de Lahr, que la révolution avait attiré, avec deux de ses frères, dans notre ville, de même que les Cotta de Stuttgart, Butenschön du Holstein et beaucoup d'autres Allemands républicains. A cette époque, il fut habité par un homme d'une organisation extraordinaire, énigmatique, un prêtre renégat, la terreur de Strasbourg et de tout le département, le farouche Schneider, un de leurs compatriotes.

E. Schneider.

En tout autre temps que celui où il vécut, cet homme serait peut-être resté oublié au fond d'un couvent, obligé de plier ses passions sous la discipline monastique, ou bien encore sa nature ardente se serait accommodée des douces et calmes fonctions de sa vocation ecclésiastique, car tout prouve que, dans son jeune âge, les sentiments les plus élevés trouvaient place dans ce cœur battant alors pour le bonheur de l'humanité. Qu'on lise ses sermons, ses poésies, son catéchisme; ce dernier peu conforme, à la vérité, aux principes de l'orthodoxie de l'Eglise, et qui n'enseigne que les dogmes simples et purs de l'Evangile, et on sera étonné que Schneider soit arrivé aux sanglantes extravagances qui ont signalé l'époque de son âge mûr. On ne peut s'expliquer cette transformation qu'en tenant compte des passions politiques, des théories gouvernementales, de ce paroxysme fiévreux, qui, en se vengeant des abus et des horreurs même du passé, tombaient, dans leur vengeance, dans des abus et des horreurs non moins épouvantables, et enfin par l'axiome: « Aux grands maux, il faut de grands remèdes. »

Euloge Schneider naquit en 1756 à Wipfeld, petite commune de la Franconie. A l'âge de vingt ans, il entra dans un couvent de l'ordre de Saint-François, où il se distingua bientôt de ses frères par son talent oratoire. Il fut nommé, en 1787,

E. Schneider.

prédicateur à la cour du duc Charles de Wurtemberg, où il déplut, deux années après, par la hardiesse de ses discours et par les rudes attaques qu'il dirigea contre la démoralisation du pouvoir. Il quitta son poste et devint professeur à l'université de Bonn; mais là encore ses opinions libérales en religion et en politique le mirent en conflit avec l'électeur de Cologne, et, en 1790, quand la révolution eut éclaté, il arriva à Strasbourg, où il devint professeur de droit canon et d'éloquence sacrée au grand séminaire, sous l'évêque constitutionnel Brendel, qui avait succédé au cardinal René de Rohan.

Dans la première période de cette terrible commotion, quand le peuple réclama ses droits contre les abus et les prodigalités de la cour, de la noblesse et du haut clergé, Schneider resta paisible spectateur du mouvement révolutionnaire; mais plus tard, poussé par les soupçons, par la méfiance, et irrité de la résistance de ces corps privilégiés, qui se déclarèrent hostiles à la France, en quittant son sol, il dépouilla le froc ecclésiastique et vint se mêler d'une manière active aux luttes des factions et à la levée de bouclier d'une partie de la nation contre l'autre.

Par son éloquence entraînant, la fougue de ses opinions politiques, parlant la langue populaire de Strasbourg, il arriva bientôt à captiver ses auditeurs et à se mettre à la tête du parti allemand des clubs de cette ville, et combattit avec véhémence et avec courage la réaction et le parti rétrograde qui voulaient enrayer la révolution. Il devint l'ennemi juré de l'aristocratie dans la population strasbourgeoise, de la noblesse, comme des anciennes familles patriciennes riches et influentes, et le persécuteur le plus acharné de l'ancien maire Dietrich, remplacé par Monet, étranger à la ville, mais un des plus fougueux terroristes. Il fut nommé aux fonctions d'accusateur public, quand le terrible tribunal révolutionnaire fut créé, et il rédigea une publication périodique qui, par son titre d'*Argos*, trahit toute l'activité de cet homme, que les mille yeux investigateurs qui plongeaient leurs regards dans l'intérieur des communes et des familles, rendaient terrible et redouté partout. Instrument actif et utile dans la main de la Convention, il fut même nommé commissaire du gouvernement, sur la recommandation de Saint-Just et de Lebas, représentants du peuple. Dans ces fonctions, Schneider se trouvait partout: tantôt à la tête de la gendarmerie et des colonnes mobiles, il visitait les communes suspectes du département; accompagné de la guillotine et du tribunal révolutionnaire, il faisait incarcérer et traduire devant ce tribunal tous ceux qui étaient accusés d'être en relation avec l'émigration, avec l'armée impériale ou celle du duc de Brunswick, qui avaient envahi la partie basse de l'Alsace; il sévissait rudement contre les accapareurs de blés, contre les fournisseurs de l'armée, accusés de concussions et de fraudes; contre ceux qui vendaient au-dessus du *maximum*, contre d'autres qui avaient dénigré la république en paroles ou en actions, et enfin contre ceux dont les opérations financières avaient pour but de décréditer la valeur des

assignats. Tantôt présidant les clubs, les assemblées populaires, il exaltait les jacobins, les sans-culottes, frappait des réquisitions, extorquait l'argent monnayé pour l'échanger contre le papier-monnaie, faisait raser les maisons de ceux qui avaient vendu le pain trop cher, et bien des têtes roulèrent sur l'échafaud par suite d'accusations de cette nature. Tout le monde tremblait à l'aspect de cet homme à bonnet de pelisse rouge, affublé d'une houpelande et traînant à ses côtés le grand sabre de cavalerie.

Mais le grand ascendant, l'influence magique qu'il exerçait sur le parti allemand de la population, éveilla la jalousie du parti français. Celui-ci employait tous les moyens, et par ses correspondances occultes et ses accusations officielles cherchait à le dénigrer et à le perdre. On le traitait de prêtre fanatique, on l'accusait de s'être souillé dans d'impures orgies, et d'être, par sa naissance allemande, en relation avec l'armée impériale et les princes de l'empire. Saint-Just, Lebas, Monnet, le commandant de la place, l'ivrogne Diège, Delatre, Teterel, Mougeot, et bien d'autres entassaient accusations sur accusations contre Schneider, Butenschön, Jung, les Edelmänn et d'autres du même comité, et bientôt le moment arriva où le farouche terroriste dut comparaître lui-même à la barre du tribunal révolutionnaire, et sa chute attira celle de ses affidés. Pendant une de ses tournées, il avait connu à Barr une jeune et belle personne, la sœur du citoyen Stamm, aide-de-camp du général Custine; il la demanda en mariage et, par crainte de la mort, on n'osa la lui refuser. Le 13 décembre 1793, il se maria dans cette ville, et le lendemain le jeune couple, assis dans une voiture découverte, attelée de six chevaux, et accompagné des membres du tribunal révolutionnaire et de la garde nationale à cheval de Barr, fit son entrée triomphale à Strasbourg. Cet acte d'ostentation parut suffisant à ses ennemis pour mettre la main sur le commissaire du gouvernement, pour dissoudre le tribunal révolutionnaire et le composer d'hommes de leur parti. Le 14 décembre 1793 ou 24 frimaire an II, la salle de l'ancienne prévôté de Saint-Pierre-le-Jeune, qui avait été si souvent le théâtre des orgies de l'élite des jacobins, retentit pour la dernière fois du choc de leurs verres, dans le banquet où l'on célébra la fête du mariage de Schneider; pendant la nuit, la maison fut entourée de gendarmes, et le proconsul y fut arrêté par le général Diège et conduit dans les prisons des Ponts-Couverts.

Quand, le lendemain, le bruit de cette arrestation se répandit en ville, la population, intimidée par la terreur que Schneider et ses acolytes avaient inspirée, n'osait pas croire à ce revirement soudain. Mais lorsqu'on vit cet homme, grelottant de froid, attaché à la guillotine, sur la place d'Armes, des nuées de la population vinrent jouir de ce spectacle, et le tigre enchaîné, qui faisait naguère trembler ces masses, reçut les piqûres de toutes les haines accumulées contre lui; des gamins même le bombardèrent de pommes et de pierres: humiliante vengeance que lui avaient réservée ses ennemis politiques, jaloux de le remplacer, et triste exemple de la chute des hommes que nous

E. Schneider.

avons eu si souvent sous nos yeux au temps où nous vivons, et qui ne parle point en faveur de la stabilité des principes d'une nation et ne fait point honneur à la clairvoyance des hommes du pouvoir, entourés toujours de flatteurs, lesquels les abandonnent au moment de la détresse. On laissa aux Strasbourgeois quelques heures de satisfaction en l'exposant à la sanglante machine, et le proconsul fut ensuite enfermé dans une voiture et conduit par la gendarmerie, d'escouade en escouade, dans les prisons de l'Abbaye de la capitale. Il y resta enfermé jusqu'à ce que, traduit à son tour à la barre révolutionnaire, il fût condamné à mort et exécuté le 1^{er} avril 1794. En entendant la lecture de son jugement, il doit avoir dit à ses juges, dans son ambition démesurée : « Vous ne pouviez pas faire plus de plaisir aux ennemis de la république qu'en m'envoyant à la mort, » et le prêtre repentant prononça encore sous le couteau les paroles du psaume, *Miserere mei!*

Les Strasbourgeois, après la chute de Schneider, crurent être débarrassés des chaînes qui les avaient liés si longtemps; mais ils étaient tombés sous la main d'ennemis plus terribles encore. Ses successeurs ne voyaient dans les Alsaciens que des Allemands, que des ennemis de la république et de la commune patrie, et nourrissaient même le projet de les détacher du sol de leur province et de les envoyer comme colons dans l'intérieur de la France, sauf à repeupler ensuite l'Alsace, soit par des Bretons ou des Picards, soit par des Normands ou des Auvergnats. Dans les sept mois qui suivirent, depuis la chute du proconsul allemand jusqu'à celle de Robespierre, du proconsul français, la guillotine fonctionna avec plus d'activité que jamais. Dans leur délire exterminateur, ils avaient même conçu le plan affreux de Carrier, de l'auteur des noyades nantaises, de faire périr dans les flots du Rhin des milliers de gardes nationaux, qui avaient cependant si courageusement combattu sur ses bords pour la défense de nos frontières orientales.

Détachons nos regards de ces scènes indignes de l'humanité, et revenons à l'histoire de notre hôtel.

G. Kastner.

Mariane, la sœur de Schneider, y habita encore pendant quelque temps; son épouse de deux jours, devenue veuve, se remaria à Frédéric Cotta, compatriote de son premier mari, et la maison resta pendant longtemps encore habitée, jusqu'à sa mort, par un des frères Lotzbeck, dont la prodigieuse obésité était devenue proverbiale en notre ville. Achetée et occupée alors par M. Saum, négociant, elle est aujourd'hui la propriété d'un artiste, notre compatriote, M. George Kastner, qui, après avoir obtenu très-jeune, comme compositeur, un succès des plus honorables sur le théâtre de sa ville natale, est allé à Paris se faire une brillante et solide réputation par des ouvrages d'art et de science, auxquels les juges les plus compétents et les plus sévères ont assigné un des premiers rangs. Au nombre de ces ouvrages, on remarque surtout un bel opéra biblique, intitulé le *Dernier roi de Judée*, et les publications musicales et littéraires, dont les principales

sont: *Manuel général de musique militaire*, les *Danses des morts*, les *Chants de la vie*¹. L'estime que l'on professe pour son double talent d'écrivain et de compositeur lui a valu les distinctions les plus flatteuses. Décoré de la Légion d'Honneur et de l'Aigle-Rouge de Prusse, il est en outre docteur en philosophie et en musique de l'université de Tubingue, membre de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de la Société néerlandaise pour l'encouragement de l'art musical et de l'Académie de Sainte-Cécile de Rome. Nous nous plaisons à rappeler dans ces pages ces titres glorieux, parce qu'ils honorent non-seulement l'artiste qui les a obtenus, mais aussi la ville de Strasbourg qui l'a vu naître et qui la première l'a encouragé de ses suffrages.

G. Kastner.

Sous le propriétaire actuel, cette maison de maître a subi de notables embellissements et des agrandissements importants par les constructions du fond, qui contiennent la nombreuse bibliothèque de l'artiste. La salle donnant sur la terrasse, plantée de marronniers séculaires, et où festoyaient jadis Schneider et ses acolytes, retentit aujourd'hui des sons harmonieux de la musique, et elle est ornée d'un magnifique groupe en marbre blanc, chef-d'œuvre de Pigal, qui représente Daphné, poursuivie par Apollon et transformée en laurier par son père.

Les belles maisons de maître derrière l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, parmi lesquelles se trouvait jadis l'école normale, avant sa translation dans la rue Sainte-Élisabeth, la propriété de M. Nebel, banquier, l'hôtel de France, anciennement auberge de la Pièce-de-quinze-Sols, et les maisons en face, donnant alors aussi dans la rue de la Nuée-Bleue, étaient de même, avant la révolution, des hôtels canoniaux appartenant au chapitre de ladite église. Künast nous informe que celle du coin de la rue Thomann, n° 4, à côté de la maison curiale, portait de son temps, à sa façade principale, un petit gibet et était habitée par le grand-prévôt de l'armée française en Alsace, auquel cet instrument de supplice servait d'emblème. Avant les reconstructions dont l'hôtel de France fut l'objet, il y a quelques années, on voyait, dans la Grande-rue-de-l'Église, un mur crénelé, servant de clôture au jardin contigu à cet hôtel; sur un de ces créneaux on apercevait la statuette en pierre d'un chien assis. D'après une ancienne tradition que rapporte l'auteur cité plus haut, ce chien aurait été posé en souvenir d'une terrible inondation qui aurait submergé toute la ville et dans laquelle un chien se serait sauvé en se retirant sur ce mur bâti sur le sol le plus élevé de Strasbourg. Nous mentionnons ce fait comme fabuleux, en observant que lorsque nous avons fait, dans les bureaux du génie militaire, des recherches sur le nivellement du sol de notre

Maisons canoniales.

¹ Outre les œuvres ci-dessus, nous mentionnons: *Gustave Wasa*, la *Reine des Sarmates*, la *Mort d'Oscar*, *Béatrice*, grands-opéras allemands; la *Machera*, opéra-comique français. *Traité général et Cours d'instrumentation*, *Grammaire musicale*, *Théorie du contrepoint et de la fugue*, *Méthode élémentaire appliquée au piano*, *Théorie de composition vocale et instrumentale*, *Douze méthodes élémentaires* et grand nombre de compositions vocales et instrumentales, tant quatuors que cantates et chœurs divers, *Symphonies*, *Ouvertures*, *Sérénades*, *Hymnes* et *Marches*.

Maisons canoniales. cité, nous avons trouvé que le point le plus haut est à proximité de la Cathédrale, dans la rue des Orfèvres, au coin de la rue du Chaudron. Or, supposons les eaux à la hauteur de ce mur, cette inondation aurait équivalu à un véritable déluge dont il n'est fait aucune mention dans nos annales, qui rapportent une des plus calamiteuses inondations à l'époque de l'éboulement de l'ancienne porte de Pierre au quinzième siècle¹, et qui est loin de ressembler à un pareil déluge.

Blocus de 1814.

Un épisode d'une époque malheureuse de notre histoire se rattache à la maison qui forme le coin de la rue de la Nuée-Bleue et de la place Saint-Pierre-le-Jeune, n° 1 ; en 1814 elle était habitée par le général Broussier, auquel Napoléon avait confié la charge de gouverneur de Strasbourg, quand, après la bataille de Leipzig, les armées françaises étaient en pleine retraite sur le Rhin : c'était en 1813. En novembre les places fortes des frontières orientales de la France furent déclarées en état de siège, et une grande activité se déploya à Metz, à Landau, à Strasbourg, à Schlestadt, à Huningue et à Belfort, pour mettre ces différentes villes en bon état de défense. Les fortifications extérieures furent munies de palissades, les murs des escarpes, des contre-escarpes et des bastions furent réparés, et l'artillerie de la garde nationale, conjointement avec celle de la ligne, travailla activement sur les remparts et dans les forts extérieurs pour établir les plates-formes dans les batteries. Déjà des fragments de l'armée en défaite repassaient la frontière, et on reconnaissait bien à leur abattement, à leurs nombreuses blessures, à leur teint pâle et livide, que les maladies physiques avaient fait autant de ravages dans leurs rangs que la maladie morale du découragement et du malheur. Ce n'étaient plus ces fiers et robustes guerriers que nous avions vus passer le Rhin deux années auparavant, car les neiges et les glaces de la Russie, ainsi que la coalition de tous les princes de l'Allemagne avec Alexandre et Bernadotte, avaient commandé une halte infranchissable à nos soldats, si longtemps habitués à la victoire. La mort avait fait des brèches désolantes dans nos armées, et au lieu de ces magnifiques régiments que nous admirions naguère, on n'en voyait plus que les débris. Les 300,000 hommes que Napoléon avait appelés sous les armes après la campagne de Leipzig, étaient le dernier sacrifice d'hommes valides que la France pouvait faire pour la défense du sol de la patrie. Tous, jeunes gens, hommes mariés, pères de famille même, complétaient les cadres des régiments ou formaient les cohortes de la garde nationale mobile. Ils étaient commandés par des officiers expérimentés et entremêlés dans les rangs de vieux soldats ; les douaniers eux-mêmes, qui avaient battu en retraite du Bas-Rhin avec l'armée et l'administration française aux cris de l'indépendance germanique, étaient formés en brigades. Tous ces éléments composaient encore une armée nombreuse, mais le temps manqua pour son instruction

¹Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 152.

militaire; le temps manqua de même pour l'approvisionnement convenable de la place et pour celui que devait faire l'administration civile et la bourgeoisie. Strasbourg n'eut qu'une faible garnison de 7,000 hommes, que le typhus décimait journellement, et le maréchal Victor, chargé de la défense des frontières depuis Landau jusqu'à Bâle, ne disposait que de 17,000 hommes de toutes armes.

Blocus de 1814.

La panique et le découragement étaient partout, le froid était rigoureux, quand, le 1^{er} janvier 1814, la nouvelle du passage du Rhin par les troupes alliées se répandit en notre ville. Toutes les routes aboutissantes à Strasbourg fourmillaient de campagnards, des voitures chargées de blés, de vins, de fourrages, de provisions de bouche en tout genre, d'ustensiles de ménage, faisaient file l'une à l'autre, et des troupeaux de bétail étaient amenés en ville pour être mis à l'abri de l'ennemi; toutes ces provisions, que la peur y faisait entrer, servaient à merveille à son approvisionnement et étaient achetées à prix d'or par les citoyens.

Pendant toute cette semaine les bruits les plus contradictoires, les plus inquiétants circulaient en ville; l'ennemi devait être partout et cependant on ne l'avait vu nulle part, lorsque la fusillade et la canonnade, que l'on entendit hors de son enceinte, et la générale que l'on battit dans ses murs, et qui appela sous les armes la garde nationale et la troupe de ligne, en annonça l'approche le 7 janvier 1814. Déjà le 20 et le 21 décembre l'armée autrichienne et bavaroise avait passé le Rhin entre Schaffhouse et Bâle, sous les ordres du prince de Schwartzemberg; elle occupa le Haut-Rhin en se dirigeant par Montbéliard dans l'intérieur de la France. Le général Wrede, qui commandait sous les ordres de Schwartzemberg, occupa Colmar après un combat sanglant avec la cavalerie française, combat dans lequel les Bavares perdirent beaucoup de monde. Un corps d'armée russe, sous les ordres du général Wittgenstein, passa le Rhin à Fort-Louis; un troisième, composé de troupes wurtembergeoises, entre Bâle et Huningue, et les 3 et 4 janvier les troupes alliées pénétrèrent en Alsace par la frontière septentrionale, bloquèrent Landau le 10, et de cette manière tout le pays fut occupé par l'ennemi, et le maréchal Victor fut obligé de se replier au delà des Vosges pour ne pas être coupé et pour pouvoir rejoindre la grande armée.

Strasbourg et Kehl furent investis par un corps d'armée russe et par les dragons et la landwehr badoise, sous les ordres du comte de Hochberg. Bloqués de toute part, les Strasbourgeois n'eurent plus de communication au dehors qu'avec le fort de Kehl, commandé par le brave Asselin.

Il n'y a que ceux qui ont subi un siège ou un blocus qui peuvent se faire une idée de la monotonie de l'existence de la garnison et de la bourgeoisie dans une place forte, et des privations sans nombre qu'un tel état impose à la population. Stagnation complète dans les transactions commerciales, fermeture des bourses pour toutes les dépenses de luxe, par conséquent enlèvement du gagne-pain à une grande partie des habitants,

Blocus de 1814. et comme résultat misère dans les familles, augmentée encore par la cherté des subsistances. Il est vrai que ce manque de gagne-pain dans la population mâle des artisans fut en partie compensé; car bien des personnes riches, âgées ou infirmes ne voulaient ou ne pouvaient passer une nuit sur deux ou trois au corps de garde pour le service intérieur de la place, dans les forts avancés et au fort de Kehl, et payaient de 2 à 3 fr. et les officiers jusqu'à 9 fr. leur service de vingt-quatre heures; ce remplacement était devenu un métier pour un grand nombre de nos compatriotes. Le moindre coup de canon, la moindre fusillade, attiraient les désœuvrés sur les remparts, d'où l'on observait les mouvements de l'ennemi, les escarmouches d'avant-postes; les longues-vues braquées, on comptait les vedettes, les patrouilles de cosaques passant comme des nuées de corbeaux sur la blanche nappe de neige qui couvrait les champs. De temps en temps un habitant de la ville, laissé dehors lors de la fermeture des portes, après avoir bravé tous les dangers, parvenait à franchir la ligne des avant-postes et à se réfugier au sein de sa famille, inquiète sur son sort. Il apportait la nouvelle des batailles de Champ-Aubert, de Montmirail, de la Ferté, d'Arcis-sur-Aube, de Craone, de Montereau, gagnées, mais sans fruit, sans résultats, par nos braves soldats, ranimés par le génie du grand capitaine, qui semblait avoir rajeuni en doublant ses armées par la hardiesse de ses plans stratégiques, comme il l'avait fait jadis dans les plaines de la Lombardie.

Quand le bruit courait en ville que les hôpitaux, établis dans quelques communes d'Alsace, avaient reçu nombre de convois de blessés, transportés sur ces dernières lignes des ambulances, alors on voyait luire un rayon d'espoir sur les visages, les figures se ranimaient, on croyait à une de ces victoires décisives que le grand génie guerrier de l'empereur savait remporter, et nos vieilles moustaches et la jeunesse dans les rangs de la garde nationale et de la ligne attendaient avec impatience le moment de sortir de derrière ces murs et de tomber sur le derrière des armées envahissantes. D'autres fois on entendit une canonnade lointaine: «Napoléon s'approche, la grande armée est victorieuse!» bruit qui courait de bouche en bouche; on allait aux informations, on braquait les lunettes sur les hauteurs de Saverne, on croyait voir et entendre nos armées qui devaient accourir à marches forcées à notre délivrance; mais vain espoir, on avait entendu la cononnade qui foudroyait Phalsbourg, qui bombardait Schlestadt, et, découragé, on était replongé dans l'abattement, dans le marasme habituel.

De cette manière, sans attaques sérieuses du corps assiégeant ou plutôt bloquant, à part quelques bombes lancées qui ne firent pas de mal, les jours, les semaines et les mois s'écoulaient; les maladies contagieuses exerçaient leurs ravages, et il n'y eut que peu de familles qui n'eurent pas à pleurer la perte d'un ou de plusieurs de leurs membres. Tous les matins on voyait charger des charrettes de cadavres à l'hôpital militaire et derrière l'ancienne église de la Marguerite, transformée en hôpital. De là,

on les transportait au cimetière sur la route du Polygone, où on les jetait par couches dans des fosses recouvertes de chaux vive. Tous les appartements, les corps de garde, les salles publiques sentaient la fumigation du *guydon morveau*, que l'on employait, mais souvent en vain, contre la propagation du typhus et d'autres maladies putrides.

Quoique, à proprement parler, la famine n'eût pas encore exercé ses ravages, le manque de vivres ne tarda pas à se faire sentir. Les rations des troupes étaient réduites au plus strict nécessaire, et le père de famille calculait parcimonieusement avec ses provisions, s'il en avait, et celui qui n'en avait pas était obligé d'acheter les comestibles à un prix très-élevé. Le bœuf et le porc salé, la morue sèche, le biscuit, les pois secs et les lentilles, la choucroute, étaient à l'ordre du jour des tables moyennes avec les pommes de terre, et si, dans une basse-cour, on nourrissait encore quelques poules, oies ou canards, on réservait le sacrifice d'une pièce de cette importance au dimanche ou au jour de fête. La miche de pain coûtait de 3 à 4 fr., un pain de 10 cent. était de la grandeur d'un œuf d'oie et le *knackwurst* classique de Strasbourg quitta sa valeur de 2 sols pour se vendre 20 et 30 cent.; la viande de boucherie fraîche n'avait accès qu'à la table des riches.

La misère dans les classes pauvres faisait braver bien des dangers, inventer bien des ruses pour se procurer des aliments, et, à l'instar du remplacement aux gardes, industrie créée par les circonstances, il s'en était formé une autre, dont le but était de faire entrer en ville des provisions de bouche par contrebande, en bravant même les balles de l'ennemi et en se glissant le jour ou la nuit entre les avant-postes, derrière des haies, des ravins et dans les roseaux de la rivière; il y avait même de ces intrépides qui profitaient des nuits sombres, de la blancheur des neiges qui recouvraient la campagne, et amenaient inaperçus une vache, un bœuf, drapés d'un large linceul, en se couvrant eux-mêmes d'une toile blanche et en fourrant du sel dans la bouche de l'animal pour étouffer ses mugissements et le faire arriver clandestinement sous les murs de la ville. L'introduction d'une pièce pareille était une fortune; elle se vendait au décuple de sa valeur ordinaire, et quand la lune éclairait le froid paysage, et rendait ainsi impossible l'exécution de leur dangereux métier, par la projection des ombres, ils l'appelaient la voleuse du pain quotidien.

Diverses sorties furent entreprises par la garnison le 24 janvier, les 4 et 13 février, dans le but de faire rentrer du bétail pour l'approvisionnement des hôpitaux en viande fraîche. Le dernier de ces combats eut lieu à une sortie du côté de Kehl, le Vendredi-Saint 8 avril; il coûta encore la vie à beaucoup de monde de part et d'autre, et un poste de landwehr badoise fut ramené prisonnier de guerre en ville. Le lundi de Pâques un grand attroupement devant la maison qu'habitait alors le général Broussier, annonça quelque chose d'extraordinaire. On voyait à la fenêtre des uniformes étrangers,

Blocus de 1814.

on se perdait en conjectures sur leur présence, lorsqu'enfin l'on apprit que c'étaient des officiers parlementaires, arrivés du quartier-général de l'armée du blocus, pour annoncer la triste nouvelle de l'entrée des alliés à Paris, après la bataille sur les hauteurs de Montmartre, et de la retraite de nos troupes sur la Loire; en même temps les journaux de la capitale furent introduits en ville et furent lus avec avidité.

Le 16 avril, les communications avec le dehors furent rétablies, et l'on connut l'acte surprenant du sénat-conservateur, qui prononçait la déchéance du trône de Napoléon et le rétablissement des Bourbons avec les fleurs de lis et le drapeau blanc depuis longtemps oubliés.

Toutes les nouvelles qui arrivèrent coup sur coup, firent une impression différente sur la population et sur la garnison. La jeunesse et nos vieux troupiers regrettaient les aigles impériales et celui qui avait régi si glorieusement leur destinée; mais les vieillards et les hommes mûrs auguraient avec joie du changement de gouvernement de la France; ils espéraient la fin de vingt années de guerres consécutives, une paix durable, et croyaient de bonne foi à la charte octroyée qui devait assurer leurs droits politiques.

Si les uns voyaient d'un bon et les autres d'un mauvais œil les changements survenus dans la destinée de la France, tous unanimement se réjouissaient de pouvoir prendre la clef des champs. On recevait les amis du dehors et on s'empressait d'aller les voir, en se communiquant les malheurs qu'avaient fait peser réciproquement l'invasion étrangère et les souffrances du blocus; on allait voir les Cosaques du Nord et les troupes badoises, nos voisins; on se hâtait de contenter les estomacs si longtemps habitués à une modique pitance, et les soldats étrangers à la France, de nouveau resserrée dans ses anciennes limites, qui faisaient partie de la garnison et qui n'avaient pas encore déserté à l'ennemi, se hâtèrent de prendre leurs sacs et de rejoindre leurs foyers¹. Le 2 mai, le fort de Kehl fut rendu aux troupes allemandes et rasé peu de temps après, et le 5 mai les troupes qui formaient le blocus, quittèrent les cantonnements qu'elles occupaient aux environs de la ville. Le général Broussier rendit son commandement, et le sénateur Rœderer, commissaire du gouvernement impérial, quitta ses fonctions quand le chevalier de La Salle arriva à Strasbourg comme commissaire royal.

Un même sort frappa Strasbourg l'année suivante, au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, mais la population et l'armée avaient appris à connaître la tendance rétrograde du gouvernement, et une nouvelle énergie anima l'une et l'autre, en même temps que la saison d'été et l'abondance des provisions de bouche, dont chacun pouvait se munir, soutenaient le courage devant l'expectative d'un nouveau blocus. L'énergique

¹ Il y avait alors dans les fragments de corps qui formaient la garnison, des troupes hollandaises, belges, et des provinces qui formèrent plus tard la Prusse et la Bavière rhénane.

démonstration de l'opinion publique le Jeudi-Saint 1815, à la nouvelle du retour de l'empereur de l'île d'Elbe, et l'enthousiasme qui éclata à la revue du dimanche de Pâques, passée par le maréchal Suchet, commandant la division, sont des preuves parlantes de l'esprit qui animait armée et population¹. Nous avons déjà esquissé cette époque dans l'historique du Château et dans la description des Environs de la ville, ce qui nous dispense d'y revenir², et nous continuons notre promenade.

Blocus de 1814.

Sur l'emplacement des maisons situées à côté de celle à laquelle nous avons rattaché l'historique du blocus de 1814, il existait encore d'autres habitations canoniales; l'une occupée par M. Durieu, receveur général du département, de construction moderne, exécutée par M. Gayelin, de Mulhouse, est la première chez nous où le fer fondu entra comme cintre de croisées dans l'ornementation de la façade.

L'autre côté de la rue n'est formé que de beaux bâtiments qui contribuent à donner, comme à la promenade du Broglie, un air aristocratique à cette rue, la plus large et la plus régulière de la ville. Elle consiste, depuis la maison du coin jusqu'au tribunal, en dix propriétés diverses. En comparant l'état actuel de cette rue avec celui dans lequel elle se trouvait au quinzième et au seizième siècle, d'après les indications que nous ont fournies les anciens *Almentbücher* ou registres de révision des immeubles donnant sur rue, que nous avons si souvent compulsés dans les archives de la ville, nous trouvons qu'à cette époque le nombre de ces maisons était le même³. Nous y retrouvons quelques hôtels dont les souvenirs font époque dans notre histoire. Le premier, que remplace aujourd'hui le beau bâtiment servant de tribunal civil et criminel, était, au quinzième siècle, la résidence des seigneurs de Lichtenberg, et l'empereur Frédéric III logeant, lors de son passage à Strasbourg, dans l'hôtel du *custos* des chanoines de Saint-Pierre-le-Jeune, investit dans cet hôtel, du titre de comte, Jacques de Lichtenberg, duquel nous avons déjà parlé dans l'historique de cette famille⁴. Quand l'hôtel des Ochsenstein, aujourd'hui mairie, devint la propriété des comtes de Lichtenberg, les barons de Landsperg firent l'acquisition de l'hôtel que nous décrivons, dans le siècle suivant⁵ et au siècle dernier, il fut acquis et reconstruit, tel que nous le voyons aujourd'hui, pour le logement des maréchaux de France, gouverneurs et

Le Tribunal.

¹ A cette nouvelle, les drapeaux blancs furent déchirés et arrachés de la cathédrale, on voyait des soldats qui se coupaient dans les doigts et teignaient de leur sang les cocardes blanches qu'ils portaient, on s'arrachait à tout prix les cocardes tricolores que vendit un chapelier au bas de la place d'Armes, pour en orner les coiffures. On entendit jusqu'à Schiltigheim les cris d'enthousiasme poussés à la parade.

² Voyez Strasbourg, Ville, pages 119 et suivantes, et Environs, pages 135 et suivantes.

³ 1581-1591. A côté du coin, la maison de M^{lle} Bride Blocholtz, puis celle de l'abbesse d'Andlau, le Poêle-des-Vignerons; celle de Laurent Tappius, docteur en droit; celle de Sébastien Zorn, de Plobsheim; celle de Jean d'Andernach, docteur en médecine; l'hôtel de Guillaume de Schwendi; la maison de Christophe Mundon, docteur en droit; et les hôtels d'Engenolphe de Ribeaupierre et d'Adam de Landsperg.

⁴ Voyez Environs, page 203.

⁵ 1568. Bühler dit dans sa chronique *Landspergerhof gegen der Jung-Sanct-Peter Kirch über*.

Le Tribunal.

commandants militaires de la province d'Alsace. Pendant qu'il était occupé par ces illustres personnages, il donna l'hospitalité à des personnages non moins illustres. En 1768, le 16 décembre, le roi de Danemarck, Chrétien VII, en venant de Paris, y fut reçu par le maréchal de Contades; bals, parades, fêtes et illuminations se succédèrent jusqu'au 18, où il quitta la ville pour se rendre à la cour de l'électeur palatin à Mannheim, et il y reçut la visite du margrave de Bade. En 1775, le 26 mai, y logèrent les princes de Condé et le duc de Bourbon, et en 1725, à l'occasion du mariage de Marie Leszcynska avec le roi Louis XV, dont nous avons fait la relation dans l'historique des Faubourgs, nous avons dit que le duc d'Orléans, qui épousa cette princesse par procuration, résida dans cet hôtel chez le maréchal Du Bourg¹.

Le jardin derrière ce bâtiment s'étendait sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la prison civile, et les plantations qui en faisaient alors partie se ralliaient, par un petit pont jeté par-dessus la ruelle de Sainte-Claire, au cavalier derrière la fonderie de canons.

Les prisons furent construites en 1823 sur cet emplacement et sont reliées par un passage souterrain à la Cour d'assises.

Poêle
des Charpentiers.

La maison n° 19, où nous lisons: *Compagnie d'assurances du Soleil*, était l'ancien Poêle-des-Charpentiers jusqu'à la révolution, qui abolit les maîtrises et les jurandes. Nous avons décrit les anciens us et coutumes de cette corporation à notre passage dans la rue des Charpentiers, où ce poêle existait précédemment². La maison de M. le docteur Hirtz, en construction en ce moment, et où mourut, le 27 février 1854, un jurisconsulte distingué, M. J. F. Rauter, doyen de la faculté de droit, était, au seizième siècle, l'hôtel de Lazare et de Guillaume de Schwendi, desquels nous avons rattaché le souvenir au château de Hoh-Landsburg et à Kientzheim³. Enfin, nous arrivons au dernier des poêles où se réunissait l'ancienne bourgeoisie de Strasbourg, et que nous avons passés en revue dans les divers quartiers de la ville: c'est le Poêle-des-Vignerons, auquel étaient incorporés les marchands de vins en gros, les vigneron et employés des marchés aux vins et les coiffeurs. A la suppression des tribus, ce poêle fut transformé, avec son long boyau de cour et les écuries qui la longeaient, en une des premières auberges de cette ville. Elle était encore dans le premier quart de ce siècle, avant qu'elle fût transformée en une belle maison de maître, à laquelle néanmoins les pignons crénelés dévoilent la position privilégiée de son origine, le digne représentant des antiques *Herberg* du moyen âge. Ceux qui l'ont encore connu, ne se rappellent-ils pas avec satisfaction le père Jundt, renommé par son talent culinaire, recevant dans l'ancien Poêle-des-Vignerons princes et seigneurs dans sa veste ronde, à laquelle son séjour

Poêle
des Vignerons.

¹ Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 75.

² Voyez Strasbourg, Ville, page 66,

³ Voyez Environs, pages 79 et 92.

dans la cuisine avait attaché bien des traces? C'était un de ces bons types strasbourgeois d'une autre époque, qui savait charmer le palais sans charmer la vue, une relique des mœurs du passé, qui rappelait toujours les rimes d'un versificateur de poêle, chantant auprès d'une bouteille de vin les corporations et les règlements intérieurs qui régissaient jadis la population de cette cité. Nous les reproduisons pour la curiosité de nos lecteurs et pour les sauver de l'oubli¹.

Poêle
des Vignerons.

Le bâtiment imposant que nous remarquons à côté de l'ancien Poêle-des-Vignerons, trahit, par ses deux encorbellements et par son fronton armorié, une origine nobiliaire, et le style de construction qui le distingue nous enseigne qu'il date du siècle passé. Nous avons vu dans l'historique du château épiscopal que l'ancien hôtel du prévôt des chanoines de la cathédrale, situé dans la rue des Orfèvres, était déjà, en 1594, une vieille mesure délabrée². Il fut abandonné et démoli, quand, un siècle plus tard, ce corps, composé d'hommes illustres par leur naissance, se fut réinstallé et groupé autour de la métropole. La nouvelle prévôté fut construite sur le terrain appartenant, comme nous l'indique l'énumération des diverses maisons qui composent cette rue, à l'abbaye d'Andlau. Les armoiries de la famille de Latour, qui ornent le fronton de cet édifice, surmontées du chapeau de cardinal, nous prouvent qu'il fut construit sous le canonat du cardinal de Latour, lequel, dans la série de ses hautes dignités et prébendes ecclésiastiques, compta le canonat de Strasbourg et celui de Saint-Étienne de Vienne. Il faut donc faire remonter cette construction au premier quart du siècle passé. Après la révolution, ce bâtiment subit le même sort que le doyenné de la cathédrale et que bien des propriétés nobiliaires, et après la reconstitution de l'Église, il fut acheté par les départements du Haut et du Bas-Rhin, pour être érigé en château épiscopal. Cependant l'évêque Saurine ne l'habita jamais, et il ne servit que de séminaire jusqu'en 1823, époque où l'Académie en prit possession, jusqu'à ce qu'elle fût transférée dans les bâtiments qu'elle occupe aujourd'hui. Depuis cette époque, l'hôtel devint pour quelque temps le siège de l'administration postale et fut sous-loué à divers particuliers.

La Prévôté.

A peine entretenu pendant tout ce temps, dégradé par les divers usages auxquels on le fit servir, il perdit toute la splendeur dont il jouissait dans son jeune âge. M. Alfred Renouard de Bussières, banquier et membre du Corps législatif, en fit l'acquisition en 1853, et il harmonisa en ce moment par une riche restauration son intérieur avec sa façade extérieure. Les travaux de réparation amenèrent la découverte de

¹ Es wird bey löblicher Stadt Strasburg freyem Wesen,
Aus Edlen und Gemeind die Burgerschaft erlesen,
Des Adels Stuben sind Hohsteg und Mühlenstein,
Die andern theilen sich in zwanzig Zünften ein:
Als Ancker, Spiegel, Blum, Freyburger, Tuch, Lucerner,

Die Möhrin und die Steltz, Brodbecke, Kürschner; ferner
In Küfer, Gerbersleuth, Weinsticher, Schneider, Schmidt,
Den Schustern und Fischern, der Zimmermann nachtritt,
Der dreyfach Gartnerhauf und Maurer thun beschliessen,
Mit Wunsch dass jeder Zunft viel Seegen mög zufließen.

² Voyez Strasbourg, Ville, page 112.

l'écusson armorié qui orne le fronton et qui avait dormi pendant soixante ans sous une épaisse couche de plâtre.

Hôtel
de la Ville-de-Paris.

Au débouché de la Grande-rue-de-l'Église, nous verrons bientôt s'élever à notre gauche un magnifique édifice de près de 50 mètres de développement. Il contribuera puissamment à embellir ce quartier, et bientôt la grande et riche façade masquera l'escalier en spirale et quelques vestiges de construction du seizième siècle, seuls restes de l'hôtel de l'ancienne famille des barons de Berstett qui le possédaient avant la révolution.

Ce nom, qui vit depuis des siècles dans les annales nobiliaires de l'Alsace, communiqua sa splendeur à cet antique édifice, et aujourd'hui le magnifique hôtel qui en tient la place, relèvera celui de son constructeur. Lorsque les Berstett quittèrent le sol de la France pour échapper à l'orage révolutionnaire, leur propriété fut vendue, et devint bientôt après une auberge, à la modeste enseigne du Brochet, tenue par un sieur Hamberger. Plus tard, un sieur Kugler en fit l'acquisition et lui donna un nom plus brillant : *A la Ville-de-Paris*. Ce nom lui fut conservé, quand, en 1830, M. Diemer acheta cet immeuble, et bientôt les armoiries de la capitale, sculptées dans des médaillons, orneront sa façade. Un côté vers le Broglie est l'œuvre de M. A. Weyer, et l'autre, vers la rue des Petites-Boucheries, celui de MM. Seyboth et Roethlisberger, architectes en cette ville. L'un, exécuté en 1848, indiquera par ses bas-reliefs l'année révolutionnaire où il fut construit, quand la rue de la Mésange reçut le nom de *rue de la Marseillaise*, en l'honneur de Rouget de Lisle, qui logea en face de l'hôtel que nous décrivons. L'autre sera la conséquence de la nécessité d'agrandir les hôtelleries, par suite de l'emploi de la vapeur et de l'établissement des chemins de fer, et du grand nombre de voyageurs qui profitent de la célérité avec laquelle on franchit les distances. Le tout enfin sera un digne représentant du luxe qui se déploie de nos jours dans les hôtels de la Suisse et des bords du Rhin. M. Diemer n'a pas voulu rester en arrière; il élève un palais, dont la décoration et le confort intérieur correspondront au luxe de son architecture.

En démolissant l'ancien bâtiment qui, avec son avance, formait une saillie anguleuse sur la rue, en la rendant étroite, pour creuser les fondations du nouveau bâtiment dans l'alignement prescrit, on mit à jour un monument de fortification plus antique que la maison même dans laquelle il était englobé. C'était une tour carrée dont les murs de 1 mètre 20 cent. d'épaisseur, de 10 mètres de développement sur chaque face, la hauteur et les traces des créneaux, qui entouraient sa plate-forme, laissent supposer une origine très-reculée. Si cette tour n'avait pas eu les proportions qu'on lui trouve, si elle n'avait pas été surmontée de créneaux, on pourrait croire qu'elle faisait partie d'une maison particulière; mais elle a trop de ressemblance avec ces antiques tours de fortification, élevées depuis le douzième jusqu'au quinzième

siècle, et dont il nous reste encore quelques exemplaires en parfaite conservation, pour qu'on puisse douter qu'elle n'appartienne à cette catégorie. Toutes les tours auxquelles nous faisons allusion étaient primitivement surmontées de plates-formes, et ce n'est que plus tard qu'elles furent recouvertes d'une toiture, comme nous l'indiquent divers auteurs contemporains de ces transformations¹. Cette tour a donc été élevée à une époque où elle devait servir de défense de l'enceinte fortifiée, et, par cela même, elle appartient à un temps antérieur à celui où Conrad de Hunebourg fit construire l'enceinte dont nous avons déjà parlé à diverses reprises. Ce serait donc le douzième siècle au moins qui l'aurait vu naître, avant que cette partie de la ville fût englobée dans son enceinte murale, et quand le Fossé-des-Tanneurs servait de fossé de défense. Des traces d'une tour pareille se trouvent encore dans la propriété de M. Heitz, imprimeur, en face, de l'autre côté du fossé, au coin de la rue de l'Outre; elle était percée d'une porte ogivale, dont la base se trouve dans la cave de la maison et dont la pointe remonte au rez-de-chaussée, ce qui laisserait supposer que c'était une porte d'eau, servant de débarquement à proximité de l'ancien *Rindshütterthor*, que nous avons signalé dans l'historique de la place Kléber. Ni Silbermann, dans sa *Local-Geschichte von Strasburg*, ni aucun document antérieur ne font mention de ces deux tours, dont la première se trouve sur la ligne de défense de l'ancien *Judenthurm*, situé sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui une partie du théâtre, et démoli en 1783.

Hôtel
de la Ville-de-Paris.

En tournant les magnifiques magasins d'habillements confectionnés, ayant pour enseigne: *Aux Villes-de-Suisse*, pour se diriger vers le Temple-Neuf, une large rue se présente d'abord à nous. Il n'en était pas ainsi avant le comblement de l'ancien Fossé-des-Tanneurs, car, en stationnant alors sur le pont des Étudiants qui le traversait, on plongeait ses regards dans deux cloaques affreux. Du côté des Petites-Boucheries, où la rue est fermée aujourd'hui pour masquer le terrain servant de petites cours, dont on a fait la concession aux maisons qui longent la rue de la Mésange, on avait devant soi la voûte du pont, sur lequel étaient assis, de chaque côté, des étaux de bouchers. Guirlandes de vessies, têtes de bœufs desséchées, boyaux, tripes et déjections animales de toutes espèces, ornaient alors ces boutiques. En aval, on laissait errer ses regards entre deux lavoirs, où tout un jardin avait pris racine sur la toiture délabrée, vers les murs noircis de l'ancien couvent des Dominicains. D'un côté du fossé, des maisons de quatre à cinq étages baignaient leurs pieds dans ses eaux bourbeuses, et de l'autre, de hauts piliers à arceaux en ogive, dont on voit encore les pointes, soutenaient les vieilles murailles du bâtiment claustral, sous lesquelles une eau stagnante recevait les déjections humaines.

En allant de cet endroit au marché où les jardinières vendent les fruits de leur riche

¹ Entre autres, Bühler nous dit dans sa chronique que la tour dans le sac, précédemment crénelée, fut surmontée d'un toit en 1561, pour y établir un corps de garde.

Quai des Étudiants. culture, on passait sous la voûte d'une tour qui a disparu dans les temps modernes.

A l'exception d'une seule, située à l'angle n° 5, toutes les maisons entourant ce marché sont modernes ou ne datent tout au plus que de deux siècles, car nous ferons observer à nos lecteurs que tous ces environs étaient jadis des propriétés ecclésiastiques.

Les Dominicains.

La place qui s'étend devant l'église, était un cimetière, et de là lui vient le nom allemand de *Prediger Kirchhof*, qu'elle porte encore aujourd'hui. Celle du Marché-Neuf formait les jardins et la cour de l'ancienne prévôté de la cathédrale, et il y avait une communication entre ces deux propriétés ecclésiastiques. Le domaine des Dominicains, au contraire, était fermé du dehors par trois portes diverses : celle qui se trouvait sous la tour dont nous venons de parler ; une autre à l'entrée de la ruelle des Écoliers, qui débouche aux Grandes-Arcades, démolie en 1781 ; et la troisième, dont on voit encore la trace à l'étroit boyau de passage que laisse la maison Imlin, au coin de la rue des Orfèvres. Un cloître dominait tout autour du cimetière, et Bühler, le chroniqueur, vivant au seizième siècle, nous dit l'avoir vu abattre de son temps. La ville fit bâtir en 1578, contre le mur de séparation, de petites boutiques dont nous avons encore un échantillon sous les yeux dans le cabaret, si fréquenté par les buveurs de café au lait, qui se trouve à gauche, en débouchant de la rue des Orfèvres¹.

En 1738, la ville acheta l'ancien hôtel de la prévôté de la cathédrale², le fit démolir et vendit le terrain qu'il occupait dans la rue des Orfèvres. Les acquéreurs de ce terrain y firent construire les maisons modernes que nous y voyons, depuis la pharmacie de M. Hof jusqu'à la maison de M. Boden, orfèvre. Un arrêté de la chambre des XIII transforma en marché la vaste cour et le jardin, et y fit construire trente boutiques, et au milieu une maisonnette avec balance publique, servant à la vérification des poids et mesures. Cette maisonnette fut démolie lorsque, sous l'administration de M. Schützenberger, maire, cette place fut plantée d'arbres, ainsi que bien d'autres, pour l'agrément de la population. Ce marché fut mis en communication avec la rue des Orfèvres et l'ancien *Kirchhof* par les deux passages au-dessous des maisons qui les bordent et la ruelle donnant sur les Grandes-Arcades fut rendue publique.

¹ Im Jahr 1578 uff den 10^{ten} Tag Maii da haben die Herren der Stadt allhie, nemlichen die neuen Cädlin uff dem Prediger Kirchhof an der einen Seiten gegen, oder hinten an der Dom-Probstei Garten oder Muren von Grund uff von neuem lassen bauen und ist zuvor auch bey meim Gedenken der Prediger Creutzgang umbher gestanden.

² Dans la série des anciennes chapelles qui se trouvaient dans l'intérieur de la ville, Grandidier nous en signale une, dédiée à la sainte Croix, dans l'intérieur de la prévôté, qu'il ne faut pas confondre avec celle qui donna le nom à la rue de la Croix. Ce bâtiment s'appelait aussi *der Pfaltzgrafenhof*, l'hôtel des comtes palatins, comme le dit le chroniqueur ci-dessus : 1559, *den letzten Tag 8bris ist allhie in der Thumprobstei oder der Pfaltzgravenhof ein Graf mit Namen Wolfgang von der Hays, ein Thumherr hohen Stiffts Strasburg, der hat einen Gaul oder Pferd getummelt und vielleicht auch einen guten Trunck gehabt, das Pferd ist mit ihm umgeschlagen und hat ihm den Hals abgestürzt.*

Après cette description des abords de l'ancien couvent des Dominicains, arrivons à la fondation de leur église et des cellules où ils séjournèrent jadis. Déjà dans nos promenades dans la rue Sainte-Élisabeth, nous avons parlé de l'arrivée des religieux de cet ordre en cette ville, accompagnés de l'évêque Henri de Véring, en 1222, et de la fondation d'un couvent en 1238. Ils séjournèrent à peine depuis une vingtaine d'années dans ces lieux, que de nombreuses dotations de la bourgeoisie, tant noble que plébéienne, les mit à même de prendre plus d'extension et de trouver un emplacement plus convenable pour leur établissement. A cette époque, ce vaste enclos était occupé par des maisons, des cours et des jardins, appartenant au prévôt des capitulaires de la cathédrale, Frédéric de Lichtenberg, au doyen Ulrich de Dalmasingen et au scolaste Jean d'Albe, qui en firent hommage à l'ordre, avec 8,000 florins; et de même que la libéralité des Zorn se rattache à la fondation de Saint-Pierre-le-Jeune, celle des landgraves de Werdt à Saint-Guillaume et celle des Müllenheim à l'église de la Toussaint, de même la famille des Burggraf et celle des Rebstock contribuèrent puissamment de leurs deniers à l'érection de l'église des Dominicains.

Nos annales fixent l'année 1254 comme celle du commencement des travaux, et 1260 comme celle de l'achèvement de la nef; le court espace de temps que nécessita cette construction et surtout la diversité de style d'architecture nous prouve que sous le nom de nef nous ne devons comprendre que l'une des deux nefs principales que nous voyons aujourd'hui, celle du côté nord et les bas-côtés, dont l'un existait encore avec le pendant du côté sud, qui fut démoli quand on ajouta la seconde nef. L'ancienne se distingue parfaitement de sa sœur cadette, qui n'a pu prendre naissance qu'un siècle plus tard, quand le chœur fut construit; car les dix arceaux en ogive, soutenus par des colonnes rondes, à chapiteaux octogones légèrement évasés, les nervures à simples facettes de la voûte croisée et les consoles qui les soutiennent à leur naissance, sont d'une architecture plus lourde, plus primitive et transitoire de l'architecture romane que la dernière. Aussi les quatre colonnettes, à l'une desquelles est attachée la chaire, qui rampent contre les colonnes, en remplacement des consoles, semblent-elles indiquer le point de séparation de la nef du chœur, où s'élevait peut-être le clocher à cette époque.

La voûte de la nef méridionale, adossée à la première, est soutenue par des arc-boutants et des contreforts qui se marient à l'intérieur de l'église, et forme une construction absidiale de la même hauteur, séparée par des colonnes à faisceaux; les nervures de la voûte sont plus légères, plus élégantes; les clefs de voûte, sculptées à rosaces, à figurines et armoriées, sont de même style que celles du chœur, et de hautes fenêtres en ogive s'élancent entre ces contreforts intérieurs. La porte d'entrée aussi, comparée à celle à côté, révèle la diversité de l'époque de construction; les deux colonnettes et les tores formant l'ogive sont de même du gothique primitif.

Les Dominicains.

C'est cette partie originaire de l'église, commencée en 1254, sous l'évêque Henri III de Stahleck, qui fut inaugurée par lui, peu avant sa mort, en 1260, en présence du chapitre et de Humbert de Romans, général de l'ordre.

La seconde partie de la nef fut commencée en 1308, sous l'épiscopat de Jean I^{er} de Dirpheim. Sous l'orgue, on voit les traces de cinq arceaux en ogive, dont celui du milieu est coupé par le pilier principal en faisceau, pareil à ceux auxquels s'appuient les contreforts; ces arceaux supportaient jadis le jubé qui séparait la nef du chœur. La construction de ce dernier tombe dans la même époque, et il s'étendait vers l'orient, ainsi qu'on peut le voir, à la hauteur des trois arceaux du milieu, en face des deux nefs principales. Ces travaux furent achevés en 1345 et inaugurés par l'évêque Berthold de Bucheck; ils constituent au complet une église de Dominicains ou de Frères-Prêcheurs sur le même plan que d'autres du même ordre que nous voyons dans diverses villes d'Alsace. Elles diffèrent des autres églises conventuelles par la vaste nef servant à la réunion des croyants pour le prêche, et par le chœur consacré spécialement au service religieux des membres de l'ordre.

A peine ces moines, qui, comme on sait, dépendaient directement du Saint-Siège, eurent-ils pris possession de leur nouveau séjour, que des mésintelligences s'élevèrent entre eux et la bourgeoisie et l'administration de Strasbourg. De tout temps, comme on le sait aussi, les institutions cléricales, tout en servant Dieu, n'oubliaient jamais les intérêts mondains et tâchaient de s'enrichir au détriment des croyants; de là, collision d'intérêts entre eux et la bourgeoisie, et à cela il faut ajouter les haines provoquées par les persécutions religieuses, dont ces moines étaient d'actifs agents. Cependant, une fois fixés en notre ville, beaucoup de ses habitants entrèrent dans leur communauté comme novices et comme moines; mais, fidèle aux lois qui régissaient la république, le Magistrat s'opposa à la réception, à titre de novices, des enfants et des jeunes gens mineurs, ce qui arrivait fréquemment, se fondant sur ce que l'homme ne pouvait disposer de sa personne qu'à l'âge de majorité, et devait rester jusque-là sous la tutelle de ses parents.

Au contraire, les Dominicains soutenaient que l'homme avait le droit de se vouer à Dieu à tout âge et en tout temps, et que les lois divines l'emportaient sur les lois civiles. L'ordre prétendait de même, en s'appuyant sur ses institutions, qu'un moine avait le droit de recueillir toutes les successions à lui échues, comme s'il vivait dans le monde profane, et qu'après sa mort la communauté devait recueillir toute sa fortune. Le Magistrat s'opposa à ces prétentions, se fondant sur ce qu'un religieux, en s'engageant dans les ordres, avait bien le droit de disposer de sa personne et de sa fortune, mais que les biens qui lui écherraient par succession, s'il vivait dans le monde, ne devaient plus lui parvenir, du moment qu'il avait renoncé à la vie publique et prononcé ses vœux éternels. Car, disait-il, si le principe contraire était admis, le grand nombre de

personnes qui vivaient alors dans les couvents, attirerait bientôt à ces communautés toute la fortune publique, et le reste serait pauvre et misérable. Les Dominicains.

Une autre fois encore, pendant les conflits qui s'élevèrent entre Frédéric-le-Beau et Louis de Bavière, tous deux prétendants à la couronne impériale au quatorzième siècle, et dont nous avons déjà parlé dans le cours de nos promenades, le sénat voulut forcer les Dominicains à donner les consolations religieuses aux habitants; mais ils s'y opposèrent. Il en résulta de nouvelles mésintelligences qui amenèrent, comme les précédentes, le blocus de ce cloître, et finirent toujours par l'émigration des moines et par l'abandon de leur couvent et de leur église, par des plaintes contre Strasbourg auprès du pape et par l'excommunication. Le pot de terre se heurta toujours contre le pot de fer et le sénat fut obligé de faire amende honorable et de recevoir de nouveau ces religieux au bout de quelques années d'absence. Enfin, le dernier conflit qui s'éleva entre eux et les habitants, date de 1525. A l'exemple des chanoines de divers chapitres, les Dominicains avaient emporté de leur couvent et de leur église beaucoup d'objets de valeur. Le sénat en demanda la restitution, en se basant sur le traité de 1386, intervenu entre eux et la ville, et par lequel cette dernière avait le droit de nommer trois inspecteurs laïques dans le sein du sénat, lesquels devaient coopérer à la gestion des revenus du couvent et contresigner tout acte d'achat, de vente, sous peine de nullité de tels actes. Les moines s'étant refusés à l'exécution de ces clauses et s'étant barricadés dans l'intérieur de leurs bâtiments, le siège en fut fait derechef, et un moine ayant tué d'un coup de hache un des assiégeants, le peuple exaspéré enfonça les portes avec force, brisa et culbuta tout et emmena prisonniers le provincial et le prieur. Le premier fut relâché bientôt après, par ordre du Magistrat; mais le dernier, accusé par ses propres frères de dilapidation des deniers de l'ordre, fut longtemps retenu sous les verroux¹.

En 1531, grand nombre de moines avaient abandonné leurs cellules et leur église, et ceux d'entre eux qui étaient restés, au nombre de cinq, en firent donation avec la maison d'école et diverses autres propriétés au petit hôpital de Sainte-Hélène. Le sénat distribua le reste des biens de l'ordre à l'hôpital civil, à Saint-Marc et à quelques autres institutions philanthropiques, et assura une pension viagère et annuelle de 60 florins et quelques rentes en nature aux moines restants.

Ces anciens bâtiments claustraux, quoiqu'ils eussent subi bien des transformations depuis une trentaine d'années, ont cependant conservé en grande partie le cachet de leur destination primitive. Quand, pendant les foires, au commencement de ce siècle, le cloître était occupé par des marchands et des industriels en tout genre, qui y avaient étalé leurs produits, cette galerie à arceaux gothiques dominait encore tout à l'entour

¹ Voyez aussi Strasbourg, Faubourgs, pages 106 et 107.

Les Dominicains. du silencieux et triste jardin, encaissé entre de hauts et noirs bâtiments, et quand, au clair de lune, on circulait sous ces voûtes désertes, on y croyait encore voir passer les ombres des blancs Dominicains. Il formait alors un passage où l'on entrait du côté de la rue de l'Outre, pour en sortir entre la nef et le chœur de l'église.

Quand on montait de ce cloître les larges et sombres escaliers, on arrivait dans un vaste couloir, non moins sombre, qui donnait entrée dans les cellules, ayant vue sur une vaste cour déserte et silencieuse. Ces cellules existent encore et sont habitées par des étudiants en théologie, heureux de ne plus être obligés de vivre sous la règle rigoureuse d'un ordre si austère. Le rez-de-chaussée de ce bâtiment, jadis réfectoire et salles conventuelles, est occupé aujourd'hui par les classes du Gymnase protestant ou École mixte. De l'autre côté de la cour, remplacé aujourd'hui par un corps de bâtiment de nouvelle construction, un rez-de-chaussée servait de même de classes au Gymnase et à l'école paroissiale du Temple-Neuf, au-dessus duquel un vaste grenier ouvert servait de magasin de planches. Un sombre couloir mettait cette cour en communication avec un antique bâtiment, ayant sortie vers la rue du Dôme, remplacé aujourd'hui par la nouvelle maison curiale appartenant à cette église.

Le Gymnase.

Le Gymnase, dont nous venons de parler, est la plus ancienne institution d'enseignement qui existe encore dans notre ville; il y a plus de trois siècles qu'elle fut fondée, et depuis ce temps elle n'a cessé de répandre l'instruction dans les diverses classes de la population de l'intérieur de Strasbourg comme sur des étrangers, tout en subissant les transformations de méthode nécessitées par les besoins de chaque époque.

Nous avons vu, dans l'historique de Saint-Thomas, qu'aussitôt après l'introduction de la réforme, le Magistrat, en harmonie de sentiments avec les réformateurs, s'occupa ardemment du soin de relever l'instruction, en créant des écoles tant paroissiales et populaires que supérieures. C'est à ces dernières qu'appartenait dans ces temps celle qui fut placée dans le local abandonné des Dominicains. En suivant, pour les études classiques, les plans et la méthode d'enseignement que le savant Wimpfeling avait déjà présentés antérieurement au sénat, et auxquels s'associaient volontiers les savants de l'époque, on sentit le besoin de placer à la tête de cet établissement un homme érudit et un pédagogue expérimenté. Jean Sturm de Sleida, qui jouissait de cette réputation et qui se trouvait alors à Paris, homme bien connu et apprécié par son homonyme, le Städtmeister Jacques Sturm de Sturmeck, accepta les fonctions de directeur et arriva à Strasbourg en 1537, et le 22 mars de l'année suivante les cours furent ouverts. Cet établissement devint dans le principe une école progressive comme nos lycées modernes, où l'élève pouvait commencer ses études élémentaires et les poursuivre depuis l'âge de six ans jusqu'à celui de vingt, pour finir par la préparation aux hauts grades académiques. En souvenir de la création de ce Gymnase, des hommes éminents

dans le sénat, fonctionnant comme scolarques, et en commémoration de l'époque à laquelle il fut fondé, on tailla dans la pierre l'inscription suivante :

Le Gymnase.

JVVENTVTI RELIGIONE CHRISTIANA
ET DISCIPLINIS LIBERALIBVS INSTITVENDÆ
JACOBO STVRMIO, NICOLAO KNIBSIO ET JACOBO
MEIERO LITERATORVM PRÆFECTIS, HVNC LVDVM
S. P. Q. ARGENT. F. F.
ANNO MDXXXVIII. DEPOSITIS ARMIS ET PLACATA
INTER CAROLVM V ROM. IMP. ET FRANCISCVM I
GALLIARVM REGEM GRAVI DISCORDIA.

Sur l'emplacement d'une chapelle latérale, la grande salle, adossée au chœur de l'église et surmontée d'un premier étage, fut élevée pour les fêtes académiques en 1590, comme nous l'indique l'inscription qui se trouve au-dessus de la porte d'entrée en style renaissance; elle sert encore aujourd'hui aux fêtes d'émulation de la jeunesse qui fréquente cet établissement, et est connue sous le nom d'*auditoire*.

AVSPICE DEO OPT. MAX.
PROCVRANTIBVS AMPLISSIMIS

DDD. SCHOLARCHIS

JOAN. PHILIPPO A KETTENHEIM PRÆTORE

ABRAHAMO HELDIO CONSVLE

JOSIA RIHELIO TREDECENVIRO

ACROASIN HANC VSVI PVBLICO

S. P. Q. ARGENTINENSIS F. F.

ANNO MDXC.

On perça alors le passage qui sépare la nef du chœur de l'église, dans lequel on entre par la porte donnant anciennement entrée au chœur.

Quoique dans le courant de ce siècle ces classes eussent été fermées temporairement et que professeurs et élèves fussent allés s'établir, tantôt au couvent des Chartreux, hors de la ville, tantôt à Wissembourg ou à Gengenbach outre-Rhin, pour fuir la peste et d'autres maladies épidémiques et contagieuses qui exercèrent de grands ravages, elles acquirent une grande réputation. Beaucoup de jeunes gens étrangers furent envoyés à Strasbourg pour puiser à cette source de science, où Sturm s'était acquis une si grande réputation. Le plan des études subit quelques modifications, quand, sur la demande du sénat, l'empereur Maximilien II eut donné à ce Gymnase, à la diète d'Augsbourg, en 1566, les privilèges académiques avant qu'il eût acquis le titre

Le Gymnase.

d'université, qui lui fut conféré par l'empereur Ferdinand II, en 1621. L'enseignement fut réparti entre deux divisions : les cinq classes inférieures avaient pour but de donner une instruction plus étendue que celles qu'on pouvait recevoir dans les simples écoles paroissiales, et les classes supérieures devinrent classes préparatoires pour les hautes études.

Entretenu sur les fonds universitaires, doté par la gratitude de beaucoup de nos ancêtres, qui devaient à cette institution leurs lumières et leur savoir, le Gymnase continua, à part une interruption de quelques années, pendant les orages de la révolution, à rester une école indépendante de l'administration municipale et gouvernementale. Depuis cette époque, cet établissement est entretenu par les honoraires que paient les élèves, et subventionné par les fonds de l'administration de Saint-Thomas. Quoique créé du temps de la réformation, il était fréquenté au commencement de ce siècle par des élèves de tous les cultes ; et israélites, catholiques, luthériens, tous y puisaient les principes d'une sage et fraternelle tolérance, tout en y acquérant une instruction solide. Cependant la langue et la méthode d'enseignement de l'Allemagne étaient toujours prédominantes, inconvénient qui a subi depuis de grandes modifications.

Quand les moines prêcheurs eurent quitté leur couvent et leur église, cette dernière resta vide et abandonnée. Elle servit de magasin à la ville pour les objets employés aux fortifications, tels que saucissons, affûts, etc., jusqu'à l'époque de l'*interim* (1549-1559), où la cathédrale fut rendue au culte catholique. Pendant ce laps de temps, ses paroissiens y tinrent leurs cérémonies religieuses et leurs prêches ; mais elle fut encore abandonnée lorsque les protestants furent rentrés en possession de l'église métropolitaine, jusqu'en 1681, époque où cette dernière leur fut définitivement enlevée, en vertu de l'art. 3 de la capitulation.

Intérieur de l'église.

C'est depuis ce temps que l'ancienne église des Dominicains est la principale église protestante de notre ville, sous le nom de *Temple-Neuf* (*Neue Kirche*), qu'elle reçut à cause de sa nouvelle destination. L'état de délabrement dans lequel elle se trouvait, par suite du service auquel elle avait été affectée, occasionna de grands frais de restauration. Pour la reconstituer d'une manière digne et convenable, une quête fut faite chez les personnes appartenant à la paroisse, ainsi que dans les autres églises protestantes, et elle produisit une somme de près de 5,000 florins. Le 10 décembre de la même année (1681), le premier service religieux put y être célébré.

Ces diverses dégradations et les transformations qu'il subit sont aussi la cause du cachet tout moderne de l'intérieur de ce temple. Les vitraux peints, eux-mêmes, ont disparu pour être remplacés par des vitres blanches.

Les orgues, au fond de la seconde nef, sont un chef-d'œuvre des frères Jean-André et Jean-Daniel Silbermann, si renommés dans leur art. Elles furent construites dans l'espace de deux années et inaugurées en 1749, et remplacèrent celles que fit Legros,

en 1702, et dont l'église catholique de Ribeauvillé fit l'acquisition. Ces orgues, d'une étendue de jeu de quarante-cinq registres, sont composées de 2776 tuyaux et ont coûté 9,150 florins. L'étendue de cet instrument, les sons sublimes qu'un habile artiste sait en tirer, les firent toujours choisir pour l'exécution par les rares virtuoses qui venaient se faire entendre à Strasbourg sur cet instrument religieux.

Par la même raison indiquée ci-dessus, on ne retrouve pas non plus dans cette église des monuments funéraires qui datent des siècles écoulés en nous rappelant les noms d'illustres ancêtres. Il ne nous en reste que quelques-uns que nous citerons avec les trois, appartenant aux temps modernes, qui s'y trouvent. Entre la sacristie et le prieuré de nouvelle construction, sous le jubé méridional, on voit contre le mur une grande pierre sépulcrale, sur laquelle sont sculptées, sur deux boucliers suspendus, au haut, les armoiries des Sturm, au bas, celles des Endingen. Une pierre sépulcrale pareille, placée à l'angle nord-ouest de l'église, porte les mêmes armoiries, mais sans millésime, et l'inscription nous indique qu'elle couvrait la tombe d'un Louis Sturm et de son épouse Anne d'Endingen, dont nous avons déjà rencontré les noms sur une des pierres tumulaires de l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, avec le millésime de 1516. Nous savons qu'à cette époque les Sturm avaient leur hôtel dans la rue Brûlée et les Endingen à la Pomme-de-Pin, et l'on se demande si ce couple, portant les mêmes noms et les mêmes prénoms, n'a pas voulu conserver un souvenir dans les deux églises, en se faisant inhumer dans l'une et en faisant poser une pierre sépulcrale dans l'autre. A côté de la porte d'entrée, en face de la rue des Orfèvres, s'élève un monument en grès des Vosges; il est formé d'un piédestal avec deux colonnettes, surmontées d'un fronton, sur lequel repose un buste en marbre blanc, d'une ressemblance parfaite, rappelant les traits de Jean-François Redslob, professeur en théologie et prédicateur distingué de cette église. Il naquit le 25 mars 1770 et mourut le 23 novembre 1834. Dire de ce modeste savant qu'il fut l'ami de l'archiprêtre Vion, de ce digne prédicateur de la cathédrale, dont la mémoire est encore honorée par tous ceux qui l'ont connu, c'est prouver que ces ecclésiastiques se nourrissaient tous les deux des principes de tolérance et de charité qui distinguent les véritables disciples du Christ.

A côté de ce monument s'en trouve un autre, élevé à la mémoire d'un homme qui ne jouissait pas moins du respect et de l'estime de ses contemporains: c'est celui de Laurent Blessig, également professeur en théologie et prédicateur dans cette église. En 1777, il se signale déjà comme jeune et éloquent orateur devant le chef-d'œuvre de Pigal, lors de la translation des dépouilles mortelles du maréchal Maurice de Saxe du Temple-Neuf à l'église de Saint-Thomas; treize années plus tard, ce digne ecclésiastique célébra, sur la Plaine-des-Bouchers, à la fête de la Confédération, avec un patriotisme pur et ardent, l'aurore de la liberté qui luisait sur le peuple français, et dont il devait pleurer lui-même les excès sous les verroux. Aujourd'hui encore son nom honorable

Intérieur de l'église.

Intérieur de l'église. vit parmi nous dans une pieuse et philanthropique fondation dont il avait jeté la première base de son vivant et qu'il dota de sa fortune avant sa mort. Un pasteur de cette même église s'est acquis des titres à la reconnaissance, en faisant revivre par l'exécution, la pensée de celui qui parla si souvent du haut de cette chaire à son nombreux auditoire. Nous lui devons aussi une histoire du Temple-Neuf qu'il publia en 1825, et à laquelle nous renvoyons nos lecteurs qui voudraient connaître plus en détail l'histoire de cette église¹.

Le monument élevé à la mémoire de L. Blessig est placé dans une niche gothique du quinzième siècle, dans laquelle se trouvait jadis un cercueil en pierre que nous rencontrerons bientôt autre part. Sur un piédestal en grès, orné d'un médaillon en marbre blanc, représentant les traits du défunt, est posé Jésus-Christ, assis sur une roche et enseignant les enfants; groupe sculpté en grès par Ohmacht. Le profil du Christ est d'une expression noble et aimante et ses vêtements sont largement drapés; d'une main il tient sur ces genoux un enfant; l'autre main fait le mouvement du maître qui répand l'instruction. A ses pieds, un autre petit, se serrant contre le divin précepteur, semble, à l'expression de ses traits enfantins, pleins d'une naïve et pure innocence, avaler les paroles qui sortent de sa bouche. Il est à regretter que la pierre de ce groupe ait été recouverte d'un badigeon blanc à l'huile, ce qui lui donne de la dureté et de la sécheresse, sans pouvoir lui donner la suave transparence du marbre ou de l'albâtre qu'on a voulu imiter. Qu'on compare ce charmant groupe à celui du même sculpteur qui forme le monument de Koch dans l'église de Saint-Thomas, et où le grès est conservé dans toute sa pureté, et l'on jugera de la différence. Ce monument fut inauguré le 7 novembre 1819.

Sous la dernière fenêtre en ogive, nous voyons encore sur un piédestal, également en grès, le buste en marbre blanc de Bernard-Frédéric de Türrckheim, ancien banquier en cette ville, et qui remplit pendant une longue série d'années les fonctions de président du Directoire de la Confession d'Augsbourg, dans lesquelles lui succéda son fils Frédéric de Türrckheim, ancien maire de Strasbourg, dont nous avons déjà donné un aperçu biographique. Ce buste est de même l'œuvre d'Ohmacht, et celui du professeur Redslob est dû au ciseau de M. Fréd. Kirstein fils.

Une modeste pierre sépulcrale rappelle le souvenir d'un Dominicain, ornement de son ordre; elle couvrit jadis sa tombe, qui se trouvait dans le cloître, et fut transférée dans l'église. C'est celle de Jean Tauler, né à Strasbourg à la fin du treizième siècle, et mort dans cette ville le 16 juillet 1361, dont les œuvres et un grand nombre de sermons vivent encore dans les bibliothèques théologiques, en diverses éditions. Tauler est représenté, gravé en contour sur la pierre, dans le costume des Frères-Prêcheurs;

¹ *Die neue Kirche in Strassburg*, von Fried. Willh. Edel, 4 vol. in-8°.

il tient de la main gauche l'agneau de Dieu, et sur sa poitrine, sous une couronne, on voit les initiales de son nom. A Tauler se rattache le souvenir d'Albert, surnommé le Grand, à cause de ses connaissances étendues dans toutes les branches de la science si peu cultivées au siècle où il vécut. Ayant rempli les fonctions les plus élevées dans son ordre, ayant même été appelé à la dignité épiscopale, à laquelle il renonça par amour des études, il passa la plus grande partie de sa vie dans le couvent des Dominicains à Cologne, et dans celui du même ordre à Strasbourg. Il se trouva en cette ville comme provincial des moines Prêcheurs en Allemagne, quand l'église fut inaugurée en 1260, et la tradition nous enseigne qu'il avait sa cellule au-dessus de la petite porte d'entrée du cloître, du côté de l'ancien cimetière. En entrant dans la maison, au sortir de ce passage gothique, où notre parent et homonyme a étalé des milliers de bouquins, demandez-lui la permission de monter au premier étage; là un parfum de vétusté de livres et d'architecture vous entourera. Après avoir ouvert une lourde porte en fer, garnie de serrures et de verroux, on entre dans une chambre voûtée, dans laquelle le soleil ne jette une lumière parcimonieuse qu'à travers trois étroites croisées. De petites vitres à œil de bœuf, enchâssées dans du plomb, forment les fenêtres, et deux sièges dans chaque embrasure des murailles, de plus d'un mètre d'épaisseur, vous engagent à y prendre place et à y laisser errer votre pensée dans le labyrinthe des événements du treizième siècle. Si l'église de laquelle nous venons de faire la description a changé tant de fois de robe, cette cellule n'a pas été profanée par des mains ni réformatrices ni révolutionnaires, et si le touriste hoche parfois la tête d'incrédulité quand on lui montre la chambre intacte qu'habita tel ou tel grand homme, ou la plume avec laquelle il traça son nom, ici on peut être sûr qu'Albert-le-Grand habita celle dont nous parlons, ou au moins qu'aucune main profane n'y a touché; elle tomba dans l'oubli pendant des siècles, ou plutôt on n'en avait pas besoin. Les nervures des voûtes sont les mêmes que celles de l'église primitive; elles sont encore peintes de la même couleur, et les arabesques qui les contournent sont sûrement aussi vieilles que les murs. On croit encore y voir le savant Dominicain faire derrière ses portes ferrées des expériences de chimie et de physique, ou se laisser aller aux profondes méditations de la Bible et des pères de l'Eglise.

Retournons dans notre temple, où il nous reste un dernier monument funéraire à visiter: c'est le cercueil qui reposait jadis dans la niche gothique. Sur le couvercle qui le recouvre est étendu, sculpté dans la pierre, en grandeur naturelle et en costume sacerdotal, un prélat dont les pieds reposent sur un lion; il tient la crosse épiscopale de la main gauche; sa droite retombe sur sa poitrine, et il porte la mitre sur la tête. Cette figure, comme nous l'indique l'inscription qui l'entoure, représente le défunt: JOHANNES ORTWIN, ORDINIS PRÆDICATORVM, DOCTOR THEOLOGIÆ, EPISCOPVS; la suite n'existe plus, mais elle nous est fournie par le manuscrit de Mueg,

Intérieur de l'église. *Monumenta in ecclesiis et claustris Argentinensibus*, en ces termes : MATHONENSIS, AC SVFFRAGANEVS ARGENTINENSIS OBIIT ANNO.....

Tels sont les souvenirs que l'art plastique nous a conservés dans cette église. Il nous reste encore à parler d'une autre œuvre d'art que la peinture nous a léguée.

M. Aug. Arnold, architecte, découvrit en 1824, quand il fut chargé du badigeonnage du Temple-Neuf, des fragments de peintures à fresque, recouverts de diverses couches de couleur, du côté de l'ouest et sous le bas-côté du nord. Ces peintures formaient une série de tableaux, séparés par des colonnettes, et rappelaient, dans leur austère composition, l'action destructive et journalière de la mort dans toutes les classes de la société humaine, un parlant *Memento mori* qui devait frapper l'esprit des plus incultes même. La plupart de ces tableaux étaient dans un mauvais état, et cependant, à force de soins, M. Arnold parvint à les mettre au jour et à dévoiler à l'art ces vieux débris. Cinq de ces tableaux sont encore visibles, les autres ont été recouverts, et le premier seul fut entièrement restauré. Nous en donnerons une courte analyse : En tête, d'un côté de la porte, on voit en chaire un moine dominicain, autour duquel sont rassemblés des représentants de la société humaine, depuis ses chefs spirituels jusqu'aux hommes du peuple. La mort, qui est sans doute le texte dont le prédicateur entretient son auditoire, fait sur ce dernier une impression pénible. Au milieu d'un groupe de dix personnes, un pape, couronné de la tiare, encore dans la force de l'âge, semble compter sur ses doigts le nombre d'années qu'il a encore à vivre ; à sa gauche, un vieillard en manteau d'hermine, les mains croisées sous ses larges manches, fait une figure triste et pensive en songeant que bientôt la clepsydre de son existence sera écoulée. Derrière eux, un évêque et un cardinal regardent d'un air abattu le malencontreux prédicateur, et serrent contre eux les insignes de leur dignité spirituelle. Sur le premier plan est assise une nonne voilée, les mains jointes ; elle semble vouloir implorer, par de ferventes prières, le pardon de quelque peccadille ; derrière elle, deux jeunes gens, en entretien l'un avec l'autre, révèlent par la gaîté qui se lit sur leurs traits, le peu d'impression que font sur eux les austères pensées du prêche, et regardent une jeune et belle personne qui se trouve au pied de la chaire. Enfin, vis-à-vis de la nonnette, une matrone et un vieillard, gens du peuple, affaissés sous le poids de l'âge et presque endormis dans une complète indifférence, ne semblent nullement être impressionnés par les paroles du prédicateur ; car combien de fois, peut-être, n'ont-ils pas imploré l'ange de la mort de venir s'abattre sur leur triste existence !

En tête du second tableau, on voit le symbole de la destruction, fièrement posé et drapé, saisissant comme proie le Saint-Père, derrière lequel un cardinal, tenant la triple croix, gémit et se lamente, et semble vouloir s'esquiver. Enfin quelques clercs à figures piteuses prient, les mains jointes, pour le salut de leurs âmes.

Au troisième tableau, c'est le tour du couple impérial, dont la partie supérieure du

corps seule est encore visible. Les deux augustes époux, la tête ceinte d'une couronne, affublés de riches vêtements, semblent être en douce conversation, quand la mort, d'un air ricanant, les saisit par derrière, à la taille, et leur annonce que leur dernière heure a sonné, qu'il est temps de quitter le théâtre de leur superbe existence; derrière l'impératrice, une dame de la cour, en riche parure de tête, se détourne pour fuir les étreintes du trépas. Dans la seconde partie de ce tableau, la mort se présente devant un groupe de jeunes pages, dont les coiffures sont ornées de fleurs et de plumes; elle saisit au collet l'un d'eux, qui se débat avec vigueur, et l'entraîne; à un second, qui se retourne effrayé, un vieillard semble donner froidement le conseil de suivre courageusement sa précoce destinée.

Dans le quatrième tableau, l'homme décharné étend ses deux bras et tient la reine comme s'il voulait l'engager, avec sa mine réjouie, à une ronde entraînante; elle fuit du regard le terrible personnage, et le roi le prend par la main, pour lui faire lâcher prise, mais c'est en vain. Dans la seconde partie de ce tableau, où la mort saisit, sous les bras, deux jeunes gens et une jeune dame richement habillés et parés, nous reconnaissons facilement l'époque où ces peintures virent le jour, car le pourpoint du premier de ce groupe, composé d'une multitude de morceaux d'étoffes, sa coiffure prétentieuse, bouclée et frisée, le pantalon collant et le manteau court du second, ainsi que le corsage ouvert et le voile de la noble damoiselle, nous rappellent trop l'amère critique que fait, en 1492, un ecclésiastique du temps, du costume que l'on portait alors, pour que le doute soit possible¹, et pour ne pas attribuer à la seconde moitié du quinzième siècle l'exécution de ces fresques.

Enfin, dans le cinquième tableau, la mort fait encore table nette du clergé; elle empoigne clercs, évêques et cardinaux, comme si l'artiste, animé des mêmes sentiments que l'auteur que nous venons de citer, avait voulu les ramener dans une voie plus digne de leur spirituelle vocation, en leur présentant sans cesse le tableau de leur fragile existence d'ici-bas; c'étaient là les caricatures du temps, le catéchisme de la morale.

On voit parfaitement bien que toutes les fresques qui composent cette danse macabre ne sont pas dessinées et peintes par la main du même maître; mais elles portent toutes le cachet du moyen âge: figures allongées, poses plus ou moins raides dans les mouvements, extrémités effilées, mais surtout expression vraie et frappante dans les physionomies. La mort n'est pas représentée comme un squelette hideux, grinçant des dents, armée de la faux et tenant dans ses mains osseuses le sablier symbolique, comme dans d'autres compositions de ce genre; c'est un corps décharné, dont la peau recouvre encore le squelette, à tête chauve, et drapé d'un large linceul. La destruction de ces peintures doit remonter à l'époque où cette église fut transformée en magasin,

¹ Voyez Strasbourg, Ville, page 21.

Intérieur de l'église. et où non-seulement des effets militaires et de fortification y étaient conservés, mais où on l'encombra des barraques en bois dans l'intervalle des foires, et où l'on emmagasina aussi les provisions de suif de la ville. Il paraît que le badigeon les déroba totalement à la vue quand elle dut servir au culte en 1549, et de cette époque doit aussi dater le percement de la porte donnant dans la rue des Orfèvres.

Le chœur de l'ancienne église des Frères-Prêcheurs a subi jusqu'en 1831 moins de modifications que la nef. Dans le siècle même où il fut abandonné par eux, ce temple servit temporairement d'église aux huguenots réfugiés à Strasbourg, et pendant quelque temps aussi de magasin.

La Bibliothèque.

D'une construction svelte, hardie et élégante de forme, le chœur est percé de chaque côté de six hautes fenêtres en ogive, entre lesquelles se dressent de robustes contreforts, et il a les proportions grandioses d'une belle église. Aujourd'hui ces contreforts sont dégarnis de toutes adjonctions de bâtisses, mais beaucoup de nos contemporains se souviennent encore d'un vieillard, ancien cordonnier de dames, dont les alouettes et les rossignols qu'il tenait en cage, sous la verte treille qui entourait sa cassine, charmaient par leur chant les oreilles des passants, d'un vieux relieur, d'un couple de sœurs laveuses, d'un faiseur de boîtes de montres et d'un orfèvre, qui avaient chacun niché sa modeste maisonnette entre ces piliers colossaux. Ces barraques furent démolies quand le bâtiment subit les transformations que nous lui voyons aujourd'hui qu'il contient le riche trésor de livres qui forme la bibliothèque publique.

La création d'une bibliothèque était la conséquence de l'essor que prirent les études au seizième siècle; l'étude des sciences et des lettres était sortie de l'étroite sphère où elle était renfermée, alors qu'elles n'étaient cultivées que par quelques institutions religieuses, et était tombée dans le domaine public; l'imprimerie avait répandu dans le monde et multiplié à l'infini les livres précieux qui ne vivaient auparavant qu'en rares copies dans les bibliothèques des chapitres, des abbayes et des couvents. La formation du Gymnase entraîna la formation d'une bibliothèque attachée à ce centre d'instruction. On peut juger de la modestie de ce premier recueil, en voyant les salles auxquelles on monte par un étroit escalier, dans la partie méridionale du cloître où il chercha un premier asile.

Jacques Sturm, le savant Städtmeister et scolarque, dont un portrait en pied orne encore ce local, augmenta ce premier recueil de livres par la donation de sa nombreuse bibliothèque. Cet exemple fut suivi plus tard par le savant Marc Otto, par Schenkbecher, membre de la chambre des XIII, dont le nom vit encore parmi nous dans des capitaux légués à titre de bourses à donner à de jeunes étudiants doués de bonnes dispositions pour les études, et qui n'auraient pas les moyens pécuniaires de pouvoir s'y livrer, et par divers autres bourgeois de la ville pour lesquels le culte des lettres était devenu une seconde nature. Grossi par ces legs et par de nombreuses acquisitions,

ce trésor de livres ne put plus tenir dans ce local étroit, et il fut transféré au premier étage, au-dessus de l'Auditoire, où nous voyons encore aujourd'hui classée en ordre parfait et augmentée dans les temps modernes par une partie des bibliothèques de feu les professeurs Haffner et Herrensneider, cette riche collection d'incunables, d'auteurs classiques, d'éditions rares de bibles et de ses commentaires, de pères de l'Eglise et d'œuvres philosophiques et mathématiques. Cette ancienne bibliothèque, une fois installée dans ce local, fut ouverte aux professeurs et aux étudiants le 4 février 1619; elle devint bibliothèque de l'université, agrandie de nos temps sur les fonds de l'administration qui lui succéda.

Le savant Schoepflin légua à sa mort, à la ville, sa nombreuse bibliothèque, formant un noyau de livres choisis, surtout dans la branche historique, avec sa riche collection d'antiquités, de monnaies et de médailles. Vingt ans après, la révolution fit saisir les nombreuses collections de livres du clergé et de la noblesse, qui avaient quitté le sol de la province, et de cette manière la bibliothèque de la ville s'amassa des trésors, comme une avalanche grossit en tombant de la montagne. On retire aujourd'hui des tablettes qui contiennent ces muets représentants de la science, tantôt un lourd in-folio, habillé en peau de porc ou en parchemin avec de solides fermoirs, ayant appartenu à telle ou telle abbaye; tantôt un élégant volume, relié en veau ou en maroquin avec les armoiries de telle ou telle famille nobiliaire, richement dorées sur les couvertures, ou encore d'autres volumes, signés du nom d'un illustre savant qui a sacrifié à son trésor de science la majeure partie de son modeste revenu, en y ajoutant pour la gouverner et le contrôle de sa bourse, le prix d'acquisition et de reliure, le *constat* obligé, pour pouvoir un jour évaluer la richesse de sa collection. De cette manière plus de 400,000 volumes, qui forment ces deux bibliothèques, se sont accumulés pendant trois siècles, et parmi eux il y a des trésors qui ne pourraient jamais être remplacés.

Depuis le commencement de ce siècle, la bibliothèque de la ville fut installée et classée dans le chœur de l'église; on y parvenait du premier étage de celle de l'université par un étroit escalier; mais ce n'est que depuis 1831 que l'administration municipale fit diviser en deux étages la hauteur de cet édifice, dont la partie supérieure ne profitait pas au placement des livres. Pour cela elle fit percer une porte d'entrée au centre, où reposait jadis l'autel; une partie des frais qu'occasionna ce changement fut remboursée par la vente, à la cathédrale, des vitraux peints qui ornaient le chœur.

Le rez-de-chaussée contient une collection de monuments de l'époque romaine et du moyen âge, trouvés dans le département, et des manuscrits provenant, en majeure partie, de la bibliothèque des anciens chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, avec les portraits d'illustres savants de Strasbourg. Au premier étage, duquel on passe de plein pied dans l'ancienne bibliothèque universitaire, on entre dans la vaste salle de lecture, de laquelle deux grandes portes vitrées communiquent aux couloirs dans lesquels se

La Bibliothèque. dressent de hauts rayons qui contiennent les livres historiques, diplomatiques, héraldiques, archéologiques et numismatiques, les voyages, la riche collection d'ouvrages sur l'Alsace et les classiques grecs et latins, avec les nombreux commentaires. De là on passe dans la salle des manuscrits et des collections numismatiques qui mériteraient un meilleur sort que d'être relégués dans un sombre réduit sans classification rationnelle.

Au second étage se classe la théologie, la bibliographie, les collections périodiques littéraires et scientifiques, la littérature classique française, allemande, anglaise et italienne; elle demanderait une protection plus tutélaire que celle dont elle a joui jusqu'à présent; la philosophie, la linguistique et les glossaires, la jurisprudence ancienne. La jurisprudence moderne, comme la médecine, n'y a que quelques faibles représentants. Puis suivent les arts et métiers, qui, eux aussi, laissent à désirer un plus bienveillant accueil, et les grands ouvrages de luxe, en publications artistiques, en majeure partie dons du gouvernement, trouvent une place dans une série d'armoires qui se prolongent au milieu de cette vaste salle. Depuis quelques années, une magnifique collection de voyages, tant anciens que modernes, due au legs généreux d'un de nos concitoyens, feu M. Breu, agrandit et embellit considérablement ce recueil de livres. En outre, cette salle est ornée de l'ancienne bannière de Strasbourg, dont nous avons déjà parlé dans le corps de cet ouvrage¹, et une série d'autres bannières, portées par les représentants des villes et des métiers aux fêtes célébrées en 1840, en souvenir de l'invention de l'imprimerie en cette ville, drape d'une manière imposante ces rayons peuplés de livres².

L'art du verrier y a laissé d'intéressants produits du quatorzième siècle dans les trilopes formant la partie supérieure des fenêtres ogivales, si riches de couleurs et de style, et du dix-septième dans une série de tableaux sur verre, copiés de la vie des saints de de Vos, gravés par Sattler, et de la vie de Jésus-Christ, qui se trouvaient dans le couvent des Chartreux de Molsheim. Ils sont tous peints par les frères B. et L. Linck, depuis 1620 jusqu'en 1630, et forment pour ainsi dire les derniers produits de l'art du verrier qui succomba dans notre province par les affreuses calamités de la guerre de trente ans et des guerres subséquentes, pour ne plus revivre qu'à notre époque moderne.

Depuis l'évacuation de cette immense quantité de livres pour céder le local aux travaux d'appropriement et leur remplacement, cette bibliothèque a subi un remaniement et un classement complet par les soins de M. le professeur Jung, bibliothécaire, par suite duquel un catalogue complet en plus de quatre-vingts volumes in-folio, méthodi-

¹ Voyez Strasbourg, Ville, page 264.

² Nous y remarquons encore un tableau sur bois, style byzantin, dont la bannière est une copie alsatisée.

quement dressé, dévoile l'existence d'une masse de livres et d'opuscules entièrement ignorés et facilite singulièrement les recherches dans ce dédale de sciences. Les prédécesseurs du bibliothécaire actuel, depuis la formation de la bibliothèque de la ville, étaient les professeurs Koch, Oberlin, Schweighäuser père, Herrensneider et Schweighäuser fils, et c'est sous ces derniers que nous avons commencé, en 1821, nos fonctions comme employé à la bibliothèque de la ville et de l'université, en les continuant sans interruption jusqu'en 1853. C'est alors qu'un arrêté de la commission des finances de l'administration de Saint-Thomas, en supprimant une partie des appointements attachés à ces fonctions qu'elle payait conjointement avec la ville¹, nous obligea de nous retirer après trente-deux ans d'honorables services et après avoir collaboré à toutes les phases à travers lesquelles a passé cette agglomération de livres. Nous serions ingrat si nous ne lui payions pas notre tribut de reconnaissance pour les lumières que nous avons pu y puiser, et qui nous ont servi avantageusement à la réalisation de notre œuvre patriotique.

La Bibliothèque.

En prenant congé de la bibliothèque publique, sur laquelle nous aurions aimé pouvoir jeter un coup d'œil plus détaillé si le plan de cet ouvrage l'eût permis, nous passons de nouveau dans la rue des Orfèvres pour nous rapprocher de la cathédrale. Son ancien nom était rue des Prêcheurs (*Prediger-Gass*); d'un côté, en entrant, nous voyons à notre droite une série de maisons à une ou deux avances; avant sa reconstruction en 1808 ou 1809, la maison Klotz, à l'angle en face, en avait autant, de sorte que, comme dans l'entrée de la rue Mercière, on pouvait se donner la main d'un côté à l'autre, à l'étage supérieur. Ces nombreuses avances aux maisons étaient non-seulement pernicieuses en cas d'incendie pour la communication du feu d'un côté de la rue à l'autre, mais empêchaient la circulation de l'air en rendant les rues sombres et fangeuses. Après l'incendie de 1298 qui ravagea un quartier entier, le Magistrat défendit les excès de saillies en ce genre et en fixa la mesure sur le perron de la porte d'entrée dans l'abside méridionale du dôme par une marque de 1 mètre 10 cent. de largeur, que l'on voit encore avec l'inscription : *Dis ist die Maze des Ueberhanges*.

Les avances.

Plus tard, ce genre de construction fut totalement défendu et ne put avoir lieu qu'avec le consentement du Magistrat. Ces exceptions à la règle générale donnèrent lieu à des plaintes de la part de la bourgeoisie non autorisée, contre ceux qui en reçurent la permission. Le Magistrat, pour se dégager de toute responsabilité et de tout reproche, demanda l'avis des 300 échevins par une circulaire du 9 mars 1607, et ils conclurent, à une grande majorité, que la défense ne devait pas être admise en règle générale, et lui laissait la faculté de juger, comme par le passé, sur les cas d'urgence. Cette liberté d'agir nous prouve que, dans le nombre des anciennes maisons qui sont pourvues de

¹ La somme de 400 fr.

ces élargissements aux étages supérieurs, nous pouvons en rencontrer qui datent d'une époque postérieure au commencement du dix-septième siècle, ce qui est démontré en outre par quelques chiffres précis que nous y trouvons.

J. F. Kirstein.

Après avoir dépassé les maisons de nouvelle construction dans cette rue que nous avons signalées antérieurement, nous nous arrêtons un moment devant celle à côté de la porte-cochère donnant entrée au *Bleyhof* (nous ignorons d'où cette cour fut nommée ainsi (la *cour du plomb*), mais nous l'avons déjà rencontrée, en 1236, sous le nom de *Curia ad plumbam*, dans un acte de vente qu'en fit le chapitre de la cathédrale à un Conrad Virnekorn). Cette maison n° 4 va bientôt célébrer son premier anniversaire séculaire d'habitation, de génération en génération par la même famille d'orfèvres et de ciseleurs; car elle fut achetée en 1760 par Jean-Jacques Kirstein¹, le grand-père du propriétaire actuel. Nous n'avons jamais connu le grand-père, mais, ami et contemporain du petit-fils, nous sommes heureux de pouvoir dire que nous avons souvent serré la main à son père Jacques-Frédéric Kirstein, à ce bon et digne vieillard, dont nous avons admiré tant de fois les charmantes ciselures en argent ou en or, assises sur une couche de poix. Le ciselet et le martelet en main, il savait donner à ses paysages une profondeur à perte de vue; il les plantait sur le premier plan de la riche végétation de nos forêts, ou les parait de sauvages blocs de rochers; il peuplait ces sites variés du lièvre dans son gîte, du sanglier en défense, de la laie avec sa famille de marcassins, du chevreuil franchissant une haie, du cerf aux abois; tout se vivifiait sous sa main habile. Lorsque nous lui demandions si ces milliers de coups de martelet qu'il fallait donner pour achever ses chefs-d'œuvre ne l'ennuyaient pas, il nous répondait tout naïvement: « Mais l'ennui appartient aux fabricants; ce qui est fabrique, je le fais faire par autrui ou par mon ouvrier, le vieux et fidèle Bielewitsch; ce qui est art, c'est mon bonheur, et c'est avec ces coups de martelet que je crée ce que je sens devoir créer. » Et souvent, en abandonnant son travail, il aimait à s'entretenir des beautés de nos montagnes qu'il avait tant de fois parcourues, la gibecière sur le dos: « Ah ça! vous revenez d'une excursion? où avez-vous été? causons-en, » nous disait-il; ou il amenait la conversation sur la Suisse qu'il avait visitée pour la seule fois en automne de 1834, et dont il ne se lassait jamais de s'entretenir. Au retour de ce voyage, il dînait dans une auberge du Val-de-Moutier, et grand nombre de voyageurs de tout pays étaient assis autour de la table d'hôte. Tout en mangeant de très-bon appétit, Kirstein, dans son modeste accoutrement de voyage, la veste de chasse verte, le collet de sa chemise ouvert et rabattu, avait posé à côté de lui sur la table, sans intention aucune, sa tabatière ciselée à sujet de chasse. Elle attira les regards de son voisin qui lui demanda la permission de la voir de près, et, passant de main en main, elle fit le tour de la table

¹ Kirstein est leur nom simplifié; dans les actes authentiques ils signent Kirstenstein.

et recueillit l'admiration de tout le monde qui reconnut en elle un chef-d'œuvre du célèbre Kirstein. La conversation roula sur l'artiste de Strasbourg qu'aucun des hôtes ne connaissait personnellement, et on prodigua des éloges à son adresse. Le modeste ciseleur les aurait entendus sans se faire connaître, si un Anglais n'eût pris la parole pour communiquer à la société la triste nouvelle que Strasbourg était devenu veuf, en peu de temps, de deux de ses artistes les plus distingués, d'Ohmacht et de Kirstein. Le dernier, qui aimait encore tant à vivre, ne put laisser passer sans mot dire l'éloge funèbre anticipé dont il venait d'être l'auditeur; il se fit connaître en chair et en os, en regrettant néanmoins la perte de son ami, et en lui prodiguant à son tour ses éloges bien mérités. A l'instant même, tout le monde s'empressa autour du vieillard, heureux d'avoir fait sa connaissance d'une manière si imprévue, et l'Anglais, qui avait communiqué la nouvelle anticipée de sa mort, n'eut rien de plus pressé à faire, pour s'amender honorablement de l'erreur où il s'était trouvé, que de faire sauter des bouchons de Champagne, et toute la société si hétérogène but à la santé de l'artiste strasbourgeois. Nous aimons à raconter cette anecdote que nous tenons de sa propre bouche, parce qu'elle caractérise non-seulement sa modestie, mais aussi la réputation que ses œuvres lui avaient acquise déjà de son vivant. Quoique le magasin eût été modernisé depuis par son fils Joachim-Frédéric, élève d'Ohmacht et de son père, sculpteur et ciseleur, nous ne pouvons passer sans voir la place où le père travaillait avec tant d'assiduité et sans nous souvenir de lui avec plaisir comme compagnon de voyage¹.

J. F. Kirstein.

La rue des Hallebardes, dans laquelle nous allons entrer, porta dans les anciens temps le nom de *rue des Éperonniers* (*Sporergass*), et une antique porte donnant vers la place Saint-Martin s'appelait la *porte des Selliers* (*Sattlerthor*). Le côté droit de la rue

Rue
des Hallebardes.

¹ J. F. Kirstein naquit à Strasbourg le 25 mai 1765 et y mourut le 4 juin 1838. Il commença sa carrière comme artisan et la termina comme artiste. Dans le temps où il mit la main à l'œuvre dans l'atelier de son père, notre ville était renommée par la vaisselle d'argent qui y fut confectionnée et qu'elle envoya aux salles à manger des cours d'Allemagne, à la riche noblesse et au haut clergé d'outre-Rhin. Pendant la révolution et les guerres qui en furent la suite, le luxe était banni, les ateliers restaient vides d'ouvriers, et notre jeune artisan occupa ses loisirs à la ciselure d'arabesques et d'ornements de fonte en bronze; il employa plus tard des métaux plus nobles et parvint à donner une telle extension, un tel relief à une plaque d'argent, que l'on se serait imaginé que les figures du premier plan étaient superposées, si l'on n'avait pas assisté à ces artistiques travaux. Des ornements il passa aux sujets de chasse si variés, et entra plus tard dans le style classique, dans lequel il créa son chef-d'œuvre: un vase magnifique, richement orné et entouré d'une large bande, représentant en bas-relief le triomphe d'Alexandre d'après Thorwaldsen. De cette manière, tableaux, coupes, vases, tabatières, pipes, tous embellis par ses délicates ciselures de sujets variés et d'ornementations, sortaient de son atelier de la rue des Orfèvres, qui était visité par tous les voyageurs auxquels le culte des arts était cher. En 1810 et en 1825, Kirstein envoya à deux reprises de ses charmants travaux aux grandes expositions de Paris, où il se rendit lui-même, et deux fois son génie artistique fut récompensé par la médaille d'or, mais la première fois ses objets exposés furent volés, et la seconde fois des intrigues de cour empêchèrent la vente de son chef-d'œuvre à Charles X, parce que ses mains habiles avaient confectionné un vase offert à Mercier, sergent dans la garde nationale de Paris, quand il ne voulut pas se prêter à l'arrestation de Manuel, membre de la chambre des députés, et un autre à A. Kœchlin, député du Haut-Rhin, dans le procès de Caron. La valeur du métal de ce vase est évaluée à 2,400 fr., et il avait estimé lui-même ce chef-d'œuvre à 25,000 fr. La ville de Strasbourg l'acheta plus tard, et il figure dans les salons de la mairie. Adolphe Kirstein, un second fils, paysagiste, vit dans une petite commune d'outre-Rhin, près de Kehl.

Rue
des Hallebardes.

rappelle encore l'ancienne ville libre impériale par ses maisons à avances, comme si un propriétaire avait voulu renchérir sur l'autre pour avoir la première vue sur les fêtes publiques et sur les événements qui se passaient jadis autour de la cathédrale et de ses environs. Les constructions en face ont plus d'étendue; elles viennent à l'appui de ce que nous avons déjà souvent fait observer, que les vastes propriétés de deux ou trois siècles d'existence appartenaient à la noblesse ou au clergé.

En passant en revue les titres de propriété de la vieille maison en charpente, au coin de la rue des Orfèvres, appartenant à M. Boeswilwald, titres qui remontent jusqu'au commencement du quatorzième siècle et où elle est toujours appelée *zum Schultheiss Walter*, nous avons trouvé qu'en 1306 la maison Eckel en face, où nous apercevons encore de beaux plafonds en stuc du seizième siècle, appartenait à la famille des Liebenzeller. Aurait-elle été habitée par Raimbaud Liebenzeller, le capitaine des troupes de la ville, qui commandait en 1262 l'expédition contre la Haldenburg, au-dessus de Mundolsheim, et qui ordonna le plan de bataille de Hausbergen¹? En ce cas, elle aurait un double intérêt et comme maison historique et comme curiosité architecturale; cependant nous préférons, sous ce dernier rapport, la maison voisine qui fait le coin de la place de la Cathédrale; elle mériterait bien une monographie artistique qui trouverait sa digne place dans un recueil architectonique rétrospectif.

Maison
Kammerzell.

Au-dessus de la porte d'entrée, le millésime 1464 ou 1469 nous indique l'époque de la construction du rez-de-chaussée, composé de la porte avec trois arceaux ayant jour sur la rue et un autre sur la place; les trois étages supérieurs forment saillie au premier et paraissent, suivant la date 1589 sculptée dans la charpente, avoir été construits sur cette base plus ancienne en remplacement d'un autre édifice démoli. Cette maison possède encore bien des beautés et des richesses en sculpture en bois, style renaissance, en arabesques, en figures, en feuillages et en consoles, qui encadrent les vingt-cinq fenêtres donnant jour à chaque étage. Si les figures sculptées n'étaient pas de vains ornements à ce bâtiment et si elles devaient avoir un sens symbolique, il a dû être construit par un homme aimant Dieu, qui respectait l'emploi du temps et qui se nourrissait de l'expansion harmonieuse de la musique. Car on y voit à l'angle, au premier, la figure d'une femme tenant un enfant sur le bras droit et donnant la main gauche à un autre qui se serre à ses côtés; la console qui supporte la figure est formée d'un pélican nourrissant ses petits du sang qu'il fait jaillir de sa poitrine; la figure, au second, n'est plus reconnaissable; mais, à en juger par celle du troisième étage qui représente de même une femme croisant ses deux mains sur sa poitrine en pose de prière, elle doit nous indiquer l'Espérance qui se trouve entre la Charité et la Foi, et forment à elles trois la représentation plastique des trois vertus théologales. Du côté de la place, la maison est décorée des douze signes du zodiaque, indiquant les douze phases

¹ Voyez Environs, page 132.

de l'année, toujours quatre par étage, et du côté de la rue par quinze figurines à pourpoint, à culottes à tonnelet, jouant chacune un autre instrument, toujours cinq par étage. Quelques-unes de ces figurines sont détruites; mais on reconnaît encore le chanteur, sa feuille de musique en main, la petite flûte, le tambour, la lyre, l'orgue, la guitare, le triangle, la cornemuse, le violon, la trompette, le trombone, le basson et la harpe. Si l'impôt des portes et fenêtres avait existé en 1589, sans doute le constructeur se serait gardé de percer cette maison de soixante-quinze croisées; le propriétaire actuel en a condamné un grand nombre, en les clouant de planches, pour ne pas subir la conséquence du besoin de lumière de son prédécesseur. Nous n'avons pu trouver la moindre notice dans nos recherches sur ce curieux monument d'architecture; nous savons seulement que le propriétaire actuel y trouva, il y a quelques années, dans une armoire cachée, un costume de pénitent noir avec capuchon à yeux percés.

Dans nos pérégrinations, nous avons déjà parlé du grand bâtiment qui se trouve en face, alors qu'il ne servait pas encore à l'exploitation d'une brasserie. Mais comme telle nous aurons encore à ajouter que, quoique depuis l'année 277 après Jésus-Christ où l'empereur Probus donna la permission de planter des vignes en Alsace et fit apporter des plants des bords de la Loire, la population de notre province ait été renouvelée par les invasions germaniques, elle préféra l'usage du vin à celui de la bière. Cette boisson était moins usitée chez nous, lorsqu'en 1446, comme disent nos chroniqueurs, les premières brasseries furent établies à Strasbourg, parce qu'en cette année les vignes étaient gelées et que le pot de vin coûtait de sept à dix Pfenning; le pot de bière ne se vendait alors qu'à deux ou trois Pfenning. Depuis ce temps, l'usage de cette boisson devint plus populaire, et elle jouissait même d'une certaine réputation, quoique les salles où on la vendait ressemblassent, encore au commencement de ce siècle, à d'affreux bouges. Dallées, garnies de grossiers bancs et tables, la bière servie dans des cannettes en bardeaux goudronnés, un verre pour deux ou quatre buveurs, une chandelle allumée sur chaque table, et qui à peine jetait une lueur vacillante dans cet horizon de fumée et de brouillard, des murs noirs comme la nuit, telles étaient ces anciennes brasseries. Aujourd'hui que le luxe et le confort ont envahi la société moderne, les brasseries de Strasbourg se sont réformées de même et se sont transformées à leur avantage, non que la bière vaille mieux que jadis, mais le service en cannettes en grès ou en verre couvertes de brillants couvercles en étain, un verre au service de chaque buveur, est plus propre, plus décent; le papier peint qui couvre les murs, le gaz qui éclaire, les planchers en bois qui remplacent les dalles froides et humides et la ventilation établie, ont même fait donner aux brasseries un luxe que n'avaient pas les cafés d'autrefois. La brasserie du Dauphin, située en face du dôme, est le principal point de réunion d'une multitude de gens de la campagne aux grandes fêtes de l'Église, et nous a déjà souvent rappelé, sur une échelle plus petite, les grandes agglomérations de pèlerins au moyen âge.

Maison
Kammerzell.

Brasserie
du Dauphin.

Introduction.

Quittons ces lieux profanes et visitons ce monument de la foi et de l'art.

Assis sur la plate-forme de la cathédrale, nous avons analysé, la longue-vue en main, le vaste paysage que l'œil embrasse; nous avons pénétré ses mystères, et notre plume en a décrit les points les plus intéressants et a retracé les faits que l'histoire et la statistique y rattachent. Nous avons plongé dans ce dédale de maisons, de rues, de places, et nos promenades dans Strasbourg ancien et moderne nous ont découvert la vie, les mœurs, les usages, les phases des diverses générations qui les ont vivifiés.

Nous arrivons à la description du point élevé sur lequel l'art chrétien nous a permis de nous asseoir; la montagne sainte qui nous fait découvrir et rêver dans le lointain le charme des campagnes, et qui, en même temps, nous rapproche de la Divinité dans l'œuvre que la foi et le génie de l'homme ont créée avec un constant dévouement. Tous les jours, pygmées humains, nous contemplons ce géant muet; il parle cependant à chacun, suivant les inspirations intérieures dont nous sommes nourris. Le pèlerin, plein de sa foi naïve, s'y prosterne en toute humilité et croit y adorer un autre Dieu que celui qui protège ses pénates. Le touriste inquiet, dont les pieds ont foulé les quatre parties du monde, jette un regard comparatif sur ses beautés qu'il n'a retrouvées nulle part, ni dans les sables de l'Égypte, ni sur les bords de l'Indus, ni sur ceux du Tibre, de la Seine, de la Moselle, ni sur ceux du Danube, ni dans les monuments de la verte Albion. L'archéologue y cherche le produit architectonique de chaque siècle que le style lapidaire y a profondément gravé. L'architecte mesure de l'œil ses proportions gigantesques, et l'exécution de cette œuvre le rejette dans la réalité de son art; elle absorbe ses pensées les plus élevées, et il s'incline devant le maître dont le génie a enfanté cette conception hardie et sublime. Le sculpteur admire le travail de ces milliers de pyramides, de tourelles, de clochetons, de pinacles, qui se superposent; il étudie la fouille délicate et patiente de l'ornementation de la pierre, les physionomies graves de ces statues, les larges plis de leurs vêtements et la naïveté d'expression des scènes de l'Histoire-Sainte. Le penseur chrétien reconnaît au tout, à l'ensemble de cette œuvre imposante, le temple consacré à Dieu, dont les créatures, inspirées de son souffle divin, ont élevé pierre sur pierre en son honneur et en sa gloire, animées d'une foi ardente que le sceptique le plus endurci n'osera révoquer en doute. Jusqu'au malheureux, poussé par la nostalgie et dont le pied fugitif laisse à peine une trace sur le sol qu'il foule en passant, il s'y arrêtera stupéfait, il dira: « c'est beau, c'est grand; » mais ses pas se dirigeront vers son modeste clocher de village, vers les montagnes qui l'entourent. En revanche, le Strasbourgeois, éloigné pendant longtemps de sa ville natale, ne saluera-t-il pas avec enthousiasme cette pyramide que son œil aura découverte dans le lointain? n'accélérera-t-il pas sa course pour s'en rapprocher, pour se reposer sous son ombre protectrice, au sein de sa famille, au milieu de ceux qui lui sont chers?

Notre tâche à nous était donc de faire la description de ce monument de l'art, de le saisir sous toutes les inspirations qu'il a fait naître en nous. Mais comment y parvenir, n'étant ni savant ni artiste? Pourquoi reproduire le tableau de ce géant que la gravure sur bois, le burin sur cuivre et sur acier, le crayon lithographique, ont déjà si souvent reproduit? Comment faire sa description quand tant de plumes érudites, gracieuses et même poétiques l'avaient entreprise avant nous? Cette tâche était difficile, à moins de copier, de répéter ce que d'autres avaient déjà dit et redit il y a longtemps.

Tous les grands hommes ont eu leurs biographes qui ont, en général, passé rapidement sur le jeune âge de leur héros et n'ont saisi leurs portraits que là où leur action publique commença. Ils dépeignent l'empereur sous sa pourpre impériale, le général sur les champs de bataille; ils nous font connaître l'artiste par ses tableaux, le savant par ses œuvres, mais rarement ils ont surpris leur homme en négligé (qu'on me permette cette expression); ils ont peint la fleur épanouie sans analyser le germe auquel elle doit sa naissance et son développement graduel.

De même, la cathédrale de Strasbourg a été dépeinte comme colosse imposant, artistement exécuté, à squelette ferme et robuste, qui a bravé depuis des siècles la colère du feu, de l'air, des hommes et même des convulsions intérieures de la terre. Mais sur sa naissance, sur son jeune âge règne une ténébreuse incertitude qui ne peut être éclaircie que par une promenade dans ses parties les plus intimes. On s'est peu occupé des détails de sa robe de pierre, des phases de sa toilette, à laquelle chaque siècle a payé son tribut de bon ou de mauvais goût, qui aident cependant beaucoup à divulguer les secrets de son origine, de même qu'ils nous dévoilent la pensée religieuse et artistique des maîtres qui y ont mis la main. C'est donc en restant dans son intimité que nous aurons encore à raconter quelque chose de nouveau, qui n'a pas été dit et qui est resté inconnu.

La cathédrale est notre montagne à nous Strasbourgeois; elle est même notre montagne sainte. Sainte, par les impressions calmes qu'y déposent dans le cœur de l'homme une soirée d'été, au coucher du soleil, derrière les Vosges, au lever de la lune, derrière la Forêt-Noire, et au scintillement de myriades d'étoiles que l'œil saisit dans ce vaste horizon; sainte par les souvenirs de plus d'un millier d'années qui s'y rattachent; sainte par l'inspiration divine qui l'a élevée; sainte par le culte des hommes qui y envoient chaque jour leurs prières de respect, de gratitude et d'adoration à leur Créateur.

La nature a travaillé des milliers d'années pour créer les montagnes que notre œil aperçoit au levant et au couchant; à l'art, au travail du génie de l'homme, il a fallu des siècles pour créer celle dont nous allons essayer de faire la description.

Les unes ont leurs ossements en granit et en grès dont les fondations prennent naissance dans les abîmes de la terre; notre montagne à nous est élevée en grès du

Introduction.

Kronthal, dont les fragments colossaux remplissaient la vallée, obstruaient un chemin étroit et fangeux, transformé aujourd'hui en route magnifique et rendue à la culture des champs; elle est enracinée profondément sur le point culminant de l'antique *Argentoratum*, où, dans une fabuleuse antiquité, les druides, sous l'ombre mystérieuse de chênes séculaires, sacrifiaient aux dieux celtiques et gaulois.

Nos montagnes ont leurs cavernes souterraines, leurs grottes profondes, leurs contreforts rocheux; la cathédrale a ses cryptes, ses voûtes gigantesques, ses colonnes, ses contreforts, solidement établis, dont la force d'arrêt correspond mathématiquement à la poussée des voûtes. Elles ont leur robe de verdure, de végétation en tout genre; les anciens maîtres n'y ont-ils pas puisé à larges mains? Ces pyramides, ces clochetons ne s'élèvent-ils pas hardiment comme les cimes de nos sapins? On trouvera peu de feuilles de nos plantes indigènes susceptibles de se prêter à l'ornementation, qu'ils n'aient gracieusement imitées dans la pierre, pour remplacer la végétation luxuriante des régions méridionales, que les Égyptiens et les Grecs ont copiée de même pour couronner les gigantesques fûts de leurs colonnes.

Les animaux qui peuplent nos forêts n'y trouvent-ils pas leur place? Tantôt transformés en grotesques gargouilles, vomissant des torrents de pluie et détournant l'humidité qui s'infiltrerait entre les murs; tantôt symboliquement employés ou fabuleusement transformés, signalant les vices de l'espèce humaine? Les pâtres eux-mêmes y sont postés avec leurs cornets et leurs massues, comme pour surveiller cette ménagerie fantastique.

Et l'homme? ce dernier épisode de la création du monde, sous combien de formes, sous combien de types n'y est-il pas représenté, depuis l'homme-Dieu, avec son entourage d'anges et de saints, jusqu'aux diables, ces anges déchus, ce symbole des péchés, auxquels l'imagination féconde des maîtres du moyen âge a su donner la figure la plus abjecte de l'espèce humaine?

C'est donc pour bien connaître cette montagne dans son mystérieux développement, que nous suivons l'exemple du géologue et du botaniste et que nous grimpons, en hardi promeneur, dans ses sentiers escarpés et dans ses galeries aériennes, pour redescendre ensuite dans ses cryptes souterraines; mais, avant de commencer notre promenade, jetons un coup d'œil sur l'emplacement où notre montagne sainte est assise; il nous conduira au berceau de notre ville.

Strasbourg antique.

Ptolomée d'Alexandrie est le premier auteur de l'antiquité qui fasse mention de Strasbourg, sous le nom d'*Argentoratum*, que le savant Schœpflin fait dériver de la liaison de deux mots celtiques: *Argen*, qui doit signifier lieu entouré de murs, et *Torat*,

confluent de deux rivières, du Rhin et de la Bruche; les Romains, conquérants du Strasbourg antique, ont latinisé l'expression celtique et en ont fait: *Argentoratum* ou *Argentina*.

C'est donc cette antique cité celtique que Drusus transforma, sous l'empereur Auguste, en place forte, une des cinquante qu'il établit sur le Rhin et dans les gorges de la *Silva Nigra*, *Silva Hersyniana* (Forêt-Noire), pour défendre les Gaules contre les invasions des peuples barbares de la Germanie, quelques années après la naissance de Jésus-Christ. Les Triboques, habitants du pays, étant devenus tributaires des Romains, dont la huitième légion s'y établit en colonie militaire, adoptèrent le polythéisme, religion des conquérants. Les dieux qui étaient le plus en honneur chez eux et dont le culte était le plus en harmonie avec leurs mœurs et leur instinct nomade et guerrier, étaient Mars (Esus), l'Hercule, le Krutzmann (*Kriegsmann*), des Germains, et Mercure ou Teutates, le guide des voyageurs, le patron des marchands. C'est surtout du culte de ce dernier qu'il nous est resté un grand nombre de monuments en statues, en bas-reliefs sculptés et moulés en terre, que de savants historiens ont relevés dans leurs œuvres et dont les musées nous offrent encore aujourd'hui de nombreux exemplaires.

Mais qu'on ne recherche pas dans ces reliques de l'antiquité le style du beau dans les arts que nous sommes habitués de voir dans les types que la Grèce et Rome nous ont légués; ce sont généralement des monuments très-inférieurs, taillés ou moulés par des ouvriers appartenant à ces colonies militaires et qui ont vécu loin des sources vivifiantes de l'art de leur mère-patrie.

Au culte des peuples celtiques, qui ne reconnaissaient qu'un être suprême pour leur adoration, en même temps qu'ils croyaient à l'immortalité de l'âme, et dont les prêtres immolaient des victimes humaines, succéda, nous l'avons dit, le polythéisme. Ses partisans avaient un dieu pour chacune de leurs passions, pour chacun de leurs désirs favoris, pour toutes les phases, tristes ou joyeuses, de la vie humaine. Ils invoquaient soit l'un, soit l'autre, suivant les inspirations de leurs désirs, suivant l'état de leur âme; ils lui offraient des sacrifices, ils voulaient, par des dons matériels, se les rendre propices, se les rendre agréables.

Ces divinités furent remplacées plus tard dans le culte chrétien par l'invocation des saints de l'Eglise, considérés comme les intercesseurs entre l'homme et son Dieu; on leur offrait de même des dons matériels, on faisait de longs pèlerinages pour aller visiter les temples qui étaient placés sous leur patronage.

D'après les statues trouvées sur cette antique colline druidique, et dont une existe encore à la bibliothèque de la ville, outre celles dont l'histoire nous donne des indications, il est à présumer que les peuples, leurs successeurs, y avaient élevé un temple, consacré à Mars, l'Hercule, le Krutzmann des Germains.

Durant cette époque, les doctrines saines et pures du christianisme, timide et faible à sa naissance, avaient cependant déjà trouvé des adeptes dans ces populations.

Strasbourg antique. L'histoire nous enseigne que saint Irénée, un des plus anciens pères de l'Eglise, avait déjà succédé à saint Polion, à l'évêché de Lyon, au deuxième siècle après la naissance du Christ. Il y avait donc alors des communions chrétiennes dans les Gaules celtiques, parmi les Séquaniens, les Rauraques, les Métromatriciens, dont cette ville était la métropole. Et non-seulement ces fervents apôtres étaient parvenus à implanter les doctrines de l'Evangile parmi une grande partie de la population indigène; mais beaucoup de soldats des légions romaines les avaient encore adoptées.

Parmi ces apôtres, l'histoire ecclésiastique de notre province reconnaît saint Materne comme le premier qui commença à renverser les autels du polythéisme et à y planter la croix. Elle met saint Amand, saint Juste, Maximin, Valentin et saint Solaire à la tête de ces rares communions chrétiennes persécutées à outrance pendant trois siècles par la majeure partie des empereurs romains.

L'abbé Grandidier, dans la deuxième de ses savantes et érudites dissertations, en tête de son *Histoire de l'Eglise de Strasbourg*, tout en reconnaissant la tradition de saint Materne, combat judicieusement la fable dont on l'entoure. Il place, comme nous l'avons déjà dit dans l'historique de l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, la mission évangélique de ce saint vers la fin du troisième ou au commencement du quatrième siècle, au lieu que la tradition le fait ressusciter à Ell (*Helvetus* des Romains), par l'attouchement du bâton de voyage que saint Pierre lui-même doit avoir remis à ses compagnons saint Valaire et saint Euchaire.

La nuit des temps recouvre ces faits isolés, que tout un siècle des plus affreuses destructions et des plus horribles massacres que l'histoire nous ait signalés, contribue encore à plonger dans des ténèbres plus profondes, s'il est possible.

Notre province, sillonnée par des routes stratégiques, défendue par des places fortes, œuvre des Romains, et par ce fleuve impétueux que nous pouvons supposer, aux traces qu'il a laissées, avoir eu alors une largeur d'une lieue au moins, entrecoupée d'îles, notre province fut le théâtre de bien des combats: Tacite dit lui-même que les Germains avaient détruit au peuple romain cinq armées consulaires, et que ce ne fut pas impunément que Marius les défit en Italie, Jules César dans la Gaule, enfin Drusus, Tibère et Germanicus dans leurs foyers.

Après Tacite, la puissance romaine se soutint encore longtemps. Nous voyons l'empereur Julien remporter une victoire éclatante sur les armées germanes sous les murs d'*Argentoratum*; Gratien précipiter dans le Rhin 40,000 hommes de ces troupes à la bataille d'*Argentuarium*, près de Colmar; mais enfin cette Rome grande, sans doute, mais énervée par les abus de la civilisation, minée par les dissensions intestines, affaiblie par l'anarchie militaire, devait se heurter contre ces peuples belliqueux, barbares, primitifs, en un mot pleins de sève, que le Nord et l'Orient vomirent sur l'occident de l'Europe civilisée par elle.

Dans ce malheureux cinquième siècle, les Francs d'abord et tous les peuples d'origine germanique, puis les Alains, les Vandales, les Suèves, les Goths, les Huns avec le terrible Attila, toutes ces hordes sauvages et barbares, vinrent tour à tour inonder l'Europe jusqu'au delà des Pyrénées et noyer la civilisation dans la plus affreuse barbarie.

C'est dans ce gouffre de destruction que fut englouti l'*Argentoratum* celtique et romaine. Il y trouva sa tombe pour ressusciter avec un nom teutonique.

La nature végétale avait envahi, pendant une longue période d'années, les ruines d'*Argentoratum*; on en trouve une preuve flagrante en fouillant le sol. Si l'histoire se tait, la terre parle; elle reçoit dans son sein les dépouilles de tant de générations, les débris de tant de malheurs et de tant de gloires; mais elle les rend à la science, qui les conquiert par des fouilles patientes.

Les cabinets d'antiquités font foi de la vérité de ce que nous venons d'émettre, mais nous citerons entre mille autres un exemple parlant dans l'actualité même.

En 1850, en creusant les fondements de la façade de notre maison, derrière le Temple-Neuf, n° 15, les ouvriers trouvèrent jusqu'à 1 mètre 50 cent. de profondeur au-dessous du pavé un terrain de remblai mêlé de terre et de décombres, dans lequel on remarqua quelques ossements humains, sans doute des restes du cimetière qui s'étendait anciennement autour de l'église. Un mètre plus bas, ils rencontrèrent un terrain noir et gras entremêlé de charbons, de défenses de sangliers et d'ossements d'animaux, et à 1 mètre au-dessous de cette couche, dans un terrain argileux, ils trouvèrent beaucoup de fragments de poterie et de tuiles romaines avec l'inscription *LEGIO VIII AVGustina*. Ce n'est qu'à une profondeur totale de 4 mètres 50 cent. et sur une longueur de 20 mètres qu'ils arrivèrent sur de la terre glaise mouvante et marécageuse. Ne faut-il pas voir là l'histoire de la destruction de la ville romaine et les traces d'une végétation féconde, d'une forêt touffue qui s'était formée sur ses ruines, et dans laquelle les bêtes sauvages avaient cherché leur abri jusqu'à ce que ce sol fût de nouveau envahi par des hommes d'une autre race, d'une autre langue, d'autres mœurs, qui s'y établirent?

Une antique preuve historique nous indique le temps pendant lequel notre ville natale dormit oubliée sous ses ruines, au moins en partie. Schœpflin cite dans la série des dix palais ou *Villæ regiæ*, que les rois de la première race avaient établis en Alsace, et où ils séjournaient fréquemment, celui de *Königshofen*. A cet article nous avons désigné le point à la frontière occidentale du Strasbourg actuel, où ce palais s'éleva jadis, et autour duquel la nouvelle ville vint se former¹; c'était en dehors des limites d'*Argentoratum*.

Clovis bâtit au commencement du sixième siècle la première église chrétienne sur l'emplacement du temple de Mars ou d'Hercule, dont nous avons parlé, et ce n'est que

¹ Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 111.

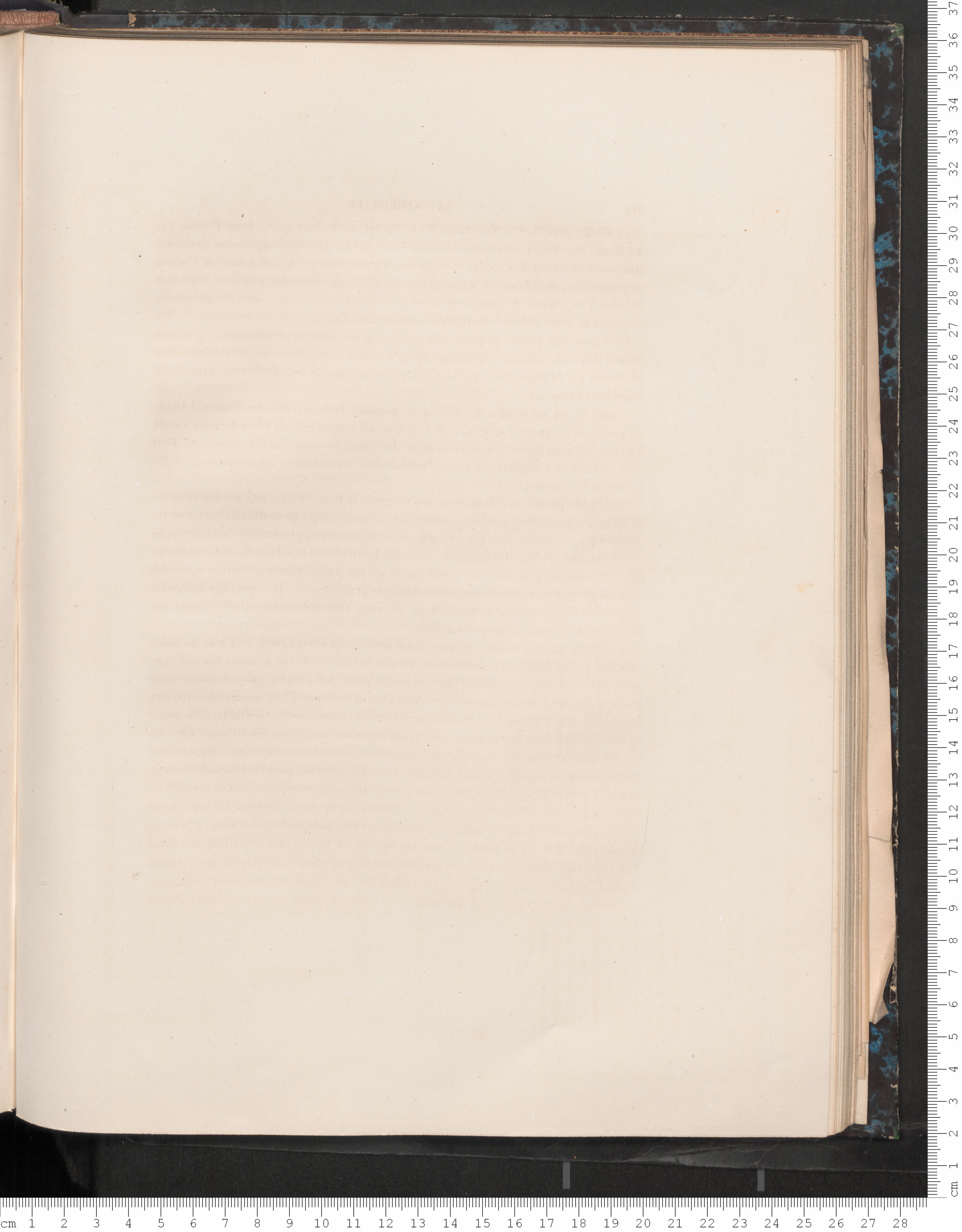
Strasbourg antique. deux siècles plus tard, à l'occasion de la fondation de l'abbaye de Saint-Étienne par Adalbert, duc d'Alsace et frère de sainte Odile (715), que nous apprenons qu'elle fut construite dans un *lieu solitaire, en dehors de Strasbourg, sur les ruines de l'ancien Argentoratum, dans l'enceinte du vieux mur qui subsistait encore entre les deux bras de la Bruche*. Une charte de l'empereur Lothaire, de 845, qui sanctionne les propriétés étendues de cette abbaye, décrit ainsi cette antique fondation.

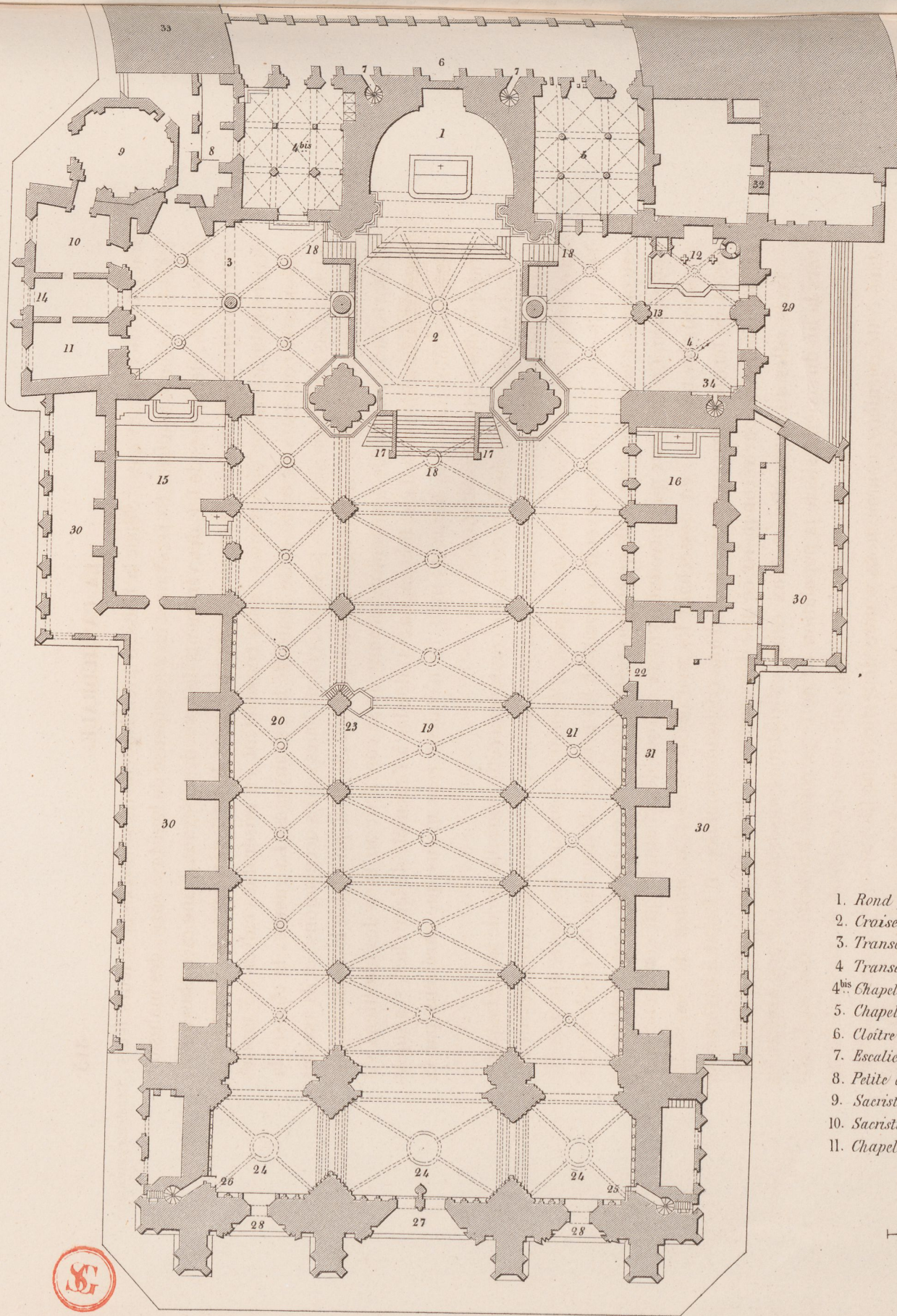
C'est donc une preuve palpable que Strasbourg reconstruit prit naissance plus vers l'ouest de la ville celtique et romaine, et qu'il y avait deux siècles que ces ruines étaient couvertes par la végétation, qui se développe si facilement sous l'influence d'un climat humide et brumeux.

Quand Clovis eut soumis à son sceptre puissant la monarchie des Francs, l'Alsace fit partie du royaume d'Austrasie. Si l'on jette un coup d'œil sur l'état du pays à cette époque, on peut juger, par la dévastation des villes, de ce qu'était la campagne. Tout était détruit, les populations étaient massacrées, ou enlevées, ou errantes dans les solitudes des montagnes.

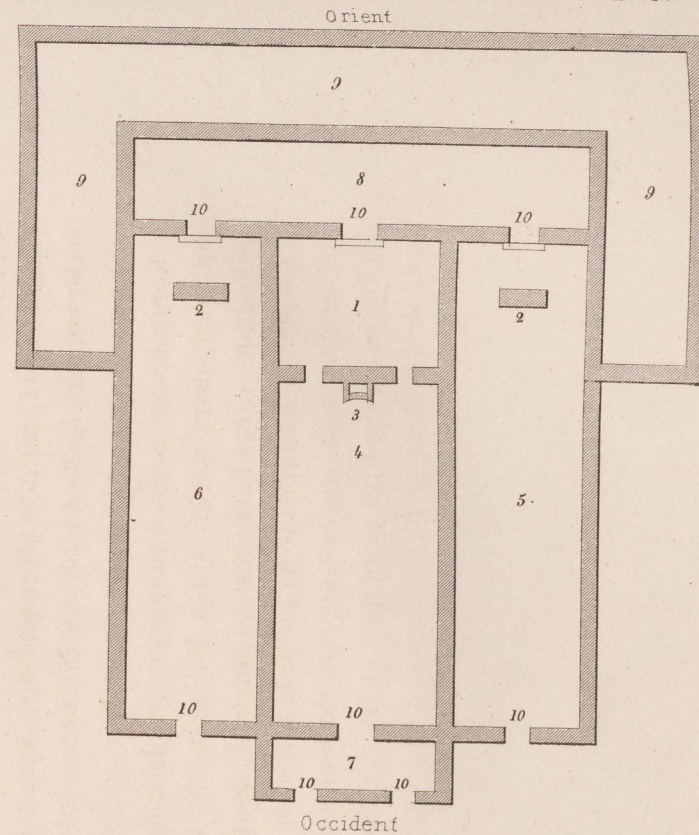
Cette belle plaine qui s'étend entre les Vosges et la Forêt-Noire, aujourd'hui si riche, si riante, n'était plus qu'une immense forêt, à travers laquelle le Rhin et tant d'autres rivières et ruisseaux déversaient leurs eaux abondantes et formaient des marécages impénétrables. Et quand les conquérants, une fois fixés sur le sol par droit de conquête, par le droit du plus fort, se furent partagés ces vastes terres et eurent soumis à l'esclavage ces restes dispersés, cette nouvelle génération de la population indigène, qu'était-elle cette société d'alors? A quelle race appartenait-elle? Quels étaient ses besoins? Quelle était sa manière de vivre?

A en juger par les noms, qui nous sont restés, des chefs placés à la tête de notre province, dans l'Église de ces premiers siècles de la seconde ère de notre histoire, par ceux des villages qui s'y étaient formés petit à petit, les peuples qui habitaient cette contrée étaient d'origine germanique. Nomades et belliqueux, ils amenaient avec eux leurs femmes et leurs enfants, ils les entouraient, de même que les vieillards, d'un grand respect. Les femmes partageaient avec leurs maris les dangers et les fatigues, elles les encourageaient dans les combats, elles soignaient l'économie domestique, supportaient les peines du foyer. Les objets de première nécessité pour ces peuples étaient les armes, la nourriture et les vêtements. Ils se fabriquaient eux-mêmes les premières: le bouclier en bois comme arme défensive, la pique, le javelot, la hache ou massue d'arme comme armes offensives. Ces dernières leur procuraient en abondance la nourriture, grâce à la chasse à laquelle ils se livraient dans ces immenses forêts; des dépouilles des bêtes fauves ils confectionnaient leurs vêtements, car l'ours, le buffle, le cerf, l'outre, le castor, étaient alors indigènes chez nous. Leurs femmes cultivaient et apprêtaient le chanvre pour leurs toiles. Ces peuples brassaient une espèce de bière ou de l'hydromel avec le





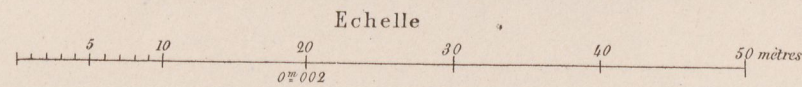
PLAN DE LA CATHÉDRALE PRIMITIVE CONSTRUITE SOUS CLOVIS.



- | | |
|---|---|
| 1. Choeur | 6. Nef latérale p ^r les femmes |
| 2. Autels | 7. Narthé |
| 3. Chaire | 8. Cour |
| 4. Nef principale | 9. Logement des desservants |
| 5. Nef latérale p ^r les hommes | 10. Entrées |

PLAN DE LA CATHÉDRALE ACTUELLE.

- | | | |
|--|--|---|
| 1. Rond point du Choeur | 12. Horloge astronomique | 24. Porche |
| 2. Croisée du Choeur | 13. Colonne des Anges | 25. Escalier qui conduit au Triforium sud |
| 3. Transept septentrional | 14. Portail S ^t Laurent | 26. Escalier qui conduit aux Orgues |
| 4. Transept méridional | 15. Chapelle S ^t Martin. S ^t Laurent | 27. Porte principale |
| 4 ^{bis} . Chapelle S ^t Jean-Baptiste | 16. Chapelle S ^{te} Catherine | 28. Portes latérales |
| 5. Chapelle S ^t André | 17. Escaliers qui conduisent dans la crypte | 29. Parvis et porte méridionale |
| 6. Cloître | 18. Escaliers qui conduisent au Choeur | 30. Cours latérales, ancienn ^e boutiques |
| 7. Escaliers | 19. Nef principale | 31. Chambre vouée, ancienn ^e Archives |
| 8. Petite cour. Epitaphe d'Erwin | 20. Nef latérale nord | 32. Appartenances du Lycée |
| 9. Sacristie construite par Massol | 21. Nef latérale sud | 33. Appartenances du g ^d Séminaire |
| 10. Sacristie S ^t Laurent | 22. Porte de Sortie vers les Ateliers | 34. Escalier qui conduit sur la Colonnade au-dessus du Choeur |
| 11. Chapelle | 23. Chaire | |



Lith. E. Simon à Strasbourg.

miel des ruches sauvages ; c'était la boisson avec laquelle ils s'enivraient à leurs fêtes, Strasbourg antique. à l'issue de leurs combats. Ils recevaient en récompense de leur bravoure, des mains de leurs chefs, des armes de fer, des vêtements de luxe, des chevaux d'une race plus noble que ceux qu'ils entretenaient en troupeaux autour de leurs habitations. Ces dernières étaient primitivement disséminées, elles consistaient en misérables cabanes à moitié enfouies et couvertes de terre et de peaux de bêtes sauvages. La guerre, la chasse, la pêche, plus tard l'éducation des bestiaux, étaient leurs seules occupations, et ils avaient voué un culte à Vodan, le farouche Jupiter du Nord, le dieu qui réglait leurs destinées.

Clovis, à l'exemple de Constantin, promit de se convertir au Dieu des chrétiens s'il gagnait la bataille de Tolbiac. Il la gagna, et, dociles à l'exemple de leur chef, ses sujets devinrent adorateurs de la croix ; mais ils n'étaient rien moins que chrétiens par la pratique des vertus chrétiennes.

C'est donc sous l'égide de la croix que commença cette nouvelle ère de notre histoire.

Aussi primitif, aussi simple fut l'État qui se forma avec sa hiérarchie, aussi primitive, aussi simple fut la hiérarchie de l'Église. C'étaient cependant les seuls apôtres de l'Évangile qui pouvaient parvenir à dompter les passions fougueuses de ces hommes sauvages ; c'était chez eux seuls qu'étaient restées les faibles traditions d'une civilisation antérieure. Ce sont eux qui introduisirent la culture des champs, qui commencèrent à assainir les terrains, en desséchant les marais, à former au milieu de ces vastes forêts de fertiles oasis, premier fruit d'une civilisation oubliée. Il fallait à l'avenir un millier d'années pour reconquérir ce que deux siècles de barbarie avaient anéanti.

Trois villes ou bourgades et deux cents et quelques misérables villages abritaient vers la fin du sixième siècle la population de notre province. Brisach est cité seul dans le Sundgau, et Saverne et Stratebourg (bourg sur une route) dans le Nordgau. C'est dans cette dernière, comme nous venons de le dire, que Clovis fit construire, en 510, la première église chrétienne, en l'honneur de la sainte Vierge. Elle était bâtie avec les éléments que l'on trouva sous la main, en bois et en briques, comme nous le rapportent Closner et Königshoven : « *Doch war das Münster do es zum ersten mal gemacht wart, nüt also gross und also Kasper au Gebuwe, also es ignote ist, wan hievor mahte man die Kirchen vaste mit Holtzwerke un mit schlechten Steinen und men hatte nüt not umb Kasper Steine und grosse Gezierde.* »

La Cathédrale de Clovis.

Königshoven nous communique le plan de cette antique construction, et Speclin, qui vécut deux siècles après lui, nous dit l'avoir encore vu dans les archives de la cathédrale (voyez Cathédrale, planche I, figure 1).

Ce plan nous rappelle en partie la forme des basiliques ou cours de justice de Rome, qui furent transformées en églises du temps de Constantin, et surtout sous l'empereur Théodose, quand les principes et les dogmes du christianisme devinrent la base du culte de l'État.

La Cathédrale de
Clovis.

Le bâtiment formait un long carré, divisé dans toute sa longueur en trois parties : la nef principale et les deux nefs collatérales, dont chacune avait son entrée du côté de l'ouest. La nef collatérale de gauche était réservée aux femmes, celle de droite aux hommes. Devant la nef principale, une construction en saillie, le narthé ou portique, était réservé aux pénitents et aux catéchumènes, avant qu'ils fussent purifiés ou capables, par l'instruction religieuse qu'ils avaient reçue, d'avoir accès dans l'église même.

Au fond de chacune des deux nefs absidiales était placé un autel, et au fond de la nef principale, et sur un sol exhaussé, se trouvait le chœur ou sanctuaire, avec le siège de l'évêque, chef spirituel de la métropole. Devant ce chœur, séparés de la nef, étaient placés la chaire et le baptistère.

Chacune de ces nefs était fermée vers l'orient par une porte donnant issue sur une vaste cour, autour de laquelle s'étendaient les bâtiments occupés par les lévites et les prêtres desservant l'église.

Telle était la disposition de ce temple, puisée dans les plans des basiliques romaines. Depuis, la symbolique de l'Église et l'art de l'architecture lui ont donné la forme de la croix, en y ajoutant les deux transepts et en agrandissant le chœur qui se termine en hémicycle. Il n'est pas à supposer que cette première église chrétienne ne fût pas couverte d'une toiture sous notre ciel inconstant, comme parfois des temples de la Grèce et de Rome. Recevait-elle intérieurement la lumière du dehors par de rares ouvertures sans abri contre l'intempérie des saisons, par des fenêtres, inventées seulement plus tard, ou était-elle éclairée par des lampes¹? Aucune notion ne nous est restée qui puisse nous instruire à ce sujet, aussi peu que sur le style d'architecture dans lequel elle était conçue.

Devant ce temple s'étendait une vaste place, sur laquelle se dressaient les boutiques des commerçants, des marchands de comestibles, des gargotiers, et où campaient les nombreux pèlerins qui affluaient de loin à ces rares églises primitives. Souvent un vaste cloître qui entourait la place leur servait de gîte, et un puits creusé au milieu fournissait l'eau nécessaire à leurs ablutions matérielles avant la purification religieuse par les actes de dévotion; c'est aussi dans ces lieux que se tenaient les nombreux mendiants qui se groupaient autour des églises.

Quand, dans les siècles suivants, le nombre des maisons de Dieu s'accrut, quand nous voyons naître en Alsace cette série de monastères et d'abbayes, dont quelques-unes se distinguaient tant par la science qu'on y cultivait, par la vie régulière et austère de leurs habitants, que par les grandes richesses dont elles furent dotées, alors s'y établit généralement une foire, un marché favorisé par les princes, le jour du saint

¹Bede nous apprend qu'en 680 l'abbé Biscopius avait envoyé dans les Gaules, avec des missionnaires, des fabricants de vitres pour les fenêtres. Saint Fortunat cite l'emploi des vitres dans les églises avant l'année 600.

sous l'invocation duquel elle fut fondée. C'est là l'origine de ces fêtes d'Église et de village, encore en pratique aujourd'hui, et dont nous avons déjà parlé dans l'histoire des anciennes foires de Strasbourg¹.

Cette première église que Clovis fit construire en bois et en briques au commencement du sixième siècle ne suffisait pas au développement et à l'impulsion donnés aux arts en général par Charlemagne, qui aimait tant à séjourner sur les bords du Rhin. Nos annales rapportent que son père Pépin avait déjà, à la fin de sa carrière, le projet de reconstruire d'une manière plus splendide la métropole de l'Alsace. Son fils entreprit de le réaliser, et dota cette métropole d'une croix en argent de douze pieds de longueur, ayant pesé 280 livres, vrai trésor impérial pour ces temps, et d'un recueil des canons de l'Église, que le pape Adrien lui avait donné à Rome, et qui, adopté en Alsace et complété par l'évêque Rachion, forma un code pour l'église de Strasbourg; il était signé de la main de Charlemagne². Ernoldus Nigellus, moine disgracié et relégué à Strasbourg par Louis-le-Débonnaire, nous laisse dans une poésie élégiaque un panégyrique de ce temple qu'il dit magnifique et visité des anges et des saints. Il y parle du custode Theutramus et de quelques visions qui se rattachent à ce temple, dont la droite, suivant lui, était dédiée à saint Paul, la gauche à saint Pierre et le milieu à la sainte Vierge et à saint Michel; la croix était placée dans la cour, ce qui serait analogue à la disposition architectonique du temple de Clovis. Après ces indications indirectes et assez obscures, pour connaître le style et les dimensions du bâtiment de Charlemagne, nos annales gardent un silence absolu, et, pour trouver une date précise, il faut se reporter à l'an 1007, époque où la cathédrale, fondée par Clovis, fut frappée par la foudre et devint la proie des flammes. L'évêque Werner ou Werinbaire de Habsbourg commença à la reconstruire en 1015.

N'est-ce que la partie supérieure qui fut incendiée? Est-il encore resté quelque trace de ces antiques constructions dans la crypte? C'est ce que nous allons voir en commençant notre exploration dans cette partie et en y descendant. Les cryptes, dans leur origine, devaient leur naissance, soit à des chapelles souterraines, élevées sur les tombes de martyrs ou de saints de la première époque chrétienne, ou bien elles étaient des églises souterraines, bâties en commémoration des catacombes de Rome, qui servaient de réunion, pendant des siècles de persécution acharnée, aux premiers disciples de la doctrine de Jésus-Christ. La construction de celle dont nous parlons n'a aucun rapport avec le premier but; nos annales ecclésiastiques ne nous parlent d'aucun martyr chrétien qui y avait sa sépulture, et elles nous disent seulement que dès sa fondation cette église

La Cathédrale de
Charlemagne.

La Crypte.

¹ Voyez Strasbourg, Ville, page 145.

² Cet original resta comme un précieux souvenir dans la bibliothèque de la cathédrale jusqu'à la fin du seizième siècle, où il fut acheté par Bonnard, chargé d'affaires de Henri IV près de la république de Strasbourg; après sa mort, il passa par testament à son ami Gravissel, bourgeois de Berne, qui le donna à la bibliothèque de cette ville, laquelle en fit hommage, en 1774, au cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg.

La Crypte.

fut consacrée à la sainte Vierge. Elle devait donc son origine plutôt à la commémoration des catacombes. La cathédrale de Clovis ou celle de Charlemagne était-elle munie d'une de ces églises souterraines? Le style de l'architecture ne nous en laisse que des traces douteuses, quoique deux époques s'y dévoilent. Le plan de cette partie est trop homogène avec celui du chœur pour qu'on puisse croire qu'elle existait antérieurement¹; il forme un long carré qui se rétrécit à peu près à la moitié de sa longueur, et est clos à l'orient par un hémicycle, de même que le chœur, dont la crypte forme la base. Cependant la moitié, du côté de l'occident, divisée en quatre travées avec ses deux absides, formant donc douze voûtes croisées à plein-cintre sans nervures, portées par six colonnes à chapiteaux cubiques et à soubassements pattés, semble être plus ancienne que l'autre. Elle porte le même cachet d'architecture que la crypte de l'église d'Andlau, qui doit dater de la fin du neuvième siècle, et appartiendrait par conséquent à celui où Charlemagne mourut. L'autre moitié, divisée comme la précédente, forme de même douze voûtes croisées à plein-cintre sans nervures, qui sont supportées par quatre piliers carrés et par quatre colonnes à chapiteaux à figures et à entrelacements, qui semblent dévoiler une époque peu postérieure de construction; les parois des murs sont d'une pierre toute brute, toute primitive d'un côté; de l'autre ils portent les traces d'une manipulation à ornement, qui semblent démontrer un emploi antérieur (voyez ces ornements, Cathédrale, planche II, figures 1, 2 et 7).

Cette église souterraine avait subi bien des modifications, et ce n'est que dans les temps modernes que M. G. Klotz, architecte de la cathédrale, l'a restaurée dans son état primitif. Elle était obstruée, tant par des compartiments à claire voie, servant de magasin de bancs et d'ornements d'église, que par des maçonneries, parmi lesquelles on trouva de précieux débris de sculptures polychromées, qui faisaient jadis partie de l'ambon ou jubé, séparant la nef du chœur, et enlevé à la fin du dix-septième siècle. Le restaurateur n'a pas jugé à propos de le remettre en place, vu qu'il appartenait à l'époque d'Erwin et non à celle de la construction primitive du chœur.

Dans ces travaux de restauration, M. Klotz trouva des traces de deux escaliers latéraux qui descendaient de la nef dans chaque abside, en face du chœur, et un autre au milieu, ayant ouverture dans le chœur même. Ils étaient masqués par un groupe de statues en grès, représentant le Christ, entouré de ses disciples sur la montagne des Oliviers, dont nous avons mentionné l'origine autre part². Ces trois escaliers primitifs furent rétablis, le groupe de statues fut relégué, et les deux escaliers qui conduisaient dans la crypte, en face de chaque entrée latérale dans les transepts, œuvre posthume, furent supprimés. On ne laissa qu'un jour de chaque côté pour éclairer cette église souterraine, qui ne recevait primitivement de lumière que par une large fenêtre basse, cintrée à

¹La crypte a 27 mètres de longueur et 13 mètres de largeur.

²Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 108.

boudin, du côté du cloître, qui contourne le chœur vers le séminaire. Ce cloître servait anciennement de passage au public, de la place du Château épiscopal vers la rue du Dôme, passage qui fut supprimé lors de la construction du collège et du séminaire¹. Devant cette fenêtre est placé intérieurement l'autel de la crypte, desservi les Jeudi et Vendredi-Saint de chaque année. A la restauration, dont nous venons de parler, se lie celle du chœur, qui fut restreint dans ses dimensions primitives. Cette partie de l'église, dont le plan appartient sans nul doute à la grandiose réédification due à l'évêque Werner de Habsbourg, est une de ces œuvres qui imposent autant par ses proportions colossales que par les masses de pierres de taille superposées.

La Crypte.

Le fond du sanctuaire, bâti en hémicycle, est formé d'un plein-cintre brisé, largement tendu, contourné en retrait de trois tores ou boudins, et festonné dans son intérieur par des arcades. Dans ce cintre était placé jadis, derrière l'autel, sur une éminence, le siège en pierre du chef spirituel de l'Église, où il prenait place, lors de son élévation à cette dignité, entre le doyen et le prévôt des chanoines. Il est drapé aujourd'hui de velours cramoisi, sur lequel sont brodées les armoiries de M^{sr} Ræs, évêque actuel, surmontées du chapeau épiscopal.

Le Chœur.

Deux cintres pareils, à portes contournées de boudins serpentés, donnent latéralement ouverture à deux escaliers qui conduisent, l'un à gauche, dans la salle contenant les richesses en décors, ornements et costumes sacerdotaux, et l'autre, à droite, aux archives de la cathédrale. Entre ces trois cintres s'élèvent deux niches à portes étroites donnant sur d'étroits escaliers en spirale, qui conduisent sous la toiture; l'ogive qui les couronne est supportée par des colonnes à chapiteaux romans, et au-dessus règne une galerie en retrait sur l'épaisseur du mur. Trois fenêtres à ogive primitive donnent le jour vers l'orient à cet hémicycle, fermé par une voûte hardie en briques, qui attend encore sa restauration par la main du peintre en fresque ou de l'artiste en mosaïque. La croisée du chœur, de quatre marches plus basse, et à laquelle on arrive par un large escalier en pierre et par deux escaliers latéraux, de treize marches plus élevée que le sol de la nef, est formée par quatre immenses piliers qui supportent la coupole, percée par quelques petites fenêtres, à travers lesquelles on a vue à l'intérieur sous la colonnade qui tourne la base de l'ancien télégraphe, assis sur cette voûte². Ces piliers à base quadrangulaire se divisent, à 3 mètres 40 cent. d'élévation du sol, en huit colonnes engagées, sur deux desquelles reposent les arcs doubleaux et sur deux autres les formerets³, et enfin les quatre dernières reçoivent les nervures croisées des voûtes.

¹ Dans ce cloître il y avait grand nombre de pierres tumulaires et une danse macabre peinte sur ses murs à la fin du quinzième siècle; il n'en existe plus aucune trace, ni des chapelles de Saint-George et de Sainte-Blaise qui y étaient établies.

² Des peintures en fresque dans cette coupole représentaient le dernier jugement et celles dans l'hémicycle les prophètes; elles furent exécutées dans la seconde moitié du quinzième siècle.

³ On appelle en langage d'architecture *arcs doubleaux* ceux qui divisent la nef en largeur, et *formerets* ceux qui la divisent en longueur.

Le Chœur.

Toutes ces colonnes pattées sont couronnées de chapiteaux romans (voyez planche II, figures 3, 4, 5, 6 et 9).

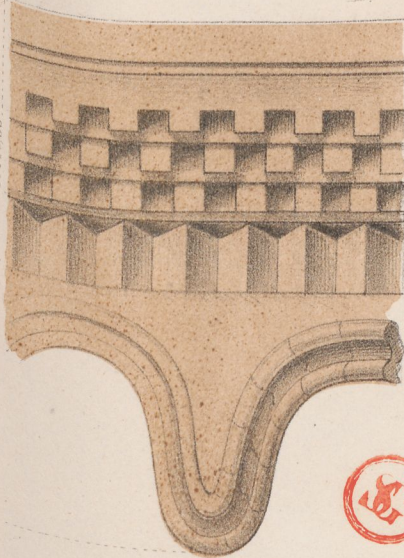
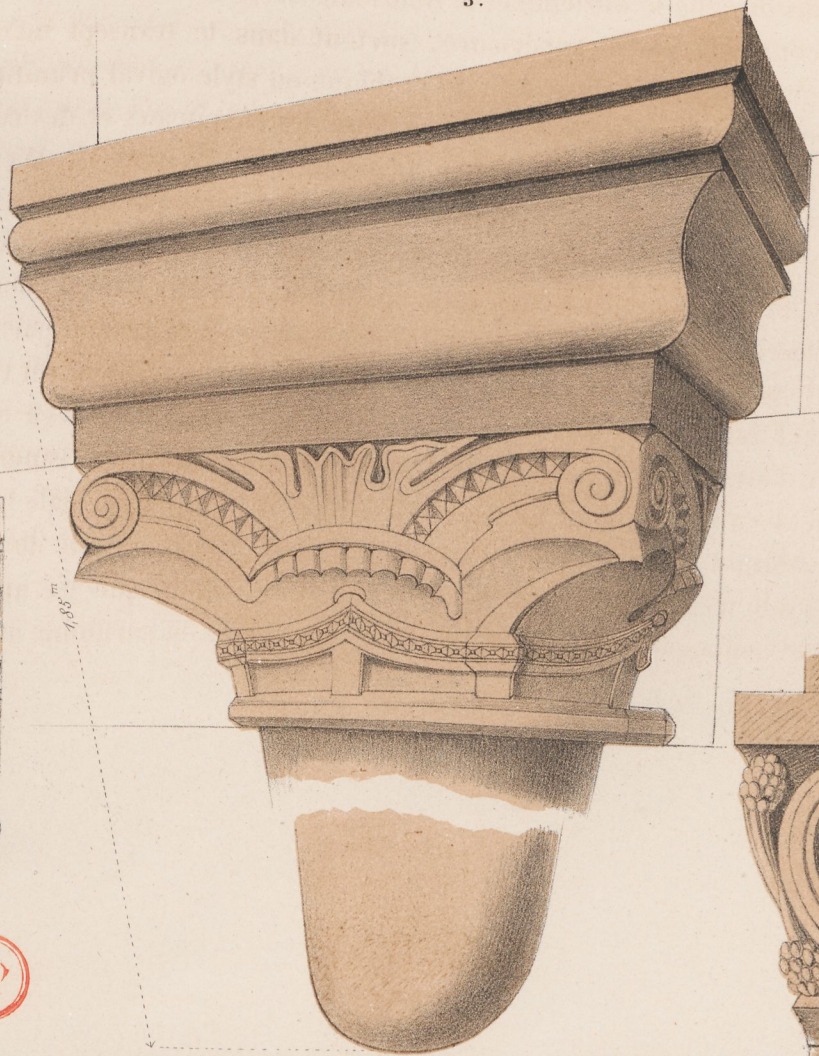
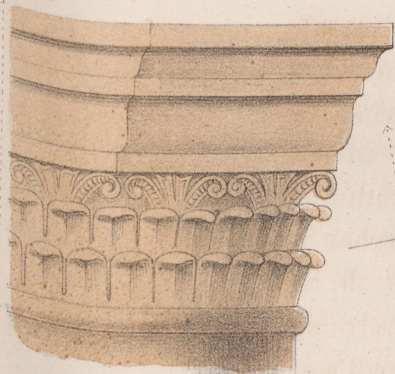
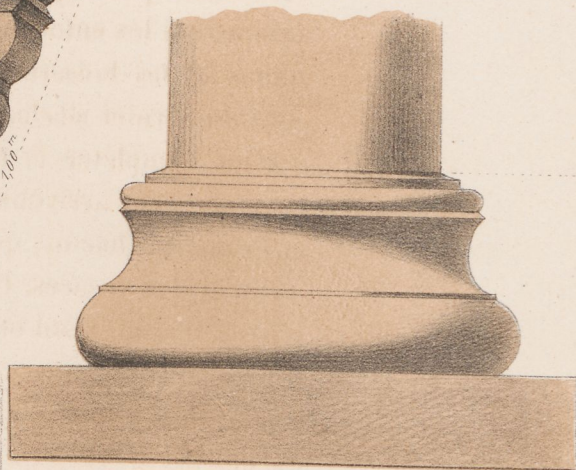
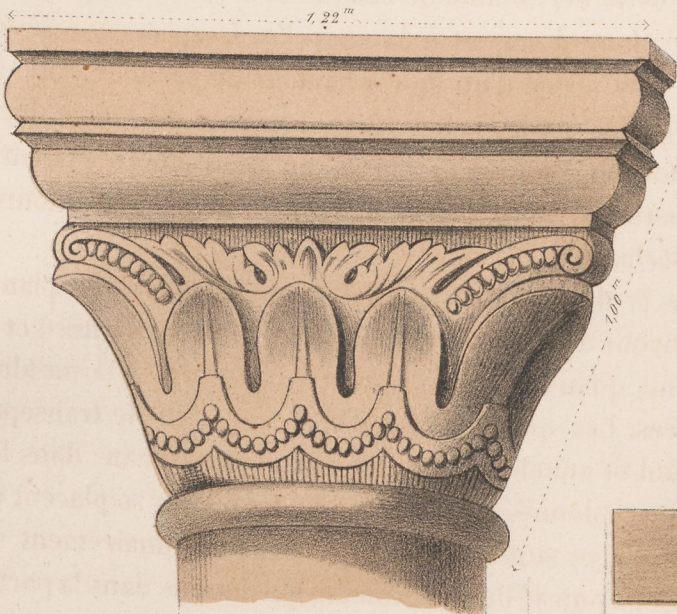
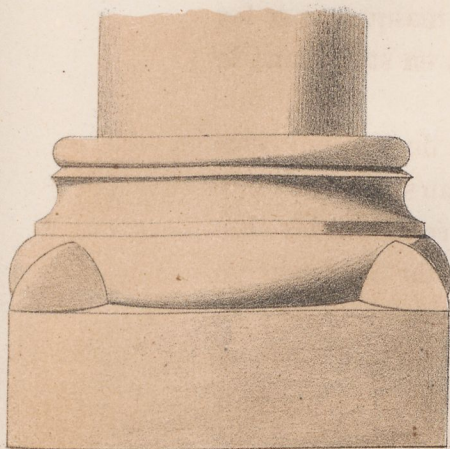
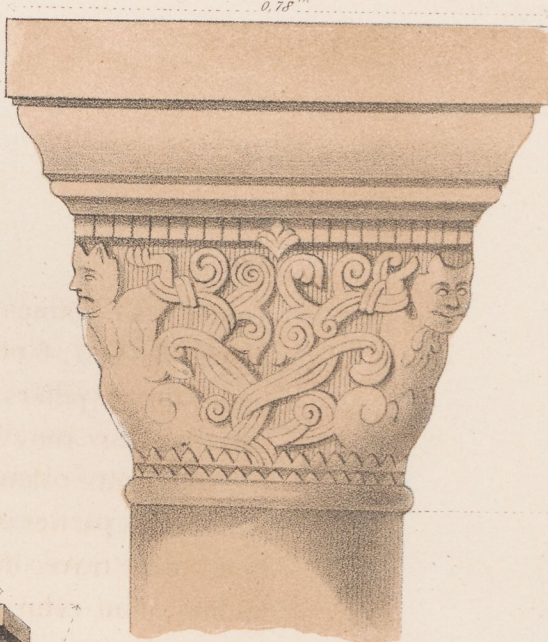
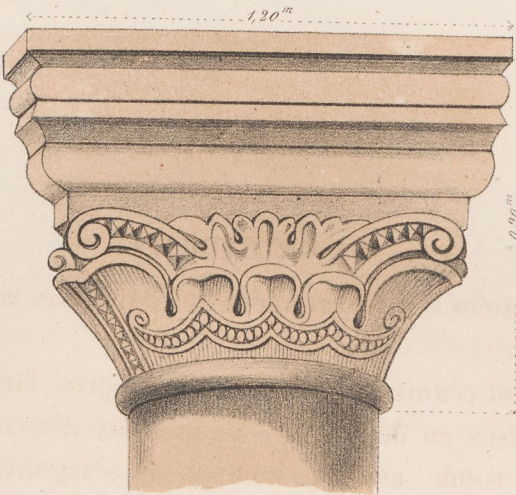
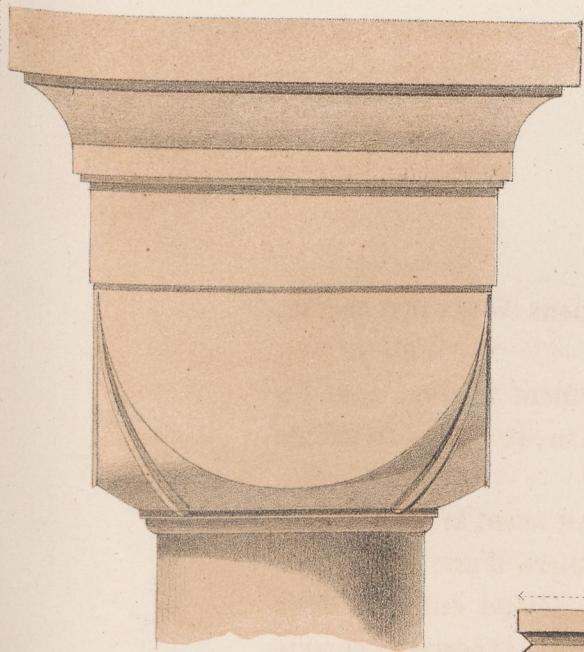
Ces quatre piliers sont réunis par quatre arcs en ogive, largement tendus, dont les deux latéraux sont divisés en deux autres de moindre dimension, soutenus au milieu par une haute colonne ronde, annelée, à chapiteau octogone.

Ces deux parties constituent aujourd'hui le chœur, qui englobait avant la restauration la dernière travée de la nef, munie de chaque côté entre les piliers d'une estrade ou ambon, dont celui du sud servait à la chapelle. L'espace qui s'étend entre les deux colonnes latérales était fermé d'un mur à hauteur du premier étage et percé de chaque côté d'une porte grillée, et les belles portes romanes du sanctuaire avec la sculpture antique qui les entourait, enlevée par le ciseau destructeur, étaient masquées par les stalles et les boiseries style rococo de figurines d'anges et d'amours en stuc, dans le goût du dernier siècle.

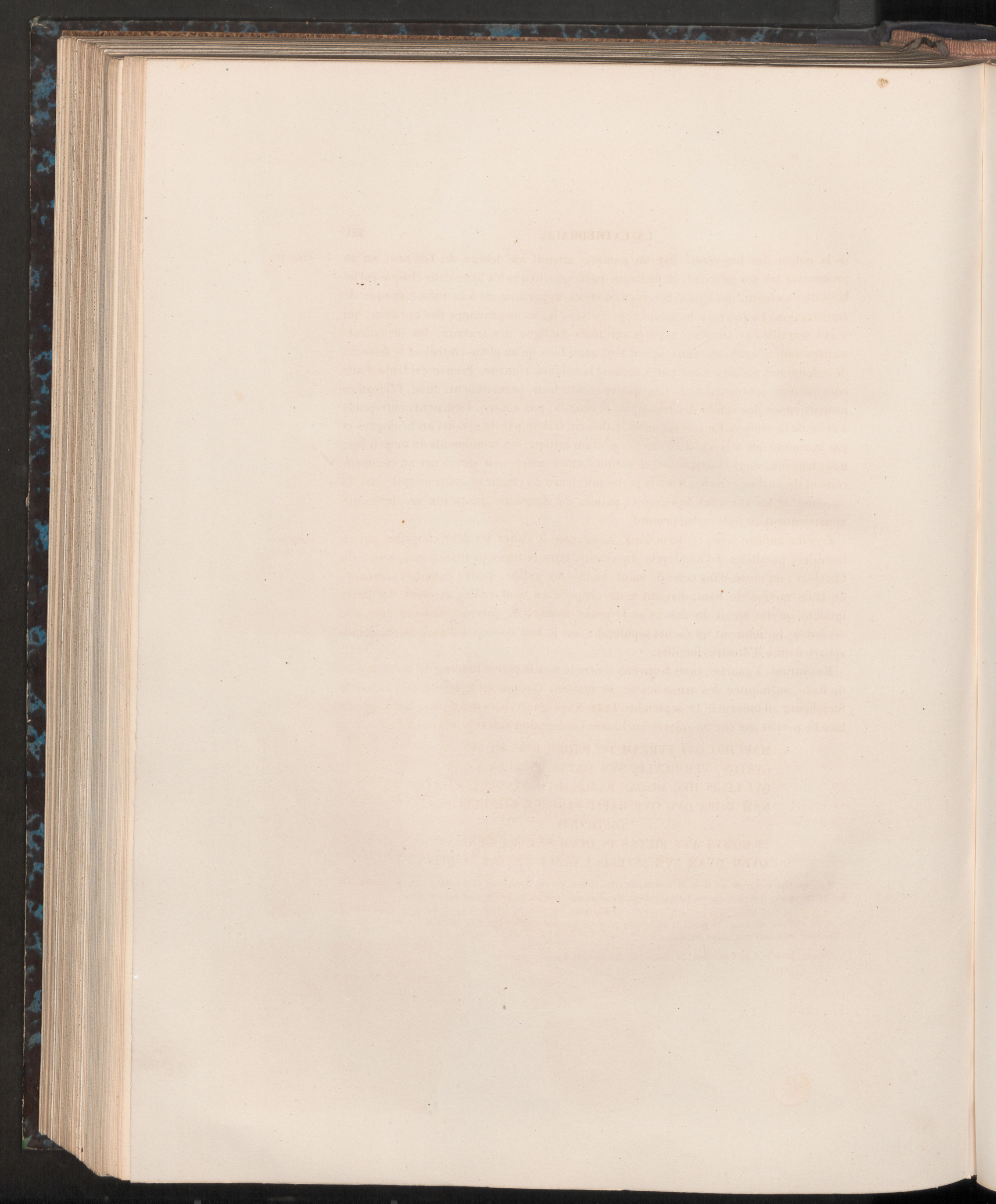
Les Transepts.

Pour compléter la description de l'œuvre conçue dans le plan de l'architecture romane, nous arrivons aux deux transepts; ils s'appuient au nord et au sud à la croisée et forment, chacun, quatre voûtes à nervures, à tores et à moulures, dont les clefs forment des rosaces. Ces quatre voûtes s'appuient, dans le transept du nord, sur un pilier-colonne, rond et annelé, à chapiteau octogone roman; dans le transept du sud, sur un autre à quatre colonnes engagées, entre lesquelles se placent des statues d'anges et de saints à trois étages superposés (on le désigne ordinairement sous le nom de la *Colonne des Anges*¹). La pureté du style roman, qui domine dans la partie inférieure de ces constructions, nous désigne le onzième et le douzième siècle comme leur ayant donné le jour, et par contre la partie supérieure, surtout dans le transept méridional, appartient à l'époque transitoire du roman au gothique ou style ogival primitif, et elle a dû être exécutée par un architecte habile. L'assiette des chapiteaux et des corniches à une hauteur intermédiaire semble nous prouver que l'œuvre de Werner de Habsbourg, commencée en 1015 et continuée avec tant de zèle par ses successeurs, après la mort de ce prélat, survenue en 1028, ne devait pas avoir cette élévation et que ce rehaussement doit être placé dans cette époque transitoire. Faut-il chercher la cause de ce rehaussement dans les incendies qui détruisirent une grande partie de cet édifice en 1150 et en 1176, ou faut-il en placer l'idée au commencement du treizième siècle, quand la nef dut être ajoutée à ces colossales constructions? C'est ce qu'il sera difficile d'éclaircir d'une manière péremptoire, et cependant nous nous rangerons de préférence à cette dernière opinion. Le massif des constructions de la partie inférieure de l'édifice était suffisant pour résister à la poussée d'une voûte cintrée de moindre élévation; l'hémicycle n'est soutenu par aucun contrefort, tandis que les angles des transepts en furent seulement armés quand on éleva les voûtes en harmonie avec celles

¹ Ce pilier-colonne a 20 mètres de hauteur.



cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29



de la nef et des bas-côtés. Par un examen attentif au dehors de l'édifice, en se promenant sur ses galeries¹, on distingue parfaitement que les baies dans chaque partie latérale du chœur, quoique différentes de style, appartiennent à la même époque de construction. La pierre a le même appareillage, les monogrammes des ouvriers, qui y ont travaillé, se trouvent répétés sur toute la ligne des travaux, les ornements romans sont adaptés au cintre ogival tout aussi bien qu'au plein-cintre, et le faisceau de colonnettes gothiques est patté comme la colonne romane. Preuve évidente d'une construction contemporaine. Ces quatre contreforts permettaient donc l'élévation proportionnée des voûtes des transepts, et ceux-là, par contre, formaient contrepoids à celle de la croisée. En suivant aussi la théorie établie par de savants archéologues et par le comité des arts, et basée sur l'inspection critique des monuments du moyen âge, nous trouvons dans la crypte les éléments d'une construction antérieure au commencement du onzième siècle, dans la partie inférieure du chœur et des transepts ceux du onzième, et les colonnes annelées et pattées du douzième, jusqu'aux moulures qui appartiennent au style ogival primitif.

Les Transepts.

Comme annexe à ces constructions, nous avons à visiter les deux chapelles basses latérales, parallèles à l'hémicycle du chœur. Dans le transept méridional, à côté de l'horloge, on entre dans celle de Saint-André. Au milieu, quatre colonnes romanes, de trois mètres de haut, divisent cette chapelle en neuf voûtes croisées. La faible lumière qu'elle reçoit du dehors et le grand nombre de pierres tombales dont elle est ornée, lui donnent un cachet sépulcral. C'est le lieu de repos d'anciens chanoines appartenant à d'illustres familles.

Chapelle
de Saint-André.

En entrant, à gauche, nous trouvons contre le mur la pierre funéraire d'un margrave de Bade, surmontée des armoiries de sa maison. Custode et cellerier de l'Église de Strasbourg, il mourut le 1^{er} septembre 1478. Nous ignorerions son nom si la colonne en face ne portait pas sur une pierre enchâssée l'inscription suivante sur fond d'or :

MARCHIO QVI FVERAM DE BADEN EDIS ET HQ.
CVSTOS, VERMICVLIS SVM DATVS ESCALEVIS,
QVI LEGIS HEC DISCAS PARCHARVM STAMINA NVLLIS
NAM MORS QVE QVE RAPIT PARCERE STEMMATIBVS.
DISTICHON.

SI DOMVS AVT PIETAS IN OPVM SI CVRA BEARINT
QVEM QVAM CVM SVPERIS CAROLE NECTAR HABES.

Moi, qui fus margrave de Bade et custode de cette église, j'ai été donné aux vers comme une vile pâture. Toi qui lis ces mots, apprends que les Parques n'épargnent aucune souche, et que la mort enlève tout.

Distique.

Si la noblesse de race, la piété, la sollicitude pour les pauvres rendent l'homme heureux, tu dois, Charles, l'abreuver de nectar à la coupe des dieux.

¹ Voyez, planche I du Panorama, la disposition des fenêtres des deux transepts.

Chapelle
de Saint-André.

Une autre inscription à côté, rappelle, comme la première, la fragilité humaine.

D. O. M. VIATOR.

SI ROGAS QVIS SIM PVLVIS ET VMBRA, QVIS FVERIM
JOANNES EX NOBILI ET GENEROSA BARONVM DE BRANDIS FAMILIA
ORTVS CVM QVO VEL EJVS GENTIS NOMEN ET ARMA INTERCIDERE
SACERDOS CVRIENSIS, ECCLESIAE PRÆPOSITVS EJVSDEM
ET HVJVSCE CANONICVS. QVO MIGRAVERIM QVO FATA VOLVNT
TV PARADISIACAM DEFVNCTO EXPOSCE QVIETEM.
VIXI AN. LVI. MENS. IIII. DIE. II. OBI. ANNO SALVTIS HVMANÆ
MDXII DIE X MENS. OCTOBRIS.

Passant,

Si tu demandes qui je suis, je te réponds: Poussière et ombre; qui j'étais: Jean, de la famille noble et distinguée des barons de Brandis. Avec moi disparurent le nom et les armes de ma famille. Prêtre de l'église principale, prévôt et chanoine de la même église, partout où sera le défunt, demande pour lui le repos et le paradis. Je vécus cinquante-six ans, quatre mois, deux jours. Je mourus dans l'année de grâce 1512, le 10 octobre.

Contre le mur, en face, nous trouvons un mausolée, érigé, en 1690, à la mémoire de François-Adolphe, comte de Frise et de Rittberg, doyen et chanoine des cathédrales de Cologne et de Strasbourg. Ce mausolée est surmonté du buste du défunt, encore dans la force de l'âge, et Louis de Gouy de Cartigny, son exécuteur testamentaire, le fit construire. D'autres pierres tombales, scellées dans le mur, rappellent la mémoire d'un comte Melchior de Barby, et les armes de Bavière couronnent celle de Jean, prince palatin du Rhin et de Bavière, prévôt de ce chapitre, mort en 1487. Du même côté, nous apercevons dans une niche gothique un bas-relief représentant la Sainte-Vierge, tenant l'enfant Jésus sur les bras; à droite et à gauche on voit les statuettes de saint Paul et de saint Pierre avec leurs attributs; c'est là sans doute un *ex voto* dont un capitulaire voulut embellir cette chapelle.

Chapelle
de
Saint-Jean-Baptiste.

La chapelle qui forme pendant à celle que nous venons de décrire et dans laquelle on descend par le transept septentrional, est disposée de la même manière. Cependant elle est plus moderne; les nervures des voûtes sont à moulures, et les colonnes du milieu, de même que celles engagées, à l'exception de celles appuyées contre le mur du chœur, de style roman, sont à chapiteaux à crochet gothique primitif. La clef de voûte du milieu représente saint Jean-Baptiste, tenant l'agneau de Dieu, contourné de l'inscription: SR. JOHNES BAPTIST. ECCE AGNVS DEI. Dans cette chapelle, dédiée à saint Jean, nous voyons le sarcophage en beau style gothique, élevé sur la tombe de l'évêque Conrad de Lichtenberg. Ce prélat est représenté dans ses ornements d'église, gisant, les pieds

appuyés sur un lion, tenant la crosse en main, et coiffé de la mitre épiscopale. Au-dessus, contre le mur, nous lisons l'inscription suivante :

Chapelle
de
Saint-Jean-Baptiste.

ANNO DNI. MCCLXXXXIX KALN. AVGVSTI. O. DÑS.
CONRAD'. SECVND'. DE LIEHTENBERG NAT. ARGENTINEN. EPS.
HIC SEPVLTVS QVI OMIB'. BŌIS. CONDICONIB'. QVE IN
HŌIE. MVNDIALI. DEBENT CONCVRRĒ' EMINEBAT NEC
SIBI VISVS SIMILIS EST IN ILLIS SEDIT AVTĒ. ANN...
XXV ET MENSIB. SEX. ORATE PRO EO.

L'an de Notre Seigneur 1299, aux Kalendes d'août, mourut le seigneur Conrad second ¹, de l'illustre famille des Liechtenberg, évêque de Strasbourg, qui git sous cette pierre. Il réunit les qualités de l'homme mondain, sans cependant lui ressembler en tout. Il occupa le siège épiscopal vingt-six ans et six mois. Priez pour lui.

Cette chapelle basse servait, de même que la précédente, de sépulture à des chanoines de ce chapitre, comme nous l'enseigne la série d'épithaphes que nous y trouvons : D'un comte Frédéric de Zolern, évêque de Constance, mort en 1436; d'un comte Jean de Werdenberg, mort en 1486; d'un comte Bertholde de Henneberg, mort en 1494, et de François de Honstein, mort en 1515. C'est au-dessus de cette chapelle que l'évêque Guillaume de Diest, après avoir été fait prisonnier le 4 décembre 1415 à Molsheim, et retenu en chartre privée pendant quelque temps sur le *Pfenningthurm*, doit avoir été incarcéré ².

Une porte, donnant sortie de cette chapelle sur un couloir et sur une petite cour, nous conduit vers le lieu où reposaient jadis les restes de l'architecte Erwin de Steinbach et de sa femme, et où est laissé un souvenir à la mémoire de son fils ou de son petit-fils Jean, car son fils Jean a été enterré, comme nous l'avons déjà indiqué, dans l'église capitulaire de Haslach ³. Près de là se trouvait aussi l'inscription tombale de Jean Hültz ⁴. Ainsi, on voyait réunis pour ainsi dire dans un même et humble sépulcre celui qui avait commencé l'œuvre glorieuse : *Gloriosum opus inchoavit*, comme disait l'inscription du grand portail et le maître qui l'avait élevé jusqu'au ciel.

Tombe d'Erwin
de Steinbach.

A la grande colonne pilier, au milieu du transept septentrional, nous trouvons

¹ Il faut lire Conrad III; le premier du nom était Conrad de Geroldseck, mort en 1179; le second, Conrad de Hunebourg, mort en 1190, et le troisième, Conrad de Lichtenberg.

² Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 156.

³ L'inscription est devenue illisible en beaucoup d'endroits; mais *Oseas Schadaeus* nous l'a conservée dans son livre sur la cathédrale *Summum Argentinensium Templum*, 1 vol. in-4°. Strasb. 1617. Nous la donnons telle qu'elle est.

ANO DO MCCXXVI XII KL'. AVGV. O DÑA HVSA VXOR. MACRI ERWINI.

ANNO. DO, MCCCXVIII' XVI KL'. FEBRVARI. O. MACR ERWIN' GVBERNATOR. FABRICE ECCL'IE ARGENT.

ANNO. DNI MCCCXXXVIII. XV. KL' APRILIS. O MAGISTER. JOHANNES. FILIVS ERWINI MACRI. OPRIS VP ECCE.

⁴ 1449 starb der ehrsame und kunstreiche Johannes Hültz, Werkmeister dieses Baus, und Vollbringer des hohen Thurns hier zu Strasburg: Deme Gott. Gnad und die Huld.

encore une autre inscription tumulaire: ANNO DOMINI MCCCCXXVI. XVII KAL. APRILIS OBIIT HEINRIC. WALTER DE ENGEN ARCHIPRESPIT. ET PRÆBENDARIVS CHORI. ORATE PRO EO.

Le Baptistère.

Dans cette partie nous aurons encore à remarquer, à gauche de l'entrée, une chapelle à plein-cintre à boudins en retrait; la corniche, à la hauteur des impostes, forme un ornement curieux: c'est une série d'oiseaux s'entrelaçant par le cou et par la queue, en tête desquels on voit une sirène allaitant son petit. Cette chapelle contenait sans doute jadis l'autel de Saint-Laurent, et on y a placé aujourd'hui un beau monument d'architecture et de sculpture ogivale: c'est un baptistère que le Magistrat fit exécuter sur la demande du prévôt Jean d'Ochsenstein et de quelques chanoines, en 1453, par Jodoque Dotzinger, architecte de l'OEuvre. Ce maître fit entrer dans sa composition riche et élégante, comme une dentelle de pierre, tous les instruments de la passion du Christ.

La Nef principale.

La nef principale du dôme, dont les voûtes hardies s'élancent à 70 mètres de haut sur une largeur de 13 mètres 80 cent., avec les deux nefs latérales de 8 mètres de largeur, est divisée dans sa hauteur en trois parties distinctes: les arcades des bas-côtés, le triforium et la claire voie. Les bas-côtés possèdent un triforium aveugle comme base, à peu près de la hauteur des baraques qui obstruaient jadis les abords de la cathédrale, remplacées aujourd'hui, comme nous le verrons plus loin, par une galerie gothique en pierres de taille; sur ce triforium sont assises, entre les travées, de doubles baies inscrites dans une vaste ogive, dont la partie supérieure est ornée d'une rosace.

Sept arcs doubleaux divisent la nef dans sa longueur en sept travées; une huitième s'appuie aux piliers du chœur. Les piliers de la nef sont formés de quatre colonnes gothiques engagées, dont deux portent les arcs doubleaux et deux les formerets; entre chacune de ces colonnes montent trois colonnettes, dont sortent, au-dessus des chapiteaux à crochet, les nervures qui longent les arêtes des voûtes croisées et les arcs des formerets. Ces faisceaux de seize colonnettes, tout en formant un pilier de 8 mètres de circonférence, représentent un immense tronc d'arbre, dont les branches serpentent en légères ramifications le long des voûtes et le long des arceaux, comme le lierre grimpe le long du chêne séculaire. C'est dans ce style de construction gracieuse, beaucoup moins lourde et matérielle que celle que nous venons de quitter, que se montre le génie des maîtres, auxquels nous devons ces monuments de l'architecture ogivale. Ces antiques cathédrales furent comparées dans leur construction au squelette d'un cétacé gigantesque qui, fût-il complètement décharné, se soutiendrait par ses côtes et ses vertèbres, de même que ces arcs doubleaux, ces formerets, liés par les arêtes en pierres de taille des voûtes, et soutenus par les arcs-boutants et les contreforts, resteraient debout, quand même on en arracherait les vitraux et le briquetage des interstices. Économie immense de matériaux pour arriver à des résultats et à des effets plus grandioses dans l'art de bâtir!

La première travée, en entrant dans la nef, ou le porche, est formé par trois voûtes, dont celle du milieu s'élève beaucoup plus haut que celles de la nef principale; elle repose sur huit piliers immenses, dont six sont engagés dans les murs et dont les deux du centre intérieur, de 23 mètres de circonférence, supportent toute la charge des deux tours et de la construction intermédiaire. La partie basse intérieure de la façade principale, percée de la porte à linteau, est décorée d'ornements gothiques engagés, qui consistent en arceaux latéraux et en une rosace, au-dessus de la porte, inscrite dans un parallélogramme. Cette partie est coupée horizontalement par un triforium à claire voie, formée de huit arceaux, et l'ogive, qui ferme la voûte, est percée par une rose colossale en vitraux peints, dont les seize arcs gothiques en pierres de taille et en forme de pédales gigantesques, qui rayonnent autour, se concentrent par des colonnettes sur une rosace à cinq lobes qui en forme le milieu.

La Nef principale.

Cette rose et les riches vitraux peints qui remplissent les baies de cette architecture gigantesque, depuis les bas-côtés jusqu'au triforium et à la claire voie, ne contribuent pas seulement, en neutralisant la lumière, à jeter ces vastes voûtes dans une pénombre qui sied si bien à la sainteté du lieu, mais servaient dans les anciens temps d'enseignement au peuple, tout en frappant son imagination.

Les Vitraux.

Le style roman, dans lequel furent conçus le chœur et les transepts de notre cathédrale, surtout le style primordial, ne se prêtait pas autant à l'art du peintre-verrier, la percée des fenêtres cintrées étant plus petite, les surfaces des murs étant plus étendues; mais par contre il permettait au peintre en fresques et à l'ouvrier en mosaïque le déploiement de son art, et aux moines des abbayes et des couvents l'ordonnance religieuse et mystique des sujets qui devaient orner leurs églises. Les compositions des vitraux de couleurs en tons entiers et sans demi-teintes, relevés même par l'action vivifiante de la lumière, enchâssés dans des plombs, aux contours vigoureusement noirs et fermes et accusant énergiquement les formes, auraient plutôt nui aux peintures en fresques, qui ornaient les voûtes et les murs des basiliques et des églises métropolitaines. Elles auraient terni par leur vigueur les figures gigantesques, plates, sans relief ni modelé, sur fond d'or ou d'azur, qui s'étendaient sur leurs larges voûtes.

Les vitraux devinrent des murailles transparentes et l'art du verrier suivit le développement de celui de l'architecte. L'un prêta la main à l'autre, et la peinture ou l'ornementation intérieure fut la conséquence obligée de l'architecture, quoique l'emploi des vitres colorées eût bientôt succédé à celui des vitres blanches.

Les vastes baies de l'ogive furent donc fermées par d'immenses panneaux vitrés enchâssés dans les cadres de pierre que formaient les colonnes, les meneaux, qui séparaient les lancéoles et l'ossature des pointes de l'ogive, suivant les caprices si variés de l'ordonnance architectonique.

Le style de construction de la nef et de ses bas-côtés se prêtait mieux au dévelop-

Les Vitraux.

pement de l'art du verrier, et c'est aussi dans cette partie de l'édifice, élevée depuis le treizième jusqu'au quinzième siècle, que nous en trouvons ses plus belles productions. Nous y voyons en outre le développement graduel de la société, l'émancipation des communes et du peuple, et la part qu'il devait prendre à l'action régénératrice, édifiante et consolante de la religion. Car voyez les transepts, on n'y trouve que des peintures sur verre, entourées d'une auréole mystique et symbolique, imperceptible et incompréhensible aux masses des croyants, et interprétées seulement par un clergé instruit qui dirigeait ces grands travaux.

Dans le transept méridional, nous apercevons, dans les deux roses romanes, inscrites dans une ogive, la comparaison mystique des sacrifices de l'ancienne et de la nouvelle alliance. Melchisedech, prêtre et roi, figure au centre de la rose de la nouvelle loi, et dans l'autre c'est une figure symbolique des prophètes, qui avec ses deux visages, semblent voir le passé et l'avenir; dans l'une ce sont les sacrifices d'expiation matérielle de l'ancienne loi, dans l'autre les vertus que le chrétien doit pratiquer s'il veut faire une pénitence méritoire et véritable devant Dieu. Ces deux roses se trouvent exactement dessinées et disposées de la même façon qu'ici, dans le *hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade de Landsperg, que nous avons déjà cité, et accompagnées d'un long et très-curieux commentaire. La baie la plus rapprochée du chœur est évidemment composée de panneaux, rapportés de plusieurs verrières, puisqu'on y trouve entre autres treize motifs de bordures toutes différentes. Le jugement de Salomon, représenté en trois médaillons dans cette même fenêtre, et ayant évidemment appartenu jadis à une autre baie, est extrêmement remarquable de tout point. Les deux figures de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'évangéliste, ici barbu par exception, semblent vêtus d'un costume qui rappelle la toge romaine; Salomon et la reine de Saba sont placés au-dessous, et ces panneaux sont tous d'une autre main et même d'époques un peu différentes. Le saint Christophe, du douzième siècle, qui se trouve dans la seconde baie, est très-remarquable, quoique affreusement mutilé; c'est la figure la plus colossale en verre peint que l'on connaisse; elle a près de 6 mètres de hauteur. Derrière l'horloge se trouvent des panneaux également dépareillés; on y voit les trois personnages de saint Candide, de saint Victor et de saint Maurice et une superbe figure d'empereur assis. Ces verrières sont évidemment le produit d'une grande école qui florissait en Alsace au douzième siècle, et le beau manuscrit, cité plus haut, et dont l'ornementation et le dessin des figures sont d'une analogie si exacte avec nos verrières de la même époque, témoigne qu'aucune branche des beaux-arts n'y était négligée au moyen âge.

Dans le transept septentrional, nous apercevons le Christ, tenant de la main gauche l'Évangile et donnant sa bénédiction de la main droite; saint Laurent, le patron sous l'invocation duquel était cette chapelle dont nous parlons plus haut; plus près du

chœur, la sainte Vierge et saint Jean-Baptiste, auquel est consacré la chapelle basse que nous avons déjà visitée. Ce vitrail est encadré d'une bordure dont on ne voit nulle part d'analogie, et il se pourrait bien qu'il nous indiquât un don des pelletiers de cette ville, dont nous connaissons déjà la riche corporation, car les formes et les couleurs en représentent l'écusson de vair, argent et azur, encadré de gueules. Ce fait est d'autant plus intéressant qu'à la différence de toutes les autres églises cathédrales, c'est ici la seule donation de ce genre que nous ayons à signaler, et la figure de Notre-Dame, qui est du quatorzième siècle, pourrait bien avoir remplacé un saint Jacques du douzième, qui est le patron des pelletiers. Il est à remarquer que ces verrières ont été faites primitivement pour des baies en plein cintre, ainsi que l'indique positivement l'armature en fer et qu'elles figurent aujourd'hui dans des baies ogivales. Comme nous venons de le dire, la science de la théologie, science d'une part la plus édifiante, la plus claire, la plus divine, et de l'autre aussi la plus mystique, la plus interprétative, a fait placer dans ces dômes ces figures symboliques. M. l'abbé Guerber, professeur au grand séminaire, a publié, sous le titre d'*Essai sur les vitraux de la cathédrale de Strasbourg*, 1848, 1 vol. in-8°, un intéressant travail que nous avons pu consulter en partie pour ces mystérieuses interprétations.

Il n'en est pas de même d'une grande partie des vitraux qui décorent la nef et ses absides; elles parlent à leur premier abord.

Avant les croisades et pendant les siècles où l'Occident se rua sur l'Orient, le peuple n'était souvent rien qu'un vil objet d'exploitation pour le pouvoir sacerdotal et temporel. L'anarchie régnait en Allemagne et la féodalité implantait ses racines profondes dans le sol de notre pays. C'est de ces conflits incessants, entre le pouvoir impérial, nobiliaire et clérical, que naquit la formation, l'émancipation des communes, dont nous avons déjà eu souvent occasion de parler dans le cours de nos récits. Les habitants de Strasbourg sortirent glorieux de ces luttes multiples, et quand ils eurent jeté les bases de la législation, qui devait gouverner leur république durant tant de siècles, ils demandèrent leur place au grand banquet de l'instruction, du développement intellectuel et religieux; l'Église et les arts leur offrirent ce qu'ils demandaient, et la sculpture et la peinture sur verre s'efforcèrent de leur retracer en statues et en vitraux l'histoire sainte et le catéchisme de leurs devoirs religieux, en y ajoutant les saints de leur invocation et les figures des princes, leurs bienfaiteurs. Ces vitraux et ces statues devinrent leurs livres de lecture jusqu'à ce que l'art de l'imprimerie eût créé et multiplié ceux qui leur communiquèrent les éléments d'une instruction primaire, et c'est ainsi que nous trouvons sur les parvis des cathédrales, tracées dans la pierre, les mesures légales, la grandeur du pain, la forme et la dimension des armes, pour servir de guide et de point de vérification au peuple.

C'est sous l'influence des besoins et des exigences de l'époque que nous voyons

Les Vitraux.

retracée, dans les cinq baies de la collatérale méridionale de la nef, la vie de Jésus-Christ. La première, à côté de la chapelle de Sainte-Catherine, ornée elle-même de la représentation des apôtres, tenant des banderolles sur lesquelles est inscrit le *Credo*, forme l'introduction, la préface de la vie du Rédempteur; l'Annonciation de la sainte Vierge, sa naissance, son mariage; l'Annonciation du Christ, sa naissance et l'Adoration des Mages jusqu'à la Fuite en Égypte et son apparition parmi les docteurs du temple. En bas, nous lisons les mots de AVE MARIA GRATIA PLENA. La seconde représente la vie du Christ, ses miracles, ses paraboles, la tentation sur la montagne, les noces de Cana, etc.

Dans la troisième baie, nous voyons toutes les scènes de la Passion jusqu'à la mise au tombeau, et au bas l'inscription :

DIZ BEZEICHNET DIE MARTER VNSERS HERREN I. J. V. DER VNS HAT
ERLOSET VO. DE. EWIG TODE.

Ceci désigne la Passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui nous a délivrés de la mort éternelle.

La quatrième fait la clôture, et représente, en seize panneaux, la descente du Christ dans les limbes, sa résurrection et son apparition à sa famille et à ses disciples, son ascension et l'apparition du Saint-Esprit jusqu'au moment où les apôtres, armés de la Foi, se répandent pour enseigner la doctrine du divin maître. Au bas de ces panneaux, on lit, en vieux caractères romans, comme les autres inscriptions que nous venons de citer, les paroles suivantes :

GOT BRACH DER HELLE TVR VND NAM DIE SINEN HERFVR
VND ERSTVND AM DRITTEN TAG DAS WAS TIEFEL GROSSE KLAG.

Dieu brisa la porte de l'enfer et en fit sortir les siens; il ressuscita le troisième jour; sur quoi le diable poussa de grandes plaintes.

La cinquième baie est divisée en trois lancéoles, dont les deux premières sont coupées en lignes horizontales, sur lesquelles nous voyons un grand nombre de figures en adoration qui élèvent leurs regards vers le ciel où siège Notre Seigneur dans la forme apocalyptique, sous laquelle il doit apparaître au jugement dernier; le tableau devient de plus en plus clair et radieux vers le haut et plus foncé vers la base, de même que les figures qui y sont représentées en prière, indiquent, par l'effet de la lumière, l'homme purifié par ses actions vertueuses, les élus pour la béatitude éternelle; tandis que le bas est encore plongé dans les ténèbres du lieu d'expiation, et un diable colossal, qui remplit la troisième lancéole, signale celui des réprouvés, l'enfer.

Dans le vitrail du porche, nous voyons les œuvres de miséricorde appliquées au Christ, ou plutôt une représentation positive de cette parole: *J'ai été nu et vous m'avez*

vêtu, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, etc., puisque c'est le Christ lui-même, reconnaissable à son nimbe crucifère, que l'on habille, à qui l'on donne à boire.

Les Vitraux.

Le vitrail en face, dans le porche du bas-côté du nord, contient la création de l'homme dans le jardin du Paradis, paré des vêtements de l'innocence, son premier pas vers le péché, son expulsion, le premier crime de Caïn, jusqu'au déluge avec l'arche de Noé. Dans les quatre baies qui suivent, du même côté passent devant nos yeux les figures colossales des princes auxquels la gratitude de l'Église avait donné une place dans cette enceinte sacrée. La pourpre, la couronne, le sceptre, le globe et de riches ornements décorent ces vénérables et roides figures dont les noms rayonnent autour de leurs têtes comme le nimbe de la sainteté. Les trois premières figures d'empereur, un Henri, un Frédéric et un Henri de Bamberg, sont évidemment du douzième siècle; le costume, la forme des couronnes l'indiquent suffisamment, les clochetons du treizième ont été superposés après coup, puisque dans le premier personnage on retrouve encore au-dessus du nom de Henri les vestiges du bandeau en plein-cintre qui l'a encadré, alors qu'il était placé dans une baie de cette forme. Les autres, placés dans les baies suivantes, sont du commencement du quatorzième siècle, et on y retrouve deux fois Henry II avec le surnom de Bamberg et de boiteux, qui figure déjà dans la première baie, où il tient une charte, malheureusement illisible aujourd'hui. On remarque encore dans cette série un panneau du douzième, dépareillé, représentant un débri de figure impériale, tenant devant lui son fils, couronné, avec le sceptre en main. Là, nous voyons Charles-Martel, Pépin-le-Bref, Charlemagne, dont nous venons de constater la munificence en faveur de l'église de Strasbourg; Louis-le-Débonnaire, le fondateur de l'abbaye princière d'Erstein; Lothaire, le donateur de Saint-Étienne; Henri-l'Oiseleur; Othon-le-Grand, le fondateur de l'abbaye de Seltz; et comme nous venons de le dire, Henri II le Saint, qui voulut se faire recevoir membre de ce noble chapitre quand l'évêque Werner commença la construction de la cathédrale; Frédéric Barberousse qui quitta Haguenau avec ses hommes d'armes pour aller en Palestine; l'empereur Philippe de Souabe.

Clovis, Dagobert, Rodolphe de Habsbourg et Louis XIV, les précurseurs et les successeurs de ce lustre de siècles où vécurent ces princes qui furent les bienfaiteurs de cette église, trouvèrent au même titre leur place parmi les statues de la façade principale.

La cinquième baie représente l'Adoration des Mages. Quoique ce vitrail, dû au talent reconnu de M. Marchal de Metz, ait ses belles qualités comme composition et comme brillant de couleur et qu'il aurait sa digne place dans une église de nouvelle construction, il jure au milieu de ces respectables monuments de l'art du treizième et du quatorzième siècle; il nous fait le même effet en peinture que la sacristie en architecture, avec ses colonnes corinthiennes, œuvre de Massol, à côté du portail de Saint-Laurent. C'est

Les Vitraux.

comme un bel habit brodé du siècle de Louis XV au milieu des tonsures et des cottes de maille du moyen âge.

Les vitraux du chœur des Dominicains qui sont fixés dans les baies de la chapelle Saint-Martin, quoique s'harmonisant avec une grande partie de ceux de la cathédrale quant au style, leur restent étrangers quant aux sujets de leur composition, qui, à part les légendes placées près de l'autel, sont, comme nous savons, des morceaux détachés de vitraux jadis complets et dans le style de ceux de la chapelle de Sainte-Catherine, en face.

Les vitraux du triforium ou de la galerie qui domine au-dessus des bas-côtés, dans toute la longueur de la nef, ne donnent au sud qu'une immense et brillante carte d'échantillons de rosaces, de fleurons et de torsades; ceux du nord forment pour ainsi dire une préface à l'histoire du Nouveau Testament, extraite de l'Ancien, en représentant la généalogie du Christ, suivant saint Luc, III, 25-38; c'est-à-dire l'arbre de Jessé, dont on trouve la représentation soit sculptée, soit peinte dans beaucoup d'anciennes églises.

Arrivons aux baies de la claire voie de la nef principale. Le premier vitrail près du chœur représente quatre papes et quatre diacres: c'est le pouvoir spirituel; le deuxième, des chevaliers de la légion thébéenne que nous avons déjà trouvés en saint Candide, saint Victor, etc. Il est à remarquer que l'esprit belliqueux et batailleur de nos ancêtres s'est manifesté jusque dans les vitraux et dans le culte même des saints. La série des évêques commence par deux chevaliers, sanctus Dux Marcus et sanctus Dux Achacius, plus grands que toutes les autres figures, placées ici avec une intention marquée, quoique impossible à définir positivement, sinon que l'époque de ces fenêtres doit correspondre à peu près à la fin de la grande guerre contre l'évêque Walter de Geroldseck et avec lesquels on a voulu peut-être masquer quelques personnages historiques du temps. Les six premiers évêques se suivent chronologiquement depuis saint Amand jusqu'à saint Arbogast, et avec leur numéro d'ordre; dans les premiers il n'y a que ceux qui figurent au martyrologe romain, qui portent l'abréviation de *sanctus*. Les autres qui suivent, placés dans les dernières baies, sont disposés sans ordre et au hasard. Parmi eux se trouvent des pères de l'Eglise et des évêques étrangers à notre diocèse, et tous portent indistinctement le nimbe et l'abréviation de *sanctus*. On a suivi nécessairement les catalogues anciens et particulièrement sans doute celui de l'évêque Erkenbalde, où figure un Grimoaldus, représenté ici et qui a été rayé des catalogues modernes. Dans la septième baie on voit la représentation des trois vertus théologiques: la Foi, l'Espérance et la Charité; des quatre vertus cardinales: la Sagesse, la Justice, la Tempérance et la Force, en opposition aux Péchés capitaux. Les vertus et les vices sont représentés sous la forme de vierges, dont les premières, armées de lances, terrassent celles qui leur sont opposées.

De l'autre côté nous rencontrons une longue file de saintes, de martyres béatifiées commençant par la sainte Vierge, sainte Odile, sainte Atale et surtout celles dont les noms appartiennent au culte de la province. Le jugement de Salomon, peint au quatorzième siècle et de la même main que les apôtres de la chapelle Sainte-Catherine, se répète encore une fois dans la sixième baie et fait la clôture. Les vitraux de la haute nef, comme on le voit, représentent l'Église triomphante, qui, avec l'Église souffrante, enterrée sous les dalles des nefs, et l'Église militante, qui prie chaque jour dans le sanctuaire et assiste aux offices, complètent les trois formes de l'Église catholique.

Les Vitraux.

Le temps, la grêle, la main d'ignorants restaurateurs¹ et surtout l'incendie ont fait de grands ravages dans ces monuments de l'art du verrier. Beaucoup sont méconnaissables; d'autres, par la transposition des morceaux de verre colorés, ont reçu de graves atteintes, et il n'est pas rare que l'on rencontre un panneau, sur lequel est peint un morceau de cotte de maille, ajusté dans la jupe d'une sainte; la main d'un homme au lieu de celle d'une femme, une rosace romane ou un lobe gothique à la place d'une tête, ainsi que la transposition des lettres nonciales ont défiguré le sens des mots et des inscriptions. Tel vitrail, peint pour décorer un cintre, fut placé dans une ogive, tel autre, appartenant à la série des empereurs, fut relégué au milieu des vierges, sans entente et sans principe liturgique et doctrinal.

Il était réservé à notre époque de sauver ces antiques monuments fragiles d'une lente destruction et de les confier à une habile restauration dans les ateliers dirigés avec entente artistique et archéologique par M. Baptiste Petit-Gérard, auquel nous devons des communications très-intéressantes sur les vitraux de la cathédrale. Les maillages en fil de fer dont on a garanti ces immenses baies de l'action destructive de la grêle et une somme de 10,000 fr. employée annuellement à la restauration auront, dans une série d'années, retabli les ravages des siècles.

Après cet aperçu général sur le plan architectonique de cet édifice, tel qu'il se dessine dans son intérieur, et sur ses vitraux, nous avons encore à parler de deux adjonctions qui doivent leur existence à une époque postérieure. L'une, la chapelle de Sainte-Catherine, fut construite, en 1340, dans l'angle de la nef et du transept méridional, par l'évêque Bertholde de Bucheck. Elle devait servir de chapelle mortuaire à ce prélat, mais l'architecte ayant élevé un monument trop somptueux, sa modestie en fut blessée, et il ordonna que ce sépulcre, digne de recevoir le Christ, fût déposé dans la crypte, en face de l'autel de Saint-Évrard, et qu'un service y fût célébré tous les ans, à l'anniversaire de la Passion de Notre-Seigneur; il n'y existe plus aujourd'hui,

Chapelle
Sainte-Catherine.

¹ Les restaurations sans entente ni sans art du dix-huitième siècle, devraient bien passer à la postérité, car il n'est pas sans intérêt de savoir que la fabrique de l'Œuvre avait cru très bien faire, en payant au vitrier deux sols par pièce remise en plomb; pour multiplier les deux sols, ils cassaient les morceaux et les rajustaient à tort et à travers.

Chapelle
Sainte-Catherine.

mais on voit encore dans la chapelle de Sainte-Catherine, en haut du vitrail occidental, les armoiries de cet évêque. L'inscription tombale était ainsi conçue :

ANNO DOMINI MCCCCLIII IN DIE BEATÆ KATHERINÆ
VIRGINIS IN HAC CAPELLA PRO SE IN HONOREM EJVSDÆM
VIRGINIS CONSTRVCTA SEPVLTVS EST VENERABILIS
BERTHOLDVS DE BVCKECKE NATVS LANDGRAVII IN
BVRGGENDEN HVJVS ECCLESIAE EPISCOPVS. QVI
ECCLESIAM HANC XXV ANNIS SAPIENTER REXIT.

ORATE PRO EO.

En l'an du Seigneur 1353, le jour de Sainte-Catherine, en l'honneur de laquelle il la fit bâtir, fut enterré le vénérable Bertholde de Buecke, né landgrave de Bourgogne, évêque de cette église, qui la gouverna sagement pendant vingt-cinq ans. Priez pour lui.

Nous voyons encore dans une niche de cette même chapelle un beau bas-relief, représentant la mort de la Sainte-Vierge, et au bas nous lisons l'inscription suivante :

ANNO DMN. MCCCCLXXX III KAL. NOVEMB.
OB. CONRADVS BOCK ARMIGER. ORATE PRO EO.

Deux figurines à genoux, en costume civil, à droite et à gauche du monument, représentent le défunt et sa femme avec leurs armoiries. Schadæus cite encore dans ce même lieu deux pierres sépulcrales, l'une de Bertholde, archevêque de Mayence, mort en 1504, et l'autre de François-Henri, duc de Brunswick et de Lunebourg, chanoine et vicedome de la cathédrale, mort en 1601, à l'âge de vingt-neuf ans; nous ne les avons plus retrouvées¹.

Chapelle
Saint-Laurent.

En face, dans l'angle septentrional du transept, fut construite, en 1517, par l'évêque Guillaume de Hohenstein, la chapelle de Saint-Martin. Elle est consacrée aujourd'hui à saint Laurent, par suite de la suppression d'une chapelle dédiée à ce saint, qui se trouvait en face de l'entrée du transept septentrional, et sert de chapelle au culte paroissial de ce nom.

La chapelle de Sainte-Catherine, que l'on appelle aussi chapelle de la Croix, et celle de Saint-Martin, occupent la largeur de deux travées, dont les piliers qui y correspondent sont ornés de statues. Entre ces piliers, les baies et la maçonnerie furent enlevées, de manière à ce qu'elles ne forment intérieurement qu'un même tout avec l'église principale. Elles se distinguent, quoique élevées toutes les deux en style ogival, par la différence de leur composition; la première jouit encore de la pureté de ce style,

¹ Quand on eut reconstruit à neuf, depuis 1459 jusqu'à la fin de ce même siècle, les voûtes de la nef et du chœur qui étaient en mauvais état, on munit aussi d'une nouvelle voûte, en 1547, la chapelle de Sainte-Catherine.

tandis que l'autre marque déjà l'époque de sa décadence, de même que le portail de Saint-Laurent, annexe avec laquelle l'architecte Jacques de Landshut masqua, de 1494 à 1505, le portail roman de ce transept.

Au troisième pilier, du côté de la chapelle Saint-Martin, est attachée la chaire. Elle est, comme les fonts baptismaux, un véritable bijou de dessin et de sculpture fleurie gothique et porte la richesse d'ornementation de la fin du quinzième siècle, plus pure de style toutefois que celle que nous voyons adaptée au portail de Saint-Laurent. La chaire doit son origine au respect et à l'attachement que le sénat et la population de notre cité vouèrent à Geiler de Kaysersberg, le prédicateur de la cathédrale. L'Ammeister Pierre Schott la fit exécuter par Jean Hammerer, architecte de l'OEuvre; elle est assise sur un pilier octogone, dont chaque face forme une niche couronnée d'un pinacle: dans celle du milieu se trouve la statuette de la Sainte-Vierge et les autres renferment les évangélistes avec leurs attributs dans les soubassements. La chaire formant saillie sur ce pilier est soutenue aux angles par six colonnettes gothiques, ornées chacune de deux statuettes de saints, de saintes et de martyrs, et couronnées par des pinacles. Au centre du corps de la chaire est représenté le Christ sur la croix, et à ses pieds sainte Madeleine et saint Jean et huit apôtres placés de même dans des niches à pinacle en forment les parties latérales; les colonnettes de séparation des niches sont ornées d'anges porteurs des instruments de la Passion. Une rampe, gothique flamboyant, longe l'escalier qui conduit à cette chaire; elle repose au milieu sur un pilier contre lequel sont assises quatre figures en prière, au-dessus desquelles le millésime 1487, taillé dans une banderole, nous indique l'année de sa construction. Un abat-voix, aussi riche d'ornementation que la chaire elle-même, mais exécuté dans un mauvais style d'ornementation renaissance, en 1616, par Conrad Cullin, menuisier, et par son fils, fut peint et doré par Wendelin Dieterlin, le peintre dont nous avons déjà parlé à l'occasion de l'OEuvre-Notre-Dame et inauguré le jour de saint Jean-Baptiste 1617. Le premier prédicateur qui fit entendre les rudes paroles de vérité et de critique, conservées dans ses sermons, du haut de cette chaire trouva sa sépulture à ses pieds; mais ses restes mortels furent ensuite transférés contre le premier pilier du chœur en face de la chapelle Sainte-Catherine. On y lit encore aujourd'hui l'épithaphe de cet homme de bien, serviteur de Dieu:

QVEM MERITO DEFLES VRBS ARGENTINA JOĀNNES
GEILER MONTEQVIDEM CÆSARIS E GENITVS SEDE SUB
HAC RECVBAT QVĀ REXIT PCO. TONANTIS
PER SEX LVSTRA DOCENS VERBA SALVTIFERA.

Jean Geiler, né à Kayserberg, que toi, ville de Strasbourg, tu pleures à juste titre, repose sous ce siège... enseignant pendant six lustres les paroles qui portent le salut.

La Chaire.

La Chaire.

A côté de cette épitaphe on en lit une autre, qui a trait à la mémoire du même prédicateur :

JOAÑI GEILER KEISERSBERGIO THEOLOGO INTEGERRO.
QVI AÑOS SVPRA XXX CHRĪ. LEGE ARGENTINENSIB.
EXEMPLO ET SERMONE CONSTANTISSĒ PATE FECIT VT
IMORTALIS SIT EIVS PRO MAXIMIS SVIS MERITIS MEMORIA
HVĪS LOCI COMENDATOR ET FRATRES HOC SAXV SVMO
CVM FAVORE POSVERE. OBIIT DECIMA MARCII. ANNO DOMĪ.
MDX.

A Jean Geiler de Kaysersberg, le théologien le plus intègre qui, pendant plus de trente ans, avec une très-grande constance et par son exemple et ses paroles, fit connaître la loi chrétienne aux habitants de Strasbourg.... Que sa mémoire, pour son grand mérite, soit immortelle.

Chapelle
de la Sainte-Vierge.

L'abat-voix dont nous venons de parler n'existe plus, et celui que nous y voyons aujourd'hui date de 1824. Entre les deux piliers, du côté du chœur, se trouvait encore une chapelle dédiée à la sainte Vierge; elle fut construite en 1316, deux années avant sa mort, par Erwin de Steinbach, quand il éleva le jubé qui fermait anciennement le chœur. Un fragment de la pierre qui constate l'exécution de ces travaux par cet habile architecte, fut trouvé dans les remblais de la crypte, elle est conservée dans le Musée de l'OEuvre-Notre-Dame avec ce fragment d'inscription :

....EDIFICAV. H. OP. MAGR. ERWIN DE....

Le sénat et la noblesse se plaçaient dans cette chapelle pour entendre le prêche, de même que la corporation des architectes-tailleurs de pierre y faisait faire ses offices, et elle fut enlevée lors de l'agrandissement du chœur après la capitulation de la ville.

Les Orgues.

Du même côté, dans la troisième travée du triforium, sont suspendues les orgues, instrument dû à l'exécution d'André Silbermann, le père de notre historien, né à Frauenstein, près Friberg, en Misnie, qui était venu s'établir comme facteur d'orgues en cette ville. Il construisit, en 1714, ce bel instrument composé de 40 registres et de 2242 tuyaux dont le plus grand pesait 342 livres. On conserva l'antique buffet des orgues précédentes qui date de 1489 et qui fut restauré dans les temps modernes, en restant fidèle à l'ornementation originale, de même qu'on laissa subsister les automates, anciennement en contact avec les pédales, et qui faisaient l'amusement du peuple. On monte aux orgues par un escalier en spirale dans l'angle nord-ouest des bas côtés de la nef; il conduit par une galerie latérale dans la chambre de l'organiste, M. Wagenthaler, qui depuis de longues années préside à cet instrument en dirigeant la chapelle de la cathédrale.

La première notion qui nous reste d'un instrument pareil date de 1260; il était dû à la munificence d'un chevalier, Ulrich Engelbrecht, mais il fut détruit par le ravage de

l'incendie de 1298 et fut remplacé en 1326. Les ouvriers chargés d'une réparation de cet instrument, en 1384, n'ayant pas surveillé le feu de leur forge, il fut ravivé tout à coup par un vent très-fort, et provoqua un nouvel incendie le jour de sainte Gertrude. Une donation fut faite en 1400 par un prêtre desservant de la cathédrale, Dietrich d'Erfurt, d'orgues de moindre étendue qui fonctionnèrent dans la chapelle Sainte-Catherine jusqu'en 1489, époque où maître Krebsier d'Anspach construisit l'instrument dont nous voyons encore le buffet; réparé en 1609, par Antoine Neuknecht de Ravensbourg, il fonctionna jusqu'à ce que les mains habiles de Silbermann eussent créé celui qui le remplaça. Un pendant à l'escalier qui conduit à l'orgue, se trouve dans le collatéral en face et monte au triforium en mettant le logement du concierge de la tour en communication avec l'intérieur de l'église.

Les Orgues.

En nous dirigeant vers l'horloge astronomique dans le transept méridional, nous passons devant une inscription en caractères romans qui constate qu'à cette place existait autrefois un autel fondé en 1331 par Paul Mosung, bourgeois de cette ville, en l'honneur de saint Pierre, de saint Paul et des Innocents. Suivant l'indication de Schadæus, bien des autels pareils doivent avoir existé dans les temps passés au sein de ce temple, fruit de pieuses fondations sur lesquelles officiaient ses nombreux desservants. Grandidier en mentionne cinquante-deux.

Non loin de l'inscription que nous venons de citer, à côté de la porte qui conduit vers les ateliers des sculpteurs et des tailleurs de pierre, il nous reste à parler d'un autre souvenir, c'est la source à laquelle on puisait jadis intérieurement et qui jaillit encore au dehors dans la petite cour latérale. Elle jaillissait déjà avant la construction du premier temple chrétien à l'ombre des trois arbres saints des Triboques et servait aux ablutions dans les sacrifices des Druides. Quand les peuples allemands furent convertis au christianisme, elle fournissait l'eau à leur baptême, et toujours, depuis cette époque, on puisa à cette source pure ce symbole de la purification religieuse et morale du chrétien dont saint Jean-Baptiste donna le premier exemple dans les flots du Jourdain. Quand ce puits se trouvait encore dans l'intérieur de la cathédrale, jusqu'à la révolution, une ancienne tradition faisait croire aux enfants que les parents en retiraient leur jeune progéniture, et maint et maint petit jetait ses regards avec anxiété au fond de cette source où il croyait avoir pris naissance (*Kindelsbrunnen*).

Le Puits.

En 1698, le 21 septembre, un soldat français, attiré par la curiosité, non dans le but sans doute d'y voir la source vitale de l'espèce humaine, mais pour examiner la construction de la nouvelle roue qu'on employait à monter l'eau, tomba au fond du puits et on l'en retira mort. Ce malheur provoqua le nettoyage de la source; on descendit à une grande profondeur, jusqu'au-dessous des fondements de la cathédrale, et les ouvriers y trouvèrent beaucoup de monnaies et de médailles de toutes les époques.

Après avoir dépassé la chapelle Sainte-Catherine, nous trouvons contre le pilier

Le Puits.

en face de celui où nous avons signalé l'inscription commémorative de Geiler de Kayserberg, celles qui portent à la postérité les noms de Jean de Pfettenheim, 1368, et de Rodolphe de Ladishofen, 1411, procureurs de cette fabrique, et nous arrivons en face de l'horloge astronomique.

L'Horloge astronomique.

Ce n'est pas une restauration comme celle des vitraux, c'est une œuvre nouvelle qui a pris place dans la cage de l'ancienne horloge. Si les mille rouages, ressorts et moteurs qui fonctionnent dans l'intérieur de cet admirable mécanisme, règlent les secondes, les minutes, les heures, les jours, jusque dans un avenir de milliers d'années, en tant que la matière peut faire résistance à l'action destructive du temps; si la lente aiguille, avançant toujours, marque à chacune de ses vibrations son progrès et rejette chaque jour dans l'abîme du passé, cet instrument sans égal dans les plus ingénieuses conceptions de l'horlogerie, nous marque de même le progrès de la science et l'immense trajet qu'elle a exécuté depuis que Tobias Stimmer peignit cette carcasse en pierre, vivifiée par le mouvement régulier du pendule. Alors il fallut le concours de quelques mathématiciens-astronomes et les mains habiles de quelques horlogers pour créer cette œuvre, et celle que nous avons sous nos yeux est le fruit de profondes méditations du mathématicien, le produit de la pensée d'un seul homme, dont les mains créatrices imprimèrent à ces mille parcelles du mécanisme le mouvement et la régularité. Ce travail porte en lui-même la finesse de celui du bijoutier, tandis que l'autre n'est comparativement que celui du serrurier¹, et cependant déjà alors il passait pour un chef-d'œuvre qui fut rangé, comme la flèche de notre cathédrale, au nombre des sept merveilles de l'Allemagne².

Quand des milliers de mains travaillaient encore à l'édification de cette flèche, quand le sculpteur et le verrier lui imprimaient l'ornementation symbolique et instructive, quelque moine savant, vivant peut-être obscur dans sa cellule, voulut ajouter à ces merveilles de l'art celle du mécanisme en créant une horloge, pour rappeler par ce symbole vivant l'emploi utile du temps, ce don précieux de l'existence humaine dont la perte est irréparable et dont la rémunération tiendra toujours un compte sévère dans la vie de l'homme.

Dasipodius nous laissa une description succincte de cette horloge, construite en 1352, en donnant la description de la sienne; elle marquait les heures, les jours du calendrier; un astrolabe indiquait le cours du soleil et de la lune; le coq chantait, les trois mages circulaient devant la sainte Vierge et s'inclinaient devant elle, et un carillon faisait entendre un air choral de psaume. On distingue encore en face de l'horloge actuelle les consoles de pierre qui la portaient.

¹ Cette horloge est conservée comme monument d'art dans le musée de l'Œuvre-Notre-Dame.

² La tour de Strasbourg, le chœur de Cologne, l'horloge de Strasbourg, l'orgue d'Ulm, les foires de Francfort, l'industrie de Nuremberg et l'architecture d'Augsbourg.

Cet instrument avait fonctionné près de deux siècles, quand, par suite du défaut d'entretien, la rouille finit par en paralyser le mouvement, ce qui donna l'idée à l'administration de l'Oeuvre-Notre-Dame de le remplacer en 1547. Elle chargea alors les mathématiciens Michel Herus, Nicolas Bruckner et Chrétien Herlin de l'exécution d'une nouvelle horloge; mais la mort, les événements politiques et religieux de cette époque interrompirent ces travaux jusqu'à ce que Dasipodius, professeur de mathématiques, les reprit en 1571. Les deux frères Isaac et Josué Habrecht, jeunes et habiles horlogers de Schafhouse, ayant entendu parler de la reprise de cette œuvre, arrivèrent à Strasbourg et firent leurs offres de service pour son exécution matérielle. Dasipodius, les ayant trouvés, après examen, aptes à mettre en exécution le résultat de ses nombreux calculs, se rendit garant pour eux auprès du Magistrat; ils furent agréés et se mirent à l'œuvre, après que le professeur de mathématiques eût fait venir à Strasbourg un ami et collaborateur distingué, pour l'aider dans ses nombreuses et savantes combinaisons: c'était David Wolkenstein, de Breslau, qui vivait alors à Augsbourg. L'architecte Uhlberger et Tobias Stimmer firent les dessins de la cage et des figures et automates qui devaient l'orner et fonctionner; ce dernier l'embellit de son pinceau. Cette horloge marcha pour la première fois le jour de saint Jean-Baptiste 1574. Elle s'arrêta en 1789.

Nous nous bornerons à donner ici une description architectonique de la cage, en nous réservant d'entrer dans plus de détails en parlant de l'horloge actuelle. Cette cage, la même qui sert encore aujourd'hui, est formée d'un soubassement ou chambre de 11 mètres de longueur sur près de 3 mètres 25 cent. de hauteur, couronnée de deux corniches superposées, en tout, à peu près 5 mètres de haut. Elle est divisée dans sa largeur en trois compartiments dont les deux latéraux, fermés d'une vitre, laissent voir dans l'intérieur le mécanisme; celui du milieu est occupé par le grand calendrier. Les corniches des parties latérales sont décorées des peintures de T. Stimmer, celles du milieu présentent une ouverture de laquelle sortent les jours de la semaine symbolisés en figurines automatiques. Au-dessus se trouve le cadran indiquant l'heure du temps moyen. Une galerie tourne sur ce soubassement et, à droite et à gauche, deux lions tiennent l'écusson et le cimier aux armes de Strasbourg. Sur le compartiment central de la base s'élève une tour de 4 mètres de largeur et de 15 mètres de hauteur, ce qui constitue à peu près à l'ensemble les proportions d'une maison de quatre étages. Cette tour est encadrée de colonnes superposées et divisée dans sa hauteur en trois compartiments distincts par des cordons ou plinthes horizontales et couronnée par une coupole transparente gothique.

Une autre tour, de moindre hauteur et largeur, divisée aussi en trois parties, s'élève à gauche; sur elle est perché le coq automate, et un escalier en spirale et à jour conduisant au cadran extérieur, lui fait pendant à droite.

Nous avons dit que l'instrument de Dasipodius et des Habrecht s'arrêta dans sa

L'Horloge astrono-
mique.

marche à l'entrée de la révolution française. Alors vivait en face de la maison, où il a aujourd'hui ses beaux ateliers d'horlogerie, occupée de son temps par un comte, chanoine de la cathédrale, un enfant, auquel Cagliostro avait prédit qu'il serait un jour un mécanicien distingué. Cette prédiction se réalisa, elle devint une vérité, car il était inscrit dans le livre de son avenir, qu'éloigné pendant longtemps de sa ville natale, il y rentrerait un jour attiré par son talent¹, et qu'il nous doterait de ce second et unique chef-d'œuvre en horlogerie. Nous voyons en cet enfant, après que soixante-cinq années d'études et de travaux ont illustré sa vie, un digne et respectable vieillard, plein de cette modestie qui honore le véritable artiste, M. J. B. Schwilgué, auquel ses éminents travaux ont valu la distinction d'officier de la Légion d'Honneur.

Après que la reconstruction de l'horloge paralysée de la cathédrale eut été le rêve de toute sa vie, il commença son œuvre le 24 juin 1838, et elle marcha pour la première fois en présence d'un illustre corps de savants, attiré dans nos murs par le congrès scientifique, le 2 octobre 1842².

Nous n'entreprendrons pas d'analyser ce chef-d'œuvre, que nous ne pouvons qu'admirer en profane, et nous nous bornerons à décrire ce que les yeux peuvent saisir et à insérer dans notre livre les principales indications.

Au bas de l'horloge se trouve une sphère céleste, disposée d'après la latitude de Strasbourg; elle indique sur un cadran le temps sidéral, le lever et le coucher des étoiles et leur passage au méridien, en ayant égard à la précession des équinoxes.

Derrière cette sphère nous voyons, dans le compartiment central du soubassement, le calendrier, dont les indications sont perpétuelles; il reproduit les mois, les lettres dominicales, les fêtes fixes et mobiles, y compris l'Avent et les Quatre-Temps; il reproduit en outre les années bisextiles ordinaires, ainsi que celles qui sont séculaires. Apollon, placé à la gauche de ce calendrier, marque le nom du saint correspondant au jour. Diane, la déesse de la nuit, lui fait pendant à droite.

Autour de ce calendrier, nous remarquons, peintes dans les quatre angles, la Perse,

¹ Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 96.

² L'inauguration religieuse de cette horloge fut célébrée, le soir du dernier jour de la même année, par M^{gr} l'évêque, accompagné d'un nombreux clergé, et en présence du conseil municipal et de beaucoup d'invités. Les beaux-arts et les métiers voulurent témoigner à l'illustre auteur de ce chef-d'œuvre leur admiration pour son talent, en lui préparant une ovation qui était sortie spontanément de leurs cœurs. Rangés sous leurs bannières respectives, les corps des divers artisans, l'école industrielle en tête, stationnaient au dehors, sur la place du Château, où brillèrent des centaines de torches allumées. Musique et cantades reçurent le vieillard, quand il sortit de l'intérieur de la cathédrale, où M. Michel Schwartz, au nom de l'industrie strasbourgeoise, lui adressa des paroles bien senties. Des transparents allégoriques, dus aux pinceaux de MM. Guérin et Flaxland, embellirent cette ovation, et le cortège se mit en mouvement en accompagnant l'artiste à l'Hôtel-de-Ville, où M. Schützenberger, maire, exprima au nom de ses concitoyens sa reconnaissance pour le beau monument d'art mécanique dont il venait de doter le monument d'architecture. Il disait avec raison: « Dans la mémoire de notre génération, comme dans le souvenir de celles qui succéderont, votre nom à jamais illustre se placera à côté de ceux des Erwin et des Hültz. Honneur à Schwilgué! »

l'Assyrie, la Grèce et Rome, les quatre monarchies du monde ancien d'après la prophétie de Daniel; elles appartiennent de même au pinceau de T. Stimmer. Au centre du calendrier se trouve un cadran qui indique la marche apparente du soleil et celle de la lune, et ces astres, dans leur course autour de la terre, figurée par l'hémisphère septentrional et occupant le centre du cadran, représentent exactement les éclipses du soleil et de la lune au même moment où ces phénomènes se passent dans le ciel. Dans le compartiment à gauche, en vue du spectateur, se trouve le comput ecclésiastique, dont le mécanisme est de la plus ingénieuse composition; il sert à régler: 1° le millésime; 2° le cycle solaire, dont la révolution est de vingt-huit ans, après laquelle les jours des mois reviennent aux mêmes places que les jours des semaines; 3° le cycle lunaire qui opère une révolution en dix-neuf années, pendant laquelle, suivant l'assertion des anciens astronomes, les nouvelles et les pleines lunes devraient se reproduire dans le même ordre et aux mêmes jours que dix-neuf années auparavant; 4° l'indication romaine qui est une révolution de quinze ans et qui, avec le cycle solaire et lunaire, sert à la détermination de la grande période julienne; 5° les lettres dominicales qui marquent le dimanche dans les calendriers perpétuels; 6° les épactes qui font connaître le nombre de jours qu'il faut ajouter à l'année lunaire, qui n'est que de 354 jours environ, pour l'égaliser à l'année civile, composée de 365 ou de 366 jours, selon que l'année est commune ou bisextile; 7° enfin, la fête de Pâques, de la date de laquelle dépend la majeure partie des fêtes mobiles de l'année.

Le compartiment de gauche est destiné aux équations solaire et lunaire. Le mécanisme de ces équations est d'une combinaison très-remarquable; aussi forme-t-il une des principales parties de l'horloge; il sert à ramener: 1° le temps moyen au temps vrai ou apparent pour le soleil, à l'aide de deux systèmes d'équation; 2° la longitude moyenne de la lune à sa longitude vraie, à l'aide de six équations d'espèces différentes; 3° enfin, il sert encore à ramener le mouvement des nœuds de la lune, pour obtenir la longitude vraie de cet astre.

Au-dessus du calendrier, on voit sortir des nuages d'une voûte céleste chacune des divinités païennes, assises sur leurs chars, qui ont donné le nom aux sept jours de la semaine. A cette hauteur, les peintures sur les corniches représentent les scènes de la Création, de la Résurrection, du Jugement dernier et du Triomphe de la Foi et de la Vérité. Enfin, nous arrivons au cadran, qui marque le temps moyen en heures et en minutes. De chaque côté est assis un génie, le premier tenant d'une main un timbre et de l'autre un sceptre, avec lequel il frappe le premier coup de chaque quart d'heure; le second génie porte entre ses mains une clepsydre qu'il retourne à chaque heure, chaque fois au dernier coup des quatre quarts.

Le premier compartiment de la tour du milieu est occupé par le planétaire, construit sur le système de Copernic. Toutes les planètes visibles à l'œil nu fonctionnent ici et se

L'Horloge astrono-
mique.

meuvent dans l'ordre de leurs positions autour du soleil, qui reste immobile à sa place.

La terre se trouve accompagnée de la lune, son satellite.

Au-dessus du planétaire se détache, sur un ciel étoilé, un globe, moitié noir et moitié doré, qui est destiné à nous montrer les phases réelles de la lune. Aux angles du planétaire, on aperçoit en peinture les quatre saisons, représentées par les quatre âges de l'homme.

On arrive ensuite aux deux compartiments, occupés par les figurines automatiques. Dans le compartiment inférieur nous voyons les quatre âges s'avancer successivement pour frapper le deuxième coup des quarts, le premier étant sonné par le génie armé du sceptre que nous avons déjà remarqué. Un enfant ouvre la marche, et de son thyrses, qu'il tient en main, annonce le premier quart sur un timbre placé près de lui; il est suivi de l'adolescent qui, sous les traits d'un chasseur, armé d'une flèche, fait entendre la demie; vient ensuite un guerrier, qui laisse tomber son glaive pour frapper les trois quarts, et enfin paraît un vieillard marchant avec une béquille avec laquelle il frappe les quatre quarts.

Au milieu de ces automates, figurant les mortels, se tient la mort, armée d'une faux; elle fait sonner les heures, en frappant gravement sur un timbre, avec l'os qu'elle tient en main. Les quatre âges ne fonctionnent que le jour, tandis que la mort infatigable et inexorable sonne toutes les heures.

Le compartiment supérieur, plus richement décoré, est occupé au centre par la figure de Jésus-Christ, tenant d'une main la bannière de la Rédemption en étendant l'autre pour bénir. Chaque jour, à midi, l'on voit les douze apôtres s'avancer respectueusement et s'incliner devant le Sauveur; ce n'est qu'après qu'ils ont passé que le Christ donne sa bénédiction en forme de croix. Pendant cette procession des apôtres, le coq, perché au sommet de la tourelle à côté, servant aux poids, chante à trois reprises; mais avant de se faire entendre il bat des ailes, sa tête et sa queue s'agitent et son cou se gonfle pour laisser passer le chant commémoratif de la trahison de saint Pierre.

Enfin, dans la coupole gothique transparente, nous remarquons au milieu la statuette du prophète Isaïe, due au ciseau de M. Grass; autour, sont groupés les quatre évangélistes avec leurs attributs. Plus haut, quatre séraphins célèbrent, sur divers instruments, la gloire de Dieu, et au sommet, le héraut de la corporation des tailleurs de pierre de la cathédrale tient les armoiries de l'OEuvre-Notre-Dame, une croix posée sur une équerre \ddagger . Les peintures qui décorent la tourelle aux poids sont: en haut, Uranie, la muse de l'astronomie; Copernic, le célèbre astronome, et le portrait de M. Schwilgué d'une ressemblance parfaite, peint en 1843 par Gabriel Guérin.

Tel est en résumé cet admirable mécanisme; il attire à juste titre les regards du public, et nous voyons tous les jours, à l'approche du milieu de la journée, le transept

méridional de la cathédrale rempli de curieux, qui, avec une anxiété remarquable et silencieuse, suivent la marche lente de l'aiguille du cadran jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'heure de midi; alors tous les regards se portent vers les génies sonnant le quart, retournant la clepsydre; vers la mort, frappant l'heure de son os; vers le chant et le mouvement répété du coq et vers la procession et la bénédiction des apôtres. Les chuchottements commencent et les acclamations d'étonnement finissent la pantomime souvent très-naïve de la plupart des spectateurs, surtout des milliers d'Allemands que nous voyons depuis quelques années quitter leur patrie, et traverser notre ville pour aller vers un avenir inconnu, espérant trouver un meilleur sort dans le Nouveau-Monde. Un peintre observateur, à l'abri de la cage de l'horloge, en vue de ce public, trouverait riche matière d'études de physionomies.

Mais un moment plus solennel pour le penseur est celui où finit l'année. Ces halles grandioses, éclairées par les lampes scintillantes, qui brûlent dans les chapelles, ou par la lumière argentée de la lune, qui rejette les pâles reflets des vitraux sur les piliers; le morne silence, interrompu par le mouvement cadencé du pendule; le lieu, le moment solennel du passage d'une année à l'autre font jeter un regard profond sur ce cercle, sur lequel chaque jour a imprimé, pour chacun, la douleur ou la joie de la vie. On entre dans la chambre de l'horloge et l'on n'entend que les coups saccadés du mécanisme. Quand l'heure de minuit sonne, ces mille rouages, ressorts, leviers, communications, qui vous entourent, fonctionnent, chantent, volent, tournent sur leurs axes à assourdir l'oreille! C'est l'affaire d'un moment, puis on n'entend plus rien que la cadence du pendule, et quand on rejette un regard étonné sur le calendrier, le millésime a subi sa variation, les fêtes de Pâques, de l'Ascension, de Pentecôte ont pris leur place respective dans ce cercle parlant qui continue gravement sa rotation annuelle; l'année a fui et l'autre commence avec tout ce que l'avenir nous y réserve. C'est dans ce moment surtout qu'on admire le génie du créateur de cet instrument et qu'on se sent heureux de l'avoir connu.

Avant de quitter l'intérieur de la cathédrale, nous répondrons à ceux qui nous demanderont l'origine du vaste cercle gravé dans le mur derrière le monument de Werner de Habsbourg, dû au ciseau d'André Friedrich, dont nous avons déjà signalé différentes œuvres dans le cours de nos promenades, qu'il marque la circonférence d'une cloche, la plus grande qui ait jamais existé dans la cathédrale. Elle fut fondue en 1519 par maître George de Spire, et avait 11 pieds de diamètre sur 36 pieds 2 pouces de circonférence. Son poids était de 420 quintaux; elle pesait donc 145 quintaux de plus que celle d'Erfurt, réputée la plus grande de l'Allemagne. Elle avait coûté 10,000 florins; le battant, forgé par le maréchal-ferrant de la ville, maître Bernard Zweiffel, pesait 17 quintaux et coûtait 110 florins; les deux cordes, employées pour sa sonnerie, étaient du poids de 22 quintaux. Cette cloche portait le nom de

La grande Cloche.

La grande Cloche. *Marie* et contenait beaucoup d'or et d'argent que des personnes pieuses avaient jeté dans la matière lors de la fonte, dont l'opération se fit sur le *Fronhof*, en face, sous un atelier construit exprès avec le haut-fourneau à côté. Elle ne dura pas longtemps, car mise en branle pour la première fois le jour de la Sainte-Vierge, 1519, par seize hommes, elle se fendit le jour de Noël 1521, quand on la sonna pour la grand'messe. A côté, dans l'angle, une porte donne ouverture à un escalier en spirale, conduisant sur les galeries qui contournent l'édifice et servait d'escalier de service aux employés du télégraphe quand il fonctionnait encore. A mi-hauteur de la voûte, on voit une autre porte grillée qui conduisait dans la cage de la première horloge.

Façade méridionale. La façade du transept méridional nous offre comme son intérieur un pot-pourri d'architecture de différents styles et de diverses époques. L'entrée est formée de deux portes à plein cintre en retrait avec des tores supportés par des colonnes à chapiteaux à crochet; entre ces deux portes on voit assise sur une colonne la statue de Salomon tenant le glaive en main. Au-dessus de ce symbole de la justice humaine figure le buste du Christ aux traits sévères, tenant d'une main le globe et de l'autre lançant la justice divine. Dans le tympan des deux portes on voit la mort de la Sainte-Vierge, entourée des apôtres, et son couronnement par le fils de Dieu, entouré d'anges. Ces portes sont flanquées à leurs extrémités de deux statues de femme, dont l'une, le christianisme, d'un caractère ferme et héroïque, portant la couronne, tient de la main droite la croix, le calice de la main gauche; l'autre, à la tête baissée, les yeux couverts d'un bandeau, tient d'une main une lance brisée et de l'autre les tables de la loi de Moïse; elle représente le judaïsme. Un ange, terrassant l'ancienne foi, sert de chapiteau à la colonne sur laquelle elle est assise, tandis que sur l'autre est représentée une figure proclamant la nouvelle doctrine du Christ. On voyait anciennement dans les tableaux de l'intrados des deux portes, occupés par des colonnes, les statues des douze apôtres, conservés par une gravure que nous en laisse Schadæus dans sa description de la cathédrale. L'une d'elles, celle de saint Jean, tenant une banderole avec une inscription, nous enseigne qu'elles datent de l'époque d'Erwin et que les statues du christianisme et du judaïsme doivent leur existence à la main d'artiste de Sabine, que la tradition appelle sa fille, quoique les pierres tombales n'en fassent pas mention. *Gratia divina pietatis adesto Savinæ, de petra dura per quam sum facta figura.*

Le second étage de la façade est percé de deux baies ogivales geminées, au milieu desquelles se trouve le cadran, séparé du troisième étage par une galerie. Celui-ci est un rehaussement de deux grandes ogives aveugles, dans lesquelles sont inscrites les deux roses romanes dont nous avons parlé dans la description des vitraux; entre ces deux roses s'élève la statue de la Sainte-Vierge, posée en 1493. Les statues à la base, appartenant comme ornementation, si nous ajoutons foi à la tradition, à l'époque d'Erwin, les tourelles gothiques qui flanquent cette façade, contre lesquelles sont appuyés les

contreforts, nous prouvent jusqu'à l'évidence que le rehaussement de ces transepts appartient, comme nous l'avons déjà dit, à une époque où l'architecture gothique avait envahi l'architecture romane, de laquelle on a cependant voulu laisser quelque trace par condescendance et par respect pour son passé.

Nous ne parlerons pas de la gracieuse statue de Sabine, posée sur ce parvis contre un de ces contreforts, pour laquelle M. Grass, le sculpteur de la cathédrale, fut inspiré par celles que la fille du grand architecte doit avoir légué à la postérité, il y a bientôt six siècles. Elle est complètement abandonnée et elle aurait une place plus intime dans le groupe de famille que l'on dit devoir être élevé par l'art statuaire sur la place du Château, où jadis se déployait le prodigieux mouvement de cette armée de travailleurs qui se succédèrent pendant des siècles pour l'édification de ce temple.

Maître Erwin, maître Jean et Sabine, ses enfants, ce sont les premiers noms qui soient arrivés à nous après que l'art de bâtir fut sorti des mains des religieux, qui dirigeaient auparavant ces majestueuses constructions, dont le style a pris naissance dans la capitale du Bas-Empire, dans la Byzance grecque, et fut mêlé à ce que Rome antique avait laissé après sa chute dans ses grandioses ruines. Des colonies d'ouvriers, envoyés la plupart de la Lombardie et d'autres points où s'élevaient des églises, accompagnaient les religieux, directeurs des travaux, dont les chefs spirituels et temporels tiraient seuls la gloire, jusqu'à ce que l'architecture ogivale eût surgi à la fin du douzième et dans le treizième siècle. Elle prit racine immédiatement sur le sol de la France, de l'Allemagne; de là elle passa en Angleterre et dans d'autres pays, mais ne s'impatria jamais en Italie¹.

Avec elle, paraissent des noms d'architectes profanes, comme Robert de Lusarches, Jean de Chelles, Eudes de Montreuil, Robert de Coucy, maître Perrat, qui élevèrent et contribuèrent à élever Notre-Dame de Paris, les cathédrales de Reims, de Chartres, d'Amiens, de Beauvais, d'Orléans, de Metz. Maître Erwin, maître Wentzla, les frères Entzinger, Jean Weckerlin, Jean de Nudorf, qui bâtirent celles de Strasbourg, de Vienne, d'Ulm, de Mayence, de Bâle, etc. Ces maîtres formèrent école, et autour d'eux vinrent se grouper leurs élèves et l'association des architectes-tailleurs de pierre se forma, avec ses statuts, ses lois d'intérieur, dont les sages dispositions sauvegardaient réciproquement leur honneur, leur propriété intellectuelle, leurs intérêts et ceux des constructeurs, tous se prêtant fraternellement aide et secours et surveillant leur conduite religieuse et morale. C'était une franc-maçonnerie qui s'étendait partout où l'on élevait des temples à Dieu. Déjà, depuis près de deux siècles, ces associations s'étaient formées et des statuts les régissaient, quand arriva le grand jour de l'achèvement de notre cathédrale par maître Jean Hültz de Cologne, le jour de Saint-Jean-

¹ En 1486, le duc de Milan, Jean Galeas Sforce, chargea Antoine de Gesa de demander au sénat de Strasbourg un architecte habile qui pût diriger les travaux du dôme de Milan.

Façade méridionale.

La Corporation
des
architectes-tailleurs
de pierre.

La Corporation
des
architectes-tailleurs
de pierre.

Baptiste 1439. Ce jour marqua la fin de plus de quatre cents ans de travaux, dirigés et continués avec un patient dévouement; il fit de cette église métropolitaine le monument religieux le plus élevé de la chrétienté, et porta au loin sa réputation artistique, tout en donnant dans la corporation un grand relief aux maîtres qui avaient dirigé ses travaux. Jodoque Dotzinger, que nous connaissons déjà comme auteur du baptistère, s'occupa de la révision des anciens statuts, et ayant convoqué à diverses reprises, à Spire, à Strasbourg, à Ratisbonne, les maîtres architectes-tailleurs de pierre, parvint à faire adopter, de 1459 à 1464, un code ou règlement général, dirigeant l'association en Allemagne; il en fut nommé grand-maître, de même que ses successeurs. Ces statuts furent sanctionnés par diverses signatures impériales et donnèrent au corps des architectes-tailleurs de pierre une consistance légale et une position indépendante. Autant que nous sachions, elles sont inconnues ou inédites dans la littérature française, et nous croyons rendre service en en donnant, article par article, une analyse exacte¹.

'STATUTS DE LA CORPORATION DES ARCHITECTES-TAILLEURS DE PIERRE.

1459 à 1464.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de la digne Marie, mère de Dieu, et de ses serviteurs, les quatre saints couronnés*, et en leur mémoire.

Vu que l'amitié, la concorde et l'obéissance forment la base de tout bien, c'est pourquoi dans l'intérêt général et avec le consentement des princes, seigneurs, villes, fondations et couvents, les ouvriers qui construisent ou qui construiront par la suite les églises, les chœurs et tous autres grands bâtiments, afin qu'ils agissent dans l'intérêt de ces constructions et dans celui des maîtres et compagnons de l'honorable métier des architectes-tailleurs de pierre en Allemagne. Surtout pour éviter les mésintelligences, les pertes, les frais dont avaient à souffrir quelques maîtres; en vue des bonnes coutumes et statuts de nos ancêtres les architectes, et pour rentrer dans la bonne voie qu'ils nous ont tracée, nous maîtres et compagnons de notre honorable métier, nous nous sommes réunis en chapitre à Spire, à Strasbourg et à Ratisbonne au nom de toute la corporation, et nous avons renouvelé et épuré les anciennes coutumes et statuts. En nous assemblant cordialement et fraternellement, nous avons promis et juré d'un commun accord de rester fidèles comme nos descendants aux statuts qui vont suivre. (Nous en donnerons l'essence article par article):

ARTICLE PREMIER. Oblige chacun qui fait partie de l'association de rester fidèle aux statuts qui la régissent; il est cependant permis de les changer ou modifier suivant les exigences, suivant qu'ils fussent trop ou trop peu rigides, à la majorité des voix et en réunion de chapitre de maîtres et de compagnons.

ART. 2. Oblige chacun qui entre dans l'association de sa libre volonté, de prêter serment de soutenir de son mieux l'honneur de l'association pour l'édification des grands bâtiments.

ART. 3. Garantit à chaque ouvrier de l'atelier de Strasbourg, de Cologne, de Vienne et de Passau, sa position, qu'il travaille à la tâche ou à la journée et de ne pas changer en entreprise ce qui, dans l'intérêt de la construction, doit être fait à la journée.

ART. 4. Ordonne à la mort d'un maître, directeur d'une construction, que son successeur épouse autant que son prédécesseur les intérêts du constructeur, de même les compagnons.

ART. 5. Commande à un maître qui dirige en dehors de son entreprise une autre construction, ou la fait diriger par un autre patron, d'y mettre les mêmes soins et les mêmes intérêts sur sa foi de maître; il en est responsable et peut être traduit en cas contraire devant le chapitre, qui stipulera une indemnité ou une punition.

ART. 6. Garantit l'honneur du maître et l'intérêt du constructeur en ce qu'il défend en cas de mort d'un maître

* Ils avaient comme patrons saint Sévère, saint Séverien, saint Carpophore et saint Victorien, architectes-tailleurs de pierre, que l'empereur Dioclétien fit noyer dans le Tibre, où ils moururent martyrs de leur foi, tandis que quatre couronnes vinrent surnager dans le fleuve.

L'atelier de Strasbourg devint le grand chapitre, et l'architecte de l'Oeuvre-Notre-Dame le grand-maître de l'association, jusqu'à ce que cette ville, ayant passé sous la domination française, les autres ateliers furent déclarés indépendants de sa juridiction par décision impériale, et l'architecte de l'Oeuvre-de-Saint-Étienne de Vienne en fut

La Corporation
des
architectes-tailleurs
de pierre.

à son successeur de changer les plans ou de démolir ce qui fut déjà construit ou préparé en pierres de taille, à moins qu'il y soit autorisé, dans l'intérêt de la construction par un conseil de maîtres. Il n'en est pas de même quand le constructeur exige des changements; en ce cas il en subira les frais et les conséquences.

ART. 7. Défend à tout maître de prendre part à toute autre entreprise dépendante de la construction, comme fourniture de pierres, de briques, de sable, etc.

ART. 8. Permet, en cas de manque d'ouvriers dans la corporation, d'employer des ouvriers maçons pour la taille ordinaire de la pierre, pour ne pas arrêter la marche des travaux.

ART. 9. Défend à deux maîtres de s'associer pour la direction de deux bâtisses à la fois, à moins que c'en soit une qui puisse être achevée dans l'espace d'une année.

ART. 10. Impose encore une fois à tout maître de respecter le plan de l'architecte adopté par le constructeur et de le suivre fidèlement.

ART. 11. Défend toute communication des maîtres et compagnons de l'association avec un tel qui se serait emparé frauduleusement ou par voie d'intrigue et déloyale d'une construction, jusqu'à ce que le chapitre des maîtres ait informé et statué sur la question.

ART. 12. Défend aux compagnons de travailler chez un maître n'ayant pas les connaissances requises, pour ne pas contribuer à entraîner un constructeur dans des frais qu'un maître ignorant pourrait lui occasionner.

ART. 13. Défend à l'appareilleur (*Partier*) ou à tout compagnon d'instruire qui que ce soit qui n'appartient pas au métier.

ART. 14. Aucun maître ne doit enseigner à un compagnon contre paiement les secrets du métier, ni aucun appareilleur ou compagnon à l'autre de la même manière; néanmoins il leur est permis d'enseigner progressivement mais de bon gré, sans recevoir de salaire.

ART. 15. Défend au maître d'avoir plus de trois ou cinq apprentis. Défend de recevoir dans la corporation aucun maître qui n'aille pas dans l'année aux sacrements, ou qui ne soit pas d'une conduite morale et régulière, ou qui soit joueur, ou auquel on puisse reprocher des rapports illégitimes avec une femme. Il défend à tout compagnon de travailler chez un tel et enjoint à tout maître, de cesser avec lui toute relation s'il s'en rend coupable, étant déjà dans la corporation, jusqu'à ce qu'il se soit corrigé et ait été puni pour ces méfaits.

ART. 16. Permet aux compagnons de travailler chez un maître qui n'appartiendrait pas à la corporation. Celui qui se marierait ou s'établirait dans une ville, en s'attachant à tout autre poêle ou corporation et appartenant dégagé de la contribution de un pfénning par semaine.

ART. 17. En cas de mésintelligence entre maître et maître, entre compagnon et compagnon, ou entre maître et compagnon, la cause doit être portée devant le conseil de la corporation, qui décidera sans qu'un maître ait le droit de renvoyer son compagnon, avant que l'affaire soit entendue et jugée.

ART. 18. Impose le respect de l'appareilleur et du compagnon envers son patron suivant les devoirs usités. Si un compagnon veut quitter pour aller travailler dans une autre ville, il doit partir sans laisser de dettes et sans reproche quelconque.

ART. 19. Le compagnon doit obéissance au maître et à l'appareilleur et se soumettre aux règlements qui régissent l'atelier; il ne doit dénigrer son maître ni en public, ni en privé, et s'il a des plaintes à porter contre lui, il doit le faire devant qui de droit.

ART. 20. Impose obéissance au maître chef de la corporation ou atelier principal, sous l'obéissance duquel sont rangés les autres.

ART. 21. Défend à tout maître de recevoir avant deux ans le compagnon qui aurait travaillé chez lui et qui l'aurait quitté.

ART. 22. Met à l'amende celui qui ne se soumettrait pas aux règlements et statuts, le délie de ses serments et l'expulse de l'association en cas de récidive.

ART. 23. Ordonne que le livre des statuts reste toujours déposé entre les mains du maître, chef de l'atelier

nommé grand-maître ; mais déjà alors l'art s'était transformé en métier par la cessation même des constructions grandioses qui lui avaient donné la vie et à qui il devait son immense relief.

Les Ateliers.

C'est du côté méridional de cet édifice qu'étaient établis pendant des siècles les ateliers

principal, et en défend la copie ; il peut néanmoins en donner un extrait par écrit, mais il lui est imposé d'en donner lecture tous les ans devant les maîtres et compagnons assemblés.

En cas de plainte qui pourrait avoir comme conséquence l'expulsion de l'association, le chef principal ne doit pas rester seul juge ; il doit s'associer deux autres maîtres et les compagnons du ressort où travaillait l'accusé, et ce jury doit juger la question qui sera reconnue bien jugée par toute la corporation. Au cas où des mésintelligences se seraient élevées entre deux ou quelques maîtres sur des objets étrangers au métier, la corporation restera néanmoins juge de la question en premier ressort.

ART. 14^{bis}. Impose à chaque maître le paiement de 1 florin à la rentrée dans la corporation, et de 4 *Plappert* ou 24 kreutzer de cotisation annuelle, au compagnon de même 24 kreutzer, comme à l'apprenti quand il est reçu compagnon. Ces sommes serviront à payer les services religieux et à d'autres besoins de la corporation.

ART. 15^{bis}. Le maître chef de la corporation tiendra la caisse, dans laquelle chaque compagnon versera 4 pfénning par semaine ; le maître sera responsable de cette caisse et en tiendra un compte exact.

ART. 16^{bis}. Impose à tout maître qui tiendra la caisse dans une ville ou atelier où le livre des statuts ne serait pas déposé, de faire son versement tous les ans dans cette caisse principale, au lieu de laquelle sera aussi célébré le service religieux.

En cas de mort d'un tel maître, les compagnons doivent en avertir le chef de la corporation qui aura soin de faire dire une messe pour le repos de l'âme du défunt, à laquelle maîtres et compagnons devront assister et déposer leur offrande sur l'autel.

ART. 17^{bis}. Impose la restitution, après justification préalable, de toute somme qu'un maître aurait été obligé d'avancer dans l'intérêt de la corporation ; cette restitution devra se faire de la caisse commune. De même qu'une assistance mutuelle et réciproque doit exister quand un membre serait frappé d'une peine ou amende concernant les intérêts de l'association.

ART. 18^{bis}. Donne le droit, en cas de maladie d'un maître ou d'un compagnon qui l'empêcherait de gagner sa vie, à un secours de la caisse commune et à un emprunt de ladite caisse, qu'il promettra de restituer lorsqu'il rentrera dans une position plus prospère.

En cas de mort ses vêtements et son avoir serviront à cette restitution.

STATUTS DES APPAREILLEURS ET DES COMPAGNONS.

Aucun maître ne doit donner de l'ouvrage à un compagnon qui mènerait une vie débauchée avec les femmes et qui vivrait avec une maîtresse, ni à celui qui n'irait pas tous les ans à confesse ou aux sacrements de l'Eglise, ni à celui qui serait joueur au point de mettre ses vêtements en jeu. Le compagnon qui quittera son atelier par caprice ne pourra plus y trouver de l'ouvrage avant une année.

Un maître ne peut congédier un compagnon qu'à la fin de la semaine, de même qu'un compagnon ne peut quitter avant ce terme, à moins de raisons majeures.

Un compagnon ne peut quitter son maître pour entrer chez un autre, à moins qu'il n'en ait reçu le consentement.

STATUTS DES APPRENTIS.

Un maître ne peut prendre en apprentissage un jeune homme, s'il n'est issu d'un mariage légitime. Ne peut être reçu appareilleur dans un atelier, un jeune homme quand il est en apprentissage, ni en sortant de l'apprentissage, s'il n'a pas fait une année de voyages. En cas qu'un apprenti aurait déjà travaillé et acquis des connaissances chez un maçon et voudrait s'appliquer à la taille des pierres, il lui faudrait au moins encore rester trois années en apprentissage, pour lequel le terme ordinaire est de cinq ans. Aucun apprenti qui aurait quitté son maître sans des causes majeures qui seront à apprécier, ne pourra être reçu par un autre maître, et aucun compagnon ne doit le hanter, à moins qu'il n'ait reçu un certificat du maître qui constatera son apprentissage. Aucun apprenti ne peut racheter de son patron un temps d'apprentissage, à moins qu'il ne veuille se marier avec le consentement de son

des tailleurs de pierre, et si nous jetons un regard sur les anciennes gravures qui le représentent¹, nous voyons tout à l'entour des constructions en tout genre, des jardinets même, nichés entre les contreforts, qui, après que Jésus-Christ eut chassé les trafiqueurs du temple, s'étaient établis avec leur industrie variée, sous sa protection immédiate, même autour des contreforts de la façade principale. L'incendie, qui consuma la toiture de cet édifice, le 27 juillet 1759, en faisant fondre le plomb dont elle était couverte², avait aussi fait des dégâts à ces maisonnettes; en 1772, les directeurs de la fabrique les firent démolir, et, comme leur location était d'un bon rapport pour la caisse de l'OEuvre-Notre-Dame, elles furent reconstruites uniformément avec une façade ogivale, en harmonie avec le style de l'édifice. Maître Gœtz, l'architecte de l'OEuvre, à cette époque, eut à se débattre pour empêcher que ces boutiques ne fussent élevées dans le même style grec que la sacristie, dont nous avons déjà parlé; enfin, le bon sens eut le dessus, ce qui n'arrive pas toujours, et pour se venger des innovateurs français qu'il avait à combattre, il affubla quelques gargouilles, vis-à-vis du Château, de perruques,

maître. Un apprenti, qui aurait à se plaindre des mauvais procédés de son patron, a le droit de porter plainte à la corporation qui statuera.

Tout maître, qui tiendra une caisse sous l'obédience de l'atelier principal de Strasbourg, sera obligé de payer dans cette caisse tous les ans un demi-florin, aussi longtemps que seront dues des redevances à cette caisse. Tout maître, qui aurait eu une caisse et un livre de statuts et qui n'aurait plus de travail ou qui n'occuperait plus d'ouvrier, sera obligé de rendre les statuts et la caisse à l'atelier principal de Strasbourg.

Il a été reconnu à la réunion de Ratisbonne, quatre semaines après Pâques 1459, le jour de Saint-Marc, que Jodoque Dotzinger, de Worms, architecte de l'OEuvre-Notre-Dame de Strasbourg, et ses successeurs seraient nommés grands maîtres et juges suprêmes des ateliers architectes-tailleurs de pierre, ce qui a déjà été reconnu auparavant à Spire, à Strasbourg, et une année après, en 1460 et en 1464. Maître Laurent Spenning de Vienne sera grand-maître à Vienne, de même que les grands-maîtres de Strasbourg, de Vienne et de Cologne, seront reconnus comme chefs et juges suprêmes de la corporation.

Au territoire et sous l'obédience de Strasbourg appartient le pays en deçà de la Moselle, la Franconie, la Thuringe, Bamberg jusqu'à l'évêché d'Eichstædt, de là jusqu'à Ulm, Augsbourg, le Vorarlberg et la frontière de l'Italie; la Misnie, la Saxe, Francfort, la Hesse et la Souabe.

A celui de maître Laurent Spenning, architecte de l'OEuvre-de-Saint-Étienne à Vienne, appartiendra Laybach, la Styrie, la Hongrie et les bords du Danube.

Maître Étienne Hurder, architecte de l'OEuvre-de-Saint-Vincent de Berne, aura sous son obédience le pays de la Confédération helvétique.

Maître Conrad de Cologne, architecte de la cathédrale de Cologne, et ses successeurs auront sous la leur tout le Bas-Rhin et les ateliers qui s'y formeront.

Suivent les signatures de 128 maîtres et compagnons reçus dans la corporation jusqu'en 1468; la majeure partie, Allemands et Suisses, un d'Oxford et un de Pont-à-Mousson.

¹ La première planche connue, représentant la cathédrale de Strasbourg, fut dessinée par Speclin en 1587.

² Un coup de foudre descendit de la flèche et embrasa la toiture; en moins d'une heure tout était en flammes, deux des huit pignons gothiques, qui entouraient la voûte de la croisée, furent calcinés et s'écroulèrent. Le feu consuma aussi une partie de la voûte de la nef. Après la reconstruction de la charpente, elle fut couverte de cuivre au lieu de plomb; on employa 38,534 1/2 livres de tôle de ce métal, ayant coûté 30,000 florins; il fut fourni par un sieur OEsinger, dont un descendant, M. Ch. OEsinger, cultive encore aujourd'hui cette branche de fabrication.

Les Ateliers.

d'ailes de pigeon et de catogans, dont étaient coiffés ses adversaires (voyez Cathédrale, planche IV, figures 20 et 21)¹. Chacun de ces arcs formait un magasin avec un entresol, et de nos temps des tricoteurs en laine, des potiers de terre, des ferblantiers, des tailleurs, des loueurs de masques et de costumes de bal, des bouquinistes, des marchands fruitiers y avaient étalé leurs diverses marchandises.

En 1848, sous la direction de M. G. Klotz, dans l'intérêt de la base de l'édifice, on commença à arracher les constructions intérieures avec les toitures, et on n'en laissa subsister que la façade servant de galerie; elle fut fermée de grilles, munies de portes, et dans les ogives on plaça une ossature gothique de divers motifs.

Façade occidentale.

Tournons le bâtiment et jetons un coup d'œil sur la façade occidentale, que nous diviserons en deux parties distinctes: c'est-à-dire son ossature ou sa partie de stricte architecture et la partie décorative, dont les festons, les pinacles, les légères colonnettes, les galeries transparentes, œuvre du sculpteur, masquent si élégamment cette montagne de pierres superposées.

Qu'on se figure un immense parallélogramme, d'à peu près 45 mètres de développement en largeur sur 71 en hauteur, divisé dans sa largeur en trois compartiments par les huit contreforts, de 3 mètres de saillie à leur base, qui se dressent aux quatre angles de la tour contre les piliers de support, et les deux du milieu sur la face orientale et occidentale, en se rétrécissant vers le haut. Il est divisé en hauteur par deux galeries, qui en forment trois étages horizontalement distincts. La base du compartiment du milieu est percé du portail principal; les deux autres, des portes latérales en ogive, de moindre dimension, surmontées d'un gable à lobes à jour. Le second étage est de même percé dans ses parties latérales d'une immense baie et au milieu par la grande rose, qui éclaire la nef principale, tandis que les deux baies sont déjà assises au-dessus de la voûte des bas-côtés.

Cette rose inscrite, comme nous l'avons vu dans la description de l'intérieur, dans une ogive, devait, dans le plan primitif d'Erwin, être inscrite dans le fronton de la nef principale, surmonté d'un clocheton, et le troisième étage, dans lequel s'élancent, sur les quatre faces, trois hautes baies lancéolées, devait former le commencement des tours. Ces dernières, à la hauteur de la plate-forme actuelle, devaient recevoir une flèche octogone, qui n'aurait pas même atteint la hauteur des quatre tourelles, pour rester dans les proportions qui règnent dans l'édifice d'Erwin de Steinbach. Cette supposition est d'autant moins gratuite que la base ou les premières assises de pierre de la flèche actuelle, qui est octogone, furent posées quelques années après la mort de maître Jean, qui, suivant la tradition, succéda à son père Erwin, et qui était, à sa mort presque arrivé dans ses travaux à cette hauteur. De plus, la cathédrale de Fribourg, où ce grand

¹ M. le docteur Eissen a présenté récemment dans la *Revue d'Alsace* un article au sujet de cette construction.

maître avait fait son apprentissage, et celle de Thann, dont il laissa le plan, possèdent des flèches pareilles¹. Il fallait des causes majeures pour dévier de ce plan, d'autant plus que nous voyons dans les statuts de la corporation des architectes-tailleurs de pierre, art. 6 et 10, le grand respect qu'avaient ces anciens maîtres pour la conception artistique d'une œuvre et les garanties qu'ils lui en donnaient. Cette cause majeure doit avoir sa source dans l'ébranlement occasionné par le mouvement des cloches dans la tour latérale, dans laquelle elles furent suspendues; car nous voyons que les architectes, leurs successeurs, avaient mis, pour l'éviter, tout leur soin possible, en isolant des tours latérales l'immense charpente qui porte les cloches et en l'asseyant uniquement sur les quatre piliers du milieu, et qu'ils laissèrent à droite et à gauche, du haut en bas, un certain vide pour isoler d'autant plus cette construction intermédiaire. Il serait évident, si même Königshoven n'en faisait pas mention, que les constructions latérales existaient déjà quand ce rehaussement de la façade du milieu fut exécuté, puisque les faces intérieures des deux tours sont travaillées avec le même soin, que si elles eussent dû être exposées au plein jour et ornées de statuettes et de gargouilles, cachées aujourd'hui. Il n'est pas à présumer que maître Jean et son successeur eussent déjà dévié du plan d'Erwin, en 1365, comme nous le dit clairement notre chronique; la tour était élevée jusqu'au cimier ou jusqu'à la base de la flèche, qui devait la couvrir; Hültz acheva l'œuvre en 1439; nous fixerions donc la seconde moitié du quatorzième siècle comme l'époque où le chapitre des maîtres réunis, vu la puissance des raisons ci-dessus indiquées, décida que l'on abandonnerait le plan de construction primitive et que l'on exécuterait la construction intermédiaire pour y poser les cloches. Il est encore plus probable que la fabrique de l'Oeuvre-Notre-Dame, c'est-à-dire le constructeur d'alors, obligea les architectes à changer de plan, car il est à remarquer qu'à cette construction annexée on ne distingue pas de monogrammes des travailleurs de l'atelier, dont sont cependant marquées les pierres dans toutes les autres parties de l'édifice. Nous n'en avons rencontré que quelques-uns à sa base orientale, qui sont évidemment d'une époque postérieure à son élévation, car ils portent le cachet des monogrammes du seizième siècle et des siècles suivants. Ce qui prouverait plutôt que le sentiment de l'art et le respect pour les plans de l'architecte a dû céder aux exigences des constructeurs et aux besoins du culte et de la ville, et que la corporation a voulu y rester étrangère, quoique les mains de ses membres se soient prêtées à ces travaux, sans y attacher leurs signes équivalents à leurs noms.

¹ Voyez Environs, page 72.

Königshoven nous dit dans sa chronique que le chœur et la nef furent achevés, couverts et inaugurés en 1265, et que deux années après, au jour de Saint-Urbain, on commença la construction de la nouvelle tour, du côté des Dominicains, qui fut achevée jusqu'au cimier, en 1365 (*un wart vollbracht untz an den Helm nach Gotz Gebürte MCCCLXV*), et que dans la même période on commença et on acheva l'autre tour, appelée la *vieille tour*.

Façade occidentale. Ce rehaussement entre les deux tours, une fois décidé, le fronton au-dessus de la rose, qui se termina en pointe, fut remplacé par la galerie horizontale, dans laquelle stationnent, entre des colonnes, couronnées de pinacles, les statues des douze apôtres, dominées par celle du Christ, et deux larges baies aux faces, moins élevées que celles des côtés, donnaient le jour à la cage des cloches, en facilitant l'extension de leurs voix solennelles.

Ces trois étages, dont la division se montre extérieurement par les galeries, sont de même divisées intérieurement par des voûtes élancées. Telle est la disposition architectonique de cette façade, qui acquit, comme nous venons de le voir, des proportions beaucoup plus grandioses qu'elle ne devait avoir dans le principe.

Arrivons à la riche ornementation, qui la recouvre comme d'un filigrame de pierre, et à ses sculptures symboliques. C'est comme un grand poème épique religieux qui s'inscrit le long de l'édifice depuis sa base jusqu'à la plate-forme.

Dans les cinq voussures, qui forment l'intrados du portail principal, nous trouvons le commencement de toutes choses, l'Ancien Testament et son passage à la nouvelle loi jusqu'aux miracles et paraboles du Christ. Dans la première, nous voyons la Création : Dieu le Père, l'Esprit vivifiant entouré de rayons, le jour et la nuit, la terre et les eaux, les astres, les arbres et les plantes, les oiseaux, les quadrupèdes et les reptiles et, enfin, l'homme, ce dernier être de la Création. Puis Dieu le Père conduisant le premier couple humain dans le jardin d'Eden, en lui montrant l'arbre de la vie et celui de la connaissance du bien et du mal ; le fruit défendu est mangé et l'ange chasse Adam et Ève du jardin du bonheur ; l'homme est condamné au travail de ses mains, Adam pioche la terre et Ève tient la quenouille ; ils enfantent Caïn et Abel, leur sacrifice à Dieu, et après le premier péché de la désobéissance aux préceptes divins suit le premier meurtre ; Caïn fugitif sur la terre, tel est le sujet des dix-huit groupes qui entourent la première voussure. Dans la seconde on voit l'arche de Noé, la construction de la tour de Babel, le sacrifice d'Abraham, le songe de Jacob, Joseph et ses frères, Moïse, l'adoration du serpent, les miracles de Moïse, la baleine de Jonas, Samson terrassant le lion, etc. ; cette série du même nombre de groupes finit par l'établissement du temple de Judée et du tabernacle. Dans la troisième sont représentés quatorze scènes de martyrs. Dans la quatrième, au bas, figurent les quatre évangélistes avec leurs attributs et huit apôtres, et la cinquième, comme nous venons de le dire, représente les miracles et les paraboles du Christ. Dans les deux tableaux du portail se trouvent à droite et à gauche les statues de neuf prophètes, parmi lesquels s'est glissée une des vierges, qui devrait avoir sa place au portail de gauche.

Le tympan nous conduit à la vie du Christ ; il est divisé en quatre parties horizontales : la partie inférieure représente l'entrée à Jérusalem, la Sainte-Cène, l'arrestation du Christ parmi ses disciples, sa présentation au peuple et la flagellation ; la seconde nous montre

le chemin de la croix, la crucifixion, la descente de la croix, la mise au tombeau; *Façade occidentale.* la troisième, sa descente dans l'enfer, peut-être un peu trop crûment représentée ou chargée, l'apparition du Christ à ses disciples, et l'incrédule Thomas qui tâte les plaies de son divin Maître. La pointe de l'ogive du tympan se termine par l'ascension.

Au trumeau de ce portail est fixée la statue de la Sainte-Vierge. Deux gables, l'un dans l'autre, couronnent cette entrée: le premier, plus obtus, se termine en gradins, sur lesquels jouent des lions assis; du second, plus aigu, qui atteint la base de la grande rose, s'élèvent douze pyramides à crochets, à chacune desquelles est placée une statuette, un instrument musical en main; elles célèbrent la gloire de Dieu le Père, dont la face est inscrite dans l'angle supérieur. Dieu le Fils, au-dessus de la porte, assis en roi, portant la couronne, et la Sainte-Vierge, représentée pour la seconde fois au-dessus du premier gable, font la clôture ornée du portail principal.

Dans le tableau de l'intrados de celui de gauche, en face du spectateur, stationnent huit vierges couronnées, tenant le flambeau de la foi; deux se trouvent encore de chaque côté de la porte. Elles foulent aux pieds le Vice, représenté de même par des femmes accroupies, et forment pendant, en style plastique, aux figures symboliques des femmes terrassant le vice de leurs lances, que nous avons rencontrées dans les vitraux. Le tympan, divisé horizontalement en trois parties, porte au bas le commencement de la vie du Christ, l'Annonciation de sa naissance, son berceau dans la crypte et l'Adoration des Mages; au-dessus, nous voyons le Massacre des innocents, la Fuite en Égypte et dans la pointe de l'ogive la Présentation au temple. Les vingt-quatre statuettes, qui contournent les quatre voussures de l'intrados, représentent des saints et des saintes, tenant la palme de la paix ou leurs attributs respectifs.

Le tableau de l'intrados de la porte de droite est orné d'une charmante représentation des cinq vierges sages et des cinq vierges folles. Si les statues des prophètes portent le cachet de l'austérité qui caractérise l'époque précédant cette construction et la raideur de pose, ce symbole du régime dur et féodal, sous lequel elles furent élevées, ces vierges, par la grâce de leurs formes et le mouvement de leurs corps, par la mimique parlante de leurs physionomies, sur lesquelles s'exprime si naïvement la puissance de la vertu et la foi dans la doctrine de leur divin époux et l'entraînement de la séduction, semblent sortir d'une autre main de sculpteur, qui s'était inspiré de son art, sous un climat plus chaud, plus sensuel que le nôtre. Dans la figure du Péché, qui stationne en tête, à gauche, on ne rencontre pas non plus ce diable monstrueux, hideux, dont l'imagination féconde des anciens maîtres a laissé tant d'échantillons à notre monument. C'est une belle figure de jeune homme, qui, sûr de sa proie mondaine, tient la pomme de la séduction en main; c'est là une Ève mâle, mais aux serpents, aux crapauds, qui grimpent le long de la post-face de son corps, voilée par sa longue tunique, on reconnaît l'impureté, le vice auquel était encore adonnée la moitié de ces

Façade occidentale. vierges, dont les lampes sont renversées, et auxquelles la Madeleine repentante doit servir de symbole et de patronne. Ces dix vierges, le diable humanisé et une statue de prophète, reposent sur les douze mois de l'année, formés par des chapiteaux carrés, dont deux faces en saillie et les deux autres engagées. D'un côté, on voit les douze signes du zodiaque, et de l'autre, douze petits bas-reliefs représentant les travaux en harmonie avec les mois. (Nous en donnons un exemple, voyez Cathédrale, planche VI, figure 7.)

Dans le tympan de cette porte nous voyons la fin de toute chose: le Jugement dernier. Au bas, est la résurrection, les morts sortent de leurs tombes terrestres; sur la seconde ligne on voit à gauche les élus, à droite les damnés et le diable qui les plonge dans le gouffre, vomissant des flammes. Dans la pointe de l'ogive, Jésus-Christ est représenté comme juge suprême; à sa droite et à sa gauche deux anges tiennent, l'un la croix du salut, et l'autre la lance du châtiment, et deux autres dans les angles sonnent la trompette du réveil des tombes. Les voussures de ce portail sont formées, la première par dix anges, la seconde par dix figures de saints et de saintes, qui composent de même la troisième, et des guerriers de la légion thébénne, un pape et un évêque forment l'ornementation de la quatrième.

A la hauteur de la galerie horizontale qui coupe le premier étage, au-dessus du gable de la grande porte, les quatre contreforts rentrent en retrait, de même que les murs de la façade. Ce retrait est la base de quatre grandes niches, couronnées de pinacles, dans lesquelles sont placées les statues équestres de Clovis, de Dagobert, de Rodolphe de Habsbourg et de Louis XIV, les bienfaiteurs de cette église. Au-dessus quatre statues d'évêques masquent tout ce massif de pierres, dont les pieds sont ornés de lancéoles aveugles et de pyramides à crochets, et le haut par quatre niches, dans le troisième compartiment, qui doivent encore recevoir leurs statues.

La rose a même extérieurement sa part dans l'ornementation de la façade sous le rapport mystique, comme symbole de l'éternité. Quatre rosaces à jour à cinq lobes remplissent les quatre angles, et trente-deux arcs gothiques en légers festons entourent le cercle.

Nous arrivons à l'annexe intermédiaire du troisième compartiment, que nous connaissons déjà, ornée par la galerie des apôtres, formant douze niches, au-dessus desquelles plane la figure du Christ, la bannière de la Rédemption en main. Pour terminer l'inscription plastique de ce grand poème religieux. l'ornementation ajouta sur une échelle plus grandiose, plus étendue, le Jugement dernier sur ces murs. Autour des deux baies et de leurs gables stationnent les figures des anges sonnant de leurs trompes, des diables vengeurs, et au-dessus, pour la troisième fois, le Christ comme juge suprême, tenant le glaive de la justice, tandis qu'au bas il est roi et rédempteur. Pour représenter la chute de l'homme dans l'abîme de la damnation éternelle, l'artiste a profité du lieu élevé où il se trouvait et orne les lancéoles qui rampent au bas de la

galerie dans toute la largeur de la façade, d'une masse de figures naturelles et fabuleuses, symbole du vice, qui, tournant leurs regards vers la terre, semblent être jetées dans l'abîme. (Nous en donnerons quelques exemples, voyez Cathédrale, planche V, figures 1-5.)

Ainsi, nous retrouvons, taillé dans la pierre, sur cette façade, ce que les vitraux nous ont déjà enseigné: l'Ancien Testament avec ses scènes les plus saillantes, les prophètes, la vie de Jésus Christ, ses miracles, sa passion, sa résurrection et son ascension; la nouvelle église greffée sur les traditions du judaïsme. Elle est souffrante par ses saints et ses martyrs, elle est militante par son enseignement et sa doctrine, elle est triomphante par la victoire de ses apôtres et de ses disciples; et comme un hors-d'œuvre nous rencontrons à la droite, au haut du portail principal, un des guerriers à la cotte de maille, une des figures énigmatiques des vitraux sous le nom de *Dux sancti Marcus* ou *Dux Achacius*. Aurait-on voulu immortaliser dans cette construction le souvenir encore vivace et pour ainsi dire contemporain des chefs Liebenzeller et Zorn, qui conduisirent les Strasbourgeois à la victoire à la journée de Hausbergen, et auxquels ils avaient élevé trois statues dans les rues de la ville? Le mot *Dux* ferait allusion à leur dignité comme chefs, conducteurs de l'armée; mais qu'ont-ils de commun avec le *sanctus*?

Tous ces produits du sculpteur dans les tympans et dans les voussures, la grande représentation du Jugement dernier, sont de création moderne et remplacent ce que les iconoclastes de la révolution ont détruit; nous ajouterons même que les soins tutélaires que l'on met à l'entretien et à la conservation de la cathédrale, créent journellement de nouvelles ornementsations et de nouvelles statues, soit pour remplacer les anciennes, soit pour compléter celles qui manquent. C'est à la suite d'une de ces restaurations, et en faisant mouler en plâtre les principaux types des statues et des ornementsations pour les conserver dans le musée, du plus haut intérêt, que l'architecte actuel de l'OEuvre a formé dans les salles basses de l'OEuvre-Notre-Dame, que l'on découvrit dans l'intrados des trois portails, des traces évidentes de peinture, de couleurs et de dorure. Elles semblent démontrer que ces groupes étaient anciennement peints, comme nous en avons l'assurance, par les fragments déterrés dans la crypte, quant à l'ornementation intérieure du jubé, tandis qu'au dehors la couleur a été détrempée par l'action du temps et de la pluie. Le porche de la cathédrale de Fribourg, à l'abri de l'intempérie des saisons, nous montre encore toutes les statues peintes. Cette polychromie est-elle contemporaine, ou est-elle l'œuvre d'une époque postérieure? Nous n'osons décider la question, mais nous avons à cœur de constater ici le fait.

Avant de quitter cette œuvre d'Erwin de Steinbach, commencée en 1277, sous l'évêque Conrad de Lichtenberg, nous avons encore à dire deux mots de ses fondations, cachées dans les profondeurs de la terre. Déjà, dans une autre partie de cet ouvrage, nous

Fondations.

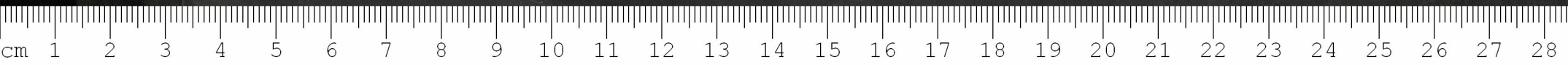
Fondations.

avons combattu la fable dont on entourait ces fondations souterraines, peuplées de serpents et de crapauds, et nous ajouterons seulement que dans un coin de la crypte un escalier de pierre conduit à ces fondations, où l'on ne voit rien qu'un puits à 4 mètres 12 cent. au-dessous du sol de la crypte, ainsi à 8 mètres 20 cent. au-dessous du sol de la nef. L'eau qui en remplit le fond monte ou baisse à la hauteur de la rivière, avec laquelle elle se nivelle toujours. En décembre 1664, pour connaître la profondeur et la disposition des fondements, on mit à jour un des grands piliers d'angle, en creusant une fosse large et profonde jusqu'à ce que l'on arrivât au niveau de l'eau, à 26 pieds au-dessous du niveau du sol de la place de la Cathédrale. On descendit encore de 3 pieds dans le gravier pur. L'inspection d'un dessin que nous en laisse Silberman, copié dans la bibliothèque des jésuites, nous en donne l'analyse suivante : au-dessus du gravier, 1 pied de terre glaise et de sable, puis 2 pieds de terrain marneux noir, entremêlé de charbons et de briques pilées, alors vint une couche de mortier d'un pied d'épaisseur, sur lequel se trouvaient les assises de pierres de taille d'une hauteur de 22 pieds et d'autant de saillie à la base, qui se rétrécissaient à l'angle en gradins jusqu'à fleur de sol. Cette analyse ne fait pas mention de pilotis d'aulne fichés en terre, et sur lesquels doivent être assises les fondations, suivant ce que nous enseignent nos chroniqueurs. Les potiers de terre firent alors des vases cuits de cette argile, et ils les vendirent aux curieux; il en existe encore des exemplaires.

Derrière le contrefort de l'angle sud-ouest de la façade principale, nous entrons dans l'escalier à limaçon, qui conduit, en passant devant la loge du concierge, sur une galerie, laquelle nous met en correspondance avec un autre escalier, dans une tourelle latérale, à jour depuis le second étage, et qui conduit jusqu'à la plate-forme. Avant d'arriver à la première galerie, deux portes, percées à travers les contreforts, conduisent à deux passages étroits, qui rampent, l'un sur l'autre, comme des sentiers raboteux le long de ces murs de grès. Elles suivent par des marches montantes et descendantes les sinuosités des ogives des trois portes de la façade principale, et n'ont d'appui au dehors que les légères colonnettes des lancéoles qui les masquent.

Corniches.

Au-dessous des deux galeries que nous traversons, tant au nord qu'au sud, pour nous rendre dans les deux escaliers menant à la plate-forme, nous rencontrons deux corniches du plus haut intérêt symbolique; nous donnons le dessin de celle du sud (voyez Cathédrale, planche III). Si les hommes de l'Église commandaient aux sculpteurs et aux verriers l'ordonnance mystique des sujets religieux, ceux-ci en revanche puisaient souvent, dans l'actualité des mœurs ou dans les événements politiques et historiques contemporains, des sujets d'amère critique, et ils se vengeaient en les couvrant du masque de la caricature. La haine contre les juifs, marquée en actes féroces dans nos annales, a sa large part dans ces impressions lapidaires. Ce bas-relief en est une représentation parlante dans le diable, qui entraîne un juif, attaché à la jambe, par une corde, et dans l'autre qui





Dessiné d'après nature p. F. Pilon.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

CORNICHE SYMBOLIQUE AU BAS D'UNE GALERIE. (Côte méridional.)

lui fait flairer la partie charnue de son corps hideux ; plus loin, sur un contrefort de la nef méridionale, un autre juif est représenté comme cul de lampe, chargé du fardeau de la pierre, symbole de leur position abjecte dans ces temps (voyez Cathédrale, planche IV, figure 1).

Corniches.

Le second groupe fait allusion à la guerre désastreuse de 1262, provoquée par l'orgueil et la tenacité à ses anciens droits de l'évêque Walter de Geroldseck, car sous l'un des deux combattants à tête de moine, mi-agneau, muni d'ailes, armé de la lance et du bouclier rond, l'artiste a voulu représenter un guerrier épiscopal, tandis que son adversaire, le casque sur le front, à grosses moustaches, d'un air plus martial, taillant fort de l'épée, mi-cheval, est plutôt le guerrier de l'armée opposée ; l'évêque, qui leur tourne le dos, les laisse se battre avec acharnement ; il s'appuie sur sa puissance spirituelle et temporelle ; au bas, il est lion ; mais l'artiste, qui est bourgeois de la ville, ne se fie pas trop à la réalité de sa puissance temporelle, et fait marcher sur des pattes d'oie le lion, qui, dans la partie supérieure, porte la toison de l'agneau et la massue du pasteur en guise de crosse, comme nous voyons les pasteurs au milieu de la ménagerie fantastique, qui couvre la toiture des bas-côtés.

A côté de ce groupe, l'artiste jette la pierre à l'amour impur d'un chevalier et d'une dame ; on reconnaît leur noble race au lion, symbole de la puissance et de la force, et l'impureté ressort de la queue de sirène de la femme ; elle réside encore dans la nudité du corps, car la vertu est toujours vêtue décemment dans ces anciens bas-reliefs, comme nous le verrons dans les autres groupes qui suivent. L'homme est un chevalier ; il porte l'éperon à son pied nu et le cimier sur sa tête barbue à longue chevelure. Cupidon d'un autre genre, il décoche la flèche contre l'objet de son amour, qui en tient le fruit entre ses bras : un poupon mi-lion, mi-sirène. Puis viennent deux groupes de figures à queue de serpent, depuis l'antiquité le symbole de la séduction, aux pattes de bouc, de loup et d'oie, qui désignent le Vice. L'Amour, sous la forme juvénile d'un bel enfant, jouant du violon, entraîne à la danse une jeune personne, et deux autres figures à la mandoline et à la flûte, entre lesquelles est couché un paon, symbolisent l'entraînement frivole du luxe, suivi du Vice ou de la Passion du jeu indiquée par les dés. Le mauvais joueur est nu ; il se débat avec le joueur de bonne foi qui est vêtu. L'artiste n'a-t-il pas voulu représenter par les deux figures suivantes la force d'attraction du péché, en lui donnant la queue du serpent et les pieds solides et nerveux du taureau, sur lesquels est assis un homme d'une physionomie énergique et imposante qui bat du tambour, et que suit docilement le chien attaché à la corde qu'il entraîne ? A la figure suivante, nue, à cheveux nattés et coiffés avec soin, tenant en main un bouquet, on reconnaît facilement le séducteur ; la Vertu, décemment vêtue, se défend assez cavalièrement contre lui. Le calme d'une conscience nette, le bonheur dans les deux autres figures d'homme et de femme se donnant la main et se

Corniches.

bénissant, est le symbole de deux âmes vertueuses, honnêtes, liées par la sympathie d'un amour pur, d'une douce amitié; tandis que dans le groupe suivant le sculpteur a voulu représenter sous les formes les plus saisissantes l'action du remords, le déchirement d'une mauvaise conscience dans un homme nu, se battant le sein, souffrant les douleurs les plus atroces, exprimées sur sa physionomie, quand les deux monstres l'attaquent de leurs dents et de leurs griffes. Les deux groupes combattants, qui terminent le bas-relief de cette corniche, font autant allusion aux combats moraux, que l'homme vertueux a incessamment à livrer aux passions et aux vices qui dégradent l'espèce humaine, qu'aux guerres politiques et religieuses, qui mettaient tout à feu et à sang à l'époque du moyen âge, quand ces cathédrales furent construites. Ce n'est pas dans ce bas-relief seul que les maîtres, travaillant à leur élévation, voulurent se venger de la désolation, semée partout par ces luttes continuelles, dont ils étaient les paisibles spectateurs, mais nous trouvons en beaucoup d'endroits inaperçus de notre monument l'expression de leur haine, de leur aversion contre les guerriers. Nous en donnerons quelques spécimens, extraits des angles d'ornementation ogivale aveugle des contreforts à la base des galeries, où les guerriers sont représentés sous les formes les plus abjectes de dragons, de bêtes féroces; de même que les vices qui souillent l'homme, ont leur large part dans leur langue plastique et symbolique (voyez Cathédrale, planche IV, figures 2, 3, et 4).

La corniche, qui forme pendant à celle-là, du côté nord, représente plutôt un sens religieux dans les figures qui la composent : Premièrement, nous y voyons un combat de deux lions avec deux hommes. Là, le roi des animaux, fort, énergique, généreux, est la figure allégorique du christianisme, livrant combat au paganisme, représenté sous la figure de deux hommes mi-nus. En second lieu, un autre lion, regardant ses petits, symbolise, suivant l'antique tradition, la résurrection du Christ, le troisième jour après sa mort, comme les lionceaux après avoir été mis au monde par la lionne restent trois jours sans mouvement jusqu'à ce que le mâle les rappelle à la vie par son souffle. Le troisième groupe est formé d'un chasseur poursuivant une licorne, qui cherche son refuge dans le sein d'une vierge. C'est le symbole du pécheur qui se réfugie dans le sein de l'Eglise pour trouver miséricorde devant Dieu. Le quatrième fait encore allusion à la résurrection du Christ, en représentant Jonas, avalé par la baleine, jeté sur terre et sauvé devant Ninive, après avoir séjourné pendant trois jours dans le ventre du monstre marin. Puis nous voyons Moïse devant la croix avec le serpent d'airain, adoré par le peuple d'Israël, portant le chaperon pointu du juif au moyen âge. Ce groupe rappelle les paroles de saint Jean, IV, 14 : « Moïse éleva le serpent dans le désert, de même il faut que le fils de Dieu soit élevé pour préserver de la mort éternelle. »

L'aigle, les aiglons et le phénix dans les flammes, qui forment le sixième groupe, font de même allusion à la renaissance à une vie éternelle, car, suivant l'ancienne tradition, le roi des oiseaux, ayant perdu par l'âge la vigueur de ses ailes et la force de

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28

37 36 35 34 33 32 31 30 29 28 27 26 25 24 23 22 21 20 19 18 17 16 15 14 13 12 11 10 9 8 7 6 5 4 3 2 1



Dessiné d'après nature p. F. Piton et lithog. p. Alf. Touchemolin.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

DÉTAILS D'ORNEMENTATION.

son regard, s'élève vers le soleil pour se nourrir de son ardeur et se plonge dans la mer pour en sortir rajeuni, de même que le phénix renaît dans les flammes.

Le septième groupe représente le sacrifice d'Abraham, et le huitième un homme déceimment vêtu, faisant la chasse à l'immonde sanglier. En déchiffrant ces divers symboles, nous croyons être resté fidèle aux anciennes traditions de l'Église, tout comme nous croyons trouver dans la première de ces corniches des inspirations de l'époque où les anciens maîtres les ont taillées dans la pierre.

Continuons notre ascension aérienne. En descendant de quelques marches dans la tourelle, dans laquelle nous entrons, nous arrivons à une porte qui nous conduit dans la galerie contournant la toiture des bas-côtés. Nous sommes ici à la hauteur des gables qui ornent les six contreforts, auxquels s'appuient d'un côté les arcs-boutants, qui ont une envergure de 9 mètres jusqu'à la claire-voie de la nef principale entre les hautes baies. C'est par les chaperons rampants, creusés en caniveaux, que se fait l'écoulement des eaux pluviales de la toiture de la grande nef. Elles se versent sur les galeries qui la longent et se déversent ensuite dans les colonnes creuses servant de dossier, pour être conduites par cet aqueduc en pierres de taille, d'où elles s'échappent par des gargouilles au pied des clochetons qui couronnent les contreforts. Ils sont percés d'ouvertures ou de portes étroites, et permettent la circulation le long des nefs latérales. Toutes ces gargouilles et les acrotères qui surmontent les gables, forment une ménagerie fantastique; car si, à la façade principale le bien et le mal sont représentés en figures humaines, sur les côtés ils sont symbolisés par des figures animales. Ici nous voyons le bouc, le singe, l'âne, le cerf, l'ours, la lionne, l'unicorne, le porc, le crocodile, le chien, le dragon, etc., qui crachent de leurs gueules béantes les eaux pluviales, ou qui font faction depuis des siècles sur ces pyramides, gardés par leurs bergers de pierre (voyez Cathédrale, planche IV, figures 5-19, et planche V, figures 6 et 7). La cigogne et la grue sont assises sur les quatre acrotères qui surmontent les pinacles des quatre statues équestres de la façade principale; quoique animaux immondes, se nourrissant de reptiles, de crapauds et de grenouilles, les anciens maîtres n'ont donné qu'à elles seules droit de résidence sur cette façade. C'est le respect dont les cigognes sont encore entourées aujourd'hui chez nous, où elles croquent, comme l'ibis en Égypte, les nombreux reptiles de nos marécages, qui leur a donné cette place d'honneur.

Souvent, en nous promenant sur ces greniers, dans ces combles et galeries désertes, nous avons pu observer les mœurs et les instincts d'une autre ménagerie vivante qui habite ce monument, car la martre, le rat, la chauve-souris, le hibou, la chouette, le corbeau, la corneille, l'épervier, le ramier et enfin la colombe domestique y ont choisi leur séjour.

En arrivant, dans notre exploration, vers le transept méridional, nous y voyons,

Corniches.

Contreforts
et arcs-boutants.

Nef romane.

contre le mur, des traces d'une bâtisse qui y était adossée ainsi que du côté nord. Cette trace indiquerait-elle l'existence d'une nef antérieure à celle construite en style ogival au commencement du treizième siècle et qui aurait été démolie pour faire place à une construction plus gigantesque? Nos annales se taisent absolument à ce sujet; mais cependant nous aurions de la peine à croire qu'il ne dût avoir existé pendant deux siècles que le chœur et les transepts, sans que les croyants qui affluaient aux églises dans ces temps de ferveur religieuse eussent eu de place pour s'assembler. Ces traces d'anciennes constructions, adossées à ce qui existe encore de la même époque, semblent prouver l'existence d'une nef romane en harmonie avec le chœur et les transepts, et qui fut démolie pour faire place à ce que nous voyons aujourd'hui. Ce qui viendrait à l'appui de cette opinion, ce sont les nombreuses verrières faites pour être placées dans des baies à plein cintre et qui furent ajustées plus tard dans leur armature en fer, pour être fixées dans des baies ogivales. En outre, Raoul Glauber, moine bénédictin du treizième siècle, dit que l'on détruisit des églises pour les reconstruire *dans la façon nouvelle de bâtir*, si bien que la terre semblait de son temps avoir dépouillé son vieux vêtement païen, pour revêtir la blanche tunique de l'église.

Triforium.

Montons dans l'escalier de la tourelle qui se dresse dans l'angle du transept; il nous conduit sur le triforium de la grande nef, étroite galerie longeant ses deux flancs. C'est dans les chapiteaux qui ornent les colonnettes de cette galerie et des bas-côtés, que nous trouvons de véritables chefs-d'œuvre de sculpture et une richesse d'ornementation empruntée à notre végétation indigène. La vigne vierge, la feuille et la grappe de vigne, le lierre, le chêne, la ronce, le houx et bien d'autres plantes y sont disposées en style lapidaire d'une manière délicate et gracieuse (voyez Cathédrale, planche VI, figures 1-6).

Avant la réformation, les armoiries des familles nobles, jouissant du droit de bourgeoisie en notre cité, peintes sur des écussons, étaient suspendues tout le long de ces galeries; de même que les drapeaux, trophées de nos ancêtres, conquis en mainte bataille, en ornaient l'intérieur; une ordonnance du Magistrat de 1531 les relégua dans l'arsenal, de même qu'une autre du 29 mars 1527 défendit aux femmes de stationner pendant les cérémonies du culte sur cette galerie, d'où l'on domine tout l'intérieur de l'église. Au dehors et au-dessus, un sentier étroit longe la base des baies de la claire-voie.

En sortant du triforium, nous arrivons à la galerie qui tourne la toiture des deux transepts que nous voyons sur notre planche I du panorama. C'est surtout vers le soir que l'œil embrasse de ce point un ensemble de grandeur saisissante dans les proportions de cet édifice. Les six contreforts avec leurs élégants pinacles, qui se dressent en perspective, en étendant leurs bras vers la nef pour la soutenir; derrière, la tour

colossale, percée des deux hautes baies, à travers lesquelles se dessinent dans le lointain le temple de Saint-Thomas et la ligne bleuâtre des Vosges, éclairés par une lumière brillante, forment un contraste ravissant dans ce tableau avec les masses noires et austères du monument plongé dans une ombre violâtre. La nature et l'art se donnent la main dans cet ensemble du plus bel effet que l'on quitte avec regret pour entrer dans l'intérieur des deux greniers. Là aussi on distingue des traces d'un changement de construction sur le mur de la croisée; elles nous prouvent que ces toitures ne devaient arriver que jusqu'à la corniche de la colonnade qui contourne la croisée. Depuis le plancher du comble jusqu'au faite du toit primitif, il n'y avait que 7 mètres 60 cent. de hauteur, mais il fut rehaussé, peut-être pour la raison indiquée ci-dessus, de 5 mètres 10 cent. du côté du chœur et de 4 mètres 10 cent. du côté du fronton; il avait donc une pente d'un mètre vers les extrémités. Ce rehaussement, avec celui de la toiture de la nef principale, masqua en grande partie cette colonnade.

Triforium.

Partie supérieure
des transepts.

Sur ce même grenier du nord, on circule sur des planches, posées sur les quatre voûtes, auxquelles la grande colonne-pilier, dont nous avons fait mention dans la description de l'intérieur, sert d'appui au milieu, tandis que dans celui du sud, les concavités entre les voûtes sont remplies de mortier et présentent une surface plane et unie. Elle sert à tracer, en grandeur naturelle, les gigantesques proportions de la bâtisse, pour les cartons des tailleurs de pierre : c'est pour cette raison que ce grenier reçut le nom de *Rissboden*, qui fait allusion à son emploi graphique.

Du temps des grandes foires strasbourgeoises, alors qu'un nombreux concours d'étrangers affluait dans notre ville, l'entrée et la circulation sur la cathédrale étaient libres aux curieux le jour de Saint-Jean-Baptiste. Toutes les portes et passages étaient ouverts aux visiteurs, et si sur la plate-forme les uns jouissaient de la vue ravissante d'une grande étendue de pays, si d'autres fêtaient, le verre en main, l'anniversaire de l'achèvement de ce monument, la jeunesse s'amusait sur le *Rissboden*, où des escarpolles étaient fixées à la charpente de la toiture, et se livrait à de joyeux ébats.

Quelques pas de faits dans la tourelle gothique de l'angle nous conduisent sur la galerie supérieure du fronton méridional du transept. La balustrade, comme celle au-dessus du cadran, est un chef-d'œuvre de finesse en sculpture. Ce ne sont pas des lobes tracés au compas ou entrelacés, comme le style gothique nous en donne tant de motifs divers, ce sont des branches d'arbre agencées de toute façon et liées de cordages de pierre; il est seulement dommage qu'à leur élévation, l'œil du spectateur, placé au bas, ne puisse pas saisir la finesse de ce travail de la renaissance. Sur le fronton, le millésime 1572, de même que le style des balustrades, nous met sur la voie de l'époque du rehaussement de la toiture des transepts, car elle est correspondante avec celle de la construction de l'horloge, à laquelle le méridien et le cadran solaire, qu'on traça sur ce fronton, servent de corollaire. La date de 1669 semble indiquer l'année de la rénovation

Partie supérieure
des transepts.

en couleur, dont on voit encore les traces. Une inscription lapidaire que nous découvrimus sur ce fronton, a trop de valeur philosophique pour ne pas être citée ici :

VERITAS TEMPORIS FILIA.

La vérité est la fille du temps.

TEMPVS EDAX RERV.

Le temps est le rongeur de toute chose.

En passant au côté oriental du chœur, nous retournons en architecture de quelques siècles en arrière, et nous nous voyons entouré de l'élément roman pur de construction¹; le plein-cintre, les billettes, les palmettes, les arcatures, dominant partout, et nous donnons sur la planche II de la Cathédrale, figure 8, un spécimen de ces dernières ornements. Cependant, deux escaliers à jour, qui mettent les galeries des transepts en correspondance avec celle qui contourne le chœur au bas de la toiture, en sont un hors-d'œuvre, et nous font renouer connaissance avec Thoman Uhlberger, l'auteur du bel escalier dans l'Oeuvre-Notre-Dame et de la cage de l'horloge astronomique. Celui du côté de la rue du Dôme, dont nous donnons le dessin sur la planche V de la Cathédrale, figure 14, et qui porte sur un écusson le millésime 1571, est un travail léger et élégant de composition, et nous pensons pouvoir attribuer au même maître les lucarnes de la toiture de la nef principale, les balustrades, dont nous venons de parler, et les divinités mythologiques, rangées en statuettes sur les pinacles contournant la base septentrionale de la tour, et tenant sur leurs boucliers les monogrammes de leurs auteurs (voyez Cathédrale, planche V, figures 8 et 9). Si ces divers travaux prouvent le talent de leur exécuteur, nous regrettons néanmoins qu'il ne soit pas resté fidèle au style de construction du monument sur lequel il devait les placer.

La façade du transept septentrional est, comme son intérieur, plus ancienne que le côté opposé. Les arcatures et la rosace du fronton, la galerie à colonnettes qui le longe au bas, les deux roses en forme de roue, inscrites au-dessus des deux baies ogivales, forment de même un pot-pourri de roman et de gothique primitif d'un cachet plus antique. En y ajoutant la bâtisse sur le parvis, que nous avons déjà signalée en faisant la description de l'intérieur, ornée à la façade de statues et du groupe représentant saint Laurent souffrant le martyre, étendu sur le gril, au-dessus du portail, nous arrivons aux transformations qu'a subies le style d'architecture jusqu'à la fin du quinzième siècle. Les deux tourelles carrées, massives, dont est flanquée cette façade, en forment de solides piliers d'appui; ce n'est que la partie supérieure, percée d'étroites meurtrières et formant des clochetons, dans lesquels on entre par des ouvertures au grenier, qui est munie d'une espèce d'échelle ou de gradins en pierre de taille pour y monter.

¹ Voyez Strasbourg, Ville, planche des costumes du douzième siècle, où le chœur de la cathédrale est représenté comme il était alors.

Nous passons sur le grenier du transept nord, pour nous rendre à la galerie qui nous fait face sur le panorama, et nous montons dans la tourelle à l'angle de jonction de la nef, pour arriver sous la colonnade qui contourne la voûte de la croisée. Cette voûte, en forme de mitre, devait sans doute dans le principe former coupole, recouverte de métal, dorée sur les nervures, ou brillant de tuiles glacées en couleur, comme nous voyons les coupoles et les minarets de l'église de Saint-Marc de Venise et d'autres temples du même style. Elle aurait dominé tout le bâtiment avant que l'architecture ogivale vînt l'écraser par ses formes élancées et gigantesques.

La différence dans l'appareillage de la pierre, les formes variées des colonnettes, tantôt rondes, tantôt à facettes octogones, à chapiteaux et à piédestaux ronds, cubiques, évasés, composant cette colonnade qui dessine un octogone en plan, semblent être des débris d'une autre construction antérieure que l'on aurait employés à celle-là. En en faisant le tour, on est étonné de trouver à cette hauteur la trace d'un boulet qui vint frapper jadis le mur, du côté du Rhin. Une inscription lapidaire nous apprend qu'un boulet de six fut lancé le 17 octobre 1678, à une heure et demie de l'après-midi, par les Français de la redoute du Péage (*Zollschantz*). Il frappa contre ce mur et ricocha de six pieds; il fut porté par maître Heckler, architecte de l'OEuvre, à l'Ammeister Dominique Dietrich, avec le vœu que Dieu préservât ce temple et la ville aussi longtemps que dureront les jours du ciel.

Pour couper nos inspections architectoniques et pour laisser un peu de trêve à nos jambes, après avoir escaladé notre montagne à cette hauteur, reposons-nous sous cette colonnade et mettons la tête à une de ces petites fenêtres qui nous permettent de plonger nos regards dans l'intérieur de ce temple. C'est dans cet isolement, le matin d'un grand jour de fête d'Eglise, au son de toutes les cloches, quand les orgues et le chant choral retentissent sous ces voûtes, ou bien le soir, quand l'intérieur est déjà plongé dans les ténèbres et qu'un trio de voix mélodieuses de femmes arrive jusqu'à nous, comme un chant angélique, que l'on croit être plus rapproché de Dieu. Les bruits du monde n'arrivent pas à cette hauteur; ce qui est humain reste dans la poussière et la suave religion nous entoure comme d'un nimbe de bonheur, de consolation. Instituée pour rendre les hommes meilleurs, elle crée des saints au milieu d'eux; mais on regrette aussi qu'elle laisse dans la société ce qu'il y a de plus abject. Vertu et vice se combattent, et de ce point de vue de hauteur physique et morale, l'homme prend les proportions d'un pygmée. On se rappelle alors les paroles inscrites sur une banderole que tenait en main le prophète Isaïe, peint anciennement sur ces voûtes: « Le seigneur dit: ce peuple s'approche de moi de sa bouche et il m'honore de ses lèvres, mais son cœur est éloigné de moi! » De ce point de vue élevé, passons un peu en revue cette société humaine, telle qu'elle se présente dans ce temple sous ses diverses phases et dans les grandes fêtes de l'Eglise.

Nous avons déjà eu occasion, en donnant l'historique du *Bruderhof*, de développer

VILLE.

Les Evêques.

Les Évêques.

l'institution du canonat et de la desservance de la cathédrale. Dans le cours de nos promenades, nous avons mainte fois trouvé l'histoire des évêques intimement liée à celle des événements politiques de notre province; nous ne nous arrêterons donc que succinctement aux chefs de cette Église et à la dignité épiscopale. Cette dignité était dans les temps primitifs le fruit d'une vie passée dévotement au fond d'un cloître; on élisait, comme chef de l'Église, un homme vieilli à l'ombre des autels, ayant donné l'exemple de la pratique de toutes vertus, ou bien c'étaient des anachorètes que la réputation de leurs mœurs austères, de la science qu'ils cultivaient, venait enlever de leurs sombres forêts, de leur sauvage retraite. Sous la seconde race de nos rois, l'épiscopat acquit plus de relief, l'Église s'était formée, des diacres et des chanoines se groupaient autour d'elle et l'élection faisait sortir de leur sein les évêques, sous l'influence néanmoins des chefs politiques de l'État. Charlemagne exigea dans le nouvel élu toutes les vertus qui pouvaient former un bon pasteur: sage et régulier dans sa conduite, pur dans ses mœurs, modeste dans ses discours, doux et tranquille dans son caractère, estimable par ses talents et sa doctrine, réservé dans ses démarches, prudent et réfléchi dans son gouvernement, zélé pour la loi de Dieu et ferme à soutenir les droits de l'Église. Ces élections furent confirmées par l'archevêque de Mayence, sous l'obédience duquel se trouvait l'épiscopat de Strasbourg, temporairement aussi sous celui de Trèves, pendant que notre ville et notre province appartenaient à l'empire germanique, et par l'archevêque de Besançon sous le gouvernement français. Plus tard, lors des guerres que se livraient le pouvoir temporel des empereurs germaniques et le pouvoir spirituel des papes, ces derniers se réservaient la nomination directe, profitant des partis qui s'étaient formés dans le sein du chapitre même. Ce dernier protesta toujours contre le droit que s'arrogeait le Saint-Siège, en se basant sur les anciens us et coutumes du chapitre, jusqu'à ce que l'élection lui fût de nouveau assurée par le concordat germanique. Du temps de la féodalité, quand la puissance temporelle se maria, entre les mains des évêques, au pouvoir spirituel, ils prirent siège dans les diètes impériales et devinrent princes de l'empire, et la haute noblesse du pays s'assit sur le trône épiscopal jusqu'à ce que cette dignité se suivit dans une série de familles régnantes, appartenant aux plus illustres de l'Allemagne et de la France, ainsi que nous l'indiquera le catalogue des évêques extrait de l'*Histoire de l'Église de Strasbourg* de l'abbé Grandidier¹. Cet ordre de choses dura jusqu'à la révolution, qui en changea complètement la face.

¹ Amandus, † après 359.² Justus.³ Maximianus I^{er}.⁴ Valentinus.⁵ Solartus, commencement du cinquième siècle.⁶ Biulphe.⁷ Magnus.⁸ Garovinus.⁹ Landbert.¹⁰ Radobalde.¹¹ Magnebert.¹² Labiol, Luybold.¹³ Gundoad.¹⁴ Gandor.¹⁵ Uthon I^{er}.¹⁶ Alde, † en 628.¹⁷ Amand II, quitta en 646.¹⁸ Rothaire, Rothard, † en 673.¹⁹ Arbogast, † en 678.²⁰ Florent, † en 693.

Les titres que portèrent ces dignitaires ecclésiastiques étaient en rapport avec l'accroissement de leur puissance ; en 661, ils s'appelaient hommes apostoliques ; en 700, par la grâce de Dieu et de l'Église mère à Strasbourg, évêques, ou plus modestement encore, pécheurs et indignes. Charlemagne les appelait hommes vénérables. Plus tard, ils portèrent le titre d'évêques par la grâce de Dieu ou par la permission et la miséricorde divine ; l'empereur Henri V les qualifia de princes-évêques, titre qui leur fut conservé par ses successeurs. Sous la nomination directe des papes, ils furent intitulés, par la grâce de Dieu et du Saint-Siège apostolique, et jusqu'à la révolution, ils furent qualifiés de princes de l'empire et landgraves d'Alsace, pour prendre depuis le titre plus modeste de monseigneur.

Les Évêques.

- | | | |
|--|--|--|
| 21 Ansoalde, Anshald, † en 710. | 54 Bruno, quitta en 1125. | 79 Albert, † en 1506. |
| 22 Juste II, † en 712. | 55 Eberhard, 1125. | 80 Guillaume III de Hohenstein, † en 1541. |
| 23 Maximin II, † en 720. | 56 Gebhardt, 1135. | 81 Érasme de Limbourg, † en 1569. |
| 24 Widegerne, † en 729. | 54 Bruno, rentré, † en 1148. | 82 Jean IV de Mandercheid, † en 1593. |
| 25 Gondefroï, Wandelfried, † en 729. | 57 Bourcard, † en 1161. | 83 Jean-George de Brandebourg, administrateur luthérien, 1593-1605. |
| 26 Ailidulphe, Hildolphe, quitta en 734. | 58 Rodolphe, † en 1179. | 84 Charles de Lorraine, 1593-1607. |
| 27 Hetto, Eddon, Ethicon, † en 772*. | 59 Conrad I ^{er} de Geroldseck, † en 1180. | 85 Léopold d'Autriche, † en 1625. |
| 28 Remi, † en 783*. | 60 Henri I ^{er} de Hasenbourg, † en 1190. | 86 Léopold-Guillaume d'Autriche, † en 1662. |
| 29 Rachion, Rathon, † en 815. | 61 Conrad II de Hunebourg, † en 1202. | 87 Egon de Fürstenberg, † en 1682. |
| 30 Uthon II, † en 817. | 62 Henri II de Veringen, † en 1223. | 88 Guillaume IV de Fürstenberg, † en 1704. |
| 31 Erleharde, † en 817. | 63 Berthold I ^{er} de Teck, † en 1239. | 89 Armand-Gaston de Rohan, † en 1749. |
| 32 Adeloche, † en 821. | 64 Henri III de Stahleck, † en 1260. | 90 Armand de Rohan, † en 1756. |
| 33 Bernald, † en 840. | 65 Walter de Geroldseck, † en 1263. | 91 Louis-Constantin de Rohan, † en 1769. |
| 34 Ratold, † en 874. | 66 Henri IV de Geroldseck, † en 1273. | 92 Louis-René-Édouard de Rohan, Guéméné, jusqu'à la révolution, † en 1802. |
| 35 Reginhard, † en 888. | 67 Conrad III de Lichtenberg, † en 1299. | 93 L'évêque constitutionnel Brendel. |
| 36 Baldram, Waldram, † en 905 ou 906. | 68 Frédéric I ^{er} de Lichtenberg, † en 1307. | 94 Jean-Pierre Saurine, du 17 prairial an X, † en 1813. |
| 37 Othbert, † en 913. | 69 Jean I ^{er} , † en 1328. | 95 Gustave-Maximilien, prince de Croy, 1820-1823. |
| 38 Godefroid, † en 913. | 70 Berthold II de Bucheck, † en 1353. | 96 Claude-Marie-Paul Tarin, † en 1827. |
| 39 Richvinus, † en 933. | 71 Jean II de Lichtenberg, † en 1366. | 97 Jean-François-Marie Lepappe de Trevern, 1827. L'abbé Affre, plus tard archevêque de Paris, mort sur les barricades, fut son coadjuteur. |
| 40 Ruthard, † en 950. | 72 Jean III de Lützelbourg, † en 1371. | 98 André Ræs, 1842. |
| 41 Uthon III, † en 965. | 73 Lambert de Buren, † en 1375. | |
| 42 Erkenbald, † en 991. | 74 Frédéric II de Blankenheim, † en 1391. | |
| 43 Baldus, incertain. | 75 Bourcard II de Lützelstein, † en 1394. | |
| 44 Wilderolf, † en 992. | 76 Guillaume II de Diest, † en 1439. | |
| 45 Aldowich, † en 1003. | 77 Conrad IV de Busnang, † en 1440. | |
| 46 Werner I ^{er} , † en 1028. | 78 Robert le Palatin, † en 1478. | |
| 47 Guillaume I ^{er} , duc de Franconie, quitta l'évêché en 1047, † en 1051. | | |
| 48 Hetzel, Hetzilo, † en 1065. | | |
| 49 Werner II, † en 1078. | | |
| 50 Theobalde, † en 1084. | | |
| 51 Othon, † en 1100. | | |
| 52 Balduin, † en 1100. | | |
| 53 Cuno, † en 1123. | | |

* Ces deux évêques étaient petits-fils d'Attic, père de sainte Odile.

Les Évêques.

L'élection épiscopale sanctionnée par l'archevêque, le titulaire faisait son entrée solennelle en cette ville. Nous avons déjà décrit l'entrée d'Egon de Fürstenberg en 1681, sous la domination française¹; disons deux mots de celle de Guillaume de Hohenstein, le 4 octobre 1507, à une époque brillante et chevaleresque de notre histoire. Hertzog nous raconte dans sa chronique que ce jour-là, par un temps magnifique, tous les membres des divers chapitres, avec leur clergé, allaient à sa rencontre jusqu'à la porte de Spire; les chanoines de la cathédrale stationnaient près du pont, à l'entrée de la rue du Dôme; la population armée était rangée sous ses bannières respectives, quand Othon Sturm, Henri Bœcklin, André Drachenfels et Conrad de Duntzenheim, au nom du sénat, avec cinquante hommes d'armes à cheval, allèrent recevoir le prélat sur le chemin de Hausbergen. Il fit son entrée à cheval, accompagné d'une longue suite, de dix-huit comtes, deux députations de l'empire, de Mayence et des comtes palatins du Rhin, treize chevaliers avec soixante-seize chevaux, députation de la Lorraine, un chevalier avec seize chevaux, députation du Wurtemberg, le margrave Philippe de Bade avec quatorze chevaliers et soixante-seize chevaux. D'un côté, le comte Philippe de Hanau, avoyer et grand-maréchal, porta la bannière de l'évêché; de l'autre, le comte de Bitche, celle du landgraviat d'Alsace, et en tête, le comte Guillaume de Fürstenberg, l'écusson des Hohenstein. Arrivé devant la cathédrale, le grand-maréchal fit descendre le prélat de sa monture et lui présenta la mitre, la crosse et l'aumuse; puis le doyen et l'écolâtre, à la tête du grand-chapitre, le conduisirent dans le chœur, où commença la cérémonie de l'élévation au siège épiscopal. Après la cérémonie, l'évêque se rendit au Château, où il reçut son nombreux clergé, la noblesse feudataire et les députations du sénat de la ville, et la journée se passa en banquets et en bals, dont nous avons déjà décrit les principaux traits en parlant de l'Oeuvre-Notre-Dame².

Processions.

A ce tableau du moyen âge se rangent les grandes processions, dont nous connaissons déjà un épisode à l'occasion des tremblements de terre du quatorzième siècle, que nous avons rattaché à la chapelle de Saint-Luc³.

En 1401, quand la peste fit ses ravages dans le pays, le Magistrat, pour combattre ce fléau, ordonna à chaque bourgeois de la ville de se rendre chaque jeudi, à sept heures du matin, pieds nus, à son église paroissiale; il était défendu de circuler autrement dans les rues et de se montrer à la fenêtre, sous peine d'une amende de 30 florins. Après un service religieux et la procession faite autour de l'église, tous les paroissiens, le clergé, les moines des diverses églises et couvents se rendaient processionnellement à la cathédrale, où commençait de nouveau la procession autour de ce temple. En tête du cortège, chantant et psalmodiant, se trouvaient les écoliers et les clercs avec leurs

¹ Voyez Strasbourg, Faubourgs, page 36.

² Voyez Strasbourg, Ville, page 132.

³ Voyez Strasbourg, Ville, page 30.

bannières; ils étaient suivis des vicaires et des desservants des diverses églises, puis venaient les vingt-quatre comtes, chanoines de la cathédrale, les moines cordeliers, après lesquels marchaient l'évêque et son coadjuteur sous le dais, le sénat et la noblesse, et plus loin tous les hommes de la commune, suivis par les moines dominicains et les autres moines des couvents, auxquels se rattachaient les religieuses de tous les ordres, les femmes de la noblesse et les femmes bourgeoises. Cette cérémonie durait toujours plus de trois heures.

Le rituel de la cathédrale prescrivit la marche de la grande procession à la Fête-Dieu, depuis 1364, de la manière suivante: Elle débouchait, par la rue Mercière, sur la place Saint-Martin, où se trouvait le premier reposoir établi par le Magistrat; de là, elle traversait la rue des Serruriers et s'arrêtait devant l'église Saint-Thomas, où était le second reposoir dressé par les chanoines de ce chapitre. Prenant ensuite la rue du Bouclier, la procession entrait dans la Grand' rue jusqu'au pont de pierre du fossé des Tanneurs, où elle s'arrêtait pour la troisième fois au reposoir élevé par la bourgeoisie. Passant ensuite devant l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, elle s'arrêtait pour la quatrième fois devant celui élevé par les chanoines de ce chapitre, et, enfin, au cinquième établi devant l'église de Saint-Pierre-le-Jeune. De là, elle traversait la rue de la Nuée-Bleue jusqu'à l'entrée de la rue du Dôme, où le grand-chœur de la cathédrale avait décoré le sixième reposoir devant le *Gürtlerhof*, aujourd'hui maison Coulaux; traversant ensuite cette rue, elle s'arrêtait au puits attenant à la chapelle Saint-Laurent, près de laquelle était dressé le septième reposoir par les soins du grand-chapitre, et, tournant ensuite le *Bruderhof*, elle débouchait vis-à-vis le Château épiscopal, où était construit, aux frais de l'évêque, le huitième et dernier reposoir.

Cette cérémonie religieuse attirait toujours un grand nombre de gens de la campagne de tout l'évêché dans la métropole; elle cessa lors de la réformation, reprit en 1682, cessa de nouveau à la révolution, et reprit sous la restauration jusqu'en 1830, mais avec un tracé de chemin beaucoup moins étendu. Depuis cette époque, la procession de la Fête-Dieu se tient dans l'intérieur de la cathédrale, sage mesure dans une ville où la population est divisée en tant de cultes, et qui a pour but de ne froisser les convictions religieuses de personne.

A côté de ces imposantes cérémonies que l'Église catholique célébrait dans la cathédrale, il y en avait d'autres qui portaient le cachet du plus abject dévergondage de mœurs. Wimpheling et Pierre Schott, qui ont été spectateurs de ces scènes, en font une critique sévère dans leurs écrits, et l'abbé Grandidier en parle de la manière suivante dans ses *Essais sur la Cathédrale*: « Les fidèles dans les premiers siècles avaient coutume de veiller dans les temples près des tombeaux des martyrs. Mais cette sainte pratique était dégénérée en un affreux libertinage. Le peuple de Strasbourg et d'une partie du diocèse s'assemblait à la cathédrale le jour de la dédicace de cette église,

Fêtes de l'Église.

Fêtes de l'Eglise.

« le 29 août, fête de Saint-Adelphe. Les hommes et les femmes y passaient la nuit, non
 « à chanter les louanges du Seigneur, mais à boire et à manger. Dans ces repas on se
 « livrait aux excès les plus criminels : on ne connaissait plus le respect dû au saint lieu.
 « On y chantait des chansons profanes, on sautait, on dansait dans l'église avec toutes
 « les postures indécentes dont les bateleurs se servent pour amuser la populace. Le
 « grand autel servait de buffet, où il restait à peine de la place pour célébrer le sacrifice
 « qui ne s'interrompait pas au milieu de ces abominations. On plaçait dans la chapelle de
 « Sainte-Catherine un grand tonneau où l'on distribuait du vin à tous les étrangers, on
 « y forçait même à boire, jusqu'à réveiller par des instruments pointus ceux que la
 « lassitude ou l'ivresse avaient endormis. Les ténèbres cachaient encore souvent de plus
 « honteux désordres. »

Un autre usage, pratiqué dans les temps passés, n'était pas moins dégradant et
 était fait pour tourner en ridicule les usages de l'Eglise : la fête des Innocents était célébrée
 par les enfants de chœur. En ce jour, ces derniers tenaient l'office, et l'écolâtre chantait
 la grand'messe. La veille des Innocents, les enfants de chœur s'assemblaient et chois-
 saient parmi eux un évêque. Lorsqu'on chantait aux vêpres le verset du *magnificat*, qui
 commence au *deposuit potentes*, l'évêque des enfants de chœur, nommé *Episcopus*
puerorum, en ornements pontificaux, montait au trône épiscopal, y disait les oraisons
 et donnait la bénédiction. Les autres se plaçaient également dans les hautes stalles du
 chœur et chantaient les antiennes et les répons. La même chose se répétait le jour de
 la fête. Les enfants de chœur, masqués, conduisaient leur évêque en pompe dans toute
 la ville, et entraient en dansant et en chantant dans toutes les églises et les monastères,
 où ils se comportaient avec autant d'insolence que de scandale. Ces cérémonies, déjà
 réprouvées par le concile de Bâle, avaient encore lieu dans la cathédrale de Strasbourg
 vers la fin du quinzième siècle, et il fallut toutes les peines et la fermeté de Geiler de
 Kaysersberg, prédicateur, pour les faire supprimer.

Phases du temps de
l'intérim.

Dans le siècle suivant, la cathédrale subit encore de plus grandes profanations. La
 majeure partie de la population strasbourgeoise avait adopté la doctrine de Luther, et,
 comme nous l'avons déjà vu, beaucoup de membres du haut et du bas clergé
 avaient suivi la même doctrine, et la cathédrale passa au service du culte luthérien
 jusqu'en 1549. A cette époque, que nous connaissons déjà sous le nom de l'*intérim*,
 une transaction fut signée entre le Magistrat et l'évêque Érasme de Limbourg, par
 laquelle elle fut rendue pour dix ans au culte catholique. Le 2 février 1550, la première
 cérémonie religieuse y fut célébrée; mais la population protestante y fit tant de bruit,
 qu'elle ne put être continuée. Les chanoines s'en plaignirent à Charles-Quint, qui
 ordonna au sénat de veiller à l'ordre et de protéger le culte; sur quoi le Magistrat
 eut soin de déléguer quelques sénateurs, accompagnés d'hommes d'armes, pour être
 présents au service divin et pour empêcher tout désordre qui pourrait naître. L'ordre

et le calme se rétablirent et les chanoines reprirent tranquillement le service religieux le 7 mai, jour de la Pentecôte. A l'expiration de ce délai de dix ans, le 19 novembre 1560, des gamins, jouant sur les parvis de la cathédrale, se poursuivirent jusqu'au Phases du temps de l'intérim.
l'intérieur de ce temple, en se jetant des pelotes de neige; ils atteignirent quelques prêtres desservant les autels; ce scandale provoqua des disputes de part et d'autre et finit par des coups de poing donnés réciproquement.

La cathédrale fut alors abandonnée par les uns, et les autres n'osaient s'en emparer, de manière qu'ouvert jour et nuit, cet édifice resta abandonné et désert, et comme dit un chroniqueur contemporain, tout vagabond et tout ivrogne put s'y réfugier et y déposer ses ordures. Ce triste état de choses dura jusqu'au 17 mai de l'année suivante, où, pour y remédier, le Magistrat s'en empara pour le culte protestant, en abandonnant l'église des Dominicains jusqu'à ce que cette première revînt de nouveau au culte catholique par la capitulation de la ville. Après l'entrée solennelle et la prise de possession de l'évêché de Strasbourg par Egon de Fürstenberg, le premier qui prêcha dans la cathédrale fut le vicaire général Lambert de Lær, prévôt du chapitre de Neuwiller, homme de hautes capacités et de beaucoup de talent oratoire, et le premier prédicateur français fut Martin de Rator, grand-vicaire et docteur en philosophie de Paris; le dernier sermon du culte catholique fut prononcé par Joachim Delphin, de Delph, en Flandre. La révolution vint, après un siècle passé dans la tranquille possession de la cathédrale, interrompre de nouveau le culte; elle lui donna le nom de *Temple décadaire* ou *Temple de la Raison*, et à la place de l'autel on posa un monument en rochers symbolisant la nature¹. Nous avons déjà dit que le vandalisme de l'an II abattit un grand nombre de figures qui ornaient la partie basse de cet édifice, parmi lesquelles se trouvaient aussi les statues de Clovis, de Dagobert, de Rodolphe de Habsbourg, remplacées depuis, et auxquelles on ajouta celle de Louis XIV.

La Révolution.

On poussa même la fureur au point de faire dans les clubs la proposition d'en abattre la flèche, afin de mettre l'édifice à la hauteur d'autres clochers. Cette proposition était même sur le point d'être exécutée, quand un citoyen généreux, dont nous regrettons de ne pouvoir citer le nom, qui n'osait pas braver ouvertement cette fièvre de nivellement, eut l'ingénieuse idée de la sauver des mains de la destruction en proposant de coiffer la flèche d'un bonnet gigantesque de la liberté. Dans sa chaleureuse péroration il disait: « Que c'était le seul point sur toute la république où les couleurs nationales fussent portées aussi haut près du ciel, protecteur des hommes libres. « L'étranger peut les apercevoir de dessus la rive opposée; puisse cette vue être bientôt « celle du serpent d'airain, contre les souffrances de l'esclavage! » Ces paroles furent reçues avec un applaudissement unanime; elles sauvèrent ce chef-d'œuvre d'une

¹ La première fête qui eut lieu dans le temple décadaire, fut celle qu'on célébra, le 30 frimaire an VI (1797), en l'honneur de la paix de Campo-Formio.

La Révolution. sauvage destruction, et le bonnet de la liberté en fer-blanc, dont il fut coiffé, existe encore dans une salle retirée de la bibliothèque publique. C'est au mois de fructidor an X (1800), que la cathédrale fut rendue de nouveau au culte catholique, après que Jean-Pierre Saurine eut été nommé évêque de Strasbourg.

Le Télégraphe. Après avoir erré dans le domaine des phases principales auxquelles l'intérieur de ce temple fut soumis, achevons notre ascension jusqu'à la plate-forme. Au-dessus de la colonnade, une large galerie contourne la base de la toiture de la coupole, sur laquelle est assise la maisonnette surmontée par le télégraphe. Cette invention de Chappe, détrônée aujourd'hui par l'électricité, date de 1790. La première expérience officielle, sur la ligne de Paris à Strasbourg, par 44 télégraphes, fut faite le 12 juillet 1793, et une dépêche arriva en 6 1/2 minutes. Cet instrument fut enlevé le 26 août 1852; il avait donc fonctionné avec activité pendant 59 ans, à une époque de notre histoire sans aucun doute la plus riche et la plus variée en événements politiques, et cependant, il faut le dire avec regret, l'antique axiome, *experientia docet*, n'a porté que de très-faibles fruits dans la société. Les idées changent avec chaque génération, et avec elles de nouvelles erreurs viennent surgir et de nouveaux besoins naissent, et le modeste télégraphier solitaire, assis dans sa cassine, s'il était tant soit peu philosophe, a dû bien souvent se moquer de l'inconstance de fortune des douze gouvernements qui, dans ce laps de temps, dirigèrent les hiéroglyphes de son docile instrument.

Nous avons déjà parlé de la coupole telle qu'elle a dû être construite dans le temps de son élévation; l'architecture gothique assit sur chacune des huit faces, au-dessus de la colonnade, un pignon ou gable, orné de lobes aveugles, tels que le dessin de la Cathédrale, planche VII, nous les représente encore. Alors la coupole était couronnée de la statue colossale de la Sainte-Vierge tenant l'enfant Jésus sur les bras, ciselée en tôle et peinte; une note d'un chroniqueur que rapporte Schadæus, nous enseigne, en parlant d'un incendie qui exerça ses ravages en notre ville, en 1397, que le feu éclata par un vent tellement violent qu'il abattit le campanile, assis sur le chœur de la cathédrale; il était donc alors surmonté d'un clocheton, muni de sa cloche, et nous sommes dans l'attente d'une nouvelle coiffure que va lui donner l'architecte en place de cette cassine. On y jouit d'une vue charmante, et nous y avons souvent vu l'employé, l'œil au guet, d'un côté à son télescope, de l'autre au petit télégraphe du directeur, transmettre les signes à l'instrument en miniature établi dans sa chambre, lequel les transmettait par communication à celui qui dominait la maisonnette.

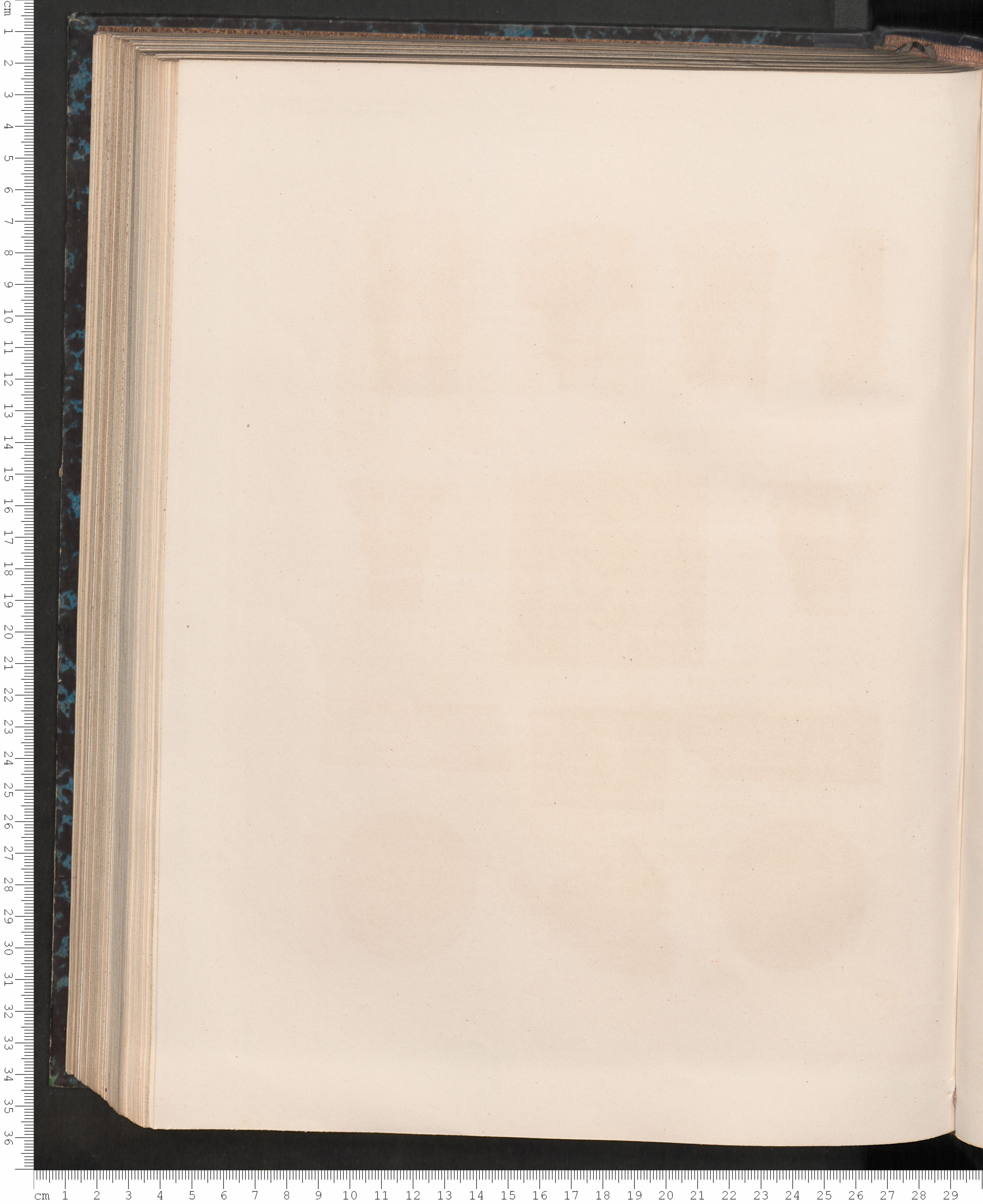
Toit de la nef. En descendant de cette coupole, nous prenons une des deux galeries longeant la toiture de la nef principale pour nous diriger vers la tour. La porte à accolade, qui entre dans l'escalier en spirale du côté sud, nous montre encore une intéressante sculpture sous le point de vue symbolique: c'est l'enfant Jésus, couché sur la palme de la paix, entouré de monstres affreux, qui font allusion aux péchés et aux vices de



Dessiné d'après nature p. F. Piton et lithog. p. A. E. Touchemolin.

DÉTAILS D'ORNEMENTATION.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

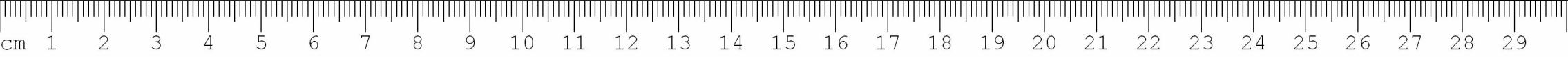
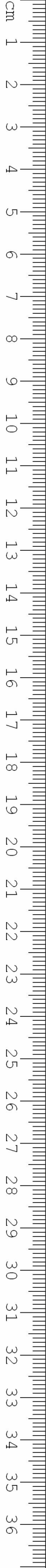




Dessiné d'après nature p. F. Piton et lithog. p. Alf. Touchemolin.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

DÉTAILS D'ORNEMENTATION.





D'après un dessin contemporain de Silbermann.



VUE DE LA NEF PRINCIPALE, après l'incendie de 1759.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

l'humanité. Nous en donnons le dessin sur la planche V de la Cathédrale, figure 15, et nous représentons quelques motifs de corniches longeant la toiture de la nef et les pinacles des contreforts, planche V, figures 10-13, de même que la planche VI contient un choix d'ornements courants, de rosaces et de fleurons gothiques dans les figures 8-13.

Un beau coup d'œil nous attend à notre entrée dans le grenier de la nef; en fermant les deux volets des lucarnes, on est dans une obscurité complète, et en ouvrant un autre volet, on se trouve en face et à la hauteur de la grande rose de la façade principale; le soir surtout, quand elle est éclairée par les rayons du soleil, la richesse des couleurs de l'arc-en-ciel, dont elle est composée, forme un contraste ravissant avec la profonde obscurité dans laquelle se trouve le spectateur: c'est un transparent gigantesque comme jamais main d'homme n'en a taillé dans la pierre et vivifié du charme des couleurs.

Le plancher de ce grenier recouvre les voûtes à nu sur la planche VII, que nous devons à un dessin qu'en fit Silbermann, quand la toiture fut devenue la proie des flammes, en 1759. Ce dessin nous donne une idée de l'assiette des contreforts et des arcs-boutants servant à réagir à la poussée des voûtes.

De la galerie septentrionale, un escalier droit nous conduit à celle qui tourne la tour, au-dessus des douze apôtres, de la façade principale, et nous fait entrer dans la cage des cloches.

Dans cette cage nous rencontrons quatre cloches servant à la sonnerie du service religieux. La première, le gros bourdon, fut fondue en 1428 par maître Grempe: elle pèse 9,000 kilog; ce n'est qu'en cas d'un fort incendie que les gardiens de la tour en font un second usage, en fixant une bride au battant pour sonner le tocsin. La cloche de l'*angelus* pesant 2,038 kilog.; les deux autres cloches d'appel à l'église, pesant l'une 972 et l'autre 556 kilog., datent de 1806, et sortent de la fonderie Edel à Strasbourg¹. A propos des cloches, nous citerons encore les cinq autres suspendues dans la tour, au-dessus de l'horloge et à la façade nord. La plus grande pèse 5,000 kilog.; elle sert à répéter l'heure et à sonner le tocsin. Cette cloche date de 1695, et fut fondue par maître Jean Müller, comme nous l'indique l'inscription:

MIT MEINEM NACHSCHLAG THV ICH KVND
DER WÆCHTER SORG, TAG VND NACHT RVND,
ZV STRASBVRG HAT GEGOSSEN MICH
HANS JACOB MÜLLER MEISTERLICH
IM JVLIO FVNF VND NEVNTZIG JAHR.

La seconde, du poids de 2,100 kilog., sert à sonner l'heure et fut fondue à Dorlisheim, à la même époque que la précédente; la troisième et la quatrième sonnent les

¹ Une de ces cloches reçut au baptême le nom de *Napoléon*; elle se fendit la même année que le héros de ce siècle fut relégué à l'île d'Elbe, et refondue depuis, elle a cessé de porter son nom.

Toit de la nef.

Les Cloches.

quarts d'heure, et pèsent, l'une 775 et l'autre 420 kilog., et la cinquième, la cloche de retraite et des portes, est du poids de 2,206 kilog. Ces dernières datent de 1786 et 87, et sortent également de la fonderie de Mathieu Edel.

La Plate-forme.

Enfin, à peu près à 26 mètres d'élévation de cette galerie, en montant dans une des deux tourelles, on débouche sur la vaste plate-forme qui s'étend entre la tour existante et la maisonnette des gardiens, occupant la place sur laquelle devait probablement s'élever jadis une seconde tour de moindre hauteur. La construction de la maisonnette actuelle date du siècle passé, elle a remplacé celle que nous voyons représentée sur notre planche de la place des Grandes-Boucheries¹. Munie à sa façade extérieure de vingt-deux portes et fenêtres, elle est assez vaste et contient dans sa distribution intérieure, outre le couloir qui la contourne de trois côtés, une grande chambre servant de corps de garde aux deux gardiens de service, six chambres à coucher pour les six gardiens, une septième servant de décharge, une cheminée pour faire la cuisine, et la grande roue, dans laquelle marchent deux hommes, pour faire monter du bas les pierres employées à la construction ou à la réparation de l'édifice. La corde, d'une longueur prodigieuse, qui sert à monter ces fardeaux, se roule sur le tambour de la roue; elle sert en même temps à monter les matériaux de construction, dans la tour ou sur la plate-forme, et l'eau contenue dans les nombreux réservoirs disséminés dans toutes les parties du bâtiment et toujours remplis pour le cas d'incendie. A cet effet, les voûtes intermédiaires entre le sol de la nef, et jusqu'à la partie la plus élevée de la tour, sont percées, dans les trois compartiments qui divisent la façade en largeur, d'ouvertures rondes, correspondantes, qui sont d'ordinaire recouvertes d'un couvercle en cuivre, comme nous le voyons sur la planche représentant la maison des gardiens. Ces employés sont au nombre de six et se trouvent, comme le concierge, sous les ordres de l'administration municipale. Leurs fonctions consistent, pendant les douze heures durant lesquelles deux d'entre eux montent la garde ensemble, à sonner les quarts et l'heure pour la seconde fois à l'horloge de la tour², et, après avoir sonné, à faire jour et nuit le tour de la plate-forme, afin de s'assurer s'il n'y a pas d'incendie dans la ville ou à proximité au dehors. Si le feu éclate en ville, ils donnent l'éveil en sonnant le tocsin et en désignant la direction, le jour, par l'exposition d'un drapeau rouge, la nuit, par celle d'une lanterne. Si un incendie éclate dans les environs, ils sont obligés de descendre, afin de faire l'annonce du sinistre à la police et au dépôt des pompiers, pour que secours soit porté. Pendant la nuit le nombre présent des gardiens doit toujours être de quatre, dont les deux qui prennent le service à minuit, montent le soir et se couchent, tandis que les deux autres, s'étant couchés à minuit, ne

¹ Voyez Strasbourg, Ville, page 135.

² Ce bel instrument est l'œuvre de l'horloger Maybaum, construite en 1786, et n'est pas à confondre avec l'horloge astronomique de M. Schwilgué dans l'intérieur de l'église. Elle fut restaurée en 1833 par l'horloger Kampmann et munie d'un pendule à compensation.



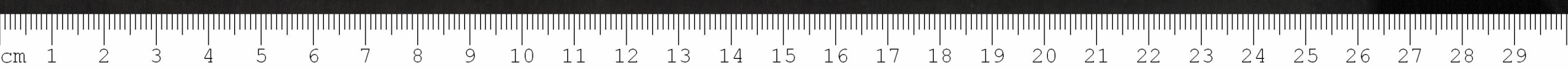
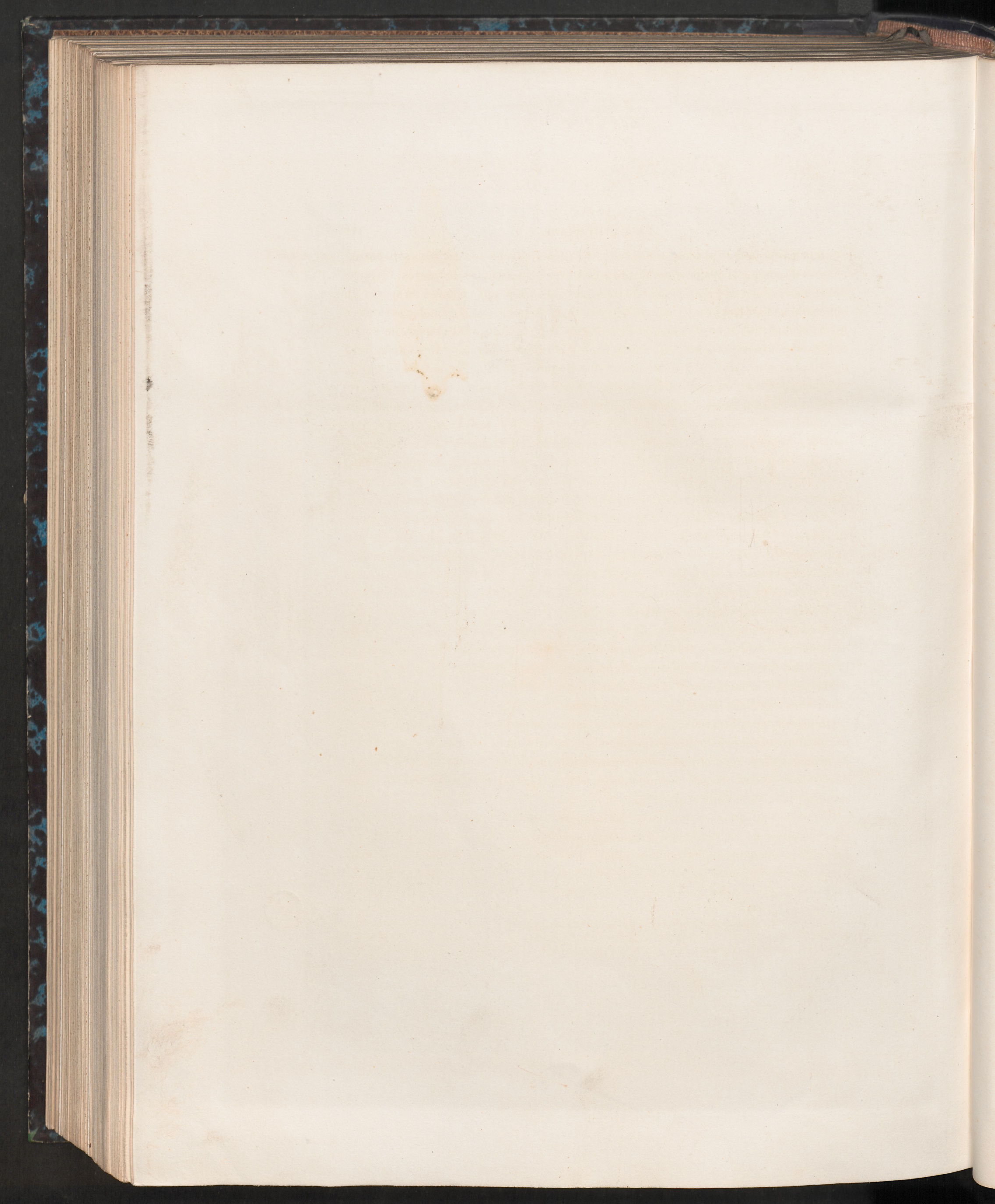
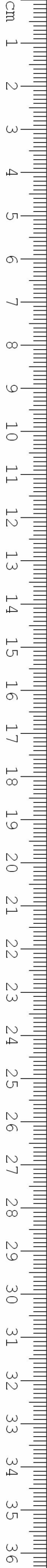
Dessiné d'après nature p. F. Piton.



60.

Lith. E. Simon à Strasbourg.

Cathédrale de Strasbourg.
Vue de la Plate-forme et de la Cassine des Gardiens.



quittent leur poste que le matin. Outre ce service de surveillance, les gardiens sont encore chargés de sonner la cloche annonçant l'ouverture et la fermeture des portes, la cloche de dix heures, et d'exécuter en général toutes les sonneries indépendantes du service du culte, qui se font dans l'intérieur de ce temple. Ce service, assez pénible, surtout en hiver, n'empêche pas ces hommes d'atteindre un âge très-avancé, et nous avons connu dans ce demi-siècle des gardiens, appartenant à plusieurs générations, qui atteignirent l'âge de soixante-dix jusqu'à quatre-vingts ans. Le mouvement qu'ils se donnent et l'air pur qu'ils respirent à cette hauteur, doivent contribuer beaucoup à leur état sanitaire.

Un des dangers auxquels ils semblent être exposés, c'est la foudre; car les nombreux exemples que nous en laissent nos annales, ont prouvé que de tout temps cette immense montagne de pierre avait attiré le courroux des orages, dont les nuages chargés d'électricité se heurtent dans leur marche rapide contre ce colosse. Mais cependant il n'y a pas d'exemple que la maisonnette en ait été frappée. Il serait trop long de donner ici l'énumération des immenses dégâts que la foudre a déjà faits à cet édifice: Grandidier, dans son *Essai sur la Cathédrale de Strasbourg*, en cite cinquante cas majeurs jusqu'en 1780, parmi lesquels le plus terrible à la date du 16 juin 1654. Heckler, qui était à cette époque architecte de l'OEuvre, nous donne lui-même, dans une description de la cathédrale, en manuscrit à la bibliothèque publique, une notice sur les travaux qu'avaient occasionnés à lui et à son fils ce terrible phénomène. La foudre abattit et fendit le bouton de la flèche, jeta en bas des fragments de pierre de la croix et de la couronne, ruina et lança au loin quelques-uns des huit escaliers de la flèche et avait même fendu la pierre d'un des principaux piliers, de manière que l'architecte fut obligé de démolir la flèche entière jusqu'à une hauteur de 58 pieds et de la rebâtir à neuf, sans la restauration d'une grande partie d'ornementations adhérentes à l'édifice que la foudre avait attaqué¹.

On jugera par ces travaux, par l'incendie qui consuma la toiture en juillet 1759 et par un nouveau coup de foudre qui endommagea horriblement la flèche le 15 septembre de la même année, et qui imposa des réparations pour plus de 400,000 livres à la caisse de l'OEuvre-Notre-Dame, des immenses frais qu'entraînèrent les désastres occasionnés par le feu du ciel.

Quand Franklin eut découvert le paratonnerre, M. Barbier de Tinant, commissaire des guerres, traducteur des *Mémoires* de Foaldo sur les conducteurs de la foudre, adressa un mémoire à l'Académie royale des sciences pour l'établissement d'un paratonnerre sur la flèche de la cathédrale de Strasbourg. Franklin lui-même en fut le rapporteur, et la conclusion est favorable au projet².

¹ On était obligé de monter pour ces travaux neuf échafaudages étagés l'un sur l'autre, et on employa des pierres de 20 à 36 quintaux.

² Nous concluons de tout ce que nous venons de dire que la manière dont M. Barbier a dessein de construire le

La Plate-forme.

Dégâts occasionnés
par la foudre.

Dégâts occasionnés
par la foudre.

Il ne fut pas donné suite à ce plan, surtout à cause des préjugés qui existaient alors contre les paratonnerres, dont on croyait plus généralement qu'ils attiraient la foudre sur un édifice au lieu de l'en préserver. Le savant physicien Gay Lussac, lorsqu'il vint en notre ville en 1826, s'étonna beaucoup de ce que la flèche, qui avait si souvent souffert par la foudre, n'était pas armée d'un conducteur, et communiqua ses idées aux savants qui l'entouraient; il fut même consulté lorsque M. de Kentzinger, maire de notre ville, fit établir en 1828 un paratonnerre sur la salle de spectacle.

Il devait arriver encore bien des désastres et en dernier lieu un coup terrible avant qu'on songeât d'une manière sérieuse à donner à notre monument ce préservatif, dont l'établissement aurait cependant épargné bien des frais et des dépenses de peines. Ce coup arriva en 1833, le 14 août; la foudre tomba sur la pointe du côté du nord, fracassa quelques marches d'un des huit escaliers de la flèche, de même que de l'escalier du nord-est de la tour; elle la tourna, tomba sur la grande cloche qui sonne l'heure, souda contre elle le marteau, suivit la tringle qui le met en communication avec l'horloge, en démolissant la carcasse en planches qui la contourne, et entra dans la cage de l'horloge sans faire le moindre dégât à l'instrument. De là, le fluide électrique suivit la tringle qui met l'horloge en communication avec les aiguilles du cadran, les jeta au loin sur la plate-forme, cassa quelques pierres, en descendant le long de la porte d'entrée, dans la tour¹, brisa la table et le banc en pierre d'un côté de la porte en mille morceaux, jeta la seconde au loin, souleva les dalles comme une taupe soulève la terre, en se dirigeant vers la balustrade orientale, la fracassa en pièces et descendit le long du tuyau en fer-blanc, servant à l'écoulement des eaux de la plate-forme, dans le réservoir sur la galerie au dehors de la cage des cloches et vint s'y éteindre.

Nous décrivons ce capricieux itinéraire d'un clin d'œil, parce que nous en avons suivi la trace avec attention, et partout sur la pierre, outre le dégât occasionné, la foudre laissa à son passage une trace bleuâtre comme à la lumière d'un fusil après sa décharge. Par la force du coup, les pierres furent lancées au loin jusque sur l'arrière maison du coin de la rue du Sanglier et des Hallebardes, la maison Kirstein dans la rue des Orfèvres. La place de la Cathédrale en était jonchée et les toitures de plusieurs maisons furent percées de trous.

conducteur dont il se propose d'armer la tour de la cathédrale de Strasbourg, est bien entendue et entièrement conforme aux principes qui résultent de ce que les expériences, les observations et la théorie ont appris de plus constant sur ce sujet, qu'il est fort à souhaiter en conséquence que son projet soit exécuté et qu'un édifice aussi élevé et aussi curieux que la tour de Strasbourg soit désormais préservée des ravages de la foudre, que l'histoire de cet édifice prouve qu'il a plusieurs fois essuyés; enfin que cette tour, ornée d'un conducteur, deviendra un exemple pour tout le royaume, qui encouragera peut-être un usage dont toutes les observations qu'on a pu recueillir jusqu'ici, paraissent assurer les avantages, etc.

(Séance du 12 mai 1780. Signé le roi, Franklin et Condorcet.)

¹ Les caractères en or du tableau au-dessus de la porte, constatant l'action du tremblement de terre du 2 août 1728, furent attaqués par le passage de la foudre.

Cette terrible catastrophe occasionna encore de grands frais à la caisse de l'Oeuvre, et sur les instances de M. Meunier, professeur à la faculté de médecine, M. de Türkheim, alors maire, réunit une commission, composée de MM. Voltz, ingénieur en chef des mines, les professeurs Meunier, Herrensneider et Fargeot, Lacombe, receveur de l'Oeuvre-Notre-Dame, Spindler et Fries, architectes, pour étudier la question à fond et lui en faire un rapport. Ce rapport, qui contient tous les documents historiques et scientifiques, et qui donne des renseignements précis sur l'établissement du paratonnerre, en l'appuyant beaucoup, fut présenté le 15 décembre de la même année. M. Fries fut chargé de l'avant-métrage des travaux en serrurerie et du devis, qu'il présenta le 15 octobre de l'année suivante. La longueur des tiges à employer était, d'après ce travail, de 762^m,255 et le poids de 7,927^{kil},48, montant à 11,891 fr. 22 c.; total avec plomb, cuivre, etc., évalué à 15,091 fr. 22 c., sans les frais de posage, d'échafaudage et de creusement des puits. L'exécution du paratonnerre fut donc sérieusement projetée et adoptée par le gouvernement. Le sieur Wagner, serrurier en cette ville, se rendit adjudicataire de l'entreprise par soumission, à condition expresse de l'achever avant l'époque des orages de l'année suivante, 1836.

L'établissement du paratonnerre consiste en une tige de 1 mètre de haut, dont la pointe est en platine; de la base partent quatre conducteurs, qui descendent, après avoir été liés par un cercle, dans la partie supérieure, le long des huit tourelles jusqu'aux quatre tourelles, où un nouveau cercle, adapté sur la balustrade, les reçoit et les lie comme communicateur et conducteur des quatre branches qui viennent d'en haut. Des quatre tourelles, il n'y a plus que deux conducteurs, dont l'un descend le long de la tourelle septentrionale, passe par dessus la galerie, et se continue le long de la cathédrale jusque dans un puits creusé au bas, entre la tour et le premier contrefort de la nef latérale de gauche. L'autre descend le long de la tourelle sud-est, passe aussi par dessus la balustrade, et se dirige sur la crête du toit de la nef vers le télégraphe, où il se met en communication avec un autre conducteur, qui descend de la tige au-dessus de cet instrument et se perd dans un puits creusé derrière la sacristie. Un troisième conducteur descend de la tige qui forme girouette sur la maison des gardiens, et, en passant par dessus la balustrade, se dirige du côté sud dans un puits creusé au bas du logement du concierge. Ce paratonnerre fut exécuté dans le délai convenu, mais la foudre voulut encore montrer sa puissance dans l'intervalle de l'achèvement. A peine le dégât de 1833 fut-il réparé, qu'en juillet 1835 un nouveau coup frappa le monument et prit à peu près le même chemin, en faisant autant de mal; mais, depuis cette époque, si la foudre le frappa encore à plusieurs reprises, et alla même jusqu'à fondre en une lame la pointe en platine de la tige élevée sur la flèche, ce fut toujours sans endommager l'édifice, et les frais de construction du paratonnerre ont été depuis longtemps couverts par les désastres qu'il a évités. La masse de fer employée dans

Le Paratonnerre. l'édification de la tour, et qu'on n'aperçoit qu'en en faisant une visite intime, car l'architecte a su la dissimuler sous la pierre, a dû faire douter de la puissance protectrice du paratonnerre dans ce cas donné, et cependant l'expérience a prouvé que la continuité des tiges est trop efficace comme conducteur pour laisser dévier le fluide électrique.

Toutes ces légères colonnettes des lancéoles sont soutenues par des barres de fer, et les assises de pierre de taille, reliées avec du plomb, sont en outre fixées par des crampons de fer; on aperçoit même dans l'intérieur des deux tours, au-dessous de la maison des gardiens et d'une décharge voûtée située sous l'horloge, et qui sert de bûcher, des barres de ce métal de plus d'un décimètre d'équarrissage; elles sont couchées dans des entailles faites dans les pierres et les relient en se croisant en octogone. Beaucoup d'autres exemples que nous pourrions citer prouvent que les anciens maîtres ne méprisaient pas l'emploi du fer dans leurs constructions, pour les lier et les rendre plus solides, comme bien des auteurs qui ont écrit sur l'architecture ogivale semblent le croire, mais qu'ils savaient le masquer et ne laisser apparaître que la pierre avec la richesse de la sculpture.

Noms gravés sur la pierre.

En se promenant sur cette plate-forme si riche en impressions, on pourrait écrire un livre rien qu'à recueillir les milliers de noms que les passants ont fait tailler, depuis des siècles, sur ces murs. On en trouve de toutes nationalités, de tout rang social: noms illustres, noms vulgaires, noms blasonnés, noms roturiers, princes français, allemands, russes, italiens; architectes de tous les pays avec leurs monogrammes; le savant Herder, Gay-Lussac, le physionomiste Lavater, Voltaire, dont la foudre a emporté les deux premières lettres de son nom, et Goethe, sur le nom duquel elle a également laissé des traces de son passage; les peintres Johannot, le poète Uhland; touristes anglais et américains, tous ont laissé acte de présence sur cet album de pierre, sans compter les nombreux volumes de livres d'étrangers dans lesquels on aime à glaner et où parfois, à côté de sottes balivernes, des idées poétiques viennent fixer notre attention. Si de ce point élevé toute l'histoire du passé se retrace à notre imagination, on y rencontre des noms d'acteurs dans ce grand drame qui s'est déroulé sous les yeux de nos ancêtres, depuis la guerre de trente ans jusqu'à nos jours, depuis les temps où les musiciens de la ville (*Stadtpfeifer*) y laissaient retentir leurs instruments jusqu'à nos jours, où des chœurs sont souvent chantés en été, le soir, par la Société chorale¹.

Statues.

L'art statuaire semble avoir laissé les richesses de son imagination dans la partie inférieure du monument, mais nous trouvons cependant encore dans ces régions élevées quelques-unes de ses productions qui attirent l'attention de l'ami des arts: ce sont deux

¹ A diverses époques il était imposé aux musiciens de la ville d'exécuter, en été, une musique religieuse au lever et au coucher du soleil. Les ordonnances du Magistrat de 1627 jusqu'en 1654 fixent le jour de la célébration des noces au jeudi de chaque semaine; les gardiens de la tour ou les musiciens de la ville étaient autorisés ce jour à jouer une fanfare au moment où le cortège nuptial sortait de l'église.

magnifiques statues, placées au-dessus de la cage de l'horloge, à droite et à gauche de la haute baie occidentale de la tour. Sur la tête de celle de droite, à longue barbe, on lit la dignité, le courage, la colère, qui se marie toutefois à un triste abattement; celle de gauche porte sur ses traits l'empreinte d'une résignation religieuse, d'un douloureux abandon et d'un noble dévouement. On reconnaît la dignité impériale de l'une, au globe qu'elle tient d'une main, au sceptre qu'elle tient de l'autre et au large manteau dont elle est drapée. Dans l'autre, la modeste position du moine se révèle au froc à vastes plis dont elle est vêtue; mais il y a une telle sympathie entre ces deux figures qu'on sent que le maître qui les a taillées dans la pierre, inspiré de son sujet, les a conçues d'un seul jet. La tradition nous apprend que l'une doit représenter l'empereur Henri IV ou le Vieux, qui, ayant donné tant de preuves de son courage personnel en plus de cinquante batailles, excommunié par le pape Grégoire VII, arriva comme pénitent, à Rome, le jour de Noël, pour faire amende honorable, pieds nus, devant l'altier prélat, et l'autre, le moine, son confesseur, la seule âme fidèle qui lui prodigua encore les consolations de la religion. Toutes ces profondes angoisses de l'orgueil, de l'humiliation, de la résignation, sont empreintes sur ces deux physionomies.

A droite et à gauche de la porte d'entrée dans la tour, nous voyons encore quatre statues. Dans l'une des deux, à droite, on reconnaît l'architecte au tablier dont il est revêtu et au plan qu'il tient en main; il y a beaucoup de ressemblance entre cette figure et celle qui est appuyée sur la balustrade, à côté de l'horloge astronomique, dans l'intérieur de l'église. L'autre tient un compas en main et semble mesurer du regard une hauteur, en garantissant l'œil avec la main contre les rayons du soleil. Est-ce le portrait du maître qui arriva dans sa construction jusqu'à cette hauteur, et celui de son successeur qui mesure de l'œil la tâche qui lui reste à accomplir pour achever son œuvre? C'est au moins ce que le caractère de ces deux figures semble nous enseigner, mais il nous serait impossible de dire avec certitude qui elles représentent.

En faisant la description de la façade principale et en parlant de l'adjonction de la partie du milieu, au-dessus de la rose, nous avons dit qu'elle donna à cette façade des proportions plus gigantesques qu'elle ne devait avoir dans le principe. A la vérité, elle forme un parallélogramme beaucoup plus vaste, qui permettait par ses proportions l'édification d'une tour plus élevée, pour la mettre en harmonie avec l'ensemble. Aussi les successeurs d'Erwin, inspirés de ces proportions, ont-ils voulu monter avec leur pyramide de pierre aussi près du ciel que possible. Quand on se trouve dans l'intérieur de la tour, on est saisi d'étonnement à la vue de cette voûte hardie suspendue sur les huit piliers élancés qui prennent naissance là où jadis devait monter la flèche octogone¹. Les quatre

¹ Ces piliers en assises de pierres de taille ont 4 mètre 60 cent. de largeur et 3 mètres avec les saillies formant contreforts dont ils sont armés, et qui se rétrécissent vers le haut, surmontés de pyramides. On distingue parfaitement bien dans l'intérieur de la tour, à la hauteur du couronnement des huit baies, par les pierres saillantes,

Statues.

La Flèche.

La Flèche.

escaliers tournants à jour, vulgairement appelés les *quatre tourelles*, qui conduisent à la base de la flèche, reliés avec elle par une galerie, transforment la tour octogone en une tour carrée. Ils sont armés jusqu'à mi-hauteur de trois contreforts, terminés en pyramides, qui réagissent eux-mêmes sur la poussée de la voûte de la tour. L'un de ces quatre escaliers, celui à l'angle nord-est, est double jusqu'à moitié de sa hauteur : c'est un chef-d'œuvre de coupe de pierre, deux escargots qui se tordent l'un dans l'autre, et dans lesquels deux personnes, entrées chacune par une porte particulière, montent ensemble sans se voir.

Au delà des quatre tourelles, sur lesquelles est planté le drapeau national les jours de fêtes politiques, huit escaliers tournants rampent aux huit angles du cimier, entre des lancéoles, pour arriver dans l'intérieur, étroit réduit d'un diamètre de 2 mètres, formant de loin sept gradins de géant. L'ascension jusqu'aux quatre tourelles n'est entourée d'aucun danger et d'aucune peine, si les jarrets et la poitrine sont bien constitués ; depuis ce point jusqu'au sortir des huit escaliers, il n'en est pas non plus, si la personne qui monte n'a pas trop d'embonpoint et surtout si elle n'est pas sujette au vertige ; mais pour arriver de la couronne à la lanterne et de là au bouton, il n'y a plus que des barres de fer, les saillies de la pierre comme appui pour les mains et les pieds ; il faut grimper sur ce point culminant. Aussi, cette ascension périlleuse n'est-elle entreprise que par des ouvriers de la cathédrale, qui en ont l'habitude, ou par quelque téméraire, comme celui qui salua de ses gestes et de ses acclamations le ballon naviguant dans les airs le jour de l'inauguration du chemin ferré de Paris à Strasbourg, le 18 juillet 1852¹.

Le bouton sur lequel est plantée la tige du paratonnerre a 7 pouces de diamètre ; il est, suivant les ingénieurs géographes, qui l'ont mesuré sous les ordres du colonel Henri, à 437 pieds 50 lignes ou 142 mètres 133 millim. au-dessus du niveau du sol de la place de la Cathédrale².

que la clôture de la voûte devait commencer à cette partie de la tour, mais que sans doute Hültz, qui la couronna du cimier, croyant pouvoir monter plus haut, y ajouta la partie s'élevant depuis ces baies jusqu'à la galerie qui contourne la base de la flèche.

¹C'était le capitaine du génie Parmentier.

²Silbermann mesura en 1753 avec beaucoup de soin la hauteur de la cathédrale. Il en donne les résultats suivants :

	Pieds.	Pouces.	Lignes.	
Depuis le pavé jusqu'à l'ouverture dans la voûte de la nef .	71	7	6	} 228,8,0 plate-forme.
Depuis cette voûte à la plate-forme	157	0	6	
Depuis la plate-forme aux quatre tourelles	131	2	0	} 261,7,6 bouton.
Depuis les quatre tourelles à la lanterne	80	4	3	
Depuis la lanterne jusqu'à la grille au-dessus	40	6	9	
Depuis la grille jusqu'au bouton	39	6	6	
	490	3	6	

490,3,6, anciens pieds de Strasbourg, forment en pieds de roi 426,17/72 et 138 mètres 448 millim. Le jésuite Meyer la mesura en 1764 et trouva la hauteur de 490 pieds de Strasbourg.

Cette cime était surmontée dans le principe de la statue de la Sainte-Vierge; mais, labourée par le feu du ciel, on fut obligé de l'enlever; néanmoins la foi chrétienne, dont cet édifice est une inspiration des plus sublimes, a laissé dans ces régions élevées des inscriptions qui en proclament la divinité dans les paroles de l'*angelus*:

La Flèche.

- I. H. S. CHRS. VERBUM CARO FACTVM EST,
 I. H. S. CHRS. ET HABITAVIT IN NOBIS,
 I. H. S. CHRS. ET VIDIMVS GLORIAM EJVS.
 I. H. S. CHRS. GLORIAM QVASI VNIGENITI A PATRE.

Entre les huit tourelles nous lisons au côté oriental:

CHRISTVS NOS REVOCAT. | CHRISTVS GRATIS DONAT.

Côté méridional:

CHRISTVS SEMPER REGNAT. | CHRISTVS ET IMPERAT.

Côté occidental:

CHRISTVS ET SVPERAT | CHRISTVS REX TRIVMPHAT.

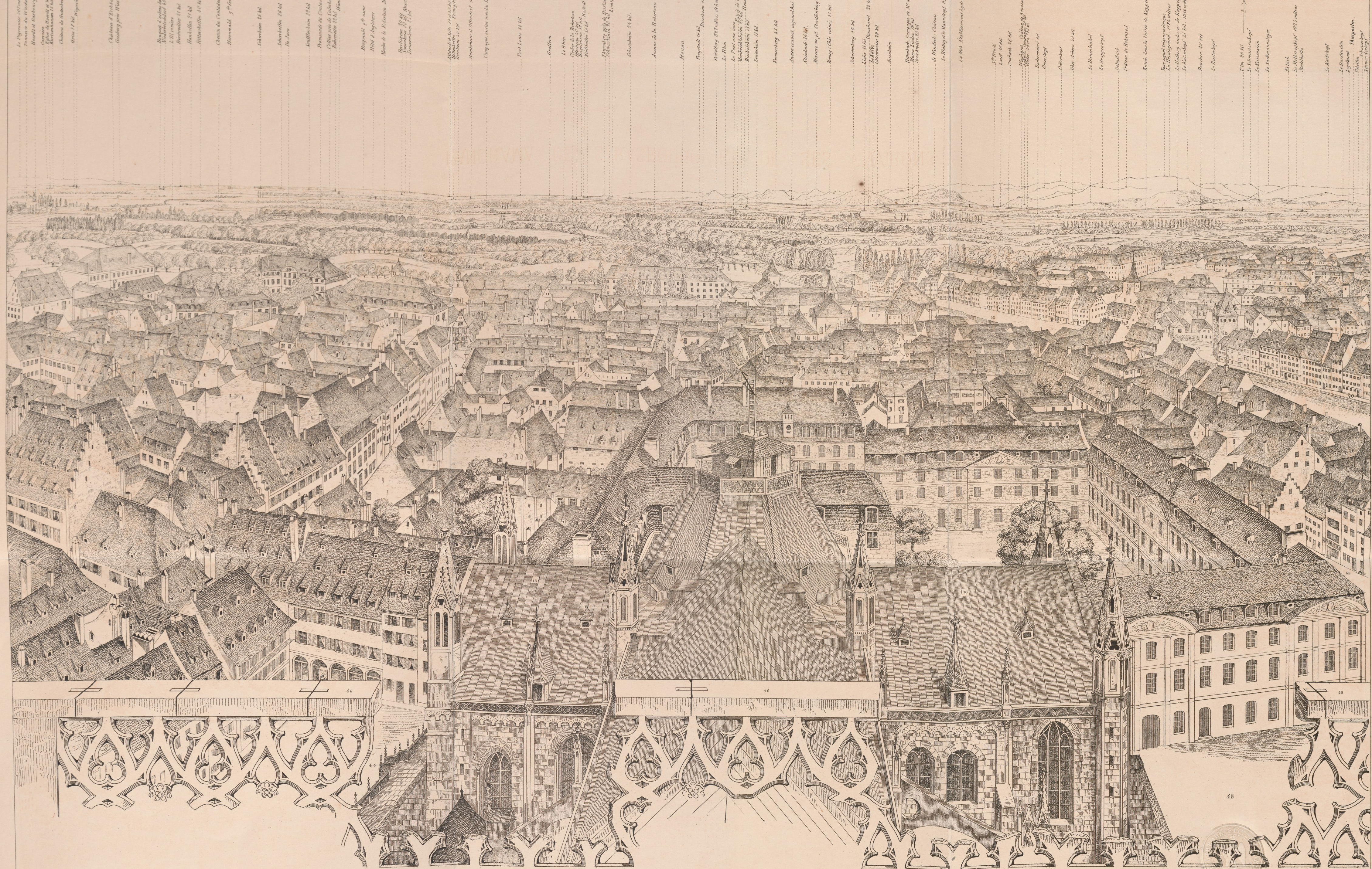
Côté septentrional:

MARIA GLORIFICAT. | CHRISTVS CORONAT.

Ce temple, conçu avec sagesse, exécuté avec force, éblouissant de beauté, est le symbole d'une société bien constituée et qui repose sur les bases immuables de la prudence, de la prévision, de la justice, de l'équité, de la charité et du dévouement commun. Cette tour est le miroir robuste des destinées des générations qui ont vécu à son ombre, comme elles, tant de fois battue par les orages, par l'impétuosité des vents, tant de fois caressée par les premiers et les derniers rayons bienfaisants du soleil; souvent voilée pendant longtemps sous d'épais brouillards, rougie par un soleil brûlant, glacée par les frimas de l'hiver, elle prend au printemps renaissant, dans une seule nuit, la blanche couleur de la nature vierge, quand les premiers doux zéphirs jouent autour d'elle et la réchauffent de leur chaleur vivifiante. Que Dieu protège cette tour, qu'il protège ceux qui vivent à son ombre: c'est notre vœu en la quittant pour continuer nos promenades dans les faubourgs et dans le beau pays qui se déroule dans le lointain.

FIN DU PREMIER VOLUME.



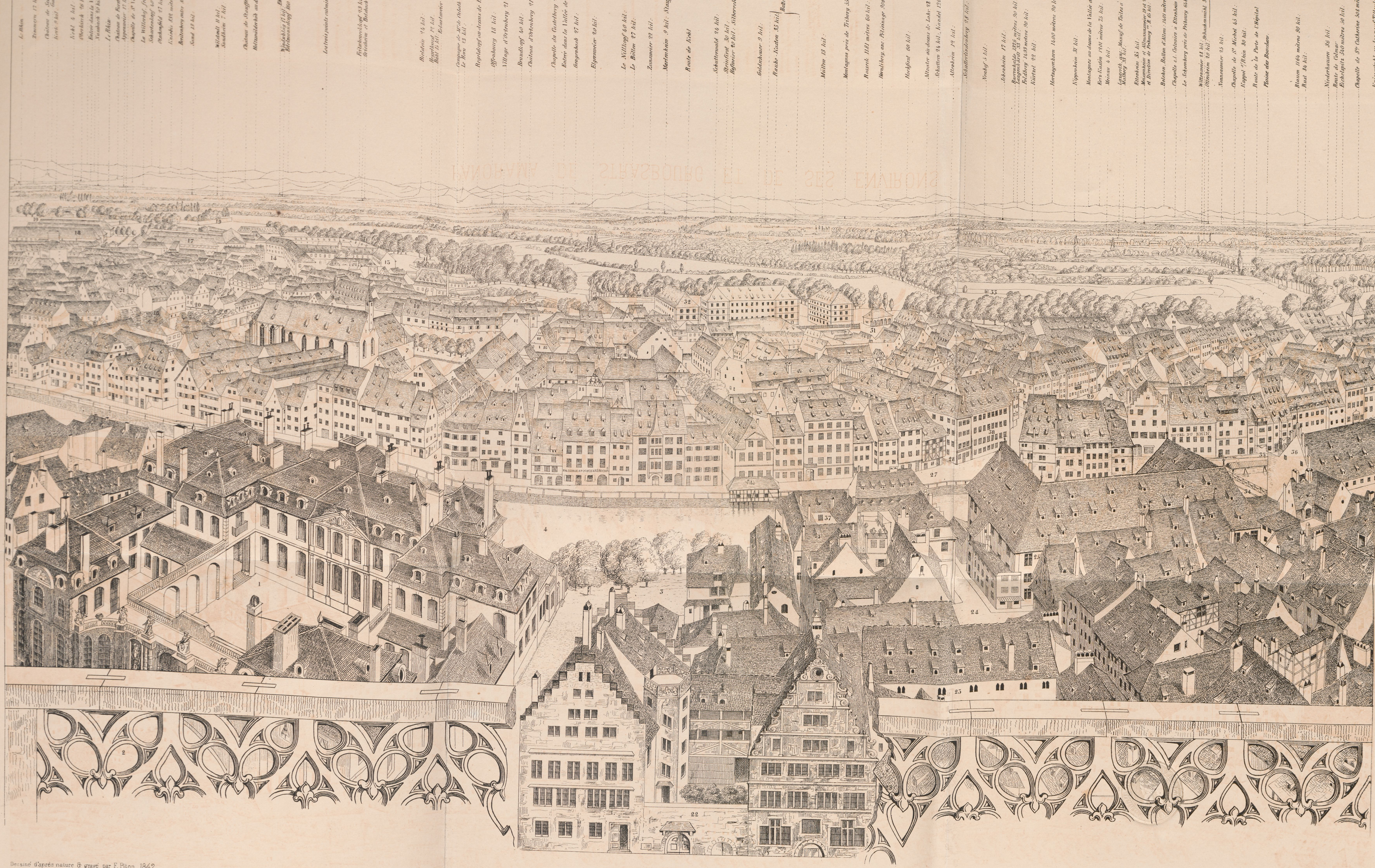


Dessiné d'après nature & gravé par P. Pilon, 1842

Lith. E. Simon à Strasbourg

1 Rue du Dôme. 2 Maison Fawcett & Co. 3 Rue des Juifs. 4 Réunion des Arts. 5 Rue des Pucelles. 6 Rue des Charpentiers. 7 Gendarmerie. 8 Ancienne Eglise de S. André. 9 Ancien hôtel Luckner. 10 Prefecture. 11 Porte des Juifs. 12 Maison et Ateliers Schmitz. 13 Hôtel de la Division militaire. 14 Anciens Greniers d'abondance de la ville. 15 Théâtre. 16 Lucshof. 17 Maison Sengenwald. 18 Cathédrale. 19 Télégraphe. 20 Séminaire Catholique. 21 Lycée. 22 Marché Gayot. 23 Rue des Sœurs. 24 Rue des Fiers. 25 Rue des Faisans. 26 Caserne des Pontonniers. 27 S. Etienne. 28 Rue de l'Arc-en-Ciel. 29 Chantier Goerner. 30 Tour dans le sac. 31 Porte des Pêcheurs. 32 Quai des Pêcheurs. 33 Rue des Vaux. 34 Quartier des Pêcheurs. 35 Quartier et Place S. Nicolas. 36 Eglise de S. Guillaume. 37 Pont aux Chats. 38 Académie. 39 Quartier des Ouvriers. 40 Quai des Bâilleurs. 41 Magasin de Pourrages. 42 Tour des Florins. 43 Rue de la Rappe. 44 Place de la Cathédrale. 45 Place du Château. 46 Plate-forme de la Cathédrale.

PANORAMA DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS.



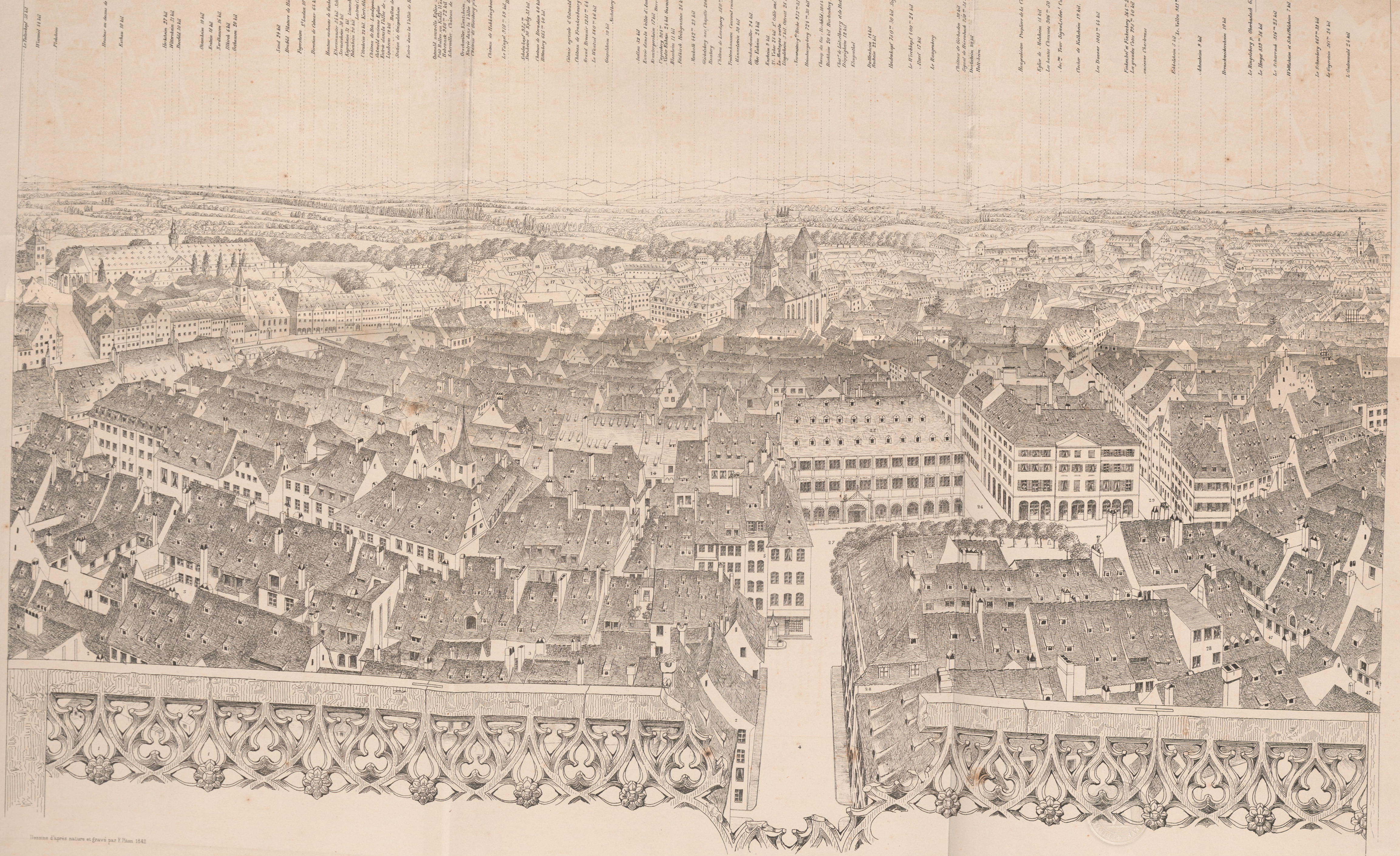
Dessiné d'après nature & gravé par F. Piton 1842.

1 Château. 2 Place du Château. 3 Halle et Marché aux poissons. 4 Ill rivière. 5 Eglise de St^e Madeleine. 6 Rue de la Madeleine. 7 Hospice des Orphelins. 8 ancien mur d'enceinte de la Ville. 9 ancien Couvent de St^e Catherine. 10 Tour sur la pointe, ancienne Fortification. 11 Poudrière. 12 Maison rue des Orphelins. 13 Hôpital militaire. 14 Canal du Rhin. 15 Rue Neuve. 16 Chantier des Marchands de bois. 17 Ateliers de Construction et Magasins militaires. 18 Arsenaux. 19 Citadelle. 20 Pont St^e Catherine. 21 Hradcova. 22 Oeuvre Notre-Dame. 23 Auberge du Cerf. 24 Place des grandes Boucheries. 25 Grandes Boucheries. 26 Rue du Marquain. 27 Quai des Bâteliers. 28 Rue des Couloirs. 29 Rue des Bouchers. 30 Rue d'Austerlitz. 31 Place d'Austerlitz. 32 Quartier d'Austerlitz. 33 Porte d'Austerlitz. 34 Pont du Corbeau. 35 Quai St^e Nicolas. 36 Douane. 37 Consulat de Bavière et de Bade. 38 Hôtel du Corbeau.

Lith. E. Simon à Strasbourg

PANORAMA DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS.

Le Rhin	16	Chantier des Marchands de bois	17	Ateliers de Construction et Magasins militaires	18	Arsenaux	19	Citadelle	20	Pont St ^e Catherine	21	Hradcova	22	Oeuvre Notre-Dame	23	Auberge du Cerf	24	Place des grandes Boucheries	25	Grandes Boucheries	26	Rue du Marquain	27	Quai des Bâteliers	28	Rue des Couloirs	29	Rue des Bouchers	30	Rue d'Austerlitz	31	Place d'Austerlitz	32	Quartier d'Austerlitz	33	Porte d'Austerlitz	34	Pont du Corbeau	35	Quai St ^e Nicolas	36	Douane	37	Consulat de Bavière et de Bade	38	Hôtel du Corbeau
---------	----	--------------------------------	----	---	----	----------	----	-----------	----	--------------------------------	----	----------	----	-------------------	----	-----------------	----	------------------------------	----	--------------------	----	-----------------	----	--------------------	----	------------------	----	------------------	----	------------------	----	--------------------	----	-----------------------	----	--------------------	----	-----------------	----	------------------------------	----	--------	----	--------------------------------	----	------------------



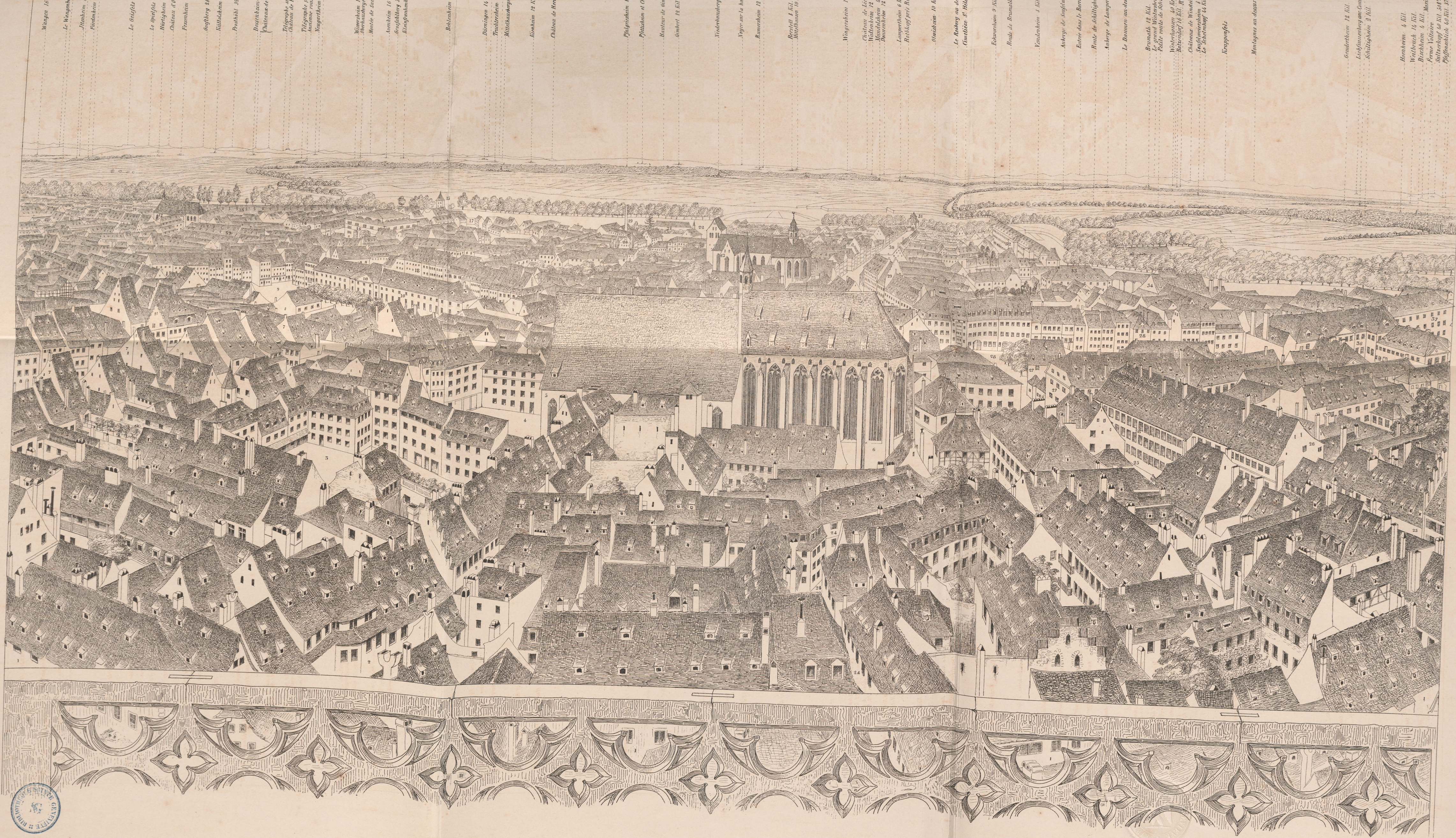
Dessiné d'après nature et gravé par F. Pilon 1842

1. Maisons dans la rue du Maréchal. 2. Perte rue de l'Hôpital. 3. L'Untergraben. 4. Rue Mercière. 5. Rue du vieux Marché aux Poissons. 6. Donau. 7. Rue d'or. 8. Ancien Observatoire. 9. Ancienne Chapelle de St. Ewald. Théâtre anatomique. 10. Hôpital civil. 11. Onzi St. Nicolas. 12. Eglise St. Pothol. 13. Pont de l'Esprit. 14. Rue des Tanneurs. 15. Rue de l'Écl. 16. Hôtel du Dragon. 17. Eglise de St. Louis. 18. Rue St. Elisabeth. 19. Le Haras. 20. Les anciennes églises. 21. St. Marc. 22. Directeur de la Confession de la Confession de la Confession de la Confession. 23. Hôtel du Commerce et Casino littéraire. 26. Rue des Serruriers. 27. Place Gutenberg. 28. Rue du Passé des Tanneurs. 29. Grand rue. 30. Temple reformé. 31. Le Kinkiller. 32. Quartier blanc. 33. Eglise, bâtiment à cheval sur l'ill à l'entrée de la Ville. 34. Anciennes Tours de Fortifications. 35. Maison de Correction, ancien couvent des Chénobiers de St. Jean de Jérusalem. 36. Ancienne église de St. Marguerite. 37. Eglise de St. Aurélie. 38. Porte nationale. 39. Fortbourg national. 40. Rue du bain aux Plantes. 41. Eglise de St. Pierre le vieux. 42. Synagogue. 43. Fosse des Tanneurs. 44. Ancien Pote de la Lanterne. 45. Rue des grandes Arènes. 46. Vieux marché aux grains. 47. Rue des Hallesbordes.

Lith. F. Simon à Strasbourg.

PANORAMA DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS.





Dessiné d'après nature et gravé par F. Pilon 1842.

1 Rue des Halles-bardes. 2 Rue des Orfèvres. 3 Marché-neuf. 4 Place du Temple-neuf. 5 Temple-neuf. 6 Chœur de l'ancienne Eglise des Dominicains, Bibliothèque publique. 7 Rue des grandes-Arcades. 8 Vieux-marché-au-Seigle. 9 Place Kleber. 10 Etat-major de la Place et Café Cadé. 11, Marais Hageneck. 12 Eglise de St Jean. 13 Quartier de Saverne (Caserne). 14 Faubourg de Saverne. 15 Porte de Saverne. 16 Halle-àux blés. 17 Marais vert. 18 Rue des petites Boucheries. 19 Gazonnière. 20 Rue de la Toussaint. 21 Poudrière. 22 Chapelle rue des Mineurs. 23 Eglise de St Pierre le jeune. 24 Rue du Sanglier. 25 Rue du Dôme. 26 Rue des Echasses. 27 Ancienne poêle des Tailleurs. 28 Promenade du Broglie. 29 Rue de la Nuée bleue. 30 Faubourg de Pierre. 31 Porte de Pierre. 32 Caserne de la Finkmatt. 33 Prison civile. 34 Fonderie de Canons. 35 Rue Brulée. 36 Mairie. 37 Ecole d'Artillerie. 38 Maison Coulaux, ancien Gürtelhof. 39 Vieux-Marché-àux-Vins.

PANORAMA DE STRASBOURG ET DE SES ENVIRONS.

Lith. E. Simon à Strasbourg.





- Enceinte de Strasbourg sous les Romains
- 1^{er} Agrandissement l'an 750-800.
- 2^{me} Agrandissement commencement du XIII^{me} Siècle
- 3^{me} Agrandissement fin du XIII^{me} Siècle et commencement du XIV^{me}
- 4^{me} Agrandissement 1374-1390.
- 5^{me} Agrandissement commencement du XV^{me} Siècle.

STRASBOURG ILLUSTRÉ

ou Panorama pittoresque, historique,
et statistique de Strasbourg et de ses environs

PAR F. PITON.

Plan dressé en 1852.

Le Panorama, pris de la plateforme de la Cathédrale, a été dessiné en 8 parties dont 2 forment une planche. Ces 8 parties sont indiquées par des rayons partant de la plate-forme.

